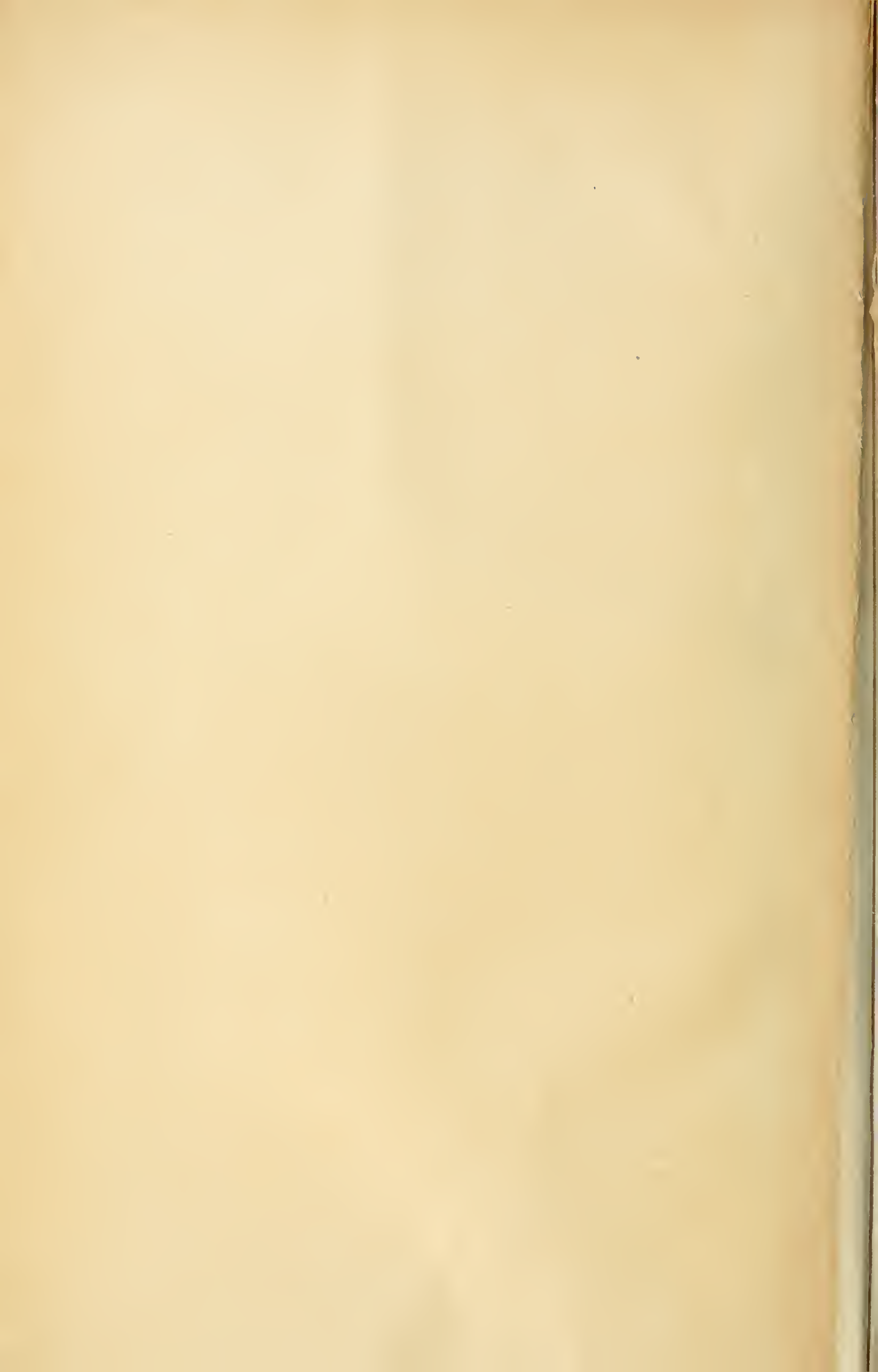


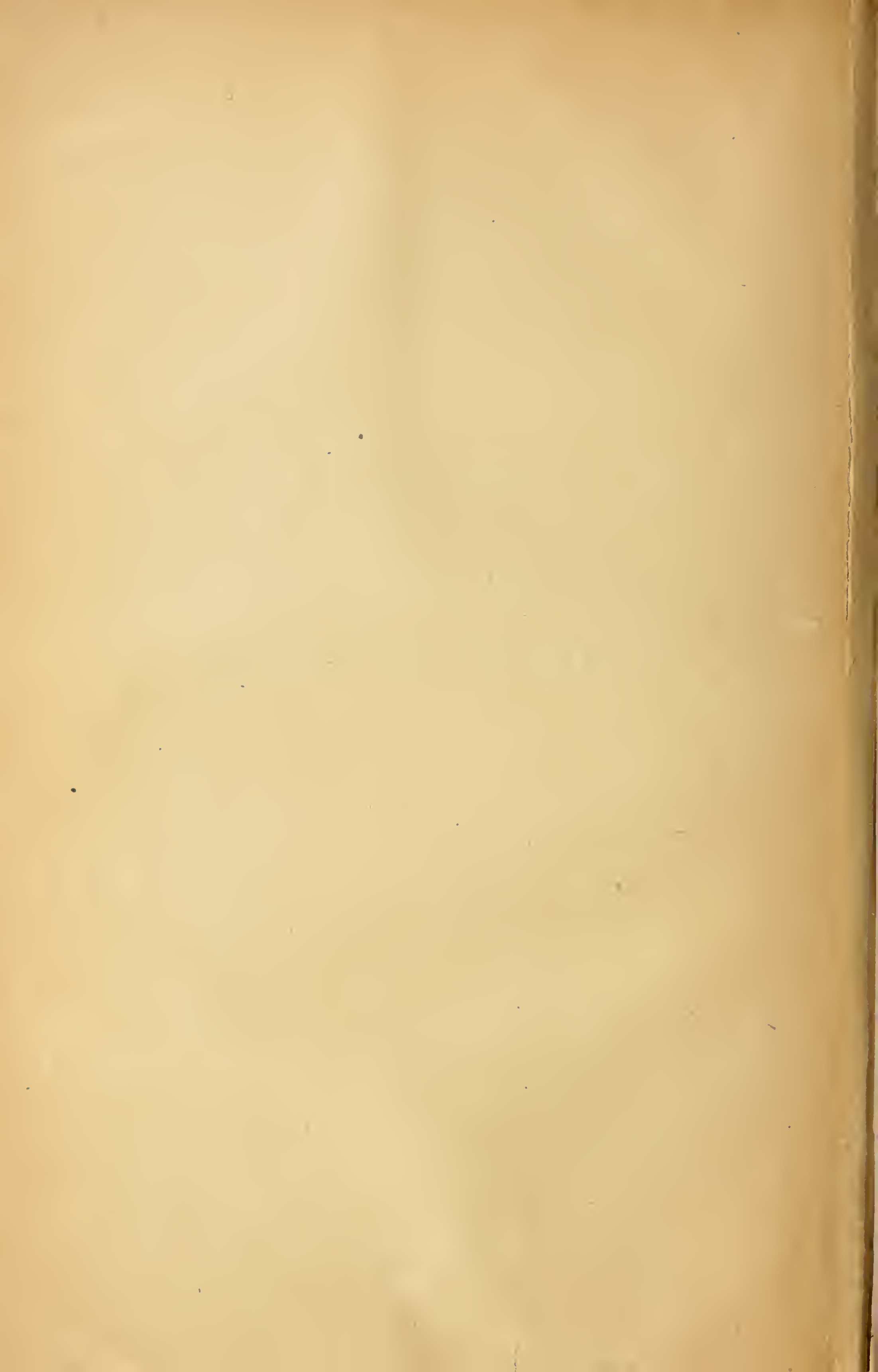


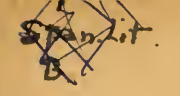




ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

# BULLETIN HISPANIQUE





Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLIII^e ANNÉE

# BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

*sous la direction des Universités de Bordeaux et de Toulouse*

## TOME XXIII
## 1921





Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
**Lyon :** HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
**Marseille:** PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier:** C. COULET, 5, GRAND'RUE
**Toulouse :** ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
**Madrid :** E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI^e
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VI^e

Vol. XXIII. Janvier-Mars 1921 N° 1

# FERNAN GONZALEZ DANS LA CHRONIQUE LÉONAISE

J'ai montré[1] dans quelle mesure la Chronique léonaise s'intéresse spécialement aux comtes de Castille : 1° par des emprunts au *Cronicón de San Isidoro de León*, 2° par des passages qui lui sont propres. L'examen de ces derniers offre un intérêt considérable.

Arrivons au passage de la Chronique où il est question de la capture de Fernán González (II, 71) :

Huius Ordonii regis anno regni V, era DCCCCXCVIII, predictus comes Fernandus Gonzaluet fuit captus et filii eius in Cironia, in ecclesia sancti Andree apostoli, a predicto rege pampilonensi Garsia Sanctii, et transmissus Pampilem, inde Clauillum, inde Tubiam. Vnde cum Sanctia eiusdem regis Garsie sorore, que prius Ordonii regis legionensis, postea comitis Albari Harrameliz extiterat uxor, habens nesciente fratre colloquium, liberatus est, dato prius eidem sacramento quod, si eum inde educeret, eam duceret in uxorem. Quod et fecit.

Il convient de nous y arrêter avec attention, d'abord parce que l'équivalent ne s'en retrouve pas ailleurs (abstraction faite des *Annales Compostellani*, qui n'en reproduisent, je l'ai dit[2], qu'une faible partie); ensuite, parce que nous y voyons résumé, avec toute la sécheresse, mais aussi toute la précision qui semble, au moins au premier abord, convenir à un texte historique et même le dénoter, le fond essentiel du *Poema de Fernán González;* enfin, parce que ce morceau, inséré dans la Chronique au milieu du texte commun aux chroniques dites de Silos et de Sampiro, semble bien se rattacher aux autres

1. *Bull hisp.* 1919, pp. 93-102; pp. 150-159 du tiré à part (*La Chronique léonaise*, Bordeaux, Feret, 1920).
2. *Bull. hisp.* 1919, pp. 93-94; pp. 150-151 du tiré à part.

additions relatives à l'histoire des comtes de Castille, et auxquelles nous arriverons ensuite.

Comme les deux autres additions relatives à la mort du comte Rodrigo et à celle du comte Diego, additions spéciales, on l'a vu, à notre Chronique, la capture de Fernán González est datée *(huius Ordonii regis anno regni V, era DCCCCXCVIII)*: et il ne peut y avoir de doute sur la date que l'interpolateur a voulu marquer, puisqu'il a soin de la préciser en donnant à la fois l'*Era* et l'année du règne. La date de 955 *(Era DCCCCXCIII)* pour l'avènement de Sancho I, comme porte le Sampiro édité par Flórez[1] ainsi que notre chronique, s'harmonise bien avec la chronologie marquée par cette dernière pour cette série d'événements :

955. *Era DCCCCXCIII*, avènement de Sancho I.
956. *annoque uno regni sui expleto,* fuite de Sancho, remplacé par Ordono IV « el Malo ».
960. *Era DCCCCXCVIII*, cinquième année d'Ordono IV : capture de Fernán González.

D'ailleurs les dates sont celles qu'indiquent Luis de Salazar y Castro dans son *Historia de la Casa de Lara* (t. I^er^, p. 48) et M. Fernández de Bethencourt dans son *Historia genealógica de la Monarquía española* (t. I^er^, pp. 445-6). La date de 956 pour le début du règne éphémère d'Ordoño el Malo trouverait une confirmation dans deux chartes de Valpuesta publiées par M. Barrau-Dihigo[2] *(regnante Domino Ordonio in Legione et comite Fredenando Gondesalboz in Castella)* et confirmerait elle-même la date de 957 qui y figure *(XV Kalendas decembres, era DCCCCLX^v V; XIIII Kalendas januarias, era DCCCCLX^v V)*. Dans la charte du 1^er^ avril 956, qui les précède dans le recueil de M. Barrau-Dihigo, et qui présente à peu près la même formule *(regnante rege Ordonio et comite Fredenando Gondesalbiz)*[3], ce

1. C'est bien la date marquée dans la 2^e^ comme dans la 3^e^ éd. du t. XIII de l'*Esp. sagr.*; mais peut-être la 1^re^ a-t-elle la date erronée DCCCCLXXXIII que relève M. Barrau-Dihigo *(Chartes de l'église de Valpuesta, Revue hisp.*, 1900, p. 343).

2. *Ibid.*, n° XXXIV et XXXV.

3. Cette similitude, au surplus, ne prouverait rien par elle-même, puisque la charte n° XXXII, que M. Barrau-Dihigo attribue à l'année 950 ou 951 et au règne

serait donc déjà d'Ordoño IV *(el Malo)* qu'il serait question. Mais le P. Fita a montré « par de très solides raisons », remarque l'éditeur de ces chartes, que le règne d'Ordoño III n'a fini qu'entre le 30 août et le 13 novembre 956[1]. Admettons que l'auteur ou l'interpolateur de la Chronique léonaise s'est trompé sur les dates; il faut bien faire remarquer toutefois que les noms d'Ordoño (III ou IV?) et de Sancho s'entrecroisent de bien singulière façon dans la série chronologique des documents datés de 955 à 962. Le *Becerro gótico de Cardeña* publié par le P. L. Serrano, fait figurer, à côté du comte Ferrán González,

| | | |
|---|---|---|
| Ordoño. . . . . . . . . . . . | 8 et 23 août | 955 |
| — . . . . . . . . . . . . | 23 août | 956 |
| — . . . . . . . . . . . . | 1er janvier | 957 |
| Sancho . . . . . . . . . . . . | 14 janvier | » |
| — . . . . . . . . . . . . | 23 mars | » |
| Ordoño. . . . . . . . . . . . | 1er juin | » |
| Sancho . . . . . . . . . . . . | 1er juillet | » |
| — . . . . . . . . . . . . | 1er mai | 958 |
| Ordoño . . . . . . . . . . . . | 22 juillet | » |
| — . . . . . . . . . . . . | 28 janvier | 959 |
| — . . . . . . . . . . . . | 29 juin | » |
| — . . . . . . . . . . . . | 4 sept. | » |
| — . . . . . . . . . . . . | 3 février | 961 |
| Sancho . . . . . . . . . . . . | 1er nov. | » |
| — . . . . . . . . . . . . | 1er mars | 962, etc. |

d'Ordoño III, en comporte une semblable. Mais comme la date 950-951 n'est qu'une correction (le texte porte *era DCCCCLXXXV* ou *DCCCCLXXXIII* selon les copies), on peut aussi bien supposer qu'un X a été omis : on aurait ainsi l'année 955 ou 957; et en 957 il s'agirait encore d'Ordoño IV. Il s'y retrouve les noms de quatre ou cinq des témoins qui figurent dans les nos XXXIV et XXXV, ce qui indiquerait assez des actes contemporains.

1. *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, t. XXXIV, p. 459. Le P. Fita signale des diplômes datés du règne de Sancho et du 13 nov. 956, du 14 janvier 957 (publié par Berganza), du 13 février 957 (celui que publie le P. Fita lui-même), du 23 mars 957 (Berganza), du 12 janvier 958 (*Esp. sagr.*). Le premier qu'on puisse attribuer sûrement à Ordoño *el Malo* serait du 25 mai 958. Il est certain que tout cela concorderait avec l'indication *anno uno regni sui expleto* de Sampiro-Silos, à condition d'ajouter un I à l'*Era DCCCCLXXXVIII*, marquée par ce texte pour l'avènement de Sancho : d'autant que le 26 avril 960, ajoute le P. Fita, Sancho date ainsi : « anno regni nostri IIII° et de adventu Spanie II »; son règne n'aurait donc bien commencé qu'en 957. Les « très solides raisons » du P. Fita exigent, en tout cas, que l'on corrige les dates qui ne s'accommodent pas avec elles.

Un tel flottement doit-il s'expliquer et s'amender comme s'il provenait d'erreurs matérielles? Ne peut-on imaginer un désarroi bien naturel dans un royaume où l'usurpateur n'est ni partout ni constamment reconnu, et où le souverain légitime a pu garder des fidèles, surtout parmi les notaires?

*
* *

Quoi qu'il en soit, notons la précision des détails qui, dans l'addition en question, localisent la capture de Fernán González et de ses fils : ce fut à Cirueña, dans l'église de Saint-André, apôtre, d'où il fut conduit à Pampelune, puis à Clavijo, ensuite à Tobia.

Si notre texte dépendait du poème de Fernán González, ou tout au moins de la même tradition, ce n'est ni Pampelune, ni Clavijo, ni Tobia, qu'il mentionnerait, puisque ces noms ne figurent pas dans le poème, mais Castroviejo (str. 597, 605, 611, éd. Carroll Marden), puis Belorado (str. 665, 681), où un forgeron lui enlève les fers. Cirueña seul est commun au poème (str. 582, 584) et à notre Chronique [1].

> Pusieron su lugar do a uistas veniessen,
> Touieron por bien anbos que en *Çiruenna* fuessen,
> De cada parte cinco caberos aduxessen,
> Fablarian e pornian lo que por bien touiessen...
>
> Fueron pora *Ciruenna* assi commo mandaron;
> Con el cond de Castiella solos seys enbiaron...
>
> Dentro en *Castro Viejo* al buen conde metieron...
>
> Tornemos en el conde dol auemos dexado,
> Era en *Castro Viejo* en la carcel echado...
>
> Fues pora *Castro Viejo*, demando por los porteros...
>
> Caballeros castellanos, companna muy lazrada,
> Fueron a *Byl Forado* fazer otrra aluergada...
>
> Llegaron de venida todos a *Byl Forado*,
> Aquesta vylla era en cabo del condado;
> Un ferrero muy bueno demandaron priado,
> El conde don Fernando de fierros fue sacado.

1. La plupart des localités citées ici et dans les pages suivantes se trouvent marquées soit dans la *Carte de France dressée au Dépôt des fortifications* (feuille XIII), soit dans la *Carte touriste de France* (feuille XIII), mais les noms y sont parfois estropiés. Voir de préférence l'*Atlas* de Coello (*Logroño* et *Burgos).*

Dans le *Diccionario geográfico-histórico de la Rioja* de Casimiro Govantes, autrement dit *Diccionario geogr. hist. de Esp. por la R. Academia de España* (prov. de Logroño), on nous dit, s. v. *Tobia*, p. 192, que « en el voto del conde Fernán González se nombra el rio de Tobia » ; et p. 193 : « En el voto del conde Fernán González se nombra así : *el rivo de Tubio* » ; puis s. v. *Clavijo*, que « *Clavijo* está expresado en la escritura del voto del conde Fernán González asi : et *Claviggo* et rio de Leza ». L'auteur s'empresse d'ajouter : « Cito este documento por su antigüedad, prescindiendo de las grandes cuestiones sobre si es falso o verdadero ».

Ce document, Morales (*Coronica*, XVI, 16, 1) et Mariana (VIII, 5), qui semblent d'ailleurs ne le connaître que par l'analyse qu'en fait Garibay (*Compendio*, I, 8, t. I[er], p. 52), l'admettent comme authentique sans guère plus de réserves que l'historien guipuzcoan. D. Antonio Yepes l'a publié en appendice (*Scriptura XIX*) au t. I[er] de son *Chronicon generale Ordinis S. Benedicti*. Les passages visés par Govantes se tiennent (p. 511) :

Omnes villas de Riuo de Alesaco [1], & Riuo de Cardinis, de vertice aquae vsq; *Najarã*, & de Riuo de *tubia* & *Najara* cũ suis villis, & omnes villę de Riuo de Ruegga, Metrano, Bequera, *Clauijo* [2], riuo de Leza, & riuo de Iubera [3], per horum riuorum omnes villas ex vtraq; parte aquæ de vertice vsq; ad Iberum, & etiam de Baradõ, Castro, vsque sarta acuta [4], omnes villæ ex vtraque parte aquae per omnes domus singulas medidas de vino, & singulos panes in offerta...

Notre Chronique se trouve donc avoir une relation intéressante avec le fameux privilège de Fernán González en faveur du monastère de San Millan : d'autant plus intéressante qu'il n'est question, dans ce privilège, ni de Castroviejo ni de Belorado.

1. Alesanco et Cárdenas, au S. et à l'O. de Nájera, et non loin de Cirueña.
2. Rio de Iregua ; Medrano sur la rive gauche ; Viguera et Clavijo sur la rive droite.
3. Le Leza et le Jubera, qui se réunissent pour se jeter dans l'Èbre.
4. Sartaguda, sur l'Èbre, au N.-O. de Calahorra.

Ce document, Garibay a soin de le distinguer de l'espèce de pastiche qu'en a publié

Alonso de Fuētes en el libro, que escriuió de los Quarenta Cantos... dando a entender, que el voto de sant Millian, a que el llama Cogolla [1], otorgó el conde Dō Fernan Gonçalez en su señoria de Castilla por esta victoria, y en la glosa y exposicion del Canto primero de la quarta parte [2] quiere poner vn privilegio, sin data entera, con alguna imitacion d'el antiguo Romance, que a su parecer, se podia hablar en este siglo. Es verdad, que en los cosas que despues va tratando sobre esta materia, pone algunas razones, de las que se contienen en el privilegio suyo, que es el primero d'el libro d'el Becerro de Sant Millian...

D'autre part, ce même document, qui est donc en tête du cartulaire de San Millan, Garibay n'affirme pas qu'il ait pour origine la victoire de Simancas, à laquelle il ne pense pas que le comte ait assisté :

El privilegio, que por razon desta victoria, o por otra qualquiera que fuesse, dió el conde al monesterio de Sant Millian de la Çogolla, que en el libro de Bezerro de aquella casa está escrito en letra bien crecida [3], con muy largas y copiosas razones, conuertidas en lengua castellana, tiene al principio estas palabras...

1. «...puesto en los montes de Oca, q̃ se llamó antiguamente de san Feliz...», note Mariana.

2. Je ne puis consulter aucune des éditions décrites par Durán (*Bibl. Aut. Esp.*, t. XVI, p. 685) et Gallardo (n^os 2269 et 2270), mais je suppose que le *Canto I* de la *IV^e parte* n'est autre que celui que reproduit Durán (t. X, n° 696), et où, après que Ramiro (I ou II?) s'est mis sous la protection de saint Jacques, on voit le comte de Castille et le roi de Navarre se tourner vers San Millan :

> Y el conde Fernan Gonzalez,
> Tambien el rey Don Garcia,
> Respondieron : Otro santo,
> Muy devoto a maravilla,
> Hay, que yace en nuestra tierra,
> Que san Millan se decia,
> Al cual damos nuestra estado,
> porque él nos ampararia...

3. Il y en a un du XII^e siècle, note Flórez (t. XIX, p. 78) et c'est celui-là que Berganza a consulté, ainsi que Sandoval et le P. Moret, négligeant l'original, en gothique, sous prétexte que les « donaciones y escrituras... del Becerro gothico, como tan antiguo, estan de calidad, que no se puede hacer cabal juicio de ellas... » Flórez ajoute (p. 81) que le mastro Argaiz eut recours, lui, au *Becerro gothico;* cf. la note 3 de la page 280 de la *Revue hisp.*, 1900 *(Chartes de l'église de Valpuesta).*

On sait de reste que *Clavijo* est mentionné dans le non moins fameux privilège de Ramiro I en faveur de saint Jacques de Compostelle (*Esp. Sagr.*, t. XIX, p. 331) comme lieu de la bataille livrée par ce roi aux infidèles : « pervenimus in collem qui Clavigium nominatur ». La date de ce privilège serait l'*Era* DCCCLXVII, année 829 (cf. *ibid.*, p. 329), soit 105 ans avant la date adoptée par Garibay et Mariana pour celui de San Millán (Era DCCCCLXXII, année 934). Mais je ne puis entrer ici dans la discussion relative à l'authenticité de l'un et de l'autre document [1].

Je ferai seulement remarquer que dans le second, il est fait allusion à une éclipse de soleil qui dura une heure :

Nam in istis fere temporibus talia in terra apparuerunt signa, quod furor Domini vēturus credebatur esse in ea. In era nongentesima septuagesima secunda XIIII. Kal. Aug. solis die VI. feria amittens lucendi virtutem obscuratū constitit ab hora secūda in tertiam. IIII. fer. Idus Octob. colorem eiusdem solis multi cognouerunt effectum palidum, signa magna facta est in coelo, vento africo...

Or, notre Chronique ajoute au texte silésien (II, 68) une date, celle de l'*Era DCCCCLXXI,* et cette phrase, qui se retrouve, moins le dernier mot (*diei*), dans le Sampiro interpolé par Pélage [2] :

Tunc ostendit Deus signum magnum in celo et reuersus est sol in tenebras in universo mundo per unam horam diei.

J'ai déjà eu l'occasion [3] de dire que cette phrase provient du *Chronicon de San Isidoro*, soit les *Anales castellanos I* pour M. Manuel Gómez Martínez, qui imprime ainsi le texte [4] :

In era DCCCCLXXVII · videlicet die II feria ora IIII sic demostrabit Deus signum in celum · et versus est solé in tenebris in universum mundum quasi ora una.

1. Voir les notes des pages 112 et 196-198 du t. III de l'édition de l'*Historia general de España* de Mariana par B. Monfort, Valence, 1787. La première est tirée des *Advertencias* de Mondéjar (pp. 77-78 de l'éd. de 1746). Masdeu, bien entendu lui aussi, considère les deux documents comme apocryphes (*Hist. crítica de Esp.*, t. XII, pp. 140 et 218). Cf. Barrau-Dihigo, *Revue hisp.*, n° 109, p. 64.
2. Cf. *Bull. hisp.*, 1916, p. 143 (p. 130 du tiré à part).
3. *Bull. hisp.*, 1919, p. 102 (p. 15 du tiré à part).
4. *Discursos leídos ante la R. Acad. de la Hist.*, p. 24.

Il semble donc y avoir un lien entre ces différents textes. Mais il faut bien se dire que pour créer ce lien, il a pu suffire d'un emprunt de copiste ou d'annotateur.

Et maintenant, que Fernán González ait été conduit à Pampelune, c'est ce que consignent également les *Annales Compostellani*. Mais j'ai déjà expliqué que ces derniers peuvent très bien avoir emprunté à notre Chronique.

Dans le *Rodrigo*, l'itinéraire diffère à la fois de celui du *Poema* et de celui de notre Chronique; c'est à Bañares que le comte fut pris traitreusement, et c'est à Tudela qu'il fut conduit; il n'est pas question de Cirueña :

Et ovo de aver contienda con el Rey don Sancho Ordonnez de Nauarra. Et este Rey don Sancho Ordonnez fizo vistas con el conde Ferrnand Gonçalez en vn lugar que diçen *Vannarez*. E yendo el conde seguro, prissol el rey en enganno. Et lleuoto presso a *Tudela de Nauarra*. Et yaziendo el conde presso sacoto donna Costança, hermana del Rey don Sancho Ordonnez. Et yaziendo el conde en los fierros, tomolo la infanta a sus cuestas. Et dio con el en vn monte, e encontraron a vn açipreste *de ay de Tudela de Nauarra*... Et salio del monte priuado... (Éd. Bourland, *Revue hisp.*, 1911, t. XXIV, p. 314.)

C'est évidemment un anachronisme que de mettre Tudela en possession du roi de Navarre à cette époque. Peut-être l'auteur du *Rodrigo*, ou celui dont il s'inspire, avait-il une malice à exercer contre un archiprêtre ou en général contre le clergé de cette ville; l'histoire peu édifiante dont le *Fernán González* expose moins sobrement les détails mais ne spécifie pas à ce point ce héros, serait ainsi devenue une satire presque personnelle. Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter à cette localisation du lieu où le comte aurait été conduit pour être emprisonné; elle est arbitraire et tardive. Au contraire, le nom de Bañares, petit village à deux lieues au nord de Cirueña et à la même distance que celle-ci de Santo Domingo de la Calzada, de Belorado et de Nájera, paraît être une localisation traditionnelle; et il est possible au surplus que la capture du comte ait eu lieu à Cirueña, mais que la poursuite ait commencé à Bañares. En d'autres termes, les deux localisations ne sont pas inconciliables.

Notons que toutes ces localités se trouvent voisines de la chaussée qui va de Belorado à Logroño et Pampelune. Cette chaussée est mentionnée dans le poème (c'est au moment où Fernán González et sa compagne fuient de Castroviejo) :

> El camino frannçes ovyeron a dexar,
> Tornaron a syniestra por vn grrand ençinar,
> El conde don Fernando non podia andar.
> Ouol ella vn poco a cuestas a llevar.

Ils évitent la chaussée pour éviter les rencontres et ils passent par la montagne :

> Quando se fue la noche el dia quier paresçer;
> Enant que ningun omne los podiesse ver
> Vyeron vn monte espesso, fueron se y meter,
> Ovyeron alli la noche atender...

D'autre part, Bañares faisait partie de la *Junta* de *Valpierre*, sur laquelle on peut voir le *Diccionario* de Govantes (s. v. *Valpierre*). Or une bataille eut lieu en cet endroit, d'après le Poème, entre Castillans et Navarrais.

> Ayuntaron se en vno en vn fuerte vallejo,
> Buen lugar pora caça de liebres e conejo,
> Cojén y mucha grana con que tiñen bermejo,
> Al pye le passa Ebro much yrado sobejo.
> *Valpyrrel* dizen todos, e assi le llamaron...

Et Madoz, s. v. *Bañares*, nous apprend que « no lejos de Bañares, en la llanura llamada de Valpiedra, fueron vencidos dos veces en 1157 los Navarros... ». *Valpyrre*, *Valpierre*, *Val piedra* sont donc les formes différentes d'un même nom, qui est lié historiquement à celui de Bañares.

Il est vrai que la bataille de Valpyrre, dans le Poème, est postérieure à la capture et à la délivrance du comte : il en est de même dans la Chronique générale, du moins d'après le ms. X-i-4 (Pidal, § 716; Marden, p. 151). Mais une autre bataille antérieure à la capture, et dans laquelle, d'après le

Poème, fut tué le roi Sancho, se serait livrée dans un endroit appelé *Era Degollada.*

> Quando ovo el buen conde su rrazon acabada,
> Mando contra Navarra mover la su mesnada;
> Entro les en la tierra quanto vna jornada,
> Fallo al rey don Sancho al Era Degollada.

Or, comme la note M. C. Marden (p. 217), le ms. X-1-4 porte à l'endroit correspondant (Marden, p. 125; Pidal, § 695) « el Era Degollada, et es en vall Pirri » et l'auteur de la *Crónica del conde Fernán González*, le P. Gonzalo de Arredondo, qui fut abbé de S. Pedro de Arlanza de 1505 à 1518 (*Esp. sagr.*, t. XXVII, p. 54, 2ᵉ éd.), ajoute : « E por la gran matanza y degollacion que el conde y castellanos fezieron en los nauarros le mudaron el nonbre y le dexieron la era de gollada » ; il n'y a probablement là du reste qu'un grossier calembourg dû à une fausse graphie : Mariana dit (VIII, 5) « ad *Gollandam* oppidum », « cerca de vn lugar llamado *Gollada* » [1].

1. M. C. Marden cite également Berceo dans son *San Millán* (1403) :

> Por medio de *Valpirri*, vn sequero lugar,
> Fasta que en Villuvio ovo de arrivar...

Or *Villuvio* n'est évidemment autre que le *Bilibo* dont il est question dans les vers précédents (texte de Sánchez-Janer, *B. A. E.*, t. LVII, p. 65) :

> Sopo que sant Feliçes en *Bilibo* moraba,
> La ora de veerle veer non la cuidaba.
> Non lo metió por plazo nin lo quiso tardar;
> Movióse de la sierra, empezós a desprunar...

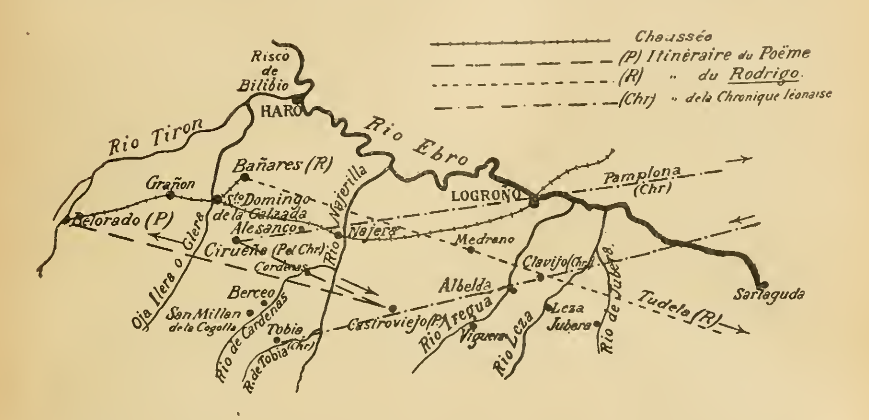
Il s'agit du *risco de Bilibio*, où saint Félix avait son ermitage, au nord de Haro. Et pour y aller de Madrid (près de Berçeo, dans le *barrio* de Berceo, à deux lieues de Nágera, au pied de la *sierra* de San Lorenzo), où il était né (*ibid.*, str. 3),

> Çerca es de Cogolla de parte de Orient.
> Dos leguas sobre Nagera al pie de Sant Lorent,
> El barrio de Berçeo, Madriz la iaz present:
> Y nació Sant Millan, esto sin falliment,

le chemin du jeune Millan était en effet par le Valpierre. Pour Bilibio, mentionné aussi dans le privilège de Fernán González (Termino Cellorico, *Villivio*, Burdē...), voir, outre Madoz et l'*Atlas* de Coello *(Alava)*, le *Dicc.* de Govantes et le *Dicc. geogr.-hist., de Esp. por la R. Acad. de la Hist.*, t. Iᵉʳ, où la source de Berceo en cet endroit est indiquée, Braulion : « Dictaverat ei fama esse quemdam eremitam nomine Felicem, virum sanctissimum, cui se non immerito proeberet discipulum, qui tunc morabatur in castello Bilibio. Arripiens iter pervenit ad eum. » (Patr. lat., t. LXXX, col. 703-4). Seulement Braulion ne dit ni d'où partit saint Emilien, ni par où il passa, ni du reste où il est né.

Ainsi Valpierre était lié par deux souvenirs à l'histoire du comte : cela expliquerait assez la place donnée à Bañares par le *Rodrigo*. Une confusion avec Cirueña, en admettant que la capture a bien eu lieu dans cette dernière localité, s'admet aisément. Nous sommes bien là en pays de souvenirs épiques, en « terre d'épopée ».

Au surplus, précisément parce qu'il n'y a pas concordance entre les trois itinéraires, on peut dire qu'ils décèlent par leur




ensemble une tradition locale. Les divergences marqueraient-elles simplement des variantes ou des rivalités de clochers... ou de monastères ?

Ni Tudela ni Bañares ne figurent dans le privilège de Fernán González.

D'après le *Diccionario* de Govantes, le monastère de Santa María de Bañares fut donné en 1075 à San Millán de la Cogolla, qui dès avant 1020 [1] avait reçu celui de San Cristóbal de Tobia ; le château de Clavijo appartenait au monastère d'Albelda depuis 1033, et Cirueña, à celui de Santa María la Real de Nájera depuis 1052 : « Cironiam cum omnibus suis pertinenciis », est-il dit dans l'acte de fondation par D. García *el de Nájera* [2]. Peut-on invoquer les traditions respectives de chacun de ces trois monastères pour expliquer celles que reflètent

1. En 1014, d'après Dom Férotin (*Hist. de l'Abb. de Silos*, p. 35) ; saint Dominique y fut prieur six mois.

2. C'est du reste dans les archives de ce couvent que le *fuero* de Cirueña était conservé, selon Moret (*Anales de Navarra*, X-16) cité par le même *Diccionario*.

1° le *Poema*, 2° le *Rodrigo*, 3° notre Chronique (et les *Annales Compostellani*)?

L'itinéraire du *Poema* intéressait Sancta María de Nájera par Cirueña, et celui du *Rodrigo* intéressait San Millán de la Cogolla par Bañares. Mais celui de la Chronique intéressait Nájera par Cirueña, San Millán par Tobia, Albelda par Clavijo : cela du moins dans la seconde partie du XII<sup>e</sup> siècle. Doit-on voir là un compromis, une fusion de traditions divergentes? C'est possible, mais je ne puis qu'indiquer ce point de vue; et il est aisé de constater que l'itinéraire de la Chronique passe, en droite ligne et forcément, par Castroviejo, au retour de Pampelune et de Clavijo. Il ne fait donc qu'allonger celui du *Poema*, qui a pu exploiter de préférence un souvenir, authentique ou non, du passage par Castroviejo. Toujours est-il que la localisation la plus importante est celle de Cirueña, commune au *Poema* et à la Chronique.

J'ai rappelé que le Poème, suivi par la Chronique générale (X-i-4), place dans une chapelle, une « ermita » où il s'était réfugié, la capture du comte. Or la Chronique léonaise nomme ce lieu saint : « ecclesia sancti Andree apostoli »; et par Madoz nous savons que tel était bien vers 1850 le vocable de l'église paroissiale de Cirueña, desservie par un religieux du monastère Santa María de Nájera. Le *Diccionario*, citant encore le P. Moret (IX, 4, 10 et X, 1) rapporte que « el Rey D. Sancho de Pamplonse fundó el monasterio de San Andrés de Cirueña en el dia 13 de noviembre de la era 1010 (año 972), repoblando a Cirueña y dándola fueros ».

Au premier abord il semble que la date de cette fondation du monastère de Saint-André dénonce une erreur dans l'addition qui nous occupe, puisque celle-ci place dans une église de Saint-André apôtre une scène qui se serait déroulée en 960 (Era DCCCCXCVIII). On dira que le monastère a pu être bâti en 972 et l'église exister en 960. Mais l'acte de fondation du monastère, en 972, reproduit par Yepes et cité par le *Diccionario*, porte que le lieu « olim fuit sub imperio pesimorum hæreticorum habitatum, et a catholicis christianis desertum ».

Peut-être cependant une église ou une simple chapelle avait-elle été déjà construite ou reconstruite à l'époque où le comte castillan fut pris en trahison par le roi de Navarre. C'est bien ce que le *Poema* donnerait à inférer. On pourrait même supposer que ce fut pour expier la profanation de cet asile par son père que le roi Sancho érigea ce monastère. Mais nous ne pouvons faire état de telles conjectures; il est plus prudent de ne pas affirmer, jusqu'à preuve certaine, l'historicité des détails relatés tant par la Chronique que par le Poème, et de nous en tenir à cette simple observation : que sur ce point les deux textes sont d'accord et reproduisent une même tradition, fondée ou erronée.

Dans le ms, 10814 (ancien Ii-73) de la Biblioteca Nacional de Madrid, un de ceux qui représentent, pour M. Menéndez Pidal, la Chronique de 1344, le lieu du rendez-vous et de la trahison est déformé : il devient *Çeruera*.

(Fol. 138). Et el conde tomo çinco cauallos de mulas ⁊ consigo seys ⁊ mas non . de aq̄llos meiores q̄ auia syn armas ningunas ⁊ fue aq̄l dia q̄ el puso ē *çeruera* cuydando q̄ ve'nia y el rrey ansy com̄o lo eubiara deẓir...

Mais si Castro viejo est bien encore l'endroit où sont conduits d'abord le comte et ses compagnons, il est ensuite séparé d'eux et jeté dans une autre prison. N'avons-nous pas là un souvenir de Clavijo ou de Tobia ?

(Fol. 138v). Entonçe mando el Rey leuar al conde ⁊ los suyos para Castro viejo ⁊ mandoles dar muy mala prisyon. Et partiero al conde de los suyos ⁊ lançaronlo en otra prisiō.

Il est vrai qu'ensuite c'est bien encore à Castro viejo que le trouve le comte de Lombardie (fol. 139); c'est de là aussi, naturellement, que le tire Dª Sancha. Tous deux évitent le chemin français.

(Fol. 140). Et entonçes se fueron su camino ⁊ dexaron el camino frances ala mano syniestra por vn monte...

Enfin c'est à Bilforado encore que les fers lui sont enlevés :

(Fol. 141). ⁊ ansy llegaron *abilforado* que era de ally çerca. Et el primero lugar del condado q̄ partia con nauarra. Et despūs q̄ llegaron *abilforado* enbiaron por un ferrero que tiro los fierros al conde...

Dans la Chronique générale éditée par Ocampo en 1541, on retrouve Cerueña (f° CCXLVIII), Castro viejo (f° CCXLIX) et Bilforado (f° CCLᵛ).

Enfin dans la rédaction que Menéndez Pelayo suit pour l'illustration de la *Comedia* de Lope de Vega *(Obras de Lope de Vega. publ. por la R. Acad. esp.*, t. VII, 1897), et qui est celle d'un manuscrit de sa bibliothèque personnelle, c'est encore à Ciruenna et à Castrovieio que sont localisés ces faits, ainsi que dans la *comedia* elle-même.

Quant aux romances, sur lesquels je reviendrai à propos de l'Infante de Navarre qui délivra le comte, il n'y a rien à en tirer, aucun de ceux qui concernent cet épisode n'étant antérieur au début du XVIᵉ siècle, comme l'a démontré M. R. Menéndez Pidal (*Homenaje a Menéndez Pelayo,* t. I, pp. 471, 485, 495, 477, 486, 496). Il n'y est question que de Castroviejo et de Bilforado.

G. CIROT.

*(A suivre.)*

# CATALOGUE

## DES MANUSCRITS DE M. MOREL-FATIO

J'ai donné à la Bibliothèque municipale de Versailles mes livres et mes manuscrits. M. Cirot, secrétaire de notre rédaction, a estimé que, vu les frais considérables réclamés par le *Catalogue des manuscrits des bibliothèques de France*, il valait mieux publier, dans le *Bulletin hispanique*, l'inventaire de mes manuscrits; j'y ai joint ceux de mon ami, H. Léonardon, mort le 23 novembre 1912, qui furent donnés, comme les miens, à la Bibliothèque de Versailles, par sa veuve, Mme H. Léonardon.

Parmi mes manuscrits on trouvera :

1° La préparation à des articles publiés, soit dans le *Bulletin hispanique*, soit dans d'autres ouvrages et revues, avec des retouches plus ou moins importantes;

2° Des cours au Collège de France;

3° Des mémoires qui n'étaient point encore en état d'être publiés;

4° Des lettres et autres documents se rapportant surtout à l'histoire et à la littérature espagnoles.

Je n'ai conservé, par devers moi, que les notes relatives à Jean de Quintanadoine, seigneur de Brétigny, le fondateur des Carmélites en France; la biographie de D. Francisco Amorós, marquis de Sotelo, le promoteur de la gymnastique en France; des documents sur les révolutionnaires espagnols, et une étude sur Mérimée[1], espérant, s'il me reste des forces, les publier, car *vita, sine litteris, mors est*. En tout cas, les

1. Une petite partie de cette étude, sous le titre de *Mérimée et Calderon*, a été publiée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. XXVII, pp. 61 à 69.

notes se rapportant aux quatre sujets en question devront faire retour à la bibliothèque de Versailles.

Les manuscrits donnés à la bibliothèque de Versailles ne pourront être consultés que quinze ans après ma mort; ceux de H. Léonardon en 1927.

A. M.-F.

1. **La Société espagnole au XVIII^e siècle** (huit cahiers). — 1. Tabac: *Afeites*; Visites; *Refrescos*; *Tertulias*; Monnaies; Manger; Boire. — 2. Madrid; Provinces. — 3. Littérature; Théâtre; Musique; Danse. — 4. Galanterie; *Cortejos*; Allure de la femme et de l'homme; *Majisme*. — 5. Education; Mariage et famille; Domestiques; Classes; Professions et métiers; Usages, Mobilier, etc.; *Toros*, Grossièreté; Jeu; Voitures. — 6. Eglise; Étudiants; Saleté; *Hospicio*; Maladies; Gouvernement; Soldats. — 7. Mots et expressions; Menaces et imprécations; Jurons et exclamations; Noms de personnes; Emploi de la journée. — 8. Costume; Étrangers et Modes nouvelles.

2. **La "monja alferez", Dª Catalina de Erauso.** Copie, par D. Manuel Goicoechea, de la *Relacion verdadera de las grandes hazañas y valerosos hechos que una mujer hizo en veynte y quatre años q̄ sirvio en el Reyno de Chile*. 1625.

3. **Anciennes bibliothèques espagnoles ou bibliothèques françaises contenant des manuscrits en espagnol.** — D. Pedro de Aragon; le comte de Villaumbrosa; Marca; Noailles; Olivares; Biblioteca Heberiana; Baluze et le marquis de Mondejar; Inventaire de la bibliothèque de D. Gaspar Ibañez de Segovia, marquis de Mondejar; Sevilla; Extrait de la bibliothèque de Gerónimo Zurita, d'après les *Progresos* de Dormer; Lanzina; Trichet du Fresne; Mazarin; Thèvenot; Duchesne; abbé d'Estrées; Altaemps. — Notes prises pour le catalogue des manuscrits espagnols et portugais de la Bibliothèque Nationale de Paris.

4. Notes pour la comédie du *Pobre honrado*, de Guillem de Castro, publiée par D. M. Serrano y Sanz, dans le *Bulletin hispanique*, t. IV, pp. 219 et 305. — Lettres de D. M. Serrano y Sanz et de M. Ernest Mérimée. — Corrections de Léo Rouanet.

5. Copie d'un roman d'aventures (Cod. Vat. 6966, fol. 68), commençant par: « En el Reygno descoçia ovo un escellente Rey complido de todas virtudes, specialement en ser Justiciero, commo la mesma Justiçia, el qual en su postrimera hedat ovo una sola hija a quien despues de sus dias subcedia el Regno, la qual llamaron por nombre mirabella.. » Cette copie a été faite pour M. Adolf Mussafia, qui me l'a donnée.

6. **Bartolomé de Torres Naharro**. — Mœurs. — Mots. — Proverbes. — Variantes de l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale de Paris, Y 6231 (Séville, 1533).

7. *Tragedia llamada Josephina... trobada por Micael de Carvajal... Va precedida de un prólogo... escrito por D. Manuel de Cañete.* Variantes de l'exemplaire appartenant à M. de la Sizeranne (Palencia, por Diego Fernandez de Cordoba, 1540).

8. Fiches de la Bibliothèque Colombine à Séville, par Bartolomé José Gallardo, communiquées par Henry Harrisse. — Épreuve et copie des appendices des *Excerpta Colombiniana* de H. Harrisse. — Lettre de M. Jean Babelon.

9. **Nouvelles espagnoles**. Livres picaresques et nouvelles. — *Guzman de Alfarache* de Mateo Aleman. — Notes bibliographiques. — Catalogues de la Mazarine, de la Réserve de la Bibliothèque Nationale de Paris et de D. Pedro José Alonso y Padilla, etc. — Catalogue de la lettre Y2 de la Bibliothèque Nationale de Paris (nouvelles espagnoles).

10. Notes sur l'*Araucana* de D. Alonso de Ercilla y Zuñiga, d'après l'édition donnée par M. J. Ducamin, Paris, 1900.

11. Copies de la Bibliothèque Nationale. — Correspondance de Chifflet, d'après la Collection Baluze 162. Extraits. — Copies diverses.

12. Procès intenté par M. le duc de Frias à M. le baron Pichon, pour la restitution du saint-ciboire, donné par le roi Jacques Ier d'Angleterre, en 1604, à un de ses ancêtres, à l'occasion de la paix entre l'Espagne et l'Angleterre, et que le duc de Frias offrit au XVIIe siècle au couvent de Santa Clara de Medina del Pomar. D'après la *Gazette des tribunaux* de mars et d'avril 1885.

13. **Léopold Micheli** (1877-1910). Deux lettres de Léopold Micheli. — Sept lettres de M. Fréd. Gardy. — Lettre de M. Ernest Muret. — Lettre de M. Louis Chavet.

14. **Dialecte navarrais**. Chronique de Garcy Lopes de Roncesvalles. Copie de la Collection Duchesne à la Bibliothèque Nationale de Paris, 113, fol. 227. — Extraits du fond français de la Bibliothèque Nationale de Paris, 6539, fol. 3; du fond latin 9261, fol. 56, etc.

15. **Ate relegata et Minerva restituta, de Juan Perez de Toledo**. D'après le ms. fonds latin 8762 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Cf. *Une comédie de collège « Ate relegata et Minerva restituta »*, dans les *Études sur l'Espagne* de A. Morel-Fatio, t. III, Paris, 1904, pp. 109-137. — Lettre de D. Ramón Menéndez Pidal.

16. **Vicente Nogueira**. Deux lettres de M. Sousa Viterbo et un article du même, au *Jornal da Manhã*, du 9 décembre 1889. — Lettre de F. Adolpho Coelho. — Lettre de M. J. A. da Graça Barreto. — Lettre de M. Antoine Thomas. — Lettre de M. Joaquin de Vasconcellos. — Lettre de Mme Caroline Michaëlis de Vasconcellos et un extrait du Catalogue de la bibliothèque d'Evora mentionnant des lettres de

Vicente Nogueira. — Cinq lettres de M. le Prof. Gatti et une copie des lettres de Vicente Nogueira conservées à la Bibliothèque Barberiana. — Divers documents utilisés dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. III, pp. 1-38. — *Boletim de bibliographia portugueza*, t. II, n° 1 : Série chronologique des lettres entre Vicente Nogueira et d'autres personnages, publiées par M. J. A. da Graça Barreto, d'après les originaux ou les copies d'Ajuda, Evora. Torre do Tombo, Bibliothèque Nacional de Lisbonne.

17. **D. Pedro Calderon de la Barca**. Comptes rendus de M. G. Baist du *Mágico prodigioso*, de M. Morel-Fatio. Heilbronn, 1877 (*Literaturblatt für german. und roman. Philologie*, 1881, n° 6), de D. Jerónimo Borao (*Revista de archivos, bibliotecas y museos* du 5 janvier 1878), d'anonymes (*Magazin für die Literatur des Auslandes*, *La Academia*, 13 mai 1877, *Literarisches Centralblatt*, 15 juin 1878, *Revista contemporanea*, 30 mai 1877). — *El Dia : á D. Pedro Calderón de la Barca... dedica este número el 25 de mayo de 1881*. — *Los últimos autos de Calderon*, avec fac-similé de la signature de l'auteur (*La Ilustracion española y americana*, 1881). — *Neueste deutsche Calderon-Literatur* par Hugo Schuchardt (*Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 12-19 juillet 1881). — Compte rendu des *Documentos para la biografia de D. Pedro Calderon de la Barca* par D. Cristóbal Pérez Pastor, de M. Wolfgang von Wurzbach (*Zeitschrift f. romanische Philologie*). — *Biografia de Pedro Calderon de la Barca*, Madrid, 1840. — *Calderon-Literatur* par M. Engelbert Günthner (*Literarischer Handweiser*, n^os^ 19, 20, 22, 23, 24, 1906). — *Segismundo's soliloquy on liberty in Calderon's La vida es sueño* par M. Milton A. Buchanan (*Publications of the Modern Language Association of America*, XXIII, n° 2). — Du m. *Notes on Calderon : the Vera Tassis edition*; *the text of La Vida es sueño* (*Modern language notes*. Mai 1907) — Du m. *Notes on the spanish Drama. The date of Calderon's La Vida es sueño* (*Modern language notes*. Novembre 1907). — Leopold Schmidt, *Ueber Calderon's Behandlung antiker Mythen* (*Rheinisches Museum für Philologie*, 1855). — D. Adolfo de Castro y Rossi. *Una joya desconocida de Calderon*, Cadiz, 1881. — Lucien Paul Thomas, *La genèse de la philosophie et le symbolisme dans la Vie est un songe de Calderon* (extrait des *Mélanges offerts à M. Maurice Wilmotte*, Paris, 1910). — *Catalogue des ouvrages de Calderon conservé au département des imprimés de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1905. — *Poesías inéditas de Calderon*, Madrid, 1881 (*Biblioteca universal*). — *Poesias de Calderon de la Barca*, Madrid, 1874. — Edmund Dorer, *Die Calderon-Literatur in Deutschland Bibliographische Uebersicht*, Leipzig, 1881. — Edmund Dorer, *Beiträge zur Calderon-Literatur*, 1^er^ et 2^e^ cahiers, Dresden, 1884. — Trois lettres de M. Karl Vollmöller. — *Vita et Martirium SS. Cipriani et Justinae ex Simeone Metaphraste*, etc. Copie. — Lettre de

D. Cayetano A. de la Barrera y Leirado à Antoine de Latour, Madrid, 25 août 1869. Copie. — Biographie de Calderon, d'après le livre de D. Felipe Picatoste y Rodriguez. Copie. — Catalogue des comedias de Calderon, publié par Vera Tassis, dans la *Verdadera quinta parte* (1682), etc. — *Memoria para la Biblioteca Nacional para el presente año 1870*, Madrid, 1870. Copie. — Exemplaire des fac-similés qui accompagnent le *Mágico prodigioso* (Heilbronn, 1877). — Papiers divers. Extraits d'éditions de la Bibliothèque Nationale de Paris. Notes sur la comédie de Calderon, *Guárdate del agua mansa*, etc.

**18. Correspondance d'Espagne.** Deux articles du *Temps*, 31 décembre 1885 et 9 janvier 1886. — Deux articles de *Revue du monde latin* (1886), signés Domingo Rostrituerto, sur A. Cánovas del Castillo et sur Marcelino Menéndez Pelayo. — Lettre de D. A. Cánovas del Castillo. — Douze lettres de D. Antonio María Fabié. — Lettre de D. Marcelino Menéndez Pelayo. — Six lettres de Francis de Pressensé.

**19. D. Carlos Coloma.** Lettre de D. Carlos Coloma au cardinal Guido Bentivoglio, Madrid, 26 juin 1637. Original. — Extraits de l'ouvrage de Azevedo Coutinho y Bernal, *Généalogie de la famille Coloma*. S. l. n. d. (vers 1770) — Papiers divers pour servir à la préparation de l'article intitulé : *Une lettre de l'historien D. Carlos Coloma*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XIII, pp. 230-233.

**20. Poètes castillans du XV^e siècle.** Préparation à l'article intitulé *Le Débat entre Anton de Moros et Gonzalo Davila*, dans la *Romania*, t. XXX, pp. 49 à 64. — Copie des imprimés de la Bibliothèque Nationale de Paris, Yg 86 à 112, et Y. n. p. Réserve; entre autres : *Unas coplas de las comadres*, etc. — Article de M. Karl Vollmöller sur le *Catalogue of the Manuscripts in the Spanisch Language in the British Museum* (t. I^er et II), dans la *Zeitschrift fur romanische Philologie* (dédicace).

**21. Los proverbios de Salomon.** Texte et introduction, d'après le ms. Español n° 559 de la Bibliothèque Nationale de Paris. — Lettre du P. Félix Rozanski.

**22. Gil Blas.** *Poesías de Don Pedro Calderon de la Barca, con anotaciones y un discurso por apéndice sobre los plagios, que de antiguas comedias y novelas españolas cometió Le Saje al escribir su Gil Blas de Santillana*, por Adolfo de Castro, Cadix, 1845. — *Essai sur la question de l'originalité de Gil Blas ou nouvelles observations critiques sur ce roman*, par Charles Frédéric Franceson, Leipsic, 1857. — *Mémoire sur l'originalité du Gil Blas de Le Sage*, par M. Eugène Baret, Paris, 1864. — *Die Geschichte der Gil Blas-Frage*, von Edmund Veckenstedt, Berlin, 1879. — *La question de « Gil Blas »*, par M. Ferdinand Brunetière (*Revue Bleue*, 26 mai 1883). — Autre exemplaire manuscrit du *Discurso* de Castro. — Bibliographie de la question du Gil Blas. — Notes bibliographiques.

23. **D. Juan Ruiz de Alarcon** (deux cahiers). 1. Variantes de la *Parte veynte y dos de las comedias del fenix de España, Lope de Vega Carpio*, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale de Paris, Yg 292. et notes concernant la *Verdad sospechosa*. — Autre copie, remise d'Espagne, de la *Verda sospechosa*, attribuée à Lope de Vega — Notes relatives à la scène du duel de la *Verdad sospechosa*, de H. Léonardon. — Sept paquets de fiches concernant Alarcón : 1. Biographie ; 2. Langue ; 3. Coutumes, modes ; 4. Style, citations ; 5. Classes ; 6. Localités ; 7. Pensées. — 2. *Los estudios universitarios de Juan Ruiz de Alarcón y Mendoza* par Nicolás Rangel (*Boletín de la Biblioteca Nacional de México*, año X, núm. 1 y 2, marzo y abril de 1913), avec deux lettres, l'une de D. Nicolás Rangel. — Cours sur Alarcon fait au Collège de France, 1900-1901, 4 cahiers. — D. Pedro Henriquez Ureña, *D. Juan Ruiz de Alarcon*, México, 1914, dans *Nosotros*, n° 9. Marzo 1914 (double exemplaire ; l'un, tiré à part, avec dédicace). — *Noticias biográficas del dramaturgo mexicano D. Juan Ruiz de Alarcon*, par Nicolás Rangel (*Boletín de la Bibl. Nac. de México*, vol. XI, diciembre de 1915, núm. 2), avec une lettre de D. Nicolás Rangel. — *Nuevos datos para la bibliografía del insigne dramaturgo D. Juan Ruiz de Alarcón, allegados* por Francisco Rodríguez Marín. Madrid, 1912 (exemplaire annoté).

24. **Manuscrits des Augustins de Lyon, conservés à la bibliothèque de l'Arsenal.** *Catalogue des livres manuscrits, très antiques et curieux sur le velin et papier*, etc. Lyon, s. d. Copie. — Autre copie du dit catalogue fait par Chabaneau à Montpellier. — Notes prises sur les manuscrits des Augustins de Lyon. — Note de D. Antonio Rodriguez Villa.

25. **Arioste.** *L'Arioste, caractères généraux de son œuvre* par G. d'Hugues (*Leçon d'ouverture du cours de littérature étrangère, prononcée à la Faculté des lettres, le 9 novembre 1893*, dans la *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, t. IV, Dijon, 1894. — Cours sur l'Arioste fait au Collège de France (1896-1897). — Notes prises pour ce cours.

26. **Clairvaux en Espagne au** XVI<sup></sup>e **siècle, d'après les archives de l'Aube.**

27. **Alfred Loisy.** *Notice sur les publications de M. Alfred Loisy.* — Alfred Loisy, *Leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions au Collège de France, 3 mai 1909*, Paris. — Découpures de journaux. — Quinze lettres de M. A. Loisy. — Lettre de M. George Foucart, avec une carte de Gaston Maspero le recommandant. — Six lettres de la marquise Arconati Visconti. — Deux lettres de M. A. Houtin.

28. **Camoens.** Cours fait au Collège de France (1897-1898). — Notes prises pour ce cours.

29. **Pedro Galés.** Pedro Galés. — Antonio Agustin. — Casaubon. —

Cujas. — Sanloutius. — Nom de Galés. — Quatorze lettres de Eduard Boehmer et une copie en anglais. — Deux lettres de D. Julian Paz. — Lettre de M. Ernest Muret. — Lettre de D. José E. Serrano y Morales. — Notes préparatoires à l'article de Ed. Boehmer et M. Morel-Fatio : *L'humaniste hétérodoxe catalan Pedro Galés*, dans le *Journal des Savants*, de juillet à septembre 1902. — *Bulletin de la Société du protestantisme français* du 15 avril, 15 mai, 15 août, 15 septembre 1900. — *Orientiana* par Louis Havet (*Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, XXVI, 2e livraison, Paris, 1902). — *Ein falscher Brief Justinians an Narses von a. 565. Ein Kritik* von Felix Dahn (*Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 1902, n° 84, 12 avril).

**30. Ambrosio de Salazar.** Lorenzo Salazar, *Storia della famiglia Salazar*, Bari, 1898 (dédicace). — Du m., *Storia della famiglia Salazar. I Salazar in Italia*, Bari, 1900. — Eugenio Mele, *Tra grammatici, maestri di lingua spagnuola e raccoglitori di proverbi spagnuoli in Italia*, dans les *Studi di filologia moderna*, Anno VII, 1914, fasc. 1-2 (dédicace). — Grammaires et dictionnaires. — Lettre de D. Eduardo de Hinojosa. — Notes biographiques. — Notes bibliographiques. — *Almoneda general.* — *Vergel del alma.* — *Las clavellinas de recreacion* — *Espexo.* — César Oudin et autres grammairiens. — Deux lettres de M. le comte d'Oncieu de La Bâtie. — Lettre de M. A. Perrin. — Lettre de l'archiviste de l'Aube. — Discours sur le déluge de Barcelone. — *Secretos de la gramatica española.* — *Floresta* de Santa-Cruz. — *Tres tratados.* — Traduction du Faret. — *Espejo de la vida humana.* — *Libro de armas.* — *Thesoro de diversa leccion.* — *Tratado de las cosas mas notables de Paris.* — *Histoire journalière de tout ce qui s'est passé au voyage du Roy*, s. d. — *Response apologétique au libelle d'un nommé Oudin* (reproduction de l'exemplaire de la Bibliothèque Mazarine, 20.220).

**31. Los nuevos libros de los apologos naturales.** Extraits du ms. Espagnol 350 de la Bibliothèque Nationale de Paris.

**32. Bernal Diaz del Castillo.** Notes pour l'explication des premiers chapitres de la *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España* de Bernal Diaz del Castillo. — Copie des deux lettres de Bernal Diaz del Castillo à Charles-Quint et à Philippe II (*Cartas de Indias*, Madrid, 1877). — Deux lettres de Mme de Heredia. — Deux lettres de M. Albert Dufourcq. — Analyse des sept lettres de M. Eugène Dufourcq à José-Maria de Heredia. — Copie des lettres 3 et 4; Guatemala, 18 février 1880, et 27 février 1880, de M. Eugène Dufourcq à José-Maria de Heredia. — Originaux des sept lettres de M. Eugène Dufourcq à José-Maria de Heredia, communiqués par Mme de Heredia — Fac-similé du ch. CXXVIII de la *Historia verdadera*, découverte par M. Eugène Dufourcq au Guatemala, et transcription du dit fac-similé (le fac-similé a été enlevé au tome IV de la *Véridique*

*histoire de la conquête de la Nouvelle Espagne*, par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, de José-Maria de Heredia, Paris, 1887). — Séance de l'Académie des Inscriptions du 10 octobre 1912 (*Comptes rendus. Bulletin d'octobre* 1912). — Autre exemplaire. — *Figaro*, *Débats*, *Temps* du 20 octobre 1912. — Négociations pour obtenir du ministre de France l'envoi du Guatemala du ms. de Bernal Diaz del Castillo ou une photographie. — Quatre lettres du Ministère des Affaires Étrangères. — Trois lettres de M. Tausserat-Radel.

33. **Châteaux en Espagne.** *Châteaux en Espagne* par Alfred Morel-Fatio, dans les *Mélanges offerts à M. Emile Picot*, Paris, 1913. — Trois lettres de M. Ernest Langlois. — Lettre de M. A. Thomas. — Deux lettres de M. Baldensperger. — Lettre de M. Marcel Aubert. — Lettre de M. G. Cirot. — Lettre de M. René Sturel. — Extraits de chansons de geste copiés par M. Bédier. — Notes prises pour le dit article.

34. **Lettre en espagnol de Voltaire à un correspondant espagnol.** Copie tirée du ms. Add. 20.793, ff. $1-2^b$, du British Museum. — Autre copie. — Lettre de Constantin Lahovary. — Introduction à cette lettre de Voltaire.

35. **Chronique de San Juan de la Peña.** A. Morel-Fatio, *La Chronique de San Juan de la Peña*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LIV, pp. 97-100 (mémoire annoté). — Documents sur San Juan de la Peña, contenus dans la collection Bréquigny 28 : cédule de Charles III du 1er août 1773, conférant à D. Manuel Abad y Lasierra, moine du monastère, l'autorisation de visiter les archives des monastères d'Aragon et de s'occuper de l'histoire écrite par Pedro Marfilo. Copie, etc.

36. « **La Comedia famosa de la** *Verdad sospechosa* **de Don Juan Ruiz de Alarcon** ». — Édition critique, incomplète.

37. **A propos de l'« affaire ».** — « Lettre à un ami de Hollande par un isolé. Cardinalipolis. 1898 ».

38. **La comedia.** Trois lettres de M. John D. Fitz-Gerald. — Lettre de M. Jacob. — Cinq lettres de M. Le Gentil. — Deux lettres de M. W. P. Ker. — Extraits de D. Carlos Boyl et Ricardo de Turia, faits par M. Le Gentil. — Extraits des *Cigarrales de Toledo* de Tirso de Molina faits par M. John D. Fitz-Gerald. — Préparation de l'article *Les Défenseurs de la Comedia* par A. Morel-Fatio (*Bulletin hispanique* de janvier-mars 1902).

39. **Hidalgos.** *Los hidalgos (La vida en el siglo xviie)* par Martínez Ruiz, Madrid, 1900. — « Dialogo entre Mediano, page, y Juan de Lorca, mercader, etc. Extraits du ms. espagnol 354 de la Bibl. nat. de Paris. — Extraits d'Otalora, *Summa nobilitatis hispanicae*, Salamanque, 1559, etc.

40. **Paquets de fiches** désignant les citations de l'ouvrage de D. Gregorio Garcés, *Fundamento del vigor y elegancia de la lengua castellana*, Madrid, 1791.

41. Lope de Vega, *Arte nuevo de hazer comedias en este tiempo.* — *Les unités d'Aristote avant le Cid de Corneille. Étude de littérature comparée,* par H. Breitinger, Genève, 1879. — Lettre de D R. J. Cuervo. — Lettre de D. A. Bonilla y San Martin. — Préparation à l'article Lope de Vega, *Arte nuevo de hazer comedias en este tiempo,* dans le *Bulletin hispanique* d'octobre-décembre 1901. — Compte rendu de M. Arturo Farinelli sur cet article (*Archiv für das studium der neueren Sprachen und Litteraturen*, t. CIX, heft 3/4, dédicace). — *La poétique de Lope de Vega* par M. Camille Pitollet (*Le Siècle* du 16-18 novembre 1906).

42. **Français en Espagne** (deux cahiers) : 1. *Aperçu de la géographie générale de l'Espagne par M. Raphaël Ballester Castell... conférence faite à Barcelone le 27 juillet 1914*, Barcelone, 1915. — Période du Moyen-Age; Gallophobie. — 2. Modes et marchandises françaises. — Bretons. — Pierre et autres noms. — Français en Espagne. — *Gabachos, Franchutes, Aguadores.* — *Buhoneros* et artisans. — *Lamparones.* — Jugements sur les Français. — Connaissance du français. — Allusions à des usages de France. — *Monsiures.* — Manger et boire. — Pèlerins et mendiants français. — Mots français.

43. **Espagne en France.** *L'influence de l'Espagne dans la littérature française*, par F. Brunetière (extrait de la *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1891, pp. 215-226). — *Études sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVIIe siècle (1600-1660)*, par Gustave Lanson (Extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. III, pp. 45-70). — *La genèse d'Hernani*, par Raoul Rosières (Extrait de la *Revue Bleue*, 25 avril 1896). — Moyen-Age. — L'Espagne en France au XVIe siècle. — L'Espagne en France au XVIIe siècle. — L'Espagne en France au XVIIIe siècle. — L'Espagne en France au XIXe siècle. — Modes espagnoles en France. — Préparation de l'article intitulé : *Comment la France a connu et compris l'Espagne depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours,* dans les *Études sur l'Espagne*, par A. Morel-Fatio, t. Ier, Paris, 1895, 2e édition.

44. **Pícaros.** *Pícaros* historiques ou légendaires. — Lettre de D. José M. Octavio de Toledo. — *La vida del pícaro,* d'après *La vida del Lazarillo de Tormes* (éd. D. Joaquín María de Ferrer, Paris, 1827) et les *Rimas de Pedro Liñán de Riaza*, Zaragoza, 1876 : *La Vida del Pícaro, por galano estilo compuesta en tercia rima.* — Deux lettres de Marcelino Menéndez Pelayo. — Rendez-vous de la *picardía* — Gueserie. — Lettre de Gaston Raynaud. — *Baldíos, holgazanes, tacaños, bergantes.* — *Poltron.* — *Picaño.* — *Pícaro de cocina.* — *Pícaro* et ses dérivés. — *Picardo, picardía, picardear.*

45. **Charlatans, ciegos, etc.** *Oraciones des ciegos.* — *Ciegos.* - Charlatans. — *Pobres fingidos.* — Petits marchands. — *Gallofernos* — Pauvres en général. — Ordonnances.

46. **Espagnols et Flamands.** Lettre de E. Castelot. — Lettre de

M. G. Huet. — Préparation de la conférence : *Espagnols et Flamands*, dans les *Études sur l'Espagne*, par A. Morel-Fatio, Paris, 1895, t. Ier, 2e éd. — Articles du *Patriote* et de l'*Indépendance belge* sur cette conférence.

47. Suarez de Figueroa, *El Pasagero*. — Mots et expressions saillantes.

48. La Societé espagnole au XVIe siècle et au XVIIe siècle (vingt cahiers). 1. Provinces. — 2. Provinces *(suite)*; Portugais; étrangers en général; Italiens. — 3. Italiens *(suite)*; Flamands; Allemands; Scandinaves; Anglais. — 4. Boire et manger; *Afeites;* Tabac; Jeux; Cartes; *Danzas* et *Bailes; Palacio; Cortesias*. — 5. Soldats; Ordres militaires; Justice et police; *Bandoleros;* Voleurs et galériens; Esclaves et domestiques; *Ventas*. — 6. Métiers, genre de vie (hommes et femmes) *Pullas;* Industrie; Épées; Armures *(broqueles);* Modes d'hommes et de femmes; *Golilla* et habit militaire; *Chapines;* Livres de chevaleries et Célestines; Nouvelle italienne; Types du théâtre populaire. — 7. Juifs et Morisques; *Limpieza de sangre;* Inquisition; Bulles et indulgences; Jeûne du samedi; Classes; *Hidalgos;* Dons, écuyers, pages, duègnes, *Montañeses, caballeros* et *titulos*. — 8. *Comedia;* curiosités littéraires; Vers de chansons populaires; Études et étudiants; Religion et clergé; Saint Sacrement; Immaculée conception; *Saludadores, ensalmadores, hechiceros;* disciplinants; Usages religieux, carnaval, mort; *Arrobos*. — 9. *Alcahuetes* et *Alcahuetas;* Rufians; Prostitution; Sodomie; Syphilis; Saleté *(espulgar, sarna); Votos* et *reniegos; Gitanos, germania*. — 10. *Mots et expressions;* curiosités, personnages historiques. — Cours du collège de France (1887 et 1888), 1. *Hidalgos; Escuderos, Dueñas, Caballeros*. — 2. Juifs, Morisques, *Limpieza*. — 3. *Limpieza* (suite), Castillans, Burgos, Valladolid, Madrid. — 4. Madrid (suite), Aranjuez, Tolède, Talavera, Extremadure, Andalous, Séville, Cordoue. — 5. Cordoue (suite), Ecija, Osuna, Pozo Airon; Valence, Catalans, Aragonais, Navarre, Biscaye, Asturies, Montaña, Sayagues, Galice, Portugais. — 6. Portugais (suite), Français. — 7. Français (suite), Italiens. — 8. Flamands, Allemands, Espagnols à l'étranger *(honra)*. — 9. Espagnols à l'étranger (suite), jurons. — 10. Espagnols à l'étranger.

49. Ruy Blas. Préparation à l'article intitulé : *L'Histoire dans Ruy Blas* dans les *Études sur l'Espagne*, première série, Paris, 1888, 2e éd., 1895. Coupures de journaux.

50. Morisques « 10 de febrero 1582. Lo que parescio se previniesse para lo de los Moriscos y lo que Su Magd manda se platique sobre ello ». Extraits d'un document de la collection Tiran conservé au gouvernement général d'Alger. — Mémorial sur les Morisques de « Don Gomez Davila de las Ruelas, natural de Toledo ». Copie du texte imprimé conservé à la Bibliothèque nationale de Paris, Réserve Oa 198.

**51. Estampes.** Descriptions prises au département des Estampes à la Bibliothèque nationale : Ob 50, 51, 51ᵃ, 52 ; Vb 147 ; Tf 2 ; Bf 4, Bf 4ᵃ, Bf 4ᵇ. — *La cuchilleria en España* (siglo xvii) por Manuel Rico y Sinobas.

**52. Prostitution en Espagne.** D. Pedro Pérez de la Sala, *Costumbres españolas en el siglo XVI*, dans la *Revista de España*, nᵒˢ 523-537. 1891.

**53. Théâtre espagnol** (deux cahiers). 1. Leçon d'ouverture de la chaire de littératures étrangères à l'École des lettres d'Alger, en 1880. Cours fait au Collège de France (1884-1885). — 2. Notes. — Représentations données au Théâtre de la Renaissance par Mᵐᵉ Maria Guerrero et M. Fernando Diaz de Mendoza. — Photographies de ces deux acteurs. — Découpures de journaux.

**54. Sigisbéisme italien.** Fiches sur ce sujet. — Lettre de M. Bernard Gaudeau, S. J. — *I Cicisbei delusi. Dramma giocoso per musica da rappresentarsi in Firenze nel Teatro del Cocomero, nella Primavera dell anno 1750...* In Firenze, s. d. — *Le cavalier servant, ou les Mœurs italiennes, comédie, en un acte, mêlée de chants*, par MM. Paul Dupont et Édouard Monnais, Paris, 1833. — *Reise von Wien nach Madrid.* Berlin, 1792.

**55. Sigisbéisme espagnol.** Fiches sur ce sujet. — Deux lettres et une note de M. Bernard Gaudeau, S. J. — *El Chichisveo impugnado, por el R. P. M. Fr. Joseph Haro de San Clemente*, Sevilla, 1754 (extraits pris par H. Léonardon). — *Suma moral para examen de curas y confesores... el P. M. Fr. Vicente Ferrer*, Valencia, 1770 (extraits pris par H. Léonardon). — *Obras poeticas de D. Eugenio Gerardo Lobo*, Pampelune, 1729. — Pièces sur le *Cortejo*, copiés dans le ms. Add. du British Museum, 17.704 et 20.790. — *Coleccion de diferentes escritos relativos al cortejo... recogidos*, por D. Luis de Valdeflores, Madrid, 1764. — *Azote del Cortejo*. . D. Juan Garcia Jove Llanos, Madrid, 1774. — *Sermon contra el luxo... de las mujeres christianas; predicado en la iglesia catedral de la ciudad de Málaga el Domingo quinto de Quaresma del año de 1781*, por Don Lucas Campo y Otazu, Madrid, 1787. — *Arte de manejarse en la corte*, Madrid, 1793. — *Optica del cortejo...* Don Manuel Antonio Ramirez, Madrid, 1796. — *El lechuguino á la derniere...* D. M. A. J., Barcelona, 1830. — *El lechuguino á la derniere...* D. Manuel Andres Igual, Barcelona, 1831. — *Manual del cortejo e instruccion de cortejantes*, Madrid, 1839.

**56. D. Ramon de la Cruz.** Bibliographie. — Analyse. — Mots et expressions. — Notes.

**57. D. Gaspar Melchor de Joveltanos.** Notes sur l'article intitulé : *La satire de Jovellanos contre la mauvaise éducation de la noblesse (1787)*, par A. Morel-Fatio, Bordeaux, 1899 (*Bibliothèque des universités du Midi*, 3ᵉ fasc.). — Lettre de M. E. Pércopo. — Lettre de Léo

Rouanet. — Lettre de D. Felipe Pedrell. — Copie de la satire et du *discurso* de Jovellanos dans *El Censor*. — El capitan Iñigo de Arguello Manrique, etc. *Memorial*. Copie. — *Romance de la desgraciada muerte de Joseph Delgado (alias Hillo) en la villa y corte de Madrid el día once de mayo del año de mil ochocientos y uno*... Publicóse esta hoja á espensas del Excmo Sr. D. Juan Pérez de Guzman y Boza, duque de T'Serclaes... el día 11 de mayo de 1901. — *Reglamento para jugar al tresillo por un jugador*... Madrid, s. d. — Articles sur la *satire* de Jovellanos (éd. Morel-Fatio) : *The Athenaeum* du 1er septembre 1900; Léo Rouanet (*Polybiblion,* février 1901); Emile Gebhart (*Journal des Débats*, 10 octobre 1900).

58. **Pan y toros.** *Pan y toros. Oracion apologica, que... dixo en la plaza de toros de Madrid D. Gaspar Melchor de Jovellanos*, Cadix, 1812. — *Pan y toros. Oracion apologica, que... dixo en la plaza de toros de Madrid D. Gaspar Melchor de Jovellanos*, Madrid, 1820. — *Pan y toros. Bread and bulls*, par M. Milton A. Buchanan, dans les *Modern language notes*, mai 1905. — Lettre de M. Milton A. Buchanan. — Deux lettres et une note bibliographique de D. Marcelino Menéndez Pelayo.

59. **D. Pedro Pablo Abarca de Bolea, comte d'Aranda.** Préparation à la biographie insérée dans les *Études sur l'Espagne*, t. II, Paris, 1890; 2e édit., 1906. — Communication sur le comte d'Aranda, par Camille Piton.

60. **D. Alonso Pérez de Guzman el Bueno.** Préparation à l'article intitulé : *La lettre du roi Sanche IV à Alonso Pérez de Guzman sur la défense de Tarifa (2 janvier 1295),* dans les *Études sur l'Espagne*, de Morel-Fatio, Paris, 1904, t. III, 3-23. — Extraits pris dans le livre de Luis de Salazar y Castro, *Casa de Lara*. — *Carta que escrivio el señor D. Sancho el Brabo á Don Alonzo Perez de Guzman*... communiquée par Mme la duchesse de Medina Sidonia. — Lettre de Mme la duchesse d'Albe. — Lettre de D. Antonio Paz y Melia.

61. **Carlos II.** *La Mission de M. de Rébenac à Madrid et la mort de Marie-Louise, reine d'Espagne,* par A. Legrelle (compte rendu de H. Léonardon, dans la *Revue historique,* nº 116). — D. Joaquín Maldonado, *El gabinete negro y sus consecuencias* dans la *Revista de España* (Año XXIII, nº 504, 15 mars); du m. *Un secreto de estado* (Año XXIII, nº 504, 30 mars); D. Antonio Cánovas del Castillo, *De la desmembración y repartición de la antigua Monarquia española* (*Época*, 13 janvier 1895). — Notes sur Carlos II.

62. **D. Diego de Torres Villarroel.** Mots et expressions. — Supplique du Dr Diego de Torres au roi (collection Tiran, nº 595). — *Don Diego de Torres Villarroel. Ensayo biográfico*, por Antonio Garcia Boiza, Salamanque, 1911.

63. **Partisans de l'Archiduc (Charles III).** Extraits pris dans la

collection de Lorraine, conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris.

64. **Duc d'Uceda**. Extraits de la biographie de D. Andrés Tellez Giron, duc d'Uceda (Archives Nationales T 793). — Notes sur les ducs d'Uceda au XVII^e et au XVIII^e siècle.

65. **Fernand de Cordoue**. *Maître Fernand de Cordoue et l'Université de Paris au XV^e siècle,* par Julien Havet (extr. de *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*, t. IX (1882), pp. 193-222). — *Maître Fernand de Cordoue et les humanistes italiens du XV^e siècle*, par M. A. Morel-Fatio (extr. de *Mélanges Julien Havet*, Paris, 1895). — Deux exemplaires d'épreuves du précédent mémoire. — *Le Formulaire de Clairmarais*, par M. Léopold Delisle (extr. du *Journal des savants*, mars 1899). — *Deux ouvrages inconnus de Fernand de Cordoue*, par René Poupardin (extr. de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXII (1901). — Lettre de F. d'Ovidio. — Lettre de M. Remigio Sabbadini. — Lettre de M. René Poupardin. — Notes pour l'article inséré dans les *Mélanges Julien Havet*. — *Fernando von Cordova und sein Kölner Aufenthalt in der Fastenzeit 1446,* von Prof. Dr. Herman Keussen, 1920.

66. **Golilla**. *El traje de Golilla y el traje militar*, par A. Morel-Fatio (extr. de *La España moderna*, septembre 1891). — Notes sur la *Golilla*. — Lettre de M. G. Le Gentil. — Lettre de D. Carlos Cambronero à D. Ramón Menéndez Pidal. — Lettre de D. Ramón Menéndez Pidal.

67. *Voyage en Espagne à la suite de S. A. Royale Mgr le comte d'Artois, par Alexandre Ballet, valet de chambre de M^r le comte de Vandreuil. 1782* (extraits tirés du ms. français 14.692 de la Bibliothèque Nationale de Paris). — Notes.

68. **Ambassadeurs espagnols, vice-rois, présidents du Conseil de Castille**, etc. Notes sur les deux marquis de la Fuente, qui furent ambassadeurs en France pendant le XVII^e siècle (*Recueil des instructions. Espagne*, t. I^er, pp. 496 et 514). — Notes sur les autres ambassadeurs espagnols en France. — Notes sur les présidents du Conseil de Castille, etc.

69. **Prince de Santo Mauro**. « Copia de algunos de los documentos que tuvo presentes Don Mariano Fernandez de Henestrosa y Mioño, conde de Estradas y de Ofalia para solicitar, obtener y mantener el derecho de la casa de Villadarias al titulo de Principe de Santo Mauro, convertido á su favor en Duque, con igual denominacion, por Real Despacho de Su Majestad », avec des portraits (communiquée par le duc de Santo Mauro actuel). — Notes pour les marquis de Villadarias au XVIII^e siècle.

70. **Duc de Villahermosa**. Marcelino Menéndez Pelayo, *Lettres inédites de Beaumarchais, Galiani et d'Alembert, adressées au duc*

*de Villahermosa* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, t. I, p. 330-352). — Lettre de Marcelino Menéndez Pelayo. — Copie par Menéndez Pelayo de lettres ci-dessus citées et de lettres d'un inconnu. — Notes pour l'article de Menéndez Pelayo.

71. **Entremeses, bayles, loas, etc.** Pièces détachées. Table (Bibliothèque Nationale de Paris). — *Zur Geschichte des spanischen Theaters*, par Karl Vollmöller (1885). — Table du recueil, intitulé : *Entremeses y flor de saynetes de varios autores*. Madrid, 1657.

72. **Fuero de Cuenca.** Préparation de l'article publié dans la *Revista de archivos, bibliotecas y museos, tercera epoca*, t. II (1898), pp. 193-199. — Extraits du ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, latin 12.927. — Cinq lettres de D. Ramón Menéndez Pidal. — Lettre de D. Antonio Rodríguez Villa.

73. **Instruction de Charles-Quint à son fils, 1543.** Copie sur l'original de l'instruction donnée par Charles-Quint à son fils Philippe II, le 4 mai 1543. — Épreuves de cette instruction, qui devait paraître dans les *Mittheilungen des Instituts für österr. Geschichtsforschung*. — Lettre de M. E. Mühlbacher. — Lettre de M. Eug. Lameere. — Lettre de M. Claudin. — Lettre et pièce de D. Antonio Rodríguez Villa. — Lettre de D. Vicente Vignau. — Copie du XVII^e siècle de l'instruction donnée par Charles-Quint à son fils Philippe II, le 6 mai 1543 (*Revue des autographes*, n° 379, janvier 1913). — Facture de M^me veuve Gabriel Charavay. — *Correspondencia* de Juan Valera, t. II (1857), p. 288 (instruction du 6 mai 1543, ms. du XVII^e siècle de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg). — Copie de l'*Instruccion que el emperador Carlos V dexó al principe Don Philippe II de lo que se havia de guardar en la convernacion de Castilla, mientras estaria ausente. Su fecha en Barcelona a 1 de mayo 1543.*

74. Copie de documents se rapportant à D. Juana de Aragon, duchesse de Terranova, tirés des archives de Palerme et exécutés par M. G. Travali.

75. **Tirso de Molina** (trois cahiers). 1. Modes. — Mots. — Choses. — Pays. — 2. *Prudencia en la mujer*. Fiches. — Préparation à l'article intitulé : « *La prudence chez la femme* », *drame historique de Tirso de Molina*, dans les *Études sur l'Espagne*, t. III, pp. 26-72. — Amour, femmes. — Dictons. — Littérature, cultisme. — *Fingida Arcadia*. — Classes. — *El Burlador de Sevilla y combidado de piedra* (Bibliothèque Nationale de Paris Y 6380 A. 3). — Lettre de D^a Blanca de los Ríos de Lampérez. — 3. *La prudencia en la mujer*; édition. — Préparation à l'article intitulé : *Études sur le théâtre de Tirso de Molina*. — *La prudencia en la muger*, dans le *Bulletin hispanique* d'avril-septembre 1900.

76. **Simancas.** Deux minutes de la lettre adressée au ministre de l'Instruction publique, qui sollicite la mission de rédiger et de publier un inventaire de la collection de documents historiques concernant

l'Espagne, qui est conservée aux Archives nationales de Paris. — Article de D. Juan Perez de Guzman sur les documents diplomatiques de Simancas dans les Archives de Paris (*Época*, 3 juillet 1885). — Article anonyme sur les documents historiques dans les bibliothèques de France (*Época*, 27 juin 1885). — Copie de documents de D. Pedro de Ayala y de son fils D. Juan, archivistes de Simancas (Bibliothèque Nationale de Paris, ms. espagnol 278).

77. **D. Benito Pérez Galdós**. Quatre lettres de D. Benito Pérez Galdós. — Deux lettres de Maurice Bixio. — Lettre de M. Vincent — Doubles épreuves de la préface de *Misericordia*. — Boris de Tannenberg, *Un grand romancier espagnol. Perez Galdos*, dans le *Temps* du 19 février 1900. — *Celebridades españoles contemporáneas*. I. B. Pérez Galdós, *Estudio crítico biográfico* por Leopoldo Alas (Clarín). *Edición ilustrada con el retrato y un autógrafo del biografado*, Madrid, 1889. — Menéndez Pelayo, *Pereda*. — *Pérez Galdós, discursos leidos ante la R. Academia española en las recepciones públicas del 7 y 21 de febrero de 1897*, Madrid, 1897. — *Necrología de D. Benito Pérez Galdós, discurso pronunciado en la Real Academia española*, por el Excmo. Sr. D. Antonio Maura. Madrid, 1920.

78. **Jaume Roig**. Préparation au mémoire intitulé . *Rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique sur une mission philologique de Valence, suivi d'une étude sur le « Livre des femmes », poème valencien du XVe siècle, de maître Jaume Roig*, Paris, 1885 (*Bibliothèque de l'École des Chartes*). — Extraits du ms. Cod. Vat. 4806. — Deux lettres de M. Gio. Gatti. — Lettre de D. José Ma Torres — Deux lettres de D. José E. Serrano. — Livre incomplet, du *Libre de les dones*, Valence, 1531. — *Libre de les dones*, à la Bibliothèque de Valence. — Fac-similés du Cod. Vat. 4806, annexés au *Rapport*.

79. **Humanisme espagnol**. Giovanni Bocaccio, *Della origine, vita, costumi, studii del chiarissimo poeta Dante Alighieri* (extrait; D. José María Rocamora, *Catálogo abreviado de los manuscritos de la biblioteca del Excmo Señor Duque de Osuna é Infantado*, Madrid, 1882, nº 33). — Traduction espagnole du *Phédon* de Platon (extrait; cf. Rocamora, nº 179). — *Epistolas familiares* en espagnol, de Leonardo Bruni d'Arezzo (extraits; cf. Rocamora, nº 15). — *Enéide* de Villena, d'après le ms. M. 16 de la Bibliothèque Nationale de Madrid.

80. **Jofré de Loaysa**. Copie de deux pierres tombales (D Jofré de Loaysa et de sa femme Jacometa), qui se trouvent dans la chapelle de San Juan Batista aux Huelgas de Búrgos. — Lettre de D. Anselmo Salvá à D. Ramón Menéndez Pidal. — Trois lettres de D. Ramón Menéndez Pidal. — Lettre de D. Francisco Bofarull y Sans. — Lettre de Pedro Diaz Cassou. — Ces lettres préparent le mémoire intitulé : *Jofré de Loaisa, Chronique des rois de Castille (1248-1305)*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LIX (1898), pp. 325-378.

81. **Fontevrault.** Extraits des archives de Fontevrault (Maine-et-Loire, archives départementales) se rapportant à leurs possessions en Espagne.

82. **Ripoll.** Extraits du catalogue des mss. de Ripoll (Baluze, 372). — « Copia de carta á Pontero, Buen Retiro, a 1º de febrero de 1752 » (British Museum, Egerton 601, fol. 54). — Copie de lettre du Dr G. Heine au Prof. Dr Gustaw Hänel, renfermant un catalogue de la bibliothèque de Ripoll, Leipzig, 31 mars 1847 (*Serapeum*, t. VIII, 1847, pp. 81-85).

83. **Refranes.** Copie de l'introduction à la *Philosophia vulgar* de Juan de Mallara, — Cours professé à l'École des Hautes Études sur les proverbes espagnols. — Note pour ce cours.

84. **Fray Luis de León.** Cours fait à l'École des Hautes Études; notes pour ce cours. — Lettre de M. Ernest Mérimée. — *Biografía de Leon de Castro*, por el Sr. doctor Don Vicente de la Fuente, Madrid, 1860. — *Revista augustiniana. Padre Maestro Luis de León*, por el P. Francisco Méndez (nos du 5 janvier et 5 octobre 1881). — Trois lettres de Fr. Francisco Blanco Garcia. — *Segundo proceso instruído, por la Inquisicion de Valladolid contra Fray Luis de León,* con un prólogo y notas del P. Francisco Blanco García, Madrid, 1896.

85. **Saint Vicent Ferrer.** Notes sur ce saint. — Lettre du P. Fages. — Renseignements communiqués au P. Fages sur le culte de saint Vicent Ferrer en Bretagne et une feuille d'un livre sur ce culte. — *Sermons* de saint Vicent Ferrer par le P. Fages. — La fête de saint Vicent Ferrer à Valence (Vicente Blasco Ibañez, *Arroz y tartana*, Valencia, s. d., p. 187). — Le culte de saint Vicent Ferrer en Bretagne (extrait des Archives Nationales de Paris, K 1450).

86. **Préséances à Rome de l'ambassadeur français.** Romances, la *Crónica rimada*. — Concile de Bâle. — Prééminence du roi de France. — Préséance à Rome. — D. Diego Hurtado de Mendoza. — Deux lettres de D. Ramón Menéndez Pidal. — Lettre de M. Lucien Romier. — Lettre de M. Bourrilly.

87. **Worms 1521.** Préparation à l'article intitulé : *Le premier témoignage español sur les interrogatoires de Luther à la diète de Worms en avril 1521*, dans le *Bulletin hispanique* de janvier-mars 1914. — Épreuves de cet article. – *Briefe, Depeschen und Berichte über Luther von Wormser Reichstage* 1521, von Paul Karhoff, Halle, 1898. — Lettre du P. Manuel F. Miguelez.

88. **Fr. Antonio de Guevara** (trois cahiers). 1. Bibliographie. — Lexique de toutes les œuvres. — *Shaspere and Euphuism. Euphues an adaptation from Guevara*, by Dr F. Landmann (Reprinted from the New Shakespeare Society's Transactions, 1880-82). — *Der Euphuismus, sein Wesen, seine Quelle, seine Geschichte...* von Friedrich Landmann, Giessen, 1881. — *Evphves the anatomy of wit by John Lyly...* by

Dr. Friedrich Landmann, Heilbronn, 1887. — *John Lyly and Euphuism* by Clarence Griffin Child, Erlangen und Leipzig, 1894. — *The complete Works of John Lyly* by R. Warwick Bond (compte rendu par F. E. Spingarn, dans *The Nation*, 10 sept. 1903). — 2. *Comiença el prologo general sobre el libro llamado Marco Aurelio con el Relox de principes*, etc. Copie. — 3. Cours du Collège de France, 1899-1900. — Marco Aurelio; bibliographie. — Deux lettres de Léo Rouanet. — Deux lettres de René Costes. — Guevara, Vie. — Lettre de D. J. Gómez Ocerín. — *Memorial á Carlos V*, Mejico, 24 de julio de 1535, d'après le ms. T. 190 de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Copie de George Daumet. — Noms de personnes de l'*Epistolario*. — Langue, style. — Bibliographie. — Choses. — *Epistolario*, *Menosprecio*. — Lieux. — Traductions. — Gaztelu. — Ulloa. — Pedro Mexia.

89. Copie du *Viago fatto dal Card. Alessandrino, descritto da M. Gio Battista Venturino de Fabriano*, d'après l'exemplaire F. 128 de la Bibliothèque de Dresde (un cahier; deux brochures). — Lettre de M. N. Schorr von Carolsfeld. — Emilio Nunziante, *Un viaggio in Europa nel secolo XVI*, dans la *Rassegna Nazionale* du 1er février et du 1er août 1884.

90. **Luiz Vélez de Guevara.** Préparation à l'article publié dans le *Bulletin hispanique*, t. V, p. 307-314, sur *El diablo cojuelo por Luis Vélez de Guevara. Reproducción de la edición príncipe de Madrid 1641, por Adolfo Bonilla y San Martín*, Vigo, 1902. — Lettre de D. Adolfo Bonilla y San Martin. — *Algunas poesias inéditas de Luis Vélez de Guevara*, por Adolfo Bonilla y San Martín (extrait de la *Revista de Aragón*). — Bermude. Deux lettres de A. Beljame. — Le *Monstruo satírico*. Notes.

91. **Hugues Cousin, maréchal des logis de Charles-Quint.** Préparation au mémoire intitulé : *Une histoire inédite de Charles-Quint, par un fourrier de sa cour* (extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXIX, Paris, 1911). — Cinq lettres de M. E. Longin. — Quatre lettres de M. G. Gazier et un acte concernant la famille Cousin de la bibliothèque de Besançon. — Lettre de M. Febvre. — Trois lettres de M. Ch. Bémont. — Lettre de M. Claudin. — Deux lettres de M. Ch. de La Roncière. — Trois lettres de M. L. Lautrey. — Lettre de M. Max Bruchet. — Lettre de M. Patry. — Lettre de M. G. Daumet. — Lettre de M. Max Prinet. — Deux lettres de M. Pidoux. — Lettre de M. H. Omont à la marquise Arconati Visconti. — *Les révolutions d'Angleterre en 1553 et 1554 racontées par un fourrier de l'empereur Charles-Quint*, par Ch. Bémont (extr. de la *Revue historique*, t. CX, 1912 ; dédicace).

92. **Grandesse d'Espagne.** Grandesse aux XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles. — *Grandezas de España y títulos del reino*... Madrid, 1889. — *Representación documentada del duque de Medinaceli sobre precedencia en*

*el acto de la cobertura como grande de España*, Madrid, 1900. — *Critica de la obra del Sr. Fernandez de Béthencourt...*, por Félix Spínola Grimaldi, Madrid, 1900 (exemplaire annoté). — Deux lettres de D. Francisco Fernández de Béthencourt. — Lettre du duc de Santo Mauro.

93. **Bruxelles**. Archives de Bruxelles; papiers d'État et de l'Audience : Rodrigo Calderon, D. Juan de Zuñiga, Miguel Juan Gralla, Sandoval, archevêque de Tolède, le prince de Ligne. Copie. — Correspondance de Garzia de Loaysa avec l'archiduc Albert. 1595-1598. Copie. — L'infante Isabelle. — D. Nuño de Mendoza. — Le marquis de Mondéjar. — D. Juan de Idiaquez sur Jean l'Hermite. — Dª Guiomar de Mello. — D. Galcerán Albanell. — D. Francisco de Ibarra. — El licenciado Vermúdez de Pedraza.

A. MOREL-FATIO.

*(A suivre.)*

# QUELQUES SOURCES DU *CADIZ* DE GALDOS

En 1874, entraîné par son sujet, Pérez Galdós, qui avait déjà donné au public les six premiers volumes des *Episodios nacionales*, était amené à composer son *Cádiz*. Ainsi l'exigeait la chronologie : après *Bailén*, *Zaragoza* et *Gerona*, il fallait *Cádiz*. Le romancier de l'épopée moderne espagnole ne pouvait pas s'abstenir de consacrer une de ses études au petit coin de sa patrie qui avait victorieusement tenu tête à l'envahisseur, et où, au bruit des bombes françaises — qui d'ailleurs n'éclataient pas — les premiers députés espagnols avaient forgé la première constitution. Mais pour tenter cette résurrection d'un passé tout proche, il fallait à Galdós quelques secours. Où allait-il les trouver? On peut bien se douter que les archives ne devaient pas être souvent fouillées par un auteur si fécond, capable d'écrire régulièrement quatre volumes d' « Épisodes » chaque année, et dont tout le temps devait être absorbé par la rédaction et la composition, plus que par les recherches patientes. C'est à des travaux de seconde main que Galdós demande de préférence sa documentation historique. Nous voudrions indiquer ceux qu'il a consultés pour écrire son *Cádiz* et examiner de quelle manière il a utilisé l'œuvre de ses prédécesseurs.

Quelques années avant l'apparition de l' « épisode » qui nous intéresse, on avait publié presque en même temps des articles de journaux et un volume consacrés à Cadix de l'époque héroïque, c'est-à-dire à Cadix du siège et de la Constitution. En 1862, au moment où la famille royale d'Espagne visitait l'Andalousie, la municipalité de Cadix chargea Adolfo de Castro d'écrire l'histoire de cette cité de 1810 à 1812[1]. Cet ouvrage luxueusement relié devait être offert aux augustes

1. *Cádiz en la guerra de la Independencia.* Cuadro histórico, 1862.

visiteurs. La même année, dans le journal *La América*, Alcalá Galiano commençait la publication de ses « Souvenirs », qui, plus tard, étaient réunis en un volume intitulé : *Recuerdos de un anciano*[1]. Plusieurs de ces articles étaient des peintures de Cadix au temps de la guerre d'indépendance. Ils avaient pour titre : *Cádiz en los primeros años del siglo presente*, *Como se pasaba bien el tiempo en una ciudad sitiada*. Un peu plus tard, en 1870, le gouvernement espagnol s'avisant enfin de combler une fâcheuse lacune ordonnait la publication d'un recueil officiel contenant le compte rendu des séances des Cortes. C'est la célèbre collection du *Diario de Sesiones*. Il est inutile de dire que les discussions de l'Assemblée de 1810 sont analysées dans ce recueil.

Il faut rappeler, enfin, que l'*Historia del levantamiento, guerra y revolución de España*, du comte de Toreno, apparaît en 1872 dans la Bibliothèque de Rivadeneyra. Elle contient de longs récits des événements de Cadix, récits intéressants et bien informés, car le comte de Toreno eut l'honneur de siéger aux premières Cortes.

Ainsi Galdós avait à sa disposition des ouvrages qu'il pouvait consulter aisément pour la préparation de son sixième épisode. Que leur a-t-il emprunté? Qu'y a-t-il dans son roman d'original? Ce sont là les deux questions auxquelles nous tâcherons de répondre, après avoir fait au préalable une remarque importante. Il est évident que pour bien des passages de *Cádiz*, il est impossible, sinon fort malaisé, de déterminer la dette de Galdós vis-à-vis de ses prédécesseurs. L'atmosphère générale de Cadix pendant le siège, la joie de la foule, les enthousiasmes politiques d'un peuple qui se déclare souverain, l'allégresse bruyante éclatant à l'annonce d'une victoire remportée sur les armées napoléoniennes, tout cela a été répandu aussi bien par la tradition orale que par les récits écrits. Il est facile, même sans secours étrangers, à un artiste comme Galdós, doué d'une puissante imagination, de faire revivre ces heures héroïques. Un détail lu ou recueilli

1. *Recuerdos de un anciano*, dans la « Biblioteca clásica », 1878. Plus tard, en 1886, le fils d'Alcalá Galiano publiera les *Memorias* de son père, en deux gros volumes.

dans une conversation a pu être une suggestion capable de mettre en branle la prodigieuse faculté que possédait le romancier de recréer le passé, de l'animer.

Aussi nous semble-t-il aventuré de rechercher les sources précises, si sources précises il y a, de certaines peintures, comme, par exemple, celles des salons de Dª María ou de la Comtesse. Les *tertulias* littéraires ou politiques constituaient, en effet, un des traits de Cadix assiégée aussi caractéristique qu'universellement connu. De même que l'existence des clubs des Jacobins et des Cordeliers n'est ignorée d'aucun Français un peu cultivé, ainsi ces réunions « gaditanes » où se retrouvaient députés et hommes de lettres sont bien connues des Espagnols qui s'intéressent à l'histoire. Galdós avait dû certainement en entendre parler, peut-être même par des personnes qui avaient été reçues chez la marquise de Pontejos ou chez la femme de l'avocat D. M. Ayesa, ou chez Dª Margarita López de Morla de Virnes, ou chez Dª Francisca Larrea qui avait épousé l'Allemand Böhl de Faber. Alcalá Galiano, dans ses articles de *La América*, donne de nombreux détails sur ces réunions, leurs caractères respectifs et les personnes qui les composaient. Mais l'imitation de Galdós n'éclate pas, comme pour d'autres passages que nous examinerons bientôt. Il faut remarquer, en effet, que Dª María et la Comtesse qui reçoivent dans leurs salons, l'une les députés avancés, l'autre les partisans de l'absolutisme royal et du catholicisme exalté apparaissent déjà dans les *Épisodes* précédents.

Autre exemple. Tout le monde sait que les habitants de Cadix montrèrent une grande sérénité pendant le siège; que, rarement, la ville fut plus animée et plus joyeuse. La fameuse *copla* moqueuse composée sur les bombes de Soult est dans toutes les mémoires. Galdós la savait par cœur avant d'en avoir lu le texte dans l'article d'Alcalá Galiano.

Il avait dû bien des fois entendre dire que :

Con las bombas que tiran
Los fanfarrones,
Se hacen las gaditanas
Tirabuzones.

Nous pensons donc que pour les traits les plus généraux de la physionomie de Cadix pendant le siège, Galdós a utilisé des souvenirs personnels, dont il serait difficile de retrouver la source exacte. Il les a peut-être vérifiés en relisant les articles d'Alcalá Galiano, mais on ne peut l'affirmer.

Examinons maintenant d'autres passages du *Cádiz* et comparons-les à des récits de Castro ou du comte de Toreno. L'influence des prédécesseurs de Galdós apparaîtra ici plus clairement et, en même temps, on pourra mesurer la distance qui sépare parfois la chronique du roman.

Castro, qu'intéressent surtout les faits et les événements, décrit cependant les principaux quartiers de Cadix, ainsi que les édifices célèbres. Il consacre quelques lignes à la calle Ancha où s'agite une foule nombreuse d'oisifs qui commentent les dernières nouvelles de la guerre et des Cortes[1]. Les militaires, aux costumes variés, ont retenu surtout son attention. Galdós a été intéressé par ce passage. Relisons les deux textes :

A. de Castro.

« Objeto de festivas alusiones son entre sí y sus compatricios los voluntarios distinguidos ; estos se conocen por vía de mote con el nombre de *guacamayos* por ser rojo el uniforme de gala y tener vueltas de terciopelo verde ; también se conocen por el de *obispos* los artilleros gallegos ; *lechuginos* se llaman los de artilleria de Puerta de Tierra por las *lechugas* que se crían en sus huertas, y *peregiles* los de infantería ; *cananeos* los cazadores por usar cananas, y *pavos* los de las milicias urbanas por el color de la ropa y vueltas. »

(Pp. 138-139.)

Pérez Galdós.

« Llamábanse unos los *guacamayos*, por haber elegido el color de grana para su uniforme... Menos vistoso y deslumbrador era el vestido de los dos batallones de ligeros á quienes llamaron *cananeos*, por usar cananas en vez de cartucheras. Otros, por haber aplicado profusamente á sus personas el color verde, fueron designados con el nombre de *lechuginos*, si bien hay quien atribuye este apodo a la circunstancia de pertenecer los tales *lechuginos* á los barrios de Puerta de Tierra y extramuros, donde se crían lechugas. Con los mozos de cuerda y trabajadores formóse un regimiento de artillería ; y

1. A. de Castro, ouv. cité, p. 139.

como eligieran para decorarse el morado, el rojo y el verde en episcopal combinación, fueron llamados los *obispos*... otros que militaron en la infantería y eran modestísimos en estatura y traje, fueron designados con el mote de *peregiles;* y a las personas graves que habían formado una milicia urbana y exornádose con un levitón negro y cuello encarnado, se les tituló los *pavos.* »

(P. 164.)

On voit que Galdós a suivi son modèle d'assez près. Il ne s'en écarte guère plus lorsqu'il raconte les événements dont nous allons parler maintenant.

Au début de janvier 1810, les Anglais offrent à la *Junta* de Cadix de débarquer leurs équipages, afin de renforcer la garnison de la cité déjà menacée par les Français. Cette proposition est très discutée et seule l'imminence du péril fait accorder l'autorisation. Castro rapporte ainsi cette affaire :

« En medio del conflicto que á Cádiz se prepara, el marqués de Wellesley y varios generales ingleses solicitan que para salvar á esta ciudad se permita el desembarco de tropas británicas y se les confíe su guarnición y defensa. La Junta de Gobierno oye con prevención estas instancias; teme por Cádiz; recuerda como los ingleses se apoderaron de Gibraltar... El general Castaños... ofrece a estos la defensa de las fortificaciones de la Isla de León y del Castillo de Matagorda [1]. »

Galdós imagine que dans un salon où sont réunis les personnages principaux de son roman on s'entretient de cette question d'actualité qui a été mise sur le tapis par lord Gray :

« Wellesley ha pedido permiso a la Junta para que desembarque la marinería de nuestros buques y defienda algunos castillos. »

1. A. de Castro, p. 47.

C'est l'occasion d'une vive discussion. Les dames respectables accepteraient bien le secours des Anglais; mais Gabriel Araceli combat avec fougue l'avis de lord Gray : le peuple britannique pourrait se prendre d'un amour trop exclusif pour Cadix :

« Gibraltar casi nos está oyendo y lo puede decir. »

Ainsi le récit de Castro se transforme en une conversation plus longue et fort animée, liée étroitement à l'action même du roman. On se rappelle, en effet, qu'Aracelí aura par la suite de bonnes raisons pour détester lord Gray. Il était donc habile d'avoir, dès leur première rencontre, mis aux prises ces deux hommes.

Au début de mars 1810, une terrible tempête désole Cadix :

« El 6, 7 y 8 de marzo un horroroso temporal aflige á esta población. Desamárranse tres navíos y una fragata de guerra españoles y van á dar en las costas del Puerto de Santa María y Puerto Real... Un navío de guerra portugués y un bergantín inglés de guerra igualmente y veinte buques mercantes son víctimas del furor del viento y de las olas. » (Castro, p. 67.)

Galdós recueille ce souvenir. Il dit lui aussi que

« veinte buques mercantes y algunos navíos de guerra españoles é ingleses estrelláronse aquel día contra la costa de Poniente. »

Mais cette description va être agrandie et amplifiée, afin de permettre à Lord Gray de s'exalter au spectacle de la nature en courroux et de chanter un hymne à la Tempête, celle des éléments et celle de son âme.

Le 24 septembre 1810, les Cortes s'installèrent solennellement dans l'Ile de Léon. Castro décrit en quelques lignes cette cérémonie, les salves d'artillerie, tirées par les canons des bateaux et des forts; le serment des députés, la procession qui s'avance gravement de la Iglesia Mayor vers le théâtre où siégeront les Cortes; les acclamations de la foule, les cris de

« Vive la Nation ». Il rapporte aussi que l'on exécuta une marche

« cuya letra si bien de ningún valor poético es al menos la expresión sencilla de un amor patrio sin numen. »

Suit la strophe[1].

Galdós raconte de la manière suivante une partie de la cérémonie :

« La procesión venía de la Iglesia Mayor donde se había dicho solemne misa y cantado un Te Deum. El pueblo no cesaba de gritar; ¡ Viva la Nación !... Y un coro entonó el himno muy laudable sin duda, pero muy mal como poesía y música que decía... [2] »

S'il y a des ressemblances évidentes entre ces deux relations nous avons hâte de rappeler les trois pages admirables, pleines de mouvement, dans lesquelles Galdós décrit le départ des habitants de Cadix pour l'île de Léon, en ce jour glorieux du 24 septembre. Rien de cela n'est dans Castro. C'est une véritable ode en prose, composée de cinq strophes où chante l'enthousiasme patriotique le plus ardent. Chacune s'achève par ces mots entraînants : « ¡ A las Cortes ! ¡ A las Cortes ! »[3].

Passons maintenant à un événement peu connu, rapporté par Castro; à l'expédition de Renovales, organisée à Cadix et qui doit débarquer dans le nord de l'Espagne afin de tourner les Français. Confrontons les deux récits :

A. DE CASTRO.

« No son menos raros los hechos que preceden á la expedición que de Cádiz se dirige á las provincias del Septentrión, y á cuyos preparativos con viva fe ayudan los ingleses. El mando se confió a D. Mariano Renovales, oficial *guerrillero,* valiente hasta

GALDÓS.

« Es el caso que D. Mariano Renovales, aquel soldado atrevido que tan heróicas hazañas realizó en Zaragoza, fué destinado á mandar una expedición que debía salir de Cádiz para desembarcar en el Norte. Renovales era un hombre muy bravo; pero con esta

1. A. de Castro, p. 77.
2. *Cádiz*, p. 80.
3. Voir *Cádiz*, pp. 77 à 79.

lo sumo, pero desdichado siempre, sin duda por su imprudencia. Publica en la Imprenta Real y por orden del gobierno la proclama que él había escrito para sublevar a los pueblos, en cuyo socorro ha de ir... Denomina en este documento oficial al rey intruso José Botellas, y pone una llamada para una nota, en que aparece una figura malísimamente grabada y queriendo representar á José Bonaparte, con una botella de vino en la mano y medio cayéndose por efeto de la bebida. Sale en otoño la expedición y su fin es harto desgraciado. Piérdese en los mares del Septentrión una fragata de guerra con los que la tripulan; el temporal dispersa los demás buques; las pocas tropas que desembarcan son completamente batidas por los franceses, y en medio de aquel conflicto el extravagante Renovales logra solamente salvar la vida. »

(Pp. 76-77.)

bravura salvaje...; valor desnudo de conocimientos militares... Había publicado el *guerrillero* una proclama extravagantísima en cuya cabeza se veía un grabado representando á Pepe Botellas cayéndose de borracho y con un jarro de vino en la mano y el estilo del tal documento correspondía á lo innoble y ridículo de la estampa.

» No quiero contar los repetidos desastres de la expedición. Sufrimos tempestades, ... y parte de las tropas desembarcadas en Asturias cayeron en poder de los franceses. »

(Pp. 75-76.)

Si nous avions recopié tout le passage de Galdós, nous aurions vu que le romancier a ajouté quelques réflexions sur les dangers qu'il y a à confier des commandements à des chefs ignorants, bien que très courageux. Il était assez vraisemblable qu'Araceli joignît au récit d'une expédition à laquelle il avait pris part un rapide commentaire. Remarquons d'ailleurs que Galdós n'a ajouté aucun détail précis à ceux qui sont dans Castro.

C'est encore à ce même historien que l'auteur de *Cádiz* va emprunter tous les traits qui lui serviront à composer un des personnages secondaires les plus curieux de son roman, celui qu'il appelle D. Pedro, « para no ridiculizar un título ilustre ».

Mais cette fois, l'originalité de Galdós est plus évidente : il ne se contente pas de reproduire un portrait déjà tracé par Castro. Il combine les traits les plus caractéristiques de divers individus qui amusèrent Cadix par leur excentricité. Il les fond ensemble, et en tire le fameux D. Pedro. Galdós d'ailleurs nous renseigne exactement sur la façon dont il a composé ce personnage. Il nous apprend qu'il existait à Cadix un homme aussi noble que ridicule — l'histoire nous dit son nom, c'est le marquis del Palacio — et qui s'était imaginé que l'unique façon de corriger les mœurs de son temps consistait à reprendre l'ancien costume espagnol. Il prêchait d'exemple, et portait le pourpoint, les chausses et la petite cape. Mais il n'était pas le seul atteint de cette étrange folie. Il avait des partisans convaincus, tels un marquis de Jérez, Jiménez Guazo, et un Écossais, lord Downie. Tous intéressent Galdós, mais, dit-il :

« Por no aburrir á mis lectores presentándoles uno tras otro á estos tipos tan característicos como extraños, he hecho con las personas lo que hacen los partidos, es decir una fusión y me he permitido recoger las extravagancias de los tres y engalanar con tales atributos á uno solo de ellos, al más gracioso sin disputa, al más célebre de todos[1]. »

Voici comment Galdós nous présente D. Pedro : « Vimos aparecer a un hombre como de unos cincuenta años, flaco, alto, desgarbado y tieso. Tenía como D. Quijote los bigotes negros, *largos y caídos.* » Suit la description du costume « á la antigua » et d'un « tremendo chafarote » que D. Pedro porte au côté, de cette épée « que fué la que llevó Francisco Pizarro al Perú[2] ».

Les traits de ce portrait se retrouvent dans le petit livre de Castro; mais les uns appartiennent à Jiménez Guazo, les autres à lord Downie. Castro nous présente le premier de la

1. *Cádiz*, p. 50.
2. *Cádiz*, pp. 49-51.

façon suivante : « Su extravagante vestido, sus grandes bigotes, una gran espada, especie de mandoble, que siempre lleva ceñida... le atraen los sarcasmos de la gente juvenil... que le da el título de nuevo Quijote[1]. » Lord Downie, lui, est « muy alto, y seco con *bigote largo y caído* ». Il possède l'épée de Pizarro, qui lui a été donnée par la marquise de la Conquista, descendante du fameux capitaine[2].

Comme nous le disions plus haut, don Pedro se figure que l'amendement des mœurs est étroitement lié à la reprise des costumes d'autrefois. Son ami, le journaliste Beña, approuve son opinion et la défend dans *El Conciso*. Galdós reproduit un fragment de cet article. C'est précisément le même passage qui se trouve dans le livre de Castro, et qui avait été composé pour défendre les théories de lord Downie, ami personnel de Beña[3].

Pour réaliser sa réforme, don Pedro constitue un corps de quatre cents cavaliers, tous désireux de lutter jusqu'à la mort pour le roi et pour l'Église. Tous, naturellement, sont vêtus comme au temps de Philippe II. Ce groupe s'appelle « la Cruzada del obispado de Cádiz ». Ce nom est historique, en partie tout au moins. Ouvrons le livre de Castro. Nous y lisons que Jiménez Guazo avait formé à Séville un corps de troupe qui s'appelle « la Cruzada », et qui comprenait précisément quatre cents hommes[4]. Une fois à Cadix, Guazo entretient en parfait état sa petite troupe très résolue. Il prend part à plusieurs engagements et se donne officiellement le titre de « Comandante de la Cruzada del obispado de Málaga »[5].

Don Pedro, afin de faire aboutir ses idées, va demander à la Régence son appui. La scène baroque, que l'on peut lire dans Castro, est passée dans *Cádiz*. Mais la prouesse du grotesque marquis a beaucoup amusé Galdós qui l'a développée, plus que ne l'avait fait l'historien ; et il s'est complu à en

1. Castro, ouv. cit., pp. 99-100.
2. Castro, ouv. cit., p. 157.
3. Castro, pp. 156-157, et Galdós, pp. 53-54.
4. Castro, p. 98.
5. Castro, pp. 98-99.

accentuer le comique. Le récit de Castro est l'esquisse du tableau dessiné par Galdós. Comparons les deux morceaux :

Castro.

« ... Seis oficiales acompañaron al marqués [del Palacio].

El día 30, vienen a Cádiz vestidos no de coraceros, pues ni una sola coraza se ve, sino con jubon, calzon y capa corta á la usanza antigua. Llega el marqués con su tropa que tiene todo el aspecto de una comparsa de teatro. Entra en el salón de corte a tiempo que es recibido por la regencia; síguenlo los seis oficiales;... Adelántase al medio del salón, hace una gran reverencia, cólase unos anteojos, desnuda y empuña la espada, y en altas y destempladas voces lee unos desaliñados versos, exhortando á todos con el ejemplo de su persona á seguir las costumbres antiguas, á despreciar las modernas y á continuar lidiando por la buena causa. Acompaña sus voces con esgrimir la espada y tirar golpes al aire a diestro y a siniestro. Lo estrafalario del vestido, lo alto y membrudo del personaje y malo de los versos causan risa á muchos, si bien se reprime. Retírase el marqués, recorre con su especie de cuadrilla de máscaras la población, hasta que a la hora de anochecer toma con ellas el camino de la Isla de León... »

(Castro, pp. 69-70.)

Galdós.

... « Ni él ni los demás llevaban corazas,... Como diversión de Carnestolendas, aquello podía tolerarse... Entró, pues, Congosto seguido de cinco de los suyos... Atravesó el salón de corte, y al encarar con los de la Regencia, hizo una profunda cortesía... metió la mano en el bolsillo de los gregüescos y con gran sorpresa de los que le veíamos, sacó unos anteojos de gruesa armadura que se caló sobre la martilluda nariz... Metió la otra mano en el otro bolsillo y sacó un papel... Todos creímos que sería un discurso; pero no, señores, eran unos versos... Dió principio a la lectura de una sarta de endecasílabos cojos, mancos y lisiados, tan rematadamente malos, como obra que eran del mismo personaje que los leía... Tengo presente el sentido que se reducía a encomiar la necesidad de que todo el mundo se vistiera á la antigua, único modo de resucitar el ya muerto y enterrado heroismo de los antiguos tiempos.

Durante la lectura, había sacado D. Pedro la espada, y todas las frases fuertes las acompañaba de tajos, mandobles y cuchilladas en el aire, volteando el arma por encima de su cabeza, lo cual rematό el grotesco papel que hacía...

Después la graciosa procesión recorrió las calles de Cádiz con grande alegría de todo el pueblo que se regocijaba con tal motivo extraordinariamente... ».

(Pp. 71, 72, 73, 74.)

Nous venons d'examiner les passages de Castro qui ont été imités par Galdós. Ils ont trait, on l'a vu, à des événements, la plupart peu importants, mais souvent fort pittoresques. Le livre de Castro est une chronique fort minutieuse de la vie « gaditane » pendant le siège. Mais elle laisse dans l'ombre l'activité des premières Cortes; elle ne rend pas compte des séances si agitées de l'Assemblée Constituante espagnole. Pourtant Galdós nous fait assister aux débats qui se livrent entre les défenseurs de l'absolutisme et ceux des libertés nouvelles. Deux fois il rassemble dans une tribune des Cortes les héros de son roman, et mêle habilement l'intrigue de *Cádiz* au récit des discussions parlementaires. Où s'est-il renseigné?

Pour la première séance, il suit de très près le comte de Toreno, bien que le romancier préfère le dialogue à la narration historique. Analysons le texte de Galdós et comparons-le à celui de Toreno. Les femmes qui sont avec Araceli dans une galerie s'entretiennent de l'inexpérience politique des députés, et des difficultés que, probablement, ils ne sauront pas surmonter.

« Aquí hablarán más los seglares, y será tal el barullo, que veremos escenas tan graciosas como las de un concejo de pueblo con fuero. Amiga, preparémonos á reir...

— Será un disputar graciosísimo, porque cada cual pedirá esto y lo otro y lo de más allá.

— Con que salga uno diciendo : « Yo quiero tal cosa » y otro responda : « Pues no me da la gana » se animará esta desabrida reunion.

— Veo con sorpresa que el presidente no tiene látigo.

— Es que guardarán las formas, amiga mía.

— ¿En dónde han aprendido ellos á guardar formas? [1]

1. *Cádiz*, pp. 83, 84, 85.

Puis, dès que les débats sont engagés, les personnages de Gáldos s'étonnent de l'habileté avec laquelle ils sont conduits :

« ¿ Sabe Vd, amiga mía, que este cleriguito no lo hace mal?
— Muy bien, si todos hablaran así, esto no sería malo.
— Pues á mí me parece todo lo que ha dicho muy puesto en razón. Ya sigue. Atendamos. [1] »

Tout le sujet de ce vivant dialogue, qui se divise en deux parties, est dans les lignes suivantes du comte de Toreno :

« [La Regencia] desestimaba á los diputados, considerándolos inexpertos y noveles en el manejo de los asuntos públicos; y ningún medio le pareció más oportuno para lograr la mengua y desconcepto de aquellos, que mostrarlos descubiertamente á la faz de la nación, saboreándose ya con la placentera idea *de que, a guisa de escolares, se iban á entretener y enredar en fútiles cuestiones y ociosas disputas... En un cuerpo nuevo como el de las Cortes abandonado á sí mismo, falto de reglamento y antecedentes que le ilustrasen y sirviesen de pauta, era fácil el descarrío, ó á lo menos cierto atascamiento en sus deliberaciones.* [2] ... *Maravilláronse los expectadores, no contando ni aún de lejos, con que los diputados, en vista de su inexperiencia, desplegasen tanta sensatez y conocimientos* [3]. »

Par le moyen du dialogue qu'il continue à employer, Galdós fait le compte rendu minutieux des divers événements de la séance. Il parle d'abord de l'élection du président, puis de la lecture d'un document laissé par le Conseil de Régence. Il écrit à ce propos que, après lecture faite, « los diputados acaban de decir que quedan enterados. » Toreno avait dit : « los Cortes... declararon quedar enteradas. » Galdós cite ensuite le premier discours de Muñoz Torrero : « que dice que sería prudente adoptar una serie de proposiciones que tiene escritas en un papelito » [4]. Il reproduit ces propositions. Toreno les indique lui aussi, d'une façon plus complète, et dit que Muñoz Torrero : « expuso lo conveniente que sería

1. *Cádiz*, p. 87.
2. Toreno, p. 287.
3. Toreno, p. 288.
4. Galdós ajoute d'ailleurs que c'est Luján qui lit le document.

adoptar una serie de proposiciones... de las que traía una minuta extendida en forma de decreto su particular amigo, D. Manuel Luján[1]. »

Argüelles intervint au cours de cette séance : « empezó a descollar, á manera de primer adalid », écrit Toreno, sans analyser son discours. Galdós nous le signale également, mais ne le connaissant pas, il se contente d'un commentaire aussi élogieux que peu précis.

Reste à parler du dernier acte de la séance : le serment des régents. Le récit de Galdós est ici encore conforme à celui de Toreno. Il en reproduit même un détail, peu connu, relatif à Lardizabal. Galdós écrit :

« ¡ Cómo ! ¿ También jura Lardizabal ? Ese es el más fiero, el más orgulloso enemigo de la libertad, y andaba por ahí diciendo á todo el mundo que él se guardaría las Cortes en el bolsillo[2]. »

Toreno indique les projets criminels que nourrissait Lardizabal contre l'Assemblée :

« Ya entonces se hablaba de planes y torcidos manejos, y de que ciertos regentes si no todos, urdían una trama, resueltos á destruir las Cortes, ó por lo menos á amoldarlas conforme á sus deseos. »

Suit une phrase de Lardizabal, aveu complet de ses menées[3].

Arrivons maintenant à l'autre séance des Cortes décrite dans *Cádiz*. De même que pour composer son D. Pedro, le romancier a rassemblé des traits appartenant à des amis du marquis del Palacio, de même, pour dépeindre cette réunion, il a groupé des faits qui se sont passés au cours de plusieurs. Galdós, en effet, dans la séance qu'il décrit, et dans laquelle on discuta la légitimité des survivances féodales, reproduit un passage du discours de García Herreros, et rappelle l'intervention de Villanueva, d'Ostolaza et d'Argüelles. Or, pendant les longs débats sur cette question qui durèrent du 30 mars 1811

1. Toreno, ouv. cité, p. 288.
2. *Cádiz*, p. 91.
3. Toreno, ouv. cité, p. 289.

à la fin de juin de la même année, jamais ces députés n'ont pris la parole au cours de la même réunion. Il suffit pour s'en assurer de consulter la collection du *Diario de Sesiones*. García Herreros prononça son fameux discours le 4 juin. Le 6, les autres orateurs prirent part à la discussion.

Le comte de Toreno a fourni à Galdós les renseignements qui lui étaient nécessaires pour rappeler l'intervention de García Herreros. Dans *la Historia del levantamiento,* en effet, on retrouve les mêmes éloges que Galdós adresse à l'orateur. Toreno écrit :

« Puede decirse que en la discusión se llevó la palma et Sr. García Herreros, quien con *elocución nerviosa,* a la que daba fuerza lo *severo* mismo y atezado del orador exclamaba... » [1],

et Galdós :

« La atención del Congreso estaba fija en el orador, uno de los más *severos* y elocuentes... La palabra de García Herreros... era *enérgica y sonora* [2]. »

De plus, Toreno reproduit un fragment du discours de Herreros, le même précisément qu'on trouve dans *Cádiz* [3].

Le comte de Toreno ne donne pour la suite des discussions aucun détail précis. On pourrait donc croire que Galdós nous présente les autres députés au gré de sa fantaisie, et cela d'autant mieux que l'un d'eux, Ostolaza, joue un petit rôle dans son roman : il fréquente la *tertulia* de la comtesse. Parlant à l'Assemblée, il pourra apercevoir la jeune Presentacioncita dans la galerie, et la dénoncer à sa mère [4]. Pourtant Galdós ne s'écarte pas trop de l'histoire. Il a dû feuilleter le *Diario de Sesiones* et dans le compte rendu de la séance du 6 juin, il a pu voir qu'on rappelait les paroles violentes d'Ostolaza et celles d'Argüelles. Mais l'imitation n'est pas aussi évidente que dans les exemples précédents.

1. Toreno, ouv. cité, p. 357.
2. *Cádiz*, p. 181.
3. *Cádiz*, p. 181.
4. *Cádiz*, p. 199.

Ainsi, pour composer *Cádiz,* Galdós a utilisé principalement l'ouvrage de Toreno et celui d'A. de Castro, chroniques véridiques, mais généralement bien ternes, des événements qui se déroulèrent dans Cadix assiégée. Ces textes, qui lui servent de guide pour bâtir le cadre de son roman, il ne les accepte que comme excitateurs de son imagination. Il anime leurs phrases froides en en tirant des dialogues pleins de vie. Un détail lui suggère un merveilleux développement lyrique. D'un récit incolore il fait un drame qui passionne. Ainsi s'explique le pouvoir magique des « Épisodes » où la fiction se mêle si parfaitement à l'histoire que l'on ne sait plus « ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas »[1]. Ainsi se justifie le jugement d'un critique contemporain sur Galdós qui, dit-il, « a eu le mérite, plus que l'historien, de révéler à l'Espagne la connaissance de ses gloires nationales »[2].

J. SARRAILH.

1 et 2. Andrenio, *Novelas y Novelistas.*

*P.-S.* — Voir dans la *Revista de Libros* du mois de décembre 1919, un fragment des *Mémoires* de Pérez Macías, publié par M. Rafael de Mesa. L'auteur des *Mémoires,* oncle de Pérez Galdós, raconte l'expédition organisée par son frère D. Sebastian, père du romancier, contre les troupes de Napoléon. Ce qui, dans ce fragment, a trait à Cadix pendant la guerre d'indépendance, n'a pas fourni à Galdós de détail précis pour l'*Episodio* que nous avons étudié. Mais on doit songer que D. Benito a dû souvent entendre conter par son père l'histoire des Grenadiers des Canaries, et, comme le dit M. R. de Mesa « es indudable que tales narraciones tenían que influir en la mentalidad joven de Galdós ».

# LE MOUVEMENT INTELLECTUEL EN PORTUGAL

## Academia das Sciencias de Lisboa[1].

Les publications de l'Académie des Sciences de Lisbonne[2] ont toujours tenu dans la vie intellectuelle du Portugal une place très importante. Déjà en 1826 Ferdinand Denis, auteur d'un précis d'histoire littéraire qui reste le meilleur ouvrage de vulgarisation écrit en français par un lusophile, citait avec éloge les travaux d'Aragão Morato sur le théâtre, d'Alexandre Lobo sur Camões, les *Mémoires de littérature*, les *Mémoires économiques*, les *Notices pour l'histoire et la géographie d'outre-mer :* « En lisant cette importante collection. on verra, disait-il, qu'une nation intéressante, que l'on a crue trop longtemps arrêtée dans ses progrès, continue les plus importants travaux avec un zèle que le reste de l'Europe ne sait peut-être point suffisamment apprécier. Cette activité que les Portugais avaient autrefois pour les découvertes, ils l'ont maintenant pour les sciences, et dans cette carrière ils font encore des conquêtes. Il existe parmi eux un foyer de lumières qui aura toujours la plus heureuse influence, surtout dans ce qui a rapport aux sciences et à l'érudition », p. 499.

L'Académie des Sciences de Lisbonne a connu trois périodes d'activité intense, celle qui suit de près la fondation, celle qui coïncide avec le romantisme, enfin celle qui vient de s'ouvrir. Le 3e fascicule du 12e volume de la collection intitulée *Boletim da Segunda classe* ramène fort à propos l'attention sur ses débuts. Les documents rassemblés par M. Christovam Ayres nous font assister aux premières démarches des fondateurs. Tout le mérite de cette création féconde revient, comme on le sait, au duc de Lafões. De naissance illustre

1. Monumentos de literatura dramatica portuguesa, 1918-19.

I. Jorge Ferreira de Vasconcelos. *Comédia Eufrosina.*
II. Ayres Victoria. *A Vingança de Agamenom.*
III. Jerónimo Ribeiro. *Auto do físico.*
IV. *Auto das regateiras de Lisboa.*
V. Antonio Feliciano de Castillo. *O médico á força,* Comedia á antiga trasladada liberrimamente da prosa original a redondilhas portuguezas.

Boletim da Segunda classe. Actas e pareceres, estudos, documentos e noticias, Volume XII, Fasciculo nº 3, 1920.

2. Il existe une société analogue de fondation plus récente, l'Académie des Sciences de Portugal, présidée par M. Th. Braga. C'est elle qui a pris l'initiative des manifestations en faveur des alliés dont nous parlions dans un article consacré à M. António Ferrão. Sur l'histoire de l'Académie des Sciences de Lisbonne, consulter l'étude de M. Fidelino de Figueiredo *(Estudos de litteratura, 1e série).*

puisqu'il se rattachait à la famille royale par un bâtard de D. Pedro II, ayant reçu à Coïmbre une éducation littéraire et scientifique plus soignée que celle des nobles de son temps, initié pendant un exil de vingt-sept ans à toutes les formes de la civilisation européenne, grâce à des séjours prolongés en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, ami et correspondant de Voltaire, il était gagné aux doctrines des philosophes, à tel point qu'on verra ce grand seigneur recommander à l'égard de la révolution française la plus stricte neutralité et s'opposer même à la campagne du Roussillon. Une expérience militaire acquise pendant la guerre de sept ans, quand il servait dans l'armée autrichienne, le prestige qui lui venait de mystérieux voyages en Turquie, en Égypte, en Asie, en Laponie, une haute culture qui le mettait en rapport avec les savants étrangers, enfin les fonctions administratives dont il fut investi, lui assuraient une autorité indiscutable sur les contemporains. Son meilleur auxiliaire, dans cette entreprise qui heurtait les forces du passé, fut un prêtre, l'abbé Correa da Serra, botaniste, revenant comme lui d'exil et comme lui membre de la Société Royale de Londres. L'orientation de l'Académie de Lisbonne nous apparaît, dès le début, comme très différente de celle de l'Académie française. Elle ne se préoccupe pas exclusivement, comme les sociétés analogues qui l'ont précédée, l'*Academia dos Singulares* ou l'*Arcadia*, de questions littéraires. Sans doute elle ne se détache ni de la poésie ni de la langue. Elle aura, elle aussi, l'ambition de composer un dictionnaire. Mais son programme est celui du XVIII[e] siècle tout entier. Plus ou moins ouvertement elle se réclame de l'Encyclopédie. Comprenant à l'origine trois sections, depuis réduites à deux (sciences naturelles, sciences exactes, sciences morales et beaux-arts) elle veut embrasser le savoir sous toutes ses formes, rassembler des collections, centraliser les instruments de travail. Elle dédaignait si peu l'application et la vulgarisation des connaissances scientifiques qu'elle se chargea de répandre et d'imposer la vaccine. Ce service ne lui fut retiré qu'à partir de 1835. Les documents publiés par M. Christovam Ayres ne sont pas tous d'égal intérêt. On ne peut guère tirer de la correspondance de Correa da Serra et du vicomte de Barbacena avec Vandelli, professeur de Coïmbre, d'origine italienne, directeur de la section des sciences naturelles, que des renseignements sur l'installation matérielle de l'Académie, les premières ressources dont elle dispose, l'élection des membres titulaires, honoraires, surnuméraires. Il y a plus à retenir, semble-t-il, du discours prononcé le 4 juillet 1780, à la séance d'ouverture, par le P. Teodoro de Almeida, figure originale de savant et de littérateur, moins connu pour avoir enseigné la physique à Bayonne et à Auch que pour avoir composé des romans édifiants qui lui valurent le surnom quelque peu ironique de Fénelon portugais et dont le plus célèbre, souvent

traduit d'ailleurs, est intitulé *O Feliz independente*. Dans ce discours d'apparat, il osait exprimer sans ménagement ses opinions d'exilé, attaquer la tradition, tracer un programme utilitaire de réformes. Les répliques vives ou sournoises qu'on lui opposa procèdent d'un certain patriotisme intolérant, capable d'admettre l'érudition telle qu'on la pratiquait dans les monastères, mais en reniant l'esprit du siècle. Fidèle au nom que lui avaient donné ses fondateurs, l'Académie de Lisbonne ne séparera jamais l'activité scientifique du mouvement littéraire.

Bien qu'elle ait publié des travaux importants de botanique (*Flora Cochinchinensis*, *Flora farmaceutica e alimentar portugueza*, etc.), qu'elle se soit intéressée au progrès matériel, au perfectionnement des arts et métiers (*Memorias economicas para o adiantamento da Agricultura, das Artes e da Industria em Portugal*), c'est principalement dans le domaine historique qu'elle s'est assuré, au XIXe siècle, une place prépondérante. Elle a voulu édifier avec le concours d'Herculano une œuvre qui pût rivaliser avec les *Monumenta Germaniae*. Elle a repris à sa charge la collection de pièces diplomatiques que le vicomte de Santarem avait commencé de rassembler (*Quadro elementar*). La nature même des sujets à étudier lui imposait une certaine prédilection pour la géographie (*Collecção de noticias para a historia e geografia das nações ultramarinas*, *Annaes da marinha portugueza*, *Collecção de monumentos inéditos para a historia das conquistas dos Portuguezes em Africa, Asia e America*). Les centenaires de la Découverte de l'Amérique (1892), de Ceuta et d'Albuquerque (1915-16) suscitèrent, dans cet ordre d'idées, une production abondante. Mais la collection des *Monumentos da literatura dramatica portuguesa*, inaugurée depuis deux ans, marque une orientation nouvelle et qui mérite d'être signalée. Il est encore difficile de se procurer les textes réputés classiques, malgré les efforts de M. Mendes dos Remedios à Coïmbre, de M. Luciano Cordeiro à Lisbonne, de la *Renascença portuguesa* et de la librairie Chardron-Lelo à Porto. Comme au temps de Ferdinand Denis, la rareté des livres s'oppose à une large diffusion de la littérature portugaise à l'étranger. Les cinq publications dont nous voudrions donner un aperçu contribueront à combler cette lacune, bien qu'elles s'adressent moins à la clientèle des écoles qu'aux spécialistes.

La réimpression du texte de 1561 de la *Comédia Eufrosina* par les soins de M. Aubrey F. G. Bell, auteur des *Studies in Portuguese Literature* (Oxford, 1914) répond au vœu que formulait Menéndez y Pelayo dans les *Orígenes de la novela* (t. III, p. CCXXXI) à propos de la traduction par Fernando de Ballesteros de la pièce justement célèbre de Jorge Ferreira de Vasconcelos. Nous n'essayerons pas d'attribuer à cette œuvre touffue et par endroits fastidieuse le mérite

de l'originalité puisqu'elle dérive de la *Celestine*. Mais il est possible qu'on ne lui ait pas réservé sa vraie place dans l'histoire des littératures Elle devait laisser une longue postérité s'il est exact que le donjuanesque Cariophilo annonce le protagoniste de *Tan largo me lo fiais*. Sans doute le style en est obscur, encombré d'allusions mythologiques, d'emprunts à l'antiquité, à l'Italie, à l'Espagne. On a déploré parfois que la plupart des personnages s'expriment, même dans le dialogue animé, au moyen de proverbes que l'auteur juge tellement connus qu'il se borne, le plus souvent, à citer les mots par lesquels ils commencent. Mais il y a une rare pénétration psychologique dans la peinture des deux courtisans, l'un qui fait profession de cynisme, l'autre qui incarne l'âme élégiaque de la race. Nulle part les sentiments qu'on s'habitue à grouper sous le vocable commode de *saudade* n'ont été mieux définis. Ajoutons que la pièce, si toutefois l'on peut donner ce nom à une sorte de roman dialogué, renferme des indications extrêmement précieuses sur la société contemporaine. On y voit défiler toutes les classes, l'aristocratie de cour, les nobles de province, les magistrats, la bourgeoisie, le peuple; on y trouve un tableau des mœurs coloniales qui rappelle certaines lettres de Camões, enfin un élément régional des plus colorés, une évocation de la vie des étudiants de Coïmbre et de leurs amours avec les *moças de cantaro*. L'historien et le philologue auraient avantage à dépouiller cette comédie interminable qui, malgré l'affectation du style et la banalité de certaines prétentions moralisantes, nous apparaît comme l'une des œuvres les plus significatives du xvi$^e$ siècle portugais, embrassant les aspects essentiels de la vie nationale, témoignant d'une vaste érudition, d'une riche expérience psychologique et d'un sens du pittoresque bien rare à cette époque. Il est regrettable que la lecture de l'*Eufrosine*, même avec le secours de la traduction castillane, qui n'est ni complète ni parfaitement exacte, offre des difficultés redoutables pour les étrangers.

Au contraire, la tragédie intitulée *A Vingança de Agamenom* (il faut interpréter : comment fut vengée la mort d'Agamemnon) n'intéresse que les curieux. C'est la tentative la plus ancienne de traduction ou d'adaptation d'une pièce grecque en portugais. On peut conclure de l'exhortation finale de l'auteur aux lecteurs qu'elle fut composée en 1536. Or la *Cléopâtre* de Sá de Miranda, dont on ne connaît qu'un fragment, est de 1552, et la *Castro*, qui représente le meilleur titre de gloire d'António Ferreira, parut en 1557. Des deux éditions mentionnées par les bibliophiles (la dernière remonte à 1555), il ne restait qu'un exemplaire unique, propriété du comte de Samodães. M. Francisco Maria Esteves Pereira l'a reproduit, en étudiant, dans une introduction substantielle, les sources de ce premier monument de la tragédie portugaise. Elle procède, d'après lui, non du texte grec,

mais d'une adaptation en prose castillane de l'*Electre* de Sophocle par Hernan Perez de Oliva (1528). Étant donné qu'on remarque dans ces deux transpositions les mêmes libertés prises avec l'original et qu'on relève des mots espagnols dans les *quintilhas* de la pièce portugaise, son argumentation paraît décisive. De l'auteur, Anrrique Ayres Victoria, on sait tout au plus ce qu'il a voulu nous dire lui-même, à savoir que sa tragédie fut composée à Porto. Le pathétique de Sophocle, à travers cette imitation à deux degrés, a subi une transformation profonde. Il ne reste plus rien de la couleur antique, de l'éclat du style, des répliques brèves, du dialogue heurté, de la stichomythie de l'original. Les morceaux les plus brillants ont été résumés ou délayés dans une versification aisée, fluide, mais terne et monotone. Les chœurs sont remplacés par un simple dialogue, les récits abrégés. Anrrique Victoria, ou son modèle castillan, supprime ce qui faisait l'économie savante des parties, la puissance dramatique des contrastes, afin de se rapprocher d'un type convenu d'élégance facile. Ces altérations répondent, évidemment, à un dessein arrêté. Le traducteur, ou plutôt les imitateurs, prétendaient concentrer l'action, dégager l'intérêt en réduisant la part de l'élément lyrique et narratif. On y devine comme un pressentiment des besoins du théâtre moderne et de l'esprit de la comedia. La pièce renferme une signification pour qui veut étudier l'histoire de l'humanisme dans la péninsule. Ce qu'on y retrouve, ce n'est point l'antiquité admirée pour elle-même, avec une docilité aveugle, mais librement interprétée au nom d'une conception nationale du goût.

L'*Auto do Físico* est l'œuvre d'un poète relativement connu, Jerónimo Ribeiro, frère d'António Ribeiro Chiado. Devenue très rare puisqu'on n'en possède que trois exemplaires, elle avait paru néanmoins dans un recueil important, avec d'autres pièces de Camões et d'António Prestes, en 1587. Son intérêt vient, pour nous Français, de ce qu'elle effleure un sujet que Molière exploitera dans le *Médecin malgré lui*, l'*Amour médecin* et le *Malade imaginaire*. Gil Vicente, le premier, avait eu le mérite de mettre les *physiciens* sur la scène, de nous faire assister à une délibération qui réunit cinq d'entre eux, lesquels n'arrivent à s'entendre ni sur les causes du mal, ni sur les remèdes à appliquer. Jerónimo Ribeiro apporte des éléments nouveaux qui tomberont après lui dans le domaine commun : déguisement de l'amoureux en malade pour s'introduire dans la maison du médecin, déguisement du serviteur pour donner en l'absence de son maître une consultation burlesque. Les indications sur la médecine contemporaine sont du reste très sommaires. On relèverait à peine une allusion aux Arabes qui partageaient, en matière de science, la faveur des Grecs. Il n'entre point dans les intentions de l'auteur de toucher aux ridicules du métier lui-même. Sa pièce est une banale

comédie d'intrigue, où le rôle principal est tenu par la servante Inez, Célestine de moindre envergure, qui exploite un noble, sous prétexte de lui faciliter l'accès auprès de la fille de son maître. Celle-ci, très vraisemblable dans sa naïveté, enfant rieuse, parfaitement étrangère à ce manège, accepte, sans l'ombre d'une hésitation, le mari que son père lui propose, un étudiant frais émoulu de Salamanque. Vraisemblable encore ce type de pêcheur qui intervient dans une scène d'un comique un peu gros qui annonce les plaisanteries de Molière sur les apothicaires, ainsi que les *matantes*, aventuriers de la rue, bravaches de profession, dignes ancêtres des *fadistas* de Lisbonne. Le comique, somme toute, réside moins dans les situations et dans les caractères que dans les mots.

L'*Auto das regateiras de Lisboa*, composé à une date incertaine, concerne l'histoire des mœurs encore plus que celle de la littérature. Bien qu'il figure avec quelques variantes dans deux manuscrits, l'un de la fin du XVII^e siècle et l'autre du commencement du XIX^e, il n'avait jamais été imprimé. L'auteur est inconnu, car on ne saurait prendre au sérieux l'indication du sous-titre (um frade Loyo) où nous verrons une simple plaisanterie à l'égard des moines du couvent de Saint-Éloi. M. Esteves Pereira suppose que la pièce fut composée entre les deux dates extrêmes de 1550 et de 1700. La grossièreté de certaines plaisanteries ferait croire qu'elle n'a jamais pu être représentée. Son originalité, — qu'il ne faut pas du reste exagérer, — c'est d'annoncer la manière des *sainetes* de Ramón de la Cruz et de faire revivre le type cher à Gil Vicente (*Barca do purgatorio*, *Romagem de agravados*) et toujours populaire de la *regateira*, rivale de nos poissardes. Au marché de la Ribeira, sur le bord du Tage, nous voyons l'une d'entre elles aux prises avec sa servante. Des propos de harengère, elles en viennent aux coups. La querelle se termine par un arrêt d'une sévérité extravagante, bientôt suivi de pardon général. Du dialogue, généralement écrit en langue verte, on peut extraire de curieux détails sur la vie des classes pauvres. Il n'est pas indifférent de noter que ces revendeuses, probablement sous l'influence de la domination espagnole et des chants d'église, émaillent leur conversation de proverbes castillans et de latin macaronique. L'*Auto das regateiras* tient le milieu entre le théâtre proprement dit et la littérature *de cordel*.

Quant à la réimpression du *Médico a força*, elle soulève un problème intéressant d'histoire littéraire. Molière n'était connu au Portugal que par deux traductions en prose du capitaine Manuel de Sousa : *Tartufe* (1768), le *Bourgeois gentilhomme* (1769), lorsque Antonio Feliciano de Castilho entreprit d'adapter successivement le *Médecin malgré lui* (1869), le *Tartufe* (1870), l'*Avare* (1871), les *Femmes savantes* (1872), le *Misanthrope* (1874) et le *Malade imagi-*

*naire* (1878). Il se proposait d'enrichir le patrimoine national en prenant son bien à l'étranger, mais avec la prétention de ne jamais céder au goût français. Le souci de l'élégance et de la pureté du style devait le conduire à en user fort librement avec ses modèles. Il appliqua d'ailleurs ces mêmes procédés de *nationalisation* à d'autres œuvres que le théâtre de Molière, notamment au *Faust* de Gœthe, ce qui fut l'occasion d'une retentissante polémique. On ne s'étonnera pas qu'il ait été défendu par son propre fils, le vicomte Julio de Castilho. Mais il trouva en la personne du dramaturge Mendes Leal, un apologiste ardent qui devrait ériger sa méthode en système : « En quoi consiste l'adaptation littéraire? Ce n'est pas une simple version et c'est quelque chose de plus qu'une imitation. C'est la transfusion de la pensée dans ce qu'elle a de plus large et de plus complet; c'est en somme une nationalisation, comme la définissait mon compatriote, le grand poète Castilho. Pour tout exprimer et tout résumer sous une forme plus concrète, la véritable adaptation, c'est une adoption[1]. » En reproduisant la préface que Mendes Leal avait composée pour le *Medico á força*, l'Académie des Sciences de Lisbonne ne prétend nullement accepter la responsabilité de ses conclusions. Nous aurions mauvaise grâce, d'autre part, à condamner avec la dernière intransigeance un procédé que Ducis appliquait à Shakespeare. A tout prendre *O Medico á força* reste une œuvre curieuse et qui méritait les honneurs d'une réimpression. D'abord les libertés prises avec le texte y sont moins choquantes que dans les autres adaptations du même auteur. Elle vaut par la qualité exceptionnelle du style. Le rythme aisé de la *redondilha* était, de tous, celui qui pouvait le moins gêner le traducteur, une fois admise la singularité de transposer en vers une comédie en prose[2]. En remplaçant par des noms réels (Januario, D. Juliana) les Géronte et les Lucinde de son prédécesseur, Castilho donnait à sa pièce un accent de vérité locale et contemporaine. Le décor se précise : on entrevoit, sous les pinèdes, une maison blanche avec le banc de pierre et l'indispensable treille. La peau de bouc a remplacé la bouteille de Sganarelle et les paysans s'expriment, dans ce cadre rustique, en termes choisis qui sentent le terroir et qui amuseraient un dialectologue. Un élément nouveau de comique intervient : les proverbes. Il en est de savoureux. Tout puriste qu'il est, Castilho n'hésite pas à introduire à l'occasion un gallicisme imposé par la mode (bon enfant). Mais dans sa recherche de l'expression pittoresque, il remonte jusqu'au XVII^e^ et au XVI^e^ siècle (pesar de

1. Cité par Santa Anna Nery dans un article de la *Revue du Monde latin*, 1883, p. 455. Le sujet a été repris par M. Fidelino de Figueiredo dans une étude qui épuise la matière *As adaptações do theatro de Molière por Castilho*. (*Estudos de litteratura*, 2^e^ série.)

2. De même Filinto Elysio avait traduit les *Martyrs* en vers.

minha avó torta) et puise quelquefois aux sources régionales. Il ajoute un acte, modifie l'agencement des autres, force les intentions, atténue certaines crudités, et allonge le plus souvent par une continuelle paraphrase. Une fois le genre admis, il est incontestable que le *Medico á força* représente un monument de la meilleure langue populaire et familière.

Comme on le voit, ces éditions ou réimpressions n'offrent pas le même intérêt littéraire — il ne peut être question de mettre en parallèle l'*Eufrosina* et l'*Auto das regateiras* — mais toutes apportent des matériaux utilisables pour l'histoire de la langue, des mœurs et du théâtre. Toutes répondent, en ce qui concerne l'établissement du texte, les études de sources et la mise au point des renseignements biographiques, aux exigences de la critique moderne. Nous regrettons seulement que les pièces du XVIe et du XVIIe siècle ne soient point accompagnées d'un commentaire. M. Aubrey F. G. Bell y a songé puisqu'il a rassemblé dans son appendice non seulement les variantes des éditions, la liste des noms mythologiques et historiques, mais les 639 proverbes qui ornent jusqu'à l'encombrer la comédie de Jorge Ferreira de Vasconcellos. Ce travail est d'une incontestable utilité. Mais il ne dispense pas à notre avis du commentaire philologique et historique dont il est extrêmement difficile de se passer dès qu'il s'agit d'œuvres anciennes. Il existe, dans ce genre, au Portugal, un livre qui a fait époque : l'édition de Sá de Miranda. Auparavant Camões, par une faveur spéciale, a trouvé d'innombrables commentateurs. Certains, comme Faria e Souza, valent mieux que leur réputation. Mais on ne possède pas encore sur Gil Vicente, malgré la contribution très importante de M. Mendes dos Remedios, de travail qui épuise la matière. De là vient que le créateur du théâtre portugais, dont la biographie a été si souvent et si patiemment étudiée, n'a pas trouvé, que je sache, de traducteur et que les étrangers ne lui rendent qu'imparfaitement justice. Il nous semble qu'à l'avenir les érudits devront prendre à tâche, non seulement d'enrichir le patrimoine national en éditant des manuscrits et en reproduisant des livres rares, mais encore — et nous nous plaçons au point de vue de la propagande — en facilitant l'intelligence d'œuvres classiques qui, pour être pleinement comprises, supposent la connaissance approfondie de l'évolution de la langue, des mœurs, des genres littéraires et des relations internationales. En attendant, la collection des *Monumentos da literatura dramatica portuguesa* fournit la base indispensable de textes solidement établis.

G. LE GENTIL.

# VARIÉTÉS

## Cervantes et les frères Tharaud.

Je crois vraiment bien faire en signalant à M. James Fitzmaurice-Kelly pour qu'il en fasse son profit quand il publiera à nouveau sa *Vie de Cervantes* [1], un fait qu'il a complètement omis de signaler (comme du reste ses prédécesseurs, Navarrete par exemple) et qui pourtant n'est pas à dédaigner : le séjour de Cervantes à Salé. Je ne sais trop du reste si ceux qui l'ont découvert ont eu sous les yeux des documents nouveaux. L'ont-ils trouvé inscrit dans les cellules de la *medersa* délabrée? L'ont-ils appris en causant avec les lettrés de la ville sainte? L'ont-ils lu dans quelque Ben Engeli encore inédit? Tout est possible.

Il s'agit de MM. Jérôme et Jean Tharaud, qui, dans *Rabat ou les heures marocaines* [2], au chapitre intitulé « Un après-midi à Salé », après avoir évoqué le souvenir du père d'André Chénier, qui fut consul de France en cette ville, continuent :

Dans ce dédale silencieux où je vais à l'aventure, Cervantès, prisonnier des corsaires barbaresques, a erré lui aussi, portant dans son esprit les premières rêveries de son extravagant chevalier. Au tournant de quel passage, au sortir de quelle voûte, dans quelle lumière ou dans quelle ombre a-t-il vu apparaître, monté sur un tout petit âne et les pieds traînant à terre, ce Sainte-Beuve, ce Renan [3], l'énorme Sancho Pança? Parmi les tombes de la dune, repose très probablement l'homme dont il a été l'esclave; et je me demande parfois, en regardant ces pierres couvertes de lichens jaunes, laquelle recouvre ce personnage qui a tenu à sa merci la plus belle histoire du monde?...

Toute cette fin d'après-midi, j'ai cherché le fondouk où furent vendus Cervantès et Robinson Crusoé. Mais bien que le temps ne soit pas loin où l'on trafiquait des esclaves, personne n'a pu ou n'a voulu me dire où se faisait la criée.

1. *Miguel de Cervantes Saavedra, reseña documentada de su vida.* Oxford, University Press, 1917, 9 ptas.
2. Paris, Émile-Paul frères, 1918.
3. Faut-il souligner ce rapprochement, qui ne laisse pas d'être original et inattendu?

De ce fondouk, nous trouvons, un peu plus loin, une description pittoresque et spirituelle. Je n'en retiendrai que ce qui est dit des chameaux :

Accroupis sur leurs genoux, les chameaux balançaient, au bout de leurs cous inélégants, des têtes pensives et un peu vaines. Il ne leur manquait que des lunettes pour ressembler à des maîtres d'école surveillant avec dédain une troupe d'écoliers folâtres, une récréation d'animaux. On croyait lire dans leurs yeux le souvenir de très lointains voyages, justement aux pays qu'on voudrait voir. Et cela, tout à coup, leur donnait le prestige que paraissait réclamer le balancement de leurs têtes solennelles et la moue de leurs grosses lèvres perpétuellement agitées. Chameaux, vieux professeurs pensifs, chameaux pelés, chameaux errants, de vos courses poudreuses qu'avez vous rapporté ? Hélas ! hélas ! vous ne répondez rien ! Votre tête se détourne dédaigneusement de mes questions, et vos lèvres continuent de pétrir je ne sais quels discours inconnus. Seriez-vous par hasard stupides ? Vos longues randonnées au désert ne vous ont-elles rien appris ? Ah ! que de savants vous ressemblent ! Combien de voyageurs du passé et des livres qui, d'un pied lent, ont traversé l'histoire et n'ont jamais rien ramené des contrées parcourues !...

Dommage qu'ils se soient tus, ces chameaux, *vieux professeurs pensifs !* car peut-être le savaient-ils, l'endroit où l'immortel auteur du *Don Quichotte* a gémi dans les geôles mauresques ! Mais peut-être aussi d'autres professeurs, avec ou sans lunettes, eussent-ils pu le dire ! Que ne les a-t-on consultés ! car j'ai peur que l'œuvre des frères Tharaud, si réellement réussie comme tableau, si riche d'un coloris vigoureux et vrai, mosaïque de détails miroitants et précis [1], d'impressions pénétrantes et justes [2], ne présente ici une grosse bévue. N'y a-t-il pas eu confusion tout simplement entre Salé et Alger, où nous savions qu'en effet Cervantes avait été captif cinq ans ?

Pas plus d'ailleurs à Alger qu'à Salé l'auteur du *Don Quichotte* n'a été vendu dans un *fondouk ;* il n'a même jamais été vendu, avant son rachat. Navarrete et, après lui, M. Fitzmaurice-Kelly nous expliquent fort bien comment il fut fait prisonnier en mer par un renégat albanais, Dali Mami, dont il resta l'esclave jusqu'au jour où, à la suite d'une tentative d'évasion, il fut enfermé dans le bagne du dey d'Alger, Hassan, et enfin racheté à ce dernier par un père de la Merci, Fray Juan Gil [3].

1. Je n'en relèverai qu'un, qui montre une information artistique sérieuse : « Sous les riches pavillons des caïds et des cheurfas, les serviteurs allument de grands cierges de cire dans les hauts chandeliers qu'on fabrique à Manchester... » C'est tellement vrai que j'ai vu les mêmes partout en Écosse, et les touristes les achètent, au Maroc, comme des spécimens d'art arabe !

2. Voyez la description de Chella.

3. Quant à Robinson Crusoé, s'il fut, d'après sa soi-disant autobiographie, emmené captif à Salé, il resta, lui aussi, l'esclave du corsaire qui l'avait pris. Il n'eut donc pas à passer par le fondouk.

Il serait tout de même regrettable, alors, que celui qui nous parle ici, et qui évoque avec un incontestable talent cette ville de mystère et de blancheur, après avoir erré parmi les tombes du cimetière avec l'idée fixe d'y retrouver la tombe de l'homme qui eut entre les mains les destinées de l'immortel écrivain, ait passé une fin d'après-midi à chercher le fondouk où celui-ci fut vendu... L'excitation littéraire a de ces mécomptes! Mais, en vérité, l'histoire de la captivité de Cervantes, telle que nous la connaissions, n'est-elle pas assez émouvante? Et surtout, que M. P. Ricard, dans la 2e édition de son guide du Maroc, si excellemment conçu et documenté, ne se fasse pas le propagateur d'une telle fantaisie, sans l'avoir bien contrôlée!

Fantaisie, ce n'est peut-être que cela : les auteurs ne faisaient ni de l'histoire ni de l'érudition! Mais comme leur peinture n'est pas une fantaisie, nous, gens naïfs, professeurs ou non, pourrions croire que, là où ils parlent d'histoire, ils prétendent être exacts encore.

G. CIROT.

# UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

## Programme des concours d'agrégation et de certificat pour l'année 1921.

Voici le programme des concours pour l'agrégation d'espagnol en 1920 (*Journal officiel,* 14 juillet 1920, p. 10.024); ce qui est précédé d'un astérisque constitue le programme du certificat :

1re QUESTION : Le type du paysan et la peinture de la vie rustique dans la littérature en Espagne.

* Antonio de Guevara, *Menosprecio de corte y alabanza de aldea,* depuis le prologue jusqu'au chapitre VII inclus.
* Calderón, *El alcalde de Zalamea.*
* Bretón de los Herreros, *El pelo de la dehesa.*
* Palacio Valdés, *La aldea perdida.*

2e QUESTION : Les théoriciens du théâtre espagnol au XVIe et au XVIIe siècle.

Torres Naharro, *Proemio de la Propaladia.*
* Cervantes, *Don Quijote,* 1re partie, ch. 48.
Lope de Vega, *Arte nuevo de hacer comedias en este tiempo.*
Ricardo de Turia, *Apologético de las comedias españolas (Bulletin hispanique,* IV, p. 47).
Tirso de Molina, *Cigarrales de Toledo* (éd. Said Armesto, Bibl. Renacimiento; cigarral primero, depuis p. 123 « con la apazible suspension » jusqu'à p. 128, « no borre su memoria »; cigarral cuarto, depuis p. 338, « la sazon y la destreza de los recitantes », jusqu'à p. 341, « entre dos jurisdicciones ». Ces fragments sont reproduits dans *Comedias de Tirso de Molina,* éd. Cotarelo y Mori, t. Ier, pp. 29-33).

3e QUESTION : Le conte et l'apologue en Espagne, des origines à la fin du XVIIIe siècle.

D. Juan Manuel, *El conde Lucanor*, ch. V, VI, VII, XXIV.
Juan de Timoneda, *El sobremesa y alivio de caminantes*, 1re partie, contes 1, 4, 22, 34, 69; 2e partie, contes 29, 51, 59.
Samaniego, *Fábulas*, l. Ier, 2 et 8; l. II, 2; l. III, 8; l. IV, 14; l. VI, 4; l. VII, 5; l. VIII, 7 et 8; l. IX, 14 et 16.
* Iriarte, *Fábulas*, nos 1, prologue, 2, 6, 8, 11, 18, 31, 43, 58, 63, 66.

Auteurs supplémentaires :

*Vida de Santo Domingo de Silos*, éd. Fitz-Gerald, copl. 1-85.
* Agustín de Rojas, *El viage entretenido*, l. Ier.
* Campoamor, *Pequeños poemas*, El tren expreso, La gloria de las Austrias, Los Buenos y los Sabios.

Auteur latin :

Tite-Live, l. XXI, 6-16, Prise de Sagonte.

# BIBLIOGRAPHIE

*Investigaciones acerca de arqueología y prehistoria de la región salmantina*, por el P. **César Morán Bardón**, Agustino, Salamanca, 1919, 131 pages, XVII planches.

Le P. Morán nous communique, dans ce petit livre, les résultats des recherches archéologiques qu'il poursuit depuis plusieurs années, avec une ardeur infatigable, dans les provinces de Salamanque et de Zamora. Il n'est pas possible ici de discuter de près les hypothèses qu'il émet au sujet de ses trouvailles ni d'énumérer et de signaler en détail ces trouvailles elles-mêmes, dolmens et sépultures, débris architecturaux, fragments de céramique, armes, ustensiles, inscriptions, monnaies d'époques diverses — d'autant plus que le P. M. a adopté l'ordre géographique, qui évidemment présente de sérieux avantages, mais n'est peut-être pas le plus scientifique et risque de donner parfois à l'exposé une apparence de confusion. Je me contenterai donc d'indiquer, parmi les nombreuses découvertes du P. M., celles qui m'ont paru les plus intéressantes. Elles se rapportent naturellement aux trois types de civilisation qui se sont succédé dans la région : civilisation préhistorique — autant que l'on peut parler d'*une* civilisation préhistorique et la considérer comme un tout compact, — civilisation ibérique, civilisation romaine.

Le P. M. a rencontré un certain nombre de dolmens, entre lesquels il faut noter celui que les habitants du pays appellent *la Casa del Moro*, situé non loin de Ledesma (ch. II), celui de Sobradillo (p. 70), et celui de la Peñacaida (p. 94) ; près de ce dernier dolmen a été trouvée une idole de la période néolithique (pp. 94-95); enfin, le sommet du Cerro del Berrueco présente une grande abondance de fragments céramiques du type de Ciempozuelos (p. 123).

C'est à l'art ibérique que se rattache un chapiteau trouvé par le P. M. à Santibáñy del Rio (p. 35), de même que la tête féminine de Aldeaseca de Armuña ; celle-ci, qui n'est pas sans analogies avec quelques statues du Cerro de los Santos, et à laquelle il faut peut-être attribuer une signification funéraire, est rapprochée par le P. M. de l'idole conservée au Musée Provincial de Salamanque (pp. 48-50). Le P. M. a constaté la disparition du fameux *toro* de Ledesma et du *erraco* de Contiensa (pp. 57-58). Par compensation il a découvert

d'autres monstres du même type à Berrocal de Padierno (pp. 62-63), à la Redonda (pp. 67-68) et sur le chemin qui va de El Tejado au Cerro del Berrueco (p. 121). Les fragments de céramique numantine sont fort nombreux à Los Villares (p. 108) et au sommet du Cerro del Berrueco (p. 124).

Un peu partout, le P. M. a rencontré des ruines romaines, près de Aldea-Alhama, près de La Atalaya, à Tejares, où il suppose qu'il y avait des bains près de la fontaine qui porte aujourd'hui le nom de Fuente de la Salud (ch. III), au Castillo de Santa-Cruz, qu'il considère comme l'antique Sentica (pp. 40-41); au N. d'Hinojosa de Duero, à Cabeza de San-Pedro, le P. M. signale une grande profusion de stèles funéraires romaines avec ou sans inscription ; il pense qu'il y avait là une nécropole ibéro-romaine (pp. 81 sqq.). Enfin, on a trouvé deux mosaïques romaines, l'une dans un *despoblado* à 1 km. NW de Zaratán (p. 31 et pl. V), l'autre à Castañeda de Tormes (pp. 52-54).

Bien que cette partie NW de l'Espagne ne semble pas aussi riche au point de vue archéologique que l'Andalousie et la région de Murcie, on voit, par l'importance de ces trouvailles, qu'elle ne saurait être complètement négligée, au contraire. Malheureusement, le P. M., comme il nous le dit lui-même, n'a pu étudier que ce qui était à fleur de terre; il est probable que des fouilles sur quelques points bien choisis ne donneraient pas des résultats sans valeur. En tout cas, il faut remercier le P. M., de son livre, qui sera utile aux archéologues et à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la région de Salamanque; et l'on ne peut que souhaiter de le voir poursuivre ses investigations.

R. R.

*Medina Azzahra y Alamiriya,* par **D. Ricardo Vélásquez Bosco,** Madrid, 1912.

A la fin du IX^e^ siècle, l'empire musulman d'Espagne, après une première floraison, commence déjà à se désagréger. De petites royautés se forment de toute part. La cohésion n'est pas précisément une vertu arabe, ou berbère. Une fatale dissolution menace toujours les sociétés mahométanes, au moment même où elles paraissent montrer le plus de garanties de solidité.

Dès l'aurore du X^e^ siècle cependant, les princes oméiades parviennent à rétablir l'unité. L'un d'eux, Abd Er Rahmane En Nacer (912-958), laisse à sa mort une situation si florissante que les frontières sont partout respectées, que Cordoue, la capitale, compte 500.000 habitants, 113.000 maisons, 3.000 mosquées, 300 établissements de bains, de nombreux palais, etc., et est sans conteste la métropole de l'Occident.

El Hakem (961-976), fils d'Abd Er Rahmane, n'est pas moins glorieux Sa domination s'étend même au delà des mers, sur le Maghreb septentrional, au détriment des Fatimides de Tunis. Si Hicham (976-1006), fils d'El Hakem, est d'abord trop jeune, puis trop faible pour gouverner, la régence est exercée par un ministre autoritaire et puissant, Ibn Abou Amer El Mansour, avec lequel l'empire musulman d'Espagne se soutient.

C'est donc tout un siècle de prospérité qui règne sur la péninsule. Il se traduit naturellement par d'admirables travaux. Ainsi, dès 936, Abd Er Rahmane fait commencer, à quelque distance de Cordoue, la construction d'un palais, *Medina Azzahra*, qui se poursuit pendant vingt-cinq ans, et qui se complète encore avec El Hakem. C'est là que le souverain loge son harem (6.300 femmes avec les servantes), sa cour (3.750 pages), ses troupes (12.000 hommes), son administration. Des aqueducs, des fontaines, des bains, des oratoires, etc., s'ajoutent au palais. Une ville enfin, peuplée de 30.000 âmes, s'élève au voisinage. Étagé sur les dernières pentes de la montagne, le palais apparaît à tous ceux qui le visitent, princes, ambassadeurs, voyageurs, pèlerins, commerçants, comme le plus fameux séjour du temps : la majesté des constructions, la splendeur du décor, la beauté des ornements séduit tout le monde.

A l'instar des émirs, le brillant ministre El Mansour élève également, pour son usage personnel et celui de son entourage, vraiment royal, un palais, *Mouniat El Alamiriya* « les délices d'Amer » qui ne le cède en rien aux habitations impériales par le choix de son site, la douceur de sa température, l'abondance de ses eaux, la profusion de son ombre, la somptuosité de son architecture, le charme de son ornementation.

Malheureusement, ces monuments durèrent peu. Les berbères de Slimane les mirent à sac (1010) et il n'en resta longtemps que des descriptions enthousiastes. A l'aurore du présent siècle, on n'avait même pas de données certaines sur leur emplacement exact.

Mais nous vivons à une époque où les plus passionnants problèmes de l'insondable avenir nous rendent peut-être plus curieux du captivant passé. Et depuis un siècle, l'humanité exhume de son sol ou de ses archives une documentation qui enrichit, complète, explique, modifie dans le sens d'une plus stricte vérité, ce que nous savons des générations passées. Dans ce concert de recherches, l'Espagne joue son rôle. Elle est la terre où, il y a plus de mille ans, l'Orient et l'Occident se rencontrèrent. Il en résulta un mariage qui, comme la plupart des unions, connut des alternatives de bonheur et de malheur, mais ne laissa pas que d'être fécond. Du sol chaud et généreux de l'Ibérie fertilisé par le berbère ardent, l'arabe voluptueux, émana une magnifique et splendide moisson, dont la grande mosquée de Cordoue,

l'Alhambra de Grenade comptent parmi les plus beaux fruits, si l'on ne considère que le point de vue artistique.

Mais par quelles phases ces fruits d'un art en complète maturité étaient-ils passés? Quels furent surtout les débuts d'une époque qui se termina par la brillante formule d'art hispano-mauresque?

Voici que d'importantes fouilles, méthodiquement conduites par D. Ricardo Velásquez Bosco, inspecteur général des monuments historiques d'Espagne, architecte de la cathédrale de Cordoue, viennent nous renseigner. Nous devons l'en féliciter hautement ainsi que la « Junta para ampliación de estudios y investigaciones científicas » qui a publié le travail de l'auteur dans un très bel ouvrage tiré sur papier de luxe, avec de beaux caractères typographiques et une abondance inaccoutumée de planches et de dessins. Nous nous excusons en même temps d'arriver si tard pour un compte rendu. Si la publication est de 1912, elle n'a rien perdu de son actualité. Elle éclairera non seulement le problème de l'art musulman d'Espagne, mais encore celui du Maroc, qui s'ouvre seulement aux études scientifiques suivies. Voici la série des faits qui nous intéressent le plus dans ce livre :

Au x^e siècle, la construction oméiade est parfaite. Les murs ont de 1 mètre à 1 m. 50 d'épaisseur et forment ainsi un écran à toute épreuve contre les variations de température; appareillés avec des pierres taillées suivant des modes très divers, ils sont d'une très grande solidité. Le pisé n'apparaît qu'à la fin du siècle, mais concurremment avec la pierre de taille. Les architectes d'alors sont les continuateurs des constructeurs romains et byzantins. Leurs émules seront ultérieurement moins scrupuleux.

Autant qu'on peut en juger, la bâtisse se développe suivant de longues ailes formées par trois ou quatre murs parallèles recoupés par des parois transversales qui divisent la surface construite en locaux plutôt longs que larges. La formule se retrouve intégralement au Maroc, sinon dans les habitations privées qui s'édifient autour d'un patio, du moins dans les bâtiments impériaux qui se distribuent autour des grandes cours ou vastes jardins, tels qu'on les voit encore à Fès, Meknès et Marrakech. Quant à l'étroitesse des salles, elle est dictée par la longueur des poutres qui est elle-même limitée par le degré de résistance à l'effort, assez faible, et le mode très primitif de transport qui ne permet guère le déplacement de bois longs de plus de 4 mètres. L'introduction dans le nord de l'Afrique de chemins de fer, puis de bois européens, très résistants, et surtout de fers à T, est à la veille de faire subir des changements sérieux à des procédés restés jusqu'ici séculaires.

La décoration du x^e siècle, pour être caractéristique, n'est pas encore nettement musulmane. Empreinte d'influences romaines, byzantines, visigothes, elle ne fait que marquer un acheminement

vers l'arabesque. Les rinceaux, les enroulements, les palmettes à nombreux lambeaux, les feuilles très découpées trahissent toujours leurs origines. Dans ces formes si variées, la feuille d'acanthe fournit le thème essentiel. Il est curieux d'en voir les métamorphoses initiales dont la série fournira l'étrange et si peu réaliste feuille hispano-mauresque. Le chapiteau antique est soumis à des transformations de même nature. Sur son épannelage non modelé, l'acanthe se traite de la manière la plus inattendue : elle ne s'y retrouve qu'avec ses contours et ses nervures dessinés comme un lacis régulièrement tendu et maillé. C'est là peut-être que commence à s'affirmer avec le plus de fermeté et d'assurance le véritable sentiment arabescal de l'art islamique.

La polygonie n'existe pas encore. Le xe siècle est encore trop près du substratum antique. Ce ne sera pas pour longtemps. L'ornement géométrique existe cependant, mais les grecques, les zvastikas, les dispositions réticulées sont loin de laisser entrevoir les formes polygonales « cristallisées » qui prendront peu à peu une considérable place dans le décor mauresque.

L'épigraphie apparaît. Elle se développe, anguleuse, dans des frises longues, mais étroites. Austère, elle s'adorne à peine, au sommet de ses grandes lettres et dans ses vides, de fleurons en germe. Rien ne laisse soupçonner le développement scriptural ultérieur.

Pour tout, en somme, on en est au point de départ. C'est pour cette raison que les fouilles de Medina Azzahra et d'Alamiriya sont si intéressantes.

L'étude des techniques présente le même attrait. Nous avons déjà signalé les remarques suggérées par la construction proprement dite. La pierre et le marbre sculptés sont plus en faveur que le stuc : on aime et apprécie encore l'effort. La pierre sculptée s'incruste souvent de fragments de terre cuite blanche ou rouge : nous voici donc à l'origine de la marqueterie, vulgairement désignée sous le nom de mosaïque. Mais la mosaïque de faïence vernissée, actuellement si en faveur au Maroc, n'apparaîtra pas avant le xiiie siècle.

On connaît aussi les pâtes qui remplissent parfois les vides creusés dans la pierre ou le marbre. Ailleurs, on peint ces vides de couleurs variées. Ces deux procédés se sont transmis jusqu'à nos jours dans les céramiques et les stucs.

Les fouilles ont mis à découvert de grandes quantités de tessons de terre cuite et émaillée. Cordoue fabriquait pour ses besoins. Ses ouvriers ne furent pas tous d'une égale habileté, mais elle connut de bons artisans, qui pratiquèrent la peinture sur émail stannifère, la peinture à réserves et la peinture à reflets métalliques. Le répertoire ornemental fut celui du califat, analysé plus haut. On s'inspira aussi de produits étrangers : les réminiscences grecques sont assez courantes. Les points

de contact avec les poteries et faïences de Tlemcen *(Un atelier de poteries et de faïences du Xe siècle,* A. Bel, 1914) et celles de la Kalaa des Beni Hammad (*Les poteries et faïences de la Kalaa des Beni Hammad du XIe siècle,* G. Marçais, 1913) sont nombreux. Comme le suggère M. Velásquez Bosco, il serait intéressant de serrer la comparaison de plus près en confrontant non seulement les trois études qui se rapportent au sujet, mais encore les fragments recueillis. D'ailleurs, à notre avis, la comparaison devrait s'étendre aux documents anciens qu'on trouvera sûrement à Fès. L'actuel quartier des potiers de la capitale marocaine est établi sur des couches centenaires de vieux tessons.

Le marabout de Sidi Mimoun, patron des céramistes fasis, est aujourd'hui complètement enterré dans les débris. Il y a tout lieu de supposer qu'en effectuant des saignées profondes dans ces détritus, on a toutes les chances de découvrir des documents qui permettront d'étudier et d'étendre le problème des origines de la céramique dans le nord de l'Afrique et l'Espagne.

Le Maroc s'ouvre maintenant à la civilisation. Il présente trop d'attrait pour ne pas susciter, en peu de temps, des études dans le genre de celle de M. Velásquez Bosco, qui a déjà pour émules sur ce point, en Algérie, MM. G. Marçais et A. Bel. Il faut espérer que pour être le dernier connu, il ne sera pas le moins captivant.

Prosper RICARD,
Inspecteur des arts indigènes, Fès.

*Contribución al estudio de la persona del III duque de Alba.* Discursos leídos ante la R. Academia de la Historia en la recepción pública del Excmo Sr. Duque de Berwick y de Alba el día 18 de Mayo de 1919. Madrid, impr. de Blass y Cía.

La reconnaissance française à l'égard du duc de Berwick y de Alba suffirait à nous dicter, à l'occasion de son entrée à l'Académie de l'Histoire, des paroles de félicitation respectueuse. Mais son discours de réception, à l'originalité d'être une étude sur le grand duc d'Albe par un de ses descendants, héritier de son titre, joint celle d'être extrêmement riche en détails de toutes sortes et non pas, comme on eût pu s'y attendre, une apologie plus ou moins éloquente du fameux gouverneur des Flandres. Nous lui devons donc un compte rendu dans notre bibliographie, et non pas seulement une mention dans notre chronique.

Que cette étude soit tendancieuse, qui s'en étonnerait? Évidemment, c'est une défense. Mais ce n'est pas une défense d'avocat; c'est une thèse d'érudit, et beaucoup plus convaincante, à mon sens, que celle de

Charles Bratli sur Philippe II. L'argumentation repose sur des textes. Elle se trouve tellement éloignée de toute déclamation, l'auteur expose ses idées avec une simplicité si convaincante par elle-même, qu'il est difficile de ne pas admettre, au moins, que sa façon de voir mérite considération. Au surplus, il ne nie rien, bien entendu; il ne disculpe même pas, si ce n'est en tant qu'il montre D. Fernando se prêtant à la politique de son souverain, qui était de rejeter sur lui, gouverneur, tout l'odieux des répressions et des exécutions. La statue qu'il se fit élever à Anvers aurait été peut-être, plutôt qu'une satisfaction à sa vanité, un subterfuge de son abnégation. Elle désignait aux Flamands, comme cause première de leur oppression, la volonté du duc d'Albe, et non celle de Philippe II, cette « volonté à la fois hésitante et méticuleuse, bien plus responsable, après tout, des fautes commises que ceux qu'elle faisait agir et qui en portèrent à tort le poids »[1].

C'est une explication; elle en vaut bien une autre, et elle n'est pas en l'air. En tout cas, si telle fut l'intention héroïque de D. Fernando, on peut dire qu'il a été pris au mot. Il n'est pas jusqu'à l'exécution de Montigny, bien qu'elle ait eu lieu en Espagne, dont Bratli ne fasse peser la responsabilité « surtout sur le duc d'Albe ».

Mais quelle que soit l'opinion définitive du lecteur, son jugement moral, il lui restera au moins une connaissance plus détaillée, une vision plus nette de l'époque, du milieu, de la personnalité du grand duc d'Albe. Son descendant nous parle en historien, et, ajouterai-je, avec la simplicité qui convient à l'érudit[2]. Comment ne pas lui être reconnaissant de tant de données qui font revivre non pas seulement un grand personnage du XVI^e siècle, mais le XVI^e siècle lui-même. Trois beaux portraits du duc, dont celui qui est l'œuvre du Titien, les médailles à son effigie, dont une reproduit la statue d'Anvers, un plan de Lisbonne assiégée (1580), etc., forment l'illustration de ce travail, qu'accompagnent une série de documents et deux séries de notes.

Dans sa réponse, le marquis de Lema a rappelé les publications auxquelles la dernière duchesse d'Albe, mère du récipiendaire, a consacré ses efforts et attaché son nom, *Documentos escogidos del Archivo de la Casa de Alba* (1891), *Autógrafos de Cristóbal Colón y Papeles de América* (1892), et aussi celles qu'a données le nouvel académicien, *Correspondencia de Gutierre Gómez de Fuensalida; Catálogo de la colección de pinturas del Palacio de Liria; Noticias históricas y genealógicas de los Estados de Montijo y Teba*. Le discours

1. Morel-Fatio, *La vie de D. Luis de Requesens y Zúñiga* (*Bull. hisp.*, 1904, p. 213).

2. Il n'est pas jusqu'au style qui ne présente une simplicité non dénuée d'élégance, due peut-être en partie à l'absence de tout *que*, relatif ou conjonction, en dehors des citations transcrites ou résumées : il y a eu des fantaisies moins sérieuses dans la littérature espagnole.

même dont vient d'être donnée lecture est heureusement caractérisé, et les conclusions en sont appuyées par une réflexion assez judicieuse :

Más de una vez oí a Don Antonio Cánovas del Castillo parangonar el número de víctimas de París en 1871 con las atribuidas al gran Duque... Seguramente que este más exacto sentido de la realidad histórica, ya advertido en críticos e historiadores belgas, habrá de encontrar triste corroboración ante el espectáculo de los inenarrables sufrimientos de este pueblo, victima de una de las más grandes y descaradas violaciones del derecho y la independencia de las naciones, y la huella de tan inmerecida desdicha... les hará estimar en su debida proporción y apreciar con más sereno criterio la historia de la dominación de los monarcas españoles en los siglos XVI y XVII.

Comme le remarque aussi le marquis de Lema, le duc d'Alba y Berwick n'avait que l'embarras du choix, parmi ses aïeux, pour trouver un thème historique à traiter dans son discours de réception. S'il a eu le juvénile courage de prendre un thème en apparence aussi ingrat, vu les circonstances, que celui qu'il a traité, c'est qu'il avait la conscience claire du présent en même temps que la bonne foi sincère vis-à-vis du passé.

G. CIROT.

Andrenio, *Novelas y novelistas (Galdós, Baroja, Valle-Inclán, Ricardo León, Unamuno, Pérez de Ayala, Condesa de Pardo Bazán)*. Madrid, Calleja, 1918, 333 pp. in-8°.

C'est surtout pour recommander ce livre en France que nous lui consacrons, bien tard, quelques lignes de compte rendu. En Espagne il a vite acquis une légitime réputation ; et la mort de Galdós, auquel il est consacré pour un bon tiers, ne pouvait que lui donner un regain d'actualité. Les autres noms qui figurent en sous-titre sont des vedettes de la littérature contemporaine. Il y manque au moins, attendant leur tour dans un autre volume, Blasco Ibáñez et Palacio Valdés. Sur ce dernier, sans doute par compensation, M. Peseux-Richard vient de donner dans la *Revue hispanique* (n° 102), un article compact et solide, consciencieux et bienveillant [1].

Consciencieuses et bienveillantes sont aussi les études réunies ici. L'auteur s'est refusé le facile triomphe de la critique plaisante et agile, mordante et superficielle. Il tourne et retourne les œuvres qu'il prend en mains, avec l'attention sérieuse de l'homme du métier qui examine le travail d'un confrère, et qui sait apprécier la difficulté

1. Il ne sera pas hors de propos de rappeler celui que M. Bordes a consacré au même écrivain dans le premier fascicule du *Bulletin hispanique* (janvier-mars 1899).

vaincue, la valeur du détail, la technique, le cachet artistique. Auss le lecteur suit-il avec confiance ce guide plein de bonne foi honnête. D'autre part, point de phraséologie, point de dithyrambe, point de formules admiratives. C'est simplement déduit, sobre, impersonnel, clair, divisé souvent comme un exposé didactique, et jamais ennuyeux. Il est difficile de mieux faire comprendre par exemple les mérites et les tendances des romans sur la guerre carliste de Valle-Inclán, ou de *Paz en guerra* d'Unamuno, ou des deux nouvelles de la comtesse Pardo Bazán auxquelles s'attache Andrenio, *La Quimera* et *La Sirena negra*. En ce qui concerne Pérez Galdós, il semble que le jugement est moins condensé; il s'émiette en effet forcément sur chaque œuvre, et l'on conçoit ici les tâtonnements de l'expert à qui incombe la tâche de taxer une galerie aussi diverse, aussi nombreuse, aussi riche. Mais que d'observations fines et justes, moulées pour ainsi dire sur la plastique même du grand romancier! On pourra écrire d'autres études sur lui, mais on ne pourra faire abstraction des pages réellement aiguës et pénétrantes que lui a consacrées Andrenio.

Faire l'analyse succincte d'un roman, la développer au besoin, présenter les personnages, dire les intentions de l'auteur, mettre en valeur celles que l'artiste ou le moraliste, par raffinement, par caprice, se plaît le plus souvent à estomper, c'est peut-être une chose très simple; mais tout le monde n'y réussit pas également. Point de pédantisme ici, pas l'ombre. Des touches successives, des reprises, dans un laisser-aller d'improvisation qui dénote l'inspiration immédiate et le souci d'arriver à la note juste... Ces réflexions, on se les fera particulièrement aux pages où Andrenio nous explique Pio Baroja[1], plus encore peut-être qu'à celles où il parle de Galdós. De part et d'autre il semble bien avoir fait œuvre de chroniqueur, d'un chroniqueur qui prendrait ses notes au jour le jour, à mesure que paraissent les œuvres, qui marquerait ses surprises, rectifierait ses impressions, cherchant toujours à voir sous leur vraie lumière ces productions qu'irise la fantaisie artistique et dont le premier aspect n'est pas forcément l'aspect réel.

G. C.

T. Navarro Tomás. — *Manual de pronunciación española*. Publicaciones de la « Revista de filología española ». Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas, vol. III. Madrid, 1918.

Afin de me mettre à l'aise pour dire de ce livre tout le bien que j'en pense, je me permettrai d'exprimer avant tout un regret. Paru en 1918,

1. Voir l'article publié par M. Peseux-Richard dans la *Revue hispanique* (1910, n° 63), *Un romancier espagnol, Pío Baroja*.

deux ans après le Petit traité pratique de prononciation française de M. Grammont, le *Manual de pronunciación española* ne fait aucune mention directe ou indirecte ni de l'ouvrage français ni de son auteur. Et pourtant, non seulement le plan et l'économie générale du Manual rappellent de très près le livre de M. Grammont, mais encore le fond de plusieurs théories qui y sont exposées et la méthode linguistique elle-même qu'emploie M. Navarro, montrent jusqu'à l'évidence que celui-ci doit beaucoup au séjour qu'il a fait dans le laboratoire de phonétique expérimentale de Montpellier, où il a, pendant plus d'un semestre d'études, travaillé avec persévérance — en 1913, si j'ai bonne mémoire — sous la direction toujours présente et jamais lassée de mon éminent collègue et ami.

Je sais que M. Navarro est allé ensuite en Allemagne pour s'initier, à Leipzig, à Hambourg ou ailleurs encore, aux méthodes de recherche d'outre-Rhin. Un scrupule de « neutralité » a dû l'empêcher d'affirmer en public tout ce que son livre doit aux maîtres dont il a pu suivre la direction et les conseils. Je sais bien aussi que dans un livre élémentaire comme ce Manual, il n'est pas indispensable après tout que l'auteur indique sur chaque point traité les sources où il a puisé.

Mais alors pourquoi, à la page 163, M. Navarro, ayant à caractériser l'intonation espagnole, n'hésite-t-il pas à citer les *Hauptsprachen unserer Zeit* de Schütz? Le passage que M. Navarro extrait et traduit de cet auteur n'est point tellement caractéristique ni important que le lecteur averti ne soit surpris de le rencontrer à cette page, alors qu'il a cherché vainement dans toute cette fin de livre le nom du linguiste qui, dès 1916, exposait d'une manière à la fois si précise et si neuve la théorie du rythme et de l'intonation dans la phrase française, théorie sur laquelle est à peu près exactement calquée celle que développe M. Navarro à propos de l'espagnol. L'omission est regrettable. Je ne parviens pas à me l'expliquer clairement. Comment les scrupules de « neutralité » que M. Navarro a oubliés à peine un instant à la page 163, ont-ils pu se maintenir solides et efficaces durant les deux cent trente-quatre autres pages du volume? Peut-être est-ce après tout que M. Navarro a pensé qu'une exception confirmerait la règle adoptée par lui.

Quoi qu'il en soit, et cette réserve une fois faite, je n'aurai plus qu'à louer dans le livre de M. Navarro la conception d'ensemble, le plan, les théories générales et à peu près tout le détail de l'exposé.

Bien que l'auteur vise simplement à fournir un petit traité pratique de prononciation espagnole, — but qu'il atteint admirablement, — il se place à un point de vue nettement scientifique. Il a fort adroitement conservé à son exposé ce double caractère d'un ouvrage à la fois élémentaire et savant. L'alliage de ces qualités est assez rare, particulièrement chez les étrangers, pour que nous lui en sachions un gré infini.

La prononciation décrite avec tant de précision et en même temps avec tant de clarté est ce que l'auteur appelle la « prononciation correcte espagnole » qui n'est, cela va sans dire, ni celle des régions bilingues (Catalogne, Valence, Galice, provinces basques), où le castillan local apparaît d'ordinaire fortement influencé par la phonétique propre à chaque région ; elle n'est pas non plus la prononciation du castillan tel qu'il se parle en Aragon, en Navarre, dans les Asturies, l'Extremadure ou même l'Andalousie, et où se maintiennent des habitudes de phonation dues aux dialectes qui jadis prédominaient largement dans ces provinces. La « prononciation correcte espagnole » n'est pas enfin celle du peuple de Castille, des paysans de la campagne ou des ouvriers des villes. Elle est essentiellement la prononciation soignée de la classe cultivée de Castille, spécialement celle des milieux universitaires et académiques de Madrid, débarrassée de tout trait vulgaire local propre à la prononciation de Tolède, de Burgos ou même de Madrid, exempte aussi de toute affectation d'un pédantisme qui viserait à des redressements fondés sur l'orthographe ou l'étymologie.

Cette « prononciation correcte espagnole », l'auteur l'a étudiée soit sur lui-même, soit sur des personnes choisies dans les milieux convenables. Il s'est servi à la fois de l'observation directe par les sens et de l'expérimentation (palais artificiel, inscripteur de la parole, etc.). Les descriptions sont systématiquement accompagnées de figures, palatogrammes et schémas de diverses sortes. M. Navarro n'a pas négligé non plus le témoignage d'inégale valeur des autres phonéticiens, depuis E. de Araujo et Escriche jusqu'à Josselyn et M. A. Colton.

Après un exposé rapide mais substantiel des principales notions de phonétique générale, viennent tour à tour l'étude des voyelles et des consonnes considérées d'abord isolément puis en groupes à l'intérieur du mot ou dans la phrase, l'étude de l'intensité et de la quantité, enfin l'étude de la hauteur musicale ou intonation.

Bien qu'au § 19, page 19, l'auteur déclare que l'analyse de l'intonation intéresse tout aussi bien le mot isolé que le groupe phonique ou la phrase, il est notable que le chapitre de l'intonation ne vise que les variations de hauteur musicale de la phrase ou d'un groupe phonique en général plus développé que le simple mot isolé. Y a-t-il une relation quelconque en espagnol entre l'accent d'intensité et l'accent de hauteur de chaque mot, indépendamment des variations dues à la syntaxe, c'est ce que l'on aimerait savoir d'une manière plus circonstanciée que l'auteur ne l'expose en passant au § 174.

Il n'en est pas moins vrai que les variations d'intonation affectent surtout la phrase et tendent, en espagnol comme dans les autres langues, à réaliser une expression très claire et rapidement compréhensible des différents modes de la pensée ou du sentiment : interrogation, affirmation, exclamation, ordre, prière, parenthèse,

énumération, réticence, etc. D'où il ressort que ce chapitre sur l'intonation de la phrase, chapitre qui manque à la plupart des traités de prononciation de quelque langue que ce soit, est très important et très utile.

Une vingtaine de pages de textes littéraires accompagnés d'une transcription phonétique remarquablement soignée, avec notation schématique des variations de hauteur musicale, clôture l'ouvrage qui, dans son ensemble, est fort bien conçu, composé et ordonné.

Voici maintenant quelques observations de détail que je présente en suivant l'ordre même de l'ouvrage :

P. 36-7. M. N. signale, à propos des voyelles fermées, une certaine tendance à la diphtongaison, du moins dans la prononciation à voix forte, lorsqu'on parle à distance et dans les cris des rues : *cantó*, *kantoó*, *Heraldó ! Eraldóo !* Ce phénomène bien connu est dû au fait que, durant l'articulation de la voyelle, les organes passent graduellement de la position de départ à une position impliquant une aperture plus ou moins grande, suivant les cas. Et M. N. explique très bien la production de ces embryons de diphtongues. Mais on aimerait savoir — ce que M. N. ne dit pas — dans quel cas précis c'est le premier élément de la voyelle qui s'ouvre d'avantage : *kantoó*, et dans quel cas précis c'est le second *Eraldóo*.

P. 40. Relativement au yod après consonne sourde, on note une tendance dialectale à assourdir la semi-voyelle après *p*, *t*, *k*, dans des mots comme *piedra* par exemple. Nous aimerions savoir si après la sourde *z (ciudad)*, le même fait ne se produit pas.

P. 52. L'auteur distingue d'une manière fort précise l'articulation de l'*u* semi-voyelle *(cauce)* et de l'*u* semi-consonne *(puerta)*. Le premier est plus ouvert au début qu'à la fin, et le second est plus ouvert à la fin qu'au début. Cette observation est intéressante et cadre tout à fait bien avec les principes de phonétique générale relatifs à la constitution de la syllabe Voir *Rev. d. l. rom.*, LIX, pp. 405 suiv.

Pp. 62-3. Très bonnes règles pour la prononciation du *b* fricatif (je dirai plutôt *spirant*), dont l'emploi donne tant de mal aux étrangers qui parlent espagnol. Il est inexact de croire, ce que font beaucoup de personnes, que le *b* soit toujours spirant en espagnol. Le *b* est occlusif à l'initiale absolue ou après *m* : *basta ! hombre*. Partout ailleurs il est spirant : *lobo*, *la brocha*, *alba*, *estorbo*. Il est curieux de voir que les sonantes *l* ou *r* n'ont pas sur le *b* suivant la même action que la sonante *m*. (M. N. a tort de parler de l'*n*, car l'*n* s'assimile en *m* devant la labiale, ainsi qu'il le constate lui-même par ailleurs : *un buen dia* prononcé *um buen dia*.) Dans la différence d'action de la sonante *m* et des autres sonantes *l*, *r*, je vois un phénomène très clair de *différenciation*. Après une sonante quelconque, le

*b* peut sans inconvénient devenir spirant ou fricatif; mais après la sonante labiale *m*, si le *b*, qui est une labiale, perdait son caractère occlusif pour devenir spirant et se rapprocher par conséquent du degré d'aperture propre aux sonantes, il y aurait pour les deux phonèmes en contact danger d'assimilation (comparer à une date ancienne *lumbum lomo*, *ad invitum* **aembido amido*, etc.). Par conséquent, par différenciation, et pour éviter cette absorption du *b* devenu spirant dans la spirante *m*, la langue moderne garde soigneusement au *b* son caractère occlusif, tandis qu'après *l* ou *r* elle fait passer sans aucune espèce d'inconvénient le *b* occlusif à un *b* spirant.

P. 71. A noter l'existence en castillan d'une *n* interdentale par assimilation à un *z* suivant : *onza*. La pointe de la langue prend place entre les dents dès le début de la nasale.

P. 78. A propos de la chute de *-d-* dans la terminaison *-ado* et du timbre spécial, un peu vélaire, que prend la voyelle *a* dans cette position, M. N. aurait pu rappeler qu'au Nouveau Mexique la terminaison *-ado* ainsi réduite à *-ao* aboutit finalement à *-au* : voir Espinosa dans *Rev. dial. rom.*, I, p. 270.

P. 82. M. N. distingue entre l'articulation de l'*s* française, où la pointe de la langue descendrait en venant s'appuyer contre les incisives inférieures, et l'articulation de l'*s* espagnole, où la pointe de la langue s'élève au contraire contre les alvéoles des incisives supérieures. La plupart des phonéticiens qui ont étudié la prononciation du français, M. Grammont en particulier, donneront raison à M. N. Je dois constater que l'*s* soi-disant espagnole est fréquente chez les Français de régions très distantes les unes des autres.

P. 97. La description de la mi-occlusive *ch* est très précise. Mais dire que l'élément fricatif de la mi-occlusive est semblable par le timbre au *ch* français, me paraît inexact. Dans l'articulation du *ch* français, certains organes, lèvres, pointe de la langue, etc., prennent des positions particulières engendrant des résonances accessoires qui donnent au phonème un timbre spécial, en particulier labial. Voir Grammont, *Pron. franç.* p. 76, et déjà Rousselot, *Principes de Phonétique expérimentale*.

P. 113. La force articulatoire de la *jota* est avec raison signalée comme dépassant la force articulatoire des autres fricatives espagnoles. Non seulement, dans une prononciation énergique, la *jota*, de fricative, devient vibrante, mais elle peut même devenir occlusive. J'ai noté chez des dames vénézuéliennes *Kesús!* au lieu de *Jesús !*

P. 132. Le chapitre de la coupe des syllabes mériterait d'être remanié et mis au courant des dernières théories qui ont été présentées sur ce sujet depuis l'apparition de l'ouvrage posthume de Saussure. Il est remarquable que la coupe des syllabes qui est normale de nos jours : *tomadlo, to-mad-lo*, n'a pas dû être admise à l'époque ancienne. La métathèse *tomaldo* s'explique vraisemblablement par le fait que le

groupe -*dl-* [groupe insolite, monstrueux presque, comme le montre l'étude de la phonétique générale] ne pouvait être admis sans difficulté à l'initiale de la syllabe à une époque où on aurait tendu à couper **to-ma-dlo*. Pour éviter le **to-ma-dlo* la langue du Moyen-Age a eu recours à la métathèse : *tomaldo*. Sans doute ce *tomaldo* s'est coupé à un moment donné *to-mal-do*, forme dans laquelle l'*l*, qui est une sonante et qui finit commodément une syllabe, est entrée par métathèse dans la syllabe précédente. Mais je pense qu'il y a eu tout d'abord une coupe *to-ma-ldo*, qui heurtait moins l'oreille et le sens articulatoire que ne l'aurait fait *to-ma-dlo*. Il ne faut pas croire qu'en castillan à une époque ancienne la syllabe *ldo* soit constituée d'une manière anormale. Sans doute elle semble violer les règles établies par de Saussure et qui reposent sur ce principe essentiel qu'entre le point vocalique et le commencement ou la fin de la syllabe il y a diminution constante de l'aperture. Mais la règle de de Saussure, vraie en phonétique générale, souffre des contradictions dans la phonétique particulière de certaines langues (voir *Rev. d. l. rom.*, LIX, p. 405-6). Si, comme le propose M. Grammont (communication verbale), on fait reposer la théorie de la syllabe non pas essentiellement sur l'aperture mais avant tout sur l'augmentation ou la diminution de la tension, on conçoit aisément l'existence en ancien castillan d'une coupe *to-ma-ldo*. Or des coupes de ce genre ont dû exister en castillan à l'époque préhistorique au moment où les *è* et l'*ò* du latin vulgaire se sont diphtongués en *ie* et *uo*, *ue*. C'est par des coupes de ce genre que j'expliquerai volontiers la diphtongaison des voyelles ouvertes *è* et *ò* non seulement dans le cas de *cuesta*, de *cŏsta* coupé *cŏ-sta,* mais encore dans le cas de *puerta*, *vuelta*, de *pŏrta*, *vŏl(u)ta* coupés *pŏ-rta*, *vŏ lta*. La manière de couper les syllabes dans une langue donnée étant sujette à évolution comme tous les autres phénomènes linguistiques, la coupe *puer-ta* a remplacé l'ancienne coupe *pue-rta*, comme *tomad-lo*, attesté aujourd'hui par M. Navarro, a remplacé **toma-dlo*, *toma-ldo*.

P. 151. Tout le chapitre relatif à la quantité est extrêmement intéressant. Il est fondé tout entier sur des expériences à l'enregistreur de la parole, et ces expériences sont interprétées par l'auteur avec une rare conscience et une grande méthode. Il est curieux de constater entre autres faits qu'il y a, en espagnol, une tendance à réaliser une sorte d'équilibre entre les mots ou groupes phoniques au point de vue de la durée. C'est ainsi que la durée des voyelles accentuées varie suivant qu'elles se trouvent dans un mot *agudo (papá)*, où elle est considérable (18 centièmes de seconde), dans un *llano* (*nada* = 14 cs.) ou dans un *esdrújulo (páramo)*, où elle est la plus brève (10 cs.). Ces différences de durée, surtout sensibles entre les toniques des *agudos* et des *esdrújulos*, explique que, dans certaines langues, en italien par exemple, la diphtongaison de la voyelle tonique ne se produit pas dans certains proparoxytons *edera*, *popolo*. La diphtongaison

des voyelles est évidemment en rapport avec leur durée, et cette durée est intimement liée, d'une part, à la nature de la syllabe, suivant qu'elle est ouverte ou fermée (voir ce qui est dit ci-dessus à propos de la p. 132), d'autre part, au moins dans certains cas, au nombre des syllabes qui suivent la tonique dans chaque mot.

P. 156-7. Les expériences de M. Navarro tendent à montrer que les voyelles inaccentuées finales sont en castillan les plus longues des voyelles atones et que souvent elles dépassent en durée la voyelle accentuée elle-même. J'admets que, dans les cris des rues et dans les cas où la distance oblige le sujet à parler à voix élevée, la durée de la voyelle finale peut devenir considérable. J'admets aussi que, dans la prononciation normale de l'espagnol, la finale est plus longue qu'en italien par exemple. Mais peut-on dire que la finale atone puisse presque constamment dépasser la tonique en durée, comme cela résulte du tableau dressé par M. N. à la page 156? Ce tableau donne le résultat de toute une série de mesures faites sur les tracés graphiques pris à l'inscripteur au centième de seconde. M. N. a-t-il dans ses calculs éliminé un élément d'erreur, à savoir l'inertie de la membrane inscriptrice? En finale absolue, la membrane continue de vibrer en vertu du mouvement acquis, alors que l'émission vocalique est en fait terminée. Hors de la finale absolue, ce mouvement de la membrane inerte est arrêté par les nouvelles vibrations produites par le phonème subséquent. Les voyelles atones à la finale absolue apparaissent donc sur les tracés plus longues qu'elles ne sont en réalité. J'en dirai autant des consonnes *d*, *n*, *l*, etc., chez lesquelles M. N. observe, en finale absolue, une durée anormale (p. 157).

P. 161. Le chapitre de l'intonation est fondé lui aussi tout entier sur des expériences à l'inscripteur de la parole, interprétées avec beaucoup de conscience et de clairvoyance, et dont l'exposé est d'une remarquable solidité. La théorie de la page 177 sur l'intonation des phrases interrogatives reproduit en général la théorie si neuve de M. Grammont : l'interrogation, en espagnol comme en français, n'est qu'une affirmation interrompue. La phrase interrogative se termine sur une intonation montante laissant ainsi l'auditeur sur l'impression d'une proposition inachevée, qui demande une clausule, d'intonation descendante, à savoir la réponse... *¿Ha venido tu padre? – Si.*

A noter la courbe spéciale de l'intonation dans une phrase telle que *¿Quién ha venido?* où nous laissons entendre que nous savons que quelqu'un est venu, mais que nous voulons savoir plus précisément qui est venu. Dans ce cas là l'élévation de la voix se produit sur la première syllabe; puis vient un abaissement progressif de l'intonation, et cet abaissement est particulièrement accusé sur la syllabe finale du groupe phonique interrogatif.

Tous ces jeux délicats de l'intonation linguistique sont suivis et exposés avec beaucoup de finesse et de précision par M. Navarro et

font que ce chapitre clôture dignement l'ouvrage, qui reste le meilleur traité de prononciation espagnole écrit jusqu'à présent, et qui est un livre sérieux, extrêmement utile au point de vue pratique et d'une véritable valeur scientifique. Il fait le plus grand honneur à la science espagnole que M. Ramón Menéndez Pidal et ses excellents élèves et collaborateurs ont promue à un rang tout à fait distingué.

Georges MILLARDET.

*El libro de Caravia* por **Aurelio de Llano Roza de Ampudia y de Valle**, Oviedo, Impr. Gutenberg, 1919, 242 pages.

A mi-chemin entre Villaviciosa et Ribadesellas, Caravia, composée de Caravia la Alta et Caravia la Baja, est une des jolies et des plus curieuses localités de la côte asturienne. Aussi l'auteur de cette monographie bénéficie-t-il d'avance, auprès du lecteur qui a gardé la vision de ce charmant pays, d'une excellente disposition à la lecture. Et il la mérite, aussi bien par l'illustration que par l'abondance de détails qu'il fournit sur la géographie, la population, la préhistoire et l'histoire, les travaux champêtres, le folklore, les coutumes. Je signalerai surtout les nombreuses *coplas* dont les paysans accompagnent leurs divers labeurs; les mythes et superstitions; les *romances* et *cantares;* les paragraphes sur la *foguera, el baile del pandero, el ijujú*, et la *danza prima*. Sur ce dernier sujet, l'auteur complètera les pages intéressantes du tome X de l'*Antología* de Menéndez Pelayo, (p. 9); il donne en effet une variante, beaucoup plus courte d'ailleurs, du romance « ¡ Ay! un galan de esta villa », recueilli par Juan Menéndez Pidal (*ib.* p. 79). Voici quelques vers qui ne se trouvent pas dans ce dernier :

> ¡Ah! cogioles Catalina,
> ¡Ah! cogioles ora Juana,
> De las que 'l rosal tenía,
> De las que 'l rosal llevaba,
> Cuatro y cinco en una piña.
> Cinco y cuatro en una caña.
> Un amor que yo tenía
> Un amor que yo le amaba.

Pour qui veut lire les quelques romans dont Palacio Valdés a placé l'action en terre asturienne, le *Libro de Caravia* peut servir de commentaire en plus d'un endroit.

G. CIROT.

---

*14 janvier 1921.*

LA RÉDACTION : E. MERIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Vol. XXIII. Avril-Juin 1921 N° 2

# FERNAN GONZALEZ DANS LA CHRONIQUE LÉONAISE

(*Suite* [1].)

Si, pour l'itinéraire du comte prisonnier, l'auteur du *Fernán González* et l'interpolateur de la Chronique se sont inspirés de traditions différentes, il est encore deux détails sur lesquels ils ne sont pas d'accord.

D'après le Poème, délaissé ici par la Chronique générale et ses dérivés, Fernán González n'était accompagné, à Cirueña, que de cinq de ses guerriers, désignés sous le nom de *varones*, puis d'*escuderos*, et tous s'enfuirent quand ils virent qu'ils ne pouvaient secourir le comte réfugié dans une *ermita* :

> Tomo Ferran Gonçalez çinco de sus varones
> Todos de buen derecho e grrandes ynfançones,
> Muy grrandes de linage e esforçados varones... (str. 583).
>
> Aquestos escuderos que con el conde fueron
> Quando a su sennor accorrer non pudieron,
> Todos en sus cavallos ayna se cojeron... (str. 589).

Or notre interpolateur dit : « fuit captus et filii eius in Cironia » (§ 71) : et nous trouvons plus loin, au § 1 du livre III, un rappel très explicite : « Iste Garsias (Tremulosus) cepit comitem Castelle Ferdinandum Gondissaluez in Cyronia et filios eius. » Nous avons vu que d'après les *Annales Compostellani* le comte fut bien fait prisonnier avec ses fils.

J'ai dit que la Générale et ses dérivés délaissaient ici le Poème. En effet, aussi bien dans le texte édité par M. Carroll Marden et par M. Menéndez Pidal (X-i-4) que dans celui du ms. portugais de Paris (voir plus loin), il est question de cinq cavaliers, ou chevaliers (*caballeros*), venus avec le comte, et de

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1921, p. 1. — P. 10, note 1, l. 11, au lieu de « près de Berceo, dans le *barrio* de Berceo », lire « dont fait partie le *barrio* de Berceo ».

six écuyers *(escuderos)* qui portaient les épées de celui-ci et des cinq chevaliers. Il faut dire que la strophe 583, où il est parlé des *cinco varones*, qualifiés de *grandes ynfançones muy grandes de linage e esforçados varones* est incomplète d'un vers. Il y a sûrement ensuite une lacune, que le copiste auquel nous devons le ms. de l'Escorial (le seul auquel nous puissions recourir pour ce passage) n'a pas cherché à masquer : sans explication, ces chevaliers deviennent de simples *escuderos;* et celui du comte s'étant approché de la chapelle pour jeter au comte les épées qu'ils avaient en mains, tous s'enfuient sur leurs chevaux :

Fizo su escudero a guisa de leal,
Vio vna finiestra en medio del fastial,
Vino poral hermita, metios por el portal,
Echo *les* sus espadas, que non pudo fer al. (str. 588.)

Aquestos escuderos que con el conde fueron.
Quando a su sennor acorrer non pudieron,
Todos en sus cavallos ayna se cojeron... (str. 589.)

Il est vrai qu'on retrouve les chevaliers à la strophe 597 :

Los vassallos del conde dexarle non quisieron...

Et sur la prière du comte, le roi García consent à leur donner la liberté :

Soltolos don Garcia, a Castyella venieron... (str. 599.)

Seul le *les* du quatrième vers de la strophe 588 nous avertissait que les chevaliers ont été avec le comte s'enfermer dans la chapelle. Il est clair que la véritable version du Poème, c'est dans la Chronique générale qu'on la retrouve, et qu'ici il ne faut pas tenir compte de la lettre des strophes, où la perte de quelques vers a amené une confusion. L'opposition entre la version réelle du Poème et des rédactions de la Chronique générale, d'une part, et celle de la Chronique latine, tient donc surtout à ce fait que dans celle-ci ce sont les fils mêmes de Fernán González qui partagent son sort.

* * *

Pas un mot, dans la Chronique latine, du comte lombard, qui joue un rôle important dans la délivrance du comte castillan. Il semble bien qu'il y ait là l'apport tout spécial de la légende. M. Menéndez Pidal a noté (*Homenage a Menéndez Pelayo*, t. I, p. 472, n. 2) le rapprochement qui s'impose entre cet épisode et un tout semblable de l'*Hernaut de Beaulande;* et le poème français paraît bien refléter le poème castillan, en particulier dans le géant qui y joue le même rôle que le comte lombard. C'est donc sur place qu'il faut chercher l'origine de l'intervention du pèlerin étranger. Notons qu'il s'agit d'un pèlerin de Saint-Jacques, et qu'il vient d'Italie. Il a suivi le chemin le plus direct : il a dû venir par Pampelune et Estella jusqu'à Logroño, et là prendre la fameuse chaussée, la *calzada* qui passe par le Valpirre; mais en route il a appris la trahison dont a été victime le noble Castillan, il n'a qu'à se détourner un peu de sa route pour aller le voir...

Est-il étonnant que l'idée d'une si romantique visite soit venue à l'esprit d'un poète de cette contrée? Combien de pèlerins arrivant de l'Est avaient pris cette chaussée qui les menait à Burgos, par Nájera et Belorado, laissant à gauche Clavijo, Castroviejo, Tobia, Cirueña, à droite Bañares, c'est-à-dire tous les lieux qui paraissent soit dans le texte latin, soit dans les textes romans! Et cette observation ne donne-t-elle pas au Poème de *Fernán González* un trait essentiel de sa physionomie, à savoir le rapport avec le pèlerinage de Compostelle? et ce trait ne le rapproche-t-il de nos chansons de geste, où l'on sait l'importance du Chemin de Saint-Jacques...[1]?

1. Au XII° siècle, c'est du reste par Roncevaux, Logroño, Nájera, Santo Domingo de la Calzada et Belorado que passait la route des pèlerins venant de France. Le Codex de Saint-Jacques de Compostelle publié par le P. Fita (1884) précise bien cet itinéraire, sur lequel voir p. 171 du *Pèlerinage d'un paysan picard à Saint-Jacques de Compostelle*, par le baron de Bonnault d'Houët, et la carte. Plus au nord, et parallèlement à la chaussée de Nájera à Santo Domingo de la Calzada, l'Atlas de Coello *(Logroño)* marque les vestiges de la *Via Aureliana*. Il y a donc toujours eu là un grand mouvement de voyageurs. Mais ce qu'il faut noter, c'est que le chemin de Compostelle, le « camino francés » auquel travailla, dit-on, saint Dominique de la Calzada, est le lien entre la Chanson de Rolland et le Poème de Fernán González.

*
* *

Mais où nous trouvons une coïncidence remarquable entre la Chronique léonaise et le Poème, c'est en ce qui concerne l'héroïne de l'histoire romanesque que ce dernier contient aux strophes 576-701.

Cette héroïne, Sancha, à qui sa tante, la reine de Léon, fait jouer un rôle inconscient et involontaire dans la trahison ourdie contre le comte, nous est présentée très explicitement et à plusieurs reprises dans le Poème comme la sœur du roi de Navarre García Sánchez :

> ...o es de mi *hermano* o del moro Almonçor
> (Str. 667 d.)
>
> ...por ser ella muger del conde don Fernando,
> tener a su *hermano* cavtyvo e lazrado.
> (Str. 669).

Le comte voit, dans le roi, son beau-frère, et, quand il le provoque au milieu de la mêlée, il l'appelle « frère ! » :

> El conde orgulloso, de coraçon loçano,
> Vyo a su *cunnado* en medio de un llano,
> Puso se contra el la lança sobre mano,
> Dixo : « Parta se el campo por nos amos, hermano ! ».
> (Str. 694.)

Quant à la reine de Léon, à qui le Poème donne le nom de Teresa (str. 579 b), elle est la sœur de Sancho, père de García :

> Reina de Leon, de don Sancho hermana...
> (Str. 576 b.)
>
> « De mi donna *Teresa* a ty el rey Garçia;
> Perdi al rey *tu padre* que yo grand bien queria... »
> (Str. 579.)

Et la princesse qu'elle a promise au comte est bien sa nièce,

> Por que finas la guerra le daria su *sobrina*
> (Str. 577 a.)

Nul doute à cet égard. M. Carroll Marden, dans son index des noms propres, rectifie : « hija del rey D. Garcia de Navarra, no hermana, como dice el Poema ». Il s'en rapporte évidemment à la Chronique générale (X-i-4), qui fait de Doña Sancha la fille du roi García de Navarre en même temps

que la nièce de Doña Teresa, laquelle y devient non plus la sœur de Sancho de Navarre, mais sa fille et la sœur de García. Il y a, comme on dit aujourd'hui, décalage; le lien entre Teresa et Sancho reste le même.

« Mas ante que el conde Fernant Gonçalez se fuesse, fablo con ell la reyna sobre pleyto de casamiento quel farie dar por su mugier a su *sobrina, fija del rey don García de Navarra*...

» A uos don García, rey de Navarra, de mi, donna Teresa, reyna de Leon ; salut. Bien sauedes uos como nos perdiemos al rey don *Sancho nuestro padre*... » (éd. Pidal, p. 410 a,30 et b,3 ; Marden, p. 140).

Notons la différence. Ici Doña Teresa parle à García de leur père Sancho. Dans le Poème, elle lui parle de son père à lui, comme peut le faire une tante en parlant à son neveu. La réflexion de la jeune femme, dans le Poème, à la vue des Castillans qui arrivent : « ce ne peut être que mon frère ou le maure Almançor! », est remplacée par ceci dans la Chronique :

Cuedaron que eran de algara de moros que andauan corriendo et descubriendo la tierra. (Pidal, p. 415, a,17; Marden, p. 146).

Lorsqu'elle demande l'élargissement de D. García, elle dit bien « mio padre el rey don García ». Cependant, quand le comte provoque celui-ci, il ne le traite ni de beau-frère, ni de beau-père :

El conde Fernand Gonçalez quando uio al rey, començol a dar uozes et dixo : « rey don Garçía, salid aca et partase por nos amos esta batalla ». (Pidal, p. 416 a,26 ; Marden, p. 148).

Il semblerait que la situation n'est pas nette, et que le chroniqueur en est gêné. Il est plus à l'aise quand il fait intervenir les Castillans, qui supplient le comte de rendre le père à sa fille, et pour nous montrer les deux nouveaux époux comblant d'attentions le roi délivré de ses chaînes [1]. Le Poème présente ici une lacune, mais le récit doit y être le même, avec la transposition nécessaire : c'est le beau-frère qu'on traite avec ces égards. Et l'on comprend que, rentré en Navarre, il

1. « ...et pedimosuos por merced que dedes al rey don Garcia a su fija donna Sancha... » — « et dalli adelant fizieron muchos plazeres et muchos solazes al rey don Garcia el conde Fernand Gonçalez et la condessa donna Sanchà, su fija... » (Pidal, p. 416 b, 29 et 43; Marden, p. 149).

se déclare déshonoré lui et ses « omnes onrrados[1] ». On le comprendrait moins d'un beau-père.

Une critique, d'ailleurs purement subjective, nous suggère que le chroniqueur a corrigé le poème. Mais pour quel motif?

Notons que Flórez, dans ses *Memorias de las Reynas cathólicas*, donne raison au poète quand il dit que D. Ordoño Ramírez épousa Urraca, la fille du comte Fernán González et de sa femme l'infante de Navarre, *Doña Sancha Sánchez*, *hija del Rey D. Sancho Abarca*[2]. Il est vrai que s'il donne sa source, Sampiro, en ce qui concerne la paternité de Fernán González, il ne dit pas où il a vu que la mère d'Urraca était doña Sancha Sánchez[3]. Les généalogies du *Liber Regum*, publiées par lui en appendice, nomment bien une Doña Sancha, fille de Sancho Abarca; mais elles en font la femme du roi Ramiro[4]. La Chronique de San Juan de la Peña est d'acord avec elles[5]. Rodrigue de Tolède ne connaît pas de *Sancha* fille de Sancho Abarca : d'une fille de celui-ci il fait bien la femme de Ramiro II, mais il l'appelle *Tarasia*, *cognomine Florentina*[6]. Tels sont d'ailleurs bien le nom et le surnom de la femme de Ramiro II dans Sampiro, notre chronique et celle de Luc, qui a utilisé d'une façon un peu intelligente, il faut le reconnaître[7], l'interpolation qui la concerne dans le texte commun à Sampiro et à ladite chronique[8]. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette *Tarasia*.

1. Pidal, p. 417 a, 9; Marden, p. 149.

2. « ...casando al primogenito Don Ordoño con la hija del conde Fernan Gonzalez, y de su muger la infanta de Navarra Doña Sancha Sanchez, hija del Rey Don Sancho Abarca. La novia se llamó Doña Urraca... » (t. I, p. 107).

3. Distincte, bien entendu, selon lui, de la Da Sancha qu'épousa Ordoño II (p. 87).

4. « Este rey Sanch Abarca casó con la Reyna Dona Toda, è ouo della un fillo et quatro fillas : el fillo ouo nombre el rey don Garcia, el tembloso; et de las fillas la una ovo nombre Dona Urraca, la otra dona Sancha... Doña Sancha casó con el rey Ramiro... » (t. I, p. 498).

5. Sauf en ce qu'elle nomme *Urraca* et non *Toda* la femme de Sancho Abarca (éd. Tomás Ximénez de Embún, p. 35).

6. V, 8 et 22. La femme de Sancho Abarca devient *Theoda*. Zurita (*Anales*, I, 11) reproduit ici Rodrigue, mais semble admettre que la femme de Sancho Abarca était *Urraca* (Fernández).

7. « Adiuuabat his sanctis operis uxor eius Regina Tharasia cognomine Florentina » (Schott, p. 84, l. 33); je corrige d'après les ms. Hh 98 de la Bibl. nac. et 2-c-5 de la Bibl. real.

8. « Et Ranimirus qui erat rex mitissimus, ex Tarasia cognomento Florentina genuit Sanctium et Geloiram » (§ 60).

Le rédacteur de la Générale a donc pris sur lui de faire de l'héroïne du Poème la fille de García Sánchez et non de Sancho. Mais la Chronique de 1344, comme on peut en juger par le passage que M. Menéndez Pidal en cite dans une note de sa belle étude sur le *Romancero de Fernán González*, persiste à faire de la jeune femme la sœur de García [1]. Il s'agit d'une addition spéciale à cette chronique, sans équivalent d'ailleurs dans le Poème : le comte voyant arriver les Castillans les fait prévenir par un homme qu'il rencontre, que c'est lui, leur comte ; qu'il s'est échappé de sa prison, « e trae consigo por muger la infante doña Sancha, hermana del rey don Garçia de Nauarra. » Bien entendu tout le reste du récit est d'accord avec ce passage, et Sancha y est bien partout la sœur et non la fille de García.

ꝑo ante q̄ se el conde partiese fablo la Reyna con el muy engañosa mente com̄o aq̄lla q̄ le q̄ria muy gran̄t mal por la muerte de su hermano el Rey don Sancho de Nauarra q̄ el conde matara ꝛ dixole ansy conde ꝑa se auer de fenir la guerra nr̄a ꝛ vr̄a ꝛ de mi hermano el Rey de nauarra tengo por biē q̄ casedes con mi sobrina la infante *doña sancha fija del rrey dõ sãcho mi hermano* q̄ vos matastes ꝛ *hermana del Rey dõ garçia*... (Bibl. nac. Madrid 10814, anc. li-73, folio 137[v]).

Cette particularité prend quelque intérêt si l'on se reporte à la Chronique léonaise. Or si nous admettons la thèse de M. Menéndez Pidal, à savoir que la chronique de 1344 a utilisé un autre poème, d'inspiration plus populaire [2] et de date plus récente que celui que nous connaissons, nous sommes conduits à penser que, dans cet autre poème, Sancha était bien la sœur du roi comme dans le *Fernán González*. Quant à la Chronique générale éditée par Ocampo, de ce qu'en dit M. Menéndez Pidal dans un autre endroit de la même étude [3], l'identité de

1. *Homenage á Menéndez Pelayo*, t. I, p. 436, note 1.

2. Il avait été conduit à la même conclusion en ce qui concerne la légende des Infants de Lara, telle qu'on la trouve dans les deux rédactions distinctes de la 1[re] Chronique générale et de la Chronique de 1344.

3. P. 485, à propos du romance 17 (= 701 de Durán)

> El buen conde Fernan Gonzalez
> en qual prision estaua..,

M. Menéndez Pidal a noté d'autre part (*Catálogo de la R. Biblioteca*, p. 83 de la 1[re] éd., p. 127 de la 3[e]) que l'auteur de cette rédaction (3[e] chronique générale) n'a dû utiliser que le second tome de la Chronique de 1344, vu qu'on n'y trouve pas « los episodios de la historia de Fernán González ó de Garci González, característicos de la Crónica de 1344. »

cette rédaction sur ce point avec le ms. Esc. X-i-4 peut déjà s'inférer ; il en est bien ainsi en fait :

(f° CCXLVIII) mas el conde don ferran Gonçalez fablo con la reyna doña Teresa madre del rey don Sancho antes que se fuesse sobrel fecho de su casamiento / ca esa doña Teresa embio por el : ⁊ dixol q̄ le faria dar por muger a su sobrina doña Sancha hija del rey don Garcia de Navarra que dizien por sobre nombre Abarca...

...A vos dō Garcia rey d' Nauarra d' mi doña Teresa la reyna vieja de Leō salud como a hermano q̄ mucho amo . Biē sabedes vos como ꝑdimos al rey don Sancho n̄ro padre.

Dans la rédaction que suit Menéndez Pelayo (*Obras de Lope de Vega*, t. VII), Doña Sancha est également « fija del rey don Garcia de Navarra ».

La Chronique de 1344 se distingue donc ici par sa fidélité au Poème, ou plutôt aux deux Poèmes.

Quant à la version portugaise dont le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris nous donne une des rédactions, elle fait bien de Dª Sancha la fille de D. Sancho et la sœur de D. García, comme la Chronique de 1344.

En voici le texte pour la partie correspondante aux chapitres 709-716 de la Chronique générale éditée par M. Menéndez Pidal dans la *Nueva Biblioteca de autores españoles*.

(Fol. 95ᵛ) C° III. Hyndo o conde ꝑa burgos chegoulhe rrecado delrrey dō sancho de leon q̄ fosse a suas cortes. Ele lhe rrespondeo queo faria ⁊ dhy atres dias q̄ chegou aburgos p̃tjo [1] ꝑa la pedindo adš q̄o tirasse da p'ma dos leoneses. El rrey dō sancho sayo arreçeber oconde onrradamēte. Aarraynha nō p̃zia cō ele. porq̄ matara *seu jrmaão Elrrey dō sancho de nauarra*. Despoys q̄ acabarō as cortes Elrrey se cōtentou muyto de hūu açor ⁊ de huu caualo do cōde, E disselhe q̄lhos vendesse. Ocōde se escusou offereçēdolhos g̃ciosamēte. Elrrey nō qˢ. mas todauya oafficou q̄lhos vendesse. nō se podendo ocōde escusar disse q̄lhe p̃zia. cō tal cōdiçā. q̄ selhe nō desse op̄ço acerto dia q̄ dhy adiāte cadadia se dobrasse. Elrrey lhe deu myl m̃cos de p̃ta cō aqle cōdiçā. dandolhe delo g̃ndes firmezas.

Acabado ysto p̃tiosse oconde. ꝑo ante q̄ p̃tisse falou arrª cō ele dizēdolhe q̄ por sseer tyrada a discordia dantre nauarra ⁊ castela. aela p̃zeria q̄ casasse *cō sua sobʳnha* (fol. 96) *filha delrrey dō sancho de nauarra q ele matara*. Ocōde lho outorgou. Arrª fez saber ysto aseu sobʳnho elrrey de nauarra. noteficandolhe q̄ ꝑ aquy podia sseer

1. partio.

vĩgado docõde seo mãdasse chamar afala cõ pouca gente ⁊ hy oꝑndesse. Aelrrey de nauarra prouue deste ẽgano. Eenuyou seꝯ ẽbaxadores aocõde dõ fernã gl'z sobre elo. Ele rrespondeo q̄ lhe p̃zia. ⁊ tomou. v. caualeyros ẽ mulas desarmados ⁊ foysse ao dia q̄ era cõcertado antre eles. Elrrey veeo cõ XXXV. caualeyros acaualo armados. Quãdo ocõde vyo q̄ elrrey lhe mẽtyra disse. ẽ maao dia nacy poys me hã ẽganado, todoo mũdo deuya ssentyr tã g̃nde trayçã. Eu meesmo me vendy ffiando ẽ xpãnos. Agora cay no q̄ me disse o mõge sam paayo. ꝑo ẽ ffym nõ veendo outᵒ rremedio meteosse ẽ hũa h'mida. os escudeiros q̄ cõ ele vijnhã q̄ erã seys. auydo seu cõssellio deliberarõ de hũu deles tornar cõ as espadas q̄ leuauã ẽ t̃io[1] demudado. Eos outᵒs deo fazerẽ saber aos castelãaos. Ysto fecõ elrrey de nauarra cõbatya ocõde rryjamẽte. asua deffesa nõ lhe prestaua. ca erã poucos ⁊ desarmados. ⁊ ouuesse adar. cõ tal cõuẽeça q̄o nõ matariã nẽ aos seꝯ. Dizẽ q̄ esta p̃itesya fez elrrey de nauarra, por q̄ vyo fugir os escudeyros do cõde. ⁊ cuydou q̄ tijnha p'to algũa gẽte. ds̄ amostrou aly seu mylagre auorreçẽdo aq̄le maao ẽgano. cao altar dajg̃ia se p̃tyo ꝑ meo. ⁊ dizẽ q̄ assy esta. O cõde foy metido ẽ g̃ndes ferros. ⁊ leuado ãhuu castelo chamado castro velho. ocõde disse aelrrey. q̄ nõ auya por q̄ teer ꝑsos os seꝯ. Ca por ele ssoo aueria q̃ntos auya ẽ castela.

C. III. I. Os castelaãos sabida ap'sam do cõde. pesoulhes como era rrazõ por ꝑda de tal senhor. Eajũtarõsse os nobres ⁊ fidalgos, ⁊ det'minarõ ꝑ cõselho de hũu. Nᵒ laynho q̄ era onrrado caualeyro de fazerẽ hũa ymagẽ de pedra ẽ semelhãça do cõde. ⁊ q̄a posessen ẽ hũu carro. ⁊ cõ abandeyra de castela na mãao. ⁊ q̄ ag̃rdassẽ aq̄la

1. *trajo* (vêtement).

ymagẽ como fariã a seu senhor ocõde. ɛ q̄ todos morressẽ ou otirassẽ de pˈsan. Esta ymagẽ foy feitã sẽ muyta tardãça. Eajũtarõsse os castelaãos todos de hũu coraçõ ꝑa fazerẽ oq̄ auyã detˈminado. Emosto[1] dš que nõ he esqueecido dos seꝯ fˈuydores. nẽbrousse dõ cõde dõ fernã glˈz ɛ meteo ẽ coraçõ ahũu cõde de lõbardia q̄ vijnha fazˈ sua rromaria asantyago q̄ fosse ueer ocõde q̄ estaua ꝑto de seu camynho. ɛ tãto rrogou ɛ deu aos porteyros q̄ lho leixarõ veer. doq̄l ele foy muy cõtente asy de sua ꝑsença como de sua fala. Despoys foy ocõde de lombardia veer *ajffante jrmãa delrrey de nauarra.* ɛ culpoua muyto por q̄o mylhor homẽ despanha era ꝑso por causa dela ɛ q̄ ꝑ todoo mũdo atijnhã por molhˈ desauẽturada por este feyto. ɛ q̄a louuariã muyto se ela tˈbalhasse deo tyrar da pˈsam. ɛ q̄ aueria gˈnde merecimẽto ante dš. por q̄o cõde dõ fernã glˈz era destruydor dos jnfiees ɛ acrecẽtador da ffe catolica. ɛ q̄ ela nõ podia seer cõ outº homẽ mays onrradamẽte casada por suas vˈtudes ɛ por sua valentia. Passada esta fala. foysse ocõde de lombardia. ajffante nõ lhe esqueeçeo oq̄ lhe ele difˈa. Eenuyou hũa sua dona a veer ocõde fernã glˈz. ɛ cõtarlhe aq̄las cousas q̄ lhe difˈa ocõde de lonbardia. Adona tornou aajffante cõ rreposta do cõde oq̄l lhe disse q̄ aela soomẽte ẽcarregaua ho (fol. 96º) feyto de sua pˈsam. Ca se nõ fora por casar com ela ele nõ fora preso, ɛ q̄ ela opodia bem liurar. ɛ q̄ lhe fˈya por elo semꝑ obrigado. Adona disse aajffante q̄o fosse veer. Ela fezeo ɛ disselhe q̄ lhe pesaua muyto de sua pˈsam por seer achaque dela. Pero q̄o queria tirar daly cõ juramẽto q̄ casasse cõ ela. oconde dise q̄ lhe pˈzia. Elogo jurarõ ambos de casarẽ vijnda anoyte. Ajffante foy onde oconde estaua preso ɛ filhoo pela maão. ɛ disselhe q̄ se fossen ɛ forõsse fora contˈ castela. Oconde hya ẽ ferros ɛ nõ podia ben andar. Eajffante ho ajudaua. E asy andarom ataa q̄ amanheeçeo ɛ cõ rreçeo de nõ sseerẽ descubertos fõrose meter ẽ hũm mato. ɛ jazendo aly. hũu creligo de nauarra q̄ andaua aacaça. veeolhe ho açor cõ aperdiz onde estaua õconde[2]. Evyoo ɛ ajffante ɛ conheçeos ɛ disselhes. Treedores nǫ uos poderees hyr. q̄ eu uos leuarey aelrrey de nauarra. Oconde lhe disse q̄o nõ fezesse ɛ q̄ lhe darya ẽ castela hũa cidade. ho crelygo nõ curou dysso. ꝑo pˈso da fremosura da jffante. disse q̄ sseo leixasse fazer sua voõtade cõ ela que os leixaria hyr. Oconde nõ querya. Ajffante veẽdo

1. *Sic* (le premier *o* paraît avoir été fait sur un *y*) : *mostro* ?

2. Dans le Poème et la Chronique générale (texte Marden-Pidal), ce sont les chiens bassets (*podencos*) de l'archiprêtre qui conduisent celui-ci dans le fourré où se trouvent les fugitifs. L'emploi de l'autour pour la chasse à la perdrix à peu près exclusivement est attesté par un texte de Pedro López de Ayala que cite M. Menéndez Pidal au t. II du *Cantar de mio Cid*, p. 429 ; et le même passage nous apprend que le plus grand nombre et les meilleurs de ces oiseaux à l'état sauvage se prenaient « en una villa frontera de Navarra que llaman Santa Cruz de Canpeço », au nord de Logroño et de la sierra de Codes. Peut-être avons-nous là par conséquent un trait bien local. Cf. une note de M. Pitollet dans le *Bull. hisp.*, 1902, p. 158, sur le cas que l'on faisait des *adtores*. Plus loin on voit que le comte prend à l'archiprêtre le sien.

aneçessidade ẽ que erã postos. disse q̄ era mylhor de jejũarẽ aq̄le pecado que auerem de morrer. ⁊ alongousse hũu pouco do conde. ocreligo lançou os braços ẽ ela. Ajffante filhouo cõ ambalas maãos. dizẽdo treedor oque cuydas nõ sse fara[1]. ⁊ chamou oconde q̄ lhe acorresse. Oconde veeo ⁊ tyrou ocuytelo do creligo[2] ⁊ degolouo. ⁊ tomou asua mula ⁊ os vestidos ⁊ oaçor[3]. Vĩjda anoyte caualgou ajffante na mula. ⁊ oconde detras. ⁊ forõsse caminho de castela. ⁊ como foy dia meterõsse antre huas aruores espessas. Edepoys q̄ veeo anoyte começarõ andar ⁊ amanheeçeolhes e hũu escarpado. ⁊ põr tãto nõ leixarõ de andar. Ehyndo assy auẽdo pouco passado do dia. vyrõ vijr abandeyra de castela cõ os castelaãos q̄ auyã partido de belfurado. Ajffante q̄a vyo p'meyro disse° ao cõde. ⁊ *q nõ sabia se era de almãçor ou delrrey seu jrmaão.* nõ podendo conhecer abandeyra desuyarõsse do caminho. Tanto se chegou abandeyra q̄o conde conheçeo q̄ era asua. ⁊ disse aajffante. Senhora estes sson meꝯ vassalos q̄ me vẽe buscar. ⁊ todos sson vossos assy como meꝯ. Ela foy muy leda ⁊ teueo ẽ mercee adš. Oconde vyo hũu homẽ. ⁊ disselhe q̄ fosse aaq̄la gente q̄ parecia ⁊.q̄ lhes disesse como ele hya ꝑa eles. Os castelaãos forõ sobeiamẽte ledos ⁊ foronsse ꝑao conde. quyſ'onlhe beysar as maãos ⁊ os pees. Ele disse q̄o no fezessen aele. masaajffante por q̄o liuarara de morte. Eles asy ho fezerõ. dizendo vos ssooes nossa senhora. Ca uos nos auees tyrados de seruydoõe dandonos nosso senhor q̄ auyamos ꝑdido. Dhy se forõ abelfurado q̄ era op'meyro lugar de castela q̄ p̃tya cõ nauarra. hy tirarõ os ferros ao cõde ⁊ partirõse ꝑa burgos onde forõ cõ g̃nde p̃zer ⁊ honrra rrecibidos. hoconde ⁊ ajffante deceron na ssee dando g̃çaš ads ⁊ aasua bẽ auẽturada madre. Dhy apouco fez oconde festa de seu casamẽto cõ ajffante dona sancha honrradamẽte segundo faz'se deuya.

1. Cette scabreuse scène comporte ici moins de détails que dans le Poème et le texte Marden-Pidal. Si l'infante s'y résigne aussi facilement à faire pénitence pour le péché, elle ne va pas jusqu'à confier au comte la garde des vêtements de l'archiprêtre. Le Poème représente-t-il une amplification de cet épisode si franchement picaresque, ou la version ci-dessus est-elle au contraire une édition expurgée?

2. Cf. Menéndez Pidal, *Homenage a Menéndez Pelayo*, t. I, p. 473, n. 1. Dans le Poème. rien n'indique que l'archiprêtre ait été égorgé avec son propre couteau :

El conde a la dueña non podia ayudar,
Ca tenia grrandes fyerros e non podia andar,
(Su) cuchyello en la mano ovo a ella llegar,
Ovyeron le entrramos al traydor matar. (str. 650.)

*Su*, en admettant qu'il ne soit pas, comme propose M. Carroll Marden, à retrancher, ne peut se rapporter qu'au comte. Mais dans la Chronique, texte Pidal-Marden, il y a « llego el conde con el su cuchiello dell arçipreste en la mano, e mataron le alli amos a dos ».

3. Le ms. X-i-4 ne mentionne pas les vêtements, à la différence du Poème (str. 651):

La mula e los pannos e el mudado açor.

Toute cette fin diffère à la fois du texte de Pidal (c'est-à-dire celui de la *Nueva Bibl. de Aut. Esp.*) et de la Chronique de 1344, au moins quant à la lettre (cf. Pidal, *Romancero de Fernán González*, p. 476, note). Suivent les ch. III. II et III. III, à peu près équivalents, respectivement, aux ch. 714 (avec la variante *tres meses* au lieu de *trece meses*) et 715, mais avec cette différence que Dª Sancha parle de D. García comme de son frère :

A condessa dona Sancha auẽdo g̃nde pesar da p'son de *seu jrmaão* q̄ estaua p̄so. fallou cõ os castellaãos dizẽdolhes assy. Amigos bẽ sabedes como saq̄y da p'son ocõde vosso senhor ẽ queeo tijnha *meu jrmaão el rrey do g̃cia*. por q̄ oje en dia tẽ de mȳ g̃nde q̄retla. ca tẽ q por mȳ lhe veo este mal ẽ q̄ oje esta. Eagora oconde he muy hyrado cõtra mȳ ɛ nõ me q̄r dar *meu jrmaão* nẽ osacar da p'son. Por q̄ uos rrogo q̄ uos sejades tã mesurados q̄ nos rroguedes oconde. ɛ ajades cõ elle q̄ me de *meu* (pl. 97°) *jrmaão* ɛ eu auerey q̄ uos g̃decer semp̄...

Le chapitre s'arrête sur les mots : « ... Elrrey dõ g̃cia depoys q chegou aseu rreyno foysse pa *castelta* », où il faut lire *estelta* (cf. texte de Pidal, p. 417, l. 6. Le chapitre IIII. IIII équivaut au 715 de Pidal : il manque la phrase « assi como el aguila fambrienta. en la caça quando se quiere cebar ». Le suivant, à la fin du 714 et au 716 (*burneda* pour *burneua; Val perrij* pour *val pirri*) à peu près exactement :

ɛ q'f'a leuar acõdessa dona Sancha sea pod'a au' p̄ algũa maneyra ɛ esto por faz' ao conde mayor desonnra. mas g̃dousse ella muy ben de tal cousa ɛ nõ quys sayr a elte nẽ veello

Mais au lieu de la transition qui termine dans le texte de Pidal le récit de la bataille entre Fernán González et D. Sancho de Navarre « agora dexamos... », nous trouvons l'équivalent de ce que donnent la Chronique de 1344 et celle d'Arredondo (cf. Carroll Marden, *P. de F. G.*, p. 109, n. 23) :

... ɛ oconde dõ fernã gl'z lhe deu ẽ esta lide hũa ferida de q̄ despoys morreo.

***

Vu la diffusion de la Chronique dite de 1344 avant l'apparition de celle que publia Ocampo, on doit s'attendre à voir qualifier Doña Sancha de *sœur* du roi García dans les textes antérieurs à cette apparition.

Tel est bien en effet le cas pour le *Valerio de las historias escolásticas* de Diego Rodríguez de Almella, qui fut imprimé en 1487 et eut tant de vogue pendant un siècle[1]. Dans l'édition de 1541, contemporaine de la publication d'Ocampo, nous lisons au l. VI, titre VII, « de la fe que las mugeres guardaron a sus maridos », chap. III :

En el titulo del amor q̃ es entre el marido ꝛ la muger es dicho de como la cõdessa doña Sancha muger del conde don Fernan Gonçalez de Castilla guardo ꝛ ouo gran fe al conde su marido en dos grandes peligros que ella se puso por amor del : ꝛ lo libro de prision ꝛ muerte en q̃ estaua. El vno fue quando por *su hermano el Rey don Garcia de nauarra* estaua preso/ lo fue ella a ver al castillo. El otro peligro fue quãdo lo libro de la prision del rey don Sancho d' leon ꝛ quedo ella enla carcel, y el cõde salio con sus paños della vestido.

Et au l. IX, tit. I, chap. IV (fol. LXXVIII) :

Estando preso el conde fernan gonçalez d' Castilla en poder d'l rey don Garcia de nauarra en vn castillo llamado castro viejo. Uiendo la infanta doña sancha *hermana del dicho rey don Garcia* como *su hermano* auia preso a mala verdad al conde don fernan gonçalez...

Plusieurs des historiens qui ont écrit postérieurement à la publication de la Chronique générale par Ocampo, c'est-à-dire à l'année 1541, ont naturellement suivi la version qu'ils y trouvaient au sujet de Sancha. Vassée, en 1552[2], précise bien :

Tarasia Regina Legionensis, Sanctii Auarcae Regis Nauarrae filia, capitali odio in Comitem Castellae incensa... persuasit illi, vt Sanctiam *Garsiae Tremuli filiam*, *neptem ipsius ex fratre*, uxorem duceret...

De même Julián del Castillo, dans son *Historia de los Reyes godos que vinieron de la Scythia d'Europa*, etc., publiée en 1624, par son fils Fray Gerónimo de Castro y Castillo (p. 173) :

Despues desto, la Reyna doña Teresa, que desamaua de muerte al Conde Fernan Gonçalez, le habló un dia, y le dixo, q̃ le haria dar por muger a doña Sancha *su sobrina hija del Rey don Garcia de Nauarra*...

1. Voir mon livre *Les histoires générales d'Espagne*, p. 16-18.

2. Dans Beale, t. I, p. 600-601. Voir, sur Vassée, *Les histoires générales d'Espagne*, p. 158-168, et l'article rectificatif de M. Amalio Huarte Echenique dans la *Revista de archivos*, 1920.

Comme on sait, ce sont là des écrivains sans beaucoup d'autorité ni d'esprit critique. Si nous passons aux grands historiens, nous voyons que ni certains détails ni même l'ensemble du récit de la Générale ne leur ont paru insoupçonnables. Zurita n'est à mentionner ici que pour mémoire : il passe rapidement sur les premiers rois de Navarre (*Anales* I, 11), son sujet étant l'histoire de l'Aragon; et, pas plus que Rodrigue, qu'il cite à ce sujet, il ne parle de Doña Sancha ni de ses aventures. Mais déjà Garibay, dans son *Compendio* (1571), tout en résumant, d'ailleurs sans la prendre pour son compte, l'aventure du comte et de doña Sancha (X, 10; t. I, p. 529), relevait l'erreur de la Générale en ce qui concerne les liens de parenté de la princesse avec Doña Teresa et Don García; malheureusement sa correction se complique d'une erreur plus grave, où l'a entraîné sa chronologie très défectueuse, et qui consiste à dédoubler les rois de Navarre D. Sancho Abarca et son fils don García Sánchez, en donnant à celui-ci comme successeurs un D. Sancho, puis un D. García qui serait celui que l'histoire désigne par le surnom de *el Tembloso*[1] :

... refieren mas, que la Reyna doña Theresa, madre d'el Rey (D. Sancho)... trató cautelosamente casamiento en el año de nueuecientos y treynta y dos, segun la comun opinion, con el conde para con la infanta Doña Sancha *su hermana*, que la chronica General llama *sobrina*, deziendo ser *hija de Don Garcia* el Tembloso Rey de Nauarra. El engaño que en esto recibieron los copiladores de aquella chronica, y como la infanta Doña Sancha era *hija d'el Rey Don Sancho* Abarça, y *hermana d'el Rey Don Garci Sanchez*, y no d'el Rey Don Garcia el Tembloso, queda declarado en la historia del Rey dō Sancho el Gordo, y manifestar se ha mas, Dios mediante, en la historia de Nauarra, donde se verá claro el daño, que hasta agora han tenido todos los

1. On verra aux chapitres VII-XIX du livre XXII du *Compendio* les raisons alléguées par Garibay en faveur de cette nouveauté.

Voici sa chronologie pour les rois de Navarre de cette période :

| | Era. | Année. |
|---|---|---|
| Sancho Abarca. . . | DCCCCXXXIX. . . | 901 |
| *Garci Sanchez. . . .* | *DCCCCLVIII. . . .* | *920* |
| *Sancho . . . . . .* | *MVII . . . . . . . .* | *969* |
| Garcia el Tembloso. | MXXXI . . . . . . | 993 |
| Sancho el Mayor . . | MXXXVIII. . . . . | 1.000 |
| Garci Sanchez . . . | MLXXII. . . . . . | 1.034 |

auctores, oluidando en la succession suya dos Reyes de Nauarra, que en su deuido lugar manifestará nuestra chronica (l. X, cap. X; t. I, p. 529).

En effet, au ch. XXXIII du livre IX, où il traite de D. Sancho *el Gordo*, il relate une première fois l'histoire de Doña Sancha,

que muchos sin fundamento alguno dizen ser hija d'el Rey Don Garcia el Tembloso, creyẽdo ser hermano de la Reyna Doña Theresa, siendo en effecto el Rey Don Garcia y *(sic)* Tembloso visnieto d'el Rey Don Sancho Abarca, padre d'esta Reyna. Esta infanta Doña Sancha antes era hermana de la mesma Reyna, hija d'el Rey Don Sancho Abarca... (p. 466).

Ambrosio de Morales, qui loue Garibay d'avoir manifesté de la méfiance pour les « cuentos de guerras y prisiones del Conde Fernán González », ne prend même pas la peine de chercher ce qu'était en réalité l'héroïne :

Y Garibay notó muy bien muchas destas cosas desconcertadas y sin buen tino. Por esto lo dexo[1] todo : quien tuuiere gusto de leerlo, en la Corónica General que anda impressa lo hallará, y en otros libros harto comunes, y públicos sacados della. Todavia quiero poner un exemplo, para que se parezca mi justa queja en tener mucho de aquello por mezclado con fábulas, siendo verdadero. Es verdad que el Rey de Navarra prendió al Conde Fernan Gonzalez y a sus hijos, porque asi se halla en los Anales Compostelanos, añadiendo que habiéndolos prendido en Aronia los mandó lleuar a Pamplona. Esto dicen aquellos Anales sucedió el año de muestro Redentor novecientos y sesenta, señalado allí por la Era novecientos y noventa y ocho. Prosigue la Corónica General tales particularidades en la manera de soltarse el Conde, y volverse a Castilla, que con poca advertencia se verá el poco concierto y menos verisimilitud que en ellas hay. En el hecho hay estas faltas, ¿ pues quantas mas hay en el tiempo, y en las personas y en los lugares? El que lo prendió, dice, fué el Rey Don Garcia Abarca. La que lo hizo prender con mal engaño Doña Teresa, madre del Rey Don Sancho el Gordo, y hermana del Rey Don Garcia Abarca. Y todo esto dice sucedió el año de muestro Redentor novecientos y veinte y ocho. Sin todo esto no han de faltar milagros espantosos, oirse una voz en el ayre, sin decirse lo que dixo, y henderse la Ermita con su altar por medio, y parar todo en una gran blasfemia del Conde (*Corónica general de España*, l. XVI, cap. XXXIV, t. VIII, p. 273 de l'édition Cano).

1. L'édition de B. Cano accentue *dexó*. Je crois qu'il faut lire *dexo*.

Le livre où Morales, précurseur en bien des points de l'hypercritique Masdeu, rejette ainsi, comme une indigne légende, le récit de la Générale, n'a paru qu'en 1586. A ce moment, le *De rebus Hispaniae* de Mariana, dont les vingt premiers livres furent imprimés en 1592, était déjà rédigé, et si l'auteur a marqué « Ambrosius de Morales » sur la liste de ses sources[1], c'est que ce dernier avait publié ses sept premiers livres antérieurement; aussi ne s'est-il pas arrêté à considérer la vraisemblance de l'épisode et sa critique retarde-t-elle sur celle de son prédécesseur : on sait du reste qu'il transcrivait plus de choses qu'il n'en croyait[2]. Il corrige pourtant le récit de la Générale sur le point qui nous occupe : pour lui Doña Sancha est la sœur de Doña Teresa et du roi García :

Praeterea Therasiae viduae Reginae astu, cum patris vlciscendi cupiditate aestuaret, Sanctia eius *soror* Comiti pacta est : Vrraca comitis uxor defuncta erat. Sanctia apud Garsiam *fratrem* Vasconum Regem... (VIII, 7.)

Ailleurs (VIII, 4), il compte Teresa et Sancha parmi les filles de Sancho Abarca. Remarquons en outre qu'il place les faits en 958-959, et non pas en 927-928, comme la Générale. L'édition de 1624 traduit fidèlement le latin :

Demas desto, por astucia de la Reyna viuda doña Teresa, que deseaua vengar la muerte de su padre, se concertó que doña Sancha *su hermana* casasse con el conde. La qual estava en poder de don Garcia *hermano de las dos*, Rey de Navarra : era ya doña Vrraca muerta, la primera muger del Conde.

Je citerai également le *Catálogo real y genealógico de España*, de Rodrigo Méndez Silva, paru pour la seconde fois en 1656, non pas que l'auteur fasse preuve toujours de bon sens, puisqu'il énumère sans la moindre inquiétude les rois d'Annius, mais parce que lui aussi, faisant allusion au comte Fernán

1. Voir mon *Mariana historien*, p. 137 et 449.

2. *Ibid.*, p. 296. Il dit encore ailleurs, précisément à la fin du livre VIII, où il a raconté les aventures de Fernán González, de son fils et de Sancho *el Mayor* : « Tragœdias scribere videor & fabulas : sed ipsis Hispaniae historiis non quasi commentitia sed facta eiusdem generis multa memoriæ sunt commendata. nos fidem neque adiungimus, neque detrahimus : quam res meretur ex se lectores statuant », (éd. 1592, p. 398).

González « que murio en Burgos año 970 », parle de sa seconde femme, doña Sancha,

exemplo de lealtad, y amor à los casados, digna de mayores encomios, que Micol, esposa de David; Isicratea, de Mitridates; Sulpicia, de Lentulo; y Cornelia, del gran Pompeyo; Era infanta de Navarra, hija legitima del Rey Don Sancho Abarca (p. 45).

Pour clore cet exposé, qu'on pourrait allonger indéfiniment, mais sans autre utilité que celle de nous fournir d'autres échantillons de la critique des historiens de l'Espagne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, disons que Lafuente, qui rejette en note et ne relate que pour mémoire les aventures de Fernán González, fait également de Doña Sancha la sœur de Doña Teresa et la fille de Sancho Abarca (parte II, libro I, ch. XVI, t. II, p. 270 de l'éd. en 15 tomes, 1861), et que M. Fernández de Béthencourt, qui ne retient de l'affaire de Cirueña que ce qu'en disent les *Annales Compostellani* (t. I, p. 346), est du même avis en ce qui concerne Doña Sancha (t. I, p. 352-3 et 448) : sur ces deux points, il n'a fait que se conformer à la réserve et à l'érudition éprouvée de Salazar y Castro (*Casa de Lara*, t. I, p. 49).

* * *

Que disent les romances ? Dans le n° 701 de Durán, *El buen conde Fernan Gonçalez en cruel prision estaua*, dû au *Caballero Cesáreo* (1566), l'héroïne, *naturellement*, remarque M. Menéndez Pidal[1], est la *fille*, comme dans la Chronique (entendons la Chronique éditée par Ocampo), et non la *sœur*, comme dans le Poème. C'est également *hija* que disent les romances 702 de Durán[2], *En prision estaua el conde*, dû au même *caballero Cesáreo* (1566), et 698, *Haciendo estaba unas ferias*[3], de Fuentes (1550); ceux de Sánchez Burguillos, reproduits par M. Menéndez Pidal[4], et sûrement aussi postérieurs à 1541, puisque l'auteur, né en 1512, suit pas à pas la Chronique[5]. Quant au

1. *Homenage á Menéndez Pelayo*, t. I, p. 485, n° 17.
2. *Ibid.*, n° 18.
3. *Ibid.*, n° 11.
4. *Ibid.*, n° 25 et 28.
5. *Ibid.*, p. 489.

romance 700 de Durán[1], *Preso está Fernan Gonçalez, el gran conde de Castilla*, que M. Menéndez Pidal estime inspiré par l'*Estoria del noble caballero el Conde Fernan Gonzalez, con la muerte de los siete infantes de Lara*, parue trente ans avant la Chronique générale, il n'y est question ni de fille ni de sœur, mais d'*infanta;* de même que dans le n° 706[2], *Preso está Fernan Gonçalez el buen Conde castellano*, inspiré à la même source et consacré à l'emprisonnement du comte par le roi de Léon, Sancho Ordoñez, la fidèle épouse n'est désignée que par le mot de *condesa*; de sorte que ces deux romances, manifestement plus anciens, et remontant indirectement à la Chronique de 1344[3], ne décident rien.

En somme, aucun ne présente Doña Sancha comme la sœur du roi García; aucun ne reproduit sur ce point le *Poema de Fernán González*, non plus que le *Rodrigo*, qui fait de la jeune femme, on l'a vu[4], la femme d'un Sancho Ordóñez, roi de Navarre, et l'appelle Constance.

*(A suivre.)* G. CIROT.

1. *Homenaje*, n° 76.
2. *Ibid.*, n° 7.
3. *Ibid.*, p. 473 et 475.
4. *Bull. hisp.*, 1921, p. 8.

# PEDRO MEXIA, CHRONISTE DE CHARLES-QUINT

(*Suite*[1].)

---

## APPENDICE III

### Les Emprunts de Sandoval.
### Table de concordance avec le ms. 3779 de la Biblioteca Nacional.

[Relacion de todo lo sucedido en las comunidades de Castilla y otros Reynos Reynando el Emperador Carlos V (Anonyme)[2].]

Cap. I. — Ce chapitre commence à la mort de Ferdinand et contient les documents suivants : « Testamento que hiço el Sr don Fdo que aya Sta gloria » (avec sa lettre au prince Charles) (= S[1] L. I, § 62); « Carta que ymbio el Principe ñro Sr al Card[1] despaña » (= S[1] L. II, § 4); « Carta que ymbio el Principe a la reyna Xermana » (= S[1] L. II, § 4); « Carta que ymbio el Principe ñro Sr al Ynfante su hermano » (= S[1] L. II, § 4).

Cap. II. — Événements de Valladolid, dispositions prises par le cardinal Cisneros, troubles qui en résultèrent, et « Carta que Valladolid ymbio al alteza a Flandes » (= S[1] L. II, § 18, 19, 20, jusqu'à : « detuvose el cardenal... » et L. III, § 6).

Cap. III. — Le couronnement de Charles est représenté à Valladolid en divertissement (Non suivi par S[1]).

Cap. IV. = S[1] L. III, § 20, plus un passage sur les événements de Valence et Barcelone.

Cap. V. = S[1] L. V, § 6, et quelques passages du L. V, § 9 (p. 31, depuis : « un hombre cordonero » à « ... priesa que pudo » et p. 32, depuis : « à 5 de marzo salio de su palacio... » à : « reínos »; et depuis : « la justicia de Valladolid... » à la fin du paragraphe).

Cap. VI. — « De como se celebraron las Cortes en la Coruña, y hechas, de lo que mas suçedio » (= S[1] L. V, dernier alinéa du § 11 et premier alinéa du § 13).

1. Voir *Bull. hisp.*, 1920, p. 1 et 256.

2. On lit toutefois en marge du ms : « El autor desta Relacion se llamava Ayora natural de Palencia y noble y siguio las comuniddes y fue de los perdonados. » Puis, d'une autre écriture : « este fue de Cordova y caso en Palencia. » [Cf. *Boletín de la R. Acad. de la Historia*, 1890, t. XVII, p. 445 (art. de Cesáreo Fernández Duro). G. C.].

Cap. VII. — « Como acavadas las cortes su M[d] embarco y los males que suscedieron en Castilla ». S[t] suit très peu la Relation pour l'embarquement (L. V, § 28) et pas du tout pour les événements de Zamora. Il le suit pour l'assassinat de Tordesillas à Ségovie (L. V, § 31) depuis la page 85 : « quiso les manifestar la negoçiacion que traia .. » jusqu'à la fin, n'ajoutant que ce simple détail : « Yba (Tordesillas) encima de una mula y vestido de sayon y tavardo de terciopelo carmesi ».

Cap. VIII. — « Como vino à Valladolid el card[l] de Tortosa para remediar si pudiesse estos males » (= S[t] L. V, § 39, moins les premières lignes).

Cap. IX. — « De como se rebeló la çiudad de Guadalajara » (= S[t] L. V, § 43).

Cap. X. — « De como se rebelo la çiudad de Burgos, y de la desastrada muerte de Jufre aposentador ».

S[t] s'est peu servi de ce chapitre. Il rapporte cependant d'après lui (L. V, § 40) les paroles vengeresses de Jufre, mais les allusions au charbonnier, à Vivar del Cid, à l'ambassadeur de France, au curé et à l'intervention des chevaliers, proviennent d'une autre source.

Ici se place une longue digression à laquelle S[t] fait allusion (L. VI, § 12). L'auteur de la Relation écrit en effet : « Porque V[ra] S̃ria (?) sepa algunas de las cosas, de los juiçios y algunas Profeçias de sancto Ysidro y otros sanctos que halle scriptas de letra antigua de muchos tpos antes a esta parte acorde de poner aqui algunas aunque al parecer le pareçeran cosas espantables... ». Et il cite successivement plusieurs « juyzios ». L'un d'eux est ainsi mentionné : « Estas son las cosas que dixo Andres de la Inojossa vz° del burgo de hosma quando se quiso morir en el hospital de la Trinidad en Salamanca en el año de 1515 ». Viennent ensuite « las Profeçias que hizo sant Ysidro y Fray Juan de Rocaçisla y Merlin y otros doctores... »; la « Profeçia de S[t] Juan Damaçeno » ; « un planto que sancto Ysidro lloro é hizo sobre España » ; la « Profeçia que escrivio maestro Unay frayle menor aleman de la Horden de Sanctiespiritus » et « ciertas profecias glosadas año 1521 ». L'écrivain, qui a rassemblé toutes ces prophéties pour son histoire, croit fermement à tout cela et se juge très près de la fin du monde.

Cap. XI. — Contient une lettre que Tolède envoya à Valladolid et la réponse faite (S[t] n'en donne que le compte rendu L. V, § 7, puis une page pour dire que le cardinal envoya Ronquillo sur Ségovie et fit publier des « mercedes » pour maintenir Valladolid dans le devoir.

Cap. XII. — « De lo que acaecio en la ciudad de Leon » (= S[t] L. VI, § 11). C'est à la Relation que S[t] fait allusion : « Dice esta memoria... » etc.

Cap. XIII. — « De como se rebelo la villa de Madrid. »

Reproduit par S[t] L. V, § 41, jusqu'à : « Levantaronse... », puis L. V,

§ 44, depuis : « Un caballero principal... » (p. 131) jusqu'à : « ... y desde alli hizo á los de Segovia.... » (p. 131), et L. V, § 46 en entier.

Vient ensuite, dans la Relation, une lettre de Leon à Valladolid non citée par S[1], un passage reproduit par lui (1[er] alinéa du § 47, L. V) et deux lettres du roi, dont il donne le compte rendu (L. V, § 42).

Cap. XIV. — « De lo que hizo el alcalde Ronquillo sobre Segovia » (= S[1] L. V, § 47).

Cap. XV. — « De como se levantó la ciudad de Murcia y de como fue halla el alcalde Legiçamo y lo que mas sucedio » (= S[1] L. VI, § 14, 1[er] et 2[e] alinéa). Le discours de Gonzalo de Ayora est reproduit intégralement par S[1] (L. V, § 35).

La Relation est interrompue au fol. 75. Quatre chapitres manquent.

Cap. XX. — « De lo que hizo Joan Arias Sr. de Torrejon en favor de la fortaleza de Madrid y de los daños de Torrejon y otros lugares. »

Fournit tout le § 49 du L. V de S[1]; et, dans le § 50 du L. V, la dernière phrase sur Ciempozuelos et Alcalá est le résumé de la dernière page de ce chapitre.

A la fin du § 49, L. V, S[1] rapporte, d'après la Relation, la résistance des habitants de Mostoles contre Juan Arias qui venait de les piller : « Acudieron todos sobre ellos cuando salian cargados, y quitáronselo todo sin querer matar á ninguno ». La Relation ajoute le détail pittoresque suivant : « ... excepto a un hombre que hiba tan cargado de ropa como de codicia que apenas podia andar que jamas quiso dexar la presa y rrobo que llebaba hasta que a lanzadas lo mataron y aun estando para morir nunca le pudieron arrancar de la mano una gallina ».

Voici, d'autre part, comment l'auteur de la Relation raconte les événements de Ciempozuelos, auxquels S[1] fait allusion :

« Otro lugar que esta çerca destos que he dho, llamado Ciempozuelos, de al pie de 600 vez[nos], que es de don Fernando de Bobadilla, que tiene título de conde, se le halço diciendo que querian ser de la corona real, y con este apellido los p̃rales labradores convocaron á todo el pueblo á ello, y como ya todos los coraçones estavan alterados, no obo mucho que hazer en los levantar, y estavan todos tan çiegos y ganosos de andar en mal, que hasta un hombre rico labrador vz[o] de este lugar, el mas rico y de muy buen seso que abia en gran parte (que nunca le vieron hazer ni dezir ningun desconcierto), les hizo a todos un largo razonamiento, y entre otras cosas que propuso, concluyo diciendo : « Ea, ombres, todos procuremos por la libertad, » y ¡ viba el rey y la reyna, y muramos todos contra Fernandillo (dicien- » dolo par el conde de Chinchon su Señor), y veamos que nos hara ! » Y con esto, todos fortalecieron su lugar y armaronse rondando y guardándose lo mejor que pudieron. Y como don Fernando de Bobadilla su Sr. lo supo, allego mucha gente de sus amigos y parientes, y

con mucha de su gente y tiros vino sobre ellos y cerco todo el lugar, y con el artilleria començo á jugar con ellos y derroco algunas casas; y despues de aver pasado entre ellos ciertas porradas y porfias, entroles el lugar por fuerça y prendio y castigo y justiçio à los mas culpados; y al labrador que dizimos desuso, arrastro y ahorco y tomole la mitad de todos sus bienes, que eran muchos en mucha cantidad, y la otra mitad, por rruego, dejo para sus hijos. »

Cap. XXI. — « Que fabla de lo que acontecio al alcalde Leguiçano en Murcia » (= S[1] L. VI, § 14).

Cap. XXII. — « Que fabla del socorro que vino de Toledo á los de Segovia y como se partieron el alcalde Ronquillo y D. Antonio de Fonseca en Medina del Campo y de la quema y destruiçion della. » A peu près tout le paragraphe 54, L. V de S[1] est la copie de ce chapitre (depuis : « A. de Fonseca penso hacer... », jusqu'à : « Los de Medina mostraron... », puis de : « Quemose todo el monasterio... », à : « Con esta plaga quedó la villa de Medina... » (p. 156).

Cap. XXIII. — « Que fabla de como se levanto Valladolid, y de los daños que se siguieron. » Constitue, dans S[1], le paragraphe 2, L. VI, à partir de : « Asi juntos 5 ó 6000 hombre... » (p. 172), et le paragraphe 27 du même livre, jusqu'à : « Habló muchas vezes Juan de Padilla... » (p. 224).

Cap. XXIV. — « Que fabla de como se juntaron los pueblos de Avila a hazer junta y de alli se fueron a Tordesillas y de lo que alli hizieron » = S[1] L. VI, §§ 28, 29, 30, 31. Ce chapitre contient en outre la lettre du roi à Valladolid pour la nomination des trois gouverneurs (de Bruxelles, 9 sept. 1520).

Cap. XXV. — « Que habla de como el card[l] de Tortosa se quiso hir de Valladolid y no le dexo la communidad » = S[1] L. IV, § 33.

Cap. XXVI. — « De como se alvoroto Ubeda y de la quema del lugar de Xada y de como se fue el card[l] de Valladolid secretamente » = S[1] L. VI, §§ 6, 34, 35.

Cap. XXVII. — « Que abla como despues de ydo el cardenal de Valladolid obo muchas rebueltas en la villa. » Contient un épisode des troubles de Valladolid non mentionné par S[1] (voir Appendice III), puis la « carta requisitoria » de la Junta, et ce que la Junta écrivit à l'Empereur (= S[1] L. VII, §§ 1, 12, et L. VI, § 32). Vient ensuite une lettre de l'Amiral à Valladolid (de Cerbère, 22 oct.), celle de Burgos à Valladolid (= S[1] L. VII, § 5), les « capítulos de Burgos » (id. S[1]), la lettre de la Junta à Burgos[1] (= S[1] L. VII, § 7), la suite des troubles de Valladolid (S[1] L. VII, § 10), la lettre de Medina del Campo au card[l] de Tortosa (= S[1] L. V, § 54, p. 161), et six pages très détaillées sur le couronnement de Charles à Aix-la-Chapelle (f° 129 de la Relation).

1. La lettre de Burgos à la Junta, donnée par Sandoval (L. VII, § 8), n'est pas dans la Relation.

Cap. XXVIII. — « Que habla de como se hordenaron estos capitulos de la junta diciendo que hera en favor del reyno » = S[t] L. VII, §§ 16, 17, 18, 19.

Cap. XXIX. — « Que habla de la embaxada que trajeron los que la villa de Valladolid ymbiaron á los S[res] del consejo » = S[t] L. VIII, § 20 et § 21, jusqu'à : « Como lo guerra era entre parientes... »

Cap. XXX. — « Que habla de como se combatio Alaejos. » Pas dans S[t] (Voir Appendice VI). Contient ensuite la lettre du comte de Benavente à Valladolid (= S[t] L. VII, § 21, p. 427), et raconte les efforts de l'Amiral pour réduire Valladolid (= S[t] L. VII, § 22).

Cap. XXXI. — « De como embiaron los capitulos á su M[d] á Flandes y de las cosas que en esta corte hizieron y acaescieron en Valladolid. » Renferme la lettre de la Junta au roi de Portugal (S[t] L. VII, § 13, jusqu'à : « No he podido saber... » (p. 397). La Relation ajoute que la Junta écrivit aux rois de France et d'Angleterre.

Cap. XXXII. — « De los grandes ejercitos que se juntaron de ambas partes » = à peu près S[t] L. VIII, § 3, jusqu'à : « El campo de los caballeros... » (p. 16). Vient ensuite l'« Instruiçion que la junta dio á sus capitanes (= S[t] L. VII, § 23) et la « carta de los capitanes de la junta (= S[t] L. VIII, § 2).

Cap. XXXIII. — « De las cosas que subcedieron entre tanto que se juntaban los exercitos » = à peu près S[t] L. VIII, § 4, depuis : « Fueron el presidente... » (p. 22), jusqu'à : « En esta coyuntura... » (p. 23), et L. VII, § 5 et § 6, jusqu'à : « ... se alzase de Medina. » (p. 27).

Cap. XXXIV. — « De como los capitanes de las comunidades alçaron su real de sobre Ruiseco[1] e los grandes cobraron a Tordesillas y a la reyna » = S[t] L. VIII, § 8, jusqu'à : « El conde de Haro... » (p. 40), et le § 9 en entier.

Cap. XXXV. — « De como los capitanes de la com[d] se vinieron á Valladolid y de como derrocaron muchas cassas » = S[t] L. VIII, § 11. — C'est en outre à ce chapitre que S[t] emprunte (L. V, § 2) l'alinéa qui commence : « Que no habia moneda en todo el reino... », jusqu'à : « Además de esto... »

Cap. XXXVI. — « De como los deputados de la junta desvaratados vinieron a Valladolid e reycieron otra bez su junta » = S[t] L. VIII, § 12 et § 13, jusqu'à : « con grandisimo contento.... » (p. 59).

Cap. XXXVII. — « De ciertas cosas que acaesçieron en Valladolid en este tiempo. » N'a qu'une demi-page. Dit comment la ville voulut nommer des « alcaldes ordinarios » et comment « los de las casas de los linages » ne le permirent pas.

Cap. XXXVIII. — « De lo que acaescio en Cigales y del combate de Fuentes » = S[t] L. VIII, § 14.

1. Rioseco [G. C.].

Cap. XXXIX. — « De los daños que Valladolid recivia cada dia de los de Simancas » = S[t] L. VIII, § 15, jusqu'à : « Con tanta rotura... », et de : « Volviendo pues... », à : « Queriendose vengar... » ; puis L. VIII, § 27, § 15, et § 17, jusqu'à : « Estas y otras razones... » (p. 70).

Cap. XL. — « Del combate que se dio a la fortaleza de Empudia y de como la tomaron los de la comunidad » = S[t] L. VIII, § 16, moins le dernier alinéa : « De Ampudia partio... », et moins la citation de Guevara.

Cap. XLI. — « De una carta que embio su Mag[d] a Valladolid para que saliese de ella la chançilleria e colegios e lo que subcedio despues » = S[t] L. VIII, § 30, plus le dernier alinéa des paragraphes 16, 31 et 33.

Cap. XLII. — « De como eligieron á J[n] de Padilla para capitan general e lo que de aqui subcedio » = S[t] L. VIII, § 39, et § 40, jusqu'à : « Lo que mas sentia... »

Cap. XLIII. — « De como se quenta que mas subcedio en Burgos con el condestable » = S[t] L. VIII, § 42, et § 43, jusqu'à : « Dignos son de... » Au début du chapitre se trouve la lettre de Valladolid « á los S[res] cavalleros » reproduite par S[t] L. VIII, § 40. Le monastère d'Aniago (§ 43) est appelé Ciniago dans la Relation.

Cap. XLIV. — « Que habla de como andava el concierto. » Renferme la « carta que Valladolid ynvio á los S[res] governadores y respuesta de otras » (S[t] L. VIII, § 32).

Cap. XLV. — « De como salio de Caratan Juan de Pad[a] con mucha gente sobre Torre [lobaton] » = S[t] L. VIII, § 44, jusqu'à : « Dieronle un asalto... » (p. 136), et de : « El sábado adelante... » (p. 138), à la fin ; puis § 46, depuis : « Habiendose concertado... » (2[e] alinéa), à : « El almirante, gobernadores... ». Le chapitre se termine par la lettre de la ville de Dueñas à Valladolid (= S[t] L. VIII, § 49).

Cap. XLVI. — « Como entendian personas y cavalleros en la paz. » Chapitre très longuement utilisé par S[t], qui lui emprunte : le dernier alinéa du paragraphe 46, L. VIII ; la fin du paragraphe 1, L. IX, à partir de : « En los dias que digo... » (p. 160) ; le paragraphe 2, L. IX, jusqu'à : « Esta carta... » (p. 162) ; entièrement le paragraphe 3, L. IX, le paragraphe 5, L. IX (p. 188), et le paragraphe 25 du L. VIII. Il renferme en outre un petit passage sur le comte de Salvatierra, mais le récit des événements du paragraphe 26, L. VII, n'est pas tiré de la Relation.

Cap. XLVII. — « De como los de la junta hicieron processo contra los grandes y los prendieron por traidores y lo que mas sucedio » = S[t] L. IX, § 6, depuis : « mandaron hacer un gran cadalso... », plus L. IX, § 9, et L. IX, § 12, jusqu'à : « De esta manera... ». Vient ensuite la « carta de la ciudad de Leon á Valladolid » reproduite par S[t] L. IX, § 12.

Cap. XLVIII. — « De lo que el obpo de Osma hermano del almirante hizo en el lugar de Meneses » = $S^1$ L. IX, § 13, moins le dernier alinéa. Ce chapitre renferme en outre la lettre de P$^o$ Giron que résume $S^1$ au L. IX, § 8, et l'essentiel du § 14, L. IX, qui est généralement copié, quelquefois résumé. Les « capitulos de concordia » sont exactement reproduits par $S^1$.

Cap. XLIX. — « De como no pudiendo aver efeto las pazes, las comunidades se aperçivieron otra vez de gente y de lo que hiço el Condestable par campos » = à peu de choses près le paragraphe 15, L. IX de $S^1$; le paragraphe 18, L. IX (moins les deux premiers alinéas); le paragraphe 21, L. IX, à partir de : « desbaratados, pues... », jusqu'au « Perdon »; L. IX, §§ 20, 21 et 22, moins le passage, depuis : « Si bien es verdad que hubo... », jusqu'à : « El castigo... ». Le chapitre renferme en outre la substance du dernier alinéa du paragraphe 7, L. IX. $S^1$ suit encore de très près la Relation au paragraphe 16, L. IX. La conversation de Juan de Padilla avec le « clérigo », ses fameuses lettres à Tolède et à son épouse, sont empruntées à la Relation. Celle-ci mentionne également le mouvement de colère de Juan Bravo (L. IX, § 19), et la réponse de Juan de Padilla. Elle ne parle pas, par contre, de Juan de Ulloa ni de l'alcalde Cornejo.

Cap. L. — « Que fabla de como se dieron muchos pueblos á los grandes » = $S^1$ L. IX, § 23, premier alinéa, jusqu'à : « Solo Toledo... », et la « carta del Almirante para Valladolid ». Pour les événements de Navarre, rapportés par $S^1$ au L. X, § 5, celui-ci emprunte à la Relation quelques indications : « Segovia dio 1000 hombres... », etc. (p. 297), jusqu'à : « Luego... »

Cap. LI. — « Del grande reçibimiento que Valladolid hizo al almirante » = $S^1$ L. IX, § 24, premier alinéa. Puis vient un long passage sur la guerre de Navarre, suivi d'assez loin par $S^1$ L. X, § 7.

Cap. LII. — « De las cosas que aconteçieron en Toledo estando rebelada » = $S^1$ L. IX, § 23, depuis : « Los gobernadores sentian... » (p. 245), à : « Venido el mes... » (p. 246). Le chapitre traite ensuite des événements de Valence = L. VI, § 37, depuis : « Precedieron á este miserable desconcierto... », jusqu'à : « Dije como al tiempo de partir el emperador... »

Les dernières pages du manuscrit ne sont pas de la même écriture et n'observent pas la division en chapitres. Elles renferment la « Prision y fin de D. Ant$^o$ de Acuña obispo de Çamora » ($S^1$ L. IX, § 25, dernier alinéa; L. VI, § 21, et L. IX, § 28); « Fin del conde de Salvatierra » (= $S^1$ L. IX, § 29, moins le passage depuis : « Quisole castigar... », à : « La muerte... »), et les « Degollados de Palencia » ($S^1$ = L. IX, § 27)

# APPENDICE IV

## Les Emprunts de Sandoval. — Table de concordances avec la Relation d'Ortiz.

[Ms. G 62 de la Collec. L. Salazar (Bibl. de la R. Ac. de la Hist.). — 222 feuillets.]

Ce manuscrit, qui contient trois relations se rapportant aux « Comunidades », est précédé de la note suivante de Gallardo : « No creo que sea la Historia de las Comunidades de Castilla atribuida al toledano Pedro de Alcozer, pero que por los bien entendidos se tiene por del canónigo Vergara ».

Une deuxième note, signée Benavides, suit celle-ci et en fait justement ressortir l'étrangeté : « Se conoce », dit son auteur, « que el Sr Gallardo no leyó este manuscrito. Si le hubiera leido hubiera visto que en el se contienen 3 relaciones de lo acaecido en tpo de las comunidades, y cada una de distinto autor : la primera y la última cuentan en resumen lo ocurrido en aquella época desde su principio hasta el fin; la segunda es una historia estensa aunque por desgracia no concluida, por terminar antes de la batalla de Villalar; y esta narracion es de Diego Hernandez Ortiz, jurado de Toledo residente en la corte, y com[isiona]do por la ciudad en union del regidor Gaitan para pedir contra los agravios que sufria el reyno. »

On ne saurait, en effet, douter de la personnalité de l'auteur de cette deuxième relation, qui s'appelait cependant Alonso et non Diego Hernandez; il parle très souvent de lui dans son histoire, qui comprend 61 chapitres, de même que son collègue Gº Gaytan, et déclare avoir voulu écrire cette relation : « Creyendo que aunque personas doctas se pongan en las escrivir, ninguno podra dar la relacion que yo como testigo de vista y por quien se trataron las cosas mas señaladas que entonces se ofrecieron ».

La relation d'Alonso Ortiz a été connue de Sandoval qui, sans jamais le nommer (du moins en tant que source d'information), lui a emprunté bien des chapitres du cinquième livre de son Histoire. Nous donnons ci-dessous l'étendue exacte de ces emprunts :

*Livre V.* § 9 = chap. 11 de la relation d'Ortiz.

§ 10 = chap. 14, depuis : « El domingo despues de haber oido misa ... » (p. 34)[1], jusqu'à : « El Emperador les dijo solamente ... » (p. 35).

1. Dans cet appendice, comme dans les deux précédents, nous donnons, pour les citations de l'Histoire de Sandoval, la pagination d'après l'éd. de la *Lectura*.

§ 14 = chap. 20 et chap. 21, depuis : « ... dos horas despues de anochecido ... » (p. 45), jusqu'à : « Estas y otras diligencias ... » (p. 47).
§ 15 = chap. 22 et 23.
§ 16 = chap. 24, jusqu'à : « Persuadieron al vulgo ... » (p. 51).
§ 17 = chap. 24 et 25.
§ 18 = chap. 26.
§ 19 = chap. 27.
§ 20 = chap. 28, jusqu'à : « Con esto se avivó el fuego ... » (p. 59).
§ 21 = chap. 29.
§ 22 = chap. 30 et 31.
§ 23 = chap. 32, jusqu'à : « Este favor tan grande ... » (p. 65).

Alonso Ortiz ajoute ce détail :

« Cantavan entonzes los muchachos :

> Viva la gala de J^n^ de Padilla
> que quito el pecho a Castilla.
> Viva la gala de D^n^ Pedro Lasso,
> que hablo con el Rey papo a papo ... ».

§ 24 = 33.
§ 26. S[t] donne d'après Ortiz (ch. 34) la liste des personnes du Conseil qui n'étaient pas d'avis « que se cobrase el servicio ».
§ 33. Le premier alinéa est copié d'Ortiz (ch. 44).
§ 48 = chap. 37.

*Livre VI.* § 8 = chap. 40.
§ 9. Mentionne d'après Ortiz (ch. 43) Toro et Ciudad Rodrigo.

## APPENDICE V

### Un épisode des troubles de Valladolid pendant les Comunidades.

Ya saveis como el cardenal salio de Valladolid y se fue a la villa de Rioseco y con el se juntaron algunos de los señores oydores y ofiçiales del consejo rreal; donde estobieron algunos dias esperando al almirante que fuera del rreyno estava y al condestable, que aperçibia quanta gente podia. En Valladolid avia mucha dibision por aver buelto el cargo de capitan al ynfante, y algunos de los de la villa de malas condiçiones y de peor yntencion, urdieron una traicion que ñro señor no quiso que ubiese efeto; antes pagaron como agora oyreis los que en la traiçion avian seido, y fue desta manera : que escrivieron una carta a la junta de Tordesyllas haçiendoles saver como en la villa avia parçialidades y que no querian obedesçer las probisyones de la junta y les yban a la mano en todo; que devian de probeher tal persona que con

gente viniesen a Valladolid para que castigasen y aorcasen a los que deste bando heran, nombrandoles primero al ynfante y a Gonçalo Franco y a los diputados de la villa y a todos los que entravan en la junta de Valladolid, que heran muchas personas particulares; que si a estos aorcasen, que la villa quedaria libre de traidores, e los que quedasen harian todo lo que la junta quisyese: y enbiaron a dezir otras muchas cossas, como las quisyeron componer y hordenar. Y por otra parte, estos traidores que abaxo oireis hiçieron entender a la quadrilla de Mercado, que hera una de las mayores de la villa, que estubiesen a punto para dende en tres dias, porque les haçian saver que hera menester, porque se rrezelaban de gente forastera que creian que bernia a Valladolid; porque tenian concertado de hazer una rrebuelta en una calle, y entre tanto que hiban a socorrer, avian ellos de yr a degollar al ynfante de Granada y a Gonçalo Franco y a Jorge de Herrera y a todos los diputados y a todos los que en la junta de Sancta Maria la Mayor entravan a entender en el pro de la villa, y a todos los escrivanos de ayuntamiento y a un Fanegan platero y a otros muchos; esto todo con favor y ayuda del obpo de Çamora que bino de Tordesyllas con mucha gente por lo que le ynbiaron a dezir los que adelante oireis. El qual vino, y su benida se supo por avisso de un bachiller que se llama Pulgar e de un Francisco Gomez e de un Saldaña escrivano que la villa avia enbiado a Tordesyllas a la junta a haçer saver a los de la junta las cossas que passavan en la villa de Valladolid; y estos dieron mandado a la villa para que tubiesen a buen rrecaudo, porque benia el obpo de Çamora con mucha gente a meterse dentro en la villa para hazer gran mortandad de los sobredichos.

E como el obpo vino e bio el gran rrecaudo en que estavan las puertas e toda la villa, obo efeto que ni pudo entrar ni quiso Dios que entrasse porque tanbien benia el engañado. Que sy entrara, obiera en la villa grande escandalo y muertes de hombres, y avia muchos de los que heran partiçipantes en la rrebuelta que dezian que entrase el obispo y su gente para ber lo que avian de hazer. Los otros, como beyan el mal alojo, dezian que no entrase, porque Val[d] no tenia nezesydad de meter gente, aunque el obpo decia que venia de parte de Vall[d] a hermanarse con Vall[d], y ansy por estonzes no fue creido y se bolvio y en la villa quedo mucho desconçierto y diferençias.

Otros estavan atonitos no saviendo el secreto de la traiçion, e como ñro señor es justo e lo save todo, no quiso que pagasen justos por pecadores e dio lugar a que la traiçion fuese descubierta, e fue desta manera que bos dire:

Un Luis Gomez de Mercado hera diputado en la quadrilla de Mercado que dho avemos, e como aveis oido, aviase entremetido en estos autos de la comunidad mas de lo que a su honrra conbenia. En conclusyon que el hera uno de los que hurdieron la traiçion ya dha, juntamente

con un Camargo barbero e con un bonetero, casados, vezinos de Vall[d] y otros muchos que adelante se diran : el qual se fue a confesar con un fraile de Sant Francisco y le dixo que por descargo de su conçiencia queria descubrir una gran traiçion que el y los que dho tengo tenjan conzertado de hazer a la villa con otros muchos, y despues que obiesen degollado a los que arriba tenemos dho, que davan a sacomano a la traperia y costanilla y las cassas de Juan de Morillo y la freneria; y que esto, que lo podrian hazer, entre tanto que la quadrilla de Mercado entendia en defender las puertas, a un rruido que avian de travar, e con el favor del obpo de Zamora que avia de entrar dentro con ellos. Y ansy descubierto, el fraile lo manifesto a la villa, y un miercoles que se contaron veinte e quatro de otubre del dho año, prendieron al bonetero y llevaronle preso mucha gente de la villa e meticronle en la carzel de la villa adonde le dieron tormento, e confesso todo lo dho y aun mas y condeno al Camargo barbero y a otros muchos.

Y luego el dho Camargo vino al monesterio de Prado, adonde luego este dia fue la comunidad y la justicia de la villa y de la cançilleria y lo sacaron e prendieron e lo truxeron hasta meterlo en la villa e por mitad della con mucha gente de a pie y de a caballo y con un tanbor de çuiça, y con grande autoridad lo meticron en la carzel de la villa, adonde se careo con el bonetero y confeso conozer al barbero y ya tenia en la carzel un asno y verdugo y pregoneros para sacar al bonetero y los sacaron ahorcar sin lo traer por las calles, e dieron con el derecho a la horca y lo aorcaron, y luego confesaron al Camargo barbero y lo sacaron ansymesmo a aorcar en el mismo dia que fue presso, y lo aorcaron junto con el otro, y ansy los dexaron aquella noche en la horca asta otro dia que los llevaron a enterrar.

Y ansy fue a estos castigos y a otros exemplos que hiçiesen semejantes delitos contra el mundo et contra sus animas et contra dios ñro señor al qual rroguemos quiera guardarnos de traicion e poner su bendita mano en nuestra España y en los sus subditos servidores, e nos traya al buen tiempo pasado para que tengamos paz e mucho sosiego y nos dexe acabar en su santo serviçio. Amen.

(Relacion de todo lo sucedido en las Com[des] de Castilla... cap. XXVII.)

## APPENDICE VI

### Belle défense de la forteresse d'Alaejos.

A todos hes notorio como la villa e fortaleza de Alaexos quedo muchos dias en la guarda y tenençia de Antonio de Fonseca, como tutor de la marquessa, muger del marques de Zenete, juntamente con

la villa y fortaleza de Coca y otros lugares, vienes y hacienda que le dexara a la dicha marquessa (seyendo hella donçella) Hernando de Fonseca su padre. El qual dho Hernando de Fonseca, su padre, por enoxo que obo della porque se casara con el dho marques de Zenete por amores, seyendo como hera una de las mas lindas damas del reino, mando al Antonio de Fonseca su hermano, que tuviese las dichas fortalezas e no acudiese con ellas a la dha su hija, y asi se apodero dellas e las tubo mucho tpo; que aunque despues el marques de Zenete su marido se las pidio, diciendo pertenezerle por su muger, no le aprobecho nada, porque el dho Fonseca hera muy pribado del rrey e se haçia en el rreino mucho de lo que el queria y mandava.

Agora saved que como se hallase culpante en estas alteraçiones, espeçialmente en la quema de Medina, por los de la Junta, con acuerdo de algunos de los estados de las çiudades del rreino fue acordado de le dar por traidor y que sus bienes fuesen tomados y aplicados a la dha villa para ayuda de los daños que avian rreszibido. Y ansy luego juntaron mucha gente de guerra con el artilleria de la villa, fueron sobre Alaexos y pusieron sitio y ayto *(sic)* a la fortaleza y rrobaron el lugar e quanto en el allaron sin ninguna rresystencia; porque los vezinos, como supieron su benida, con todo lo mas que pudieron llevar de sus haçiendas, se fueron dexando el lugar solitario y syn defensa alguna. Pero las casas quedaron llenas de pan, bino, çevada, y otras cosas que no pudieron llevar, y en el campo mucho pan e bino por coxer e perdido; ansi que ynchieron las manos cada uno lo que pudo, y ansi pusieron pretrechos e tiros contra la fortaleza con gran ympetu.

Pero si hellos venian esforzados, no hallaron a los de dentro flacos ni pereçossos, mas antes començaron á jugar con ellos del artilleria, donde rresçivieron mucho daño los de fuera, e por uno que matavan los de fuera, murian dellos dos e tres hombres, porque tiravan a barrera; e viendo esto hiçieron mantas de vigas e tablones mucho gruesos con que se defendian, allegando asta las barreras, adonde rresçivian mucho daño ambas partes; pero desde las mantas asestavan á la fortaleza muchos tiros y derrocavan gran parte de la fortaleza, que a las bezes davan con lienzo entero en el suelo, y ni aun por esto los de dentro desmayavan, mas antes se defendian muy bravamente, rreparando de noche lo que de dia les derrocavan. Pero con esto andavan algunas bezes en partidos, enbiandoles a deçir como no podian escapar de ser muertos e presos, que se diesen a merced en esta manera que el alcaide y su muger e criados e hijos saliesen con todo lo que pudiesen sacar de sus haçiendas, libres, e que todos los otros se los diesen para hazer justicia dellos, porque avian seido en la guerra y destruiçion de Medina; que a estos no les perdonavan las vidas, y creian por çierto que en la fortaleza tenian cassi todo el despojo e rrobo de Medina.

El alcaide, viendo este partido, rrespondio que no quixese Dios que por salvar a si e a su muger e hijos, condenase e dexase morir á sus amigos e compañeros. Pues biendo esta rrespuesta, dioseles el combate dende en adelante muy mas rreçio que nunca, y derrocaronles grande parte de fortaleza, casi todo lo alto y esquinas. Pero como los de dentro tenian en lo vajo muy grandes fuerzas y rreparos, y mucha arina y carnes y çeçinas y agua de poços y mucho vino, que aun el pan amasavan con ello, e muchas otras probisiones e mantenimientos, e rraçonable gente que vastava para su defensa, peleavan como gente condenada a la muerte, y ansy se davan cruda guerra los unos a los otros.

¿Que vos dire? Duro el combate mucho tiempo, que nunca los pudieron entrar, haçiendoles los synsavores y muertes y burlas que podian a los de fuera, hasta tanto que un dia les hiçieron muy gran daño et muertes de hombres, que fue desta manera : dexaron las puertas de la fortaleza aviertas de par en par, e subieron una puerta levadiza, en lo alto atada, con solamente una muger, en son de dezir que paresçia en la muralla que hombre chico ni grande no paresçia sino sola ella. Y biendo esto los de fuera, que uno ni otro dia ni otro no beian gente, y las puertas aviertas á la continua, pensaron : sus, no ay naide, ydos son. Y asi un capitan de la gente de la villa de Medina, que se dize Bobadilla, con un esquadron de gente, alço un pendon en la mano, y con gran grita y alegria entraron por las puertas primeras donde estava alçada la puerta con su tranca, y dieron consygo hasta el patio de la segunda puerta del alcaçar, diçiendo : ¡Viva el rrey! ¡viva la rreyna e junta! favor! vençimiento por la villa de Medina !

Y como los de dentro, que estavan con gran regoçijo callando, los vieron que estavan ya dentro en la prensa, dexaron caer la puerta, y ansy quedaron todos dentro ; et luego les dieron el combate, que les echaron en medio tres u quatro qubetos llenos de polvora, con su tiçon de fuego cada uno, y ansi andubo la polvora entre ellos, y el fuego açiendoles mucho daño, e por la otra parte salieron los de dentro y obo entre ellos muy grande y cruda guerra, hasta tanto que no quedo hombre de los de fuera ni su capitan, que todos murieron, de que sera gran dolor y pesar para sus mugeres y hijos, que toda su vida tendran que llorar.

Y con aquesta victoria los de dentro quedaron mucho mas orgullosos y bravos, peleando y defendiendose mortalmente, como hombres que no esperavan ya remedio de vida. Pero ¿que les aprobecha? que todos an de morir, i les sera dada mas cruda muerte del mundo porque no pueden mucho defenderse.....

(Relacion de todo lo sucedido en las com[des] de Castilla...
Cap. XXX que habla de como se combatio Alaejos.)

# APPENDICE VII

## Comment l'Amiral de Castille fut reçu à Valladolid.

Porque el condestable entro de noche y el card[1] secretamente, la villa no le hizo rreçibmiyento, e porque estaban tristes y desgastados de lo pasado. Pero el almirante, porque benia algo enfermo, entro un dia despues, a donde le fue echo gran rreçibimyento, atabiando las calles por donde abian de pasar de muy rricos paños, con muchas danças y farsas y nuevas ynbinçiones, que a la persona rreal mexor no se pudo hazer. Y entre las otras cosas se hizo una introducion en la manera siguiente :

Bino el cuidado en figura de hombre muy corcobado, con barba larga, en dispusicion muy biejo, y dixo asi :

Señores, soi el cuydado;
boy huyendo desta villa.
La paz me lleba forzado,
maltratado, desterrado,
de los rreynos de Castilla.
No tengo do rreposar
desta parte de la mar,
que es tan bienaventurada.
Como gano mi posada,
destierranme del lugar.
Boyme para no bolber.
— Beis mi corcoba tamaña —
Mas que viento se correr,
nunca, Paz, por no te ber;
jamas bolbere en España.
Pues tu temor me destierra,
gran poder en ti se enzierra.
De todo, siento lo mas,
que por siempre qued aras
por señora de la tierra.

Viene luego la Paz, muy alegre :

Conmigo todo floreze;
a las gentes doy solaz;
adonde falta mi paz,
la claridad escureze.
La bida ago crecer,
a los campos floreçer;
doy la bista al que es ciego,
á los rricos doy sosiego,
á los pobres de comer.

La posesyon e tomado
deste tan gran benefiçio
De los bienes que e causado.
El Bien(?) bienaventurado
dara a cada qual su oficio.
Quite myll daños malditos,
di remedios ynfinitos;
que tal desborden avia,
que quien menos entendia
daba mayores los gritos.

Bino luego el Rrustico en lugar del pueblo, muy viejo y abillanado, y dixo ansi :

O cuerpo, de mi poder
el lugar es libertado.
Agora hemos plaçer;
agora podemos ber
que el tiempo estaba conblado.
Ya esta la tierra segura,
con esta buena bentura.
Delante Vr̃a Excelencia
rrepresento la ynorancia
del pueblo en su figura.
Estabamos fatigados,
algo mal aconsejados,
unos clamaban a bozes,
otros mandaban a coces,
andabamos abobados.
Agora que claro bemos
con la paz y paz queremos,
serbimos a Dios y al rrey,
acreçemos nuestra grey,
y çien myll bienes tenemos.
Cuydado ¿que pensáis?
— Que nuestra yntençion erraba.
— Ya nos llebaban alla,
ya nos tornaban aca;
asi la cosa pasaba.... ...
El conçejo del lugar
os haçe gran reverençia,
señores. Quiero os acordar
que donde bibe el mandar
a de bibir la clemençia.

Y luego bino una dueña en lugar de la Justiçia, muy mesurada y denodada e de gesto feroz y dixo :

En el seno soy criado
de la poderosa vida,
de los malos aborrida,
de los buenos adorada.

Agora en la villa mando,
mi poder bibira ufano :
Tirania ¡ afuera ! ¡ afuera !
Luego, señores, se espera
ser mi tiempo soberano.

Y rresponde el Rrustico a la Justicia :

Rreyna de nuestra litiçia,
rremedio de la discordia,
justicia es mysericordia,
mysericordia es justicia.
Atendeme dos bocados,
los que gocais de estados.
Lo que bos piden las gentes :
que no paguen myll ynocentes
la culpa de tres culpados.
Mysericordia est beritas;
obra berum sibe justiçia,
et dabit oscula Jesus.

(Relacion de todo lo sucedido en las com^des de Castilla..., chap. LI).

René COSTES.

[*N. B.* — Les deux documents compris dans l'Appendice I (1920, p. 256-7) ont été signalés par M. Morel-Fatio dans son *Historiographie de Charles-Quint*, p. 75. Le second a été déjà publié dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. XXII (1893), p. 426, d'après un *cuaderno de cédulas de la Cámara* provenant de Simancas, et avec quelques variantes sans importance. — G. C.]

# PAUL FERDINAND FRIEDRICH BUCHHOLZ

Dans son étude sur le *Roman du Père Mariana* [1], M. Cirot évoque la figure originale d'un polygraphe allemand, historien laborieux, hispanologue à ses heures, et dont l'œuvre fort diverse n'est point insignifiante : P. F. F. Buchholz.

Sa biographie est peu mouvementée. Ce fut un étudiant consciencieux, un professeur exact, un érudit. Il naquit en 1768, à Alt-Ruppin, fréquenta les écoles de Perleberg, de Neu-Ruppin et Berlin, fit ses études universitaires à Halle, où il s'occupa spécialement de littératures modernes. En 1787, il est professeur à Brandenburg. En 1801 il quitte l'enseignement, s'établit à Berlin et se consacre à la recherche érudite et aux travaux de littérature et d'histoire.

Nous ne le suivrons pas dans tous les domaines où l'attire sa curiosité multiple. Ce furent généralement des sujets d'histoire moderne. Bornons-nous à dire ce qu'il a fait en faveur de l'Espagne.

Il collabore à diverses revues dès son arrivée à Berlin. L'Espagne est à la mode. Buchholz se spécialise dans des études d'histoire espagnole. Il publie des articles sur Mendoza, l'ordre des Jésuites, Mariana, le cardinal Ximenés, Gonzalo Perez. Antonio Perez [2], sur l'invasion sarrasine en Espagne [3].

A la vérité, il ne borne point ses recherches à l'Espagne L'Italie, l'Allemagne contemporaine, la France lui fournissent des thèmes fructueux. Mais c'est l'Espagne qui l'attire,

1. *Bulletin Hispanique*, oct.-déc. 1920, XXII, p. 269 sq.

2. Dans la *Geschichte und Politik* de Woltmann. Berlin, Unger, 1800-1805, fasc. II. Diego Hurtado de Mendoza, fasc. III. Geschichte der Entstehung des Jesuitenordens bis zum Tod seines Stifters, fasc. IV. Über Mariana und einige seiner Werke, fasc. V. Kardinal Ximenes fasc. X. Gonzalvo Perez, fasc. XVI. Don Antonio Perez, Staatssecretär Philipp des Zweiten, Königs von Spanien.

3. Der Einfall der Sarazenen in Spanien, dans *Eunomia*, 1803, p. 169 à 253.

à cette époque, tout particulièrement. Il fréquente à Berlin des hispanisants, comme Sandvoss, qui s'intéressent et collaborent à ses travaux. Il rencontre des Espagnols de la colonie berlinoise, note leurs impressions, conte leurs souvenirs. Le résultat de cette enquête paraît dans ses *Lettres d'un Voyageur espagnol sur l'Espagne et la Prusse*[1].

Ces lettres sont évidemment une fiction. Buchholz, qui ne signe pas, se donne pour un simple traducteur. Il pousse le scrupule jusqu'à se faire adresser un semblant de préface par l'auteur supposé. Mais tout n'est pas invention dans cet ouvrage. Certains renseignements sont de source authentique. Quel fut l'informateur de l'érudit allemand? La légation espagnole de Berlin comprenait des membres distingués. Gonzalo O'Farril, venu en 1799, à la place de Ignacio Músquiz, était un esprit cultivé, parfait homme du monde. Le conseiller de légation Casa Valencia est un connaisseur aussi attentif de la littérature allemande que de la littérature espagnole. C'est dans ce cercle à la fois savant et mondain que Buchholz dut trouver les données les plus précises de sa pseudo-traduction. « Mes compatriotes, dit la lettre du 12 janvier 1801, de la légation berlinoise, ont eu la bonté de m'introduire dans tous les milieux. » Mais les hautes classes n'intéressent pas notre homme. « Ici, tout homme de bonne éducation s'exprime en français[2]. » Ce qui lui importe, dit-il, « c'est de faire connaissance avec l'esprit de la littérature allemande ». Aussi recherche-t-il la compagnie des écrivains. Mais notre Espagnol laisse bien souvent percer le bout de l'oreille allemande. « Il y a quelque chose de très particulier chez les Allemands, c'est qu'ils sont les amis de toutes nations, qu'ils savent en pénétrer et comprendre l'originalité, qu'ils s'en approprient tout ce qui répond à leur propre caractère fondamental. » A l'occasion, il daube sur les Espagnols eux-mêmes. « Des nations étrangères ont appelé notre attention sur une œuvre de Cervantes, qu'on nous dit excel-

1. *Briefe eines reisenden Spaniers an seinen Bruder in Madrid über sein Vaterland und Preuszen*. I. Teil. Écrit en 1801-1802. Préface datée du 4 avril 1803. Parue à Berlin en 1804. Anonyme (V. K. Goedeke. *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*, t. VI, p. 385).

2. *Ibid.*, p. 4.

lente, et, depuis, nous le croyons et nous en établissons de somptueuses éditions. »

Là ne se borne pas l'activité de Buchholz. Simultanément il travaille à un grand ouvrage. C'est son *Manuel de langue et de littérature espagnoles*[1], qui paraît en deux parties, en 1801 et 1804.

« L'ignorance de la langue et de la littérature espagnole est si grande qu'on embarrasserait beaucoup de nos savants si on leur demandait ce qu'ils savent d'autres poètes que Cervantes ou Boscan ; encore ne les connaissent-ils dans la plupart des cas que par des traductions ou des imitations. » Quelques chercheurs, Dieze, Denina, Tychsen, ont heureusement aplani toute une partie des préjugés qui faisaient obstacle à l'étude des œuvres intellectuelles des Espagnols. Buchholz défend l'Espagne contre les accusations traditionnelles. « On fait tort à l'Inquisition en la considérant comme un comité de juges infernaux, qui prononcent des condamnations mortelles contre tout ce qu'il y a de beau et de grand[2] ». Il s'en faut que l'Inquisition soit si cruelle qu'on le croit en Allemagne. Que reproche-t-on encore à l'Espagne? Sa paresse intellectuelle? On imprime moins sans doute en Espagne qu'en Allemagne, mais ce n'est pas une preuve qu'il y ait moins d'idées et que le pays soit moins avancé. Buchholz renvoie à Antonio, Andreas, etc.

La deuxième partie confirme ces opinions. Elle aurait dû paraître deux années plus tôt. Le retard est dû aux multiples occupations de l'auteur, et au manque de livres. Il a fort heureusement reçu depuis des livres de Goettingue et de Dresde.

« On ne doit jamais oublier, quand on lit un poète espagnol, que ce poète est membre de l'Eglise catholique romaine. Dès lors, nous n'avons point de peine à comprendre l'esprit

1. *Handbuch der spanischen Sprache und Litteratur* oder Sammlung interessanter Stücke aus berühmten spanischen Prosaisten und Dichtern, chronologisch geordnet und mit Nachrichten von den Verfassern und ihren Werken begleitet. Prosaischer Teil. Berlin bey G. C. Nauck 1801. (Préface datée du 8 janvier 1801. Poetischer Teil, 1804. Préface datée du 12 février 1804. Le nom de l'auteur est donné à la fin de la préface.)

2. *Ibid.*, p. VI.

de son œuvre. » Il faut tenir compte de la différence des temps et être indulgent aux erreurs du passé[1].

Buchholz voudrait être impartial. Il ne veut point que l'on voie dans son livre autre chose qu'un effort de recherche historique. L'esthétique n'est pas la même à toutes les époques. On ne saurait faire revenir le monde aux temps révolus et aux idées mortes. Aussi notre historien maudit-il les discordes des écoles poétiques et les tendances réactionnaires. Buchholz apparaît comme un adversaire des romantiques.

Son livre contient de courts aperçus sur les classiques espagnols, Cervantes en particulier et Calderon, ou portugais (Camoëns). Il donne des extraits assez copieux, cinq chapitres du *Don Quichotte*, la *Señora Cornelia*, deux chapitres du *Persiles*, le *Principe Constante*, etc.

Ce livre vint à son heure et eut du succès. Körner le lut, le recommanda vivement à Schiller. L'*Allgemeine Litteratur Zeitung*[2] l'estime, « dans l'ensemble, utile » ; « Très utile manuel », dit aussi la *Neue Allgemeine Bibliothek*[3]. M. Farinelli lui attribue[4] quelque influence sur le monde classique et romantique.

Buchholz avait eu l'intention de donner en même temps un *Aperçu historique de la poésie espagnole*, mais il fut retenu par la crainte que la nécessité d'être sommaire ne fût, pour des lecteurs peu initiés, une cause d'obscurité. Il s'en tint là.

Mais son œuvre d'hispanologue n'est point sans valeur. Retenons qu'il y apparaît comme un ami convaincu de l'Espagne et en même temps comme un fidèle du rationalisme philosophique. C'est un « Aufklärer ». C'est un historien. Ce n'est point un poète. Il n'a aucune personnalité littéraire. A peine signe-t-il ses ouvrages.

Cependant, il fit, en passant, une excursion dans le roman. Il est vrai que le roman qu'il composa, à la même époque, n'est point davantage signé.

1. *Ibid.* t. II, p. XII.
2. Sept. 1801, p. 574.
3. 1802. LXIX, p. 243.
4. *Grillparzer und Lope de Vega*, 1894, p. 26 n.

*Juan de Mariana, oder die Entwickelungsgeschichte eines Jesuiten*[1], parut sans nom d'auteur[2]. M. Cirot a indiqué les sources espagnoles possibles. De toute évidence, Buchholz ou ses amis espagnols ont connu la biographie et les œuvres historiques du P. Mariana. Cette fausse autobiographie est fondée sur des données précises. Mais le roman proprement dit est tout entier de l'invention de l'auteur allemand.

Le faux roman espagnol est fort à la mode en Allemagne, à l'époque de Buchholz. En 1794 paraît une *Geschichte des jungen Grafen Fernando von Mendoza* (Leipzig), en 1798 *Die Einsiedler von Murzia*, en 1802, *Die Zigeuner*[3]. Les *Bohémiens* sont inspirés de la nouvelle de Cervantes, mais sont, quant au reste, une invention proprement allemande. L'histoire des Jésuites excitait particulièrement l'intérêt des contemporains de Buchholz. On écrit une biographie de Loyola[4]. D'autre part, il n'est pas étonnant que notre auteur ait choisi Mariana comme héros. Mariana était réputé, comme historien, en Allemagne[5]. Körner en recommandait la lecture à Schiller. Buchholz lui-même avait étudié deux de ses œuvres dans la revue de Woltmann.

Le roman de Buchholz est conçu dans le style sentimental. Le roman sentimental fleurissait en Allemagne, comme en France, comme en Angleterre. Le *Sigwart*, de J.-M. Müller (1776-1783), contait l'histoire d'un fils de bailli catholique, qui se destine au couvent, mais aime une jeune fille et ne la retrouve que mourante, nonne et pénitente désespérée. Le roman de Gœthe, *Wilhelm Meisters Lehrjahre* (1795-1796) nous dit l'aventure du noble gentilhomme italien, qui aima sa sœur, sans la connaître, et dont cet amour brisa la vie. Tieck, en 1796, reprend le motif de l'amour incestueux entre frère et sœur, dans *Der blonde Eckbert*. Je ne rappelle que pour mémoire

1. Unger, p. 269 sq.
2. Donné, sans autre indication, dans la liste des œuvres de Buchholz, par K. Gœdeke, l. c., p. 385.
3. Ein Roman nach dem Spanischen. Arnstadt und Rudolstadt, 1802, par Vulpius (le futur beau-frère de Gœthe).
4. *Leben und wunderbare Abentheuer des ersten und unvergleichlichsten aller fahren den Ritter der römisch katholischen streitenden Kirche Ignaz von Loyola*. Leipz., 1802.
5. *Allg. Litt. Zeit.*, 1787, IV, 230.

le *René* de Chateaubriand (1802). Le roman anglais donnait d'autres exemples, tels le *Josef Andrews* de Fielding (1740), ou le *Voyage sentimental* de Sterne (1769), (traduction allemande 1778), ou le *Moine* de Lewis (1795, traduit en allemand en 1797). Les amours incestueux, mais point criminels, d'un frère et d'une sœur. ont été l'un des thèmes de prédilection du roman sentimental allemand. Klinger a conté l'histoire de Giafar le Barmecide (1798), Nicolaï les aventures de *Sebaldus Nothanker* (1773-1776), Gellert la *Leben der schwedischen Gräfin*. Dans les deux premiers romans, l'inceste n'est point consommé, car les héros sont avertis à temps. Quoi qu'il en soit, ces amours sont un sujet à la mode autour de Buchholz. Il a pu se contenter des exemples que lui fournissait la littérature romanesque de son époque. Est-ce l'aventure sentimentale qui piqua l'intérêt de Buchholz? Il ne semble pas, car cette aventure était familière aux auteurs et lecteurs de romans. Ce qui l'intéressait, c'était la répercussion d'une catastrophe amoureuse sur la vocation religieuse et la formation du futur jésuite. L'historien allemand vit dans la trame et le cadre de ce roman biographique l'occasion de faire revivre un moment et un milieu espagnols. Il laisse bien souvent percer ses propres idées. Il n'a connu l'Espagne qu'à travers les récits des voyageurs allemands, les quelques œuvres littéraires qu'il put découvrir dans quelques bibliothèques allemandes en une hâtive enquête, et des documents historiques encore rares et fragmentaires. Sa peinture est incomplète et superficielle. Son roman, comme ses idées, est de son temps.

L'œuvre de Buchholz n'est certes point de premier plan. Mais elle n'est point méprisable. Buchholz fut, aux environs de 1800, un des bons intermédiaires entre l'Espagne et l'Allemagne, un érudit avisé, un esprit du moyen ordre dans un rôle de moyenne envergure. Sa seule tentative proprement littéraire, son *Roman de Mariana*, dénote un écrivain parfois habile, mais un penseur sans originalité, — contamination curieuse, mais confuse, du sentimentalisme et du rationalisme alors à la mode en terre allemande.

J.-J.-A. BERTRAND.

# D. JUAN ANTONIO LLORENTE

Depuis la publication, en 1881, de l'*Historia de los heterodoxos españoles* de D. Marcelino Menéndez Pelayo [1], on n'avait plus parlé du fameux D. Juan Antonio Llorente, sinon pour dire qu'il fut compris dans la note des sujets espagnols qui suivirent les Français en août 1808, et qui furent condamnés par un décret de Ferdinand VII [2]. Certains documents conservés aux Archives Nationales, et dans la Correspondance d'Espagne au Ministère des Affaires Étrangères, ajoutent quelques données intéressantes à l'adresse de ce personnage, fort malmené par Menéndez Pelayo, et qui cependant ne le méritait pas à ce point.

La première fois que nous trouvons mentionné, dans ces documents, D. Juan Antonio Llorente est le 30 mai 1808. Il avait adressé à l'Empereur un assez long règlement pour l'Église d'Espagne, de seize pages in-4°, avec trois appendices de deux feuillets chacun, et précédé de ses titres, emplois et mérites ; le règlement est en espagnol et l'exposé en français [3]. Nous reproduisons l'exposé :

Dn Jean Antoine Llorente est pretre, dignite et chanoine de l'eglise de Toledo, laquelle est la premiere metropolitaine d'Espagne.

Noble, chevalier de l'ordre de Charles troissieme.

Docteur dan la jurisprudence civile et canonique.

Academicien de la royale academie de l'histoire, et de celle de belles lettres de Sevilla.

Membre des societes patriotiques de Rioja, de Zaragoza, de Tudela et du pais basque.

Il a eté juge et vicaire general de tout le diocese de Calahorra, et chanoine de sa cathedrale.

1. Tome III, p. 418-427.

2. Mario Méndez Bejarano, *Historia política de los afrancesados*, Madrid, 1912, p. 371.

3. Archives Nationales. A F IV. 1609, pièce 294. Ce document a été signalé par M. Geoffroy de Grandmaison, *L'Espagne et Napoléon, 1804-1809*, Paris, 1908, p. 250.

Il ecrivit l'an 1797 un ouvrage contre la forme de faire les procès dans le tribunal de l'inquisition. Mr Jovellanos (qui a eté alors ministre de la justice) le reçut avec empressement. La reforme seroit faite s'il aurait continué dans son ministere. De la les Ynquisiteurs l'aiment très peu : ils l'ont persecuté et mortifié l'an 1801 ; mais l'auteur triompha malgre eux [1].

Il a ete membre de la congregation du clerge faite l'an 1799 pour deliberer sur les moyens de donner de l'affermissement au papier-monoie, qui s'appelle *Vales reales*.

Il a ecrit d'autres ouvrages entre lesquels le plus estimable sera toujours celui qui porte le titre de *Notices historiques d'Alava, Guipuzcoa et Vizcaya,* parce qu'il est original et premier dans cette matiere ; parce qu'il comprend une tres precieuse collection diplomatique de monuments historiques anciens et inedits ; et parce qu'il prepare l'opinion publique a recevoir sans scandale touts les changements qu'il conviendra faire dans ces provinces pour rendre sa legislation uniforme avec les autres d'Espagne.

Le roi Joseph nomma Llorente au Conseil d'État le 25 juillet 1808 [2], et Llorente ne manqua pas de remercier M. de Champagny, ministre des Affaires Étrangères, en lui remettant un exemplaire des cinq volumes de ses *Noticias históricas de los tres provincias vascongadas*. Le français de l'historien de l'Inquisition laisse à désirer, mais les compliments à l'égard de M. de Champagny sont des plus courtois.

J'ai l'honneur, Monseigneur, de comuniquer à V. E. mon arrivée avéc mon roi pour temoigner ma reconaisence aux honnettetés que V. E. á eu la bonté de me dispenser continuelment pendant mon sejour a Bayonne. Puìs je reussir occassíones d'en donner des preuves èffèctives.

Cependent je pris V. E. d'acepter un exemplaire des cinque volumes publiés de mon ouvrage, ecrite par l'ordre du gouver-

1. *Noticia biografica de D. Juan Antonio Llorente*, Paris, 1818, p. 82-108. Il parle là de D. Gaspar de Jovellanos, qu'il vit à Calahorra : « pero ya entónces estaba preparada la extension de su infortunio á mi persona por haber encontrado entre sus papeles mi obra sobre la Inquisicion, con algunas cartas mias. »

2. *Noticia*, etc., p. 125. — « Sa Majesté a enfin arrêté hier une nomination de treize membres de son Conseil d'État actuel. » Madrid, 26 juillet 1808 (*Correspondance du comte de la Forest*, Paris, 1905, t. I, p. 188).

nement ancien, avec l'objet de preparer l'opinion publique à recevoir, sans scandále des provínces exémptes, l'uniformité de legislatíon, si désiré à present, heureusement etablí dans notre precieuse constitution ; graces au grand Napoleon [1].

Quand les trois volumes quí restent seront publiés, j'aurai l'honneur de diriger à V. E. l'exemplaire par l'intermede de Mr Dubois chanoine de Bayonne, qui aurà le soin de passer les uns et les autres dans les mains de V. E.

J'ai l'honneur d'etre, Monseigneur, avec toutte la reconaísence et la consideration posibles,

De V. E.,

tres humble et tres reconaisant serviteur.

Jean Antoine Llorente.

Madrid, 25 juillet 1808.

Monseigneur Champagní, ministre des relations exterieures [2].

Trois jours après, il témoigne sa reconnaissance à M. de Champagny, pour sa nomination de Conseiller d'État :

Excelentme Monseigneur,

Le roi m'à nommè, Monseigneur, conseiller d'etàt. Je crois qe cette grace provienne des idees que V. E. a eu la bonte de donner a l'egard de moi : et par cela je vous rende les graces les plus sinceres, et j'assure avec tout mon coeur que ma reconaissence aux faveurs reçus de V. E. serà eternelle. J'aurai la complaissence la plus intime si je puis prouver

1. Les *Noticias* furent publiées, les trois premiers volumes en 1807, et les deux derniers en 1808, — et non pas en 1806 et 1807, comme il est dit dans la *Noticia biográfica*. Les quatre premiers sont édités : « Madrid, en la imprenta real », et le dernier : « Madrid, en la imprenta de Don Luciano Vallin », et il contient la réponse à Aranguren, pour le tome I. L'ouvrage avait pour but de démontrer que les *Fueros* de Biscaye avaient été consenties, non comme des *pactes*, mais à cause du mauvais état de la terre, etc. D. Antonio María Fabié et D. Antonio Rodriguez Villa informèrent l'Académie de l'Histoire qu'ils avaient trouvé *deux* volumes laissés inédits par D. Juan Antonio Llorente, et l'Académie décida de les publier dans son *Memorial histórico*. Jusqu'à présent elle n'a pas donné suite à ce projet (*Boletin de la R. Academia de la Historía*, t. XXXIV, p. 174).

2. *Correspondance d'Espagne*, t. 675, fol. 170.

effectivem[te] q[e] je parle le memme que je pense en mon anímme. En fin je sairaí toujours, Monseigneur,

De V. E.

serviteur tres reconaissant et tres humble.

Jean Antoine Llorente.

Madrid 28 julio 808.

Ex[me] M[r] le Ministre des relations exter[s], M[r] Champagní [1].

M. Dubois, chanoine honoraire et premier vicaire de la cathédrale de Bayonne, dirigea les cinq volumes de *Noticias* à M. de Champigny, comme en témoigne ce billet :

*L'abbé Dubois, chanoine honoraire et premier vicaire de la Cathédrale*,

A Son Excellence Mg[r] de Champagny,

Monseigneur,

Chargé par mon intime ami *D. Juan Ant[o] Llorente*, Dignitaire de l'Eglise de Tolede, & secretaire d'Etat de S. M. le Roy d'Espagne, j'ai l'honneur de vous adresser un exemplaire de son ouvrage intitulé : *Noticias historicas de las tres Provincias vascongadas*. Je viens de le remettre à la Messagerie de cette ville dans un caisson à l'adresse de S. E., M. Marret Secretaire, suivant l'ordre que j'en ai reçu.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble & très obéiss[t] serviteur.

Du Bois.

Bayonne, le 27 7[bre] 1808 [2].

1. *Correspondance d'Espagne*, t. 675, fol. 178. — Ces deux lettres ont été publiées, pas très correctement, par M. Geoffroy de Grandmaison, *L'Espagne et Napoléon, 1804-1809*, Paris, 1908, p. 289.

2. *Correspondance d'Espagne*, t. 676, fol. 148.

Llorente fut des trente nouveaux députés auxquels fut envoyé l'ordre de se mettre en route pour Bayonne « immédiatement et sans excuse »[1]. Il s'excusa, mais voyant un renouvellement du même ordre, il s'exécuta et arriva à Bayonne le 17 juin 1808[2].

Sa prévenance, assez obséquieuse, envers Joseph, prêtait un peu à rire dans le quartier général du nouvel *intrus* Stanislas Girardin, premier écuyer de Joseph, nous en a gardé le souvenir : « Parmi les conseillers d'État, j'ai connu un abbé Llorente ; il avait été attaché à l'inquisition ; il en connaissait les secrets, il en a dévoilé les horreurs. Son ouvrage a fait sa réputation, et annonce un mérite que nous étions fort loin de soupçonner. Ce pauvre ecclésiastique était attaché au quartier général, et il y était l'objet de la plaisanterie de tous nos jeunes officiers[3].

Quatre ans après, Llorente quitta Madrid, le 10 août 1812, pour Valence, avec le roi Josef et sa cour, chassés par la bataille de Arapiles que perdit le maréchal Marmont, et il publia à Valence quelques opuscules. La *Noticia biográfica* ne mentionne pas — pas plus que Menéndez Pelayo — la *Carta biográfica* publiée par D. Alexandro Fernandez de Ruidiaz, neveu de Llorente, où se trouve une lettre de Llorente à son ami D. Antonio Alcaráz, du 7 octobre 1812, dans laquelle il donne un « indize razonado de sus obras literarias »[4]. Il y insiste surtout sur les *Noticias históricas de las tres provincias vascongadas Alava, Guipúzcoa y Viscaya* et montre qu'il n'a voulu causer de tort à personne, d'autant plus que le manoir de sa famille Llorente est à Alava, et que d'autres familles, qui lui sont proches, se trouvent dans le Guipúzcoa et dans la Biscaye. Le nombre des écrits catalogués est de onze et sous le numéro douze, Llorente dit ceci : « Tengo escritas varias obras ineditas de que no doy noticia individual, porque tal vez no llegarán á ver la luz pública, y necesita de la última mano. Tampoco la doy de algunos papeles en derecho impresos, trabajados por mí, porque lleban el nombre y firma de otros juriconsultos que pudieran sentirlo. Valencia. 7 de octubre de 1812. — Juan Antonio Llorente. »

Llorente résida à Valence jusqu'au mois d'octobre 1812, puis il passa à Saragosse et ne la quitta qu'en juillet 1813, pour aller à Camfran et Oléron, « fuyant les périls de l'anarchie et de la férocité que je jugeai, dit-il, prochains en cette cité (Saragosse) et dans d'autres villes d'Espagne, à cause de la retraite de l'armée française[5]. » Il s'arrêta dans

1. *Correspondance du comte de la Forest*, t. I, p. 92.
2. *Noticia*, etc., p. 123-124.
3. *Journal et souvenirs, discours et opinions de S. Girardin*, Paris, 1828, t, IV, p. 283
4. *Carta biográfica la da á luz D. Alexandro Fernandez de Ruidiaz*, Valencia, 1812, 10 et 46 p. in-8°.
5. *Noticia biográfica*, p. 147 et 152.

plusieurs villes du Midi de la France ; aussi, ne nous étonnons pas de voir une lettre de Llorente, adressée à D. Francisco Amorós, de Lectoure. 28 septembre 1813, pour solliciter son envoi à Paris, Llorente prétextant qu'il avait à rédiger un travail sur Antonio Perez, dont il découvrit « avec beaucoup de peine » le procès original dans les archives de l'Inquisition de Saragosse. Voici ce qu'il dit dans sa *Noticia biográfica* (p. 173) : « Tengo tambien acabada otra obra intitulada : *Historia de la vida y sucesos de Antonio Perez, primer secretario de Estado del Rey de España Felipe II*. Los acontecimientos estraordinarios de aquel ministro estan enlazados con otros muchos de la monarquia española. Las obras que escribió intituladas *Relaciones y cartas* no dan toda la luz necesaria para saber algunas cosas ; ni tampoco los *Manifiestos* que escribió para su proceso de Aragon ; ni el libro que se imprimió en Madrid con el titulo de *Proceso de Antonio Perez*. El que se formó de su muerte á instancias de su viuda é hijos, para que se le reintegrase la fama, es el que contiene piezas y noticias important s; y el de la Inquisicion de Zaragoza en su ausencia ilustra muchas dudas. Si tengo tiempo, completaré la obra que debe interesar á los amantes de la exâctitud histórica De positivo he trabajado la parte que no puede saberse por los libros impresos ». Dans la lettre à Francisco Amorós, Llorente dit que Antonio Perez donna à Sully et à Villeroy les manuscrits qu'il n'avait pas eu le temps de publier, et qu'il lui semble impossible qu'une bibliothèque ou famille, ayant succédé à ces deux Français, ne lui fournisse pas une copie de ces pièces. Cette lettre et les deux autres d'Amorós ont été saisies par la police.

Lectoure, 28 de set^e de 1813.

Amado amigo mio : Ya sabes q^e habiendo encontrado à costa de mucho trabajo en el archivo de la Inquisicion de Zaragoza el proceso original del famoso Antonio Perez, me lo traxe à Francia con animo de escribir la vida verdadera de aquel varon ilustre, q^e puede decirse ignorada, porq^e sola consta la verdad en dho proceso y en otro q^e tambien me traxe, formado en el mismo tribunal, despues de su muerte, para la restitucion de su fama y buena memoria, à instancia de su viuda è hijos ; cosa q^e hásta ahora nadie sabia en España ni Francia, sin embargo de haberse escrito tanto en ambas partes.

Comencé pues à escribirla con el gusto de prever quan agradable podía ser à los franceses una historia q^e tiene

infinitas relaciones con los sucesos de su rey Henrique quarto q$^{e}$ protegía à Perez impoderablemente, se valio de sus luces los diez y nueve años ultimos de su vida, y le sostuvo en Paris con estimacion y conmodidad.

Pero la continucion de mis trabajos me hace conocer q$^{e}$ Lectoure no es pueblo proporcionado para dar à la obra la perfection de q$^{e}$ es susceptible; ya por falta de los libros à que se deve recurrir en especies importantes aunq$^{e}$ incidentes; ya principalmente porque solo en Paris pueden hallarse las obras manuscritas ineditas q$^{e}$ Antonio prometio en las impresas, y murio sin publicar, haviendolas dado al famoso duque de Sully y a M$^{r}$ de Villeroy, secretario de Estado de Henrique quarto.

En estas obras, dixo Perez en varias cartas, que descifraba varios enigmas y declaraba sucesos ocultos suyos y de Felipe segundo, para q$^{e}$ sirviesen de escuela politica; principalm$^{te}$ en las q$^{e}$ intituló *Memoriales y consejos*. Parece impossible q$^{e}$ deje de hallarse alguna copia integra ò diminuta de tan preciosos manuscritos historicos y politicos en alguna biblioteca, ò casa q$^{e}$ sucediese à las de Sully y Villeroy.

De aqui me resulta la necesidad absoluta de pasar à Paris à buscar èstos manuscritos, u otras equivalentes, q$^{e}$ me auxilien para llenar algunas lagunas de la historia de España y Francia, incapaces de llenarse sino por este medio, en la vida del que tuvo intervencion activa en todos los grandes sucesos de su tiempo, tanto en las relativos à Henrique IV como en los de Felipe II.

Por lo mismo te encargo y estimarè mucho q$^{e}$ me consigas licencia para pasar à Paris con dho objeto, pues no dudo q$^{e}$ manifestando el motivo, se concederà, y siendo necesario consiento q$^{e}$ muestres ò presentes ésta carta, haciendole servir de memorial ò de poder segun convenga.

Deseo q$^{e}$ te hallès enteramente restablecido de tu indisposicion y q$^{e}$ cuentes con la invariable voluntad de tu amigo verdadero y compañero.

Juan Antonio Llorente.

Ex$^{mo}$ S$^{r}$ D$^{n}$ Fran$^{co}$ Amoròs, consejero de estado de España [1].

1. Archives Nationales, F7 8788.

Amorós, qui avait été nommé Conseiller d'État par Joseph, à peu près en même temps que Llorente [1], s'empressa de recommander, « comme collègue et ami », la lettre de Lectoure, à M. le duc de Rovigo, ministre de la police générale, le 16 octobre et le 27 octobre 1813. Sur la seconde lettre, un employé a mis la remarque suivante : « joindre au dossier. — Il y a ajournement. »

Monseigneur,

Mr Llorente, conseiller d'État de S. M. C. m'a écrit la lettre que j'ai l'honneur de presenter à V. E., en me demandant, comme collège et ami, de lui procurer la permission pour venir à Paris, à la recherche des ouvrages qu'il doit consulter dans de grandes bibliotheques pour suivre les travaux dont il s'occupe. Ces recherches interessent l'histoire ancienne de la France et d'Espagne, la filosophie et la politique. Mr Llorente est une personne tres remarquable pour ses services à la Dinastie regnante et par ses talens et ses écrits. Je m'honore d'etre l'interprete de ses desirs envers votre Exe et je lui prie de vouloir bien lui accorder le passeport necessaire pour venir à Paris. Il se trouve à Lectoure dans le Departement du Gers. Paris, 16 octobre 1813.

Monseigneur,

Je vous prie d'agréer les assurances de ma plus haute considération,

Francisco Amoros.

Monseigneur le duc de Rovigo, ministre de la Police générale [2].

M. Llorente, Conseiller d'État de S. M. C., commissaire royal de la croisade et Chanoine Dignité de Tolede, a ecrit différent ouvrages que l'Institut Impérial de France a trouvé fort intéressantes. Le dernier singulierement des *Anales de l'Inquisition d'Espagne* est à son second volume, et pour le continuer il doit consulter des ouvrages qu'on ne trouve que dans les grandes

1. Dans sa *Déclaration* (Paris, 1817), Amorós dit que sa nomination est du 25 novembre 1808.
2. Archives Nationales, F7 8788.

bibliothèques de Paris. Il desire et demande la permission de venir à Paris, qui d'alleurs l'a meritée bien par son dévouement, par sa réputation, comme savant et comme homme public, qui a rendu des grandes services à la dinastie reguante...

. Paris, le 27 octobre 1813.

Le Conseiller d'Etat de
S. M. C.
François Amorós [1].

Selon Menéndez Pelayo, Llorente, surpris par les événements de 1813, ne put pas continuer en Espagne les *Anales* de l'Inquisition d'Espagne et dut faire passer en France les extraits qu'il avait pris dans les archives et un certain nombre de pièces originales, qu'il « vendit sans scrupule à la Bibliothèque Nationale de Paris, où elles sont conservées, reliées en dix-huit volumes [2] ». Il faut avouer que Llorente se vengea assez spirituellement du décret du 30 mai 1814, qui défendait aux Espagnols de rentrer en Espagne sans la permission du roi, leurs biens et rentes restant confisqués. « J'ai supporté cette peine, dit-il, et j'ai perdu, comme particulier, la bibliothèque la plus importante de Madrid. Elle se composait de plus de huit mille volumes, dans lesquels un nombre considérable étaient des manuscrits inédits et un nombre plus considérable de livres imprimés, rares et difficiles à trouver [3]. » Dans l'*Histoire de l'Inquisition d'Espagne*, publiée chez Treuttel et Würtz, en 1817-18, le « Catalogue des manuscrits qui n'ont pas encore été publiés, et qui ont servi pour composer l'Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne », se monte à quarante-huit. Que sont devenus les trente qui restent et qui contenaient, quelques-uns, plusieurs volumes? On ne le dit pas et Menéndez n'en souffle mot.

Parmi les savants français, Llorente trouve d'assez chauds partisans. Ch.-V. d'Hautefort parle de Llorente, dans son *Coup-d'œil sur Lisbonne et Madrid en 1814* [4], et en fait le plus grand éloge : « Parmi les érudits

1. Archives Nationales, F7 8788. — Llorente vint à Paris en 1813 ou en 1814, car il fut présent au mariage entre la fille, Asunción, du fameux voyageur Domingo Badia y Leblich, et Claude Izonard de Lisle de Sales, le 26 novembre 1814, à la mairie du XIe arrondissement de Paris, en compagnie de Pierre-Samuel Dupont de Nemours, conseiller d'État, Charles-Marie Pignatelli de Gonzague et D. Francisco Amorós (État civil de la Seine. Communication du comte Henri de Castries).

2. *Historia de los heterodoxos españoles*, t. III, p. 422. — Bibliothèque Nationale, Fonds espagnol, 60 à 77.

3. *Noticia biográfica*, etc., Paris, 1818, p. 155. D. A. Paz y Mélia a signalé la visite faite par l'Inquisition des livres et des papiers de Llorente, en 1814 (*Catálogo abreviado de papeles de inquisición*, Madrid, 1914, nº 613).

4. Paris, 1820, p. 435.

espagnols que je consulte journellement, je placerai M. Don Juan Antonio Llorente, chanoine dignitaire de Tolède, qui séjourne depuis longtemps à Paris. Ce docte ecclésiastique, que j'ai eu l'honneur de voir à Saragosse, m'a été du plus grand secours, surtout en ce qui regarde la géographie et l'histoire de son pays, qu'il possède à fond et qu'il a étudiées en homme judicieux : je dois l'avouer franchement, sans son appui, je me serais trouvé fort souvent embarrassé et hors d'état de vaincre les difficultés que la connaissance topographique des lieux, l'instruction et la critique de M. Llorente ont résolues de la manière la plus satisfaisante. » L'article publié dans la *Revue encyclopédique* par A. Mahul, peu de temps après la mort de Llorente (avril 1823), et ornée de son portrait[1], est également fort élogieux. Depuis 1819, Llorente était un collaborateur de la *Revue encyclopédique;* il y publiait des nouvelles d'Espagne et le premier qui y figure est un article sur le *Sí de las niñas* de Moratin (t. II, p. 497). La revue proteste contre son expulsion; elle note son arrivée à Madrid, le 7 janvier 1823, et son décès. « Ce savant respectable vient de mourir à Madrid, le 7 février » (t. XVII, p. 183 et 419).

Pendant les derniers temps de son séjour à Paris, Llorente écrivait encore deux lettres : la première, du 22 juillet 1820, aux libraires Treutell et Wurtz dans laquelle il leur propose l'achat de l'édition du *Projet de constitution religieuse considérée comme faisant partie de la constitution civile d'une nation libre indépendante*, qu'il considère comme plus intéressante que l'*Histoire de l'Inquisition*[2], et la seconde, du 19 décembre 1820, où il proteste contre le décret qui l'a rayé de la dignité de *maestrescuelas* et de chanoine de l'église de Tolède; il dit qu'il renonce au premier titre et, pour prouver son désir de paix, qu'il renonce aussi au second, mais qu'il exige qu'on lui paie la pension consentie à des ecclésiastiques avancés en âge, c'est-à-dire ayant dépassé la soixantaine[3].

L'*Histoire de l'Inquisition d'Espagne* et d'autres, notamment les *Portraits politiques des Papes*, causèrent néanmoins un assez gros scandale dans le monde de la Congrégation, et le gouvernement de la

1. Dans le *Catálogo de los retratos de personajes españoles... de la Biblioteca nacional*, par Angel M. de Barcia, Madrid, 1901, il y a, p. 467 et 753, quatre portraits de Llorente. Le dernier porte l'inscription : « Lithographié par Pierre Camus, d'après l'étude du portrait historié qu'il a peint en 1821, qui est maintenant à Cadix ». Le portrait de Llorente par Goya, qui a été exposé en 1900 par le Ministère de l'Instruction publique d'Espagne, appartient à un parent, D. Francisco Llorente y García de Vinuesa. Il a été reproduit dans la *Petite collection d'art Gowans*, n° 26, en 1909. M. P. Lafond l'a formellement contesté (*Gazette des beaux-arts*, 49e année (1907), 1er semestre).

2. *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet, décrites par Étienne Charavay*. Paris, 1885, p. 449.

3. *Yo el infrascripto Juan Antonio Llorente, presbitero, Ciudadano español*, etc. (Bibl. Nat. de Paris, Oo 390).

Restauration dut sévir. Llorente était réfugié et tombait sous les coups de la loi. Le cabinet du préfet de police prévint le ministre de l'Intérieur, à la date du 11 décembre 1822, qu'il a fait venir Llorente et lui a « enjoint de quitter Paris dans 24 heures et de sortir du royaume dans le plus bref délai [1]. Cet étranger a demandé un jour de plus, qui lui a été accordé. Il a pris son passeport pour l'Espagne, en passant par Bordeaux et Bayonne. Il doit se mettre en route après demain. » Le 13 décembre, le ministre de l'Intérieur notifie aux préfets de la Gironde et des Basses-Pyrénées : « M. le Préfet, le s[r] Llorente, espagnol réfugié, auteur d'ouvrages rédigés dans un fort mauvais esprit, a reçu l'ordre de quitter Paris, dans les 24 heures et le royaume dans le plus bref délai. Il doit se mettre en route aujourd'hui 13, muni d'un passeport de la préfecture de police avec direction de Bordeaux et de Bayonne ». Et, à la date du 15 décembre, le cabinet du préfet de police annonce au ministère de l'Intérieur le départ de Llorente de Paris : « Le sieur Llorente, prêtre espagnol réfugié, est parti hier 14 du courant, à 4 heures du soir, par les messageries royales de la rue Notre-Dame-des-Victoires. Il a emporté avec lui deux valises et a laissé à Paris ses malles et autres effets, que son domestique fera sans doute partir par le roulage. » [2] Enfin, la dernière dépêche concernant Llorente est celle du préfet des Basses-Pyrénées au ministre de l'Intérieur, de Pau, 28 décembre, qui le prévient que Llorente « n'a eu de relations dans cette ville (Bayonne) qu'avec un négociant nommé Laloi, de qui il a reçu de l'argent : il se rendait à Madrid [3] ».

Llorente mourut, à Madrid, le 5 ou le 7 février 1823.

A. MOREL-FATIO.

*P.-S.* — D. Aurelio Viñas, professeur à l'Université de Séville, et qui prépare une étude sur Antonio Pérez, a eu l'amabilité de faire copier la visite faite par l'Inquisition des livres et des papiers de Llorente, en 1814 (n° 603 du *Catálogo abreviado de papeles de Inquisición* de D. A. Paz y Mélia), et de la mettre à ma disposition. C'est au mois de décembre 1814 que l'Inquisiteur *fiscal* du Saint Office eut connaissance que les livres et papiers de D. Juan Antonio Llorente se trouvaient dans le magasin des biens séquestrés, dans la calle de Alcalá et dans la calle del Turco, avec les livres du Prince de

1. « Au commencement du mois de décembre 1822, il lui fut enjoint de quitter Paris sous trois jours, et la France sans délai. » (*Revue encyclopédique*, t. XVIII, p. 41).

2. « M. Llorente était dans l'usage de tenir un journal de ses voyages. On doit trouver, parmi ceux de ses papiers qui sont restés à Paris, le journal de son voyage de Madrid à Valence, à Saragosse et en France; dans ses papiers de Madrid, on trouvera le journal du voyage de Bayonne, en 1808, qui contient des renseignements intéressants sur la révolution de cette époque ». (*Revue encyclopédique*, t. XVIII, p. 51).

3. Archives Nationales. F7 6641.

la Paix : mais on apprit plus tard, le 14 janvier 1815, grâce au mémoire de l'archiviste de la Real Audiencia de Saragosse, D. Manuel Rodriguez, que ses livres et papiers avaient été transportés en France et que le Saint Office se demande s'il serait possible de les réclamer. Il se réfère à la lettre du dit Llorente, datée de Saragosse, le 10 février 1813, disant que, en vertu d'un décret du général Paris, gouverneur du royaume d'Aragon, au nom du roi Joseph, il a été autorisé à prendre les livres et les papiers de l'ancienne inquisition de Saragosse. La lettre est signée par Juan Antonio Llorente, conseiller d'État et commissaire général de la Sainte Cruzada, et adressée au Président de la R. Audiencia d'Aragon. A la suite vient l'inventaire de ces papiers :

1° Diverses liasses de procès, in-quarto, se rapportent aux premiers temps de l'Inquisition en Aragon et qui correspondent aux numéros 60 à 71 du fonds Espagnol de la Bibliothèque Nationale de Paris ; 2° Les procès, in-folio, formés contre Antonio Pérez (numéros 72 à 77 du fonds Espagnol de la Bibliothèque Nationale de Paris) ; 3° Divers écrits et notes sur les procès formés contre Mossen Francisco Ximenez, Fr. Antonio Arpall, etc.; 4° Les relations des *autos de fé* de 1550 à 1623 ; 5° Les lettres des Inquisiteurs généraux et du Conseil de l'Inquisition jusqu'en 1735 ; 6° Un ancien index du temps de l'établissement de l'Inquisition à Saragosse ; 7° Une liasse de bulles et d'édits anciens de l'Inquisition ; 8° Une autre liasse d'instructions du Tribunal de l'Inquisition. A partir du n° 3 le catalogue formé par Llorente ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale de Paris, mais on le rencontre à *peu près* dans le catalogue du tome premier de l'*Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*. La *razon*, rédigée pour donner décharge à l'archiviste Don Manuel Rodriguez, porte la date du 27 février 1813.

La visite du Saint Office se termine par un assez long rapport de l'archiviste D. Manuel Rodriguez, daté de Saragosse, le 9 janvier 1815, qui cherche à sauver les apparences : le Tribunal a, il est vrai, obéi aux instructions de Llorente, données sur les ordres du général Paris, mais maintenant que « le Saint Tribunal a été rétabli dans la plénitude de tous ses droits », l'archiviste demande qu'on le tienne pour « bon Espagnol et catholique apostolique romain », et il prie qu'on lui donne au moins un remerciement. Le Tribunal le lui donna.

A. M.-F.

# LES SOURCES HISTORIQUES DE *ZARAGOZA*

L'étude des sources historiques des *Episodios nacionales* vérifiera sans doute en gros l'affirmation tranchante de Pío Baroja : « Como investigador, Galdós ha hecho poco o nada : ha tomado la historia hecha en los libros »[1]. L'objet de la présente note n'est pas d'en procurer la démonstration sur un cas particulièrement favorable. Il ne s'agit pas, en effet, de dépouiller Galdós d'une gloire à laquelle il n'a jamais prétendu : les Episodes nationaux sont une œuvre colossale de vulgarisation, et ils sont aussi une œuvre d'art. Il n'est pas sans intérêt de savoir où Galdós en a pris les matériaux. Mais il faut chercher plus avant, et voir comment il les a élaborés : il y a là, pour qui voudrait préciser sa conception du roman historique, et, plus généralement, entrer dans les secrets de son art, un travail préliminaire indispensable, que l'étude directe des Episodes ne saurait remplacer. C'est une infime partie de ce travail préliminaire qu'on a voulu faire ici.

On pouvait deviner, *a priori*, que Galdós avait lu de près le récit de la défense de Saragosse dans la *Historia del levantamiento, guerra y revolución de España* par le comte de Toreno. En 1874, Gómez de Arteche n'avait encore publié que le premier volume de sa *Guerra de la Independencia* (1868), et le second, qui n'arrive pas jusqu'au deuxième siège, ne devait paraître qu'en 1875. Par contre, l'histoire de Toreno, déjà classique, venait d'être rééditée par Rivadeneyra dans le tome LXIV de sa *Biblioteca de autores españoles* (1872). La belle tenue littéraire de cet ouvrage en faisait le guide le plus agréable à suivre parmi la multiplicité confuse des événements politiques et des théâtres d'opérations militaires. Pour reconstituer

1. Pío Baroja, *Páginas escogidas*. Madrid (Calleja) 1918, p. 371.

l'histoire des deux sièges de Saragosse. Galdós n'eut garde de négliger un secours si précieux : il en retint même, pour les faire passer dans son roman, quelques visions d'un pittoresque sobre telles que l'incendie de l'hôpital des fous, où la donquichottesque silhouette de D. Mariano Cereso courant au combat armé d'un vieux bouclier, et l'épée nue. C'est également à Toreno qu'il emprunte quelques détails relatifs aux événements qui suivirent la capitulation : meurtre du Père Basilio Boggiero et de Mosén Santiago Sas, vol des bijoux de Notre-Dame del Pilar.

Mais une histoire générale de la guerre d'Indépendance ne pouvait lui donner en quantité suffisante ces détails concrets, ces précisions de temps et de lieu dont son roman fourmille. Allait-il les demander aux documents d'archives? Il eût été au-devant d'une déception, si l'on en croit M. Riba y García[1]. A la *Gaceta* de la ville assiégée? C'est une publication fort rare, dont on ne connaît, d'après le même auteur, qu'une seule collection complète. Galdós n'eut pas à chercher son information si loin, car il en trouvait tous les éléments compilés dans la *Historia de los dos sitios que pusieron a Zaragoza en los años de 1808 y 1809 las tropas de Napoleón* par D. Agustín Alcaide Ibieca. 3 vol. in-8°. Madrid, 1830.

L'auteur, témoin oculaire des événements et chroniste officiel, eut à sa disposition non seulement la *Gaceta* mais une foule de documents qu'il emprunta aux Archives municipales de Saragosse et qu'il négligea de rendre[2]. C'est de ces documents qu'est formé presque en entier le troisième volume de son ouvrage. D'ailleurs les pièces justificatives envahissent même les deux volumes de récit, qu'alourdissent, par exemple, de longues proclamations de Palafox ou des comptes rendus du commandement subalterne. Cette chronique confuse et mal écrite n'est pas défendable au point de vue littéraire : elle mérite tous les reproches que lui a prodigués, non sans

1. *Aparato bibliográfico para la historia de los sitios de Zaragoza*, p. 183-184. Cette bibliographie méthodique se trouve au tome IV des *Publicaciones del Congreso histórico internacional de la Guerra de la Independencia y su época (1807-1815), celebrado en Zaragoza durante los días 14 a 20 de octubre de 1908*. Saragosse, 1910.

2. Riba y García, *op. cit.* p. 184.

aigreur, un autre témoin oculaire, le colonel García Marín[1]. Mais pour Galdós, c'était une mine inépuisable de détails précis et d'histoire anecdotique : il y trouvait, outre la relation circonstanciée des faits, un catalogue des principaux défenseurs de Saragosse avec l'exposé de leurs exploits, une description minutieuse des lieux, et enfin un plan à grande échelle où figurent les ouvrages de fortification, les travaux des assiégeants, les démolitions de l'artillerie, les galeries de mines, en un mot toutes les indications de nature à faciliter l'intelligence des opérations. Galdós ne s'est pas fait faute de puiser dans ce trésor. D'ailleurs, s'il ne nomme point sa source, parce que de telles références sont déplacées dans un roman, il lui arrive de la citer entre guillemets (p. 190), en sorte qu'on ne saurait l'accuser de vouloir dissimuler la provenance de son érudition.

Cette abondante documentation lui a permis de réaliser dans *Zaragoza* une densité de contenu historique qu'il n'a peut-être dépassée dans aucun des *Episodios nacionales*. Qu'on en juge par le sommaire des principales concordances que nous avons relevées soit avec Alcaide, soit avec Toreno. Nous renvoyons, pour *Zaragoza*, à l'édition complète des Épisodes (Madrid, sucesores de Hernando) et pour Toreno, à l'édition Rivadeneyra (B. A. E., t. LXIV).

Ch. I, p. 7. Ruines de Santa Engracia (A. I, 251).

Ch. II, p. 11. Exploit d'Esteban López (A. III, 112). La *artillera* (A. III, 56). D. Andrés Guspide (A. III, 107). — P. 12. Francisco Quílez (A. III, 117). D. Felipe San Clemente y Romeu (A. I, 219). — P. 13. D. Miguel Salamero (A. III, 55). D. Mariano Cereso (T. 110 *b* et 116 *a*). Défense de Santa Engracia (T. 115 *b*). — P. 14. Pepillo Ruiz (A. I, 203). Mort de D. Antonio Quadros (A. I, 204). — P. 15. Incendie de l'hôpital des fous (T. 115 *b*). D. Santiago Sas (A. I, 216). D. Mariano Cereso, D. Marcos Simonó et Renovales (A. I, 199 sq. *passim*). D. Lorenzo Calvo (T. 116 *a*). Martín Albantos (A. I, 216). Vicente Codé (A. I, 213). D. Vicente Marraco (A. I, 217). La comtesse

1. *Fe de erratas y correcciones al estilo, lenguaje, contradicciones y equivocaciones de a obra histórica de los dos memorables sitios de Zaragoza*, por el Coronel de Infantería Don Fernando García Marín. — Saragosse, 1834. — Opuscule assez rare, dont il existe un exemplaire à la Bibliothèque du Sénat, de Madrid.

de Bureta (A. I, 221). — P. 16. Massacre de Français à l'Arco de Cineja (T. 116 *a*). Départ de Palafox (T. 116 *a*). — P. 17. Antonio Laste (A. III, 108). Hilario Lafuente (A. III, 119). D. Francisco Ipas (A. I, 202). — P. 18. Exploit de Codé (A. I, 213).

Ch. III, p. 19. Destruction volontaire des olivettes (T. 167 *a*). — P. 23. Les fortifications de l'Ouest (A. III, 205).

Ch. IV, p. 27. « Nuestras carnes sólo se cubren de gloria » (A. II, 9). Proclamation du 13 décembre (A. II, 38). Appel aux débris de l'armée du Centre (A. II, 40). — P. 28. Arrivée des troupes assiégeantes (A. II, 45). — P. 29. Poste occupé par le bataillon de las Peñas de San Pedro (A. III, 80). Batterie des Martyrs (A. II, 16). Fortifications adjacentes (A. III, 206).

Ch. VI, p. 41. Saint March et O'Neille (A. II, 46). Liste d'unités prenant part à l'action (A. II, 46 sq. *passim*, et III, 74). Abandon de Monte Torrero. — P. 42. Destruction du pont d'Amérique (A. II, 47). D. José Manso et D. Adriano Walker (A. II, 46) D. Pedro Villacampa (A. II, 48) Volontaires de Catalogne (A. II, 49). Renovales (A. II, 46). — P. 43. Attaque de San José (A. II, 47). — P. 44. La cloche de la Torre Nueva (A. II, 49). — P. 45 Défense de l'Arrabal (A. II, 48). — P. 46. La cavalerie sur la place de la Seo (A. II, 48). — P. 47. Feux croisés de San Lázaro et du Macelo (A. II, 52).

Ch. VII, p. 49. La foule sur le champ de bataille. — P. 50 sq. La foule à l'église du Pilar (A. II, 54).

Ch. VIII, p. 57. Réponse de Palafox à Moncey (A. II, 61 et 63). P. 58. Opportunité des sorties (A. II, 67). Sortie de Renovales (A. II, 65). Sortie d'O'Neille (A. II, 67). — P. 59. Les travaux de la première parallèle (A. II, 68). — P. 59-62. Sortie du 31 décembre (A. II, 69-78). — P. 61. La cavalerie taille l'ennemi en pièces. Français brûlés vifs (A. II, 70). — P. 62. On bat la générale au Mont Torrero (A. II. 77). La poêle de Pirli (A. II, 77). — P. 64. Allégresse populaire (A. II, 78). Décoration commémorative (A. II, 79). — P. 65. Proclamation (A. II, 79).

Ch. IX, p. 65. Positions du Midi (A. II, 84). — P. 66. Junot remplace Moncey (A. II. 83). Le réduit du Pilar. Organisation du commandement (A. II, 98). Inscription du réduit (A. II, 15). — P. 68. Escudo de premio y distinción (A. III, 29). — P. 69. El Padre Fray Mateo del Busto (A. III, 136). D. Pedro Ric (T. 171 *a*). — P. 71. Manuela Sancho (T. 168 *b*. — A. II, 82). — P. 74. Casta Alvarez (A. III. 57).

Ch. X, p. 76. Ouverture du feu (A. II, 92). — P. 78. Renovales défend San josé (A. II, 92 sq.). Les défenseurs écrasés sous les ruines (T. 168 *b*). — P. 79. Attaques du 10 et du 11 janvier (A. II, 89 sq.). — P. 80. Feu d'enfer contre le réduit du Pilar ; la panique (A. II, 99). — P. 83. Proclamation de Palafox (A. II, 107).

Ch. XI, p. 83. Les Français à San José. Manœuvres d'approche (A. II, 102). Proclamation du 14 janvier (A. II, 109). — P. 84. État lamentable du réduit du Pilar (A. II, 111). Confection de sacs à terre (A. II, 110). — P. 85. Abandon du réduit (A. II, 112 à 114). — P. 86-88. Afflux de fausses nouvelles. Allégresse populaire. Le bombardement redouble (A. II, 114-115).

Ch. XII, p. 88. Sortie du 22 janvier (A. II, 126). Défense du moulin à huile (A. II, 134). Cinquante bouches à feu (A. II, 122). — P. 89. Réponse de Palafox à Lannes (A. II, 127). — P. 90. D. Manuel Lasartesa (A. III, 28). D. Antonio la Casa (A. III, 109). D. José Martínez (A. III, 125). D. Vicente Casanova (A. III, 144). — P. 92. Junta de Abastos (A. III, 196). D. Juan Gallart (A. III, 130).

Ch. XIII, p. 102. Moulin à poudre (A. II, 131). — P. 106. Travaux de défense du faubourg des Tanneries (A. II, 130). — P. 107. Description des fortifications de l'Est (A. II, 134-135 et III, 207). — P. 111. Le gibet (A. II, 173).

Ch. XVII, p. 140. Trois brèches ouvertes. Abandon du moulin de Goicoechea (A. II, 133-134). — P. 142. Attaque de la maison González et de la batterie des Martyrs (A. II, 136).

Ch. XVIII, p. 146. Les Français sont maîtres de la batterie des Martyrs, de S^ta Engracia et des Trinitaires (A. II, 137). — P. 146 sq. La guerre des maisons (A. II, 139). — P. 148. Première attaque de Santa Mónica. L'ennemi, échouant, se retranche dans les maisons voisines (A. II, 141).

Ch. XIX, p. 156. Incendie de la Audiencia (A. II, 143).

Ch. XX, p. 167. Pendaison de D. Fernando Estallo (A. II, 173). — P. 168-169. Proclamation de Palafox (A. II, 147). Échec des Français contre Santa Mónica (A. II, 149-151). — P. 169. Nouvelle attaque et prise de ce couvent (A. II, 153). — P. 170. Les derniers défenseurs percent une ouverture pour s'échapper (A. II, 154). — P. 171. Mendieta, Paúl, Benedicto, Oliva (A. II, 153).

Ch. XXI, p. 172. Guerre de maisons du côté de Puerta Quemada (A. II, 164 sq.). — P. 180. Contre-attaque au couvent des Trinitaires (A. II, 155). — P. 182. Les Français font sauter le mur qui sépare San Agustín de las Mónicas (A. II, 163).

Ch. XXII, p. 183 sq. Défense de San Agustín (A. II, 163-164).

Ch. XXIII, p. 190. Intentions et situation de l'ennemi (A. II, 165). — P. 197. Palafox aux points menacés (A. II, 142).

Ch. XXIV, p. 198. Guerre de mines dans le quartier de la Magdalena (A. II, 172).

Ch. XXVI, p. 221. Prise du couvent de Jérusalem (A. II, 172). Proclamation du 2 février (A. II, 171). Proclamation du 4 février (A. II, 174). Proclamation du 9 février (A. II, 181). — P. 222. Les

Français commencent à miner en direction de l'Hôpital et de San Francisco (A. II, 183-185)

Ch. XXVII, p. 232. Attaques contre l'Arrabal (A. II, 179). Bombardement de l'église du Pilar (A. II. 180).

Ch. XXVIII, p. 240. Sas et La Casa (A. II. 179). Piedrafita (A. II, 191). Escobar (A. III, 115). Leiva (A. II, 189). Canon de l'Arco de Cineja (A II, 185). — P. 244. Explosion de San Francisco (A. II, 185). — P. 246. Batterie de la Subida del Trenque (A. II, 190). — P. 248. Défense désespérée du clocher de San Francisco (A. II, 187). Casa de Sástago (A. II, 189).

Ch. XXIX, p. 249. Destruction de l'Université (A. II, 208), de la capilla de la Sangre (A. II, 191), de la casa de Aranda (A. II, 210). — P. 251. Effondrement de la rue des Arcades (A. II, 210).

Ch. XXXI, p. 278. Meurtre de Mosén Santiago Sas et du P. Basilio Boggiero (T. 171 *b*). — P. 279. Vol des bijoux de Notre-Dame del Pilar (T. 172 *a*).

L'intérêt — et l'excuse — de ce long index de références, c'est qu'il permet, en feuilletant le roman de Galdós, d'y faire immédiatement le départ entre les éléments historiques et les éléments inventés. Et l'on ne peut se défendre d'un certain étonnement en voyant combien de détails infimes qui, à première vue, pouvaient sembler de pure invention, ont été pris à la chronique d'Alcaide ou aux documents authentiques qui s'y trouvent inclus. Parmi le butin que Pirli rapporte de la sortie du 31 décembre figure une poêle « en la cual aún habia restos de almuerzo, comenzado en el campamento frente a Zaragoza y terminado en el otro mundo » (p. 62). On ne s'attendait certes pas à retrouver ce détail dans le rapport de Renovales : « ... habiendo tomado nuestras tropas cuatro mochilas, seis fusiles, tres mantas, un poncho, una bota, y una sartén con que estaban guisando de comer ». (A. II, 77.) Bien peu nombreuses sont les précisions de lieux ou de personnes qui ne reposent pas sur l'autorité d'Alcaide ou de Toreno [1]. Galdós a même poussé le scrupule jusqu'à consulter attentivement, au tome III d'Alcaide, la liste des unités dont la présence

1. Nous n'en pouvons guère citer que deux ou trois : les noms du sous-lieutenant D. Miguel Gila (p. 12) et du commerçant D. Pedro Pizueta (p. 92); — l'exploit du marquis de Pino Hermoso à la tête du bataillon d'Orihuela (p. 243). Nous ignorons également où Galdós prend l'orthographe « Cereso » au lieu de « Cerezo » (p. 77, n. 1).

a été constatée sur les différents points du champ de bataille, et il a soin, en général, de ne faire intervenir le bataillon de las Peñas de San Pedro que là où sa présence est attestée. Si nous laissons de côté la trahison de la Casa de los Duendes, inventée de toute évidence pour les besoins de l'intrigue romanesque, nous ne voyons guère dans *Zaragoza* qu'une invention importante superposée à la vérité historique et la dénaturant : la conduite héroïque de Manuela Sancho ramenant au combat les défenseurs du réduit du Pilar (p. 81). Non seulement Alcaide n'en dit rien, mais il n'en est pas question non plus dans les Mémoires du lieutenant-colonel García Marín [1], qui fut l'un des principaux acteurs de ce tragique épisode, puisqu'il était parmi les officiers qui se lancèrent, sabre au clair, au-devant des fuyards. Galdós n'a pas résisté à la tentation de la « scène à faire », à l'attrait d'une antithèse un peu trop facile entre l'affolement des soldats aguerris et l'héroïsme d'une faible femme. Le tableau laisse une impression douteuse, où le charme désuet de l'imagerie populaire se mêle à la grandiloquence de certaines compositions romantiques.

Mais si Galdós n'ajoute que très rarement à la matière historique que lui fournissent ses sources, il n'est pas moins intéressant de noter qu'il en retient le maximum de faits et d'anecdotes, comme s'il avait voulu présenter un tableau complet de la défense de Saragosse. Bien caractéristique à cet égard est le deuxième chapitre, où le mendiant Sursum Corda raconte à bâtons rompus les prouesses du premier siège. On comprend par quel souci d'unité et de concentration dans le temps Galdós a circonscrit l'action de son roman dans les limites du deuxième siège ; mais on comprend aussi que son dessein de vulgarisation lui ait suggéré cet artifice pour brosser un raccourci du premier, en guise d'introduction. *Zaragoza* apparaît donc comme une image épique et libre de cet épisode grandiose, réunissant tous les traits d'héroïsme,

1. *Memorias para servir a la historia militar de la Guerra de la insurrección española, desde su principio en 1808 hasta su fin en 1814. — Resumen ... del segundo sitio de la inmortal Zaragoza — Defensa heroica del memorable reducto llamado del Pilar*, etc... Manuscrit conservé à la Bibliothèque du Sénat de Madrid. — Sur l'édition de ces mémoires, publiée en 1817, cf. Riba y García, *op. cit.*, p. 273.

toutes les scènes d'horreur, et marquant avec une netteté suffisante l'enchaînement des événements militaires. Toutefois, une réserve s'impose au sujet de la fin du livre. Galdós, en imaginant la trahison de Candiola et son châtiment, a cédé au besoin de lier étroitement à la catastrophe de la défense de Saragosse, la catastrophe des amours d'Agustín Montoria. Mais il a senti que ce double dénouement tragique ne pouvait être accompagné ni suivi d'un brillant récit d'action militaire sous peine de diviser l'intérêt et de compromettre l'émotion; et c'est pourquoi il n'a pas hésité à passer sous silence l'attaque de l'Arrabal, qui fut vraiment le dernier coup porté à la résistance, et, bien plus que la prise de San Francisco, le fait qui « décida du sort de la ville » (p. 240). Très habilement, il enveloppe les derniers jours de la défense dans la brume incertaine d'un cauchemar (« Vete lejos de mí, horrible pesadilla... », p. 267 sq.). Le héros ne sort de sa torpeur fiévreuse que pour dire adieu aux survivants de ses compagnons d'épreuve, ombres blêmes, exténuées, errant dans la ville prise où règne le silence de la désolation et de la défaite.

On voit à quelles intentions artistiques, d'ailleurs inégalement heureuses, répondent les libertés que Galdós prend avec l'histoire, soit par addition, soit par omission. Ces libertés sont fort peu nombreuses, et il en résulte que *Zaragoza* a une valeur immense comme œuvre de vulgarisation historique. Faut-il souligner le caractère forcément artificiel du genre? Ce caractère éclate si l'on compare les *Episodios nacionales* à des œuvres d'une élaboration plus subtile telles que les *Memorias de un hombre de acción*, que certains critiques saluèrent, à leur apparition, du titre de « nuevos episodios nacionales ». Chez Baroja, l'histoire est habilement dosée, traitée en fonction du héros, vue sous l'angle particulier d'Aviraneta. Chez Galdós l'histoire est traitée pour elle-même : Araceli est partout, il sait tout, et domine les événements auxquels il assiste comme pourront le faire les historiens de l'avenir. Mais ce qui est surprenant, c'est la maîtrise avec laquelle Galdós a joué de cet artifice, l'art avec lequel il nous fait accepter cette convention, la vie qu'il a su communiquer à un récit dont presque tous les

éléments, et parfois les mots eux-mêmes, lui étaient fournis du dehors.

Quelques citations parallèles montreront mieux comment il entend son rôle de vulgarisateur, et le parti qu'il tire de ses sources.

Parfois son intervention se borne à abréger sous une forme plus nerveuse la matière donnée par Alcaide.

ALCAIDE (II, p. 114-115).

Ya fuese que Palafox tuviese noticia de que Perena había reunido algunas tropas, o por mejor decir paisanos mal armados, ya que en realidad recibiese por algun conducto papeles de otras partes, lo cierto es que el 17 al medio día divulgaron iba a publicarse una gaceta muy interesante... Su contenido se reducía a que en Cataluña habían sido derrotados los franceses, y que Reding tenía un ejército de sesenta mil hombres: que el marqués de Lazán, después de haber arrollado las fuerzas que el enemigo tenía en el Ampurdán, había entrado en Francia, llevando el espanto por todas partes y enriqueciendo el ejército con los despojos; que venía a auxiliarnos una gruesa división de Reding y otra del duque del Infantado: que Blake y la Romana con los ingleses habían derrotado a Napoleón, matándole veinte mil hombres, incluso Berthier y Ney, y herido a Sabary; y que de sus resultas estaba aquél sitiado en el Paular. Ultimamente que habían llegado a Cádiz para nuestro ejército diez y seis millones de duros...

GALDÓS (p. 86-87).

No sé si efectivamente llegaron a Zaragoza tales noticias, o si las sacó de su cacumen el redactor principal, que era D. Ignacio Asso; lo cierto es que en letras de molde se nos dijo que Reding venía a socorrernos con un ejército de sesenta mil hombres; que el Marqués de Lazán, después de derrotar a la canalla en el norte de Cataluña, había entrado en Francia, *llevando el espanto por todas partes;* que también venía en nuestro auxilio el Duque del Infantado; que entre Blake y la Romana habían derrotado a Napoleón, *matándole veinte mil hombres*, inclusos Berthier, Ney y Savary, y que a Cádiz habían llegado *diez y seis millones de duros* enviados por los ingleses para gastos de guerra. ¿Qué tal? ¿Se explicaba la *Gaceta?*

Il serait absurde de crier au plagiat. Le romancier en use à l'égard du chroniste comme celui-ci à l'égard de la *Gaceta* qu'il analyse : pour Galdós l'histoire d'Alcaide est un document sur lequel la vulgarisation a tous les droits. — L'exemple suivant nous offre déjà un agencement plus libre des éléments utilisés.

Alcaide (II, p. 173).

En este día apareció a los ojos del público un espectáculo sobremanera triste. La noche anterior cayó una bomba en la casa ustensilios, sita junto a la plazuela de la Cebada, y habiéndose incendiado, entraron varios paisanos, los cuales hallaron una porción de camas de las correspondientes a dicho ramo, y como los enfermos se iban multiplicando extraordinariamente y había tantos hospitales, comenzaron a declamar. No fué necesario más para proceder contra el guarda-almacén don Fernando Estallo. Todos lo apellidaron traidor, le condujeron en seguida a la cárcel y en ella sufrió la pena de garrote. Por la mañana apareció suspendido en una horca colocada en la calle del Coso frente a la subida del Trenque, con un cartel al pecho que decía : por asesino del género humano, a causa de haber ocultado veinte mil camas.

Galdós (p. 167-168).

Detúvose el pueblo irritado junto a la subida del Trenque, donde estaba la horca, y al poco rato uno de los dogales de ésta suspendió el cuerpo convulso de un hombre, que se sacudió en el aire hasta quedar exánime. Sobre el madero apareció bien pronto un cartel que decía : *Por asesino del género humano, a causa de haber ocultado veinte mil camas.*

Era aquel infeliz un D Fernando Estallo, guarda-almacén de la Casa-ustensilios. Cuando los enfermos y los heridos espiraban en el arroyo y sobre las frías baldosas de las iglesias, encontróse un gran depósito de camas, cuya ocultación no pudo justificar el citado Estallo. Desencadenóse impetuosamente sobre él la ira popular, y no fué posible contenerla. Oí decir que aquel hombre era inocente Muchos lamentaron su muerte ; pero al comenzar el fuego en las trincheras, nadie se acordó de él.

(Notons au passage l'artifice qui consiste à faire dégager par Araceli le jugement moral, la présomption d'innocence qui n'étaient qu'implicites dans les termes d'Alcaide : « no fué necesario más... ».)

Il va sans dire qu'on ne pourrait pas multiplier à l'infini des

citations parallèles de cette longueur. Un grand nombre des concordances que nous avons notées plus haut se réfèrent à de simples allusions, à des précisions jetées incidemment dans le récit pour lui donner un air de chose vécue. Assez souvent, pourtant, Galdós travaille sur ses sources historiques comme sur un canevas, ou comme sur une matière à développement pittoresque.

| TORENO (p. 115 *b*-116 *a*). | GALDÓS (p. 15). |
| --- | --- |
| Prendióse fuego, y los enfermos que quedaban, arrojándose por las ventanas, caían sobre las bayonetas enemigas. Entre tanto los locos, encerrados en sus jaulas, cantaban, lloraban o reían, según la manía de cada uno... .. Dueños de aquella parte sentaron los enemigos su águilas victoriosas en la Cruz del Coso, templete con columnas en medio de la calle del mismo nombre. | Los enfermos, viendo que los techos se les venían encima, se arrojaban por las ventanas a la calle. Otros se iban arrastrando y rodaban por las escaleras. Ardían los tabiques oíanse lamentos, y los locos mugían en sus jaulas como fieras rabiosas. Otros se escaparon y andaban por los claustros riendo, bailando y haciendo mil gestos graciosos que daban espanto. Algunos salieron a la calle como en día de Carnaval, y uno se subió a la Cruz del Coso, donde se puso a sermonear, etc... |

Le procédé d'amplification est flagrant : c'est un travail volontaire qui, des sobres indications de l'histoire, fait sortir tout le pittoresque qui y était virtuellement contenu. Mais ce qui est particulièrement curieux ici, c'est la démarche imprévue et vraiment créatrice par laquelle l'imagination du romancier utilise cette image de la Cruz del Coso que le récit de Toreno lui offrait quelques lignes plus loin, mais sans lien avec la scène.

On pourrait établir une série ascendante, depuis des passages tels que le précédent, où la transformation est encore sommaire, jusqu'à des créations beaucoup plus libres, dont les sources historiques n'ont fourni que le point de départ. C'est au terme de cette série que nous trouverions les plus belles pages de *Zaragoza* : le tableau des ruines de Santa Engracia (p. 7), étonnante transfiguration d'une description précise, mais un

peu sèche; le récit épique de la défense de San Agustín (ch. XXII), pour lequel Alcaide n'a donné qu'un canevas assez incolore; enfin la scène de Notre-Dame del Pilar (ch. VII), qui est sortie de cette simple phrase: « La capilla de Nuestra señora del Pilar al anochecer estaba colmada de un inmenso pueblo, que concurrió a desahogar sus afectos religiosos. » Il est impossible de citer toutes ces pages célèbres. Du reste, nous ne nous sommes pas proposé de suivre l'imagination de Galdós en plein essor, réservant notre attention pour le moment précis où elle quitte le sol, où elle perd le contact des textes historiques.

Nous permettra-t-on de mentionner pour finir un drame d'Antonio Hurtado et Gaspar Núñez de Arce, dont Galdós semble s'être souvenu en écrivant son roman? Nous ne prétendons pas le ranger parmi les sources historiques de *Zaragoza*. Mais il s'agit d'un drame inspiré par le même épisode de l'histoire nationale, et Riba y García [1] omet de le citer parmi les œuvres littéraires se rapportant au siège de Saragosse. *La Jota aragonesa* [2] fit son apparition sur la scène de la Zarzuela en 1866, l'année même où Galdós débutait dans la presse madrilène comme critique littéraire et dramatique. Il est fort probable qu'il vit jouer cette pièce. On ne peut tirer aucun argument décisif de la ressemblance entre D. José Montoria et D. Pablo Lizana: ce sont deux types représentatifs de l'Aragon, assez fortement stylisés. Mais la réception que Montoria fait à Araceli et à D. Roque rappelle de bien près l'accueil du vieux Lizana aux soldats qui viennent défendre Saragosse:

| La Jota aragonesa (A. I. Sc. III). | Galdós (p. 21). |
|---|---|
| *Pablo.* | |
| Mas si así tan mano a mano<br>seguimos aquí los tres, | ... Sepan que no me faltan diez docenas de jamones colgados en el techo de la despensa, ni veinte cubas de lo añejo... Ea |

1. *Aparato bibliográfico*... p. 215.

2. *La Jota aragonesa*. Drama en tres actos y en verso, original de Don Antonio Hurtado y Don Gaspar Núñez de Arce. — Representado en el teatro de la Zarzuela, el día 24 de diciembre de 1866. — Madrid, imprenta de José Rodríguez, Calvario, 18. — 1866.

buena tripa pondrá pues
ese sargento cristiano.
¿No hay un lomo que freir?
No hay jamón que preparar?
o va en ayunas a entrar
y en ayunas va a salir?

*Carmen.*

¡Oh! no, eso no.

*Pablo.*

Pues dispón,
que hoy cuantos van contra
[Francia
dueños de mi casa son.

muchachos, entrad adentro y mandar que frían obra de cuatro libras de lomo, y que estrellen dos docenas de huevos, y que maten seis gallinas, y saquen de la cueva siete jarros de vino, que yo también quiero almorzar...

Ajoutons que D. Pablo Lizana a, comme D. José Montoria, un fils séminariste qui vole au secours de la patrie opprimée : il est vrai qu'il n'est ni amoureux ni romantique, et que l'intrigue du roman se déroule dans un tout autre ordre d'idées et de sentiments que celle du drame.

Mais il ne saurait être question d'étudier ici les sources littéraires de l'intrigue romanesque. Il faudrait entrer dans le domaine des influences incertaines, des filiations discutables, et nous avons seulement voulu montrer quelle base solide l'étude des sources historiques peut donner à l'examen critique des *Episodios Nacionales*. Elle devrait être étendue à l'ensemble de cette œuvre immense si l'on voulait quelque jour définir dans toute son ampleur le talent de vulgarisation de Galdós, démêler les formules diverses selon lesquelles il combine histoire et fiction. Au milieu de cette diversité, la comparaison dégagerait sans doute les procédés fondamentaux du romancier, les démarches les plus constantes de son imagination créatrice, fournissant ainsi de précieuses indications à qui voudrait analyser son art dans la totalité de ses œuvres.

M. BATAILLON.

---

# VARIÉTÉS

## J. H. Wiffen.

Sauf une citation très courte dans la littérature espagnole de Ticknor, où le savant américain traite assez dédaigneusement de la vie et de la traduction du Garcilaso de J. H. Wiffen (trad. allemande de N. H. Julius, t. I, 387), je ne vois pas que personne ait encore rendu justice à ce remarquable ouvrage, qui, vu sa date (1823), peut passer pour une précieuse contribution de l'hispanisme anglais au XIX^e^ siècle. Le volume est intitulé : « The works of Garcilasso de la Vega, surnamed the prince of castilian poets, translated into English Verse; with a critical and historical essay on spanish poetry, and a life of the author. By J.-H. Wiffen. — London: Printed for Hurst, Robinsen, and Co, 90, Cheapside, and 8; Pall-Mall, 1823. »

J. H. Wiffen était le frère de Benjamin Barron Wiffen, l'éditeur, avec D. Santiago Usoz i Rio, des *Reformistas antiguos Españoles*, dont Ed. Boehmer a publié, en trois volumes, la bio-bibliographie *(Bibliotheca Wiffeniana. Spanish Reformers of two centuries from 1520.* Strasburg et London. Truhner; 1874-1904.) Il mourut, nous dit sa fille, Mary Isaline W. Wiffen : « in the noontide of his career J. H. Wiffen was removed by death at the early age of 43 in May 1836 » (Vie de B. B. Wiffen ; Boehmer, t. I, p. 8.)

Dans sa préface, datée de « Woburn Abbey, 4 th Month 8 th, 1823 », il se réclame de D José Maria Blanco (depuis sa conversion au protestantisme : « the Rev. Blanco White »), et de M. Heber. Voici ce qu'il dit du premier : « I cannot forego the pleasure of first achnowledging the great advantage I have derived from the kind revision of my MSS by the Rev. Blanco White. That gentleman's desire to aid in any thing that might seem to serve the reputation of his country — the country, whose customs and institutions he has pourtrayed with such vivid interest, originality, and talent, joined to his native goodness of heart, could alone have led him to volunteer his services, in a season of sickness, to one nearly a stranger and if I submit the following pages to the public with any degree of confidence in its favour, it is from the many improvements to which his friendly and judicious criticisms have led. » Quant au second, le bibliophile Heber,

il le remercie de lui avoir prêté la rare édition de Garcilaso, publiée par Fernando de Herrera : « which I had in vain sought for in other collections of Spanish books, both public and private ». L'édition de Garcilaso par Herrera est à la fois à la Bibliothèque Nationale de Paris (Yg. Rés. 41), et à la Bibliothèque de Versailles (E. 188-9).

Le contenu du livre est le suivant : « Essay on spanish poetry » (I-92) ; « Life of Garcilasso » (93-167) ; « Verses on the death of Garcilasso » (171-178). Puis des Églogues, des Élégies, des Odes et des Sonnets, et, à la fin, un appendice, où il y a diverses traductions : d'abord l'éloge des petites femmes de l'archiprêtre de Hita, la prophétie du Tage de Luis de Leon, — Abel Hugo l'avait imprimée, dans la version originale, deux ans plus tôt : *Romancero e historia del rey de España Don Rodrigo, postrero de los Godos en lenguage antiguo* ; *recopilado por Abel Hugo.* Paris, 1821, — des poèmes latins de Navagero, etc. L'Essai sur la poésie espagnole, qui va des origines jusqu'au « rétablissement des bons modèles », est rempli de citations de Juan de Mena, Santillana, Castillejo, etc., traduites en anglais, et il me semble que les amateurs d'aujourd'hui feraient bien de s'en inspirer. La vie de Garcilaso est faite avec Sandoval, Paul Jove, les annotations de Herrera, Bembo, Zapata dans ses *Miscellanea*, et le fameux sonnet contre Francisco Sanchez à propos de son édition de Garcilaso, publiée en 1574. Tout cela indique chez Wiffen une connaissance appréciable de la poésie espagnole et une étude suffisante des sources pour la biographie du poète.

A. M.-F.

# BIBLIOGRAPHIE

*Berruguete y su obra*, par R. de Orueta. Biblioteca Calleja, Madrid, 1917.

L'auteur m'en voudra-t-il si je commence par pester contre l'idée malencontreuse qu'on a eue de réunir dans le même volume l'édition castillane de son travail et la traduction française? Pourquoi n'avoir pas séparé les deux? Pourquoi alourdir un livre qu'on voudrait emporter avec soi comme manuel d'excursion aux sanctuaires disséminés qui servent de musée à cet artiste fécond? Combien de fois n'ai-je pas regretté, de même, que la *Guía de Toledo* du vicomte de Palazuelos (comte de Cedillo) doublée elle aussi de sa traduction, constituât un de ces fardeaux dont on hésite à bourrer sa valise, et surtout sa poche! Allons! MM. les Espagnols qui écrivez pour faire connaître les merveilles de votre pays, ayez pitié des pauvres voyageurs!

M. R. Orueta s'est fait une spécialité de la sculpture espagnole. J'ai dit ici-même l'intérêt de son livre sur Pedro de Mena (*Bull. hisp.*, 1914, p. 492). Il a publié depuis, d'autre part, une étude sur la sculpture funéraire en Espagne et il en a annoncé d'autres.

Dans la présente œuvre, il consacre un premier chapitre préliminaire à une esquisse de la sculpture castillane au début du xvi[e] siècle; un second chapitre aux influences qui se sont exercées ou ont pu s'exercer sur Berruguete; un troisième à une biographie, et un quatrième au catalogue des œuvres, y compris les dessins et les œuvres douteuses. Une abondante bibliographie est jointe au volume, qu'illustrent 166 figures hors texte. On voit qu'il y a là tous les éléments susceptibles de documenter le lecteur, qui pourra admirer en connaissance de cause et sur d'assez bonnes reproductions photographiques l'étonnant Saint Sébastien (cinq planches) et les autres pièces du retable de San Benito de Valladolid (Musée de cette ville), les retables de San Andrés à Olmedo, du Collège des Irlandais à Salamanque, de l'Adoration des Rois à Santiago de Valladolid, de la Visitation à Santa Ursula de Tolède, de l'église de Santiago à Cáceres, les stalles du chœur de la cathédrale de Tolède, les portes de la cathédrale de Cuenca et de Santa María de Castejón à Huete, la Transfiguration à l'église San Salvador d'Ubeda, le sépulcre du cardinal Tavera à Tolède. Des photographies d'œuvres italiennes (de Michel-Ange, de

Giacomo della Quercia, de Donatello, de Ghiberti, de la Chapelle Sixtine, du Laocoon) suggèrent, avec les remarques de l'auteur, d'utiles comparaisons. Des dessins et deux autographes complètent la collection.

Cet ouvrage de vulgarisation qui s'appuie sur de nombreux travaux cités par l'auteur et sur ses études personnelles, ne peut qu'être bien reçu de tous ceux qui aiment à être éclairés dans l'admiration de l'art espagnol.

On appréciera sans doute son premier chapitre, où il cherche à faire saisir les différences et les analogies d'inspiration et d'expression que présente l'art espagnol et l'art septentrional, d'une part, et l'art italien, de l'autre, jusqu'au moment où paraît Berruguete. Il y a là un aperçu rapide et général, suffisamment illustré d'exemples pourtant, d'où ressort la personnalité de la sculpture espagnole, encore gothique alors, fortement impressionnée par l'influence française, mais caractérisée par des tendances visibles et nettes.

On lira avec plus d'intérêt encore le second chapitre, où avant même de nous donner les détails biographiques qui ne sont relatifs qu'à l'homme, M. de Orueta s'attache à déterminer les influences subies par l'artiste, particulièrement comme sculpteur et occasionnellement comme peintre; ses affinités italiennes (Donatello, Brunellesco, Quercia, Ghiberti, c'est-à-dire les plus gothiques); ses grands modèles antiques (le Laocoon); son principal maître (Michel-Ange), dont il a la tendance à l'expression, au mouvement (spirituel avant tout). Voici comment M. de Orueta définit sa manière :

> Lo que á él lo caracteriza es el retablo de San Benito, el de Salamanca, el de Santiago, et de Santa Ursula y el de Ubeda; esta es su manera peculiar, en la que unos escasísimos planos bastan para componer toda una figura; con grandes superficies completamente vacías, sobrias, sin el menor matiz; exagerando la importancia de los contornos; bastándole dos o tres surcos para dar la impresión de un ropage; dislocando a veces los miembros y siempre alargando las figuras. Este es el Berruguete personal y vigoroso, que sabe armonizar la técnica de su ejecución con las direcciones de su sensibilidad. Y lo mismo es el pintor : un contorneador expresivo, que rellena sus siluetas como mejor puede; su interés y su arte está precisamente en el dibujo de esta silueta, Lo que quiere es hacer sentir, y ha de enderezar sus trabajos para que estén en armonía con sus deseos; por eso si aprende la técnica italiana de su tiempo, no la emplea siempre, prefiriendo la tradicional de los góticos[1]...

Plus concrètes sont les observations qui suivent, touchant la proportion et l'anatomie des figures traitées par Berruguete, les matériaux qu'il a employés (le bois de préférence), la polychromie, la disposition

1. P. 59. Si je reproduis le passage en espagnol, ce n'est pas que je dédaigne la traduction, qui me paraît au contraire bien faite, mais comme je ne suppose pas qu'elle soit de M. de Orueta lui-même, il me paraît mieux de le citer dans l'original.

des ensembles. Ce que furent ses disciples, M. Orueta nous le dit sans indulgence, comme il nous fait comprendre comment Berruguete est en somme un isolé dans l'art castillan (à moins qu'on ne le rapproche du Greco, avec lequel il a réellement une parenté bien visible), et même peut-être jusqu'à un certain point un incompris, de son temps du moins; comment enfin il est le type achevé du style « baroque », si le caractère le plus essentiel de ce style est la suggestion, et la suggestion par le mouvement.

C'est seulement après cet exposé doctrinal et d'ailleurs quelque peu philosophique, que M. Orueta place sa notice biographique sur Berruguete. Né entre 1486 et 1490, sans doute à Paredes de Navas, celui-ci alla en Italie, d'où il était déjà de retour en 1520. Y a-t-il vu les cartons de Michel-Ange? C'est ce qu'affirme Vasari, selon lequel il aurait d'autre part exécuté une copie en cire du Laocoon dans un concours jugé par Raphael. En tout cas, il semble établi, d'après M. de Orueta, que Berruguete séjourna à Florence, où il étudia les premières sculptures de Michel-Ange; puis à Rome, où il s'intéressa surtout aux plafonds de la Sixtine et au Laocoon; ensuite probablement il alla à Bologne, Milan, Pavie et Naples. C'est à Valladolid qu'il se fixa, eut ses ateliers, et exécuta la plupart de ses commandes, — avec le concours de nombreux aides ou élèves, selon toute vraisemblance, — sauf les séjours plus ou moins prolongés qu'il dut faire à Tolède, où le chapitre lui assurait également logis et atelier, et où il mourut en 1561, enrichi par son art et son travail.

Le catalogue qui suit ces notes biographiques est en réalité une étude de chaque groupe d'œuvres; il tient la moitié du livre. Il serait trop long d'en reproduire même simplement l'essentiel: descriptions, données historiques, discussions, hypothèses et conclusions sont traitées avec une ampleur suffisante pour l'édification du lecteur qui veut surtout se renseigner et non peser chaque assertion d'une main érudite. Les observations sur le saint Sébastien de Valladolid sont particulièrement intéressantes en même temps que sincères. Et partout on sent que cet artiste au génie si hardi et si vivant, si turbulent, si l'on peut dire, n'a pas seulement séduit, mais troublé l'écrivain qui, en ces pages attachantes, a cherché à le situer, à le classer, à l'expliquer.

G. CIROT.

Henry Thomas, *Spanish and Portuguese Romances of Chivalry. — The revival of the romance of Chivalry in the spanish Peninsula, and its extension and influence abroad.* — Cambridge, at the University press, 1920. — 1 vol. in-8°, VIII + 335 pages.

Ce volume contient, en sept chapitres, la matière amplifiée de six leçons faites, en 1916, à l'Université de Cambridge (fondation Normann

Maccoll). L'auteur s'y est proposé d'étudier dans son développement historique, depuis les origines jusqu'à sa disparition, la littérature chevaleresque, qui commence, en Espagne, aux approches du xvi<sup>e</sup> siècle, s'épanouit, puis décline au cours de ce dernier siècle, pour disparaître au début du xvii<sup>e</sup>. Ce vaste sujet a été souvent touché et même traité, l'auteur le reconnaît. Mais il ne lui paraît pas qu'il ait été exposé méthodiquement dans son ensemble, du moins en Angleterre. Il n'hésitera donc pas à employer, en les contrôlant, les matériaux réunis, et il y ajoutera ce que ses propres recherches lui auront fourni.

Les titres des sept chapitres donneront une idée suffisante du contenu et du plan de l'ouvrage. Ce sont, à peu près, ceux de Menéndez Pelayo, au chapitre V des *Orígenes de la Novela*. Chap. I. Le roman de chevalerie dans la Péninsule avant 1500 [*El cavallero Cifar*; la « *matière de Bretagne* »; les romans divers de la fin du siècle précédent; *Tirant lo Blanch*, etc., p. 1-41]. — Chap. II. *Amadis de Gaule*, et ses continuations [p. 41-84]. — Chap. III. Les *Palmerins* [p. 84-118]. — Chap. IV. Les petits groupes et les romans isolés [*Espejo de príncipes y cavalleros*: *El cavallero del Febo; El cavallero del Sol; Don Belianis de Grecia; Florando de Inglaterra; El invencible cavallero Lepolemo*, etc. [p. 119-147]. — Chap. V. La grande vogue et le déclin de cette littérature. [p. 147-180]. — Chap. VI. Extension hors de la Péninsule, en Italie, en France, en Allemagne, en Hollande [p. 180-241]. — Chap. VII. En Angleterre [p. 242-301].

Suivent deux appendices. Dans le premier, l'auteur recherche lequel, du *Leandro el Bel* espagnol, qui forme le livre II du *Lepolemo llamado el cavallero de la Cruz* (1563), ou du *Leandro il Bello* italien (1560), est l'original, et il conclut que le premier n'est qu'une imitation du second. Dans le deuxième appendice, il établit qu'Anthony Munday et Lazarus Piott, traducteurs anglais de l'*Amadis*, ne forment qu'une seule et même personne.

L'ouvrage se termine par une bibliographie et un excellent index. Le lecteur y trouvera donc tout ce qui lui sera nécessaire pour se rendre compte de la nature, du développement, de l'influence de cette littérature, si populaire jadis, si oubliée aujourd'hui. Tous les éléments d'un jugement éclairé lui sont fournis dans ce consciencieux ouvrage. Si, avec cela, il a lu au préalable, je ne dis pas tous ces romans (je doute qu'il en ait le temps et la patience), mais, du moins, les plus célèbres d'entre eux, il aura tout ce qu'il peut souhaiter pour les apprécier en pleine connaissance de cause et pour se former une opinion personnelle Car M. Thomas, qui a la sienne assurément, semble plus préoccupé de réunir des faits exacts et nombreux que de discuter les qualités et les défauts, la valeur morale ou littéraire de ces œuvres, comme M. Menéndez Pelayo, par exemple, aime à le faire.

Et je ne dis pas que cette méthode ne soit pas la bonne; elle nous laisse toute liberté d'appréciation. Je me permets seulement d'exprimer un regret tout personnel, que certains lecteurs partageront peut-être, et d'essayer d'en indiquer les raisons.

Nous nous trouvons ici en présence d'un fait important d'histoire littéraire, bien délimité, s'appliquant à un genre, à une forme d'invention romanesque, qui a ses caractères propres et sa signification sociale, et qui, du début à la fin, a persisté, à peu de choses près, la même. Cette forme d'art littéraire, ébauchée au siècle précédent, s'affirme tout à coup avec une force irrésistible au XVI<sup>e</sup> siècle, dans la Péninsule. Elle séduit aussitôt toutes les imaginations; elle se propage d'une façon prodigieuse, à tel point que de 1508, date de l'*Amadis* de Montalvo, jusque vers la septième décade de ce siècle, il ne se passe point d'année où quelque nouvelle « chevalerie » n'apparaisse pour le plus grand plaisir d'un public insatiable. Toutes les presses d'Espagne et de Portugal semblent incapables de le satisfaire. — Comment justifier cette vogue? Et comment expliquer qu'elle cesse tout d'un coup? Certes, M. Thomas n'ignore rien des explications données maintes fois, mais qu'en pense-t-il lui-même? Nous aimerions qu'un juge si bien informé nous le dise, non point en passant, à l'occasion de tel ou tel roman, et en prenant, pour ainsi dire, la question de biais, mais en lui donnant toute la place et la valeur qu'elle mérite. Car, en vérité, on n'a pas dit grand'chose, quand on a remarqué que cette littérature était un fidèle reflet, sinon des mœurs, du moins de l'idéal des contemporains. L'idéal chevaleresque n'était-il pas le même au siècle précédent, et peut-être même plus conforme à la réalité historique? C'était cependant un autre genre de fiction romanesque qui prévalait alors. Et s'il n'y a qu'une part de vérité dans ce truisme consacré, il n'y en a guère davantage dans l'opinion — également consacrée — qui attribue la brusque disparition du genre à l'influence décisive du *Don Quichotte*, constatation plutôt que cause de cet effondrement. En somme, nous restons perplexes et hésitants sur les causes, évidemment complexes, de cette vogue comme de cette ruine.

Et l'on en peut dire autant de la portée morale et de la valeur littéraire de ces livres tant célébrés et tant décriés « aborrecidos de tantos y alabados de muchos más. » Les moralistes ne tarissent pas sur les dangers qu'ils font courir aux mœurs. Tous se font honneur de rompre quelques lances contre « le monstre ». On trouvera leurs témoignages soigneusement réunis au chapitre V. Ils sont aussi nombreux que sévères. Les « *trufas, patrañas y mentiras caballerescas* » détournent des lectures édifiantes ou utiles, des Livres saints ou des bons auteurs de l'antiquité. Elles emplissent les imaginations de billevesées ridicules, qu'on tient pour paroles d'Évangile, et surtout elles induisent au péché de luxure. Que l'on rendrait meilleur service en répandant

les sages leçons des Pères, ou tout au moins celles des Sénèque, des Livius, des Valérius, des Eutrope, etc., etc.! Et la conclusion est toujours la même : proscrire, détruire ces livres funestes. Cet anathème, cet appel à la répression qui revient comme un refrain, nous étonne. Car, s'il faut le dire, lorsqu'il nous prend fantaisie de rouvrir quelqu'un de ces derniers, c'est plus souvent l'ennui qu'il nous paraît distiller que ce « savoureux poison, *sabrosa ponçoña* », duquel les Vives ou les Mexía, les Guevara ou les Granada, s'efforcent à l'envi d'écarter nos lèvres. Ces invectives nous paraîtraient plus à leur place si elles s'adressaient à « la Mère Célestine » et à sa scandaleuse descendance qui pullulait en ce siècle, ou au théâtre, qui se permettait de singulières libertés, ou aux Picaresques, qui allaient succéder aux Chevaleries. Que les Amadis, les Lisuarte, les Bélianis et leur innombrable escadron empanaché aient troublé quelques cervelles, avant celle du bon Quijada, on le dit; que l'on eût retiré plus de fruit des pieux ouvrages des proscripteurs, il se peut faire encore. Mais, enfin, ce ne sont pas des leçons de dépravation morale, de bassesse ni de luxure que le bon Chevalier de la Triste Figure y avait puisées. Sans doute, il s'y peut trouver çà et là quelques peintures un peu vives (l'entrevue de l'infante Elisena et du roi Périon, trop bien servi par la soubrette Darioleta, les circonstances qui précèdent et accompagnent la naissance d'Esplandian et quelques autres); mais, en vérité, elles paraissent édifiantes à côté de celles que la *literatura amena* se permettait alors. L'idéal de pureté, d'inébranlable fidélité, d'ardente mais généreuse passion qui se dégage des amours du « Doncel de la mar » et de l'exquise Oriana, comment ne pas le sentir? Et s'il est vrai de dire que de telles lectures ont brouillé les idées de Don Quichotte, reconnaissons en revanche que c'est pour avoir eu toujours les regards fixés sur cet « Amadis, fleur et miroir des chevaliers errants » et sur ses pareils, qu'il a pu si bien épurer ses passions, atteindre à une beauté morale, montrer une générosité, une compassion pour les misérables telles que l'on n'en trouve guère de plus désintéressées à cette époque. « Peut-être, écrit Brunetière, [ces romans] contribuèrent-ils, en posant, si je puis dire, la religion du point d'honneur, à réintégrer quelque idée de la justice dans ce monde nouveau qui était en train de se fonder alors sur l'intérêt, comme sur sa seule base. »

Et si nous nous rappelons, d'autre part, que des hommes tels que Don Diego de Mendoza furent d'enthousiastes admirateurs de ces romans, que Charles-Quint se plaisait à la lecture de *Belianis de Grecia*, et François I[er] à celle de l'*Amadis*, que sainte Thérèse de Jésus « s'adonna à ces livres de Chevalerie avec tant de passion » qu'elle en composa elle-même, que saint Ignace de Loyola, qui y goûtait même plaisir, « aurait pu, selon l'expression de M. Thomas, au lieu de la

Société de Jésus, nous donner un autre roman de Chevalerie », (mais, au fait, n'est-elle pas elle-même une *Caballería á lo divino?),* nous ne pouvons nous empêcher de penser que ces livres n'étaient pas aussi noirs qu'on nous les représente et que leurs éloquents proscripteurs se complaisaient trop à des lieux-communs chers aux moralistes de tous les temps. Il faudrait au moins entendre la contre-partie. Malon de Chaide, cité par M. Thomas, demande aux amateurs de ces romans quel fruit ils en retirent, et il fait lui-même la réponse : « Nous y apprenons l'audace et la valeur à la guerre. la bonne éducation, la courtoisie vis-à-vis des dames, la fidélité et la loyauté à l'égard du prochain, la magnanimité et la générosité pour pardonner à nos ennemis. » Et c'est bien là quelque chose. D'ailleurs, pour son compte personnel, le trop spirituel auteur de la *Magdalena* tient que *Cavallería* et *Vellaquería* sont deux termes synonymes.

Il n'entrait pas dans les intentions de l'auteur d'étudier en détail la valeur littéraire de ces romans, leurs procédés d'exposition, leur technique, ni l'influence qu'ils purent avoir sur la prose castillane. C'est là en effet un vaste sujet, rarement ou incomplètement traité jusqu'ici. Il mériterait de tenter un travailleur patient, un grammairien doublé d'un homme de goût. En attendant, on peut s'en tenir à l'opinion autorisée de Juan de Valdès, lequel, dès 1535, estimait qu'*Amadis, Palmerin, Primaléon* étaient de bons modèles de langue. Il y a des raisons de croire qu'à côté et à la suite de la *Célestine*, l'*Amadis,* en particulier, a eu, à ce point de vue, une influence prépondérante.

On sait quelle fut la popularité de ces romans dans la Péninsule et comment ils se répandirent bientôt à travers l'Europe entière. C'est ce dernier sujet que M. Thomas traite dans les trois derniers chapitres. Ils sont parmi les meilleurs et les plus originaux de l'ouvrage, et constituent une étude de littérature comparée, solidement documentée et, sur bien des points, nouvelle. Les renseignements bibliographiques sont nombreux; les renvois aux sources, les citations, empruntées directement aux textes originaux, en un mot, tout l'apparat critique donnent l'idée d'un travail personnel, qui, sans épuiser peut-être une si abondante matière, n'omet cependant rien d'essentiel. Inutile d'ajouter, puisque l'ouvrage sort des presses de Cambridge, qu'il est présenté de telle façon qu'il ferait douter de la crise du papier et du livre, en Angleterre du moins. E. M.

Narciso Alonso Cortés, *El falso Quijote y Fray Cristóbal de Fonseca.* — Valladolid. 1920. 25 pages.

L'infatigable érudit de Valladolid[1], pour se délasser sans doute du monumental travail qu'il vient de consacrer à son compatriote José

1. Profitons de l'occasion pour dire que Valladolid vient de lui rendre un public et solennel hommage, comme à l'un de ses fils qui lui font le plus d'honneur.

Zorrilla, nous donne aujourd'hui la brochure dont le titre précède. Il y veut démontrer que le pseudo Alonso Fernández de Avellaneda, auteur de la fausse deuxième partie du *Quijote,* n'est autre qu'un religieux Augustin, Cristóbal de Fonseca, dont le nom se trouve dans le prologue de la première partie.

Ce serait donc, si je compte bien, la *seizième* candidature à la paternité du faux *Quijote*. Le seul fait que l'on continue à chercher prouve que l'on n'a pas trouvé. Ces échecs répétés ne découragent point M. A. C. Il revendique l'honneur de ce faux — si honneur il y a, — pour son client, qui est ce Fonseca. Voyons son plaidoyer.

Il part d'une double affirmation. 1° Cervantes, dans la première partie du *Quijote*, a attaqué le soi-disant Avellaneda, ou, tout au moins, ce dernier le crut, ce qui suffit à justifier sa riposte. 2° Cette attaque se trouvait dans le prologue de Cervantes. — Pour établir la première affirmation, il suffit de rappeler deux lignes du prologue d'Avellaneda : « *El* [Cervantes] *tomó por tales* [medios] *el ofender á mí...* » Acceptons ce texte, et cette syntaxe, malgré les réserves de M. P. Groussac, et remarquons que cette attaque *paraît* viser aussi Lope de Vega, non nommé, mais assez clairement désigné, assure-t-on. Quant à la seconde affirmation, à savoir que l'attaque se trouve dans le prologue cervantesque, cela résulterait de la préface des *Novelas ejemplares*, où Cervantes déclare qu'il voudrait bien se dispenser d'écrire un prologue, « parce que, dit-il, celui que j'ai mis en tête de mon *D. Quijote* ne m'a pas si bien réussi que je désire en écrire maintenant un second. » Allusion évidente, assure-t-on, à sa querelle avec le faussaire de Tordesillas. Même en admettant ces deux « bases », il resterait toujours à prouver l'équation : Avellaneda = Fonseca. Pour ce faire, M. A. C. remarque que, de tous les contemporains, il n'y en a que deux qui soient nommés dans le dit prologue : l'évêque de Mondoñedo et Fonseca ; encore peut-on laisser de côté Guevara, qui est hors de cause, puisqu'il était mort en 1545. Reste le seul Fonseca, lequel, en effet, est bien nommé. Pour ma part, et *à priori*, je verrais volontiers dans ce fait un argument *contre* la thèse, car il ne paraît pas dans la manière de Cervantes de prendre ainsi directement et publiquement à partie ses adversaires. Lope de Vega n'est pas nommé, quoique, affirme M. Rodríguez Marín « *en este y otros lugares Cervantes alude conocidamente à Lope de Vega, con quien andaba enemistado en 1604 y 1605.* » Peut-être, mais Cervantes, lui, répondant à Avellaneda, s'en défend, et en termes si formels, que nous serions fâchés pour lui que M. Rodríguez Marín eût raison. « Ce n'est pas à moi à poursuivre un prêtre, quel qu'il soit, et moins encore un familier du St-Office..., car de celui-là j'adore le génie, j'admire les œuvres et les occupations toujours vertueuses. » — Ironie ! réplique l'illustre éditeur de Cervantes, qui a lu les fameuses lettres au

duc de Sessa — Il se peut faire, mais, alors, que penser d'une telle effronterie? Défions-nous de nos amis.

Quoi qu'il en soit, ce n'est point de Lope, mais de Fonseca qu'il s'agit. Où est donc l'attaque contre ce dernier? — Elle est dans la satire contre les compilateurs, les érudits de pacotille, qui émaillent leur prose, à tort et à travers, de citations, de renvois à tous les auteurs passés ou présents. L'ami « gracioso y bien entendido », qui encourage Cervantes à en faire autant, lui explique le procédé, et lui indique même les auteurs chez lesquels il trouvera tout ce dont il aura besoin. Et quels sont ces auteurs? Virgile, Guevara, Ovide, Homère, Plutarque, César, Léon l'Hébreu et notre Fonseca. Ce dernier ne se plaindra pas du moins qu'on l'ait mis en mauvaise compagnie.

Ce Fonseca avait écrit, en 1592 et 1608 respectivement, un *tratado del Amor de Dios*, en deux parties. « On y trouve résumé, dit l'ami à Cervantes, tout ce que vous-même et l'homme le plus ingénieux pouvez désirer. » Voilà l'attaque! — J'ignore ce livre, je l'avoue, et tous ceux de cet Augustin. Mais, si j'en crois Ménéndez Pelayo et M. Cortés lui-même, c'était une pauvre rhapsodie, où l'on avait compilé, compilé tout ce que l'on avait dit sur le sujet. Aucune raison d'ailleurs de le lui reprocher; car, puisqu'il appartient à « la categoría de predicables », c'est-à-dire des répertoires qui fournissent aux prédicateurs leurs matériaux, nous ne nous étonnerons pas des citations, références et lieux-communs qu'il contient. Parmi ces derniers, il en est jusqu'à trois qui se trouvent à la fois dans le prologue de Cervantes et dans Fonseca. Ils sont, il est vrai, des plus insignifiants. Quel moraliste n'a pas dit quelque part: « *Diligite inimicos vestros*, ou: *Donec eris felix...*? – « Il y en a *probablement* d'autres. » — Sans doute: les mêmes banalités sont du domaine commun. — Mais le Fonseca s'est reconnu lui-même sous l'allusion du prologue! — En 1608, en effet, dans la deuxième partie de son *Amor de Dios*, le Père Augustin se plaint de ceux qui aboient après lui: « *Nunca falta un gozque que ladra à un pobre.* » Ce roquet, c'est Cervantes, s'il vous plaît, Cervantes qui aimait beaucoup (c'est prouvé par le prologue de la deuxième partie du *Quijote*) les histoires de chiens. — Mais Fonseca pouvait avoir d'autres ennemis, en supposant que Cervantes l'ait été. Et précisément, M. A. C. reproduit, après Pérez Pastor, un violent pamphlet contre un autre livre de Fonseca, et il y a là aussi une *anecdota perruna* à la manière de Cervantes. M. A. C. veut bien admettre que Cervantes n'en soit pas l'auteur, mais « elle est, dit-il, de quelque personne en relations étroites avec ce dernier. A moins que (tout est possible), quelque autre ennemi de Fonseca, connaissant l'hostilité qui régnait entre celui-ci et Cervantes, l'ait écrite pour susciter les soupçons du frère Augustin contre l'auteur du *Quijote*. Et c'est pourquoi il prit *peut-être* le nom de *Miguel* Ponce de León. »

— N'est-ce pas, en vérité, aller bien loin dans la voie des hypothèses ?

M. A. C. est bref sur les preuves que l'on pourrait tirer de la comparaison du style, du vocabulaire et de la grammaire. Il a raison de s'en défier. Cependant, à défaut d'autres, il ne faut pas trop les dédaigner. Nous avons ici deux points de comparaison très précis : le texte d'Avellaneda et celui de l'*Amor de Dios*. Je répète que je ne sais de ce dernier que ce qu'en citent Menéndez Pelayo et M. Cortès, n'ayant pu me le procurer. Mais je m'en rapporte à eux pour m'imaginer qu'il n'y a aucune ressemblance entre les deux manières et les deux styles. Menéndez Pelayo, peu suspect de sévérité pour les mystiques, déclare que le traité de Fonseca est le plus pédantesque, le plus dépourvu d'art, le plus illisible qu'il y ait. On ne peut nier au contraire qu'Avellaneda, tout grossier, grotesque et incongru qu'il soit parfois, ait une verve bouffonne souvent amusante. « Sa bambochade, écrit M. P. Groussac, dépose contre son goût plus que contre son talent. » Si bien que l'on a peine à comprendre qu'il ait pu si lestement jeter par-dessus la bure de l'Augustin la souquenille bariolée de Scapin, même en tenant compte de la diversité des genres. Quant à la langue, à ses aragonésismes, catalanismes ou valencianismes, il faut laisser aux spécialistes le soin d'en décider. *Non licet inter nos*... Je serais bien étonné cependant si, même à ce point de vue, l'analogie apparaissait bien clairement.

Je ne poursuivrai pas plus avant. En voilà assez, je crois, pour justifier les quelques réserves que j'ai dû faire après la lecture de cet ingénieux plaidoyer. Si l'habile et très compétent avocat qu'est M. A. C. a raison, il n'aura pas de peine à dissiper mes doutes. Et dans le cas contraire, il sera démontré que là où des hommes comme M. Menéndez Pelayo et lui, — pour ne rien dire des quatorze autres, — ont échoué, s'ils n'ont pu trouver le mot, le nom plutôt, de l'énigme, c'est sans doute qu'avec les moyens dont nous disposons, elle est insoluble. Et alors, il y a encore, pour les Cervantistes, de belles lances à rompre contre cet « aventurero » qui s'obstine à garder son masque.

E. M.

**Cervantes**, *Novelas ejemplares, Edición y notas de* **Francisco Rodríguez Marín**, 2 vol. de XII-346 et 342 pages. Ediciones de *La Lectura*, Madrid, 1914 et 1917.

L'accueil fait par la critique aux huit tomes consacrés dans la Collection de la « Lectura », dite *Clásicos castellanos*, au *Don Quijote*, édité et annoté par M. Rodríguez Marín, n'a pas été aussi unanimement favorable qu'on eût pu l'augurer des premières bénédictions qui ont

accueilli leur naissance. Objet d'attaques passionnément furieuses, traité couramment de zoïle et de plagiaire (voir Luis Astrana Marín, *El libro de las plagios*, Biblioteca Ariel), le directeur de la Biblioteca Nacional a pu se rendre compte que les grandes réclames plus ou moins intéressées et généralement aussi hâtives que peu autorisées de la presse quotidienne ne garantissent pas le succès définitif et durable. Il n'en a pas moins séduit plus d'un lecteur par des qualités qui manquaient à Clemencín : la mesure dans la dimension des notes, un esprit agréable, une connaissance assez peu ordinaire de la langue de Cervantes et de ses contemporains, l'absence de pédantisme enfin. Cela reste. Des erreurs, des lacunes, des réminiscences inconscientes ou inconsidérées enlèvent, soit, à ce commentaire une partie du mérite et de la valeur que son auteur eût rêvé de voir reconnus ; mais dans tout travail de longue haleine, n'y a-t-il pas toujours plus ou moins de déchet pour le panier? Et puis, il s'en faut que tout ce qu'on lui a reproché soit inexcusable. Quand il dit que D. Quichotte, ajoutant à son nom *de la Mancha* « siguió la usanza que había visto en los libros de caballerías, por parecerse también en eso a Amadis *de Gaula*, Belianis de *Grecia*, Celidón *de Iberia*, etc. », il me paraît vraiment sévère de le taxer d'inadvertance pour ce seul motif que « no siempre los caballeros andantes tomaban el nombre del lugar donde nacían », et quelque peu inutile de rappeler en même temps les dates de Tirant *lo Blanch*, de Palmerín *de la Oliva*... Mais ce que j'ai dit de l'œuvre de longue haleine est vrai également des critiques qu'on peut en faire. Ce qui n'empêche que les critiques sont une chose excellente, sinon agréable pour qui en est l'objet. Leur plus ou moins de virulence tient au tempérament de celui qui attaque et aussi sans doute à la situation acquise par celui qui en est l'objet : elle ne prouve rien en elle-même. Et jusqu'à ce que nous ayons mieux, le commentaire de M. Rodríguez Marín au *D. Quijote* aura la préférence sur ceux qui existent à présent, et cela quoi qu'on puisse penser de l'auteur et de ses procédés.

Son édition des *Novelas egemplares* n'est plus à l'heure actuelle une nouveauté. Chacun a pu la manier et l'apprécier. Peut-être y a-t-il déjà sous roche quelque suite au *Libro de los plagios*. Ce n'est pas dans le *Bulletin hispanique* qu'on la trouvera.

Dans un court et mordant prologue, l'éditeur explique ce qu'il entend faire: donner un texte authentique et en éclaircir le sens : d'abord par une bonne ponctuation, et ensuite par les notes convenables.

Pour réaliser son premier objet, il n'avait évidemment qu'à s'en tenir à l'édition princeps (Madrid, Juan de la Cuesta, 1613); mais la contrefaçon de Lisbonne, 1614, n'était pas à dédaigner, tout au moins à titre de curiosité, si ce n'est pour les amendements possibles, ce qui

pourtant paraît bien le cas parfois: nous ne savons pas, après tout, dans quelles conditions cette contrefaçon a été exécutée. Ce qui est sûr c'est que R. J. Cuervo l'avait délibérément écartée pour l'établissement de son excellente édition de la *Bibliotheca romanica* (1908).

Pour l'éclaircissement du sens, nul doute que la ponctuation (souvent si mal comprise dans les impressions du temps) une fois établie d'une façon rationnelle, il reste encore à faire comprendre nombre d'allusions, de tournures désuètes. Cervantes est clair... à condition de connaître la langue de son temps, et les choses dont il parle. Si vraiment il y a des gens qui le comprennent sans l'aide d'un commentaire (comme il semble ressortir des railleries de M. Rodríguez Marín), c'est qu'ils connaissent tout ce qu'on peut savoir sur l'époque de Cervantes et le parler usuel de ses premiers lecteurs. Ce sont des as. Qui donc chez nous peut se vanter de comprendre tout Molière? Il serait bien étonnant que les Espagnols eussent le privilège de lire comme cela leurs classiques, à livre ouvert. M. Rodríguez Marín n'avait donc pas à se tourmenter sur l'utilité de son travail: elle était indéniable.

La Collection des *Clásicos castellanos,* en principe, comporte des œuvres entières, mais non forcément toutes les œuvres d'un même écrivain. M. Rodríguez Marín a donc été amené à faire un choix parmi les *Novelas*. Il a pris *La Gitanilla*, *Rinconete y Cortadillo*, *La Ilustre fregona* (t. I), *El licenciado Vidriera*, *El Celoso extremeño*, *El Casamiento engañoso* et *El coloquio de los perros* t. II). Rien à dire à ce choix : les trois premières et le *Coloquio* sont les quatre chefs-d'œuvre. Cuervo, qui n'en avait pris que cinq, avait choisi les mêmes, sauf la *Ilustre fregona* et le *Vidriera*; et c'est bien ce dernier que, pour ma part, je sacrifierais le plus volontiers. Je regrette, en tout cas, que M. Rodríguez Marín ait dû mettre de côté par exemple *La Española Inglesa*, où M. N. González Aurioles nous a fait entrevoir des indications autobiographiques intéressantes sur Cervantes (cf. *Bull. hisp.*, 1914, p. 121), et qui, par son caractère romanesque, tranche assez nettement sur les autres. Il sera bien facile à M. Rodríguez Marín de parer, pour un tome III, cette sacrifiée, ainsi que les autres Cendrillons restées au logis.

Bien que la collection des *Novelas ejemplares* n'eût pas eu son Clemencín, elles n'étaient pas toutes restées sans commentaires. *El Casamiento engañoso* et le *Coloquio de los perros* avaient été édités par M. Ag. González de Amezúa (1912), dont M. Rodríguez Marín ne se fait pas faute de proclamer le mérite et d'utiliser les remarques. Cela ne veut pas dire que lui-même n'a pas su trouver quelque chose à ajouter : sur la langue, par exemple, à propos de *prometer* = *asegurar, ajar* = *ahajar*, *que non debiera*, *acabarlo con ella*, *se comenzó a santi-*

*guar*, etc.; sur les usages, tel celui des costumes luxueux pour les voyages, etc.

Pour le commentaire du *Licenciado Vidriera*, M. Rodríguez Marín s'est aussi trouvé devancé, mais d'un an seulement, par M. Narciso Alonso Cortés, qui, dans la *Biblioteca* « *Castilla* », avait publié en 1916 (Impr. Castellana, Valladolid), cette nouvelle avec un prologue et des notes. Tout en déclarant qu'il lui était difficile d'ajouter quelque chose de nouveau et de substantiel, M. Rodríguez Marín a encore su ici instruire le lecteur grâce à sa connaissance soit de la langue, soit des faits auxquels Cervantes fait allusion. On ne peut que lui savoir gré de faire remarquer (p. 9), à propos de la leçon *de Tormes* que donne 1613, au lieu de *del Tormes* (1614), que « de ordinario no se ponía artículo a los nombres de los ríos »; p. 11, que *felice* et *infelice* « fueron comunísimos en prosa », (comme *interese* du reste); p. 12, que « de la cuesta de la *Zambra* ó de *Zámbara*, también hizo mención Vicente Espinel... »; p. 18, que *marchar la vuelta de* équivaut à *caminar hacia*, où *dirigióse a* (M. Cortés dit à tort « lo mismo que *volver* »); p. 25, que *olvidarsele...de* est fréquent dans Cervantes, comme *acordarsele...de*: de même *quedando de* (p. 26), *determinar de* (p. 38); p. 28, que *tiempo de mutación* signifie les jours caniculaires (ce qu'avait oublié de dire M. Cortés), etc.

Quand M. Cortés avait mis la note et l'exemple utiles, M. Rodríguez Marín emprunte la note, non sans signer le reçu; mais il a parfois la coquetterie de fournir un autre exemple: pour *envite* (p. 16), il cite le *Quijote*; M. Cortés avait cité Espinel. Il ajoute d'autres textes à propos de *coches* (p. 50).

M. Rodríguez Marín a naturellement profité de quelques corrections judicieuses, — telles que celle (p. 63) de *retablos* pour *retratos* (1613) ou *teatros* (1614), – apportées au texte par son devancier. Celui-ci imprimait, conformément aux éditions « venga la *macarela*, li polastri. etc. », mais observait en note que « la palabra *macarela* del original parece corresponder a *maccatella*... » M. Rodríguez Marín imprime décidément *macatela*. Il reprend pourtant *venéficas* (p. 34), au lieu de *veneficios* (1613 et 1614), admis par M. Cortés, qui pourrait dire qu'il y a là un trope bien populaire. Pas plus que M. Cortés, qui pourtant déclare que la correction exigerait « que *era* », il n'a corrigé, p. 48, « que *eran* las de sus damas »; il semble en effet que *que eran* se rapporte à *manos*.

L'édition princeps a été généralement suivie par l'un et l'autre éditeur, mais celle de 1614, dont ils révoquent tous deux en doute l'authenticité, leur a pourtant suggéré quelques modifications à la première. P. 17, il me semble que M. Cortés a raison de substituer *poner*, et non *ponerse* (1614), à *poder* (1613), puisqu'il y a déjà *se* (*se habia de sentar*). P. 31, M. Rodríguez Marín a raison à son tour de

supprimer *viagero*, qui n'est ni dans 1613 ni dans 1614, et d'emprunter à cette dernière la leçon *cinta* au lieu de *tinta* (p. 58).

Il reste peut-être des obscurités à éclaircir. M. Cortés ne nous dit pas où est le sel de la répartie de Tomas Rodaja à certaine *ropera* de Salamanque : « *Filiæ Hierusalem*, etc. » ; M. Rodríguez Marín nous dit : « lo de *filios vestros* quería decir que no lo eran del marido ». Je croirais plutôt que le malicieux licencié fait allusion à l'origine juive de cette marchande d'habits. — Que veut dire exactement (p. 47) « que es ver a un poeta destos *de la primera impresión !* » ?

Les détails que je viens de relever montrent assez que la concurrence de M. A. Cortés, assurément redoutable, n'a pas gêné M. Rodríguez Marín et ne rendra pas négligeables ses éclaircissements au *Vidriera*. Ces mêmes détails donneront aussi une idée de ce qu'est le reste de son édition.

Pour la *Gitanilla* (t. I, 1914), il a bien pu consulter un article de M. Cortés, paru en 1908, et qui fait voir dans le romance de *Preciosa* une actualité concernant les relevailles de la reine à Valladolid ; mais il a laissé au même érudit, plus intéressé, il est vrai, à l'histoire de la capitale où il professe, le plaisir de découvrir dans les *Fastigimia* de Thomé Pinheyro da Veiga un commentaire des plus curieux (cf. *Bull. hisp.*, 1918, p. 194).

Du *Rinconete y Cortadillo*, M. Rodríguez Marín avait déjà donné une édition critique, à laquelle il renvoie de temps en temps (Sevilla, 1905) le lecteur désireux d'une plus abondante illustration (cf. *Bull. hisp.*, 1906, p. 116). *El celoso extremeño* lui avait suggéré un travail tendant à l'identification du héros, en réalité débordant aux alentours : *El Loaysa de « el Celoso extremeño »* (Sevilla, 1901). Enfin, une étude sur *La segunda parte de la vida del Pícaro* (*Revista de Archivos*, 1908) avait exploré les *almadrabas* de Zahara, où le Carriazo de la *Ilustre fregona* acheva son éducation du *pícaro*.

En fait, le commentateur du *Don Quijote* était assez bien désigné pour éditer les *Novelas* de Cervantes et donner au lecteur les lumières indispensables. Mais sa connaissance du parler populaire, en particulier du parler andalou, est peut-être ce qui l'a le mieux servi et inspiré.

Il m'a paru intéressant de voir comment ont été traitées les difficultés du texte par Cuervo et par M. Rodríguez Marín. Pour le *Rinconete*, ce dernier a eu d'ailleurs dans plusieurs cas l'initiative de la correction, dans son édition critique de 1905, à laquelle Cuervo se reporte. De même pour un passage du *Celoso extremeño*.

La plupart des corrections apportées au texte de 1913 par Cuervo (voir son prologue, p. 17-24) se retrouvent dans le texte de la *Lectura*, qui toutefois maintient : I, p. 174, *magate* (Cuervo, p. 115, *mogate*) ; II, p. 269 « *háceme* la barba » (Cuervo, p. 221, « *hazme* la barba ») ;

p. 287, « de otros muchos pecados *otros* » (Cuervo, p. 229. supprime le second *otros*); p. 298, *Perineos* (Cuervo, p. 235, *Pirineos*); p. 331 « santo *Brial* » (Cuervo, p. 253, « santo *Grial* »). Dans plusieurs cas M. Rodríguez Marín défend la leçon par lui conservée: on en jugera; l'hésitation y est possible, contrairement à ce que pensait Cuervo.

D'autres corrections ont été proposées par ce dernier avec des réserves. M. Rodríguez Marín maintient, I, p. 90, *allende* (Cuervo, p. 75, *alinde*, bien séduisant, surtout avec la référence de Correas que lui-même apporte); p. 111 « a ti está » (Cuervo, p. 87, « a ti *te* está »); p. 148, « en el *piadoso* lugar ». (Cuervo, p. 104 « en el *Pedroso*, lugar... »); II, p. 107, *asestó* (Cuervo, p. 148, *acertó* correction de Rosell). P. 325, M. Rodríguez Marín juge inutile l'addition de *por distinguirlo*, que Cuervo (p. 250) avait cru, après Clemencín, nécessaire.

Avec Cuervo (p. 94) M. Rodríguez Marín lit (I, p. 124) « pues la recompensa de habérsela vuelto mayores albricias *merecía* » au lieu de *recebía*. La correction, nous dit Cuervo, date du XVII<sup>e</sup> siècle et n'est pas *satisfactoria*. En effet. Je comprendrais *recebía* dans le sens de « comportait » et le maintiendrais volontiers, car *merecía* est un pauvre amendement. P. 116, Cuervo imprime : « el que, cuando *alguno* de nosotros va huyendo por la calle... *uno* se pone en medio », admettant ainsi une correction ancienne, car 1613 n'a pas *alguno*; M. Rodríguez Marín remplace *alguno* par *uno*, qu'il supprime devant *se pone*, ce qui rend la phrase claire, avec *el que* sujet (I, p. 177). P. 138, Cuervo avait adopté la correction de M. Rodríguez Marín dans son *Rinconete* de 1905: « a estas y a otros peores semejantes », (*Lectura*, I, p. 228). P. 229, Cuervo avait corrigé « *vuessa* merced » en « *es* merced »; M. Rodríguez Marín supprime tout simplement *vuessa* (II, p. 286).

On voit qu'il reste, pour les nouvelles incluses dans la collection de la *Lectura*, assez peu de leçons sur lesquelles il n'y ait pas accord avec le texte de la *Bibliotheca romanica*; et pour celles-là il est difficile de trancher. G. CIROT.

A. C. Pires de Lima, *Tradições populares de Santo Tirso*, separata da *Revista lusitana*, (vol. XVIII), Porto, 1915.

C'est en réalité dans le vol. XVII (1914) de la *Revista lusitana* qu'ont paru les deux articles réunis dans ce tiré à part; une suite a d'ailleurs été donnée non seulement dans le vol. XVIII, mais aussi dans les trois suivants.

L'auteur s'est attaché à recueillir les traditions populaires de trois paroisses, Areias, Palmeira, et S. Martianho de Bougado, mais il ne s'est pas enfermé strictement dans ce rayon.

Dans sa première série d'articles, parue dans les vol. XVII-XVIII, il a adopté les rubriques suivantes : formules et pratiques pour guérir; amulettes, bons et mauvais augures; sorcières, sortilèges, mauresques enchantées; superstitions diverses; proverbes et expressions populaires; romancero; cancionero; prières; coutumes.

La 2e série reprend les mêmes titres, en ajoutant *Janeiras e Reis* (noëls); prières ironiques; légendes et récits; fables.

On voit qu'il y a là une mine de renseignements. Je ne relèverai ici que le romance de D. Carlos, qui n'est qu'une nouvelle forme du thème de la jeune fille qui va à la guerre, dont M. José Augusto Tavares a donné deux autres rédactions du Traz os Montes (Maçores et Vinhaes) dans la *Revista lusitana* (t. VIII), et sur lequel Mme Carolina Michaëlis de Vasconcellos a trois pages pleines d'indications dans ses précieux *Estudos sobre o romanceiro peninsular, Romances velhos em Portugal,* publiés dans *Cultura española* (1907-1909), complétant ainsi le *Tratado de los romances viejos* de Menéndez Pelayo (t. II, p. 511). Celui-ci en a reproduit du reste la seule rédaction entièrement castillane dans son *Suplemento á la « Primavera y flor de romances » de Wolf* (t. X de l'*Antología*, p. 119), ainsi que la rédaction mi-catalane mi-castillane publiée déjà par Milá. La rédaction castillane avait été recueillie par D. Juan Menéndez Pidal. Menéndez Pelayo comptait neuf variantes du même thème, et on le retrouve dans le *romancero* judéo-espagnol. M. Pires de Lima note que la jeune fille qui lui a fait connaître ce romance lui en a donné sous forme de récit, en prose bien entendu, une partie ainsi que l'épilogue. Il signale enfin une autre variante à Montalego, sous le titre de Leão Marques. On sait que les différentes formes portent chacune un nom particulier. M. Pirēs de Lima donne une autre variante, sous le titre *D. Martinho*, dans le vol. XX, p. 15. M. Cláudio Basto en donne une de son côté, sous le titre de *D. Carlos de Montalvar,* dans le vol. XVII, p. 57. M. J. M. de Cossío en a publié encore une autre depuis dans le *Boletín de la Biblioteca Menéndez Pelayo,* 1920, p. 71.

Ce seul échantillon du recueil des *Tradições de Santo Tirso* montrera l'intérêt du reste, en même temps que l'attrait et l'importance de la Revue si vaillamment et si consciencieusement dirigée par le grand savant qu'est M. José Leite de Vasconcellos. G. CIROT.

*Boletín de la Biblioteca Menéndez Pelayo* (año I, 1919).

Ne serait-ce que par un sentiment de vénération pour le souvenir qu'elle évoque, et de reconnaissance pour la fondation dont elle est l'organe, cette revue méritait une bienvenue toute spéciale. Elle le mérite aussi par l'intérêt et la valeur des articles par lesquels elle a débuté.

Citons d'abord *Algunas omisiones del Dicionario de la Academia*, par Eduardo de Huidobro, à qui nous devons un petit lexique très utile, *Palabras, giros y bellezas del lenguaje popular de la Montaña* (Santander, 1907); *Un retrato de Fernando VII par Goya*, et *Iglesias de la Montaña* (San Andrés et Santa María de Cayón, San Miguel de la Penilla, avec planches), par Elías Ortiz de la Torre; *Santa María de Piasca* (ms. de 1519, faisant partie d'une collection de plus de cent volumes relatifs aux églises et monastères de la *Montaña*: c'est un inventaire des biens possédés par le monastère de Santa María lors d'une visite de l'abbé de Sahagún à la date indiquée), par Tomás Maza Solano; — *Los papeles de Quadrado* (D. José María Quadrado, dont Menéndez Pelayo cite souvent le nom, par exemple à propos de la *danza prima*, *Antología*, t. X, p. 15, et dont les papiers sont en possession de sa bibliothèque); — *Retrato de Don Pedro de Ceballos Sáiz* (par Velázquez? avec reproduction), par Octavio Bianqui et Anníbal G. Riancho; — *Los primeros versos de Nuñez de Arce*, par Gerardo Diego Cendoya; — *Sancho de Muñón. Documentos para su biografía* (il s'agit de l'auteur de la *Tragi-comedia de Lisandro y Roselia*), par Amalio Huarte; — *La influencia de las ideas tradicionales en el arte de Pereda*, par John van Horne (traduction d'un article paru dans les *Pub. of the Modern Lenguaje Association of America*, mars 1919).

Deux publications se détachent sur cet ensemble déjà estimable. La première est intitulée *Un nuevo poema por la moderna vía*, par Miguel Artigas. C'est l'édition paléographique et annotée d'un poème castillan, incomplet par le milieu, et copié par une main du XIV[e] siècle. Il est en strophes monorimes de quatre vers qui se décomposent chacun en deux octosyllabes, ce qui en fait un type spécial du *mester de clerecía*. Inspirée par le *De contemptu mundi* du pape Innocent III, qu'elle suit à peu près chapitre par chapitre, cette œuvre est anonyme, mais l'auteur s'intitule *maestro* et devait avoir reçu les ordres. Le titre latin est *Liber de miseria hominis*.

L'autre publication est due à M. José María de Cossío : *Romances recogidos de la tradición oral (en la Montaña)*. Ce sont des romances recueillis dans la vallée de Tudanca, arrosée par le Nansa, familière aux lecteurs de *Peñas arriba*. A noter surtout une variante du romance du Prisonnier, sur lequel il eût fallu renvoyer aux *Estudos sobre o romanceiro peninsular* de M[me] Carolina de Vasconcellos (*Cultura española*, 1907-1909, p. 177-181); une du *Gerineldo*, dont il y a de nombreux exemplaires dans l'*Antología* de Menéndez Pelayo (t. VIII, p. 282; IX, p. 240, 318; X, p. 32, 162), et où l'éditeur relève entre autres traits l'expression inédite « mi camarero florido »; puis un romance sur Bernardo del Carpio, pour lequel M. de Cossío renvoie au *Tratado de los romances viejos*, non sans faire quelques considéra-

tions intéressantes; enfin une version du romance de Doña Angela dont l'*Antología* (X, p. 136) donne une version asturienne, avec variante de Goviendes (Colunga), et que M. Cossío préfère à cette dernière version ainsi qu'à la version catalane de Milá.

G. CIROT.

*Spanien, Zeitschrift für Auslandskunde, Organ des Verbandes Deutschland-Spanien,* hrgg. vom ibero-amerikanischen Institut. — Hambourg, 1919, fasc. 4; 1920, fasc. 1-2.

Sommaire :

1919 fasc. IV. D. Westermann : Œuvres de paix hispano-allemandes en temps de guerre, A. L. Mayer. Le sculpteur Francisco Giralte. — E. Schäfer. Fernand Cortes et la conquête du Mexique. — F. Kuypers. Une excursion à Tanger (été 1914). Nouvelles du monde économique. — Nouvelles littéraires, artistiques, scientifiques. — Nouvelles publications.

1920 fasc. 1-2. A. Castro (Madrid) : Progrès de la science dans l'Espagne contemporaine. — M. Artigas (Santander) : Un poème espagnol inconnu du Moyen-Age. — A. Salaza (Madrid), et Reiff. L'année musicale 1918-19 à Madrid. — G. Richert (Munich) : Tableaux espagnols dans les musées allemands. — Nouvelles économiques, etc.

Tous, sauf la publication de M. Artigas, articles de vulgarisation. Nous avons déjà noté le fait. *Spanien* veut être surtout un organe de grand public, avant tout un agent de la pénétration pacifique allemande. L'article le plus intéressant à notre égard est celui de Westermann. Résumons-le. Alemania vendrá, l'heure de l'Allemagne sonnera, disent les germanophiles d'Espagne, plus convaincus que les Allemands. L'auteur a vécu en Espagne pendant la guerre et s'est occupé très activement du rapprochement germano-espagnol. Il nous raconte la création et le fonctionnement de l'Œuvre de secours aux prisonniers de Barcelone, fondée en 1915. Cette œuvre reçut de nombreux dons d'Espagnols germanophiles et « archi-germanophiles », et disposa mensuellement d'un budget de 5.000 pesetas. Au total, recettes de 700.000 pesetas, envoi de 80.000 colis aux prisonniers allemands des pays alliés.

Pendant l'hiver 1915-1916, on institua des séries de cours et conférences à Barcelone. Conférenciers de nationalité allemande, quelques Espagnols parlant allemand. L'hiver suivant, nouveau progrès. Les cours sont donnés en allemand, espagnol et catalan. Il s'y organise une ligue germano-espagnole, les Amichs de Germania, un comité composé de trois Allemands et trois Espagnols, une société de conférences. cursos de extensión universitaria. L'hiver 1917, il y eut

16 conférenciers espagnols, 14 allemands; par conséquent 30 conférences, dans les plus beaux locaux. Public très nombreux, plus d'Espagnols que d'Allemands. L'année d'après, nouvelle série de cours, la plupart en espagnol, cours de propagande. De plus, séries de cours fermés, cursillos, avec public restreint, visites aux musées et bibliothèques.

Au printemps de 1918, se crée à Barcelone la *Société germano-espagnole*, dont le but fut de développer les relations intellectuelles des deux pays. Cette société compta, en quelques semaines, plusieurs centaines de membres. A Tarragone se fonda tout de suite une filiale, dont le maire prit la présidence. Les cours publics ouverts par cette société à Barcelone, cours de langue allemande destinés aux ouvriers et petits employés espagnols, comptèrent dès la première année plus de 100 participants.

La paix a fait quelque tort à ces institutions, mais l'auteur compte sur la collaboration des sociétés hispano-allemandes d'Espagne et germano-hispaniques d'Allemagne.

Dans le même domaine du rapprochement intellectuel des deux pays, signalons: 1° La représentation de pièces espagnoles en Allemagne, Los intereses creados (en traduction) de Jacinto Benavente, à Vienne et à Berlin, La Ciudad alegre y confiada, et El último minué, du même auteur, à Berlin;

2° La création d'un prix de 1.000 francs à l'occasion du centenaire de Cervantes, et de médailles en faveur des meilleurs travaux relatifs à l'Espagne ou l'Amérique latine;

3° La publication de *Deutsche Warte (Atalaya alemana)*, revue commerciale hispano-allemande, hebdomadaire, organe de l'Union économique allemande, section espagnole à Barcelone;

4° La publication de la *Deutsche Zeitung für Spanien*, bimensuelle, Barcelone, de caractère très varié;

5° L'intérêt que l'on prend en Allemagne au développement de l'enseignement de la langue espagnole.

Les Allemands s'intéressent à toutes créations de sociétés d'études scientifiques ou de travail économique, à toutes publications espagnoles d'ordre économique ou politique. Ils se préoccupent des points de frottement et des possibilités de conflits futurs entre l'Espagne et la France. Une bibliographie très abondante, très riche et remarquablement renseignée (signée F. Krüger), oriente le lecteur allemand sur les publications les plus importantes relatives soit aux choses et gens d'Espagne, soit aux rapports intellectuels entre l'Espagne et l'Allemagne, soit aux progrès de l'hispanologie allemande.

D'autres publications complètent cette revue: la *Cultura latino-americana*, revue trimestrielle, destinée à l'Amérique du Sud, la *Bibliothek der Cultura latino-americana*, les ouvrages de politique

étrangère de l'Institut ibéro-américain, le *Guide en pays étranger* (Amérique du Sud).

Les résultats de cette activité ne seront visibles que plus tard. Dès maintenant, nous avons le devoir, nous, d'ouvrir l'œil. Le travail de contre-offensive française est en bonne voie et en de bonnes mains. A nous de suivre l'exemple allemand, en soutenant, de nos rangs serrés et résolus, ceux des nôtres qui mènent le bon combat.

J.-J.-A. BERTRAND.

*Sousa Viterbo e a sua obra, notas bio-bibliographicas* por **Victor Ribeiro**, Lisboa, Castro Irmão, 1915. 253 pages.

Parmi les érudits portugais de la dernière génération, il n'est pas de figure plus respectable que Sousa Viterbo. Sa vie nous apparaît comme un exemple de labeur probe et désintéressé. Son œuvre embrasse toutes les formes de l'activité nationale. On trouvera dans le livre de M. Victor Ribeiro un essai biographique très complet, accompagné de deux bibliographies, l'une qui suit l'ordre chronologique, l'autre qui groupe les publications par ordre de matières. Un système commode de renvois avec numéros permet de les utiliser concurremment. On peut considérer ce travail comme définitif et comme indispensable. En effet la plus grande partie de l'œuvre de Sousa Viterbo est encore dispersée dans les journaux et les revues sous forme d'articles dont il n'existe pas toujours de tirages à part. En attendant qu'une réimpression les mette à la portée du lecteur étranger, M. Victor Ribeiro nous fournit les moyens de nous orienter dans ce labyrinthe.

On lui saura gré d'avoir fait revivre l'homme, sans craindre d'entrer dans les détails familiers. Nous pénétrons avec lui au sein même du peuple, dans un milieu des plus modestes, auquel Sousa Viterbo dut ses meilleures qualités et dont il eut le bon esprit de ne pas rougir. De ces laboureurs de Rebordões, de ces meuniers de Valongo, de ce monde de petits commerçants au détail où débuta son père à Porto, il conservait, tout en profitant, comme disait Renan, de la sobriété intellectuelle de ses aïeux, cette ténacité qui caractérise le paysan du Douro et ce besoin d'action qui résistera même à l'épreuve de la maladie. Jamais son goût pour la vie simple et le travail silencieux ne se démentit. Sa vocation s'était révélée, comme chez la plupart de ses compatriotes, par des essais poétiques et romanesques, bien accueillis dans la presse locale. On peut être surpris du contraste entre la liberté d'une improvisation expansive et l'austérité qu'il affectera plus tard dans ses travaux scientifiques. Cependant, comme le fait remarquer très justement son biographe, jusqu'à son dernier jour il restera poète. Au séminaire de Porto, dans les hôpitaux où il exerça la médecine, au bureau de rédaction des grands périodiques de Lisbonne, dans les

professions qu'il ne fit que traverser, il était guidé par la flamme intérieure, par une sorte de foi démocratique, sacrifiant les intérêts matériels à ce qu'il jugeait être une mission et un devoir. Il refusa même les honneurs officiels par un geste à la fois digne et réservé. Il ne se sentit vraiment à l'aise que lorsqu'il fut nommé, sans avoir à subir les conditions du concours, professeur à l'École des beaux-arts. Déjà il comptait parmi les habitués les plus fervents des archives de la Torre do Tombo. On nous le représente les jambes entrecroisées dans une attitude contrainte d'ataxique, faisant monter les infolio et les manuscrits jusqu'à son œil de myope par un mouvement régulier et mécanique, tandis qu'il poursuivait, de la même écriture serrée, d'interminables copies, dont il ne livra presque rien au public pendant dix ans, et qu'il n'interrompait que pour décocher à ses voisins et confrères en paléographie, quelque allusion mordante où l'on retrouvait, sous la bonhomie du savant, l'aprêté du journaliste incisif. Cette assiduité devait le conduire au même dénouement tragique qu'Augustin Thierry. Déjà ses jambes fléchissaient et lui interdisaient non seulement de marcher mais de se tenir debout quand survint la cécité. Autour de lui ce fut une conspiration de dévouement. Sa famille, des secrétaires, des amis désintéressés l'encouragèrent à exploiter une mine dont la richesse n'est pas épuisée dix ans après sa mort. Une mémoire prodigieuse l'aidait à diriger les recherches, à guider les bonnes volontés. Sa production n'en fut point ralentie et sur son lit de mort, quand, après dix ans d'épreuves, une pneumonie l'étouffait, il songeait encore à l'article qu'un grand journal de Lisbonne lui réclamait pour le lendemain. Une partie de la gloire de Sousa Viterbo revient à celle qui fut son Antigone, qui soutint ses pas chancelants, qui lut, copia, rédigea, corrigea pour lui, que l'admiration des gens de lettres associa aux honneurs éclatants que l'opinion décernait à son père. C'est à bon droit qu'on a pu écrire, en faisant allusion à M^lle^ Sophia de Sousa Viterbo : « Son exemple prouve de nouveau la capacité indéfinie d'affection et de sacrifice de la femme portugaise. » Rien de plus édifiant que cette carrière où les vertus familiales s'associent à la probité du chercheur, au sens délicat de l'artiste.

L'activité de Sousa Viterbo s'est exercée dans les domaines les plus divers. Il est poète, non seulement à ses débuts, mais à sa dernière heure, quand il appelle la mort pour mettre un terme à ses souffrances. Il est journaliste et poursuit quotidiennement une propagande sociale et républicaine. Il est critique, aussi bon juge des contemporains comme Diniz et Anthero de Quental que des vieux chroniqueurs. Il apporte sa contribution aux études camoniennes, renouvelle la biographie de plusieurs classiques et témoigne d'une connaissance très précise de la littérature espagnole. Historien, il s'attache plus spécialement à l'époque des grandes navigations et fait la part de l'orienta-

lisme. Médecin, il retrace l'histoire des sciences où ses compatriotes ont brillé. Professeur, il veille à la conservation des œuvres d'art, prépare le catalogue des expositions rétrospectives, reconstitue la biographie détaillée des artistes, peintres et sculpteurs. Mais il est un domaine où il ne craint aucune comparaison, qui lui appartient en propre, c'est l'histoire sociale, celle des professions. Tous les métiers, depuis l'humble artisan jusqu'à l'artiste éminent, défilent dans ses ouvrages. On en a compté jusqu'à 180. Dans cette foule des charpentiers, des calfats, des maçons, des tailleurs de pierre, des pelletiers, des armuriers, des doreurs, des graveurs, des enlumineurs, des physiciens, des astrologues, des escrimeurs et des typographes, il règne, à vrai dire, quelque confusion, qui tient surtout à la méthode adoptée par l'érudit. Sousa Viterbo avait tracé, entre la science et la littérature, une démarcation infranchissable. Il se défendait, lorsqu'il prétendait instruire, du souci de plaire. C'est par système qu'il a renoncé aux exposés brillants. Ses attaches avec l'école positiviste, ses habitudes critiques de médecin, une sorte de pudeur qui le détournait des succès faciles, l'obligèrent à accentuer avec le temps sa manière volontairement aride. S'appuyant sur les principes incontestés de la méthode historique, il repoussait les matériaux apportés par les écrivains, que fausse trop souvent le préjugé et l'optique d'une mise au point oratoire. Il dédaignait tout ce qui n'est pas le document original, reproduit avec ses graphies exceptionnelles. Et dans l'exposition autant que dans l'investigation, il restait fidèle aux mêmes scrupules, redoutant la banalité des transitions et la déformation des cadres systématiques. Il s'est, par suite, effacé de son œuvre, préférant en général l'ordre alphabétique, la forme du dictionnaire. Nulle part, en effet, il ne se croit obligé de replacer dans son ensemble connu ce qu'il apporte d'inédit. D'où le caractère fragmentaire et composite de certaines monographies. On peut regretter qu'il n'ait pas essayé lui-même d'utiliser les innombrables matériaux qu'il accumulait. Quelles furent les mœurs, les aspirations, les idées, l'originalité de ces artisans et de ces artistes dont il s'est fait le biographe infatigable ? Dans quelle mesure ont-ils contribué à la formation de la nationalité, au progrès des institutions municipales, à l'évolution de l'art ? Quelle part leur revient dans la civilisation universelle ? On trouvera de quoi répondre à ces questions fondamentales dans la plupart des écrits de Sousa Viterbo. Mais il a dédaigné le plus souvent d'en extraire le pittoresque et d'en dégager la philosophie. Cependant nul n'était plus capable de dominer cette vaste matière, qu'une mémoire prodigieuse lui rendait sans cesse présente sous ses aspects multiples. Or il avait un plan, une idée directrice, qui répondait à ses convictions intimes, qui s'accordait avec sa campagne humanitaire de journaliste. Plébéien de race, il l'était aussi de cœur et, comme tel, avait la fierté de ses

origines. Il voulait, par protestation contre la gloire des artistes de premier plan ou des capitaines de haute lignée, réhabiliter la foule obscure, celle des artisans méconnus, du prolétariat anonyme. Grâce à lui toute une partie, et non la moins importante de l'histoire nationale, est sortie de la poussière des archives où elle dormait depuis des siècles. Aucune consécration officielle n'a manqué à Sousa Viterbo, de son vivant ou après sa mort. Il a connu les honneurs du bronze et de l'éloge académique. On a célébré sa mémoire de la façon la plus efficace, en publiant ses œuvres posthumes. Son influence n'a pas cessé d'agir, tant sur les étrangers, auxquels il prodiguait, avec un entier désintéressement, les conseils et les renseignements, que sur ses compatriotes dont beaucoup, avec le même dédain du vulgaire, s'efforcent de rendre la science peu abordable aux foules. Malgré l'admiration d'une élite, il n'entrera vraiment dans la gloire que lorsque les résultats de son immense enquête démocratique auront été rendus accessibles, par un travail de simplification et de vulgarisation, au commun des lecteurs. Du reste la popularité, qu'il a toujours négligée, n'ajouterait que bien peu à ses titres réels. Dans un domaine où tout est provisoire, il a su édifier, avec un acharnement à la tâche dont il est mort, un monument cyclopéen qui survivra aux dentelles de pierre des chefs-d'œuvre trop soignés.

G. LE GENTIL.

*Revista da Faculdade de Letras da Universidade do Porto*, nos 1 et 2. Porto 1920.

Cette publication marque une étape nouvelle dans le développement des études littéraires en Portugal. On les avait longtemps sacrifiées, pour des raisons politiques, à d'autres disciplines. L'Université conserva, pendant la plus grande partie du XIXe siècle, le caractère que lui avait imprimé la réforme de Pombal qui, par réaction contre le formalisme des Jésuites et sous l'influence de l'Encyclopédie, se préoccupait de renforcer l'enseignement des sciences, sans perdre de vue leurs applications pratiques. Il supprima la Faculté des arts et c'est en 1872 seulement qu'il fut question de la remplacer. La fondation du Cours supérieur des lettres, qui dut son prestige aux travaux remarquables de Theophilo Braga, répondait à une orientation nouvelle des esprits. La génération montante se passionnait pour les études philologiques. On comprit bientôt que l'enseignement de l'histoire littéraire pouvait avoir une répercussion sociale. De Lisbonne, centre des idées nouvelles, il pénétra à Coïmbre, siège de la tradition. Au lendemain de la guerre on ne formait à Porto que des médecins, des juristes et des ingénieurs. De bonnes raisons présidèrent l'an dernier à la création d'une faculté des lettres. Elle apparaissait comme le développement normal de toute université prospère. Elle s'imposait

dans une ville qui fut la patrie d'adoption de romanciers comme Camilo et de poètes comme António Nobre. De plus on se rendait mieux compte, après les bouleversements inévitables pour tout pays qui fait l'expérience d'un régime nouveau, et surtout après la dernière tentative monarchiste, du besoin de confirmer, par une réforme de l'éducation, le sentiment de l'unité nationale et la volonté d'agir en commun. Ajoutons que le Portugal, depuis qu'il est intervenu dans la conflagration européenne, est moins tenté de regarder la tradition comme suspecte. Il considère son passé avec plus d'indulgence et plus de respect : il a repris conscience de son rôle historique.

Certes il est imprudent de juger une revue d'après les deux premiers numéros, quand ils renferment des articles inachevés, traitant de matières différentes. On peut se demander toutefois si l'activité de la jeune Faculté des lettres de Porto est orientée dans le même sens que ses aînées et ses rivales de Lisbonne et de Coïmbre. Il nous apparaît, à première vue, qu'elle dépasse le domaine de l'érudition pure. Le ton est donné par un article de M. Leonardo Coïmbra sur l'induction, qui tient lieu de préface. La plupart des travaux qu'elle publie ont, malgré leur précision technique, un caractère de généralité. Les problèmes y sont envisagés dans leurs rapports avec la science européenne. La revue, dans son ensemble, reflète des préoccupations philosophiques et sociales. Elle se place du reste sous le patronage de M.M. Bergson et G. Dumas. Il ne nous appartient pas de suivre tous les collaborateurs sur un terrain où seuls les spécialistes peuvent formuler une opinion autorisée. Nous signalerons, dans le domaine qui nous occupe, une étude en cours de publication sur les sources historiques du roman anglais *Torrent of Portyngale* et des extraits inédits du journal d'António Nobre. Il est à souhaiter que les cahiers de ce poète, qui fut le plus sincère et le plus touchant de la dernière génération, soient publiés intégralement, car ils nous renseignent à la fois sur sa pensée intime et sur l'importance qu'il attachait au purisme et à l'euphonie. Notons encore deux articles concernant l'histoire coloniale de la péninsule et contribuant à éclairer le problème de l'Atlantide. Le premier, celui de M. A. A. Mendes Corrêa, discute les résultats fournis par la géologie, la botanique et l'océanographie et aboutit à une conclusion négative. Le second, celui de M. Urbano Canuto Soares, soulève la question des langues parlées par les premiers habitants des Canaries. On sait qu'elles diffèrent d'une île à l'autre et l'on s'est demandé si c'est une raison suffisante pour contester leur communauté d'origine. D'après un chapitre inédit de l'historien Gaspar Frutuoso, l'archipel aurait été peuplé d'abord par des exilés auxquels on aurait coupé la langue et dont les descendants furent obligés, dans chaque île, de créer de toutes pièces un langage différent, puisqu'il ne restait de l'idiome primitif aucune trace écrite. Les *Saudades*

*da terra* apportent, à côté de cette explication fantaisiste, des éléments d'une valeur historique indiscutable. L'interprétation en sera facilitée par le soin que M. Canuto Soares a pris de rassembler tous les témoignages concernant la découverte par les anciens et — qu'on nous passe ce néologisme indispensable — la redécouverte par les modernes de l'archipel des Canaries. C'est d'ailleurs le propre de l'histoire de la péninsule, au moins à l'époque des grandes navigations, de poser des problèmes qui intéressent la civilisation mondiale. On voit que la *Revista da Faculdade de letras* embrasse un horizon assez vaste. Elle reste nationale sans étroitesse. Elle coordonne, par un effort de synthèse, les résultats de disciplines différentes. Elle continue le mouvement initié par les disciples d'Auguste Comte. Elle combat par l'exemple le préjugé qui refuse aux peuples de la péninsule les aptitudes philosophiques. Ces tendances ne sont pas entièrement nouvelles. On les retrouverait dans plus d'un article publié à Lisbonne ou à Coïmbre, mais elles nous apparaissent ici plus clairement affirmées. La nouvelle Faculté des lettres de Porto promet donc de faire œuvre originale. On n'attendait pas moins d'une ville qui a joué un rôle de premier plan dans l'évolution économique, politique et littéraire du pays.

G. LE GENTIL.

Analecta Montserratensia. Vol. I. Any 1917. Monestir de Montserrat. MCMXVIII. Vol. II, Any 1918. MCMXIX.

Cette publication, qui paraîtra annuellement, a justifié tout de suite son utilité par des articles d'un grand intérêt, parmi lesquels il convient tout au moins de relever les suivants :

(Vol. I). *Manuscrits de la Biblioteca de Montserrat*, par D. Anselm M. Albareda. L'auteur, qui prépare le catalogue des manuscrits de l'ancienne Bibliothèque conventuelle, donne la description analytique de 71 numéros anciens ou d'acquisition récente, dont le plus vénérable et le plus important, à première vue, paraît être le numéro 1, le *Libre Vermell*, signalé par Villanueva, sorti par bonheur du monastère à l'époque des guerres de l'Indépendance, et racheté en 1885. Entre autres textes latins et catalans (XIV[e] et XV[e] s.), il contient un *Cançoner montserratí* qui fait l'objet d'un article à part; des miracles à l'invocacion de la Vierge *per universum mundum* (il ne s'agit pas des miracles de Montserrat, qui précèdent et suivent; comme le premier est celui de la chasuble de Saint Ildephonse, je suppose qu'on y retrouve les miracles recueillis par Gil de Zamora et publiés par P. Fita); en tout cas il serait intéressant de faire connaître en détail cette collection dans une des colonnes des *Analecta*) : de rudimentaires traités de géographie, d'astronomie, de monstruosités humaines, d'encyclopédie (le tout en deux folios). Parmi les autres manuscrits, je note une Histoire du

monastère de San Feliu de Guixols (1606), par le bénédictin Alfonso Cano, non signalée dans Muñoz ; des copies de travaux du P. Martin Sarmiento, en particulier « sobre el vegetable gallego seyxebra »; vies de saintes (mains du XVII<sup>e</sup> s.); « Representaciones hechas por el Excmo Sr. Conde de Florida Blanca a la Augusta Magestad de Carlos tercero y lo ultimamente expuesto al actual Soberano Carlos 4° » ; une Histoire de Montserrat inédite (1847) du P. Filgueira; Règle bénédictine et Constitutions de l'abbé Cisneros (en castillan, mains du XVI<sup>e</sup> s.); Cérémonial et coutumes de Montserrat (XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> s.) ; « Exercitium et devotiones fratris Petri de Ortega » (1622); deux livres d'heures du XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s. avec miniatures ; copie des Exercices spirituels de saint Ignace (datée de Séville 1606 ; divers exemplaires de la règle de saint Benoit; antiphonaire du XI<sup>e</sup> s.).

C'est le P. Suñol, directeur des *Analecta*, qui s'est chargé d'étudier, sous le titre *Els cants dels Romeus*, les chants de pèlerins contenus aux folios 21-27 du *Llibre vermell :*

Por sa antiguitat és el monument més venerable que des del segle XIV ens conserva uns cants que ja aleshores eren traditionals. |Per la factura artística són un testimoni de diverses formes musicals, des de la simplíssima i unissonal del gregoriá, fins una perfecta polifonia a tres parts, o « triplum », passant, oi més, per la forma del ballet, del cánon, de la diafonia i del Motet. Per qualque anotació melòdica és el primer document que usa a Catalunya certa terminologia musical...

Ces chants, dont deux en catalan, sont au nombre de dix. Il y en avait sûrement d'autres, puisque Villanueva en reproduit un qui manque actuellement au recueil. De belles planches accompagnent la transcription littérale et musicale, et l'étude de chaque morceau est poussée à fond, avec une science et un sentiment artistique qu'apprécieront certainement les connaisseurs.

Le D<sup>r</sup> Jaume Collell, chanoine de la Seu de Vich, a donné sa contribution en étudiant cette question : *Vingueren a Monserrat monjos de Monte-Cassino a mitjans del segle XV*, question qu'il résout par l'affirmative.

Suivent *Textes catalans del Llibre*, pel R. P. Archiver; *Alguns manuscrits de l'antiga Biblioteca montserratina* communicats pel D<sup>r</sup> D. Ramón d'Alós (d'après le numéro 13.464 de la Bibl. Nac. de Madrid); — *Reliquies i joies antigues de Montserrat segons un manuscrit recentment descobert ;* — *Festes tipiques* (il s'agit de la fête encore célébrée annuellement à Montserrat, à la Saint-Nicolas, et rappelant celle de l'*Obispillo*, dont Fr. José de la Canal signale, au tome XLV de l'*Esp. sagrada*, la représentation à Girone).

Le Vol. II contient d'abord un magistral travail de D. Anselm M<sup>a</sup> Albareda, *La impremta de Montserrat (segles* XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup>). Pour l'historique de cette imprimerie, les témoignages anciens sont rares. Le P.

Albareda note que Fr. Pedro de Burgos, à qui est dû le choix du premier imprimeur (1498) et le premier rétablissement, en 1518, n'en dit mot dans son *Libro de la historia y milagros hechos a invocacion de Nuestra Señora de Montserrate*, et pas davantage Yepes, qui agite la question de l'influence exercée par l'*Exercitatorium* de Garcia de Cisneros, imprimé à Montserrat (1500), sur les Exercices de Saint-Ignace. C'est au P. Benet Ribas, moine et archiviste du monastère, ami de Villanueva, collaborateur modeste et désintéressé de plusieurs érudits du temps, en particulier du P. Méndez pour sa *Tipografía Española*, qu'il faut s'adresser pour reconstituer cette histoire ; il est vrai que d'autres travaux, énumérés par le P. Albareda, complètent les données (que des découvertes heureuses ont permis d'enrichir encore) ; mais la plupart dérivent précisément des renseignements libéralement fournis par le P. Ribas à ceux qui les luidemandaient.

L'installation d'une imprimerie à Montserrat a-t-elle obéi à la nécessité de pourvoir de missels et de bréviaires les dix-neuf monastères dépendant de San Benito de Valladolid, initiateur de la réforme, et auquel était attaché Montserrat depuis 1493 ? Et si le choix tomba sur ce dernier couvent, fut-ce pour des raisons économiques ? Mais ces raisons nous échappent, observe le P. Albareda, qui considère par contre comme décisif à cet égard le rôle de García de Cisneros, cousin germain du grand Cisneros, et neuf fois réélu supérieur par ses moines. Les deux premiers imprimeurs avec lesquels il eut contrat furent Jean Luschner (décembre 1498-novembre 1500) et Jean Rosembach (1518-1522), après lequel l'imprimerie fonctionna encore quatre ans.

La description, avec reproductions nombreuses (plusieurs en dimensions identiques) des ouvrages parus à Montserrat, comprend : 1° les incunables ; 2° les imprimés de 1518-1526, division qui se trouve correspondre aux deux époques où les presses y fonctionnèrent. Les incunables sont au nombre de 17 ; le premier est le *Liber meditationum Vitae Domini nostri Iesu Christi* de saint Bonaventure (16 avril 1499). Le *Missale Benedictinum* découvert au Chili et sur lequel il y a un article dans le même volume des *Analecta*, doit être de la fin de la même année. Quelques ouvrages n'ont pu être décrits ou mentionnés que d'après les bibliographes antérieurs ; quelques-uns le sont pour la première fois : tel est le cas pour le *Missale Benedictinum* et pour le *Directorio de las horas canonicas* « postrimero de setiēbre año de Mil y q̄niētos ».

Pour ce qui est du *Directorium* (en latin), sans date, et de l'*Exercitatorium* (traduit en latin par le P. Francisco de Torquemada), lequel porte la même date que l'*Exercitatorio* en castillan, 13 novembre 1500, les objections du P. Albareda aux scrupules d'Hæbler (n°s 151 et 235), qui les considère comme postérieurs, ne paraîtront peut-être pas tout à fait convaincantes. Le P. Ribas, auquel se réfère l'érudit bénédictin,

n'a-t-il pu mal interpréter lui-même la date donnée à l'*Exercitatorium*, et traduite littéralement de l'édition castillane?

Parmi les imprimés de la seconde époque figurent de nombreuses images pieuses. Quant à la grammaire de Lebrixa, le seul ouvrage profane qui figure dans ce catalogue, le P. Albareda ne paraît pas tout à fait rassuré cette fois par la mention très succincte qu'en fait le P. Ribas.

Le P. Suñol a collaboré à ce volume II en donnant un travail, également des plus instructifs, sur *La liturgia dels nostres impresos (segles* xv*e*-xvi*e*). Le caractère un peu spécial de cette publication, qui intéresse surtout les liturgistes, est malheureusement un obstacle assez sérieux pour le profane qui voudrait en faire une analyse fidèle et consciencieuse. Bornons-nous modestement à admirer, et à prendre bonne note pour le cas où nous aurions à nous renseigner sur une question pour l'intelligence de laquelle il faut réellement être quelque peu clerc.

Divers documents complètent ce même volume : *Noticias del venerable P. Fr. Bernardo Boil; Embaixada d'Espanya prop la Santa Seu; Lletra del Rei En Joan I* (1390), etc.

Ces indications donneront une idée, au moins sommaire, de ce que sont ces *Analecta*, auxquels nous ne pouvons que souhaiter longue vie et bonne récolte chaque année.

G. CIROT.

172

# CHRONIQUE

~~~ M. Ramón Menéndez Pidal, en vertu d'un usage qui est loin d'être banal en France, a reçu de l'Université de Toulouse le titre de docteur *honoris causa*. A la cérémonie qui a eu lieu, à cette occasion, le 18 février, l'Université de Bordeaux, invitée à se faire représenter, avait délégué le doyen de la Faculté des Lettres, M. Dresch, qui, au nom de ses collègues, dont beaucoup sont hispanisants à des titres divers, a dit la haute estime, ou plutôt l'admiration qu'inspire à tous l'œuvre du grand savant et de son école. En s'associant, comme l'Université de Paris, à cette manifestation, l'Université de Bordeaux a montré que les liens qui rattachent M. Menéndez Pidal à l'Université de Toulouse, le rattachent à la France entière. On trouvera une relation détaillée de cette solennité dans *L'Amitié franco-espagnole*, publiée à Toulouse (2e année)

~~~ Le 12 mars a été inauguré à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux un cours libre de langue et antiquités basques, professé par M. Albert Léon, docteur ès lettres, professeur au lycée de Bayonne. M. Léon a exposé, dans sa leçon d'ouverture, les travaux des érudits qui se sont appliqués à l'étude du basque, des Français depuis Luchaire et le prince Bonaparte jusqu'à Vinson, des étrangers depuis Humboldt jusqu'à van Eys, Uhlenbeck, Schuchardt et Webster. Il se propose, dans les leçons suivantes, de traiter du théâtre populaire basque. Le professeur a été suivi avec beaucoup d'attention et d'intérêt par de nombreux auditeurs qui l'ont compris, même lorsqu'à la fin de sa leçon il leur a adressé la parole en basque. Il n'y a pas lieu d'en être surpris : Bordeaux a toujours eu une forte colonie basque, dont l'existence suffirait à garantir le succès de cet enseignement.

~~~ Une nouvelle occasion de manifester leurs sentiments envers la France a été offerte aux Espagnols par le Congrès tenu du 31 mars au 4 avril à Saint-Sébastien. La présence d'un ministre espagnol (celui du Travail) et l'accueil, inoubliable autant qu'inespéré, que nous réservait la population comme les autorités dans la capitale du Guipúzcoa, à Orio, Zarauz, Guetaria et Zumaya, où le peintre Zuloaga a fait les honneurs de sa pittoresque demeure, ont comblé tous les vœux des nombreux Français venus pour constituer définitivement les deux Fédérations française et espagnole des comités d'entente. Nous ne pouvons pour le moment que signaler ces belles journées et les marquer d'une pierre blanche.

*7 avril 1921.*

**LA RÉDACTION** : E. MERIMEE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire*: G. RADET, *directeur-gérant*.

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.
~~~

# BAS-RELIEF IBÉRIQUE AU MUSÉE PROVINCIAL DE CORDOUE

Il existe au Musée Provincial de Cordoue, sous le n° 414, une plaque sculptée longue de 1m80, haute de 0m40, un peu écornée à l'une de ses extrémités et incomplète à l'autre, sur laquelle sont représentés d'abord, à droite, deux cavaliers poursuivant un cerf blessé, dont il ne reste plus que l'arrière-train et la grande ramure, puis derrière eux un char à quatre roues traîné par sept bêtes attelées par quatre au timon et trois en flèche. Le cocher, assis sur un siège élevé entre les roues de devant, brandit une longue gaule en guise de fouet; il est aidé par un *zagal* (postillon) à pied qui se trouve au second plan, entre les deux groupes de chevaux. Dans la caisse arrière du char on voit une femme portant un enfant sur son sein (?), et peut-être un autre personnage, à moins que celui-ci ne marche en serre-file. (Voir planche I.)

L'art est tout à fait grossier; le bas-relief vaut seulement par le sujet et par quelques détails qui méritent une étude attentive, car on hésite à classer le monument sur lequel il nous semble que le dernier mot n'a pas été dit.

Trouvée à 6 kilomètres de Cordoue, dans la *hacienda* ou *cortijo del Castillo*, entre Cordoue et Almodovar del Río, sur la rive droite du Guadalquivir et en face de Medina Zahara, la sculpture a été donnée au Musée de Cordoue en 1886 par Da Josefa Núñez de Prado, marquise de Guadalcazar. E. Hübner l'a vue en 1881 et l'a décrite sommairement en 1900 dans son *Inscriptionum Hispaniae Christianarum Supplementum*, p. II, V, sans en donner l'image. Le savant allemand semble n'avoir regardé que légèrement le bas-relief, car non seulement il se trompe sur la disposition des figures, mais encore il parle de la *tàbula marmorea,* tandis que l'œuvre est certainement en pierre calcaire de couleur jaune, dure, et fortement mélangée de quartz. Ce fait a de l'importance.

Le regretté Père Fidel Fita, dix ans après Hübner, en 1910, a consacré au fragment une notice assez étendue dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (t. LVI, p. 144) et en a donné une toute petite photographie à peine lisible.

Comme Hübner, le P. Fita reconnaît là une œuvre du VIIe siècle, c'est-à-dire visigothique, provenant d'un sarcophage. Le savant allemand n'a pas donné ses raisons, mais l'espagnol a tenu à donner les siennes. Partant de ce principe que la plaque est un fragment de sarcophage, ce qui est possible et même probable, mais nullement certain[1], il avoue que les bas-reliefs exécutés à l'époque visigothique et représentant des scènes avec des personnages en action sont très rares, mais cependant il en existe, et il renvoie à ceux qui ont été trouvés à Játiva, Briviesca et Écija. Si le style diffère ici de celui des sarcophages chrétiens des tout premiers siècles de l'Eglise, c'est que celui-ci est d'une époque de décadence, comme l'a indiqué Hübner. « On peut supposer, dit-il, que c'est ici l'imitation d'un autre plus ancien et de meilleur goût. » Quant au sujet, ne faut-il pas en chercher l'explication dans le symbolisme chrétien? « Le cerf représente-t-il un personnage baptisé, martyr de sa foi catholique, comme il y en eut au temps de Léovigilde? Terrible fut la persécution suscitée par ce monarque, qui n'épargna même pas la vie de son propre fils, contre les fidèles catholiques. Et pour l'emblème du cerf, saint Ildephonse, métropolitain de Tolède (657-669), s'exprime ainsi :

Est et cervus *via præceptorum Dei* fidei rectitudine currens, qui non habet vulpis hæreticæ flexum; de quo dicitur *Rectus cursus* cervi, vulpeculae autem *flexuosus*. Qui asperitate linguæ serpentem perimit, quia invectione doctrinæ in audientium cordibus peccati vigorem occidit; qui desiderat ad fontes aquarum, ut perveniens ad Deum vivum visionis ejus æterno refrigerio animetur.

Cette ingénieuse exégèse est bien subtile; nous n'avons pas la compétence nécessaire pour la discuter, mais cela nous semble superflu, car pour nous le bas-relief n'a rien de chré-

1. La plaque est actuellement encastrée dans une sorte de caisse en bois, et il est impossible de voir s'il y a à droite ou à gauche l'amorce de petits côtés en retour.

tien : il est purement et simplement ibérique. Cet avis a été tout d'abord celui de D. José Ramón Mélida, qui non seulement est un spécialiste très autorisé de l'archéologie ibérique, mais qui a consacré en 1908 une importante monographie aux sarcophages chrétiens de la Péninsule. Dans sa *Escultura Hispanocristiana de los primeros siglos de la Era*, où il s'occupe des sarcophages de Écija et de Briviesca, il ne donne pas place au bas-relief de Cordoue, et n'y fait même pas allusion. Nous connaissions seulement l'opinion de M. Mélida par une note du P. Fita (p. 147) qui ajoute : « Je ne vois pas que dans cette hypothèse le monument puisse trouver une explication plausible. » Nous devons ajouter que selon ce que nous a dit M. Mélida lui-même, il n'est pas loin d'avoir changé d'avis, et de fait, l'étiquette du moulage qu'il a fait exécuter pour le Musée de Reproductions de Madrid désigne la sculpture comme visigothique. C'est une raison de plus pour que nous essayions de justifier notre dire.

D'abord la sculpture est en pierre, comme toutes les sculptures ibériques jusqu'à présent connues, et non en marbre, et l'on sait que les sarcophages chrétiens sont généralement en marbre. Mais l'argument n'a qu'une valeur relative, car l'un au moins des sarcophages signalés par le R. Fita et étudiés par M. Mélida est en pierre, et c'est justement le seul qui semble présenter, à notre avis, de très vagues rapports avec le nôtre.

Ce qui est plus important, c'est que les trois monuments que le P. Fita attribue à la même période (nous ne connaissons que deux d'entre eux, celui d'Écija et celui de Briviesca) sont aussi différents que possible de celui de Cordoue. Celui d'Écija est purement byzantin et par le sujet et par le style, et des inscriptions en grec permettent même de le reconnaître pour l'œuvre d'un artiste venu d'Orient. Il ne représente que des tableaux chrétiens indiscutables, comme le *Bon Pasteur*, *Daniel dans la fosse aux lions*, le *Sacrifice d'Abraham*, mais traités très différemment de ce qu'ils le sont sur les sarcophages de facture latine. Quant au style, voici ce qu'en dit M. Mélida : « Le style manifeste une tradition du sentiment de la forme et une dignité dans les figures que l'on ne trouve pas dans les bas-

reliefs latins ; les proportions de ces figures varient aussi, étant allongées et non plus ramassées. Mais la différence la plus sensible est celle de la facture, car le relief est très peu saillant, et les figures paraissent comme gravées sur un plan parallèle à celui du fond. » Ajoutons qu'au lieu de voir les figures et les scènes s'entasser pêle-mêle comme c'est la règle sur les sarcophages latins, la composition est au contraire très peu dense; les scènes sont nettement séparées en tableaux quadrangulaires, chaque tableau renferme très peu de personnages, et il reste entre ces personnages de larges vides. Il n'y a qu'à jeter un regard sur le bas-relief de Cordoue pour s'assurer que les deux œuvres sont aux antipodes.

Quant au sarcophage de Briviesca (au Musée de Burgos), le style en est aussi différent de celui d'Écija que de celui de Cordoue, bien qu'il se rapproche davantage de ce dernier. En effet les personnages, gros et courts, sont aussi mal dessinés et modelés que ceux de Cordoue, mais c'est le seul point qui puisse prêter à une comparaison, et il faut avouer que cela est bien superficiel. La différence des styles saute tellement aux yeux qu'il est inutile d'y insister. D'ailleurs les scènes représentées, *Adam et Ève au Paradis*, la *Rédemption*, le *Bon Pasteur*, etc., et le chrisme qui les accompagne, sont des thèmes chrétiens courants et aussi nets que le sont peu et que seraient exceptionnels la chasse au cerf et le char qui suit les chasseurs.

Rien donc, ni dans les figures sculptées, ni dans le style et la technique de l'œuvre, ne nous engage à accepter le jugement du P. Fita; en revanche, tout nous attire du côté de l'art ibérique.

Sans doute, on ne connaît pas encore d'exemples de sarcophages ibériques décorés de bas-reliefs, mais ce n'est pas une objection, car les monuments de l'art indigène de la Péninsule sont encore fort rares, et il n'y a pas *a priori* de raison pour que des peuples chez qui le culte des morts a été fort en honneur et a pris des formes si variées n'aient pas sculpté, ne fût-ce que par exception, des cuves funéraires.

Quant au sujet, il n'est pas besoin de prendre beaucoup de peine pour l'expliquer. Il s'agit simplement d'un épisode de

chasse survenu au cours d'un voyage, à moins que la poursuite du cerf ne soit tout à fait indépendante de la figuration du char, ce qui serait bien possible. La chasse a très fréquemment inspiré les artistes ibères. Il suffit de rappeler la chasse aux sangliers sur le grand vase d'Archena (H. Sandars, *The weapons of the Iberians*, pl. VII), la chasse aux grands oiseaux sur le célèbre bandeau d'or de Cáceres (ou plutôt d'Asturies), au Musée du Louvre (Pierre Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, II, pl. IX), la chasse aux animaux et oiseaux de toute espèce si fréquents dans la céramique d'Elche, et plus particulièrement la chasse au cerf sur un tesson d'Ampurias, plusieurs fois reproduit et en particulier dans la *Revue archéologique* (1917, I, p. 113, fig. 19). Il est naturel que les Ibères se soient plu à représenter des épisodes qui tenaient certainement une très grande place dans leur vie primitive, et il n'est pas plus étonnant de voir figurer une chasse au cerf sur un de leurs sarcophages que la chasse au sanglier sur la grande urne funéraire d'Archena. Quant au char, la présence n'en a rien d'extraordinaire, soit qu'il se relie à l'épisode de la chasse, soit qu'il serve plus simplement à remplir le vide laissé sur la plaque derrière les chasseurs. Les représentations de sujets pris dans la vie courante sont fréquentes dans les arts funéraires de beaucoup de peuples, à toutes les époques, et s'expliquent aisément par les croyances à une vie d'outre-tombe. En ce qui concerne les Ibères, il suffit de rappeler l'image du saltimbanque trouvée dans les fouilles d'Osuna, et qui se trouve aujourd'hui au Louvre, bas-relief qui provient selon toute probabilité de la décoration d'un sépulcre monumental. Il ne manque pas, d'ailleurs, dans l'art ibérique, de représentations de chars à quatre roues. Si celui-ci, d'apparence légère et peu chargé, est tiré par sept chevaux (Hübner et le P. Fita veulent y reconnaître des mulets), cela s'explique assez par les difficultés d'un pays où même de nos jours les charrois exigent de puissants attelages.

Mais il faut attacher une attention particulière aux figures des deux cavaliers. Le premier, au dos de qui est appendu un arc, tient de la main gauche les rênes de son cheval, et de la

main droite élève son bouclier. Or ce bouclier, nous le connaissons bien, et depuis longtemps, mais nous ne l'avons jamais vu figurer dans l'art byzantin ni visigothique. C'est le petit bouclier rond à *umbo* des Ibères, tel que le portent les chasseurs des bandeaux du Louvre, quelques-uns des soldats d'Osuna, ceux des stèles de Clunia, ceux des monnaies autonomes, c'est celui enfin d'une grande quantité de ces petits guerriers à pied et à cheval qui ont été recueillis parmi les innombrables figurines de bronze du sanctuaire de *Castellar de Santisteban* et du sanctuaire du *Collado de los Jardines* dans la Sierra Morena, c'est-à-dire dans une région attenante à celle de Cordoue[1].

Ajoutons que l'arme offensive qui accompagne constamment le petit bouclier est l'épieu, semblable à celui que brandit le second guerrier, et non la flèche. Quoique le premier chasseur porte un arc, si c'est bien un arc que l'on voit derrière son dos, il ne semble pas s'en être servi, et c'est plutôt le second qui a atteint le cerf, non d'une flèche, comme le dit le P. Fita, mais d'un épieu semblable à celui qu'il tient encore. Or, les petits bronzes nous apprennent que souvent les guerriers portaient deux de ces traits[2], ce qui s'explique aisément. Le P. Fita interprète autrement ces détails : « L'artiste, dit-il, faute de place, a voulu esquisser deux actions différentes du cavalier, d'abord celle de lancer la flèche avec son arc et frapper le but fugitif, puis celle de s'emparer de la proie, se protéger avec son bouclier de *tiros invidiosos de la suerte que ha cabido.* » Notre explication nous paraît moins hasardeuse.

Enfin, en ce qui concerne les chevaux des chasseurs, constatons seulement qu'ils ont en guise de selle une simple housse maintenue par une large croupière. Ce détail se retrouve constamment sur les représentations de cavaliers ibériques, et pour nous en tenir aux ex-voto de la Cueva de los

1. R. Lantier, *El Santuario ibérico de Santisteban*, pl. I. fig. 1, 2; II, fig. 1. — I. Calvo y J. Cabré, *Excavaciones en la Cueva y Collado de los Jardines (Santa Elena-Jaen)*, 1917, pl. VIII, X, XI; 1916, pl. VI, VII; 1918, pl. VI, VIII. — H. Sandars, *Preroman bronze votive offerings from Despeñaperros in the Sierra Morena*, fig. 14, 15, et pl. XXIVa, XXVa. — Cf. P. Paris, *Essai*, II, fig. 243, 246, 247, pl. III et fig. 373.

2. I. Calvo, *op. laud.*, 1917, pl. VIII, X.-H. Sandars, *op. laud.*, pl. X, 1, XXVa.

Jardines, nous pouvons citer les planches VIII du Mémoire des fouilles de 1916, et VIII et IX du Mémoire de 1917.

Reste le style. S'il n'y avait les détails dont nous avons tiré des arguments qui nous semblent décisifs, serions-nous autorisés, seulement d'après ce style, à parler d'art ibérique ? Il est difficile de l'affirmer, car nous sommes en présence d'une œuvre très barbare, tout au moins très maladroite, telle qu'en peuvent produire dans tous les pays et à toutes les époques des artisans aux instincts, aux goûts, à la technique très primitifs. Du moins est-il certain que les personnages et les animaux de ce bas-relief, par suite de la rondeur et la mollesse des formes, du manque de proportions, d'un ensemble de défauts qu'il serait oiseux d'analyser, produisent exactement la même impression que les mous et lourds personnages et animaux de bronze qui forment en grande partie les collections de figurines de Santisteban et de los Jardines. Il faut seulement noter sur le bas-relief une certaine justesse avec une certaine variété de mouvements que l'on ne trouve pas dans la série des ex-voto, d'ordinaire figés dans des attitudes conventionnelles et monotonement rigides. Mais cette légère supériorité tient sans doute aux facilités que donne même à des artistes novices la sculpture en bas-relief. Enfin, quelles que puissent être les différences, il y a entre la sculpture de Cordoue et l'ensemble des sculptures certainement ibériques un air de famille qu'il serait difficile d'expliquer si la première était l'œuvre d'un artiste postérieur de plusieurs centaines d'années, et puisant ses inspirations, cherchant ses modèles et ses exemples dans une civilisation qui n'avait plus vraiment aucun rapport avec l'autre.

Si nos conclusions sont admises, nous nous féliciterons d'avoir revendiqué pour l'art ibérique un monument qui est bien loin d'être un chef-d'œuvre, mais qui a le grand intérêt d'être jusqu'à présent seul de son espèce, et d'inaugurer une série nouvelle dans une collection encore bien réduite, mais qui s'accroît pourtant chaque jour de façon presque inespérée.

Pierre PARIS.

# HERDER ET LE CID

Les légendes ont la vie dure. L'histoire littéraire en est pleine, qui s'obstinent à ne pas mourir. Il est entendu, depuis Masson et son impertinent pamphlet, que la France, tout au moins la France du XVIII^e siècle, n'a jamais su comprendre la « sœur latine » espagnole. Il est entendu, depuis Herder, que seuls les Allemands[1] ont aimé avec largeur d'esprit et chanté avec talent les choses et les héros de la lointaine péninsule. Des voix savantes ont contesté quelques-uns des mérites de Herder; la critique allemande elle-même admit, la preuve faite, que le *Cid* de Herder, qui fait le meilleur de sa gloire poétique, est essentiellement un Cid français. N'importe : Herder reste, aux yeux du plus grand nombre, l'homme du *Cid*; le *Cid* est, pour la plupart, le plus beau fleuron de l'hispanisme allemand. Nous lisons, dans le livre pourtant bien beau d'un grand savant [2] : « *L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole* », des lignes bien surprenantes. « Herder, sous l'impulsion de son esprit largement humanitaire, sentit s'éveiller dans son âme, docile à toutes les suggestions de ce qu'il appelait « la voix des peuples, » une sympathie profonde pour la poésie héroïco-populaire de l'Espagne. Son poème du *Cid* est une heureuse adaptation des romances espagnols consacrés au héros... La France, où le romantisme était une importation d'Allemagne et d'Angleterre, commença elle aussi, quoique plus tard, à considérer la légende épique de l'Espagne comme faisant partie intégrante du romantisme[3]. »

1. Et quelques Anglais. Nous limitons aujourd'hui cette enquête à l'Allemagne, mais les conclusions ne seraient pas sensiblement différentes pour l'Angleterre.

2. Cette opinion n'est pas isolée. Le *Diccionario enciclopédico Hispano-Americano de Literatura, ciencias y artes* (Barcelone, 1892, t. X, art. Herder, p. 200), dit, par exemple, « Dos años antes de su muerte, Herder tradujo el *Romancero del Cid*, y esta bellissima traducción, a la que se han reprochado con exceso ciertas inexactitudes en los detalles y en el color, es hoy un monumento clásico en Alemania. »

3. R. Menéndez Pidal. *L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole.* Trad. de H. Mérimée. Paris, Colin, 1910. Conférences prononcées à Baltimore du 5 au 16 mars 1909.

Sans aucun souci polémique, ni animosité nationale, refaisons aujourd'hui l'enquête. Puisque découverte il y a, voyons qui, hors d'Espagne, a découvert l'épopée espagnole du *Romancero*. Cette histoire posthume de Cid est curieuse, et la part de la France y est assez grande pour qu'il soit utile de faire valoir ses titres. Le rôle de Herder reste important, sa pensée et son œuvre méritent qu'on en étudie les origines et le développement. Suivons-le sur la route qui le conduisit au Cid. Nous y ferons des rencontres intéressantes.

* * *

## I. Théories de Herder sur le Romance.

Herder n'est pas un spécialiste de littérature espagnole, il y est venu par un détour, encore n'en a-t-il abordé que quelques-uns des rivages les plus fréquentés. Ses curiosités s'éveillèrent lentement.

En 1767, il faisait allusion, sans plus, aux « rimes assonantes » des Espagnols et au roman de Cervantes [1]. En 1769, il citait les poètes français, anglais, italiens, grecs et allemands : il oubliait les poètes espagnols. Ce sont apparemment les conseils de Hamann, son maître et ami, qui avivèrent cet intérêt pour l'Espagne.

En 1772, Herder lit et commente le *Don Quichotte* [2]. En 1773, il se propose de lire Cervantes dans le texte espagnol. En 1777, enfin, il étudie effectivement l'espagnol sous la direction de l'hispanologue déjà réputé qu'était Bertuch. Il est hors de doute que Herder connut, dès lors, très convenablement cette langue.

Les études d'histoire littéraire de l'Espagne commençaient à devenir familières aux érudits allemands. Dieze publia en 1769 sa *Geschichte der spanischen Dichtkunst*, traduction corrigée

1. Je cite, faute de mieux, d'après l'édition publiée en 1827-1828 chez Cotta, Stuttg.-Tubingen, *J.-G. von Herders sämmtl. Werke*, t. I, p. 74. *Fragmente über die neue teutsche Literatur*.

2. Sur les rapports de Herder et de Cervantes, voir *Herders Briefe an Hamann* Berlin, 1889 (1769-1773) et *Erinnerungen aus dem Leben Joh. G. von Herders*, hrgg. von Müller, Stuttg.-Tübingen, 1820.

et annotée des *Orígenes de la Poesía castellana* de Velasquez, qui intéressa vivement Herder. Dieze annonçait dans sa préface une anthologie des poètes espagnols, qui devait contenir en particulier les plus anciens poèmes du *Cancionero general*, mais qui ne vit pas le jour.

Herder suivait avec attention cette enquête en terre espagnole. En 1773, citant, à propos d'Ossian, divers romances de divers pays, il négligeait encore le romance espagnol. Mais lorsqu'en 1777-1778, il s'attacha au folklore et publia ses célèbres Voix des Peuples, *Stimmen der Völker in Liedern*, il rencontra quelques romances, aussi peu populaires que possible, d'Espagne. Ce fut une révélation. Romance moresque de Ginés Pérez de Hita, romance précieuse de Góngora, la science de Herder ne semble pas avoir été, à cette époque, plus loin. Il en traduit un certain nombre avec un rare bonheur. Il traduit avec conscience et talent, non sans quelque liberté, supprime des longueurs, concentre, ravive. Rythme trochaïque, vers de quatre pieds, strophe de quatre vers. Ni rime, ni assonance. C'est la manière définitive de Herder, à laquelle il restera fidèle [1].

Herder soupçonna les richesses cachées de ce genre qu'il découvrait à l'instigation d'initiateurs anglais et français. « Il n'y a rien de plus ardu, dit-il, que la traduction d'une simple romance espagnole... En ce qui concerne la romance et la chanson, nous avons beaucoup à apprendre dans cette littérature ; peut-être qu'un jour fleurira à nos yeux sur ce sol tout un jardin des Hespérides. Je ne connais, en dehors de l'italien, aucune langue moderne qui soit capable de tresser des guirlandes lyriques plus jolies que la langue ibérique, plus sonore du reste que l'italien [2]. »

« Les romances espagnoles, ajoute-t-il, sont les plus naïves, les plus anciennes, et, du reste, les premières de la lignée tout entière des romances [3]. »

1. Sur Herder et l'Espagne, voir, en particulier, A. Farinelli, *Zeits. für vgl. Literaturgesch.* 1892, V, p. 329 ; J.-J. A. Bertrand, *Cervantes et le Romantisme allemand*, 1914, p. 72 sq.

2. *Stimmen der Völker in Liedern*, S. Werke, édition Cotta, 1828, tome VII. Préface des Chants populaires, p. 89.

3. *Ibid.*, p. 160.

Nous ignorons bon nombre des lectures de Herder. Quels romances va-t-il désormais trouver sur son chemin ? Les textes étaient rares. Herder n'a pas été un chercheur de documents, mais il participe à la vaste enquête critique qui se développe à travers l'Allemagne ; il dévore les ouvrages d'histoire littéraire qui passent à sa portée, Sarmiento, Rengifo, Huet, Hermilly, Ockley, Marigny et les provençalistes français. L'infatigable chasseur d'idées qu'il fut tout au long de sa vie réunit un certain nombre de théories relatives au romance, dont il fit la fortune.

La culture arabe, infusée aux civilisations naissantes du Midi de l'Europe, leur transmit l'inspiration orientale et les formes d'art ancestrales qu'elle avait puisées aux sources asiatiques. C'était une longue querelle, parmi les érudits, que l'origine de la rime et de la poésie. Lope de Vega, dans son *Laurel de Apolo*, Saumaize voulaient que nos poésies modernes fussent nées des littératures grecque et latine. D'autres font dériver la rime des langues germaniques, tudesques, comme on disait. Huet [1], Massieu [2], et à leur suite l'érudit allemand Reiske [3] s'inscrivent en faux contre ces idées. « Les Arabes, dit Huet, font leurs délices de la poésie : c'est l'étude la plus ordinaire de leurs beaux esprits... C'est des Arabes, à mon avis, que nous tenons l'art de rimer [4]... L'Espagne ayant receu enfin le joug des Arabes, elle receut aussi leurs mœurs, et prit d'eux la coutume de chanter des vers d'amour et de célébrer les actions des grands hommes. » C'étaient « les chants qu'ils nommoient Romances [5] ».

Herder reprend ces conclusions. Ce sont, dit-il, les Arabes qui ont introduit la rime dans la littérature européenne ; les pays les plus atteints par cette influence furent ceux où

1. *Lettres à Madame la Marquise *** sur le sujet de la Princesse de Clèves*, Paris, 1678. En 1711 parut la 8e édition, qui porte le titre : *Traité de l'origine des Romans*, par M. Huet.
2. *Histoire de la Poésie française*. Paris, 1739.
3. *Neuer Büchersaal der schönen Wissenschaften und freien Künste*, t. X.
4. Huet, l. c. p. 17-19.
5. Huet, l. c. p. 134.

les rapports, amicaux ou hostiles, avec les Arabes ont été le plus fréquents[1].

Le romance est né de cette influence; il y a pris les deux caractères qui la singularisent : chevalerie et galanterie. On voit à quel point le romance moresque avait frappé l'attention de l'esthéticien. Il ne connaît en somme que le romance lyrique, et ce n'est que vers la fin de sa vie qu'il découvre l'inspiration du romance épique espagnol. Et c'est grâce au *Cid* français, paru dans une collection à la mode, la *Bibliothèque des Romans*.

Les idées de Herder sur la poésie sont très souvent empruntées. Il emprunte, sans scrupule, à Voltaire, Diderot, Rousseau et à leurs disciples français. Malgré ses allures révolutionnaires, Herder ne fit guère que répéter et reprendre des thèses françaises[2]. Lorsqu'il voulut illustrer ses idées, c'est encore à la France qu'il alla demander son modèle. Son *Cid* est une traduction, non des originaux espagnols, mais de l'adaptation française du XVIII^e siècle.

## II. Le Cid français du XVIII^e siècle.

On n'a pas dit tous les mérites des lettrés français du XVIII^e siècle. Sans doute, ils ont leurs travers; ils sont trop de leur temps, avec ses préjugés et ses œillères. Mais une universelle curiosité et une vive intelligence, qui sont des fées merveilleuses, les entraînèrent dans des terres lointaines et belles, et leur découvrirent les trésors inestimables des poésies oubliées. Tandis que Voltaire ressuscitait Shakespeare, que l'on retrouvait Dante et Pétrarque et les troubadours de Provence, d'autres s'attachaient à la littérature espagnole. La *Bibliothèque Universelle des Romans*[3], où l'aimable et curieux

1. S. W., t. XVIII, p. 5 sq. (1801-1803). G. Schlegel condamnait déjà cette thèse, dont le succès n'est pas long.

2. Cf. L. Reynaud, *Histoire générale de l'influence française en Allemagne*, 2^e édition. Paris, Hachette, 1915, p. 425 sq.

3. *Bibliothèque Universelle des Romans*. Ouvrage périodique, dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens et modernes, François ou traduits dans notre Langue, avec des Anecdotes et des Notices historiques et critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières et relatives et les Personnages connus, déguisés ou emblématiques. Elle fut fondée et rédigée de 1773 à 1778 par le marquis de Paulmy; c'est après cette date qu'elle publia de nombreuses études du comte de Tressan.

de Tressan réveilla les contes et les romans du Moyen-Age français, s'aventura, avec une prédilection symptomatique, parmi les héros de l'ancienne épopée espagnole. Elle résume, à l'usage de ses lecteurs, dans le style agréable, spirituel et trop habile des belles infidèles de l'époque, nombre de romans, œuvres épiques ou autres, dont l'Espagne afrancesada, elle, se désintéressait : la *Gatomaquia*, la *Célestine*, *Mingo Revulgo*, le *Cupidon*, l'*Histoire des Guerres de Grenade* (de Peréz de Hita), etc. En 1782, 1783 et 1784, elle s'occupe de la légende du Cid. Au mois de décembre 1782[1], elle donne, dans une note, un romance espagnol, les adieux du Cid à Chimène. Dans le deuxième volume de juillet 1783 (p. 39-163), paraît, sous la rubrique du *Romancero* « *Histoire en Romances* » d'Escobar, l'histoire tout entière du Cid. L'auteur rend compte et s'inspire du *Romancero* d'Escobar, mais il utilise à l'occasion le *Tesoro escondido,* de F. Meige et le *Romancero General* de M. de Madrigal. Qui est cet auteur? La plupart des analyses de la *Bibliothèque des Romans* sont anonymes. « Nous avons à peu près la certitude, dit le *Manuel Roret,* que cette première traduction d'une partie du *Romancero* est due à Couchut, qui était très versé dans la langue espagnole et qui a fait connaître la plupart des Romances de la Péninsule[2]. »

1. *Bibl. des Romans*, 7 décembre 1782, p. 39-43, note.
2. *Nouveau Manuel de Bibliographie Universelle,* par F. Denis, P. Pinçon, de Martonne. Paris, librairie Roret, 1857, p. 459. Romancero. art. 43.

Abel Hugo (*Romances historiques*, 1822, p. 101), attribue, semble-t-il, ce poème en prose au marquis de Paulmy (de Voyer-Argenson). Mais il y a là certainement une erreur. Le marquis d'Argenson a quitté la *Bibliothèque des Romans* en 1778 pour fonder en 1779 les *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque* (1779-1787).

Voir aussi sur ce point A. Farinelli, *Zeitsch. für vgl. Litgesch.* V. 1892, p. 331 sq. (*Spanien und die spanische Lit. im Lichte der d. Kritik und Poesie* (2e article).

Le nom de Couchut est aussi mis en avant par *Romania.* VIII, p. 477. « Cette version est probablement de Couchut, fantastique écrivain, passionné pour la littérature espagnole et collaborateur de la *Bibliothèque des Romans.* »

Ce Couchut (orthographié aussi Couchu, et même Cochu) est un obscur compilateur du XVIIIe siècle, qui vendait ses services, prose et vers, à quelques grands seigneurs de lettres. La *Bibliothèque de Romans* publia de lui en décembre 1779, p. 51-178, deux extraits, très médiocres, de Partinuples de Blois (d'après versions catalanes). Ces extraits sont signés Couchu. Cf. Roquefort : *Mémoire sur l'État de la poésie dans le XIIe et le XIIIe siècles.* Paris, 1815, in-16, p. 167. Couchut se mêla à la querelle de l'*Amadis*, soutenant, contre Tressan, que l'*Amadis* n'est pas d'origine française, ni picarde, et que Vasco de Loberia en est le véritable auteur. L'érudition de Couchut en imposa au marquis bel-esprit. (Voir *Lettres aux auteurs du Journal de*

Cette adaptation, en prose, comprend 54 chapitres correspondant en principe à autant de romances.

Une préface, un peu verbeuse, mais par endroits intéressante, explique les origines du Romance, énumère quelques-unes des imitations dramatiques ou autres, de la légende du Cid[1]. Elle note, cette préface, « la célébrité du Héros, la singularité de la forme, l'intérêt des vieilles mœurs, celui de la vérité, et le mérite d'une éloquence naturelle, précise, noble et guerrière, dont ce Livre est rempli ». Ici, ajoute-t-elle, « c'est le Héros du onzième siècle, qui parle comme il dut parler, qui se montre tel qu'il fut... »[2].

Cette traduction n'est pas une traduction. Notre auteur n'avait point la prétention de faire mieux, en fait d'exactitude, que les Tressan et Duperron de Castera. Ce qu'il veut, c'est mettre de l'ordre et de l'unité dans le fouillis de légendes contradictoires qui entourent le personnage du Cid. Ce qu'il veut, c'est élever un monument, dans le goût moderne, à un héros puissant et barbare. Il veut plaire. Plaire à un public féminin, qui était celui de la *Bibliothèque des Romans*. Plaire et instruire. La légende du *Romancero* lui paraît propre à cette double fin, à la condition d'être revue et corrigée. De là toutes les corrections, qui sont autant d'infidélités, mais qui ont au moins le mérite d'être conscientes et voulues.

La vie du héros est divisée en trois périodes : l'Histoire du Cid sous le règne de Ferdinand (p. 36 à 86), l'Histoire du Cid sous le règne de Don Sanche le Fort, depuis 1065 jusqu'à 1073 (p. 87 à 120), l'Histoire du Cid sous le règne d'Alphonse VI le Brave (p. 121 à 163). A la fin, un court résumé d'autres romances, aventure posthume du Cid, épisode des enfants de Carrión.

*Paris sur le Roman de l'Amadis de Gaule, Esprit des Journaux*, sept. 1779, p. 205-211.) M. Jacoubet, professeur de première supérieure au lycée de Toulouse, à qui je dois ce dernier renseignement, me signale aussi que Couchut mourut pendant la Révolution, vers 1806, de misère et de folie. Tombé dans le mépris, il avait cependant gardé quelques sympathies distantes dans le monde littéraire. Il signait, quand il signait : Amadis de la Roche pauvre.

1. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 3-35.

2. *Ibid.*, p. 4.

L'histoire du Cid va donc de son duel avec le père de Chimène à sa mort. Nous le voyons, dans sa prime jeunesse, ardent, fougueux, passionné. Quand son père presse, un peu fort, ses mains, il s'indigne et menace. Placé devant son devoir de vengeance, il fait taire ses hésitations et la voix de son amour. Il tue le comte Gormaz et rend à son père l'honneur et la joie. Cité par le roi, Rodrigue, accompagné de ses trois cents chevaliers, bardé de fer, garde une attitude d'orgueil et de défi et ne baise la main royale que par déférence pour son vieux père. Il envoie son épervier se repaître des colombes de Chimène. Avant sa vingtième année, il a vaincu cinq rois arabes. Il est armé chevalier par le roi et l'infante dans Coïmbre conquise. L'infante aime le jeune héros, et souffre en silence. Au roi qui tente de le détourner des femmes et de l'amour, il demande en mariage Chimène. Les noces ont lieu, rustiques et fastueuses. Il conseille au roi de résister au double défi du Pape et de l'Empereur, et bat le comte de Savoie et le Roi de France. Le revoilà sur les champs de bataille, infatigable, victorieux des Mores, chef des armées de Castille, — oublieux de ses devoirs d'époux.

Ferdinand mort, le Cid devient le vassal fidèle de don Sanche, qu'il défend, délivre deux fois, à qui il donne deux fois la victoire sur ses frères. Il apporte à l'infante Urraca la sommation de l'ambitieux roi de Castille, mais les larmes et les reproches de l'infante, qui l'aima et l'aime toujours, lui font tourner bride. Le roi, irrité, l'exile, mais il faut, au plus vite, rappeler l'invincible. Don Sanche est poignardé par trahison.

C'est le Cid qui reçoit du frère du roi, Alphonse, le serment qu'il n'a point eu de part à la trahison. Alphonse, devenu roi, se venge et chasse le Cid, puis pardonne, à l'instigation de l'infante. Mais la gloire de Rodrigue et la noble indépendance de ses discours blessent la susceptibilité royale. Le Cid, calme et digne, repart pour l'exil. Il emprunte à des Juifs, laissant pour gage deux sacs de sable. Il guerroie contre le More et conquiert Valence, appelle auprès de lui sa femme et ses filles, paie ses deux Juifs, reçoit une ambassade du Soudan de

Perse, marche à la rencontre du roi Maure Boucar, qui vient lui disputer Valence. Il meurt, léguant à Chimène Valence et son épée.

On le voit. Ce n'est qu'un extrait de la légende. Maints épisodes sont à peine indiqués ; d'autres manquent tout à fait. Les aventures qui se passent sous les murs de Valence sont sacrifiées. A part quelques digressions, les quatre romances zamoranes en particulier, toute la narration gravite autour de l'unique personnage du Cid ; tout, actes et discours, est destiné à éclairer un moment ou un trait de son caractère. Les détails de couleur locale s'effacent. Qu'importe le jour des Rois, et la fête où les dames et demoiselles reçoivent l'étrenne du Roi[1] ! Qu'importe la messe de relevailles et l'habit des écuyers « en drap de Courtrai ![2] ». Qu'importent toutes autres particularités trop exclusivement espagnoles ! Tandis que les ambassadeurs de Perse s'étonnent, dans le *Romancero*, des richesses du Cid, notre Français, se rappelant Cincinnatus, affirme que ces ambassadeurs « ne revenaient pas de leur surprise en voyant une si grande pauvreté ».

Ce qui intéresse l'homme de notre XVIII$^e$ siècle, ce sont les conflits psychologiques, les fines nuances du sentiment, le développement des caractères. Aussi bien notre *Cid* est-il, moins un tableau de l'Espagne du Moyen-Age, que l'épopée d'un caractère.

Le Cid du *Poème* et de la *Chronique* était d'une farouche violence, guerrier brutal, téméraire, Castillan superbe et triomphant. Le Rodrigue du *Romancero* est d'une énergie plus endiablée encore. N'est-ce pas lui qui brise le trône du roi de France pour mettre au plus haut le trône de son roi, qui insulte un duc et menace le pape ? Le Rodrigue du *Romancero* refuse de baiser la main de son roi et ne la baise que par piété filiale. « Si quelque autre m'eût dit cela, il me l'aurait déjà payé, mais puisque c'est vous qui l'ordonnez, mon père, je le ferai de bonne grâce. » — « Ote-toi de là, lui dit le roi, ôte-toi

1. *Primavera y Flor de Romances* por J. Wolf y C. Hofmann, Berlin, Asher, 1856, t. I, p. 103 (R. 30$^b$). — Cf. trad. Damas Hinard, I p. 20.
2. Damas Hinard, I, p. 45.

de là, diable, dont la figure est d'un homme et la conduite d'un lion sauvage[1]. » Le Cid français est moins méchant. Lui aussi demeure en selle et il faut que son père le prie pour qu'il baise la main de son seigneur et roi, mais il obéit et ne commet point d'autre incartade. Eh bien, ce Cid apprivoisé choquait le goût délicat de nos gens du XVIII<sup>e</sup> siècle. « Le Cid, dit l'auteur, en manière d'excuse, n'était pas d'un naturel fort docile. On n'aimera point cette rudesse, car il est sûr que nos femmes ne nous font plus que de petits singes[2]. » Il y a bien d'autres différences. Notre Cid ne menace point Chimène de couper les pans de sa robe à un endroit honteux. Il ne brise point le trône du roi de France, il n'encourt pas l'excommunication papale. Il ressent l'injustice des actes et des ambitions de son nouveau roi don Sanche, et c'est lui qui délivre Alphonse. Il morigène le roi son maître, mais le respecte et lui obéit. Il connaît le remords, le devoir, la loi morale. C'est avant tout un *testarudo*, un homme de tête, droit, ferme, chevaleresque, altier et fier. Mais c'est aussi un Cid amoureux.

L'amour n'avait aucune place dans les épopées primitives du Cid. Le *Romancero* ne parle guère que des sentiments de Chimène et de l'infante pour le Cid. Guillén de Castro et Corneille avaient magnifié les sentiments du héros lui-même et la lutte poignante de l'amour et du devoir. L'adaptateur du XVIII<sup>e</sup> siècle se souvient du Cid dramatique, il rend à l'amour tous ses droits et tout son rôle, il mêle aux âpres scènes de la *reconquista* les marivaudages de la passion. Il fallait bien du romanesque à la *Bibliothèque des Romans*. On en a mis, et du pire. Car c'est en vers que s'exprime l'amour de Rodrigue, et ces vers sont détestables :

> Oh ! qu'elle est belle ma Chimène !
> La fleur que le printemps ramène
> Est moins douce à l'œil des passans.
> La regardant, on se promène,
> On la vante, le nez aux vents :
> Et moi, je l'aime et l'aimerai long-temps.

1. *Primavera y Flor...* t. I, p. 98. — Damas Hinard, t. II, p. 18.
2. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 171.

Sa couleur est un peu brunette.
Mais qu'elle porte, un jour de fête,
Son jupon verd, ses souliers blancs,
La regardant, chacun s'arrête,
Chacun la vante, nez aux vents :
Et moi, je l'aime et l'aimerai long-temps.

Chanson d'opérette, peu digne du héros castillan[1]. Ce n'est pas la seule. Voici un madrigal :

Qu'à votre noble colombier,
Dame charmante,
Mon épervier
Porte la mort et l'épouvante,
De mes desseins, c'est le dernier.
Dame champêtre,
Quand d'une lettre
On n'ose se fier,
Qu'on ne peut oublier
Et qu'on craint tant de l'être,
Un épervier,
C'est l'écuyer
Qui dit les desseins de son maître :
Ah ! puissiez-vous, Chimène, entendre le premier[2] !

Ce deuxième poème, si l'on peut dire, est un peu moins plat que le premier. Leè tr isime, qui est un dialogue entre Rodrigue et Chimène, est plus prétentieux, plus nuancé, mieux venu.

RODRIGUE.

Voici les lieux charmants où mon âme repose,
Où je cherche l'objet qui peut me secourir.
A minuit seulement, c'est l'heure que je l'ose,
C'est l'heure où je ne vois aucun risque à courir.

CHIMÈNE

Si ce sont là les lieux où son âme repose,
S'il cherche la Beauté qui peut le secourir,
Que mon cruel Amant me parle, puisqu'il l'ose
Je ne vois que pour moi des risques à courir.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

R. Un curieux peut nous entendre.
C. Un curieux pourroit nous voir.
R. Ma Chimène, mon doux espoir !
Hélas ! quand mon cœur est si tendre !
C. Ah ! Rodrigue, c'est ton devoir !
Le mien est de haïr.
R. Et tu me hais ?
C. Bonsoir[3].

1. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 62-63-64.
2. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 49.
3. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 40.

La suite manque, au même degré, d'envol et de force. Mais il y a quelque subtilité et une certaine grâce mélancolique. On y sent l'influence de Corneille. Galanterie, finesse, lutte du devoir et de l'amour, toute cette dialectique du sentiment où se complaisent nos héros est de style moderne et de style français.

Le caractère du Cid a quelque peu souffert dans la traduction. Ce sentimentalisme mièvre lui fait du tort et le rend un tantinet ridicule. Mais dans l'ensemble, le type est définitivement fixé, tel qu'il vit dans l'imagination populaire du public mondial, impavide guerrier, mauvais courtisan, fidèle à son roi, loyal sans bassesse, sincère, confiant, droit et noble, dévoué à ses amis, généreux à l'égard de ses ennemis, bon époux et bon père, bon chrétien, secourable aux malheureux, admirable dans le succès et superbe dans le malheur, homme d'honneur et de devoir, tel est le preux du roman français. Le Cid du *Romancero* est un féodal, le nôtre est un chevalier, « honneur et miroir des braves », et c'est sous ces traits idéalisés que nous aimons, même après Dozy, à nous le représenter.

Chimène aussi a des allures moins primitives. La Ximena espagnole n'est pas une sentimentale. Elle demande Rodrigue en mariage, elle le redemande, mais c'est par calcul, c'est aussi par admiration. Nulle passion. Pourtant c'est elle qui fait la première démarche. Notre Chimène a plus de savoir-vivre. Elle accuse, c'est son devoir, elle va même « jusqu'à se donner pour le prix de la vengeance ». Motif singulier, emprunté à la tradition dramatique, mais dont notre auteur ne tire aucun parti. Elle aime Rodrigue, et le lui dit, mais avec décence :

> Tu fais ce que tu dois, si ton cœur est sensible,
> Sensible aux pleurs que tu me fais verser
> Pour un Amant et pour un père ;
> Au triste amour que ne peut effacer
> Ni mon devoir ni ma colère...
> Quel est celui que doit intéresser
> Ma peine? hélas ! ma peine amère !
> Et qui doit m'en récompenser,
> Sinon l'auteur de ma misère?
> Va-t-en, Rodrigue.

Les dames qui formaient le public élégant de la *Bibliothèque des Romans* n'auraient pas compris que le Cid ne fut point aimé et que Chimène ne fut point amoureuse. Mais cet amour est chaste. Chimène est douce, vaillante et modeste, digne compagne du héros sans peur et sans reproche.

Le Romance espagnol faisait une allusion à un autre amour, plus haut et moins heureux, à l'amour de l'infante Urraca :

Que pensé casar contigo,
No lo quiso mi pecado...

Ce qui n'était qu'un souvenir mélancolique devient chez notre romancier cruel souci et jalousie vivante. Doña Urraca (Ourraca) avoue sa passion : « Ah! le beau Chevalier, ma mère ! que Rodrigue est un Chevalier charmant! Heureuse la roturière Bergère qui peut le regarder à son aise sans craindre la médisance! Heureuse la noble épouse qui sera conduite par sa mère à ce Chevalier charmant [2]. »

Doña Urraca morigène l'ingrat aventureux dont le cœur bat pour une autre. « Noble Chevalier Rodrigue, jeune et vaillant, prudent et fier, charmant et renommé, que le Ciel te punisse et te couvre de honte, audacieux qui viens attaquer mon cœur, sans te souvenir de ce que je suis, de ce que tu es [3]. »

Notre auteur revient avec prédilection à l'infante et à son amour malheureux. Il nous montre doña Urraca pleurant son père et les défaites de ses frères, et la ruine de sa sœur, et une autre douleur qu'on devine [4].

L'entrevue de l'infante et des petites filles du Cid, aussi peu authentique, est d'une charmante inspiration, trop jolie peut-être pour de si rudes temps. Elle est tout entière de l'invention du traducteur. « Les aimables enfans du Cid réjouiroient les cœurs les plus sauvages, à les regarder seulement; d'où vient que la belle Infante pleura quand ils lui sourirent? On ne sait si elle les hait ou si elle les aime ; elle les repousse avec colère et les reprend pour les dévorer de baisers... Elle dérange leur

1. *Primavera y Flor de Romances...*, I, p. 117.
2. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 54.
3. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 54-55.
4. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 95-96.

jolie parure et croit qu'elles auroient été parées avec plus de graces et plus d'amour par ses mains[1]. »

Deux autres romances ont été tout entiers imaginés par l'auteur français, entretiens de salon sur la femme, l'amour et le mariage. C'est le Roi Ferdinand qui sonde le cœur du jeune homme et le met en garde contre les pièges féminins : « Vous ignorez ce que c'est que les femmes... les hommes ne sont que les instruments de leur empire... La force des femmes sur nous, c'est leur secret. La distance est prodigieuse de l'esprit du plus habile homme à celui d'une jeune fille, et l'avantage est pour elle... C'est une règle de la sagesse que de ne point épouser. » Aphorismes auxquels le Cid répond, sans peine, victorieusement: « Celui qui fuit le saint lien du mariage déserte nécessairement de sa Religion, de sa Patrie, brise le frein de l'honneur et le lien qui le faisoit tenir à la famille des hommes... Jamais femme ne régna sur un homme bien entier dans son honneur... Toutes les femmes sont mauvaises, mais chaque femme est bonne si son époux est homme[2]... »

L'auteur français ne se prive donc pas d'ajouter. Il ajoute ce qui manque, à son gré, aux légendes espagnoles, l'amour et la femme. Ce qu'il ajoute n'est pas dans l'esprit de l'original, mais dans l'esprit de la littérature du XVIIIe siècle. Les caractères eux-mêmes ont perdu une bonne part de ce qu'ils avaient de fruste et de barbare. L'adaptation française du Cid a donc quelque chose d'original, qu'on peut ne pas aimer, mais dont il est difficile de méconnaître la modernité.

La forme elle-même de cette pseudo-traduction est nouvelle. Les qualités de naturel et d'énergie, qui caractérisent le texte espagnol, s'effacent. Notre auteur vise au style ; il recherche la rapidité, la concentration, l'élégance. Répétitions, antithèses, jeux de phrases, comparaisons, il ne néglige rien pour rendre la lecture agréable. Tantôt, le ton s'élargit. « Honneur, talent, vertus, puissance, orgueilleuse pompe du monde, vous n'êtes qu'un souffle arrêté pour un moment dans une bulle légère[3].

1. *Bibl. des Romans*. l. c., p. 125-126.
2. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 58-62.
3. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 81.

Tantôt il s'abandonne à de galantes préciosités. Les vers sont en général médiocres et désuets. Par contre, la prose est généralement de belle venue, ferme et sobre, ample et grave, à l'occasion nuancée et vibrante. Débarrassée de ses fautes de goût et de quelques obscurités, ce serait une belle prose française.

Nous ignorons le succès immédiat qu'eut cette adaptation; il n'est pas douteux que ce succès n'ait été très vif, car l'année d'après, il fallut, à la demande certainement des abonnés, donner la suite et la fin du *Romancero*.

La *Bibliothèque des Romans* avait, en effet, en 1783, dédaigné l'épisode des infants de Carrión, épisode « intéressant, disait-elle, mais peu vraisemblable, et d'une longueur mortelle » et qu'elle se contentait de résumer « en deux mots »[1].

Un scrupule lui vint. L'an d'après, elle se décide à donner tout de même cet épisode sous ce titre : *Elvire et Sol, Filles du Cid*[2].

L'auteur est inconnu. Ce n'est certainement pas l'auteur du Cid de 1783. A la fin de la préface, nous lisons une note, tout au moins singulière, et qui est une condamnation. Le traducteur est, dit la rédaction de la revue, « un homme qui a quelquefois engagé sa plume dans ce Recueil et à qui nous n'avons jamais pu donner de l'esprit »[3].

Le style, qui a souffert de l'influence de Rousseau, est pénible, filandreux et sentimental, mais passionné. Les idées sont celles d'un disciple de Rousseau.

La préface nous apprend que les matériaux sont tirés de différentes sources. « Nous sommes, ajoute-elle, un peu plus lyriques que nous ne pensons. Nous nous trouvons, malgré nous-mêmes, sensibles à ces tournures animées, à ces transitions inattendues ou tout à fait brusques des vieilles chansons militaires ou villageoises. » « Les règles classiques sont de mauvais vents qui flétrissent toutes les fleurs... Nous n'avons pas une bonne pièce lyrique dans notre langue, et les mor-

1. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 164-165.
2. *Bibl. des Romans*, Octobre, fasc. II, 1784, p. 7-32, en 13 romances (dont 5 complètement originaux).
3. *Bibl. des Romans*, p. 6.

ceaux de poésie qui font le plus honneur au sentiment sont abandonnés aux livres du peuple[1]. »

La traduction, tantôt littérale, et tantôt trop libre, pêche par les mêmes défauts. Citons, à titre d'exemple, un des passages les plus fidèles :

Acabado de yantar
La faz en somo la mano
Durmiendo está el señor Cid
En el su precioso escaño.
Guardándole están el sueño
Sus yernos Diego y Fernando
Y el tartajoso Bermudo,
En lides determinado.

Sa noble face sur sa main, à la suite du déjeùné, le Seigneur Cid dormoit dans son fauteuil de bois. Ses gendres le veilloient durant son sommeil, ses gendres Don Diègue et Don Fernand, avec ce déterminé bègue de Bermudo [2].

Mais ce beau zèle d'exactitude se lasse :

Cuando unas voces oyeron
Que atronaban el palacio
Diciendo : Guarda el leon,
Mal muera quien lo ha sollado
No se turbó don Bermudo,
Empero los dos hermanos
Con la cuita del pavor
De la risa se olvidaron ..

*(Suivent 4 vers non traduits)*

El menor Fernan Gonzalez
Dió principio al fecho malo...

Ils sont galants et beaux parleurs, les gendres du Cid. Mais voici des éclats de voix qui remplissent tout le Palais comme un coup de tonnerre : « Gaire du lion, gaire ! Maudit soit qui l'a déchaîné » C'était un grand lion nouvellement arrivé de ses déserts. Bermudo, tout en continuant la joyeuse histoire qu'il contoit, prit au poing sa longue épée. Les deux gendres oublièrent ce qu'il disoit, et cessèrent de rire. Don Fernand, le plus jeune, commença la vilaine action [3].

L'histoire des deux infants est connue ; la version de la *Bibliothèque des Romans* est à peu près exactement celle du *Romancero*. Il semble que dans toute cette histoire, assez ignoble et dont la gloire du Cid elle-même sort un peu ternie, il y ait peu de place pour des confidences d'amour. L'auteur français, séduit par l'exemple de son prédécesseur, n'a cependant pas su éviter une aussi invraisemblable scène ; il invente tout un dialogue où les deux sœurs, filles du Cid, découvrent les secrets de leur alcôve :

« Diègue est jaloux, dit l'une, et ne m'aime pas. Si je me lève la première, c'est par empressement pour un homme ; si

1. *Bibl. des Romans*, p. 5.
2. Ed. Baudry. *Romancero*, p. 54. — *Bibl. des Romans*, 1784, l. c., p. 11-12.
3. Ed. Baudry. *Romancero*, l. c., p. 54-55. — *Bibl. des Romans*, l. c , p. 12.

la dernière, c'est pour rêver d'un autre que je demeure au lit... Je lui déplais par ma gaîté, je lui déplais par ma tristesse... »

Et l'autre : « Elvire, ma sœur, je suis plus malheureuse que vous. Fernand me parle à toute heure de son amour et je ne puis ni l'entendre, ni le croire... Il brûle, il meurt pour moi, et je ne puis l'entendre, ni le croire... Il me dit partout qu'il m'aime. Il me le dit le jour ; la nuit, il me le répète... et moi je ne puis l'entendre, ni le croire[1]. »

La page la plus intéressante de cet extrait est une peinture du caractère du Cid : « Le Cid fut le meilleur de tous les hommes et le plus déterminé de tous les guerriers, le plus inflexible ennemi des traîtres et le plus prudent Conseil de ses Rois. » Mais la légende du Cid contient des invraisemblances : la victoire qu'il remporte après sa mort ; — des taches : son emprunt à des usuriers juifs ; — des faiblesses : sa mansuétude à l'égard des infants de Carrión ; — des exagérations : son arrogance devant ses rois. N'importe : « Si tout ce qu'on dit du Cid n'était pas vrai, il faudrait penser qu'il est bon de le croire à la lettre. Il y a des mensonges qui sont bien meilleurs que la vérité, et si c'est un mensonge que les siècles d'honneur et de franchise, il est à peu près honnête d'être la dupe de ces mensonges-là[2]. »

Malheureusement, la traduction est mal écrite, d'un style amphigourique et fumeux. Elle n'est pas dans le ton du *Cid* de 1783, ni, en général, dans le ton de la *Bibliothèque des Romans*. Elle n'a qu'un mérite : c'est de donner une idée approchante d'un épisode grave de la vie du Cid et de compléter l'œuvre commencée l'année précédente.

Il est regrettable que ce Cid français, tel qu'il est, avec ses lacunes et ses défauts, n'ait pas été édité en volume, il aurait sans doute exercé une action plus durable. Mais la *Bibliothèque des Romans* eut un nombre considérable d'abonnés, en France et hors de France, et un succès considérable. Elle fut suivie, en Allemagne surtout, avec le plus vif intérêt. Wieland, Nicolaï, les revues et recueils s'en inspirèrent copieusement.

1. *Bibl. des Romans*, 1784, l. c., p. 16-17.
2. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 30.

Grâce à elles le *Cid*, sous son habit à la mode, fit le tour de l'Europe. Sans doute, ce Cid français n'est pas tout à fait authentique, mais le Cid du *Romancero* ne l'était guère plus. Son mérite est d'avoir rajeuni la gloire et la figure du héros. Tandis que l'Espagne oubliait son passé, c'est la France qui réveilla sa tradition héroïque. C'est la France qui fit du Cid un type d'humanité vivante et superbe, qui allait inspirer la fantaisie des poètes et l'admiration des autres peuples[1].

## III. Le Cid allemand.

L'adaptation française du *Cid* ne pouvait passer inaperçue. Le *Neuer Teutscher Merkur* de Wieland publia, en février 1792 (p. 199-215), le début de cette traduction, les neuf premiers romances, sous le titre : *Romantische Geschichte des Cid.* La traduction allemande, assez fidèle, en prose, est signée S. (peut-être Seckendorff).

L'auteur ajoutait, dans son avant-propos : « Il est incontestable que les vieux romances ou vieilles cantilènes héroïco-populaires des Castillans forment la plus belle et la plus intéressante partie de leur littérature... il serait fort à désirer qu'un poète, pénétré de l'esprit des Chants populaires de Herder, nous donnât une traduction de tous les romances qui ont pour sujet le Cid et sa Chimène, traduction dans laquelle il s'efforcerait de garder le plus possible de la sublime simplicité, de l'ingénieuse énergie, de la ravissante naïveté, de la délicatesse et de l'émotion de l'original. » Tous éloges à l'adresse du Cid de notre *Bibliothèque des Romans*.

1. Le *Cid* de la *Bibliothèque des Romans*, ne disparaît pas tout entier dans la poussière du temps et de l'oubli. Creuzé de Lesser, qui le découvre à son tour et l'imite à son tour abondamment, en fait, dès 1814, un dithyrambique éloge. « Peu de livres m'ont fait une aussi vive impression. Elle le fut d'autant plus que je m'y attendais moins. J'étais comme un homme qui, en cherchant un coquillage, vient de découvrir un trésor... » (*Le Cid*, 1re édition, 1814. = 3e édition, 1836. Préface p. VII.) M. H. Tronchon a, dans une excellente étude parue dans la *Revue Littéraire de France*, 1912 (p. 489-533 et 855-883), et dans un chapitre de son précieux ouvrage sur *La fortune intellectuelle de Herder en France.* (Thèse, Rieder, Paris, 1920, p. 291 sq), confronté avec beaucoup de soin le texte de Creuzé de Lesser et celui de Herder et établi que C. de Lesser ne s'est pas inspiré directement du poème allemand (sauf en quelques détails secondaires). Ce qui semble d'inspiration herdérienne vient de Sismondi.

L'invite fut entendue : c'est Herder lui-même qui se mit à l'œuvre. Il chercha des textes. Il emprunta des livres d'espagnol à Einsiedel. Ayant découvert un exemplaire du *Cancionero de Romances* (Bibliothèque de Weimar, édition 1568, Anvers), il en recopia 38 romances, dont 10 romances du *Cid*. Heyne lui procura le Sepúlveda, dès 1793. Herder reçut d'autres romances de Madame de Berg. Il trouva d'autres ouvrages espagnols à la Bibliothèque de Dresde. En 1797, il demandait à Knebel de lui rechercher à Nuremberg et Ansbach des romances espagnols relatifs au Cid. Il ne put rassembler les textes nécessaires. Les romances qu'il eut à sa disposition étaient verbeux et confus. Il eût voulu le texte d'Escobar dont il pensait que le *Cid* de la *Bibliothèque des Romans* était une reproduction à peu près fidèle. Mais Escobar resta introuvable. Herder se résigna, et toutes confrontations faites, préféra s'en tenir au Cid français[1].

Il se mit au travail pendant l'hiver 1802-1803[2]. Il avait déjà presque terminé le 12 juillet 1803. Un mois plus tard, il mettait le point final, et achevait une copie de sa traduction. Ce même été, il reçut d'un correspondant la *Crónica* et le *Poema del Cid*, trop tard pour en tirer parti.

Le début du *Cid* (romances 1 à 13) parut dans l'*Adrastea* (V. 1, de mai 1803), sous le titre : *Der Cid. Geschichte des Don Ruy Diaz, Grafen von Bivar, nach spanischen Romanzen.*

Herder mit en train la publication des huit romances suivants dans l'*Adrastea* (V. 2, 1804), mais il mourut le 18 décembre 1803, avant cette publication. Le reste parut en volume après sa mort, en 1805, avec une préface historique sur le Cid, qui fit date et qui est du célèbre historien J. von Müller[3].

1. Cf. B. Suphan, *Herders sämtl. Werke* t. 28, édité par Redlich, Berl. 1884. — R. Haym, *Herder nach seinem Leben und seinen Werken*, t. II. Berl 1885. — E. Naumann, *Der Cid, Geschichte des Don Ruy Dias, Grafen von Bivar*, von J.-G. Herder, Stuttg. 1894.

2. A la même époque, le *Cid* de Corneille retrouva en Allemagne des sympathies. Schiller lui-même eut un moment l'intention de le traduire. Sophie Mereau, conseillée par Schiller, en acheva une traduction qui ne fut pas publiée (*Preussische Jahrbücher*, 1920, avril. Art. de H. Amelung, p. 119 sq.). — Bormann, *Der Cid im Drama*, Zeit. für vgl. Litg. N. F. VI, 1893.

3. Collection *Z. schön. Lit. und Kunst*, t. III. L'introduction de Müller est datée du 3 juillet 1805. Rééditions en 1832, 1837, etc. Edition illustrée en 1838 (dessins de E. Neureuther), 1844, etc.

*Nach spanischen Romanzen.* On y crut. On y a cru longtemps. La parole de Herder et Jean de Müller pouvait-elle être révoquée en doute? Et pourtant, il a bien fallu se rendre à l'évidence. C'est une œuvre française que Herder a traduite, l'œuvre du probable Couchut.

Herder traduit exactement le texte français, mot pour mot. Il est vrai qu'il traduit en vers, et dans une forme qui a une parenté notable avec le rythme du romance espagnol. C'est une traduction de génie, mais c'est une traduction.

Dans l'ensemble, Herder suit, pas à pas, son auteur. Il garde le dispositif général du poème, la division en trois grandes périodes — auxquelles il ajoute un quatrième épisode. Il garde, sans méfiance aucune, les romances amoureux, qui sont une invention du Français. Les romances sont numérotés de 1 à 70. 56 de ces romances sont de source française. Les romances apocryphes de l'auteur français portent les n^os 11, 12, 13, 14, 27 et 40, qui n'ont rien d'approchant dans les divers recueils espagnols.

Le récit est exactement celui de l'auteur français, les aventures sont les mêmes, les détails de la narration et de la description sont, en général, une exacte transcription du modèle français. Qu'on en juge, dès le début :

Trauerndtief sass Don Diego,
Wohl war keiner je so traurig;
Gramvoll dacht'er Tag' und Nächte
Nur an seines Hauses Schmach,

An die Schmach des edlen alten
Tapfern Hauses der von Lainez,
Das die Inigos an Ruhme,
Die Abarcos übertraf,

Jamais homme ne fut plus triste que l'étoit Don Diègue; jour et nuit il ne faisoit que penser à la honte de sa maison. La maison de Laignez étoit riche, noble, antique, passant celles des Ignigos et des Abarca [1].

1. Herder, *Der Cid*, Rom. I, vers 1 à 8. — *Bibl. des Romans*, juillet 1783, t. II, p. 36. Voici à titre de comparaison le texte espagnol et la traduction de Damas Hinard :

Cuidando Diego Lainez
En la mengua de su casa,
Fidalga, rica y antigua
Antes que Iñigo Abarca.

(éd. française, *El romancero del Cid* (Colección de los mejores autores españoles, Dramard-Baudry, préface de Ochoa, 1870. Rom. II, p. 1.)

« Diègue Laynez pensait tristement à l'outrage qu'a reçu sa maison, noble, riche et ancienne avant Iñigo et Abarca... (Damas Hinard, *Romancero espagnol*. Paris, Charpentier, 1844, t. I, p. 9).

Et plus loin :

Nie erscholl ein Ruhm gerechter,
Gröszer nie, als Don Rodrigos.
Denn fünf Könige der Mauren,
Mauren aus der Moreria
Waren ihm Gefangene.

Und nachdem er mit Vereidung
In Vasallenpflicht und Zinspflicht
Sie genommen, sandt' er alle
Wieder in ihr Land zurück.

Jamais renommée ne fut pareille à celle qui couroit de Don Rodrigue de Bivar, le vainqueur de cinq rois Maures, vrais Maures de la Morisenaille, qu'il venoit de renvoyer dans leur Pays, après avoir pris leur serment de Vassaux et de Tributaires [1].

Les trois premières parties sont une version dans l'ensemble presque littérale de l'adaptation française. Quelques variantes, à l'honneur de Herder. Les strophes, si plates, de Rodrigue à Chimène :

Oh ! qu'elle est belle ma Chimène

sont abandonnées. Herder supprime aussi les divisions intérieures (suppression du titre secondaire : « Les quatre Romances fameuses appelées Zamoranes »). On a découvert quelques détails empruntés directement à la source espagnole [2], en petit nombre. Ce ne sont que des détails. Le dispositif général, les gestes et gens sont empruntés au français.

La quatrième partie se compose de quelques romances provenant de l'original français (n$^{os}$ 49, 50, 62 [3], 63, 67) et de romances, au nombre de 14, puisés directement dans le recueil de Sepúlveda, et qui traitent de la bataille posthume du Cid

1. *Herders Cid.* Rom. 10, vers 1 à 18. A noter que Herder rétablit à l'espagnole, autant qu'il le peut, les noms propres. — *Bibl. des Romans*, l. c., p. 53-54.
Texte espagnol de Sepúlveda :

De Rodrigo de Vivar
Muy grande fama corria,
Cinco reyes ha vencido,
Moros de la morería.
Soltó los de la prision
Do metidos los tenía,
Que daron por sus vasallos
Sus parias le prometian.
« Romancero, Ed. Baudry, p. 6. »

2. Vögelin : *Herders Cid,* Heilbronn, 1879, p. VIII, en cite quelques-uns R. 15, v. 77 *tiefbeschämt* (français : *avec un peu de rougeur*; espagnol : *todo turbado*); R. 22, v. 92, *sprechen Amen* (fr. : *Maudit qui*; esp. : *responden Amen*), etc. Il y en a d'autres.

3. La dernière strophe de ce romance est empruntée directement au Cid de Sepúlveda.

et de l'aventure des infants de Carrión. Le titre en est : *Geschichte Cids auf seinem Feldzuge in Valencia*[1]. Herder connaissait-il la traduction française de 1784? Il ne semble pas. Sa traduction à lui n'a rien à faire, en tout cas, avec le texte français de 1784. C'est une adaptation directe, très libre et beaucoup plus heureuse du *romancero* espagnol.

Herder, vieilli, est las et désabusé. Sa combativité s'est apaisée. La fin du Cid lui parut un tableau assez fidèle de sa vie propre. L'histoire des infants de Carrión est pénible. Le Cid y apparaît diminué, obligé de quémander, de châtier des indignes. Herder n'amoindrira certes pas son héros. Son Cid parle encore en seigneur, les infants sont punis et déshonorés. Cependant, c'est bien le vieux Cid qu'il nous décrit, atteint par l'âge et le malheur.

> Aber Ihr seyd alt geworden,
> Guter Cid...,

lui dit le roi. Et Rodrigue :

> — So viel Sorg' und Kriegsarbeit
> Macht schon alt : kaum hatt'ich Ruh,
> Kaum Erholung einen Tag.

Il porte le deuil et devient taciturne :

> Und war stiller als vorher.

Mais il n'en garde pas moins jusqu'à sa dernière heure sa généreuse bravoure et le souci de ses devoirs. Même après sa mort, le Cid fut bienfaisant :

> Ein Wohltäter für die Armen,
> Ein Beschützer den Verlasznen
> Ward der Cid auch in der Gruft.

Ainsi finit le poème. Et c'est pour nous montrer ce Cid, qui lui ressemble, que Herder mourant ajouta cette quatrième partie.

A part cette fin, à part quelques nuances légères, son *Cid* est une fidèle reproduction du *Cid* français. Herder insiste sur la générosité et l'humanité de son héros (R. 52, vers 8-12), sur la simplicité de ses mœurs et de sa maison (R. 62, vers 53-54),

1. S. W. (éd. 1827), 5e partie, p. 170 : Der Cid zu Valencia und im Tode.

avec plus de netteté que l'original français. En somme, la figure était définitivement fixée dans le roman de notre XVIIIe siècle. Les autres personnages ont sensiblement gardé la physionomie que leur avait donnée notre romancier. Ce n'est pas une transformation profonde et générale que Herder a fait subir à son modèle.

Par contre, nous relevons de nombreuses modifications de détail. Infidélités involontaires d'abord, je veux dire contresens pur et simple. Il y en a de très caractérisés :

| | |
|---|---|
| Fräulein, einen Mann von Ehre<br>Leider hab'ich Euch getötet. | J'ai tué votre père, Madame, je l'ai tué en homme d'honneur[1]. |
| Wie Hasen. | Comme deux lévriers[2]. |
| Leimrut' | Sur une arbalète de bois[3]. |
| Mit Wolfrachen auf den Schilden | avec leurs écus orlés de gueule[4]. |
| Dann verändert ihren Putz sie<br>Als ob er durch ihre Hände<br>Schöner wurde | Elle dérange leur parure et croit qu'elles auroient été parées avec plus de graces et plus d'amour par ses mains[5]. |

La rapidité avec laquelle Herder dut traduire explique, excuse assez ces taches, du reste légères.

D'autres changements sont voulus et de parti pris. Le Français, fils de son siècle, manque assez volontiers de respect à la religion. Herder, croyant convaincu, qui voyait dans l'épopée une intime collaboration du divin et de l'humain, conserve rigoureusement tous les éléments merveilleux et religieux de la légende.

Les notations réalistes, du réalisme enjolivé de Greuze et de Chardin, ne sont pas rares dans le *Cid* de 1783 ; la noce du Cid a l'allure et le ton d'une noce de paysans cossus, où ne manquent même pas les chansons gaillardes. Les héros de Herder sont plus graves, plus dignes, plus compassés.

Il y a chez le Français bien des lourdeurs, des préciosités inutiles, une accumulation fâcheuse de termes abstraits, des

1. Herder, R. 15, vers 78. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 69.
2. Herder, R. 30, vers 10. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 101.
3. Herder, R. 38, vers 4-5. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 123.
4. Herder, R. 39, vers 41. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 125.
5. Herder, R. 40, vers 38-40. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 126.

gaucheries de style indiscutables. Les confidences amoureuses sont écrites dans le jargon sentimental et faux de l'époque.

Herder s'applique à supprimer tous vains jeux d'esprit, à dégager la vérité humaine et générale. Le ton est plus viril et plus noble.

Herder évite les appellations trop vagues de son modèle ; il aime le nom propre ; il en abuse même dans quelques romances de la dernière partie où les noms propres encombrent véritablement le discours. Mais ce n'est que l'envers d'une qualité. Herder vise à la précision et à la vigueur, et obtient généralement des effets dont l'auteur français ne fut pas capable.

Par contre, il sacrifie fréquemment, parfois sans s'en douter, des nuances et des finesses. L'esprit du texte français, dialogue de Rodrigue et de Chimène, de Fernand et de Rodrigue, reproches de l'infante, devient chez Herder plus gros et plus gauche. Il force les antithèses, accentue les allusions, précise et appuie, appuie parfois trop lourdement. Le style de conversation de l'original, rapide et aisé, devient à l'occasion filandreux. Que l'on compare :

| | |
|---|---|
| Eine Bitte noch, o König,<br>Vor dem Ende des Gespräches :<br>Zur Vermählung mit Ximenen,<br>Waise jetzt des Grafen Gormaz<br>Bitte aus königlicher Gnade<br>Ich mir die Bewilligung. | Et partant, Sire, je vous prie, si c'est votre plaisir royal, de me faire épouser la Chimène, orpheline du comte de Gormaz[1] ! |

La quatrième partie, d'une origine différente, offre un caractère différent. Son original espagnol, Sepúlveda, est bavard et tortueux. Herder pouvait se permettre à son égard plus d'indépendance. Il ne s'en fit pas faute. Il abrégea de parti pris. Il écourta l'aventure du lion, il supprima la guerre contre le More Boucar et la scène de lâcheté. L'épreuve du lion suffit aux Carrión de Herder ; leur vilenie est moins complaisamment établie, mais leur indignité n'en est pas moins coupable. De même la vengeance du Cid est plus rapide. Les grandes assises royales, de couleur bien féodale, sont chez Herder réduites au simple duel ; tandis que chez l'Espa-

1. Herder, R. 13, vers 62-67. *Bibl. des Romans*, l. c., p. 62.

gnol, nos infants s'y comportent avec une bravoure qui nous déconcerte un peu, ils manifestent dans l'ouvrage allemand la plus parfaite pusillanimité, qui est leur plus vrai châtiment Tout cela est évidemment plus dramatique. Tout y est action. Le Cid lui-même est au centre de l'action. Point de réflexions morales à la française, comme au début de l'œuvre, qui retardent, mais un récit sobre et rapide, un récit de résumé. On sent un peu la hâte de l'auteur. J'y trouve pour ma part une certaine sécheresse, et quelque chose de factice, mais une belle vigueur épique. Il peut paraître regrettable, à ce point de vue, que Herder n'ait pu travailler, d'un bout à l'autre, d'après l'original espagnol. Mais d'autre part, combien son *Cid* n'eût-il pas perdu, en ampleur et en dignité humaine, si Herder avait été privé de l'adaptation française !

Pourquoi Herder se passionna-t-il pour cette œuvre et pour ce héros? On en a donné bien des raisons, qui sont toutes des raisons extérieures : amour de Herder pour les poésies primitives, couleur espagnole du poème, romantisme des aventures et des caractères, chevalerie et christianisme, que sais-je encore? Il est certain que Herder trouva dans ce poème la confirmation de ses idées littéraires. Mais il est non moins certain que ce Cid épique avait quelque chose de la nature même de Herder, et c'est le motif essentiel de son goût pour le héros lointain. Protagoniste du *Sturm und Drang*, il avait dans ses jeunes années rêvé d'un type idéal d'humanité supérieure, d'une figure de surhomme sublime par la volonté et la bonté du cœur, d'un grand individu au service d'une belle cause. Un autre Stürmer und Dränger, Klinger, avait osé mettre le Cid, le Cid de Mariana, sur la scène, sous le nom de *Simsone Grisaldo* (1776). Gœthe conçut, dès la même époque, son *Faust*, qui est une autre personnification d'un idéal parent. Le Cid, particulièrement le Cid du roman français, parut au vieux Herder représenter de la façon la plus parfaite l'incarnation vivante de ce rêve de force et de vertu, qui avait été le sien tout au long de sa vie. Dieu, le roi, la patrie, la famille, tous les devoirs qui remplissent la vie du grand Castillan et qui étaient, aux yeux du philosophe allemand, les lois mêmes de la nature humaine.

La mort ne lui laissa pas le temps de dire sa pensée tout entière. Il appelle le Cid : « l'épopée de romances la plus sublime qui existe », « le premier sujet épique » [1]. « L'histoire du Cid, dans les Romances, est aussi riche en scènes frappantes, en grands sentiments et en nobles leçons que — oserai-je le dire ? — Homère lui-même. » Herder fut, comme le Cid, un combattant de l'Idée, un champion de l'humanité. Humanus l'appelle Gœthe. Humanus, tel Herder, eût volontiers nommé son Cid. Le héros du *Romancero* espagnol était trop barbare. C'est le Cid français qui réalisait supérieurement cet idéal de perfection combative. En somme, exception faite de quelques trouvailles heureuses, la conception générale du *Cid*, action et caractères, est empruntée. C'est avant tout une œuvre puissante de l'imagination épique de l'Espagne. C'est, de plus, la création de l'intelligence psychologique, de la pensée philosophique et du goût littéraire de notre XVIII[e] siècle français. L'allemand Herder n'a eu qu'à mettre au point. Il a eu surtout à « trouver » la forme épique moderne qui convenait à cette matière.

Et c'est surtout la forme qu'on a vantée dans son poème. On découvre sans peine des imperfections dans sa métrique et dans sa langue. Mais dans l'ensemble, la forme du *Cid* de Herder est d'une noblesse et d'une simplicité classiques.

La métrique est irrégulière. Herder adopte en principe, comme dans ses Volkslieder, le vers trochaïque de romance espagnol, le vers à quatre pieds. Nous trouvons cependant quelques variantes : vers trochaïque de cinq pieds (romances 28, 51, 63); vers trochaïque de deux pieds, mélangés à des vers de quatre pieds (romance 23) ; vers iambiques (romance 14); rythmes variés (romance 7).

Herder se moquait des efforts de ses contemporains, des romantiques en particulier, pour acclimater l'assonance dans la poésie allemande. Il se garde, pour sa part, d'y recourir. Les quelques assonances qu'on peut relever dans son *Cid* sont le fait du hasard. La terminaison du vers est de préférence féminine ; mais à la fin des strophes, à la fin des phrases, et,

1. Note faisant suite à la traduction du Cid dans l'*Adrastea*, fasc. X.).

en général, à tout changement de sens, la terminaison devient masculine.

Pour traduire les quelques pièces de vers dont s'émaille le modèle français, Herder se sert de la rime. Le petit poème *An Donna Ximena* (romance 7), contient huit vers rimés a a, b b, c c, d d. Le romance 14 est plus compliqué, a a, b c c b, a a b b d b e e a d f f c f f c' g g c' h h i — i a a, curieux entremêlement de rimes et de rythmes. Il y a aussi quelques rimes, çà et là, au romance 23 (refrain de Chimène).

La distribution des strophes est disparate. Au début, Herder essaya visiblement de rester fidèle à la strophe authentique du romance, redondilla de quatre vers. Les quatre premiers romances sont tout entiers en strophes de ce type. Puis (romances 5 à 11), s'introduisent les strophes de cinq, de six, de sept, de huit, de neuf, de dix vers. Puis la strophe de quatre vers devient l'exception. La strophe régulière fait place à la phrase poétique. Chose curieuse, les strophes de quatre vers disparaissent, à peu près complètement, dans les romances de la fin, empruntés directement au modèle espagnol.

La langue du *Cid* est d'une belle venue, large, aisée, riche, animée. Le poète recherche les tons archaïques et populaires C'est le style des Volkslieder, avec plus de maturité. Herder a pratiqué les poètes épiques et s'inspire de leur leçon. Il s'en inspire peut-être un peu trop. Il use de procédés, tantôt l'interrogation, tantôt l'exclamation, ou la répétition oratoire, ou l'interruption et la réticence. Ces procédés sont visibles et parfois artificiels. Herder n'est pas un grand génie poétique. On ne saurait, comme l'ont fait maladroitement quelques critiques allemands, le comparer à Gœthe, ni même à d'autres poètes de moindre envergure. Mais il connaît admirablement et sa langue et les ressources de l'art. Et l'on s'explique que son *Cid* soit apparu comme un poème presque original, comme l'œuvre presque spontanée, librement adaptée, d'une inspiration proprement allemande.

Les proches de Herder ne se faisaient aucune illusion. Wieland et la veuve du philosophe-poète savaient la source de

l'œuvre posthume[1]. Mais le secret fut bien gardé. C'était nécessaire pour le succès du livre. Et l'on fit au *Cid* de Herder un beau succès. La mode était à l'Espagne, au Moyen-Age, aux chants populaires. Les romantiques, qui n'étaient pourtant pas les amis du poète, applaudirent, avec quelques réserves : « Herder attife bien son *Cid* de temps à autre du manteau et de la collerette..., la plus jolie romance est celle où il s'habille pour la noce, puis celle des caisses qu'il envoie pleines de sable, enfin celle où, tout mort qu'il est, il marche contre les Sarrasins... Les Espagnols ont un rare talent pour reproduire toutes choses avec leur parfum particulier[2]. » Et le coryphée de l'école, Frédéric Schlegel : « Les romances traduites par Herder sont beaucoup plus anciennes que le poème, mais le caractère de la vieille poésie y est conservé fidèlement, et elles ont dans la langue de l'original une grâce particulière et un naturel qui est un peu moins sensible dans la traduction quelque peu négligée[3]. »

Simonde de Sismondi, qui subit profondément l'influence de Guillaume Schlegel et de Mme de Staël, est plus catégorique encore : « Un poète philosophe allemand, Herder, les a recueillies, il y a peu d'années, et les a rangées de manière à ce qu'elles forment une biographie complète du héros et il les a traduites en vers de même mesure, avec cette exactitude scrupuleuse que les Allemands apportent dans leurs traductions... (et, en note) : Aussi la traduction de Herder, qui a connu tous les originaux, qui a choisi avec critique et avec goût les meilleurs, ceux qui se rapportent le mieux à l'ensemble, est-elle supérieure à tous les recueils espagnols[4]. »

On a trouvé bien d'autres mérites à l'œuvre de Herder : conscience, individualité du poète, génie épique, philosophie

1. Lettre du 9 mars 1905 à Caroline von Herder. (Voir Redlich, dans édition Suphan, t. XXVII, p. 565.)

2. Achim von Arnim, à Brentano, 1806. Cité par A. Farinelli. *Revue hisp.*, 1898, p. 200, note.

3. *Geschichte der alten und neuen Litteratur*, Wien, 1815, I, p. 301 (conférences faites en 1812). — P. Monti (*Romancero del Cid*, Milano, 1838), reprend les réserves de Fréd. Schlegel (p. 20).

4. *De la Littérature du Midi de l'Europe*, t. III, Paris, 1813, p. 168-169. Cependant, la 2e édition (1819, t. III, p. 171 n.), porte la trace de la désillusion qu'éprouva Sismondi en confrontant de plus près le texte allemand et le texte espagnol.

de l'humanité, bonhomie allemande : « Eine Nachdichtung, im höheren Sinne, dit Haym, qui connaît pourtant le fin mot, mehr Dichtung als Nachdichtung waren nun aber die Cidromanzen[1]. »

Notre Villemain même, dans son *Tableau de la littérature au Moyen-Age*, s'y laisse prendre sans défiance : « L'écrivain étranger qui, par ses éloges et ses traductions, a jeté le plus d'éclat sur ces romances, Herder, en a détruit tout à fait la simplicité par son faux coloris germanique. »

C'est l'éloge qui l'emporta. Le *Cid* de Herder apparut comme un chef-d'œuvre presque original dans sa fidélité, — monument unique de la pensée et de l'art allemand, hymne grandiose du culte passionné que l'Allemagne romantique vouait désormais à l'Espagne du passé.

C'est un Français, Damas-Hinard, qui, en 1844, découvrit la supercherie. Dans la préface de sa traduction[2], il s'inscrit en faux contre les appréciations de Sismondi. « Cette traduction (de la *Bibliothèque des Romans*) est spirituelle, vive, élégante, et révèle une plume habile. Malheureusement, l'écrivain anonyme de la *Bibliothèque des Romans* ne possédait pas à un degré suffisant la connaissance et le sentiment du Moyen-Age espagnol. A la suite de l'imitation française, d'autres imitations des Romances du Cid ont été publiées en Allemagne, en Italie et en Angleterre. La première en date et la plus célèbre est celle du fameux Herder... Herder a donné plusieurs romances, telles que les Romances 3, 11, 12, 13 et 14 de son recueil, dont les originaux espagnols n'existent pas. Ces romances — le dirons-nous ? — sont tout simplement imitées de l'imitation de la *Bibliothèque des Romans*, d'après laquelle Herder, nous en avons la certitude, a fait son travail. »

La preuve de cette affirmation fut faite encore en France. En 1866, Saint-Albin étudie la question de plus près et arrive aux mêmes conclusions, plus catégoriques encore[3].

1. R. Haym, *Herder nach seinem Leben und seinen Werken*, Berl., 1885, t. II, p. 819.

2. *Romancero General ou Recueil des Chants populaires de l'Espagne*, trad. complète, 2 tomes, Paris, Delahaye, 1844, p. LXVII, sq.

3. Emmanuel de Saint-Albin, *La légende du Cid*, comprenant le Poème du Cid, les Chroniques et les Romances. Préface d'Alex. de Saint-Albin, 2 tomes, Paris, Librairie Internationale, 1866, t. II, p. 9-12. Note à propos de deux imitations des Romances.

« Ses romances (de Herder) sont la traduction, souvent presque littérale, d'une imitation française des romances espagnols publiés en 1783. » A titre d'exemple et de pièce à conviction, Saint-Albin donne, face à face, une traduction d'un romance de Herder et une traduction de romance espagnol. Il se refuse, en conséquence, à vanter à son tour l'exactitude scrupuleuse et le coloris germanique et la fidélité historique du « grand philosophe et poète allemand ».

La critique allemande fut plus lente à se mettre en branle. En 1806, une voix timide avait bien émis une douce réserve : « Le *Cid,* disait Merkel dans *Der Freimütige* (nº 22), appartient aux Allemands. » D'autres s'inquiètent, sans apporter de solution. En 1854, W.-B. Mönnich étudie parallèlement le *Cid* et les originaux espagnols [1].

En 1860, le célèbre commentateur H. Düntzer, analysant le *Cid* de Herder avec sa précision habituelle, y constate des défauts graves dont il n'arrive pas à découvrir l'explication. Peu après, R. Köhler, stimulé par le livre de Saint-Albin, étudie, dans une dissertation succincte, mais concluante, les deux *Cid,* le *Cid* français et le *Cid* allemand, et établit péremptoirement, même aux yeux des plus aveugles, que le *Cid* de Herder est en effet, dans l'ensemble, une traduction de l'œuvre française [2].

L'affirmation de Damas-Hinard n'avait guère fait de bruit. L'argumentation de Köhler troubla la critique. Herder, patron de nombreuses doctrines, critique, philosophe éminent et poète de renom, régentait encore la recherche érudite. C'était une profanation que de toucher à sa mémoire. Cependant, le doute n'était pas permis. Après la première surprise, le monde savant accepta le fait et s'efforça de l'expliquer, sans trop faire tort au poète allemand.

A.-S. Vögelin publia conjointement une traduction allemande, le texte espagnol du Cid (d'après le texte de Keller;

1. *Herders Cid und die spanischen Romanzen,* Prorg. Tübingen, 1854.
2. Reinh. Köhler, *Herders Cid und seine französische Quelle* (Leipz., 1867), utilisa le brouillon de Herder. Conclusions reprises dans G. Schmidt : *Der Cid nach span. Romanzen,* Leipz., 1868. (Notes de K. Michaelis, p. 127 sq.) Sur R. Köhler, voir *Revue critique,* 1867, t. I, art. 44.

pour les n$^{os}$ 65 et 70, texte de Duran; pour le n° 70, texte de F. Meige), le texte français, le texte de Herder[1]. Il conclut comme Köhler, mais il se garde de condamner. « Le poète allemand a, dans sa traduction, ramené en quelque sorte la source française à l'esprit de l'original, le maniéré redevient simplicité, l'affectation redevient naturel... On peut même dire que Herder a, dans ces conditions, créé un plus beau chef-d'œuvre que s'il avait suivi le texte primitif espagnol[2]. » Les travaux ultérieurs n'ont pu que confirmer la thèse de Köhler.

Aujourd'hui, la cause est entendue. Les Allemands considèrent leur Cid comme un chef-d'œuvre classique. C'est leur droit. La France a le droit à son tour de réclamer sa part. La France a le droit de parler de son *Romancero* et de son Cid, doublement sien. C'est notre XVIII$^e$ siècle qui a découvert et ressuscité l'épopée populaire d'Espagne. C'est à un érudit anonyme, et peut-être à jamais inconnu de notre XVIII$^e$ siècle français que revient la gloire d'avoir fait du preux espagnol un héros éternellement humain.

J.-J.-A. BERTRAND.

1. *Herders Cid. Die französische und die spanische Quelle.* Heilbronn, Henninger, 1879 Cf. critique dans *Romania*, VIII, p. 477.
2. L. c. Préface, p. VI-VII.

# CATALOGUE

## DES MANUSCRITS DE M. MOREL-FATIO

(*Suite*[1].)

---

94. **Alfonso Martinez de Toledo.** *El Corvacho*, extraits d'après l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale de Paris, Réserve D 521 (Logroño, 1529). — Extraits des mss. de l'Escurial III - h - 10. — Notes pour l'édition donnée par D. Cristóbal Pérez Pastor, *Arcipreste de Talavera (Corvacho é reprobacion del amor mundano)*, por el bachiller Alfonso Martinez de Toledo, Madrid, 1901 (*Bibliófilos españoles*).

95. **Antoine de Latour.** Livres espagnols d'Antoine de Latour. Copie. — *Catalogue d'autographes composant le cabinet de feu M. Antoine de Latour*, Paris, 1885. — *Catalogue de livres composant la bibliothèque de feu M. Antoine de Latour*, Paris, 1885. — Albert de Latour, *Antoine de Latour, bibliophile. Préface du catalogue de sa bibliothèque*, Paris, 1885. — *Catalogue de livres curieux anciens et modernes... provenant de la bibliothèque de feu M. Antoine de Latour*, Paris, 1903. — Théophile Lanathière, *Panthéon de la légion d'honneur (Antoine Tenant de la Tour)*, Paris, s. d. — Geoffroy de La Tour, *A la mémoire de Monsieur Albert Tenant de La Tour*, Paris, 1917. — Lettre de M. Albert Isnard. — Lettre de D. José Mª Asensio. — Lettre de M. Eyssenhardt, directeur de la bibliothèque de Hambourg. — Quatorze lettres de M. Albert de Latour.

96. **Marguerite d'York et Perkin Warbeck.** Minute et épreuves de l'article intitulé : *Marguerite d'York et Perkin Warbeck*, dans les *Mélanges d'histoire offerts à M. Charles Bémont par ses amis et ses élèves*, Paris, 1913, p. 411-416. — Notes sur cet article, — Réplique de M. James Gairdner. — Extraits de l'*Archivo general* de Simancas.

97. **Alonso Fernández de Avellaneda.** Préparation, en trois cahiers, à l'article : « *Le Don Quichotte* » *d'Avellaneda*, dans le *Bulletin hispanique* d'octobre-décembre 1903. — *El licenciado Alonso Fernández de Avellaneda ; fué Juan Martí?* par J. E. Serrano y Morales, dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, Madrid, 1904 (dédicace). — Lettre de D. J. E. Serrano y Morales. — *Una nueva conjetura sobre*

[1] Voir *Bull. hisp.*, t. XXIII, p. 15.

*el autor del « Quijote » de Avellaneda*, par Marcelino Menéndez Pelayo, dans *Los lunes de El Imparcial*, 15 février 1897. — *Avellanedas « Don Quijote », sein Verhältnis zu Cervantes und seine Bearbeitung durch Lesage*, par Martin Wolf, Giessen, 1907. — Juan Millé y Giménez, *Una nueva interpretación acerca de los « articulos » omitidos por Avellaneda en su « Quijote »* (Buenos Aires, Noviembre de 1919).

98. **Luis Hurtado de Toledo.** Cours fait au Collège de France, 1902-1903. Fac-similé du titre de : *Luys Hurtado a la Illustre, sabia y graciosa Maria a quien amorosamente estas cortes son dedicados...* Lexique des *Córtes de la muerte*. — Carolina Michaëlis de Vasconcellos, *Versuch über den Ritterroman Palmerin de Inglaterra* (extr. de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. VI). — Wilhelm Seelman, *Die Totentänze des Mittelalters*, Norden u. Leipzig, 1893. — *Leyes de Cupido dadas por la sabiduria en el Espejo de gentileza*. Copie.

99. **Diplôme d'Alphonse VIII.** Minute et épreuve de l'article intitulé : *La Nodriza de Dª Blanca de Castilla*, par D. Francisco Simón y Nieto, dans le *Bulletin hispanique*, t. V (1903), p. 5-8. — Fac-similé du diplôme d'Alphonse VIII (École des Chartes, Ancien Fonds, nº 759). — Deux lettres de M. Pierre Paris. — Trois lettres de D. Franciso Simón y Nieto.

100. **Epistolae eruditae.** Épreuve de l'article intitulé : *Clarorum hispaniensium epistolae ineditae ad humaniorum litterarum historiam pertinentes*, par Adolfo Bonilla y San Martin (extr. du *Bulletin hispanique*, t. IV, p. 276-283). — Notes prises pour cet article. — Table des érudits qui écrivirent à D. Antonio Agustin, d'après les ms. D 292 (ancien X-2-26) de la Bibliothèque de S. Juan de Barcelone, avec une note de M. Bataillon. — Nebrixa. Extraits de ces œuvres. — Trois lettres de D. Adolfo Bonilla y San Martin.

101. Table, par nom de titre, des *Comedias* (XVIIᵉ-XVIIIᵉ siècle), de la bibliothèque de M. Morel-Fatio.

102. **Lectures espagnoles** (quatre cahiers). 1. Juan de Mena. — Inquisition. XVᵉ siècle. Copie du ms. de la Bibliothèque Nationale, latin 12925. — Pedro Lopez de Ayala, d'après le ms. de la Bibliothèque Nationale, espagnol 115. — Archiprêtre de Hita. — Lettre de Villalobos, d'après le ms. Add. 8219 du British Museum. — Jorge Manrique. — *Pavana*, d'après un ms. de la Bibliothèque Nationale. — Diego Hurtado de Mendoza. — Malon de Chaide. — Lope de Vega. — Mateo Aleman — Juan Huarte. — Pedro Niño, comte de Buelna, avec la collation de H. Léonardon, d'après un ms. de l'Académie de l'Histoire à Madrid. — Gómez Manrique. — Antonio Perez, d'après le ms. Dupuy 705 et espagnol 77 de la Bibliothèque Nationale. — *Fueros de Madrid*. — *Fueros de Navarra*, d'après le ms. espagnol 43 et 44 de la Bibliothèque Nationale. — *La Poncella de Orleans*, d'après les exemplaires Rés. Lb 26 198 et Rés. Lb 26 252.

— *La Chronique espagnole de la Pucelle d'Orléans*, par le comte de Puymaigre (extr. de la *Revue des questions historiques*, avril 1881). — Comte de Puymaigre, *Jeanne d'Arc. Sa vie par un Italien du* xv[e] *siècle* (extr. de la *Revue des questions historiques*, avril 1889 ; dédicace). — Lettre de E. Piñeyro. — 2. Garcilaso de la Vega. — Gregorio Silvestre. — Sonnets de Gongora. — Lettre du roi Jean II de Castille à Charles VII de France. Arévalo, 24 août 1450. Copie du ms. de la Bibliothèque Nationale, lat. 5956. — *Practica de las virtudes de los buenos reyes d'España*... Murcia, 1518, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, Yg 15. — Extraits du ms espagnol de la Bibl. Nat. 533. — Suarez de Figueroa. — Les Leonardo de Argensola. — Cristóbal de Castillejo. — Cervantes. — Juan de la Cueva. — Deux lettres de R. J. Cuervo. — *La Epístola moral á Fabio*. — *La Epístola moral á Fabio no es de Rioja*..., por D. Adolfo de Castro, Cadix, 1875. — Herrera. — Villegas. — Antonio de Guevara. — Pièces lyriques, prises dans des ms. du fonds Espagnol de la Bibliothèque Nationale. — 3. Quevedo, *Epistola satyrica*. Autre texte dû à M. Le Gentil. — Francisco de Medina, Prologue du Garcilaso de 1580. — Lettre de Lope á Marino. — *Laurel de Apolo*. — Divers écrits de Lope. — Bartolomé Leonardo de Argensola. — Valdes, *Dialogo de la lengua*. — Guevara, *Diablo cojuelo*. — Tamayo de Vargas sur Garcilaso. — Manuel de Faria y Sousa. — Argote de Molina. Lettre de D. Leopoldo Eguilaz à D. Francisco Codera Zaidín. Deux lettres de D. Francisco Codera Zaidín. Lettre de M. Julien Vinson. — Azara sur Garcilaso. — Pacheco. — Poésie épique. — Cascales. — Mayans. — Saavedra. — Ambrosio de Morales. — 4. Pellicer. — Luzan. — Zurita. — Rey de Artieda. — Boscan. — Jerómino de Arbolanche. — Francisco Sanchez de las Brozas. — Villegas. — Bartolomé Leonardo de Argensola. — Fr. Gerónimo de San José. — Le connétable de Castille, D. Juan Fernández de Velasco — Fr. Luis de Leon. — Herrera. — Bartolomé Ximenez Paton. — Jauregui. — Cristóbal de Mesa. — Mariana.

**103. Maria Enriquez, duchesse d'Albe.** Préparation à l'article intitulé : *La duchesse d'Albe D[a] María et Catherine de Médicis*, dans le *Bulletin hispanique* d'octobre-décembre 1905. — Épreuves du dit article. — Deux fac-similé de l'écriture de la duchesse, insérés dans l'article. — Article de Cesáreo Fernández Duro, dans le *Boletin de la Academia de la Historia*, juin 1903 (affaire du mariage de D. Fadrique de Toledo). — C. Douais, *Les dernières années d'Élisabeth de Valois*, Toulouse, 1896. — Archives de Lille. Chasincourt, dame d'honneur d'Élisabeth de Valois. Notes. — Lettre de M. Jules Finot. — Trois lettres de M. Louis Brandin. — Deux lettres de D. Antonio Paz y Melia.

**104. La reine Eléonore, femme de François I[er].** Copie de lettres de la reine Eléonore (Archives Nationales de Paris K 1483 et K 1484). —

Copies de lettres de la reine Eléonore à François Ier (Bibliothèque Nationale de Paris, Dupuy 211.) — Extrait de *Hubertus Thomas Leodius Annalium de vita et rebus gestis... Frederici II electoris Palatini libri 14.* — Ch. Paillard, *Voyage dans les Pays-Bas et Maladie d'Eléonore d'Autriche...* Bruxelles, 1879. — Lettre de René Costes avec une note.

**105. Miguel de Molinos.** Catalogue d'ouvrages de Molinos (Bibliothèque Nationale de Madrid, Sainte Geneviève, Bibliothèque Nationale de Paris). — Copie de deux lettres de Molinos à D. Anastasio Marcelino Uberto Balaguer et à Joseph Ramirez (Bibliothèque Nationale de Madrid, ms. 19108.) — *Obras de teosofia*, etc. *Biblioteca orientalista*, Barcelona, s. d. — *Guida spirituale... del dottore Michele di Molinos...* Roma, 1677. — Miguel de Molinos, *Guia Espiritual... Fué sacada á la luz en 1675 por Fray Juan de Santa Maria, y ahora nuevamente, según su texto, por Rafael Urbano F. T. S.* Barcelona, s. d. Exemplaire collationné sur l'édition originale. — Lettre de J. Massó Torrents. — Lettre de D. Julián Paz.

**106. D. Bernardino de Mendoza.** Préparation au mémoire intitulé: *D. Bernardino de Mendoza. I. La vie. — II. Les œuvres*, dans le *Bulletin hispanique*, janvier-juin 1906. — Correspondance de Granvelle. — Œuvres. — Notes diverses. — Copie de D. Francisco Barado. (*Museo militar*, Barcelona, 1884). — Le conseiller Baston. — Ode « O navis » d'Horace, traduite par D. Bernardino de Mendoza. — Notes, tirées de la correspondance de D. Bernardino de Mendoza, aux Archives Nationales de Paris. — Affaire avec le commandeur Frey Juan de Moreo. — Affaire avec Moreo. Supplément. — La *licencia* et le départ de Paris. — Maladie. — Siège de Paris. — Affaire Ordoñez. — Mission de La Varenne. — Langlée. — Extraits de la *Nueva Collecion de documentos*. — Ordre de S. Jacques. — Affaire Oberholzer. — Missions en Angleterre. — Avertissements de D. Juan de Idiaquez à son fils Alonso. — Trois lettres de D. Antonio Paz y Melia. — Lettre de D. Francisco Barado. — Deux lettres de M. Antoine Thomas. — Lettre de M. Cuvelier. — Lettre de M. Eugène Bacha. — Lettre de M. L. Thomas. — Lettre de M. Claes à M. L. Thomas, et un extrait de *Los seys Libros de Las Politicas... de Iusto Lipsio*, traduit par B. de Mendoza. — Deux lettres de D. Antonio Rodriguez Villa. — Lettre de D. Juan Catalina Garcia. — Lettre de D. Juan Catalina Garcia à D. Antonio Rodriguez Villa, et lettre de ce dernier.

**107. Casa de Alba.** Notes sur la maison d'Albe. — *Sepulcro del gran Duque de Alba en Salamanca (La Ilustracion española y americana*, 22 juillet 1905). — Deux lettres du duc d'Albe au marquis de Velada. Fac-similé et transcription. (Inventaire de la collection Édouard Favre, vol. LXXV.) — *Un bastardo insigne del gran duque de Alba (el prior D. Hernando de Toledo)*, por D. Angel Salcedo Ruiz,

Madrid, 1893. — Carte de D. Julian Paz, avec la vue du palais du duc d'Albe à Piedrahita (Avila). — Lettre de Monseigneur Douais, évêque de Beauvais, à M. Picard. — A Morel-Fatio, *Catálogo de los colecciones expuestas en las vitrinas del palacio de Liria. Le publica la duquesa de Berwick y de Alba, condesa de Siruela*, Madrid, 1898 (dans le *Journal des Savants*, février 1899, p. 117-126).

**108. Búcaros.** Esquisse d'une histoire des *Búcaros*. — Notes pour cette histoire. — Portugal. — Carte de M. J. Leite de Vasconcellos. — Bucarophagie. Généralités. — Bucarophagie. Espagne. — Lettre de R. J. Cuervo. Trois lettres de M. L. Solon. — Lettre de M. K. Haebler. Lettre de A. Caillens. — Natá. Deux lettres de R. J. Cuervo. — Le comte Lorenzo Magalotti. — Lettre de Léo Rouanet. — Deux lettres de M^me^ C. Michaelis de Vasconcellos. — Carte de M. José Leite de Vasconcellos. — Lettre du directeur de la Manufacture nationale de porcelaine de Sèvres. — *Pottery Worship. The fallen Idols 1. The nobles buccaros*, by M. L. Solon, 23 octobre 1896 (dédicace). — *Pottery Worship. The fallen Idols. Fossil pottery*, 11 janvier 1898 (dédicace). — *Pottery Worship. The fallen Idols. Terra Sigillata* (dédicace), — *Comer barro*, par A. Morel-Fatio (extrait des *Mélanges de philologie romane dédiés á Carl Wahlund*, Mâcon, 1869).

**109. Alumbrados.** Copie, sur cette secte religieuse, d'après le ms. Archives nationales de Paris, K 1694, n° 22, année 1539.

**110.** Table des mots intéressants du *Diálogo y discurso de la vida de corte*, de Cristóbal de Castillejo.

**111. Charles-Quint** (historiographie de). Notes pour le livre *Historiographie de Charles-Quint*, par A. Morel-Fatio. *(Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, n° 202, Paris, 1913.) — *Kritische Beiträge zur Geschichte des schmalkadischen Krieges*. Zweiter Teil. Von dem G. L. Dr. Rudolf Lorenz, Gumbinnen, 1880. — *Die Darstellung des schmalkaldischen Krieges in den Denkwürdigkeiten Kaiser Karls V.* von Richard Le Mang. Teil 1. Jena, 1890; 2 Teil. Dresden, 1899; 3 Teil. Dresden, 1900. — *Die Denkwürdigkeiten Kaiser Karl's V...* von Prof. D^r^ Otto Walz, Bonn, 1901. — Lettre de D. Julian Paz.

**112. Espagnol mondial.** Préparation au mémoire intitulé : *L'Espagnol langue universelle*, dans le *Bulletin hispanique*, avril-juin 1913. — Exemplaire et épreuves. — *Famoso discurso en castellano de Carlos V, en Roma*, par le P. Miguelez, O. S. A., dans *La Ciudad de Dios*, 5 août 1913. — Ferdinand Brunot, *Le prestige de la civilisation française et la pénétration du français en Allemagne au XVII^e^ siècle*, Paris, s. d. (dédicace). — Du même, *La langue française en Alsace après 1648*, extrait de la *Revue de Paris* du 1^er^ juin 1916. — Lettre de M. Ferdinand Brunot. — Deux lettres du P. Miguelez. — Lettre de M. V. L. Bourrilly.

**113. Marie Mancini** (trois cahiers et deux brochures). 1. Compte rendu de A. Morel-Fatio sur *Une princesse romaine au* XVII^e *siècle, Marie Mancini Colonna...*, par Lucien Perey, Paris, 1896, dans la *Revue critique* du 22 mars 1897 (double exemplaire, dont un annoté). — Notes pour la biographie de Marie Mancini : une partie de ces notes ont été communiquées par Lucien Perey (M^lle Luce Herpin). — *Galerie Colonna. Catalogue.* Via Archi della Pilotta, n.° 17, Rome, 1895. — *Relatione della felice morte dell' Eccellentissimo Prencipe Gran Condestabile del Regno di Napoli, il sig. D. Lorenzo Onofrio Colonna*, Rome, 1689. — Lettre de G. de Manteyer. — Lettre de M. Ch. Mortet. — 2. Le connétable Colonna à Turin (copie). — Sur Don Francisco Nesta (copie). — Copie des *Curiosità e Ricerche di storia subalpina. — Notizie* et *Diari.* — Papiers sur la duchesse de Mazarin, copiés aux archives de Monaco par M. Lacaille. — Mémoires faux. Cologne, 1676. 3. *La Vérité dans son jour ou les véritables mémoires de M. Mancini, connétable Colonne* (copie). — Lettres de Marie Mancini à Colbert (copie). — Mariage de Marie Mancini, 1661 (copie). — Archives Colonna (copie). — *Lettres de Monsieur le marquis de *** escrites pendant son voyage d'Italie en 1669*, Paris, 1676 (extraits). — Extraits des mémoires de la duchesse de Mazarin. — Archivio Vaticano. Nunz. di Spagna, vol. 139 (copie). — Lettre de M. Lacaille. — Deux lettres de M. Georges de Manteyer. 4-5. G. Claretta, *La principessa Maria Colonna Mancini nelle particolari sue relazioni col duca di Savoia Carlo Emanuele II* (extr.). A. D. Perrero, *La Duchessa Ortensia Mazzarino e la principessa Maria Colonna Sorelle Mancini ed il duca Carlo Emanuele II di Savoia*, 1672-75, dans *Curiosità e Ricerche di storia subalpina*, vol. II, p. 1-94.

**114. Roman picaresque** (trois cahiers). 1-2. Cours fait au collège de France (1882-1883). — 3. *El subtil cordoves Pedro de Urdemalas...* Autor Alonso Geronimo de Salas Barbadillo, Madrid, 1620 (extraits). — *El gallardo Escaraman. Comedia famosa* (extraits). — *El siglo pitagorico y vida de D. Gregorio Guadaña...* por Antonio Henriquez Gomez (extraits). — Vicente Espinel, d'après *Marcos de Obregon* et d'après *Diversas Rimas* (extrait). — *Les relations de Marc D'Obregon traduites par le sieur d'Audigvier* (extraits). — *La muerte entierro y honrras de Chrespina Marauzmana, gata de Iuan Chrespo...* Paris, 1604 (extraits), — *Lazarillo de Manzanares...* por Ivan Cortes de Tolosa... Madrid, 1620 (extraits). — *Poema tragico del español Gerardo...* por Don Gonzalo de Cespedes y Meneses..., Barcelona, 1618 (bibliographie). — *La sabia flor Malsabidilla...* Autor Alonso Geronimo de Salas Barbadillo. Madrid, 1621 (extraits), — *La picara montañesa llamada Ivstina...* Barcelona, 1605 (extraits). — *La garduña de Sevilla y anzuelo de las bolsas...* por Don Alonso de Castillo Solorçano .. Madrid, 1642 (bibliographie). — *Vida y hechos de Este-*

*vanillo Gonzalez...* Amberes, 1646 (extraits). — *El sagaz Estacio marido examinado...* Autor Alonso Geronimo de Salas Barbadillo, Madrid, 1620 (extraits).

**115. Gongorisme.** Notes sur le cultisme espagnol au XVII^e^ siècle. — Mise en prose de *Soledades* de Góngora. — Lettre de M. L. Thomas.

**116. D. André Maria de Guzman.** Préparation à l'article intitulé : *Le révolutionnaire espagnol Don André Maria de Guzman dit « Don Tocsinos »*, dans la *Revue historique*, t. CXXII (1916). — Compte rendu de D. Miguel S. Oliver sur l'article précédent, dans la *Vanguardia*, Barcelone, juin 1916. — Lettre de D. Miguel S. Oliver. — Lettre de M. Tuetey. — Lettre de M. Camille Bloch. — *Revista de historia y de genealogia española,* año III, n^os^ 11 et 12, 15 nov.-15 déc. 1914.

**117. Caron et P. L. Farnèse.** Préparation à l'article intitulé : *Dialogue entre Charon et l'âme de Pierre-Louis Farnèse,* dans le *Bulletin italien*, t. XIV, p. 126-157. — *Archivio storico per le provincie parmensi.* Nueva Serie, vol. VII, Anno 1907. Parma, 1907. — *Dialogo entre Caronte y el ánima de Pedro Luis Farnesio,* extrait des *Curiosidades bibliográficas* de D. Adolfo de Castro, t. XXXVI de la *Biblioteca de autores españoles.*

**118. Romances.** *Un romance à retrouver*, dans la *Revista de filología española,* t. II, p. 371 à 373. — Original de cet article. — Lettre de D. T. Navarro Tomás. Carte de D. Ramón Menéndez Pidal. — *Los Orígenes del romance* por R. Menéndez Pidal, dans la *Revista de libros*. Año II, Núm. VII, janvier 1914. — *Spanische Romanzen auf fliegenden Blättern aus dem Ende des 16 Jahrhunderts*, von Prof. D^r^ Christian Fass. Beigabe zum Jahres-Bericht. 1910-11. Louis Koch. Halberstadt. — Jacques Rosenthal. Librairie ancienne. Bavière, Munich, *Editions originales de Romances espagnoles.* — Ramón Menéndez Pidal, *Catálogo del romancero judío-español,* Madrid, 1907. — *Zbiór nieznanych Hiszpanskich ulotnych druków znajdujacych sie W Biblijotece Jagiellonskiej W Krakowie.* podal D^r^ Edward Porebowicz (dédicace). — Pio Rajna, *Osservazioni e dubbi concernenti la storia della romanze spagnuole*, dans la *Romanic Review,* vol. VI, n° 1 (dédicace). — S. Griswold Morley, *Are the spanish Romances written in quatrains? — and other questions*, dans la *Romanic Review,* vol. VII, n° 1 (dédicace). — R. Menéndez Pidal, *Endecha de los judíos españoles de Tanger (Revista de archivos).*

**119. Memorial de cosas antiguas.** *Memorias de cosas antiguas, copiadas de un libre de mano, que del dean Don Diego de Castilla quedo en su almoneda quando murio* (extraits pris dans le ms. de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, n° 1423). — Bibliothèque royale de Bruxelles. Manuscrits espagnols. — Une lettre et deux cartes de M. Sanz Arizmendi, qui voulait publier le *Memorial* dans le *Bulletin hispanique.*

**120. L'Estoille.** Extrait des passages de L'Estoille concernant les choses d'Espagne.

**121. Jean Lascaris.** Préparation à une lecture faite à l'Académie des Inscriptions (*Comptes rendus*, 1916, p. 114), sur une invention de Jean Lascaris, d'après laquelle il aurait connu le secret d'un navire qui pouvait se mouvoir sans voiles ni rames. — Lettre de Micer Miguel Mai à Charles Quint, de Rome, le 24 juin 1531 (Noël Charavay, *Lettres autographes et documents historiques*, n° 80, 967). Copie de ce document et traduction.

**122. Renaissance espagnole.** Leonardo Bruni Aretino. Bibliographie. — Alfonso de Santa Maria. Notes. — Rodrigo Sanchez de Arévalo. Notes. — Enrique de Villena. Chant VI de l'*Enéide*, copié par G. Daumet. — Les Henri d'Aragon. Notes. — Les Diaz de Toledo. Notes. Lettre de Marcelino Menéndez y Pelayo. — Le prince D. Carlos de Viana. Notes. *Un livre de la bibliothèque de Don Carlos, prince de Viana*, par Léopold Delisle. Lille, s. d. — Le *César* de Decembri. Notes. Lettre de M. H. Omont. Prologue du *César*, en castillan, d'après le n° 49 du catalogue de la Bibliothèque d'Osuna par Rocamora. — Nuño de Guzman. Notes. Lettre de M^me^ Carolina Michaëlis de Vasconcellos avec une note. — Lettres d'humanistes italiens. Copie. — Deux lettres de M. Cesare Paoli. — Poggio Bracciolini. Niceron, *Hommes illustres*, t. IX (1752). — A. Morel-Fatio, *Une version aragonaise d'Eutrope faite sous les auspices de Juan Fernandez de Heredia* (*Romania*, t. XVIII, p. 491-93). — Compte rendu par M. Schück de l'ouvrage de M. Attilio Hortis, *Studj sulle opere latine del Boccaccio*. — Notes sur les humanistes italiens et espagnols. — Lettre de M. Remigio Sabbadini. — Quatre lettres de M. Vittorio Rossi.

**123. Versification espagnole.** Notes sur la versification espagnole. — Nebrija. — *La nova art de trobar feta per lo magnifich Francesch de Olezà, cavaller, en l'any 1538* (Copié en 1881, d'après une copie faite par Bart^e^ Pascual, d'après une autre copie de D. Joaquin María Bover; voy. *Rapport sur une mission philologique à Majorque*, p. 18). — Lettre de M. W. P. Ker. — Lettre de D. E. Piñeyro, contenant une note sur la Avellaneda. — D. Manuel Milá y Fontanals, *Historia literaria del decasílabo y endecasílabo anapésticos*, dans la *Revista histórica latina* du 1^er^ juillet 1875. — D. M. A. Caro, *Del verso enneasílabo, sus variedades, sus origenes* dans *El repertorio colombiano*, novembre 1882 (dédicace). — Francesco d'Ovidio, *Dieresi e sineresi nella poesia italiana*, Napoli, 1889 (dédicace). — A. Morel-Fatio, *L'arte mayor et l'hendécasyllabe dans la poésie castillane du XV^e^ siècle et du commencement XVI^e^*, dans la *Romania*, t. XXIII, p. 209-231. — *Philological Society. Analogies between english and spanish Verse (Arte mayor)*, by Professor W. P. Ker, Hertford, 1899 (dédicace). — J. Saroïhandy, *Syllabe perdue dans l'ancienne versification castillane*, dans la *Revue*

*de l'enseignement des langues vivantes.* Janvier, 1902. — R. Foulché-Delbosc, *Juan de Mena y el « Arte mayor », traducido, anotado y precedido de un prólogo*, par Adolfo Bonilla y San Martín, Madrid, 1903. — *Sul verso de arte mayor. Nota* del Dot. John Schmitt, Roma, 1905 (dédicace). — *Om stafvelseräkningen i vissa fornspanska versarter*, af Erik Staaff, dans la *Saertryk af nordisk Tidsskrift for filologi* (dédicace).

**124. Auteurs grecs et latins traduits en italien et en espagnol.** Notes bibliographiques sur les auteurs suivants : Aristote, Boèce, César, Cicéron, Frontin, Josèphe, Hégésippe, Justin, Lucain, Lucien, Orose, Ovide, Pères de l'Église, Plutarque, Quinte Curce, Salluste, Senèque, Suétone, Tite Live, Valère Maxime, Végèce, Virgile. — Littérature française. — Auteurs du Moyen-Age. — Divers auteurs grecs et latins traduits en italien et en espagnol. — Traducteurs espagnols et humanistes. — Humanistes italiens. — Auteurs italiens traduits en espagnol. — Vasco Ramirez de Guzman. — *Crónica troyana.* — Pétrarque. — Bocace. — Varia. — *Bursario*, avec des notes bibliographiques de Mario Schiff et une lettre de lui. — *Comiença el arenga que fizieron e ordenaron Juan Alfonso de Çamora...* Copie.

**125. Poésie castillane.** Bibliographie des poètes castillans du XVe au XVIIIe siècles, d'après le Catalogue de la Bibliothèque Nationale de Paris, de Sainte-Geneviève et la Mazarine. — Notes diverses. — Collation de H. Léonardon de la *Cancion á las ruinas de Itálica.* — Notes sur le sonnet : *No me nueve, mi Dios...* Renseignements du P. Fita et de D. Marcelino Menéndez y Pelayo. — Fragments d'une chanson recueillis à Ronstchonk. — Notes pour une Anthologie de la poésie moderne par E. Piñeyro et une lettre de lui.

**126 Gutierre de Cetina.** Notes pour le compte rendu : *Obras de Gutierre de Cetina, con introduccion y notas* del dotor D. Joaquin Hazañas y la Rua, t. I et II, Sevilla, 1895, dans la *Revue critique* du 31 août-7 septembre 1896.

**127. Alphonse V d'Aragon, Jean II de Castille et Juan Fernandez de Heredia.** Notes sur ces deux souverains et sur le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. — Notes, dans le dossier d'Alphonse V d'Aragon, sur Miçer Ferrando Valenti et sur les *Paradoxes* de Cicéron. — Lettre de D. Gabriel Llabrés. — Humanistes espagnols.

**128. Centon epistolario.** Brouillon d'un mémoire sur l'*Historiographie du règne de Jean II de Castille* (cf. l'*Annuaire de l'École des Hautes Études*, 1895, p. 111 à 122). — Original et épreuves de la dissertation de D. R. J. Cuervo sur le *Centón epistolario (Diccionario de construccion y regimen de la lengua castellana*, Paris, 1886, t. I, p. XLIX-LIII). — Mes de Pidal, *Historia literaria sobre la legitimidad del Centon epistolario del bachiller Fernand Gomez de Cibdareal,* dans

la *Revista de ambos mundos*, juillet 1854, t. II, p. 257-280 (exemplaire dédié par son auteur à Ferdinand Wolf). — José Amador de los Rios, *Estudio histórico. El condestable Don Alvaro de Luna y sus doctrinas políticas y morales*, février 1871. — *Sobre el Centon epistolario del bachiller Fernan Gomez de Cibdareal y su verdadero autor el maestro Gil Gonzalez Davila* por el Excmo Sr. D. Adolfo de Castro, Sevilla, 1875. — *Zur Cibdareal-Frage. Ein Beitrag zur spanischen litteraturgeschichte* von Prof. Dr Emil Gessner, Berlin, 1885. — *Zur Cibdáreal-Frage* von Carolina Michaëlis de Vasconcellos, dans les *Romanischen Forschungen*, t. VII, Erlangen, 1891. — Lettre de D. Antonio Paz y Melia. — Notes sur le *Centón epistolario*.

**129. Juan de Mena. — Cancionero de Baena.** Notes philologiques sur Juan de Mena et sur le *Cancionero de Baena*. — P. Niño, *Poetas antiguos españoles*, dans *Hojas literarias*, año I, tomo II, 30 novembre 1893 (exemplaire dédié à E. Piñeyro).

**130. Juan de Mena et marquis de Santillana.** Épreuves de l'article intitulé : *Les deux Omero castillans*, dans la *Romania*, t. XXV, p. 111-129. — Notes pour cet article. — Lettres et une carte de Novati. — Auteurs grecs, latins et français traduits pour le marquis de Santillane. — Bibliothèque du marquis de Santillane.

**131. Jorge de Montemayor.** Lexique des mots difficiles. — Georgelchönherr, *Jorge de Montemayor, sein Leben und sein Schäferroman die* « Siete libros de la Diana », Halle, 1886. — Gottfried Baist, Compte rendu du livre précédent dans la *Zeitschrift fur vergleichende Litteraturgeschichte, Neue folge*, t. II, Berlin, 1889.

**132. Gregorio Silvestre.** Versification de Gregorio Silvestre.

**133. Les Argensolas.** Cours fait au Collège de France (1902-1903). Notes pour ce cours. — Description du ms. Hisp. 91 de la bibliothèque de Munich, où se trouvent des poésies des Argensolas. — Lettre de M. Henri Merimée, avec une collation de la *Satira del Incógnito*. — L'épître à D. Nuño de Mendoza. Copie et notes explicatives. — Note sur D. Nuño de Mendoza ; cf. l'article du *Bulletin hispanique*, t. VII, p. 205-207.

**134. D. Diego Hurtado de Mendoza.** Notes sur la versification des poésies de D. Diego Hurtado de Mendoza. — Notes pour servir à l'article intitulé : A Morel-Fatio, *L'arte mayor et l'hendécasyllabe dans la poésie castillane au XVe et au commencement du XVIe siècle* (*Romania*, t. XXIII, p. 209-231). — *Epistola á Don Luis de Avila*, d'après le ms. espagnol 311 de la Bibliothèque Nationale de Paris. — Notes bibliographiques.

**135. Garcilaso de la Vega.** Notes sur la versification des poésies de Garcilaso de la Vega.

**136. Juan Boscan.** Notes sur la versification des poésies de Juan Boscan. — Lexique de mots intéressants. — Note sur sa fortune dans la littérature espagnole.

**137. Fernando de Herrera.** Notes sur la versification des poésies de Fernando de Herrera, d'après l'édition de 1619. — Notes sur son orthographe. — Notes bibliographiques. — Notes pour servir au mémoire intitulé : *Fernando de Herrera, L'Hymne sur Lépante, publié et commenté* par A. Morel-Fatio, Paris, 1893.

**138. Juan del Enzina.** Extraits du *Prohemio en una arte de poesia castellana*, d'après l'exemplaire Yg 13 Rés., de la Bibliothèque Nationale de Paris. — Notes.

**139. Pétrarque.** Imitation de Pétrarque par les poètes catalans et surtout par Auzias March. — Notes.

**140. Pierre, marquis de Villars.** Notes pour servir à l'annotation de l'ouvrage suivant : *Marquis de Villars, Mémoires de la cour d'Espagne de 1679 à 1681, publiés et annotés par M. A. Morel-Fatio et précédés d'une introduction par M. le marquis de Vogüé*, Paris, 1893. — Lettre de H. Léonardon. — Lettre du chef de la section historique des archives royales de Danemark. — Lettre de M. Goovaerts. — Deux lettres de l'Archiviste général du royaume (Hollande). — Lettre de P. M. Perret. — Lettre et carte de M. le baron de Saint-Pierre.

**141. D. Cárlos Gutierrez de los Rios, comte de Fernan-Nuñez.** Notes pour les deux ouvrages suivants : A. Morel-Fatio y A. Paz y Mélia, *Vida de Cárlos III escrita por el conde de Fernan-Nuñez*, Madrid, 1898, 2 vol., et *Grands d'Espagne et petits princes allemands au XVIII^e siècle, d'après la correspondance inédite du comte de Fernan Nuñez avec le prince Émanuel de Salm-Salm et la duchesse de Béjar*, Paris, 1906, 2^e édition (*Études sur l'Espagne*, t. II). — Trois lettres de D. Antonio Paz y Mélia. — Une note de D. Antonio Rodriguez Villa sur les ministres plénipotentiaires à la cour d'Espagne au XVIII^e siècle. — Lettre de D. Ricardo Fé. — Dott. Agostino Zanelli, *Don Carlo di Borbone a Firenze nel 1732*, Torino, 1887.

**142. Le duc de Calabre et Germaine de Foix.** (deux cahiers). 1. Notes sur Ferrando de Aragon, duc de Calabre, et sur sa femme Germaine de Foix. — *A spanish farce of the early sixteenth century*, dans le *Modern Language*, Nouvelle série, t. XVII, n° 1, mars 1909. Pièce jouée devant la reine Germaine de Foix et le marquis de Brandebourg, son mari. Extraits. — Lettres du duc de Calabre et d'autres fonctionnaires, princes et princesses (Archives Nationales de Paris, K 1628, 1689, 1699, 1700, 1705-07). — Lettre et carte de Novati. — 2. Quatre lettres de D. Vicente Vignau. — Deux d'Antonio Rodriguez Villa. — Liste de documents procédant de S. Miguel de los Reyes et se rapportant au duc de Calabre et à Germaine de Foix. — *Libro de la guardarropia de la Reina Doña Germana de Foix... Testamento de la serenissima Reyna Doña Germana. 1536. — Testamento del Excellentissimo señor Duque de Calabria. 1550. — Inventario de tots los bens*

*e recamara de la S. reyna Dª Germana. 1536. — Inventario de lo que dexo el Ex. Duque de Calabria.*

**143. Juan de Valdés.** Notes sur Juan de Valdés. — Lexique des mots difficiles. — Lettre de D. R. J. Cuervo, avec une note sur *Vsted.* — Épreuves du mémoire du P. Miguélez, *Sobre el verdadero autor del « Diálogo de la lengua » segun el Códice escurialense.* — Lettre du P. Manuel F. Miguélez. — P. Miguélez (O. S. A.), *Sobre el verdadero autor del Diálogo de las lenguas*, Madrid, 1919.

**144. Courtoisie et civilité** (six cahiers et une brochure) : 1. Cours fait au Collège de France (1895-1896). — 2. Moyen-Age. Notes sur la civilité au Moyen-Age. — Textes latins. — Textes en langue vulgaire. — *Facetus.* — *Early English Text Society. Woodcuts for the Babees Book*, Londres, 1868. — *Reineri Phagifacetus sive de facetia comedendi libellus...* recensuit Hugo Lemcke. Stetin, 1880. — *Pamphilus. Comoedia elegiaca medioaevalis. Ex codice turicensi edidit*, Jacobus Ulrich, Zurich, 1893. — Épreuves du mémoire intitulé : *Mélanges de littérature catalane.* III. *Le livre de courtoisie*, dans la *Romania*, t. XV, p. 192-235. — Compte rendu du mémoire précédent, par M. C. Frati, dans la *Revista critica della letteratura italiana,* mai 1887. — 3. Baldesar Castiglione, *Il Cortegiano.* — Notes pour le cours fait au Collège de France (1895-1896). — 4. Courtoisie. Italie. — Giovanni della Casa, *Il galateo* (extraits). — *La Civile conversation du S. Etienne Guazzo* (extraits). — Sabba da Castiglione, *Ricordi* (extraits). — Notes sur d'autres Italiens. — 5. Courtoisie espagnole. Notes. — Duc de Calabre et Germaine de Foix, d'après le *Cortesano* de Luis Milan (extraits). — *Biblioteca de la Revista catalana. Regles de bona criança... tretes de lo Terç del Crestiá del P. M. Fr. Francesch Eximenis (segle XIV)*, per Joseph Balari y Jovany, Barcelone, 1889. — D. Adolfo Bonilla y San Martin, *El renacimiento y su influencia literaria en España*, dans *La España moderna,* février 1902. — 6. Courtoisie. Temps moderne. — Notes. — *Conversation de l'air galant*, Amsterdam, 1685. — *Conversation de la politesse*, Amsterdam, 1685. — *Discours sur la bienséance.* — *Des baise-mains.* — *De Civilibus priscae Reverentiae & Urbanitatis Officiis in vita communi*, Amsterdam, vol. I, 1731. — *De la cérémonie.* René Bary, *L'Esprit de cour*, 1662. — *Le Trésor des Pièces rares ou inédites. Les lois de la galanterie (1644)*, Paris, 1855. — Edmond Bonnaffé, *Études sur la renaissance. Les livres de civilité (Revue des deux mondes*, 1er juin 1893). — Émile Gebhart, *Un aventurier français en Italie au dernier siècle. Le chevalier Gondart (Journal des Débats*, 18 juin 1895). — Lettre d'Émile Legrand. — 7. *Altdeutsche Tischzuchten. Abhandlung...* von Dr ph. Moritz Geyer, Altenburg, 1882.

**145. Baltasar Gracian** (quatre cahiers). 1. Noms propres dans les œuvres de B. Gracián. — 2. Idées chez B. Gracián. — 3. B. Gracián (neuf carnets) : 1. Bibliographie, avec des lettres de D. Alfredo Alvarez,

deux cartes de M. Arturo Farinelli, une lettre de R. J. Cuervo, une lettre de D. Américo Castro ; — 2. *Heroe I;* — 3. *Heroe II, Discreto.* — 4. *Agudeza. Criticon;* — 5. *Oraculo, Heroe, Discreto, Fernando.* — 6. Index des fiches ; — 7. Schopenhauer ; — 8. Idées ; — 9. Trajano Boccalini. — 4. Notes sur les divers ouvrages de Gracián et de François Filhol. — Ouvrages de Gracián et d'autres auteurs, traduits ou cités par Amelot dans *L'homme de cour.* — *Detti* de Giovanni Botero. Rapprochements avec des ouvrages de Gracián autres que *El Heroe.* — *Discreto.* Variantes et corrections. — Notes pour le *Heroe.* — Vice-rois d'Aragon. — Extraits des ouvrages de Gracián. — *Crítica de reflexion... escrita por el dotor Sancho Terzon y Muela...* Valencia, 1658. Extraits. Lettre de A. Rodriguez Villa. — Épreuves de l'article intitulé : *Liste chronologique des lettres de Balthasar Gracián dont l'existence a été signalée ou dont le texte a été publié* dans le *Bulletin hispanique,* t. XII, p. 204-206. — Lettres autographes de Gracián, d'après le ms. de la Bibliothèque Nationale de Madrid, V, 171. Copie. — *Balthasar Gracian, and the chains of Hercules,* dans le *Modern Language Notes,* janvier 1905. — Extraits des *Maximes* de P. de Courbeville. — Gracián, *Oraculo,* avec les traductions de titres des chapitres d'Amelot, Schopenhauer et Jacobs. — *Cours du Collège de France, 1909-1910, sur les moralistes espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle et en particulier sur B. Gracián* et la *Liste chronologique,* etc. (exemplaire annoté). — *Une description inédite de la demeure de Don Vicente Juan de Lastanosa,* publiée par A. Coster, dans la *Revue hispanique,* t. XXVI (dédicace). — *I trattatisti italiani del « concettismo » e Baltasar Gracian...* dal socio residente Benedetto Croce *(Memoria letta all' Academia pontana,* Napoli, 1899). — V. Bouillier, *Notes sur l'Oráculo manual de Balthasar Gracián,* dans le *Bulletin hispanique,* t. XIII, p. 316-336. — A. Coster, *Antiquaires d'autrefois* (extrait de la *Revue des Pyrénées,* 1911). — Baltasar Gracián, *El Héroe... reimpresión de la edición de 1639...* por Adolphe Coster, Chartres, 1911 (dédicace). — *Catálogo de la Librería de José Alloza...* Zaragoza, février 1902. — *Die Devisen und Motto des späteren Mittelalters,* von J. V. Radowitz, Stuttgart und Tübingen, 1850. — D. Ricardo del Arco, *D. Vincencio Juan de Lastanosa,* dans le *Boletin de la Academia de la Historia,* avril, mai et juin 1910. — *Obras* de Gracián, dans la *Biblioteca de autores españoles.* — Lettre d'Antonio Rodriguez Villa. — Onze lettres de M. Adolphe Coster. — Deux lettres de M. Rodolphe Reuss. — Lettre de M. Auvray. — Lettre de D. Américo Castro. — Lettre de M. Émile Longin. — Lettre de M. Ludwig Rosenthal. — Quatre lettres de M. Victor Bouillier. — Lettre de M. D. S. Blondheim. — Lettre de la Mère Marie de Saint Paul. — Trois lettres de D. M. Gómez Gonzalez. — Lettre de D. Gregorio García-Arista y Rivera à D. M. Gómez Gonzalez. — Deux lettres de M. E. Seillière. — Lettre de D. Alfredo Alvarez, avec des lettres de

Gracián. — Lettre de Émile Castelot, avec une note sur les *juros* et les *censos*.

**146. Lazarille de Tormes** (deux cahiers). 1. Notes pour le *Lazarillo* (1^re et 2^e parties). — Lexique de mots importants. - Syntaxe. — Projet d'un commentaire. — D. Diego Hurtado de Mendoza. — *Les faits merveilleux, ensemble la vie du gentil Lazare de Tormes*... Lyon, 1560, avec une épreuve de la *Première traduction française du Lazarille de Tormes* (1560), par M. Louis Loviot, dans la *Revue des livres anciens*, t. II, fasc. II. Trois lettres de M. Louis Loviot. — *Les classiques français du Moyen-Age. Le garçon et l'aveugle, jeu du XIII^e siècle*, édité par Mario Roques, Paris, 1912. — *Lazarille de Tormès*, par Louis Viardot, dans *La Revue indépendante*, 1842. — *Le poète Jean Regnier, bailli d'Auxerre (1399-1469)*, par Ernest Petit, Auxerre, 1904. — *Juan de Luna* von Eduard Boehmer, dans la *Zeitschrift für Vergleichende Litteraturgeschichte*, t. XV, cahier 6, Berlin, 1904 (dédicace). — *La vida de Lazarillo de Tormes*. Prospectus de l'édition gothique publiée à Barcelone en 1906. — Eugenio Mele, *Una traduzione inédita del « Lazarillo de Tormes »* (dédicace). — J. D. M. Ford, *Possible foreign sources of the spanish novel of roguery*, Boston, 1913 (dédicace). — 2. Notes pour le *Lazarille* (1^re et 2^e parties). — Syntaxe. — Description des plus anciennes éditions. — Bibliographie. — Extraits du *Crotalon*. — Le *castigado*. — Luna. — Danse des morts. — *Honra* et *pundonor*. — Carte de M. H. Omont. — Deux lettres de Paul Meyer. — Lettre de A. Beljame. — Lettre du D^r G. Laubmann. — Deux lettres du D^r Alfred Göldlin von Tiefenau. — Lettre de M. Henri Stein. — Deux lettres de D. Marcelino Menéndez y Pelayo.

**147. Mateo Aleman** (trois cahiers). 1. Bibliographie de ses œuvres en trois cahiers. — Lexique des mots importants. — Épreuves du compte rendu inséré dans le *Bulletin hispanique*, t. XV, p. 482, sur la *Primera parte de Guzman de Alfarache*, de Julio Cejador. — Notes pour ce compte rendu. — Compte rendu de Julio Cejador par M^lle Alice H. Bushee, dans la *Romanic Review*, t. IV, n° 3 (dédicace). — 2 et 3. Passages des deux *Guzman*, celui d'Aleman et celui de Mateo Luxan de Sayavedra.

**148. Chronique de Sancho Cota.** Copie de cette chronique, d'après le ms. espagnol 355 de la Bibliothèque Nationale, par H. Léonardon. — Autre copie partielle. — Notes pour cette chronique.

**149. Cronica de D. Francés de Zuñiga** (deux cahiers). 1. Préparation à l'article intitulé : *La « Chronique scandaleuse » d'un bouffon du temps de Charles-Quint*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XI, p. 370-396. — Notes à la Chronique. — Copie partielle du ms. 1905 de la Bibliothèque Mazarine et notes sur les mss. de la Chronique. — *Ueber des Grafen Don Frances von Viamonte handschriftliche Chronik von Spanien von 1516 bis 1528* von W. Frhrn v. Tettau, dans les

*Jahrbücher der K. Akad. gemeinen Wiss. zu Erfurt*, 1890. Traduction allemande. — *Cronica de Don Francesillo de Zuñiga*, dans la *Biblioteca de autores españoles*, t. XXXVII (A. de Castro). — *El Bufón de Carlos V, D. Francesillo de Zuñiga. Cartas inéditas*, por Juan Menéndez Pidal, Madrid, 1909 (dédicace). — *Genealogia de Don Francés de Zuñiga y Contreras, bufon del Emperador Carlos V*, por D. Vicente Paredes y Guillen. Original. — Carte de D. Vicente Paredes y Guillen. — Lettre de M. Pierre Paris. — Lettre de D. Juan Menéndez Pidal. — Lettre de Robert Michel. — Lettre de M. le Directeur de la K. Hof-und Staats bibliothek de Munich. — Lettre et une carte du P. José María de Elizondo. — 2. Copie à la machine à écrire de la *Crónica*, d'après le ms. Hisp., 7 de Munich (dû à M. H. Léonardon). — Analyse partielle en français de la *Crónica*.

**150. Charles-Quint** (six cahiers). 1. *Relaçion de lo que ha pasado en la comunicaçion de la paz.* — *Copia de la tregua que se ha sentado en Niça*, d'après le ms. Nouv. acq. fr. 5054, de la Bibliothèque Nationale de Paris. — Copie des Archives Nationales, K 1693, 1483, 1484, 1642; des Affaires Étrangères, Espagnol 217 et 223; de la Bibliothèque Nationale de Paris, Espagnol 172; de Dupuy 495; du fonds français 3087, 3006; de M. Noël Charavay. — Lettre de Guillaume Vandenesse à Guillaume des Barres. Original acquis à M. Noël Charavay. — Notes. — *Romanze fecho quando el Emperador Carlo Quinto entro en Francia, por la parte de Flandes, con grand exercito M. D. XLV años.* Copie de Léopold Delisle. — Trois lettres de Charles-Quint à D. Diego Hurtado de Mendoza, Metafus cerça de Argel, 2 nov. 1541; Bugia, 9 nov. 1541; Cartagena, 4 déc. 1541. Copie, d'après le ms. A. 48 de la Colección Salazar de l'Académie de l'Histoire à Madrid, faite par M. Lucien Romier, avec une lettre. — Documents concernant Charles-Quint de la *Colección de documentos ineditos*, t. II et III.

2. Comptes rendus de mon *Historiographie de Charles-Quint*. H. Lonchay, dans les *Archives belges*, 25 mai 1913 et lettre du même. — G. Cirot et René Costes dans le *Bulletin hispanique*, t. XV, p. 350-362. — Ed. Barthelemy, dans le *Mercure de France*, 1^er^ juin 1913. — D. R. Ballester, dans la *Vanguardia*, 18 février 1913 — Lettre de M. G. Cirot. — Deux lettres de M. R. B. Merriman. — Deux lettres et une carte de M. H. Pirenne. — Lettre de D. F. de Laiglesia. — Lettre d'Eduardo de Hinojosa. — Lettre de M. Ernest Mérimée. — Lettre de M. Arturo Farinelli. — Lettre de M. Ed. Fueter. — Lettre de M. Georges Gazier. — Quatre lettres de M. René Costes, avec des extraits d'une traduction française des *Epistres dorées* de A. de Guevara. — Lettre de M. Léon Dorez. — Lettre de M. A. Chuquet. — Lettre de M. Émile Picot. — Lettre de M. M. G. Constant. — Lettre de Miguel Mai à Charles-Quint sur l'évêque Paulo Jovio. Copie (Simancas, secretaria de estado,

legajo 1553, fol. 365). — Collection Favre à Genève, vol. I. Copies sur Charles-Quint, 3 cahiers. — Enfans de France en Espagne. Copies d'après le ms. Espagne 218 des Affaires Étrangères et les Archives Nationales à Paris, K 1483 (ces derniers de H. Léonardon). — *Documentos relativos á los Delfines, hijos de Francisco I*, dans la *Colección de documentos inéditos*; t. II.

3. Fiches sur Charles-Quint et sur les personnages de son temps.

4. Charles-Quint en France, 1539-40. — *Lettres de rémission accordées par l'empereur Charles-Quint lors de son passage à Orléans* (20 décembre 1539), publiées par Jacques Soyer, dans le *Bulletin historique et philologique*, 1908, Paris, 1909. — Lettre de M. Jacques Soyer. — Notes d'après les ms. français 3086 et Dupuy 85, 325 et 591 de la Bibliothèque Nationale de Paris.

5. Fray Prudencio de Sandoval. — Biographie et bibliographie. — Copie de Mlle Paule Blanchard-Demouge du ch. XXXIV de Fr. Gregorio de Argaiz et de D. Gregorio Fernández Perez, *Historia de la Iglesia y obispos de Pamplona*, t. III, libr. XI, p. 65. — Notes sur Sandoval et ses sources. — Lettre et carte de M. René Costes. — Lettre de D. F. de Laiglesia à D. Julian Paz. — Lettre de D. Julian Paz, avec des documents extraits des Archives de Simancas.

6. Historiographie espagnole, italienne et belge de Charles-Quint. — Histoires récentes de Charles-Quint. — Chronistes. Trois lettres de D. Julian Paz, avec des documents touchant les chronistes, tirés des Archives de Simancas. Notes sur les chronistes. — Juan Jinés de Sepúlveda. 2 cahiers. Trois lettres de M. Léon Dorez. Deux notes de M. G. Cirot concernant Sepúlveda. Notes sur l'histoire de Sepúlveda. Documents sur la vie de Sepúlveda. — Cronistas aragonais. — D. Luis Zapata. — D. Lorenzo de Padilla. — Lorenzo Galindez de Carvajal. — Florian de Ocampo. — Alonso de Santa Cruz. — Francisco Lopez de Gomara. Compte rendu dans la *Revue historique*, de mars-avril 1913, des *Anals of the emperor Charles V* par Roger Bigelow Merriman. Deux lettres de M. R. B. Merriman. Notes sur l'histoire de Gómara. — Juan Paez de Castro. Notes de M. G. Cirot sur ses travaux conservés dans les ms. de l'Escurial. — « La forma en que el Dor Paez trataba de escrebir su historia ». Copie du ms. 5938 de la Bibliothèque Nacional de Madrid. — Barnabé Busto. Notes prises par M. G. Cirot sur Busto. Deux lettres du P. Miguelez. Notes sur Busto. — D. Luis de Avila et D. Pedro de Salazar. Extraits pris par René Costes des *Comentarios* de D. Luis de Avila, d'après les ms. de l'Escorial. Lettre du P. Miguelez. Extraits pris d'après le ms. Espagnol 188 des *Comentarios* de la Bibliothèque Nationale de Paris. Notes sur Avila et Salazar. — Alfonso de Ulloa (deux cahiers). 1. Bibliographie. — 2. Manuscrits et épreuves de l'article intitulé: *Alfonso de Ulloa et le comte Pierre-Ernest de Mansfelt*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XV, p. 445-450. Lettre de M. Lu-

cien Romier. — Lettre de M. Rodolphe Reuss. — Notes d'Alphonse de Ulloa pour les pastiches de l'*Epistolario* de Guevara. — Pietro Martire. — Paul Jove (deux cahiers). — Girolamo Ruscellí. — Ludovico Dolce. — Francesco Sansovino. — François I^er^. — Guillaume Snouckaert. Lettre de M. Pirenne. — Guillaume van Male-Nicolas Mameranus. — J. M. de Garamendi, *La batalla de Mülberg* (1547), dans la *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, nov.-déc. 1911. — Documents sur l'expédition de Charles-Quint à Alger (1541), dans la *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, t. I, p. 229-241. Copie. — Conde de la Viñaza, *Los Cronistas de Aragón* (discours à l'Académie de l'Histoire de Madrid, 13 mars 1904), Madrid, 1904.— D. Juan Menéndez Pidal, *D. Luis Zapata* (discours à l'Académie de l'Histoire de Madrid), Madrid, 1915. — Documents sur Charles-Quint, tirés des Archives Nationales de Paris, K 1689. Extraits. — Charles-Quint. Bibliographie. — Notes de M. Lucien Romier sur Sleidan. Notes de René Sturel. — *Obra nuevamente compuesta sobre el gran naufragio que á la armada del invictissimo y catolico señor, el Emperador, Rey y señor nuestro le succedió en la conquista de Argel en el més de setiembre del año MDXXXXI*. Copie de D. José M. Octavio de Toledo. — Compte rendu, dans la *Revue Historique*, t. XXXVII, p. 405, de Hermann Baumgarten, *Geschichte Karls V*. — A. M. de Barcia, *Pompa fúnebre del emperador Carlos V (Revista de archivos)*. — Antonio Paz y Mélia, *El libro de horas de Carlos V* (ibid.). — Portraits de Charles-Quint. — *Padillas y Acuñas en la comunidad de Toledo* (ibid.), etc.

**151. Don Carlos.** Étude biographique en trois cahiers. — Saint-Réal. — Extraits de Strada. — Extraits de Luis de Mayerne-Turquet. — D. Cayetano Manrique, *El principe Don Carlos conforme á los documentos de Simancas*, Madrid, 1867. — Ezio Levi, *La leggenda di Don Carlos nel teatro spagnolo del seicento*, dans la *Revista de Italia*, juin 1913 (dédicace). — Compte rendu, dans la *Deutsche Literaturzeitung* n° 30, de 1914, de Ezio Levi, *Storia poetica di Don Carlos*, Pavia, 1914. — Deux lettres de M. Ezio Levi. — Lettre de M. Henry Martin.

**152. Henry d'Arbois de Jubainville.** *Biographie*. Renseignements pris dans une histoire des d'Arbois de Jubainville, rédigée par le père d'Henry. — Treize lettres de P. d'Arbois de Jubainville. Trois lettres de L. d'Arbois de Jubainville. Carte de M. G. d'Arbois de Jubainville. Deux lettres et une carte de la vicomtesse de Jotemps. Une carte de M. et de M^me^ F. de la Follye de Joux. Lettre de M^me^ Hélène Samuel Berger. Lettre de Michel Bréal. Carte de M. Ferdinand Lot. Lettre de M. A. Meillet. Carte de M. J. Vendryes. Trois lettres de M. H. Gaidoz. Lettre de M^me^ Cavaignac. Note sur H. d'Arbois de Jubainville par M. Prou. Lettre de M. G. Perrot. Trois lettres de M. Bou-

tillier du Retail. Lettre du D[r] Alfred Holder. Compte rendu de la séance de l'Académie des Inscriptions, où a été lu l'éloge sur Henry d'Arbois de Jubainville. Lettre de la Mère Marie Réginald à M. P. d'Arbois de Jubainville. Lettre du D[r] Alfred Holder aux membres de la famille d'Henry. Lettre du professeur E. Windisch aux mêmes. Dépêche du professeur H. Schuchardt aux mêmes. Copies. *Notice nécrologique sur M. [Charles] d'Arbois de Jubainville* par M. Louis Lallement, avocat à la Cour d'Appel de Nancy, s. d. — *Discours prononcé sur la tombe de M. Charles-Joseph d'Arbois de Jubainville, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats* par M. Depéronne, bâtonnier de l'ordre des avocats, Nancy, 1875.

*Travaux.* Lettre de M. Salomon Reinach. — Lettres de Henry d'Arbois de Jubainville à G. Paris et à P. Meyer.

*Nécrologie.* F. Lot, *Revue historique*, t. CIV (1910), p. 228-233. — Leite de Vasconcellos, *Academia R. das Sciencias de Lisboa,* abril 1910. — J. Vendryes, *Société de linguistique.* G. Dottin, *Revue des Études anciennes*, avril-juin 1910. Salomon Reinach, *Revue archéologique.* Émile Chénon, *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires*, 1912. P. d'Arbois de Jubainville, *Bibliographie des œuvres de Henry d'Arbois de Jubainville* dans la *Revue Celtique*, Paris, 1911. Gustav Fock, *Romanische Philologie und Litteratur*, Leipzig, s. d., J. Loth, *Bibliographie des travaux de M. H. d'Arbois de Jubainville,* Rennes, avril 1910. M. Ernault, *Notice.* J. Loth, *Les Études celtiques, leur état présent, leur avenir*, extrait de la *Revue internationale de l'Enseignement*, Paris, 1911. Ferdinand Lot, *Revue historique*, t. CIV (1910), p. 228-233. Copie.

**153. El libro de Alexandre** (deux cahiers). 1. Texte de la *Biblioteca de autores españolas*, t. LVII, confronté avec le ms. de Madrid par M. H. Morf et M. Saroïhandy. — Comparaison des strophes du ms. de Paris et du ms. de Madrid. — Variantes prises dans le ms. de Madrid. — Fac-similé du dit manuscrit. — Note sur le ms. de Paris. — Passage de l'*Alexandre* utilisé par Gutierre Diaz de Gamez, d'après *El Victorial* de l'Académie d'Histoire de Madrid. Copie du comte de Puymaigre. Deux lettres de D. Antonio Rodriguez Villa avec le passage du ms. Collation de ce ms. par M. Amédée Pagès. — Fragment de l'*Alexandre* de la Bibliothèque Medinaceli. — Deux lettres de M. A. Paz y Melia. — G. Baist, *Eine neue Handschrift des spanischen Alexandre*, dans les *Romanische Forschungen*, t. VI, p. 292. — Carte de M. Karl Vollmöller. — Carte de M. H. Morf. — Lettre de D. Ramón Menéndez Pidal. 2. Six fac-similé du ms. de Madrid.

**154. D[a] Maria Pacheco.** Éloge de D. Hurtado de Mendoza par Paul Manuce, d'après le *M. Tullii Ciceronis De Philosophica Prima Pars* (Bibl. Nat. R 9387). — A. Rodriguez Villa, *La viuda de Juan de Padilla. Relación histórica del siglo XVI*, dans la *Revista Europea*,

12 janvier 1879. — Notes pour servir à l'article intitulé : *Doña Maria Pacheco*, dans le *Bulletin hispanique*, t. V, p. 301-304.

**155. Dª Marina de Aragon.** Notes pour servir au mémoire intitulé : *Doña Marina de Aragon*, dans les *Études sur l'Espagne*, t. III, p. 75-105, Paris, 1904. — Deux lettres de D. José Ramón Mélida. — Lettre de R. J. Cuervo. — Carte de D. J. E. Serrano y Morales. — Deux lettres de E. Castelot. — Lettre de M. Jos Vanden Branden. — Lettre de D. F. Fernández de Béthencourt.

**156. Dª Maria de Mendoza, femme de Francisco de los Cobos.** Notes pour servir à l'histoire de cette dame. — *Memoria de las joyas que lleva mossen Juan Perez á Valençia de mi Sra doña Maria de Mendoza* (Archives Nationales de Paris, K 1694, nº 16).

**157. Poèmes de Cock.** Copie des Poèmes de Cock qui se trouvent dans le ms. M-26 de la Bibliothèque Nationale de Madrid, exécutés par Antonio Rodriguez Villa. — Liste des fonctionnaires de la cour de Philippe II, 1588. Ces listes viennent d'un carnet de D. García de Loaysa, chapelain et grand-aumônier du roi Philippe II. Copie d'Antonio Rodriguez Villa.

**158. Gallophobie des Espagnols.** *Spanien Land Leute in den letzten Jahrhunderten vor Christus* von Dr Hans Fertig, Bamberg, 1901-1902. — Ulysse Robert, *État des monastères espagnols de l'Ordre de Cluny au* XIIIe-XVe *siècle, d'après les actes des visites et des chapitres généraux*, dans le *Boletin de la R. Academia de la Historia*, t. XX, 1892. — Marcel Robin, *Bernard de la Sauvetat, abbé de Sahagun, archevêque de Tolède (v. 1040-1124) et la réforme clunisienne en Espagne au* XIe et au XIIe *siècle*, dans *École Nationale des Chartes, Positions de thèses*, Mâcon, 1907. — Joseph Calmette, *La France et l'Espagne à la fin du* XVe *siècle. Revue des Pyrénées*, Toulouse, 1904. — D. Tomás Muñoz y Romero, *Refutacion del opúsculo Fueros francos, Les Communes françaises en Espagne et en Portugal pendant la* (sic) *moyen âge*, Madrid, 1867. — V. H. Friedel, *Études compostellanes. I. L'époque et le milieu où fut composé le Codex Calixtinus.* Extrait des « *Otia Merseiana* », Liverpool, 1899 (dédicace). Carte de M. V. H. Friedel. — Ernest Mérimée, *Note sur les archives municipales de Burgos et les travaux historiques de M. Anselmo Salvá.* Épreuves. — *Les chansons des pèlerins de Saint-Jacques*... par l'abbé Camille Daux, Montauban, 1899. — Note sur le pèlerinage des Français à Compostelle. — D. Jaime Balmes. Notes bibliographiques. *Bibliografia cronológica de Balmes ordenada* per Antoni Palau, Barcelona, juin 1915. Carte du P. José Mª de Elizondo. — *Antipatia de Francesi e Spagnuoli... del dottor D. Carlo Garsia*, tradotta di Spagnuolo in italiano da Clodio Vilopoggio, Venetia, 1660.

**159. Document de Charles VII, roi de France, confirmant certains privilèges accordés par Charlemagne aux habitants de la**

Catalogne, Montils-les-Tours, octobre 1445. Transcription du document d'après le ms. des Archives Nationales de Paris, JJ 177, n° 102. — Carte de M. A. Thomas. — Notes de M. René Poupardin. — Carte de M. François Delaborde. — Deux lettres de M. F. Valls-Taberner. — M. François Delaborde, *La Vraie Chronique du religieux de Saint-Denis*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LI, p. 93-110.

**160.** Deux cahiers. Bibliographie espagnole. Notes sur certains mots, personnages et coutumes espagnoles.

**161. Fernán Caballero.** Préparation au mémoire intitulé : *Fernán Caballero, d'après sa correspondance avec Antoine de Latour*, dans *Études sur l'Espagne*, t. III, p. 279-370, Paris, 1904. — Correspondance de Fernán Caballero avec A. de Latour. Extraits. Cahiers 1 à 3. — Famille de F. Caballero. Cahiers 5. — Notes. Cahier 7. — Acte de baptême de F. Caballero. Lettre au Syndic de Lausanne par M. Aymar de Crusaz. — Notes sur Jaques Louis Châtry de la Fosse, communiquées par M. Jean Lemoine, d'après les Archives du Ministère de la Guerre.

**162. D^a^ Catalina de Mendoza.** Préparation à l'article intitulé : *Une mondaine contemplative au XVI^e^ siècle, Catalina de Mendoza*, dans le *Bulletin hispanique*, t. IX, p. 238-262. — Notes se rapportant à cet article ; fac-similés du British Museum, etc. — Lettre de D. Eduardo de Hinojosa. — *Une mondaine contemplative*, etc. (exemplaire annoté).

**163. D. Iñigo de Mendoza.** Notes pour la biographie de ce personnage. Copies tirées des Archives Nationales de Paris et du British Museum. — D. Luis de Mendoza, marquis de Mondéjar. Notes et copies. — Jacques Flach. *Le siège de Paris en 1590. Communication faite à l'Académie des Sciences morales et politiques, le 10 octobre 1914.* Paris, s. d. — Charles Valois, *Un des chefs de la ligue à Paris. Jacques de Cueilly...* Paris, 1910 (dédicace). — Albert Mousset, *Un résident de France en Espagne au temps de la ligue (1583-1590), Pierre de Séguson*, Paris, 1908 (dédicace). — Du m., *Les droits de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie à la couronne de France*, extrait du *Bulletin hispanique*, t. XVI, p. 46-79. Trois lettres de M. A. Coster. — Lettre de M. Paul Monceaux. — Lettre de D. Antoine Rodriguez Villa, avec une copie de sa main, de la Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire de Madrid, concernant l'enterrement de D. Maria de Mendoza, femme de D. Iñigo de Mendoza. — Lettre de D. Ramón Menéndez Pidal, avec une copie de sa main d'un ms. de la Bibliothèque du Roi à Madrid : « Memorial del Pleyto que se trata en el Consejo entre el Señor Almirante de Aragon y Don Iñigo de Mendoça sobre los estados de Mondejar ». — Lettre de D. Angél Salcedo Ruiz.

**164. Littérature politique du XVII^e^ siècle italienne et espagnole.** Préparation à l'article intitulé : *P. Ippolito Camillo Guidi, Caduta del conte d'Olivares l'anno M.DC.XXXXIII...* dans le *Bulletin italien*,

t. XII et XIII. Notes sur cet article. — D. Francisco de Quevedo. Trois cahiers. — Camille Pitollet, *Un épisode inédit de la carrière scientifique de J. B. Muñoz. Les mss. historiques de Suarez de Mendoça*, dans la *Revue des langues romanes*, t. LV, VI[e] sér. t. V, novembre-décembre 1912. — D. Antonio Elías de Molins, *Felipe IV y Galcerán Albanell*, dans la *Revista critica de historia y literatura españolas, portuguesas é hispano-americanas*, Año V, avril et mai, 1900. — *Discursos leidos ante la R. Academia de la Historia, en la recepción pública del señor D. Juan Pérez de Guzman y Gallo*, Madrid, 1906. — F. Eyssenhardt, *Mittheilungen aus der Stadtbibliothek zu Hamburg*, 1884-1889, I-VI. — Lettre de M. A. Coster. — Deux lettres et une carte de M. Arturo Farinelli. — Deux lettres et une carte de M. Paolo Negri. — Lettre, carte et notes sur Ippolito Guidi par M. Amilcare Ramazzini. — Lettre du Directeur des Archives d'État à Modène.

**165. Historiographie de Philippe II.** *Dichos y hechos de Felippe II por el licenciado* Baltasar Porreño, Madrid, 1663. Index des personnages. — Philippe II. Notes en deux cahiers. Dans le second, minute d'un cours sur Philippe II. — *Instruccion y advertencias que embio Julio Claro al S[or] D. Juan de Austria quando el Rey N[ro] S[or] le embio por governador de los estados que Su Mag[d] tiene en Italia.* — *Instruction a la guarda mayor de la S[ra] Infante*, d'après les mss. des Affaires Étrangères. Esp. mém. et docum. 237, ff. 185-186. — Luis de Requesens à Philippe II. J. de Verçosa à Philippe II. Deux notes de J. de Verçosa à Çayas. Copies de M. Lucien Romier, d'après les Archives de Simancas. — Carte de la marquise Arconati-Visconti (Lettre de Charles IX à Philippe II, février 1563). — Causes de l'abdication de Charles-Quint, d'après Strada. — Motley. — Ulloa, sur les campagnes du duc d'Albe aux Pays-Bas. — Chronistes de Philippe II : Calvete de Garibay. Deux lettres de M. Louis Brandin. — *Notice sur Luis-Prosper Gachard (1800-1885). Bulletins de l'Académie de Bruxelles.* — Émile Longin, *Philippe II, l'histoire et la légende*, Besançon, 1914 (dédicace). — Liste des lettres de Vargas à Philippe II et à l'empereur Ferdinand (1562), d'après les Archives Nationales de Paris, K 1710. — *Vida de los privados* (deux cahiers), d'après le ms. Esp. 338 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Copie. — *Discurso critico que contra el gobierno del S[r] Rey D. Phelippe II. . . escribió el judiciario Yñigo Ybanez de Santa Cruz.* Copie d'après deux mss. des Affaires Étrangères de Paris, mém. et doc. Espagne 1 et 239. — *Discurso crítico*, etc. Copie, par M. Albert Mousset, dans le ms. Egerton 329 du British Museum. Lettre de M. A. Mousset. — *Estilo que guardó el Rey nuestro señor Don Philipe segundo en el despacho de los negozios desde que comenzo a valerse del secretario Mateo Vazquez asta que murio.* Copie de M. Mousset, d'après le ms. Egerton 329. — *Carta escrita del s[to] fr. Geronymo Vallejo de la orden de S[to] Domingo al rey*

*Don Philippe 2°...* Copie de M. Mousset, d'après le ms. Egerton 329. — Philippe II. Testaments et varia. Copie. — Philipe II. Instructions. Copie. — Instructions du 30 juillet 1596. Copie. — Instructions diverses. — Instructions, 1598. Copie. — Cartes de D. Antonio Paz y Melia. — Lettre de M. Gustav Turba. — D[r] Gustav Turba, *Beiträge zur Geschichte der Habsburger. I. Aus den letzten Jahren des spanischen Königs Philippe II*, Wien. 1899. — Mort de Philippe II. Notes. — Palma Cayet. — Loys de Mayerne Turquet. — Traduction de Philippe II des *Enseignements* de saint Louis. — H. François Delaborde, *Le texte primitif des Enseignements de saint Louis à son fils*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXIII, p. 73 et 237. — Antonio de Herrera. Notes. Deux lettres d'Antonio de Herrera (Bibliothèque Nationale de Paris, ms. français 23.054, fol. 116 et 125). Copie partielle. — Luis Cabrera de Córdola. Notes. — Philippe II. Cours du Collège de France de 1913. — Fac-similés du British Museum : Antonio de Herrera, Luis Cabrera de Córdba, D[a] Eufrasia de Guzman, Calvette de Estrella, la princesse de Ascoli.

**166. Lamothe le Vayer.** Notes et bibliographie. — *De la contrariété d'humeurs qui se trouve entre certaines nations et singulièrement entre la française et l'espagnole...* Paris, 1809 (exemplaire annoté).

**167. D. Diego Saavedra Fajardo.** Copies de lettres et de consultes, de D. Diego Saavedra Fajardo, d'après les Archives Nationales de Paris, K 1420. — Azorín, dans *El Correo Español* du 12-24 janvier 1915 et dans l'*A B C* de 9-11 janvier 1915.

**168. Medinaceli.** Trois épreuves du mémoire intitulé : *Les archives et la bibliothèque des ducs de Medinaceli*, dans le *Journal des Savants*, 1916, p. 385-395. — Notes pour ce mémoire. — G. Daumet, *Louis de la Cerda ou d'Espagne*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XV, p. 38-67. — H. François Delaborde, *Un arrière petis-fils de saint Louis, Alfonse d'Espagne*, dans le *Recueil des travaux d'érudition dédiés à la mémoire de Julien Havet*, Paris, 1895, p. 411-427. — G. Daumet, *Les testaments d'Alfonse X le Savant*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXVII, p. 70-99 (dédicace). — Deux cartes de D. Gabriel Molina. — Carte de D. Julian Paz. — Lettre de D. Antonio Paz y Melia.

**169. Textes latins espagnols d'intérêt historique.** Alvar Gomez. Copie et notes. Paul Jove, *Comunidades*. Copie.

**170. Copies de textes espagnols.** *Inventario del Colegio de San Bartolome de Salamanca* (1433-1465), d'après le ms. espagnol 524 de la Bibliothèque Nationale de Paris. — Collection Beltrán aux Archives Nationales de Paris : Testament du comte-duc d'Olivares; Vicente Marina; *Inventario de los bienes temporales del D[r] Arias Montano; Regalos de boda. XVIII[e] siècle;* Catalogue des documents divers de la Collection Beltrán, par G. Daumet. — Certificat de services donné par le duc d'Albuquerque à D. Fernando de Noroña, comte de Linares,

Bruxelles, 1er décembre 1643. Copie. — Copies de la collection Peiresc à Carpentras. — Liste des secrétaires de Philippe IV (1621-1636). — Mémoire sur le gouvernement de Valence par Fray Miguel de Carranza (Nouv. acq. fr. 5054, de la Bibliothèque Nationale de Paris). Copie. — Copies tirées des mss. de la Bibliothèque Nationale de Paris. — Coupures de journaux.

**171. Fray Luis de Grenade.** Deux exemplaires du compte rendu (*Bulletin hispanique*, t. IX, p. 103) de *Obras de Fr. Luis de Granada...* por Fr. Justo Cuervo, 6 vol., 1906. — Lettre de Fr. Justo Cuervo. — Francisco Pacheco, *Libro de retratos*. — Biographie de Fray Luis de Granada, avec son portrait. — Bibliographie des livres de Fray Luis de Granada conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Liste des mots importants dans les œuvres de Fray Luis de Granada.

**172. Karl Vollmöller.** Dix-neuf cartes et deux lettres de M. Karl Vollmöller. — Prospectus des *Mélanges Chabaneau*, en français et en allemand. — *Rundschreiben an den Verherlichen Vorstand der Gesellschaft für Romanische Literatur*. Quatre lettres. — Épreuves du *Libro de Alexandre*.

**173.** Leçon d'ouverture faite au Collège de France, en 1907. Copie qui a servi pour prononcer la leçon au Collège.

**174. Candidature au Collège de France (1906).** Lettre de R. J. Cuervo, de la marquise Arconati Visconti (deux), M. Felix Naquet, A. Chuquet, Ch. Bémont, de Mme Gaston Paris, de Mme Cavaignac, Mme Paul Meyer, M. Izoulet, M. E. Mérimée, M. H. Hauvette, M. Meillet, M. Levasseur. Cartes du général Mojon, M. Henry Roujon, M. et Mme G. Fidière des Prinveaux, M. W. Foerster, M. Arthur de Boislisle. Articles du *Temps*, du *Journal*, de la *Frankfurter Zeitung*, de la *Nació catalana*.

**175. Antonio Perez.** *IV. Lettres d'Antonio Perez, écrites pendant son séjour en Angleterre et en France*. Découpures de *L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle*, Heilbronn, 1878. — *Extractos de documentos originales sobre Antonio Perez*, por Don Manuel Landeira, Madrid, 1850 (*Documentos inéditos para la historia de España*, t. XV, p. 397-553). — Notes sur Antonio Perez et copie de mss. de la Bibliothèque Nationale de Paris.

**176. Livres de la Mazarine.** Nebrija, John Minsheu, Alonso Hernandez, *Amadis de Gaula*, *Primaleon*, Diego Ortuñez de Calahorra, Juan de Palafox y Mendoza, Carranza, etc.

**177. Les faux Sébastien.** Extraits des cartons K 1676 et 1677 des Archives Nationales de Paris.

A. MOREL-FATIO.

*(A suivre.)*

# BIBLIOGRAPHIE

General **Burguete**, *Rectificaciones históricas, de Guadalete á Covadonga y primer siglo de la Reconquista de Asturias*, Madrid, Sáenz de Jubera, Hermanos, editores, calle de Campomanes, 10; 1915, 321 pages, petit in-8°, avec 6 cartes.

Cet ouvrage se divise en deux parties : l'entrée des Musulmans en Espagne et la campagne de résurrection. Le résumé de la première partie, d'après l'exposition, j'allais dire le roman, du général Burguete, est celui ci. Roderic ayant supplanté les fils de Witiza, ceux-ci voient leurs prétentions appuyées par Julien, seigneur de Ceuta, qui intéresse à leur cause Mousa et les Arabes : une première expédition est envoyée en reconnaissance avec Tarik, qui s'empare de Gibraltar, et, suivant les indications de Mousa, occupe la sierra de Ronda, position presque inexpugnable et qui assure la sécurité de Gibraltar. Pour faciliter son entreprise, Julien avait par ses émissaires fomenté une révolte chez les Vascons, au nord de l'Espagne, éloignant ainsi Roderic du point de débarquement des Musulmans. C'est en voulant les chasser de cette redoute naturelle que ce prince leur livra bataille sur le cours supérieur du Guadalete près du petit lac de Salado ou de Fuente Piedra, et non près du lac de Janda, situé plus au loin au sud-ouest, reconnu par tout le monde jusqu'ici comme le théâtre du combat, au sud de Medina Sidonia, et traversé par le Rio Barbate.

Pour arriver à démontrer sa thèse, le général Burguete, qui n'est pas arabisant, tourne et retourne les textes pour en arracher ce qu'ils ne disent pas et raisonne comme pourrait le faire un tacticien des temps modernes et prêtant aux Arabes un plan arrêté : pour un peu, il nous ferait assister au conseil de guerre où ce plan a été établi. Il ne se rend pas compte de ce que fut l'expédition musulmane en Espagne; d'abord simple razzia, sans autre but que le pillage : c'est ainsi que de l'Égypte les Arabes avaient procédé dans le Maghrib [1], et que les razzias, dont la plus connue est celle de 'Abd-Allah ben Sa'd, précédèrent les expéditions régulières de Mo'aouyah ben Hodaidj et de 'Oqbah ben Nâfi'... C'était aussi l'opinion des fils de Witiza et la preuve en est dans la conduite qu'ils tinrent pendant la bataille, ainsi que l'a

1. Cf. *Akhbar Madjmoua'*, éd. Lafuente y Alcantara, Madrid, 1867, in-8°, p. 8 du texte; El Maqqari, *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, Leiden, 1855-1861, 2 vol. in-8°, t I, p. 162.

bien établi Dozy [1]. C'est une singulière erreur de dire (p. 56) que le comte Julien, suivant *toutes* les chroniques, avait, par des émissaires, provoqué des révoltes chez les Vascons pour tenir Roderic éloigné pendant le débarquement d'un corps d'armée musulman destiné à soutenir les prétentions des fils de Witiza. Il est absolument invraisemblable que le seigneur de Ceuta, qui relevait au moins nominalement de l'empire byzantin [2], pût avoir des relations avec les populations mal soumises du nord de l'Espagne [3]. Quant au plan de la bataille, il est conçu d'après cette supposition donnée comme une certitude, qu'elle se livra sur le cours supérieur du Guadalete [4]. Cette certitude est telle que les opérations militaires sont décrites avec une précision d'autant plus singulière que les chroniques ne nous ont laissé qu'un récit assez confus. Il est vrai que le général Burguete appelle comme garantie « *la alta. mentalidad del gran Estado major alemán* », qui en savait peut-être encore moins que lui sur ce sujet. Un autre exemple de procédé de l'auteur est celui où après avoir supposé, d'une façon toute gratuite, que les prisonniers faits à la bataille allèrent grossir les troupes musulmanes (p. 67 : *Es de* suponer *que el ejército...*) il revient sur cette idée, non plus sous une forme dubitative, mais en l'affirmant purement et simplement, p. 78 : *Envió caudillos... con tropas mixtas de godos y berberiscos* ». Le récit du siège de Mérida (p. 80) nous offre encore un exemple de pareilles assertions hasardées à tort et à travers : on lit en effet : « *Don Julián, prosiguen* diciendo los historiadores arábigos, es llamado urgentemente por Tarik, *que se impacientaba ante la resistencia de Mérida* ». Or Mérida ne fut pas assiégé par Tarik ; et *tous* les historiens arabes, l'auteur de l'*Akhbar medjmoua*, Ibn 'Idzari, En Nouaïri, Ibn Hayâm ap. El Maqqari, Ibn el Athir ne mentionnent que Mousa ben Nosair comme ayant assiégé et pris la ville.

1. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, Leiden, 4 v. in-8°, 1861, t. II, p. 34.

2. Cf. les arguments réunis par Diehl, l'*Afrique byzantine*, Paris, 1896, in-8°, p. 586-587. C'est également l'opinion d'Eduardo de Saavedra, *Estudio sobre la invasión de los Arabes en España*, Madrid, 1892, in-8°, p. 48-49. Codera (*Estudios críticos de Historia arabe española*, 1re série, Zaragoza, 1903, 1 vol. in-12), y voit (p. 88) « un Gomera bizantinizado », tandis que Juan Menéndez Pidal (*Leyendas del último Rey Godo*, Madrid, 1906, in-8°, p. 84), en fait un prince des Berbères Ghomara.

3. On peut s'étonner que M. Burguete n'ait pas produit, à l'appui de son assertion, le témoignage de Juan de Molina, traducteur de la *Crónica de los reyes de Aragón*, et du *Libro de Memorias de las antiguedades y cosas notables del monasterio de S. Joan dè la Peña,* qui font de Julien un comte de Cantabria (cf. Juan Menéndez Pidal, *Leyendas del último Rey Godo*, p. 81, note 5). Notons pourtant que l'auteur a eu le bon sens de rejeter entièrement la légende de la Cava (la fille de Julien), que Fournel, malgré sa prudence, avait admise sans difficulté (*Les Berbers,* 2 vol. in-4°. Paris, 1875-1881, t. I, p. 219).

4. La question était réglée depuis les recherches d'Eduardo de Saavedra (*Estudio sobre la invasión de los Arabes en España*, p. 68-69). Il eût fallu, puisque M. Burguete reprenait la question, discuter les arguments de Miguel Mancheño, *La Batalla del Barbate*, Arcos de la Frontera, 1899.

La seconde partie du livre est consacrée à l'histoire de la résurrection de l'Espagne chrétienne et des premiers rois des Asturies jusques et y compris Alfonse II. C'est une des périodes les plus obscures de l'histoire de la Péninsule. Comme l'écrit fort justement Dozy[1] : « Les Musulmans se dirent qu'après tout, une trentaine d'hommes (les compagnons de Pélage) n'étaient pas à craindre et que ce serait peine perdue que de s'aventurer pour eux dans cette dangereuse vallée où tant de braves avaient déjà trouvé une mort sans gloire. » Bien entendu, il n'y a pas à faire état des dires de Conde, de Viardot et des historiens français ou espagnols qui les ont reproduits, mais sans aller aussi loin que le digne successeur du jésuite Masdeu, Somoza García Sala, qui, dans son ouvrage, *Gijon en la historia general de Asturias*, considère comme imaginaire le récit du combat de Covadonga et n'y voit qu'une imitation de l'affaire de Roncevaux, on peut le regarder comme sans importance au point de vue réel. Ce fut, si l'on veut, l'étincelle qui donna le signal de la résurrection, mais une simple étincelle qui faillit s'éteindre plus d'une fois : par un concours de circonstances favorables, elle alluma l'incendie qui devait consumer la domination musulmane en Espagne et ne s'éteindre qu'en 1492. Après une longue et minutieuse description des montagnes de la région des Asturies, l'auteur oppose aux récits des Musulmans qui ne dissimulent cependant pas les défaites, les dires de Dulcidio et de Sébastien de Salamanque en avouant cependant qu'ils exagèrent un peu *(non exentos tampoco de exageracion)*[2]. C'est cependant sur ces Chroniques[3] que s'appuie le général Burguete, pour l'histoire de la reconquête, toutefois en les rectifiant par endroits, à l'aide des travaux de Dozy, à qui il rend pleine justice (p. 209). Notons cependant que l'accord d'Alfonse Ier avec les Berbères mécontents des Arabes est une simple supposition sans preuve aucune et que l'opinion de la similitude des doctrines d'Elipand et de Félix d'Urgel (l'adoptianisme) avec les dogmes des Berbères non-conformistes, ce qui aurait amené une sorte de fusion, est absolument gratuite. L'auteur semble avoir confondu l'islamisme et le kharedjisme; tous les musulmans, orthodoxes ou hétérodoxes, peuvent être considérés comme des adoptianistes.

1. *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 22.

2. Le P. Tailhan avait cependant fait justice déjà des fanfaronnades relevées dans la Chronique d'Alfonse III, *L'anonyme de Cordoue, chronique rimée des derniers rois de Tolède*. Paris, 1885, in-f°, p. 191. On peut y joindre le roman de Pélage et de sa sœur dans la chronique léonaise. Cf. Cirot, *La Chronique léonaise*, Bordeaux, 1920, in-8°, p. 30-31 et particulièrement la note ironique, *ibid.*, p. 30 § 2, note 4. De même l'ouvrage d'Acacio Perez Prat, *Covadonga* (Madrid, 1890, in-8°) : ce n'est, à part une description pittoresque des lieux, qu'une série de légendes sans fondement historique. C'est encore le résumé de Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 22-23, qui est le plus exact.

3. Cf. sur leur valeur et surtout leur inspiration et leurs tendances, Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le Moyen-Age*, Leiden, 2 vol. in-8°, t. I, p. 14-20.

Au reste, ce ne fut qu'en 740 qu'eut lieu en Afrique la grande insurrection des kharedjites, et il est peu probable que leurs doctrines, nekkarites ou abadhites, se fussent déjà répandues dans le nord de l'Espagne, au temps d'Alfonse Ier, que les chroniques latines font régner de 739 à 757 et Ibn Khaldoun de 752 à 759 En tout cas, les auteurs, arabes ou chrétiens, n'en disent rien. Pour le tribut des Cent Vierges, où l'auteur voit une tentative de rapprochements avec les éléments maragatos et berbères, ici encore l'hypothèse est entièrement gratuite et aussi peu admissible que celle de Braga, qui y voit un mythe solaire : les nuages ou les apsaras indiennes [1] ; c'est l'application d'un thème légendaire bien connu au Moyen-Age et dont le type le plus ancien est celui du tribut de jeunes gens et de jeunes filles payé par les Athéniens au Minotaure.

Dans son résumé du règne d'Alfonse II, sur lequel je n'ai pas à m'étendre ici, l'auteur a la singulière idée de citer Conde en le réhabilitant (p. 286). Décidément, il est des morts qu'il faut qu'on tue. Ce n'est pas seulement Dozy qui a exécuté magistralement Conde et ses falsifications : c'est aussi Codera y Zaidin [2]. Il y aurait également à discuter la théorie qui fait des Maragatos un peuple particulier. L'auteur dit bien qu'il n'a rien inventé (p. 302). Mais la manière dont il s'y prend, non pas même pour solliciter un texte, mais pour en tirer ce qu'il ne contient pas et appuyer là-dessus ses hypothèses, ne peut inspirer de la confiance, comme je le disais en commençant. Il en fait l'aveu involontaire quand il s'élève (p. 304) contre « la critique négative qui ne s'appuie que sur une documentation adéquate. » C'est déjà beaucoup que de déblayer le terrain historique de toutes les erreurs qui ont pu s'y entasser; mais ce travail serait inutile s'il aboutissait à les remplacer par les fantaisies et les hypothèses d'un esprit dominé par une idée préconçue : il suffit de lire les dernières pages du livre pour s'en convaincre.

On peut en outre reprocher à l'auteur, non pas d'avoir abordé son sujet sans savoir l'arabe, ce qui était cependant d'une extrême importance, mais, malgré cette ignorance, de s'être lancé dans des interprétations qui suffiraient à elles seules pour déprécier sa thèse. Je ne puis relever toutes les erreurs : il me suffira d'en désigner quelques-unes. P. 22, Guadalete ne peut signifier rio *tercero*, il aurait fallu *thalith*, ou en arabe vulgaire *talit;* la note 1 de la page 23 est également fautive : l'auteur confond le nombre ordinal avec le nombre cardinal. — P. 24, l'explication de *guadiluca* par « rio de la confluencia » n'est pas admissible; on aurait dit *wādī lliqā* (avec l'article). Les lexicographes

1. T. Braga, *O povo portuguez*, Lisboa, 1886, 2 vol. in-12, t. II, p. 445-446.

2. *Decadencia y desaparición de los Almoravides en España*. Zaragoza, 1899, in-12, p. XI-XII. Cf. aussi Jacqueton, *Les Archives espagnoles du Gouvernement général de l'Algérie*, Alger, 1894, in-8°, p. 98-109.

arabes ne donnent pas moins de quatorze formes de *masdar* à la première forme de la √LQI. J'ai choisi la plus usitée, mais ces quatorze formes ne désignent pas le confluent de deux rivières : il aurait fallu employer le participe passif de la VIII^e forme et dire *wādī lmolqayâ*. Et aussi que signifierait le fleuve du confluent? — Dans la note 2 de la page 23, nous trouvons « beca en arabe signifie vaca; y Becca, hizo llorar ». Baca ne signifie pas vache; c'est *baqarah* (avec un *qaf*), tandis que *baka*, pleurer (2^e forme *bakka*, faire pleurer) s'écrit avec un *kaf* : les deux racines n'ont rien de commun. — P. 165, l'auteur suppose que *Ali bab* signifie « porte d'Ali », ce qui est contraire à la syntaxe arabe : on aurait dit *Bab Ali*. — P. 207. Avant de dire que les livres d'Ibn Hayân sont perdus en majorité, le général Burguete aurait pu consulter Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*[1], t. I, p. 338, ou au moins Codera y Zaidin, *Misión histórica en la Argelia y Tunez*[2], ou encore Paul Boigues, *Ensayo bio-bibliográfico sobre los historiadores y geógrafos arábigo-españoles*[3], p. 152-154. Il y a à douter de la prétendue origine berbère attribuée à des noms comme Arcenorio, Arcobio, Argolibia, Coriscao (p. 223) et à la liste donnée p. 242. Je puis affirmer qu'aucun de ces noms ne se rapporte à une racine berbère connue. — P. 245. L'étymologie de Mouregato par *mourogato*, homme-chat (*qatt* en arabe du Maghrib signifie *chat* et non *rusé*) est au moins bizarre. — P. 289. Ibn Idzari (Ibn Adhari) ne composa pas une « historia de los Omeyas » ; son histoire de l'Afrique et de l'Espagne, intitulée *Al Bayan al Moghrib*, s'étend jusque bien après la chute des Omayades.

René BASSET.

*L'Arquitectura románica á Catalunya*, vol. III. *Segles XII y XIII*, par J. Puig y Cadafalch, A. de Falguera y Sivilla et J. Goday y Casals.

Le *Bulletin hispanique* ne peut pas laisser passer, sans la saluer d'un mot de sympathie, l'apparition d'un travail aussi important que celui de M. Puig et de ses collaborateurs. Avec ce t. III, en deux volumes, l'ouvrage compte 2.100 pages et 2.240 figures!

Voilà un pays qui possède une très nombreuse série d'églises romanes. Le même pays a eu la bonne fortune et le bon esprit de conserver des archives d'une richesse admirable, qui permettent d'écrire l'histoire de ces églises. Un homme s'est adonné à cette œuvre: architecte de talent, il possède à fond la science technique qui vivifie l'archéologie; aimant avec passion les antiquités de sa terre catalane, il s'est fait érudit pour les mieux comprendre, pèlerin pour les interroger sur place et leur arracher leur secret. Il connaît sur le

1. Weimar-Berlin, 2 vol. in-8°, 1898-1902.
2. Madrid, 1892, in-8°, p. 86 et suivantes
3. Madrid, 1898, in-8°.

bout du doigt les théories qui ont cours sur l'archéologie monumentale et sait les appliquer judicieusement Quand j'aurai ajouté que l'illustration, souvent ingénieuse, est largement comprise, on se rendra compte de la valeur du livre. M. Mâle, en le présentant à l'Académie des Inscriptions, a porté témoignage que l'ouvrage de M. Puig est « un des plus intéressants qui aient été consacrés dans ces dernières années à l'art du moyen âge ».

Dans les pages où il recherche les origines de l'architecture catalane du XII<sup>e</sup> siècle, l'auteur fait une large part aux influences du Midi de la France. Pour un Français qui est un vieil ami de la Catalogne, c'est toujours une joie nouvelle de noter ces affinités lointaines et profondes qui unissent intimement les civilisations et les âmes mêmes des deux pays.

J.-A. B.

*Fueros leoneses de Zamora, Salamanca, Ledesma y Alba de Tormes. Edición y estudio de* Américo Castro y Federico de Onís. *I. Textos.* Madrid, 1916, 341 p. gr. in-8°. — *Fueros castellanos de Soria y Alcalá de Henares. Edición y estudio de* Galo Sánchez. Madrid 1919, xv-327 p. gr. in-8°. — Chaque volume 12 ptas. (Publications du « Centro de estudios históricos ».)

La publication des grands *fueros* reprise avec celle du *Forum Turolii,* par Fr. Aznar y Navarro, dans la *Colección de Documentos para el estudio de la historia de Aragón* (t. II, 1905) [1], continuée par celle du *Fuero de Usagre* par MM. Rafael de Ureña y Smenjaud et A. Bonilla y San Martín (cf. *Bulletin hispanique*, 1908, p. 100), puis par celle du *Forum Conche* dans les *University Studies published by the University of Cincinnati* (nov.-déc. 1909 et janv.-févr. 1910), et du *fuero* de Ayala, par L. M. de Uriarte (1912), a été notablement complétée ces dernières années par celle des *fueros* dont les titres sont reproduits ci-dessus. Complétée n'est pas assez dire, car il semble que les éditeurs de ces derniers *fueros* aient adopté une méthode toute nouvelle, aussi rationnelle, disons-le tout de suite, au point de vue philologique qu'au point de vue de l'histoire du droit. Mais pour m'expliquer, je dois dire un mot de l'édition du *Forum Conche*, due au professeur américain George H. Allen, et de la critique qu'en a faite, dans le *Boletín de la R. Acad. de Historia* (1917), le maître espagnol le plus qualifié, après Eduardo Hinojosa, M. Rafael de Ureña y Smenjaud, professeur à la Faculté de Droit de Madrid.

M. Allen avait basé son édition critique du texte latin du *fuero* de Cuenca sur : 1° le ms. de la Bibl. nat. de Paris, fonds latin, n° 12.927, dont M. Morel-Fatio avait donné une description et publié la préface dans la *Revista de Archivos* en 1898, p. 195 ; 2° l'édition destinée à

1. Cf. *Revue hispanique*, t. XIII, p. 631.

servir d'appendice aux *Memorias históricas de la vida y acciones del Rey D. Alonso el Noble, octavo del nombre, recogidas por el marqués de Mondexar e ilustradas con notas y apéndices por D. Francisco Cerdá y Rico* (Madrid, 1783), basée sur le ms. de l'Escorial Q. III. 23 et représentée seulement par trois exemplaires connus, dont un, celui qui a servi à M. Allen, est le R. 13.560 de la Bibl. Nacional de Madrid; 3° le ms. Q. III. 23 lui-même, pour la préface, la fin du ch. XLIII et tout le ch. XLIV et dernier ; 4° le ms. de l'Escorial N. III. 14, contenant le texte latin du *fuero* de Haro, qui, d'après M. Allen,

> is a literal copy of the *fuero* of Cuenca, except that Faro (old form of Haro) has been substituted for Concha (Latin form of Cuenca) and Lupus Didaci (Latin for Diego López), or the abreviation L. D. stands in place of the king's name or title.

Au lieu de se débarrasser, avec une hâte bienveillante, de l'*informe* que l'Académie lui avait demandé, M. Ureña y Smenjaud a tenu à examiner de près l'édition ainsi élaborée. Et s'il pousse un soupir de soulagement en commençant son compte rendu de 82 pages, ce n'est pas uniquement parce qu'il est venu à bout de sa tâche ; c'est aussi, semble-t-il, parce qu'il a eu la satisfaction de se dire et de démontrer que, si l'on pouvait reprocher aux Espagnols de laisser à des étrangers le soin de publier la documentation de leur histoire, tout au moins ces mêmes étrangers ne pouvaient-ils toujours se poser en maîtres incontestés pour la méthode scientifique et la connaissance des choses d'Espagne.

Il est de fait que M. Ureña, qui se trouvait avoir rédigé une étude sur ce même *forum* de Cuenca et publié en 1916, le *Fuero de Zorita de los Canes*, dérivé de celui de Cuenca, était fondé à reprocher à M. Allen tout d'abord d'avoir considéré un exemplaire d'une édition préparée au XVIII^e siècle, et mise au pilon, comme l'équivalent du manuscrit qu'elle avait suivi, ou était censée avoir suivi ; et ensuite de n'avoir pas vu que

> los dos Códices latinos, el Parisiense 12927 y el Escurialense Q. iii. 23, representan dos formas diferentes, dos momentos distintos en la transformación evolutiva del *Forum Conche*.

Sur le premier point, il n'y a qu'à passer condamnation : M. Allen a eu tort de s'en rapporter à une comparaison trop sommaire de l'imprimé et du manuscrit, puisque des sondages postérieurs ont révélé des différences sensibles.

Sur le second point, je dirai simplement mon avis, c'est que la transcendance même du point de vue d'où le professeur espagnol se place pour juger le travail du professeur américain et définir l'aspect de la question, est la meilleure excuse de la faute commise.

En 1909-1910, M. Allen était « Assistant Professor of Latin » à l'Université de Cincinnati. Il savait sans doute comment on prépare

une édition critique d'un texte représenté par des manuscrits de familles et d'époques différentes. Il était habitué à considérer qu'un tel travail avait pour objet de remonter au texte primitif, tel que l'avait rédigé son auteur. M. Ureña vient lui dire : « Non, chacun de vos deux manuscrits représente une forme différente du *Fuero* ; le ms. de Paris, la forme primordiale ; le ms. de l'Escorial, la forme systématique ! » Evidemment, mais M. Ureña, en qualité de jurisconsulte, sait qu'il y a une vie, une évolution nécessaire des textes de cette sorte, et que les manuscrits peuvent représenter, non pas des copies plus ou moins fidèlement exécutées de la rédaction originale, mais des rédactions qui ont chacune leur valeur respective, leur existence individuelle. Vouloir les fondre, c'est créer un texte arbitraire et faux qui ne représente ni les unes ni les autres.

Avant que ne parût l'*informe* dont je viens de rappeler les lignes essentielles, un autre *fuero*, celui de Molina, avait fait l'objet d'une étude dont le *Bull. hisp.* a rendu compte (1919, p. 307) ; et en même temps MM. Américo Castro et Federico de Onís publiaient les *fueros* léonais de Zamora, Salamanque, Ledesma et Alba de Tormes.

Pour les deux derniers, pas de difficultés, puisqu'ils sont représentés chacun par un manuscrit unique, d'ailleurs incomplet; et celui de Ledesma, dont une partie dérive d'une des rédactions de Salamanque, a pu être corrigé utilement grâce à cette même rédaction.

Quant aux deux premiers, l'existence de plusieurs manuscrits posait un problème qui a été résolu, pour le *fuero* de Zamora, par le choix du ms. qui présentait le dialectalisme le plus marqué, le texte le plus complet et les traces matérielles les plus évidentes de maniement; pour le *fuero* de Salamanque, par le choix du ms. dont paraissent dépendre les deux autres connus. Mais, et c'est ici qu'est l'innovation, dans les deux cas, le ms. préféré est reproduit fidèlement (les abréviations résolues) et corrigé d'après les autres dans le seul cas d'erreur évidente ; de plus, chacun de ces manuscrits secondaires est reproduit littéralement, ou tout au moins les variantes en sont toutes indiquées, quand il s'agit d'une copie à peu près mot pour mot, comme c'est le cas pour un des ms. du *fuero* de Ledesma. On a donc au besoin trois textes superposés.

En 1919, M. Galo Sánchez nous a donné à son tour le *fuero* ou *privilegio* castillan de Soria, avec celui d'Alcalà de Henares en appendice. Le problème se posait pour lui d'une autre façon que pour MM. Castro et Onís, puisque les deux manuscrits où se trouve le *fuero* de Soria, bien que leur origine soit commune, sont indépendants l'un de l'autre.

Cada uno contiene una redacción distinta del Fuero y representan dos momentos diferentes de la evolución que ha sufrido. Con frecuencia B amplía y aclara el texto de A : aquél refleja una clase del Fuero más

moderna que la dada por éste según demuestran sus peculiaridades jurídicas y lingüísticas. B es una redacción más técnica y perfecta que A, a la que en ocasiones corrige y rectifica.

Il est permis de voir dans cette constatation intéressante et capitale[1] un reflet en même temps qu'une confirmation de la théorie lumineuse de M. Ureña touchant le *forum* de Cuenca. Là encore, on nous donne donc les textes des deux manuscrits, l'un au-dessus de l'autre, avec les variantes de deux séries de fragments empruntées l'une à un ouvrage inédit conservé à la Bibl. Nacional de Madrid, l'autre à l'édition de 1788.

En ajoutant, en appendice, le *fuero* d'Alcalá de Henares, apparenté à celui de Soria, et à peu près contemporain, M. Galo Sánchez n'a pas cru sa tâche terminée. Il a joint une *Historia del fuero de Soria*, qui occupe 46 pages. Après avoir discuté la date de la *repoblación* de cette ville, établi l'époque où elle passa au pouvoir des Castillans, et indiqué les quelques vestiges qui subsistent de son premier *fuero*, dû sans doute à Alphonse I d'Aragon, il conjecture que le *fuero* d'Alphonse VIII date des années 1195-1196, étant donné que Soria fut dévastée par Sancho de Navarre, pendant que le roi de Castille se faisait battre à Alarcos (1195) : je croirais assez que celui-ci, qui commença par régler ses comptes avec le roi de Léon, et ne s'attaqua au roi de Navarre qu'ensuite, ne reprit Soria que vers 1198 et peut-être plus tard. Il est en tout cas assez naturel de supposer, comme le fait M. Galo Sánchez, que le *fuero* fut donné au moment du repeuplement (Cf. *Chronique des Rois de Castille*, § 16). Quant au *fuero real* d'Alphonse X, c'est entre 1252 et 1255 que cet érudit en place la concession, mais il semble que le *fuero* local ait continué à être au moins occasionnellement en vigueur, ce qui d'ailleurs ne serait pas une exception pour Soria. Il dut y avoir une longue période de lutte plus ou moins sourde contre cette législation nouvelle et uniforme qui tendait à se substituer aux anciennes. L'attachement aux *fueros* ne devait pas être moindre au XIIIe ou au XIVe siècle qu'au XIXe.

Une question tout aussi délicate, et d'une importance pratique considérable en ce qui concerne l'histoire et la reconstitution du texte, ou des textes du *fuero* de Soria, c'est celle des rapports entre ce dernier et le *Forum Conche*, le *Liber Judicum*, le *Forum Turolii*. M. Galo Sánchez montre par plusieurs exemples l'influence des deux premiers, à l'exclusion du troisième.

Quant au *fuero* de Soria, son influence sur le *Fuero real* est mise

1. Et encore ici : « Es éste un asunto que se liga con el problema general de la formación y evolución de nuestros fueros, *no estudiado aún*. No siempre se redactaban de una vez : es frecuente, en especial en los extensos, la superposición de capas distintas, paulatinamente acumuladas gracias a una incesante labor legislativo municipal. Los pueblos procuraban ampliar y majorar sus fueros por todos los medios imaginables... » (p. 242).

en relief également par des rapprochements significatifs, aux dépens de celles du *Liber Judicum (Fuero Juzgo)*. Cette constatation suffirait à montrer l'importance de la publication de M. Galo Sánchez. Et il sera bon de relire la page 7 de l'introduction de M. Allen, écho des théories anciennes sur la formation du *Fuero real*, pour comprendre ce qu'a de nouveau cette affirmation de l'érudit espagnol :

... exceptuando el Fuero de Soria, los redactores del Fuero Real apenas han tenido presentes nuestros cuadernos municipales. Tambien es exagerada la importancia que suele darse al Fuero Juzgo como fuente del Fuero Real... El Fuero de Cuenca, el Fuero de Soria, y el Fuero Real representan tres momentos típicos de la evolución progresiva del derecho medieval castellano. Sólo gracias al segundo puede explicarse el último.

G. CIROT.

**Fr. Antonio de Guevara,** *Menosprecio de corte y alabanza de aldea. Edición y notas* de **M. Martinez de Burgos.** Ediciones de « La Lectura ». Madrid, 1915.

Il était dommage que la Bibliothèque Rivadeneyra n'eût pas mis à la portée du public cet opuscule charmant du célèbre écrivain. L'édition qu'en avait donnée M. Julián de San Pelayo Ladrón de Guevara (*Libro llamado Menosprecio de Corte y Alabanza de Corte*, Bilbao, 1893), avait heureusement comblé cette lacune, en fournissant en outre une introduction biographique qui, à l'heure actuelle, est encore ce que nous avons de mieux ; mais d'éclaircissements sur le texte, pas l'ombre. Et pourtant il n'est pas possible qu'un lecteur, même espagnol, ne soit pas arrêté par des mots ou des expressions difficiles à bien saisir, à moins qu'il ne se contente de comprendre par à peu près et même de travers.

Avec les notes du nouvel éditeur, il y a réellement plaisir et profit à lire ce texte, aussi curieux par les détails savoureux dont il est farci sur la vie en Espagne dans le premier tiers du XVI^e^ siècle, que par la manière qu'affecte l'auteur. Le vocabulaire présente quelques difficultés : M. Martínez de Burgos a su nous les aplanir par des rapprochements heureux ou en recourant tout simplement soit au *Tesoro* de Cobarruvias, soit au *Diccionario de Autoridades*. Les observations grammaticales destinées à éclairer le sens ne manquent pas non plus : telle celle de la p. 133 à propos de *le* (pronom) pris au sens pluriel ou indéfini. Des citations de Pedro de Rhua nous avertissent utilement du cas qu'il faut faire de certaines affirmations de l'auteur du Marc Aurèle et des auteurs qu'il allègue.

Il est regrettable que l'on n'ait pas complété l'illustration de ce petit traité par des extraits de sa contre-partie, l'*Aviso de privados* ou *Despertador de cortesanos*. Peut-être veut-on publier intégralement celui-ci, qui ne l'a pas été depuis le XVII^e^ siècle, et qui complète agréablement le *Menosprecio* touchant la vie des gens qui suivaient la cour.

M. Martínez de Burgos n'a pas oublié de mentionner les *coplas* de Gallegos qu'ont fait connaître M. Serrano y Sanz, puis M. Morel-Fatio (*Bull. hisp.*, 1901, p. 17-34)[1]. Il s'est mis en devoir de se procurer l'étude que ce dernier avait annoncée sur Ant. de Guevara; elle n'a malheureusement pas été terminée, que je sache, bien que des matériaux abondants aient été réunis et des parties importantes composées, si j'en juge par le catalogue que M. Morel-Fatio publie de ses propres manuscrits dans le *Bull. hisp.* (cf. 1921, p. 30, nº 88). Peut-être l'idée de cette publication a-t-elle été abandonnée du jour où René Costes s'est décidé à consacrer à cet auteur sa thèse principale, dont j'ai promis de faire paraître ce que je pourrais, promesse que je commencerai à réaliser sous peu ici même. G. CIROT.

Lope de Vega, *Teatro. Tomo I. Peribáñez y el Comendador de Ocaña. La Estrella de Sevilla. El castigo sin venganza. La Dama boba.* Prólogo de Alfonso Reyes, MCMXIX. Editorial « Saturnino Calleja. »

Ce premier tome fait partie de la jolie et commode Collection Calleja. Nous allons pouvoir enfin emporter d'un coup dans notre poche quatre *comedias* de Lope de Vega : on revient en effet aux petits formats; c'est-à-dire qu'on pense enfin aux lecteurs qui lisent ailleurs que dans les bibliothèques. Ce détail tout matériel n'est pas sans importance pour la culture intellectuelle, non plus que celui de la reliure, qui, habillant le livre dès sa naissance, le rend plus attrayant, plus présentable : en pays de langue anglaise on ne l'accepte qu'ainsi; broché, nu, il choque.

Seulement il faut veiller à la correction. A ces éditions sans notes, on demande au moins un texte irréprochable. Or, je relève pas mal de fautes. Je rétablis ainsi :

P. 44. Pero causame risa...
P. 45. ¡ Que de sólo venir el que es esposo
de una mujer que quiero, bien me sienta
descolorir[2]...
P. 67. ¡ Si gente no hubiera !...
Mas despertaran[3] tambien.

Et p. 60. segador*es*; 61, ten*i*do, comendad*o*r, nuestr*a* villa; 84, condesta*ble*; 95, *La* capa que tienes aqui; etc.

Mais toutes ces menues imperfections disparaîtront à un prochain

1. N'est-ce pas certaine page du *Menosprecio* qui a inspiré à Lope de Vega cette jolie tirade du *Peribáñez y Comendador de Ocaña* où l'héroïne décrit la vie rustique, sans oublier le moût de la vendange ni les ceps pour l'hiver?

2. La virgule avant *bien* et non après.

3. Imparfait de subj. et non futur. Au vers suivant pourquoi ne pas accentuer *harán*, puisque deux vers plus loin on écrit *razón*. L'accentuation est très irrégulière, je veux dire sans règle : encore même page, *mia* et *día*.

tirage, et il restera un précieux petit volume, avec un prologue de M. Alfonso Reyes dont le défaut n'est certes pas la banalité. L'expression y est neuve et hardie. De Lope on nous dit :

« ... nos aparece como una vertiginosa rueda metafísica que arrojara sobre el mundo estético la realidad práctica triturada y desmenuzada. Pero en los rincones de sus versos, en el secreto acogedor de sus interiores poéticos, aquella impresión gigantesca se atempera, se humaniza, y hasta se resuelve en rosarios de cosas minúsculas y exquisitas que hacen de su lectura un continuado deleite ».

Et de l'œuvre, des *comedias* :

« Ningún hombre de mediana cultura puede dispensarse de leerlas ; pero el que las ha leído no conoce, ni con mucho, a Lope, como no conoce el kilómetro el que sólo ha examinado el milímetro... »

Lisons-les donc, relisons-les, ces *comedias*, dans la collection Calleja, afin de connaître au moins le millimètre, qui a cessé d'être encombrant. Et qu'on nous en donne, de ces millimètres!

Le choix a été heureux. La première, surtout, des quatre pièces ici réunies, est une merveille. C'est bien la *tragicomedia*, ainsi qu'elle est intitulée à la fin, le type de la *comedia* de Lope, *mixtura*, comme veut Ricardo de Turia, de comique et de tragique, avec des tableaux exquis (la noce du début, la scène du peintre faisant le portrait de la jeune femme à son insu, à Tolède, le défilé des compagnies à Ocaña, etc.) : sans compter les deux héros, Peribáñez et Casilda, si vrais et si nobles tous deux. G. C.

*Antologia Portuguesa*. **Frei Luis de Sousa**. I. *(Vida de D. Frei Bartolomeu dos Mártires)*, 310 p. — **Bernardes**. I. *(Nova floresta, Estímulo prático, Luz e calor, Ultimos fins do homem, Exercícios espirituais*, etc.). 273 p. Aillaud e Bertrand. Paris-Lisboa.

La nouvelle collection, que son directeur, M. Agostinho de Campos, intitule *Antologia portuguesa*, reprend une tentative intéressante des frères Castilho. Ceux-ci avaient tenté dans leur *Livraria classica*, dont on a profit encore aujourd'hui à se servir, de nous donner, avec une appréciation littéraire et une biographie, les morceaux les plus caractéristiques de chaque auteur. Nous possédons l'équivalent dans nos bibliothèques scolaires. Ce sont les pages choisies de la maison Colin qui se rapprochent le plus, pour le programme et la méthode, de l'*Antologia portuguesa* qui se propose non seulement de reproduire les passages essentiels des écrits réputés classiques, mais de faire une sélection parmi les modernes et même parmi les auteurs vivants. La collection de M. A. de C., comme la série des *Clásicos castellanos* qui jouit en Espagne d'un succès mérité, s'efforce de gagner le public

mondain par une impression soignée, un format élégant, et en évitant tout appareil inutilement scolastique. Une introduction courte résume pour tout écrivain les résultats acquis par l'érudition. Des notes rares expliquent les difficultés historiques et philologiques du texte. Quant aux libertés prises par l'éditeur, elles se ramènent à changer les titres, à condenser les chapitres par la suppression de phrases et de paragraphes, à éliminer chez les auteurs religieux la plupart des citations latines et des références. L'orthographe est modernisée et M. A. de C. s'en excuse par des raisons qui ne manquent pas d'à-propos. Beaucoup de prosateurs et de poètes classiques, dans les éditions les plus connues et les plus accessibles, ont été réimprimés avec une orthographe conventionnelle. Ceux dont on a reproduit le texte original sans négliger aucun des signes typographiques qui ont disparu de l'usage, se présentent au lecteur avec un aspect trop rébarbatif. Enfin le meilleur moyen d'imposer la nouvelle orthographe, dont on peut discuter la valeur mais dont il faut reconnaître l'utilité, c'est encore de l'employer dans les ouvrages qu'on imprime pour les écoles : « Il convient de la suivre, dit fort justement M. A. de C. ou, si l'on préfère, de la supporter, sous peine de continuer ou d'aggraver l'anarchie à laquelle elle prétendait porter remède. » Ces arguments, au point de vue pédagogique et pratique, ont leur importance. Théoriquement, il serait préférable néanmoins, en ce qui regarde le choix, de retrancher des paragraphes et non des phrases, en respectant l'unité de chaque alinéa, et pour l'impression, de conserver l'orthographe des premières éditions en usant des signes typographiques employés actuellement. Il est vrai que c'est encore là une déformation et qu'une méthode qui repose sur le sentiment littéraire vaut par la façon dont on l'applique. En France, nous ne pouvons que saluer avec un vif plaisir l'apparition de l'*Antología portuguesa* qui répond aux besoins immédiats de l'enseignement.

Le premier volume qui vient de paraître sur Luis de Sousa et qui appelle une suite, renferme seulement la *Vie de l'archevêque*. L'introduction de M. A. de C. repose à la fois sur le travail critique d'Alexandre Lobo et sur la biographie « romanesque mais sincère » de Frei António da Encarnação. On se rappelle que Manuel de Sousa Coutinho, en religion Frei Luis de Sousa, fils d'un grand seigneur qui avait servi aux Indes, en Afrique, et acquis quelque renom dans les lettres, devint chevalier de Malte, fut emmené comme captif à Alger où il connut Cervantes, s'initia, après avoir été racheté, au mouvement littéraire valencien et aragonais, épousa entre 1584 et 1586 D. Madalena de Vilhena, veuve de D. João de Portugal, tué ou laissé pour mort sur le champ de bataille d'Alcacer-Quibir, voyagea ensuite en Amérique et après la mort de sa fille se sépara en 1613 de sa femme, tous deux s'étant, d'un commun accord, retirés au couvent.

Cet événement surprit les contemporains. D'où la version de Frei António da Encarnação qui, pour l'expliquer, fait intervenir le retour du premier mari, D. João de Portugal. C'est de là que Garrett a tiré toute l'intrigue de son drame admirable. Ce récit émouvant, ainsi que l'avait déjà constaté Alexandre Lobo, soulève plus d'une difficulté historique. Il est probable que le renoncement des deux époux s'explique par l'influence d'un parent, le comte de Vimioso, qui venait de donner le même exemple et aussi par les désillusions de la vie. Entré dans l'ordre des dominicains, Luis de Sousa, au lieu de se vouer à la prédication, se consacra, sur le conseil de ses supérieurs, à des travaux historiques et littéraires qu'il composa, dans un temps relativement court, à un âge avancé.

Son histoire de Frei Bartolomeu dos Mártires, le célèbre archevêque primat de Braga, n'est que la mise en œuvre des matériaux informes rassemblés par un autre dominicain, Frei Luis de Cácegas. Elle fut composée en dix-neuf mois. On la regarde comme un modèle de pureté, d'aisance, de grâce et de douceur, comme le symbole des qualités classiques de justesse, d'élégance et d'équilibre. Le mérite de l'ouvrage réside à peu près exclusivement dans la forme. Il se ressent, par la naïveté de certaines anecdotes, des tendances apologétiques qu'on ne s'étonnera pas de rencontrer dans un ouvrage écrit sur la demande et sous le contrôle des supérieurs de l'ordre. M. A. de C., en supprimant le sixième livre, qui traite des funérailles, a retenu environ le tiers des cinq premiers. D'un choix judicieux de passages caractéristiques se dégage nettement la personnalité du saint, que nous définirons par une formule contradictoire : humilité combative. Nul n'a poussé plus loin, par abnégation chrétienne, le désir de se rabaisser. Il n'accepte l'épiscopat qu'à son corps défendant ; il multiplie les démarches pour se faire relever d'une fonction qu'il juge écrasante; il conserve le grabat, la robe de bure et l'écuelle des dominicains; envoyé comme représentant du Portugal au concile de Trente, il voyage incognito, recherche la frugale hospitalité des couvents, déploie mille ruses innocentes pour éviter les réceptions fastueuses. Mais c'est le même homme qui engage une lutte acharnée contre les abus, excommunie les officiers du roi, dompte les grands seigneurs endurcis, tient tête aux cardinaux dans les questions de préséance, blâme le luxe des princes de l'Église même à la table du Saint-Père. Les chapitres qu'on retiendra surtout, car le pittoresque s'y ajoute à l'onction ecclésiastique, c'est le récit, justement vanté par Camilo, de la tournée épiscopale dans les terres de Barroso, au milieu d'un paysage farouche de rochers abrupts, le long des pentes où les mulets de charge, tombant les uns sur les autres, s'écroulent comme des châteaux de cartes, tandis que le prélat, indifférent au danger, insensible aux intempéries, chevauche les bras croisés, les yeux levés au

ciel, ne pensant qu'au salut de ces populations à demi-barbares qui manifestent leur enthousiasme en improvisant des cantiques naïvement hétérodoxes. Ce portrait, malgré la déformation qui tient au panégyrique, reste une belle création littéraire. Du point de vue de la vraisemblance on reprochera seulement à l'auteur d'avoir exagéré le pieux machiavélisme de son modèle qui déploie, pour se faire humble, une ingéniosité qui confine au mensonge. — La réimpression de ce texte s'imposait. S'il date par les sentiments, par ce perpétuel recours au miracle, il semble écrit d'hier et quelques notes historiques et grammaticales suffisent pour le rendre parfaitement intelligible.

De Bernardes (1644-1710) on sait tout au plus qu'il est entré dans la congrégation de l'Oratoire vers la trentaine et que ses facultés se sont affaiblies deux ans avant sa mort. Il nous apparaît comme le prosateur le plus souple et le plus riche de la langue, avec le jésuite Vieira. Victime dans ces dernières années du dédain où une grande partie de l'opinion tient la littérature mystique, il n'en occupe pas moins une place considérable dans les *selectas*. Parmi les écrivains qui comptent au Portugal et au Brésil, beaucoup se sont formés en lisant la *Nova floresta*. Il est singulier qu'un auteur qui a exercé une telle influence ne soit pas l'objet d'études précises et nombreuses. On n'apprécie guère, chez lui, que le style. Encore les critiques n'arrivent-ils point à se mettre d'accord sur les points essentiels. Dédaignait-il son œuvre au point d'en rougir, de laisser à d'autres la correction des épreuves, ou n'est-il arrivé que par le travail patient de la lime à l'absolue pureté? A-t-il, oui ou non, imité Vieira? Questions que M. A. de C. pose sans les résoudre. Cependant il s'attache, comme son prédécesseur Castilho, à la forme qu'il examine scientifiquement, du point de vue de la grammaire historique, et pratiquement, en cherchant ce qu'un étudiant d'aujourd'hui, qui veut s'initier à l'art d'écrire, peut tirer de la lecture des classiques. A vrai dire il y aurait peut-être intérêt à séparer plus nettement ces deux méthodes qui se confondent par endroits dans l'introduction. Car il importe de distinguer soigneusement les constructions pénibles imposées par la tradition et la mode (anacoluthe) des obscurités résultant de l'improvisation et de la négligence (amphibologie). Pour savoir, au surplus, ce qu'il convient de retenir de Bernardes, il n'est pas inutile de déterminer jusqu'où peut aller, en matière de vocabulaire et de syntaxe, l'imitation des classiques. Dans cette question importante de l'archaïsme, M. A. de C. adopte une solution moyenne. Il condamne le travail de mosaïque et de marqueterie qui gâte une partie de l'œuvre de Camilo et de ses disciples. Mais il veut réagir, en fin lettré, contre l'influence pernicieuse de l'argot, des langues étrangères et des habitudes de rédaction hâtive introduites par la presse. Chez les classiques il y aurait lieu, d'après lui, d'apprendre la simplicité, qu'elle soit natu-

relle ou acquise à force de labeur, pour l'opposer aux défauts d'une école, en voie de décadence, qui prétend arriver à l'originalité par l'affectation On devrait chercher en même temps au XVII<sup>e</sup> siècle des exemples de la grande phrase périodique, dont l'emploi continu fatigue, à laquelle on a renoncé par imitation du style français moderne, mais qui doit intervenir comme élément de variété dans toute page bien faite. La préface très suggestive du second volume pose ainsi les bases d'un enseignement orienté dans le même sens que les livres de M. Albalat. M. A. de C. prévoit le développement futur de la langue portugaise, subordonné, d'une part, au progrès économique et au peuplement du Brésil, de l'autre, au soin que prendront les éducateurs de sauvegarder la tradition littéraire. Certes les philologues portugais ont fourni depuis cinquante ans un remarquable effort. Ils ont recueilli un grand nombre de textes archaïques et populaires. Ils ont donné ou rectifié des étymologies, enrichi le domaine de la phonétique et de la sémantique. Cependant il reste beaucoup à faire, malgré les beaux essais de MM. Epiphanio Dias et Júlio Moreira, dans celui de la syntaxe historique et de la stylistique. C'est un signe heureux, qui présage une prochaine renaissance des études littéraires, que de voir un professeur du lycée Pedro Nunes orienter l'enseignement de la langue vers l'utilisation systématique de la lecture des grands écrivains pour la formation du style.

D'ailleurs on n'aura pas tout dit sur Bernardes quand on aura patiemment relevé les artifices qui font de lui un virtuose. Une étude s'imposerait sur les sources et la qualité de son érudition. Elle est extrêmement riche et variée puisqu'elle embrasse l'ancien et le nouveau Testament, la patrologie, l'antiquité gréco-latine, l'histoire anecdotique des ordres religieux, celle de la péninsule tout entière et même de certains peuples du Nord, les récits des missionnaires de l'Inde, de la Chine, du Brésil, les notions sur la flore et la faune exotiques répandues par les voyageurs portugais. Elle se présente, le plus souvent, sous forme d'anecdotes choisies pour leur valeur pittoresque, avec un sentiment très juste de ce qui peut éveiller et surexciter l'attention. Le merveilleux, depuis la crédulité la plus naïve jusqu'au sens poétique, y tient la plus grande place. Bernardes fait intervenir les sirènes, les nains de la tradition germanique, les génies malfaisants de la mythologie américaine, enfin le diable donnant l'assaut à la vertu chancelante des moines. Il aime surtout le miracle quand il s'accompagne de mille détails invraisemblables. Nous retiendrons la comparaison très ingénieuse que M. A. de C. établit entre Bernardes et Anatole France. Évidemment le premier n'a rien d'un sceptique et d'un dilettante et l'on ne respire point en lisant le second un parfum d'ingénuité. Mais tous deux affectionnent les vieilles histoires et les façons de dire savoureuses. En dissertant à perte de vue sur les vertus

cardinales et théologales, le très docte et très orthodoxe oratorien nous fait plus d'une fois penser aux opinions de Jérôme Coignard. Il pratique volontiers l'ironie, celle du moins qui ne porte jamais atteinte aux croyances, il recueille et cultive les jeux de mots, excelle à décocher le trait, à introduire dans les propos décousus le rythme et l'harmonie, à transformer en nouvelle psychologique le fait divers. Il n'hésite même pas à dénoncer, avec une bonhomie paterne, les petits abus de la vie ecclésiastique. De ce mélange imprévu d'érudition livresque, d'expérience mondaine, de crédulité enfantine, de ferveur religieuse, de raffinement littéraire, de malice inconsciente et d'ironie calculée se dégage un charme puissant. Aucun mystique ne semble plus capable, sinon de convertir, du moins d'amuser et d'attacher le profane. Sans doute, à l'exemple de Vieira, il use encore dans les sermons de ces procédés d'amplification qu'on a justement comparés à des feux d'artifice. Comme directeur de conscience, il abuse, à la manière des Espagnols, des métaphores poursuivies, des comparaisons poussées jusqu'au symbole. Mais la *Nova floresta*, d'allure plus familière, dont M. A. de C. a tiré les neuf dixièmes de ses extraits, rappelle à la fois Plutarque, Montaigne, Massillon, La Bruyère, Voltaire et certains contes de Daudet. Aussi les deux volumes élégants qui ouvrent la collection de l'*Antologia portuguesa* et qui donneront l'idée de se reporter à l'édition complète en cinq volumes de la librairie Lelo, doivent rester, pour quiconque veut pénétrer les secrets de la belle prose portugaise, un livre de chevet.

G. LE GENTIL.

*Hórreos y palafitos de la península ibérica*, por Eugeniusz Frankowski. Museo nacional de Ciencias naturales, Madrid, 1918, 160 p. gr. in-8, avec planches.

J'ai publié ici en 1916 (p. 211), une note sur le grenier asturien, l'*hórreo*, ou *panera*, et je souhaitais qu'une étude sérieuse fût faite de cette curieuse construction ; le travail de M. Eugeniusz Frankowski, membre de l'École de hautes études hispaniques de Madrid, est venu combler mes vœux, grâce à la *Junta para ampliación de estudios* qui l'a publié.

On y trouvera tout d'abord une description technique qui ne laisse rien à désirer, avec l'énumération des variantes apportées de ci de là à la forme de l'édifice, et d'excellentes photographies : puis l'examen des différents types de greniers plus ou moins analogues que l'on rencontre dans les provinces de Léon, Palencia et Santander, en Galice, dans les Provinces Basques et en Portugal, ailleurs encore, en Europe ou hors d'Europe ; enfin, une revue des palafittes dans le monde entier et de leurs représentations dans l'art préhistorique, des mentions

qui en sont faites dans la littérature classique, etc. Partout des aperçus nouveaux et intéressants, qui mènent l'auteur à cette conclusion : « Les greniers ibériques des Asturies, de Galice, du Pays-Basque et du Portugal doivent être considérés comme des vestiges du temps où régnait l'architecture palafittique qui survit encore en Portugal. »

Pour ce qui est de la prononciation du mot, n'est-elle pas *horrio* au moins dans certaines régions ?

On m'a affirmé que cette palafitte (puisque, pour M. Frankowski, c'en est une), est un meuble, qu'on la déplace parfois, qu'on la partage même entre héritiers, chacun emportant le morceau ou les morceaux qui lui reviennent. Est-ce exact ? Et y a-t-il des règles prévues dans la législation ancienne ?

Je n'avais pas vu d'*hórreo* dans la province de Santander, M. Frankowski n'en a pas vu non plus. Mais on lui en a signalé dans les environs de la capitale de cette province.

Le type de la Galice, nous dit-il, est distinct de celui des Asturies (p. 17) et présente une grande variété de formes, dont de nombreux dessins ou photographies permettront au lecteur de se faire une idée. Je signalerai en outre une curieuse photographie d'*hórreo* galicien dans l'*Almanaque Gallego para 1907*, publié par Manuel Castro López (Buenos-Aires, 1906).

La comtesse Pardo Bazán nous en décrit un, mais de façon un peu schématique, dans *Bucólica*, un des contes qui suivent *Un destripador de antaño* :

A un lado de la era, plazoletilla redonda y rodeada de un seto de zarzas y arbustos, se levanta el hórreo, sostenido en cuatro pilastras de granito y rematado por tosca cruz de madera pintada de rojo. Súbese al hórreo por una escalerilla de mano, y Maripepa, bajando y subiendo, había sacado de él buena cantidad de habichuelas, que iba desgranando sobre un paño limpio...

La scène se passe ou est censée se passer à *Fontela*; une des nombreuses *Fontela* de la Galice, à trois lieues d'une *villa* dénommée *Cebre*, que je ne situe pas très bien, mais qui serait elle-même à cinq lieues, à vol d'oiseau, de Pontevedra, dont la province a fourni plusieurs échantillons à M. Frankowski. Il est fâcheux que la description de M[me] Pardo Bazán ne puisse servir de document et ne soit pas mieux localisée.

Cela ne veut pas dire que je la taxe d'inexactitude : ainsi le détail de la croix est relevé par M. Frankowski, dans les *hórreos* de Galice. Mais je regrette que l'illustre romancière ne se soit pas crue obligée à plus de description. En revanche elle nous en fait entrevoir un de temps en temps, et dans le paysage qui l'encadre habituellement :

Había amanecido del todo, disipándose la niebla ; el sol doraba ya con alegre reflejo las cimas de los árboles, las aguas de los manantialillos que

brincaban del monte a la carretera, los cristales de las casitas que de trecho en trecho se asomaban curiosas, con su cerca, sus dos manzanos, su emparrado de vid, su *meda* de centeno junto al hórreo.

Les paysages asturiens de Valdés en sont aussi égayés. Dans l'*Idilio de un enfermo*, nous apercevons, un matin de fête, rangés sous les *hórreos*, sur des comptoirs improvisés, les grandes outres de vin ; c'est là que les paysans endimanchés viendront boire, comme à la taverne :



voilà une destination à noter dans l'étude de ces extraordinaires greniers !

Dans l'*Aldea perdida*, c'est sous un *hórreo* près de l'église que résonnent la *gaita* et le tambour, et que dansent deux bonnes douzaines de jeunes gens et de jeunes filles, tandis que plus loin, à l'air libre, d'immenses cercles exécutent la *danza prima*. C'est sous cet *hórreo* que Bartolo, le fanfaron, habitué à mépriser le danger, boit des verres de cidre pendant que les camarades se battent, et c'est de là qu'il partira pour aller achever le grand Toribion, mis hors de combat par Nolo de la Braña.

Je dois à M. Feliciano Alvarez, avocat à Madrid et natif des Asturies, une photographie, qui, si elle ne fait pas apparaître nettement le profil de l'*hórreo* situé près de la blanche maison familiale, donne au moins celui des montagnes et du site, ce qui n'est pas sans importance.

Dans *La Quimera*, Mme Pardo Bazán fait allusion à l'utilisation de l'*hórreo* comme pigeonnier, à laquelle Jovellanos, dans un passage cité par M. Frankowski, avait prêté attention :

... y las zuritas, descolgándose de la repisa del hórreo-palomar, bajaban a trancos cortos...

... hasta las audaces palomas zuritas del jardín... habíanse acogido a su palomar del hórreo...

Deux savants bordelais, M. E. Harlé et le D[r] Lalanne, me disent qu'il existe dans le Lot-et-Garonne des pigeonniers montés sur des pieds munis de pierres plates comme dans l'*hórreo*. Il est difficile d'y voir des palafittes.

On trouvera deux gravures représentant des *paneras* asturiennes dans le curieux travail de M. Aurelio de Llano de Ampudia y de Valle, *El libro de Caravia*. (Oviedo, impr. Gutenberg, 1919.) Les *paneras et* les *hórreos* ont du reste été reproduits dans des cartes postales qu'il n'est pas difficile de se procurer. Ils ont réellement un pittoresque étonnant auquel le site n'ajoute sans doute pas peu de chose. Et puis, témoins de combien de vies, témoins intimes, plus que l'église, ils ont certes des secrets, dont quelques-uns transpercent, plus ou moins déguisés, dans l'œuvre des romanciers!

C'est Valdés qui, dans *La Aldea perdida*, nous montre la vieille Rosenda espionnant, de son *hórreo*, tout ce qui se passe chez le mystérieux D. Félix.

C'est M[me] Pardo Bazán qui, dans un autre des contes qui suivent *Un destripador de antaño*, à savoir *Viernes santo*, nous fait découvrir dans un *hórreo*, le cadavre en décomposition du pauvre Cristo, la victime du redoutable cacique Lobeiro, égorgée après de longs tourments dont le pauvre corps porte les affreuses traces... L'*hórreo* des *Pazos de Ulloa* n'a-t-il pas, lui aussi, été témoin d'une triste idylle et peut-être d'un crime? Sa silhouette surmontée d'une croix rouge, près de l'*era* où le marquis campagnard brandit le *mallo*, reste, dans l'esprit du lecteur, liée aux émotions de ce beau roman,

Au Portugal, l'*hórreo*, semblable à celui de la Galice, s'appelle *espigueiro* ou *canastro* suivant les provinces. Sur le *palheiro*, qui en est une variété, M. José Leite de Vasconcellos donne, dans la *Revista lusitana* des notes de ses étudiants (1918, p. 137, 151, 157), à propos de la *Casa portuguesa*.

Pour ce qui est des Provinces Basques, M. Frankowski, sur la foi des correspondants auxquels il s'était adressé, avait cru comme moi que l'*hórreo* n'y existait pas. Il en a découvert à Marquina-Echevarria et à Barinaga (Biscaye), qui sont fort analogues aux asturiens. Selon une indication qu'il n'a pu vérifier, il y en aurait même un en Navarre, à Abarrea Baja, dans la vallée d'Aezcoa. C'est donc à tort que j'ai eu scrupule à voir un *hórreo* du type asturien dans celui où se déroula la scène brutale relatée dans les Généalogies des Rois de Navarre *(Bull. hisp.*, 1911, p. 437) :

Asnarius Galindi accepit uxorem domnam Onnecam, filiam Garsiez Enneconis, filii Enneconis Ariste. Et genuit filios Centollen Asnarez, et Galindum Asnarez, et domnam Matronam, que fuit uxor de Garsia Malo, filio de

Galindo Blasquez, et domnam Faquillo. Et quia illuserunt eum in die sancti Iohannis Baptiste *in horreo*, in villa que dicitur Belosca, occidit Centollem Aznarez, fratrem uxoris sue, et dimisit uxorem, et accepit aliam domnam(...), filiam de Enneco Arista et pepigit fedus cum eo, et cum Mauris, et eorum auxilio eiecit socerum de comi(ta)tu. Perrexit igitur, Aznarius Galindi ad Frantiam, et procidens ad pedes Caroli Magni, conquestus est ei de facto generi. Qui dedit ei populationem Cerritaniam et Oriello, ubi et tumulatus iacet.

Voilà qui donne à l'*hórreo* une histoire, pour laquelle les documents espagnols manquent un peu, puisque, à part les latins qui ont parlé de l'*horreum*, M. Frankowski ne nous cite guère que Jovellanos et Iturriza.

Je suis un peu étonné, à ce sujet, que M. Frankowski fasse état, il est vrai à travers deux autres références, d'un passage de Florian de Ocampo, pour étayer sa théorie, que « los hórreos asturianos pueden considerarse como un resto de las construcciones populares de madera hoy reemplazadas por las casas de piedra y ladrillo » (p. 15). Ocampo est un historien de haute fantaisie, je crois l'avoir démontré. Mais je n'en suis pas moins troublé moi-même par l'affirmation qu'il glisse dans son livre IV, c° III, fol. CXXXVIII de l'éd. de 1543 :

Las casas tenian en España de madera, segun que tanbien oy dia las vsan en todas aquellas montañas, y en Inglaterra las texian con brinbes [1] y vergas atadas en estacas largas y gruessas que hincauan sobre la tierra.

Peut-être Ocampo, qui connaissait à merveille les textes anciens authentiques, n'invente-t-il pas ici. Mais j'aimerais bien connaître alors sa source. Autrement son autorité est négative, plus que négative. Il exploite dans ce chapitre un passage de la *Vita Agricolae* (ch. XI) : « Silurum colorati vultus, et torti plerumque crines, et posita contra Hispania, Iberos veteres traiecisse easque sedes occupasse fidem faciunt », pure conjecture du reste [2]. Mais Tacite ne parle pas des habitations, que je sache.

G. CIROT.

Miguel de Toro-Gisbert, *Ortología castellana de nombres propios*, Paris, P. Ollendorff, s. d. (1914); 493 p., in-8°; *Americanismos*, *ibid.*, s. d., 287 p. in-8°; *Los nuevos derroteros del idioma*, Paris, Roger et Chernoviz, 1918, 376 p.,

1. Métathèse intéressante de *vimbre*, devenu d'autre part *mimbre*.

2. Ocampo exploite de même une assertion d'Annius de Viterbe pour prouver que l'Irlande avait été colonisée par les Ibères au temps du roi Brigo ; il s'appuie également sur une tradition d'après laquelle un Espagnol nommé Iberno ou Hierno, aurait été jeté dans cette île à une époque très reculée. En tout cas, dès le IXe siècle, nous dit d'Arbois de Jubainville, la légende irlandaise fait venir d'Espagne les fils de Mile, ancêtres des Irlandais (*Cours de littérature celtique*, t. XII, p. 222).

in-8°; *La deuxième année d'espagnol*, Paris, A. Colin, 1920, 445 pages.

Les *Apuntaciones lexicográficas* du même auteur, signalées ici en 1911 (p. 502), contenaient, dans deux de leurs parties *(Del griego al castellano* et *Disquisiciones)*, le germe des trois volumes de l'*Ortología castellana de nombres propios*, d' *Americanismos* et de *Nuevos derroteros del idioma*, tous trois d'une incontestable utilité.

Le premier est destiné à fixer les hésitations dans l'orthographe et l'accentuation des noms propres. On lui a reproché un défaut de méthode (*Rev. Filología esp.*, 1915, p. 387); il faut pourtant reconnaître que l'auteur, s'il a pu se tromper faute de considérer certains éléments d'appréciation, a adopté la seule règle raisonnable, la bonne et sûre règle de Vaugelas, l'usage; et c'est l'usage classique qu'il a voulu fixer, en demandant aux poètes leur accentuation, puisqu'ils la donnent sans même la marquer. — Car si l'on a à choisir entre l'accentuation latine suivie par quelques-uns pour *Climĕne*, *Prosérpĭna*, *Érĕbo*, par exemple, et l'accentuation grave, plus généralement adoptée, il faut évidemment se résigner à adopter cette dernière. L'étymologie ne peut donc nous tirer d'affaire qu'à égalité d'autorités, par exemple pour *Océano (Oceănus)*, et c'est une grave affaire que de décider : c'est pourquoi on s'en remet généralement aux Académies. Il s'agit donc d'abord de ne pas se tromper sur l'étymologie, et ensuite de recueillir le plus d'exemples possibles dans des ouvrages de valeur; mais là, c'est l'infini, et il faut amasser sans cesse. Peut-être M. de Toro-Gisbert, qui a consulté l'*Isabela* de Lupercio Leonardo de Argensola, aurait-il bien fait de dépouiller aussi ses *Rimas*, car on y voit souvent revenir des noms mythologiques. Il y aurait trouvé un bon exemple de *Peleo* grave et d'*Hipólita*, qu'il a omis (je reproduis l'édition de 1634):

> Que, por huyr de *Hypolita, Pelèo*
> Casi provó la muerte :
> Trayendo por disculpa à su desseo. (p. 142).

Bien que l'accent ne soit pas marqué sur *Hipolita*, le rythme demande évidemment la diérèse *hüyr* et l'accentuation *Hipòlita*. Peut-être cette dernière ne lui a-t-elle pas paru prêter à hésitation de la part des Espagnols. Il faut aussi penser aux étrangers. De même

> Este que de *Pilato* se hizo amigo (p. 92).

Il est bon d'être sûr que *Pilato* est grave, alors que *Pílades* est *esdrújulo*, ainsi que *Píndaro*.

Toute inquiétude disparaît pour *Herodes*, qu'un Français pourrait bien avoir la fantaisie de frapper d'un accent sur la première :

> *Este* de dos Herodes heredero...
> Y del tercer Herodes condenada. (p 92).

On est plus tranquille aussi pour *Iliturgi* quand on lit (p. 88):

> Tu famosa *Iliturgi* (cuya gloria
> destas varias mudanzas ofendida,
> con dudas anduviste en la memoria)...

Le beau sonnet « llevò tras si los pàmpanos Otubre » aurait donné une preuve de plus qu'il faut *Ibéro*.

> No sufre *Ibèro* margenes, ni puente. (p. 72).

Bref, de nombreuses confirmations seraient fournies par ce poète :

> Y tratar de *Boòtes* i Calisto... (p. 39).
> por guardar à *Cartàgo* la fè dada... (p. 88).
> hechura de *Caligula* arrogante... (p. 92).

*Caligula* évidemment.

> Viviendo en *Flegetonte*, i en Coccito... (p. 86).

Mais voici des cas où son autorité aurait pu trancher ou tout au moins apporter une preuve plus nette:

> Mira puès si con esta compañia
> de mesòn en mesòn querràn seguirme
> las señoras Urània, i *Polimnía*. (p. 42).

Non seulement l'accent circonflexe mais la rime avec *compañia* appuient bien la prononciation *Polimnía*, malgré le latin *Polymnўa*.

> En la Scythia beber el *Tanais* frio. (p. 85).

Il faut bien lire *Tánâis*, ce qui ne ressort pas assez clairement des exemples donnés par M. de Toro Gisbert.

Enfin, pour en finir avec l'antiquité, voici une cinquième forme pour rendre le nom latin *Tīsĭpho*

> Arroja la Corona
> del Dictamo, que tanto abunda en Creta,
> injusta *Tesifona*... (p. 123).

Les noms modernes ne sont pas sans nous gêner souvent. M. de Toro Gisbert veut avec raison qu'on dise *Sanazáro* (Lope de Vega, *Laurel de Apolo B. A. E.*, p. 199, fait rimer ce nom avec *claro*), *Feijoó* (bien qu'on trouve souvent *Feijóo*[1] aujourd'hui, le nom est écrit *Feijoó*

1. La comtesse de Pardo Bazán accentue *Feijóo* (*Memorias de un solterón*, p. 35); on sait qu'elle a consacré une étude à cet auteur. Azorín également *Feijóo* (*Valores literarios*, p. 117). Zerolo, prudent, ne met pas d'accent du tout.

en effet dans les approbations du *Theatro universal*, au moins dans la 3ᵉ édition, 1742, du t. V que j'ai sous la main).

On voit à quel besoin répond cette consciencieuse enquête. L'auteur de l'édition espagnole du *Larousse* se devait à lui-même de l'entreprendre, et il nous doit maintenant une continuation et un enrichissement, sans oublier les noms géographiques espagnols qui peuvent prêter à l'incertitude.

*Americanismo* est le développement d'un chapitre de seize pages *(El castellano en América)*, des *Apuntaciones*.

Dans le premier chapitre, *El idioma nacional de los Argentinos*, nous trouvons une spirituelle critique de la thèse d'après laquelle une langue nouvelle serait en voie de formation dans la grande République sud-américaine. Si le parler vulgaire y paraît assez distant du castillan classique, M. de Toro Gisbert n'a pas de peine à montrer, en reproduisant des dialogues de Palacio Valdés, de Pereda, de Gabriel y Galán et d'autres, que le peuple parle un jargon tout aussi peu *castizo* en Espagne même.

Ces premières considérations sont appuyées, dans le chapitre suivant, par de judicieuses considérations sur *La lucha de las lenguas y el separatismo lingüístico*. Sans doute les parlers américains ont des mots à eux (M. de Toro y Gisbert en relève un certain nombre dans le chapitre *Acepciones nuevas*), et ces mots ou leurs acceptions diffèrent souvent selon les pays, mais par contre, combien d'autres, qui sont donnés dans les dictionnaires comme autant *d'americanismos* se retrouvent dans les dialectes ou les parlers de la péninsule, dans l'andalou, par exemple! Et c'est à cette constatation qu'est consacré un autre chapitre, *Andalucismos y otros provincialismos*. Quoique moins directement, les autres chapitres de ce livre plein d'intérêt et d'actualité, tendent à mettre au point la question des rapports linguistiques entre l'Espagne et ses anciennes colonies. Point de thèse outrancière, ni de formules à effet, mais la conclusion est bien que l'on a beaucoup exagéré les différences actuelles et surtout les différenciations futures.

C'est en somme la même question qui préoccupe l'auteur dans *Los Nuevos derroteros de l'idioma*, composé de trois parties : *El vocabulario moderno, La Gramática y la nueva escuela literaria, El porvenir de la lexicografía*.

La première est constituée par une sorte de dépouillement des œuvres de quinze auteurs différents, sans compter ceux de la « jeune littérature américaine » et ceux *del montón*, au point de vue du vocabulaire. Travail précieux, et doublement : chaque auteur étant l'objet d'un chapitre distinct, on constate mieux ses tendances, sa richesse et aussi ses abus ; et l'index qui est à la fin de tout l'ouvrage permet au lecteur de voir, s'il le désire, quels sont les auteurs qui ont

apporté ou patronné ou affectionné tel ou tel mot. Des chiffres entre parenthèses indiquent la page du volume, ce qui simplifie et allège singulièrement l'appareil des références. En général, quelques œuvres de chaque auteur seulement ont été examinées; et si Blasco Ibáñez, la comtesse Pardo Bazán, Pío Baroja, Azorín, Unamuno, Rubén Darío, Enrique Rodó figurent en bonne place, on regrette l'absence de Palacio Valdés, de Pérez Galdós, et de Pereda; mais c'est un commencement : de pareils travaux ne se font pas si vite! L'auteur a surtout voulu donner une idée de ce que l'Académie pourrait et devrait tirer de la littérature contemporaine pour faire de son dictionnaire un lexique vraiment au courant. Il a voulu aussi démontrer : 1° que l'espagnol ne s'enrichit pas seulement en Amérique et que pareille ingestion de vocables nouveaux se produit parallèlement dans la langue littéraire de l'ancienne métropole; 2° que beaucoup de vocables qui passaient pour des américanismes sortent à présent du fonds provincial, andalou ou asturien surtout, pour prendre rang dans la langue écrite des auteurs péninsulaires. Juan Valera aurait-il, en définitive, raison contre R. J. Cuervo? N'entamons pas la discussion! Mais quelle que soit la thèse que pourront renforcer ces constatations, il y a pour tous, et surtout pour les étrangers, un intérêt énorme à distinguer ainsi l'apport de mots ou d'acceptions non classiques; et, à ce seul titre, le présent livre a sa place dans notre enseignement.

La deuxième partie du même volume est formée de onze chapitres de grammaire, dont l'un, intitulé *Moderno disparatorio*, est un relevé amusant d'erreurs, de fautes généralement aggravées par la prétention, un sottisier où l'auteur a eu la charité de ne pas mettre de noms propres. C'est là que l'on pourrait allonger et rallonger à l'infini...

La troisième partie, enfin, est une esquisse d'histoire du dictionnaire espagnol, depuis celui d'Antonio de Lebrixa (1506), jusqu'à la 14e édition de celui de l'Académie, avec l'indication des additions apportées successivement dans la série alphabétique *Balaje-Balín* par Cobarruvias, César Oudin, Sobrino, le *Diccionario de autoridades*, etc. Il y a là une curieuse comparaison des lexiques, et l'amorce d'un travail qui serait vraiment curieux. Pleins d'intérêt pratique sont également les chapitres qui suivent : *El lenguaje botánico, La Historia natural y los Diccionarios, El vocabulario anatómico, El lenguaje de la moda.* Mais je recommande particulièrement le chapitre intitulé *Reimpresiones,* où l'on fait ressortir avec raison le caractère arbitraire et trompeur des réimpressions; peut-être y aurait-il à discuter la question de l'orthographe et de la ponctuation à adopter : la règle dépend forcément du public auquel on s'adresse; mais pour ce qui est de la fidélité aux originaux, tout à fait d'accord. — Pour finir, M. de Toro Gisbert étudie les dictionnaires de Garzón et de Segovia,

avec la préoccupation de démontrer que l'espagnol américain n'est pas aussi différent qu'on l'a dit de l'espagnol péninsulaire actuel, du vrai, de celui qu'on parle, et non de celui du Dictionnaire de l'Académie.

Il est certain qu'à ce point de vue le divorce n'est pas si près d'être prononcé. Beaucoup de mots ou d'acceptions paraissent purement américains, qui ont été employés et même le sont encore en Espagne. Voyez le *Libro raro* de Gonzalo Picón-Febres (Curazao, Bethencourt, 2e éd., 1912), qui est un lexique des vénézuélismes, p. 83 :

¡Coche! — Voz que generalmente se usa en las haciendas de varias regiones del País para espantar los puercos ó cochinos.

Je crois bien! *Coche*, en espagnol *classique*, signifiait encore la même chose que *cochino :* à preuve la plaisanterie que Lope de Vega, jouant sur le double sens du mot, a mise sous le nom de Maestro Burguillos (*B.A.E.*, t. XXVIII, p. 345).

A la Virgen de Atocha
En procesión sin *coches*, que no había,
La corte, en *coches* cocha,
Más agua daba al campo que pedía...

D'où la plaisanterie de Lope de Vega dans *El mejor Alcalde el Rey* sur *cochero*, pris dans le double sens de cocher et de gardien de cochons.

Et ce mot *coche*, qui existait en français dès le XIIIe siècle (cf. Littré), faisait partie aussi du vieux vocabulaire espagnol (cf. Cuervo, *Apuntaciones crít.*, 5e éd., § 967).

R. J. Cuervo l'a assez montré dans ses *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano,* et M. de Toro-Gisbert, nous l'avons vu, nous documente encore à ce sujet, c'est bien souvent que les textes anciens ou même les textes classiques apportent la justification de mots considérés un peu hâtivement comme particuliers à l'Amérique.

Le mot *emprestar*, dans le *Pequeño Larousse ilustrado* de M. Miguel de Toro y Gisbert est qualifié d'*americanismo* et de « disparate por *prestar*. Or Antonio de Guevara l'emploie dans son *Menosprecio de corte* (p. 103 et 135 de l'édition de la *Lectura*) avec le sens de *prestar*. Peut-être l'auteur, qui était évêque de Mondoñedo depuis plus d'un an quand parut cet ouvrage (1539), a-t-il pris le mot dans le langage du pays : toujours est-il que J. de Santiago y Gómez le cite dans sa *Filología de la lengua gallega* (1918), p. 129. Cuervo le signale du reste, avec le sens contraire, dans Larra et Fernán Caballero; et il reconnaît que, dans le sens de « prêter », le mot n'a pas disparu de la langue vulgaire *(Apuntaciones,* § 592). L'américanisme n'est donc qu'un vieux mot bien espagnol. Zerolo, à vrai dire, le marque comme ancien.

Mais les écrivains contemporains se chargent encore mieux d'établir la solidarité des idiomes sud-américains avec l'idiome métropolitain. Dans quelle mesure et dans quels cas est-ce un retour, tout simplement à la métropole? c'est ce qu'il n'est pas toujours aisé de démêler.

Le *Larousse* donne, comme acception particulière au Chili, *canon* au sens de *alquiler*, ce que confirme Anibal Echeverria i Reyes dans *Voces usadas en Chile* (Santiago, 1900), p. 141 : « Cánon. — b[arbarismo]. — m[asculino]. precio del arrendamiento. » Or Palacio Valdés l'emploie ainsi *(El cuarto poder*, p. 60) :

Sus títulos indiscutibles al dominio pleno de los Praducos... y al directo que poseía sobre el de las Meanas, con un *canon* anual de ciento quince ducados...

Est-ce les *indianos* qui ont rapporté ce mot d'Amérique? Mais Zerolo le catalogue comme terme de droit: « for[ense]. lo que se paga en reconocimiento del dominio directo de algún terreno ».

Si le *Larousse* donne, comme d'autres lexiques, *hipido*, pas plus que Zerolo il ne signale *jipido*, auquel M. Gonzalo Picón-Febres, dans son *Libro raro*, p. 212, attribue un sens un peu différent dans le parler vénézuélien :

*Jipido.* — Debe de ser la corrupción de *hipido,* pero no tiene la misma significación que este. *Jipido* es fuerte exhalación de aire que se lanza del pecho por la boca, doblando el labio inferior sobre los dientes respectivos. Produce uno así como silbido bajo y sordo, y es frecuente en los hombres de los campos para aliviar la fatiga en sus más rudas labores, ó en los caminantes que se paran un momento a descansar.

Et c'est bien cette plaisante définition qui convient au *jipido* que, dans le même roman (p. 262), laisse échapper Pablito au moment, nullement plaisant, où son rival, le coiffeur, occupé à le raser, lu expose avec quelle facilité il pourrait « con sólo empujar la navaja » terminer toute cette histoire.

Dans le même roman encore, un mot qui, d'après MM. Echeverria (p. 210) et Picón Febres (p. 214), a au Chili et au Venezuela le sens de « muerte », du reste enregistré aussi, mais comme familier, dans le *Larousse*: c'est *pelona.* Zerolo dit: « Amer[icanismo] C[olombia]. Ramera. » C'est dans un troisième sens que Valdés l'a employé *(El cuarto poder*, (p. 465):

Acabas de pasar una *pelona*... pero ya vendrán tiempos mejores. Tras de lo malo siempre viene lo bueno...

Le contexte indique assez qu'il faut comprendre « une épreuve terrible ». Voilà donc une expression quelque peu argotique qui comporte, suivant les pays, trois traductions bien différentes !

Le *Larousse* signale comme américanisme *engestado,* qui est omis dans Zerolo. La comtesse Pardo Bazán l'emploie dans *Memorias de un solterón* (p. 9) :

... un retrato al óleo, muy duro y mal *engestado*, de la duquesa...

M. de Toro-Gisbert a relevé dans *La Catedral* de Blasco Ibáñez (p. 10 de *Nuevos derroteros*), et inséré dans le *Larousse* le substantif *carraspeo*, qu'ignorent Cuesta et Zerolo, mais non *carraspear* (en parlant du chat qui ronronne), employé dans le même roman, p. 22. M. Picón-Febres signale (p. 76) le mot avec le sens de « aclarar la garganta, por ejemplo, después de tomarse un trago de aguardiente », et cite un passage de l'Espagnol Salvador Rueda, dans *Gusanos de luz :* « Luego (Roque) carraspeó con la garganta no sé qué ecos de moribundo. » Ce ne serait donc pas un américanisme, non plus que *feróstica*, que le *Larousse* marque comme tel, avec le sens de *muy feo*, où l'emploie la comtesse de Pardo Bazán dans le même roman (p. 61). Du reste, Cuesta donne le mot comme équivalent de *feo*.

Dans *Memorias de un solterón*, encore, la comtesse Pardo Bazán applique l'épithète de *pericón* à une jeune fille évaporée qui ne se soucie pas du qu'en dira-t-on (p. 124). Je vois bien le mot rendu dans le *Larousse*, d'accord avec Zerolo par « el que suple por todos en cualquier cosa » ; ce n'est évidemment pas le cas. *Perico* y est donné comme signifiant au Mexique « hablador, charlatán ». Nous sommes plus près du sens avec M. Picón-Febres, qui déclare que *perico* « en sentido familiar, equivale a chiquillo que habla mucho. Es sinónimo de picoreto ó picotero » ; et que *picoreto* s'applique au « niño media-lengua demasiado hablador o chocarrero, pero con mucha gracia. *Picoreto*... debe de ser corrupción de *picotero* ». Nous y sommes, il semble, cette fois.

*Tronado* ne figure pas dans Zerolo, M. Picón-Febres l'enregistre (p. 316), sans doute parce qu'il y voit un vénézuélisme. « *Tronado*. Equivale, tanto como arrancado, a muy pobre ó paupérimo. » Or, le dictionnaire de Cuesta donne le mot comme familier au sens de « ruiné, sans le sou ». Cf. Pardo Bazán, *Memorias de un solterón*, p. 19 :

Raro es también que a la hora del chocolate no aparezca algún conocido a traerme la chismografía de la ciudad : quién se casa, quién se muere, quién está *tronado*, a quién destinaron a Filipinas...

Le même M. Picón-Febres, au mot *bandearse*, déclare (p. 46), que :

En Venezuela es manejarse. « Compadre, tenga usted la bondad de no meterse de ninguna manera en este asunto, que yo sabré de qué suerte me *bandeo*.

Or, c'est bien précisément le sens, et le seul, que donne le dictionnaire de l'Académie de 1822 ;

*Bandearse*, v. r. Saberse gobernar ó ingeniar para mantenerse. *Callidè sibi consulere. rebus suis prospicere. commodis suis providere.*

Zerolo est conforme. J'y reviendrai.

Indépendamment de cette question du dualisme naissant, apparent ou réel, entre l'espagnol d'Europe et celui d'Amérique, il est certain que les dépouillements dont M. Toro-Gisbert nous apporte les résultats dans ses différentes publications, parmi bien des scories entraînées par l'imitation inconsidérée de l'étranger, par un exotisme souvent puéril, ont ramené au jour bien des termes qui vivaient sans doute depuis longtemps dans le langage populaire. Il y a naturellement encore beaucoup à faire pour mettre le lexique au point, cela sans parler des oublis toujours possibles et bien excusables (par exemple *hontanar*, qu'emploie Azorín dans ses *Lecturas españolas*, p. 23, qui est dans le Dictionnaire de l'Académie de 1822, dans Cuesta, dans Zerolo, et manque dans le *Larousse*, qui ne cite que *fontanar*).

Le dépouillement d'un seul roman de Valdés enrichirait sérieusement les lexiques castillans. M. de Toro-Gisbert lui-même y trouvera de quoi augmenter considérablement son *Pequeño Larousse ilustrado* (ce n'est pas moi qui le lui apprendrai).

On n'y trouve pas *torga*[1] *torgar*, ce mot sinistre qui désigne le supplice infamant dont l'Achille de l'*Aldea perdida*, Nolo de la Braña, venge si terriblement son Patrocle, Jacinto de Fresnedo, qui en a souffert l'horreur et la honte.

Mais voici, dans *El cuarto poder*, d'autres mots qui m'ont paru à cet égard assez intéressants.

Je n'ai pas trouvé dans le *Larousse* espagnol *rasante*, substantif, que Cuesta rend par « surface, superficie, ligne d'une rue », et Zerolo à peu près de même.

Cuando en alguna calle había una ó más casas de cualquier socio del saloncillo y ninguna de sus amigos, hacía que el arquitecto municipal variase *la rasante*, dejándola más baja. (*El cuarto poder*, p. 318.)

Pas davantage *pegueta* (p. 319) et *gacha* (p. 397), qui désignent un gibier de plume; ni *zurdada* (p. 330), mis en italiques par Valdés, et signifiant, d'après le contexte, une maladresse, une grossièreté; *cruceta* (p. 332), qui doit être le nom de quelque confiserie; *cursilería* (p. 371), que M. Toro y Gisbert relève du reste parmi les néologismes

1. Le mot est d'ailleurs dans le *Diccionario* de Cuesta, mais pas avec le sens spécial qu'a mis en valeur Palacio Valdés; il est aussi dans celui de M. Toro y Gómez, mais avec renvoi à *horca*. Zerolo : « Especie de prisión de madera, que se pone en el pescuezo a los cerdos y otros animales ».

*del montón* dans *Los nuevos derroteros del idioma* (p. 117) ; *chacha* (p. 391), « nom que les enfants ont coutume de donner à leurs bonnes ou à leurs nourrices », dit Cuesta ; (hacer) *cochinetas* (p. 399), expression enfantine qui vaut bien une mention. Aucun de ces sens n'est dans Zerolo.

N'y a-t-il pas lieu d'enregistrer l'acception du mot *abocar* dans ces deux phrases de Valdés :

Hasta entonces no conocía de tal pasión más que el aspecto material y grosero, las relaciones fugaces y tristes de las mujeres que le *abocaban* por la noche en las calles de Londres y París (*El cuarto poder*, p. 39) ?
Los que tenían de él agravios, le murmuraban y evitaban su encuentro... Los que no, se reían de sus exageraciones y le *abocaban* con gusto, sin profesarle gran afecto tampoco (*ibid.*, p. 65).

Le sens est « aborder », et Cuervo ne le signale point dans son *Dicc. de constr. y régimen;* il n'en donne l'emploi qu'au réciproque et au réfléchi, ou à l'actif dans le sens d'approcher une chose d'une autre.

Qu'est-ce que les *cuadros disolventes* dont parle le même auteur dans le même roman (p. 76), à propos d'un prestidigitateur ?

Ne faudrait-il pas, dans les dictionnaires, rendre l'expression *barba de cazo* (p. 157) ? Et combien d'autres mots à relever !

Y las más de las noches viene borracho perdido a casa, y le da cada *sopimpa* que la deja por muerta... (p. 114). — Si pudiéramos darle una *sopimpa*, sin escándalo, se entiende... (p. 211). ¿ — Quieres callarte... *zapalastrona?* (p. 131). — Oiga usted, señor *majaderano*.... (p. 293). — Hay que advertir que en Sarrió se llamaba a los habitantes de Nieva *mazaricos*[1] a causa quizá del gran número de pájaros de este nombre que allí suele haber (p. 163).

On voit que le vocabulaire des injures dans ce seul roman de Palacio Valdés ne manque pas de nouveauté, puisque les lexiques paraissent l'ignorer.

Que veut dire exactement *calimoso*[2] en parlant du *semblante* de la mer (p. 174) ? Que sont ces *tazas de hortelana* qu'absorbe Dª Paula (p. 183) ?

Valdés ne craint pas de consacrer un barbarisme comme *palosanto* (*El cuarto poder*, p. 135) pour *palisandro*.

Les dictionnaires donnent seulement *desvaído :* « Dícese del color apagado » (Larousse). Valdés emploie l'infinitif réfléchi :

Los contornos de los árboles y las montañas *se desvaían* con suavidad exquisita (p. 397).

1. C'est par ailleurs le nom d'une localité de la Galice.
2. Faut-il lire *calinoso ?*

Les dictionnaires font généralement l'économie des diminutifs, mais quand ceux-ci ne sont pas prévus dans les grammaires, il y aurait peut-être lieu de les signaler ; tel *monina* (p. 399).

Voilà pour un seul roman de Valdés. L'épreuve n'offre pas moins d'intérêt si on la tente avec un roman de la comtesse Pardo de Bazán, dont la langue doit beaucoup de son expressive saveur à la richesse et à la variété du vocabulaire. Cette épreuve, M. de Toro-Gisbert l'a du reste tentée avec bonheur. (*Nuevos derroteros*, p. 27), avec *Insolación*. Je l'ai commencée, à son exemple, avec *La piedra angular* et les *Memorias de un solterón*, et je ne doute pas que l'œil d'un lexicographe n'arrive à y faire bien d'autres découvertes :

... Hasta media docena de ranchos seguidos, compuestos sólo de una planta baja y un desván gatero, ó *fayado* [1], como en Marineda suele decirse. (*La piedra angular*, p. 80).

... A veces paso por la calle Mayor, y están allí muy tiesos y muy *fonchos* los señores de la Audiencia, el Fiscal, el mismo señor Presidente... (p. 205).

... las criadas le *señoriteaban* a todo trapo... (p. 103).

... las ruines tarimas, — donde sólo convidaba al sueño flaco gergón mal surtido de *poma* (*) o paja de maiz seca... (p. 265).

... la bahía amplia, majestuosa... poblada de gentiles *minuetas*, de chalanas, de pesados lanchones... (p. 265).

... hacía falta un *pandote* (*), y nadie lo quería ser; todos aspiraban al lucido puesto de asaltantes (p. 37).

... Dichoso V. para quien los objetos sensibles toman forma de ecuación ó de *algoritmio* [2]... (p. 189).

... A ver si *te moneas* [3] conmigo... (p. 60).

... dió vuelta a la *villa* [4] del gas, y tomando otra vez su reverbero...

Dans les *Memorias de un solterón :*

... termino las operaciones de aseo, me pongo a gusto, en *batín*, y salgo al comedor... (p. 18).

... propenderá quien lea estos confesiones a suponer que... soy de corcho ó de *pasta flora*... p. 25).

— En cambio posee V, unos hijas superiores. — Favor que V. las dispensa — respondió él *babándose*, con el rostro dilatado y tal expresión de dicha... (p. 47).

La sociedad se ha puesto terrible, y vds. recelosísimos, lo que se dice *escamones* [5]... (p. 94).

Su pelo vive en perpetua insurrección : es el *mambís* más rebelde que conosco... (p. 76.)

Mujer, abróchate bien ese cuerpo, que pareces el *trasno*... (p. 138).

De mis reflexiones resulta que debe uno arreglarse por higiene, por

1. Zerolo le donne, mais non le *Larousse*.

(*) En italiques dans le texte.

2. Le *Larousse* donne seulement *algoritmo* et *algorítmico*. Zerolo ajoute *algoritmia*.

3. Le *Larousse* donne seulement *monear* comme neutre, de même que Zerolo

4 *Billa*, bien entendu; mais l'acception est assez particulière pour être notée.

5. Dans Zerolo, pas dans le *Larousse*.

decoro, por respeto a nuestros semejantes; por coquetería, *niquis*... (p. 139).

... el hijo espúreo, el *guripa* del arroyo... (p. 169).

*Sopicaldo* (p. 186) est évidemment du bouillon, mais qu'est-ce que cette « sabrosa *cachucha* » (en italiques dans le volume) dont se délecte le héros du roman (p. 21)?

Est-ce par « bloc » qu'il faut traduire *peñita* dans ce passage :

.. como las señoritas que concurren a la tertulia... forman su *peñita* y demuestran intenciones criminales, conatos de llevarme insensiblemente, si yo me dejo, camino del ara santa... me desvío de ellas... (p. 77)?

Y a-t-il quelque lien entre *pitojear* ou *pijotear*, que Cuervo (*Apuntaciones crit.*, § 792) rapproche l'un de l'autre et *pitoche* dans l'expression « no le importoba un *pitoche* » (p. 103)?.

Pour *fachoso,* le *Larousse*, donne le sens de « porte agraciado » (de même Zerolo), et, au Mexique, celui de « fachendoso, jactancioso, vanidoso ». Ce n'est certainement pas dans ce sens, mais dans celui que le même dictionnaire a donné à *fachudo* (omis dans Zerolo), « ridículamente vestido », que le mot est employé p. 110 :

Sí, sí, ya sé que estoy muy derrotada y muy *fachosa* — contestó ella convirtiendo los ojos a su *toilette* [1].

Je crois m'être aperçu, du reste, que l'on confond parfois, en Espagne, *fachenda* avec *facha*.

Les dictionnaires prévoient bien l'expression *dejar a uno con tantas narices, con un palmo de narices*; le *Larousse* traduit par « dejar burlado ». Mais l'expression *dar un palmo de narices* n'est-elle pas l'équivalent de « faire un pied de nez »?

Y *me dió un palmo de narices*, poniendo en fila las manos delante de su remangada naricilla... (p. 134).

Le geste en tout cas ne peut être mieux décrit.

*Pitido* (p. 22), coup de sifflet de la locomotive.

« Caballeros de *trusa y garzota* » (p. 24).

*Piececín* (p. 37), aimable diminutif de « pie ».

*Atraquina* (p. 120) = « atracón ».

*Pescantinas* (p. 122) (?).

Le Dictionnaire de Cuesta et le *Larousse* connaissent, comme le Dictionnaire de l'Académie, *bandearse*, mais non *bandearselas :*

Es extraordinario... cómo *se las bandea* esa muchacha. De un cuarto hace veinte... (p. 61).

Zerolo : « bandearselas uno como puede ».

Si salen con ella un domingo por la tarde, se van parando en todas las

1. En italiques dans l'imprimé.

tabernas del camino, dejándola, *si se tercia*, a la pobrecilla a la puerta,... (Palacio Valdés, *El cuarto poder*, p. 114).

..., declaro que mi honrado propósito era enterarle, *si se terciaba* la ocasión. cuando me pareciese llegado el momento... (Pardo Bazán, *Memorias de un solterón*, p, 54).

Ni le *Larousse*, ni Zerolo, ni Cuesta ne mentionnent cette expression.

Je me suis laissé entraîner, à l'exemple et à la suite de M. de Toro-Gisbert. Ces quelques coups de filet au hasard ne me le font pas regretter, car je me suis convaincu moi-même de ce qu'il y a à faire en lexicographie et des services que peuvent rendre ceux qui travaillent au Dictionnaire de la langue hispano-américaine — ne vaut-il pas mieux dire simplement *espagnole?* — L'auteur du *Larousse* nous doit et se doit à lui-même de continuer l'œuvre qu'il a entreprise. Les publications dont je viens de parler ou dont j'avais parlé précédemment, auxquelles il faut ajouter *Enmiendas al Diccionario de la Academia* (Ollendorf, 1909), montrent qu'il a vraiment les aptitudes et l'entraînement nécessaires.

Il n'y a pas actuellement de plus grand service à rendre à nos études que de nous faire un dictionnaire aussi complet que possible. Sans parler du vocabulaire de Pereda, qu'ont essayé de rendre compréhensible aux Espagnols eux-mêmes MM. de Mugica et Huidobro, combien d'autres auteurs nous présentent des mots provinciaux! Que signifient au juste *repijolero*, *estozolar*, *juada*, *besque*, *paniquesa*, *rebolisero*, *echar el jubo?* toutes expressions qui m'ont tenu en suspens à la lecture de *Tierra aragonesa*, de G. García Arista y Rivera (*Bibl. Aragonesa*, t. II, 1907)?

Plus modeste, non moins utile est la dernière publication de M. de Toro y Gisbert, *La deuxième année d'espagnol*, faisant suite à *La première année*, et basée comme elle « sur l'acquisition progressive et parallèle des mots et des règles ». Le système des tableaux y trouve sa part, un peu moins tout de même que dans les tableaux Delmas, et l'on ne craint pas de mettre le mot français à côté du mot espagnol. On a bien déchanté, dans notre enseignement secondaire! Où est le temps où on ne jurait que par la méthode dite directe? A-t-on assez terrorisé les professeurs et expérimenté sur les élèves? Enfin!

G. CIROT.

# CHRONIQUE

~~ Comme précédemment, des cours de vacances, sous la direction de M. E. Mérimée, auront lieu cette année à Burgos (4 août 15 septembre). Droits d'immatriculation, 50 pesetas. S'adresser à M. E. Mérimée, Institut français, Marqués de la Ensenada, 10, Madrid, ou à M. Guillermo Roca, secrétaire des cours, Instituto, Burgos.

~~ Des cours de vacances auront également lieu à Madrid, du 9 juillet au 20 août 1921, sous les auspices de la *Junta de ampliación de estudios*. S'adresser, pour les renseignements, à M. le Secrétaire des Cours pour étrangers, Centro de estudios históricos, Almagro, 26, Madrid.

~~ M. Melgar vient d'être fait chevalier de la Légion d'honneur. Ainsi sont reconnus les services qu'il a rendus à notre pays en éclairant son parti sur les véritables sentiments de D. Jaime, sentiments dénaturés ou dissimulés par des chefs et une presse dont la responsabilité eût été grande si la masse des braves gens qu'on voulait entraîner n'avait pas dès lors éprouvé quelque hésitation. Quant aux services qu'il a rendus par là-même à son pays en disant la vérité, et en empêchant peut-être une triste croisade de se produire, c'est d'abord à ses compatriotes et à son parti de le dire. Que l'Espagne ait eu son point de vue pendant la guerre, c'était son droit. Il eut été difficile que ce point de vue coïncidât tout à fait avec le nôtre. Elle n'en a pas moins eu vis-à-vis de nous une attitude irréprochable, bienveillante en somme, et, à un moment donné (décembre 1916-février 1917), véritablement et efficacement conforme à nos intérêts. M. Melgar a empêché la mauvaise volonté de gagner du terrain dans les milieux où il eut jadis tant d'influence; il a donc contribué à maintenir la politique du gouvernement espagnol dans une direction dont l'Espagne n'a qu'à se féliciter de ne pas avoir dévié. Qu'il soit permis, à quelqu'un qui a vu à l'œuvre et à la peine le grand honnête homme qu'est M. Melgar, de le féliciter de tout cœur.

G. CIROT.

— La promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur, qu'a motivée le centenaire de l'École des Chartes, contient deux noms qui nous touchent de près : celui de M. Alfred Morel-Fatio et celui de M. Auguste Brutails. Ces deux savants, qui appartiennent l'un et l'autre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ont reçu la rosette d'officier.

Ce n'est pas aux lecteurs de cette revue qu'on a besoin d'apprendre les mérites de M. Morel-Fatio, la nature et la valeur de ses travaux, son long passé de recherches. Cette belle vie de labeur, de conscience et de désintéressement est de celles qui ajoutent à la supériorité d'un pays.

Mais, parmi les titres de M. Morel-Fatio, il en est un qui doit être particulièrement signalé ici : je veux dire l'appui chaleureux, l'aide généreuse et fidèle que nos initiatives provinciales n'ont cessé de trouver auprès de ce maître parisien. Il s'est intéressé dès le début au *Bulletin hispanique*. Il a pris une large part à sa direction. Il l'a soutenu et guidé. Il lui a réservé le meilleur de son activité intellectuelle.

Aux services qu'il nous a prodigués dans le domaine littéraire correspondent ceux que M. Brutails nous a rendus sur le terrain de l'archéologie. La rare compétence de celui qui rédigea ce modèle du précis exact et alerte : *Pour comprendre les monuments de la France*, a été pour nous, elle aussi, une force éminente.

Puisque l'occasion se présente de nous réjouir en famille, rappelons une distinction qui, pour être plus ancienne, ne nous en est pas moins chère : la croix de la Légion d'honneur accordée à M. Pierre Imbart de La Tour, chez qui les talents de l'orateur valent ceux de l'historien. Cette récompense ne ressemble en rien à une attention prématurée. Le titulaire est, comme MM. Morel-Fatio et Brutails, un ami de la première heure. Le *Bulletin hispanique*, auquel il a maintes fois témoigné un dévouement efficace, se reprocherait de ne pas unir dans un même sentiment de gratitude ces trois hommes dont l'effort aura été si utile aux choses d'Espagne.

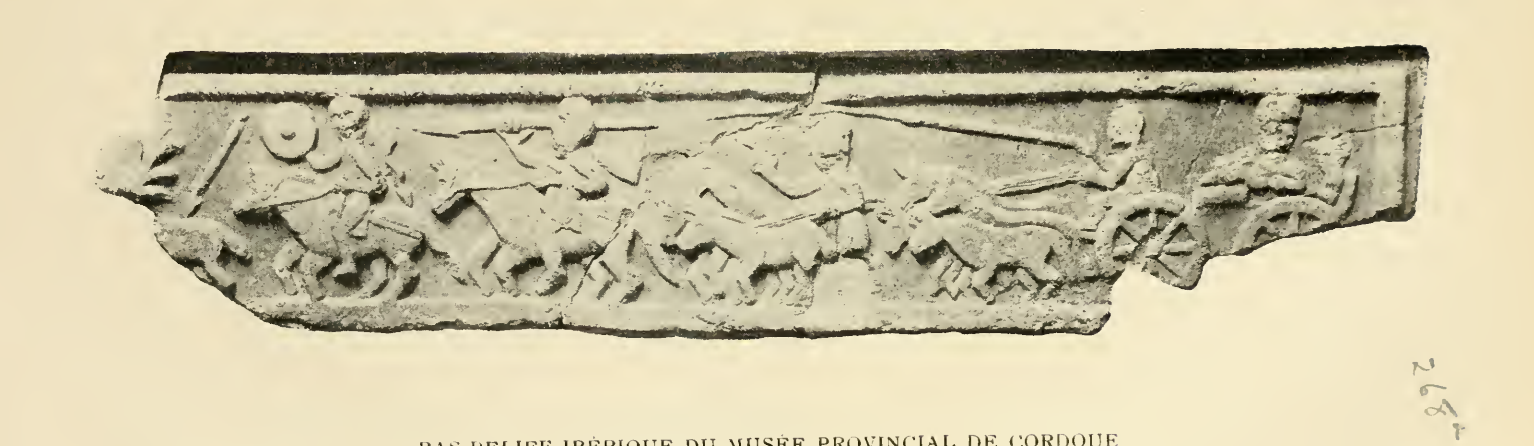
Georges RADET.

---

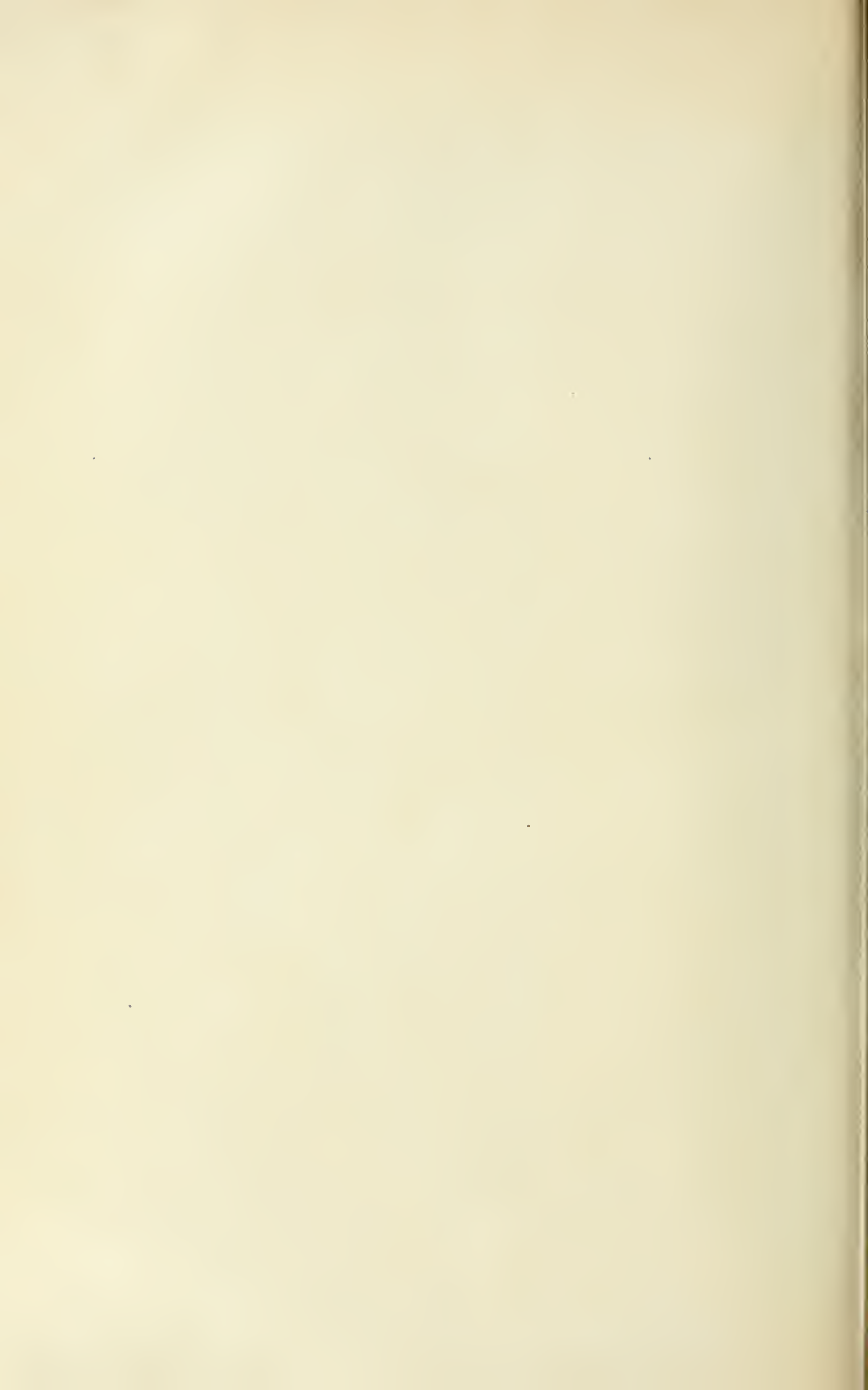
*26 mai 1921.*

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.



BAS-RELIEF IBÉRIQUE DU MUSÉE PROVINCIAL DE CORDOUE



Vol. XXIII. Octobre-Décembre 1921 N° 4

# FERNAN GONZALEZ DANS LA CHRONIQUE LÉONAISE

*(Suite[1].)*

Il convient de bien établir à présent l'affinité des interpolations qui, dans notre chronique, sont relatives à Doña Sancha, avec les Généalogies qui figurent dans les mêmes manuscrits A 189 et G 1 de l'Académie de l'Histoire et que j'ai reproduites à la suite. Nous remarquerons d'abord que les Généalogies énumèrent dans des termes presque identiques les trois mariages de cette princesse :

Domina Sanctia uxor fuit Ordonii imperatoris Legionensis. Postea habuit virum Albarum Harramelliz, comitem de Alaua. Ad ultimum fuit uxor Fernandi comitis.

Dans le texte de Silos, il n'est question que d'une seule femme d'Ordoño III : Urraca, fille du comte Ferdinand (§ 62 et 64 de Silos, 69 et 71 de la Chronique léon.). La rédaction de Sampiro (§ 25, reproduite par la Chronique léonaise, § 70), insiste sur la répudiation, simplement mentionnée d'une façon équivoque, et ajoute qu'Ordoño épousa une autre femme, Gelvira, dont il eut Bermudo (II) « celui qui fut podagre ». D'Alvar Harramelliz, pas un mot, pas plus dans Sampiro que dans Silos. Du mariage du comte avec Sancha, pas davantage.

Pourtant, que la femme de Fernán González se soit appelée Sancha, c'est ce que nous apprennent des documents où elle figure à côté de son mari (nous verrons lesquels).

Quant à Alvar Harramelliz, ce n'est pas un personnage imaginaire ; nous le voyons mentionné dans une charte de Valpuesta[2], en 929, comme comte de Lantaron, forteresse

1. Voir *Bull. hisp.*, 1921, p. 1 et 77.

2. Barrau-Dihigo, *Rev. hisp.*, 1900, p. 316 ; cf. p. 311 et 180. C'est évidemment ce document que l'auteur de l'article *Lantaron* dans le *Dicc. geogr. hist. de España* (secc. I, t. I, p. 410), avait en vue quand il signale un Herrera Melliz comme comte de Lantaron en 929.

sur les frontières d'Alava vis-à-vis de la Castille. M. Barrau-Dihigo a relevé à ce sujet dans la *Coleccion de privilegios, franquezas exenciones y fueros concedidos á varios pueblos... de la Corona de Castilla* de González, « un comte d'Alava du même nom..., mentionné dans une charte du 11 janvier 931 ».

L'ordre donné par les Généalogies pour les trois mariages de Doña Sancha ne peut donc tenir qu'à une première condition, c'est que l'*Ordonius imperator* qui fut son premier mari soit Ordoño II, et non Ordoño III. Or, que nous dit la Chronique léonaise (au § 63), suivant d'ailleurs Silos-Sampiro? Que le roi Ordoño Alfonso étant venu aider le roi García de Navarre, épousa sa fille, Sancha « qui lui convenait et lui plaisait ». C'était sa troisième femme, au compte de ce texte (sous la triple forme que nous en connaissons) : la première était, selon Silos, Gelvira, nom que Sampiro corrige en Doña Munnia et que la Chronique léonaise garde tout en ajoutant celui-ci ; la seconde était Agaronta, d'après les trois rédactions. Flórez, qui parle de ces trois reines, place le mariage de la troisième en 923, l'année de Nájera. Si Ordoño II mourut en 924, elle fut presque aussitôt veuve que mariée. Flórez (*Reynas cathólicas*, t. I, p. 88 et 99) constate qu'il n'est plus question d'elle après la mort du roi, à moins que ce ne soit d'elle que parle Luc de Tuy quand il dit que Ramiro II, après son expédition contre Madrid, revint se reposer à Léon, où il était avec la reine Sancha quand il apprit l'arrivée d'Aceyfa avec une grande armée maure. Notons tout de suite que Luc a compris de travers et interpolé d'une façon bizarre la phrase qu'il lisait dans Silos : il a pris pour le nom d'un chef le mot arabe latinisé qui veut dire armée, et il a compensé la suppression des mots « a Fernando Gundisalui » en ajoutant « sedente cum Sancia regina ».

| Silos (Florez, t. XVII, p. 295). | Luc (Schott, p. 83, l. 42). |
| --- | --- |
| Legione uero consedenti nuntius venit *a Fernando Gundisalui* ex azeipha grandi quae properabat ad Castellam. | Legione uero eo sedente *cum Sancia regina* nuncius venit quod Aceyfa cum grandi exercitu Maurerum properabat ad Castellam. |

Pareille bévue nous avertit qu'il faut nous méfier de son texte, au moins ici.

La Chronique léonaise se contente d'ajouter au texte de Silos l'*Era* DCCCC LXXI (année 933). Pourquoi Luc a-t-il introduit cette mention d'une reine Sancha, qui n'est pas la femme de Ramiro? Ne faut-il pas y voir une interpolation maladroite provenant d'une addition marginale mal comprise et qui pouvait se rapporter à tout autre chose qu'au roi de Léon? Qui sait s'il n'y avait pas là la mention du mariage de Fernán González avec la reine Sancha, veuve d'Ordoño II? Hypothèse tentante!

Quoi qu'il en soit, c'est peu avant cette date de 933 que Fernán González aurait épousé Doña Sancha, si nous nous en rapportons à M. Fernández de Béthencourt (*Hist. genealógica*, t. I, p. 448), qui dit « por los años 931 ».

En 941, Fernán González et sa femme, la comtesse Doña Sancha, font une donation au monastère de Cardeña[1], et ils mentionnent dans l'acte les noms de leurs enfants, qui sont au nombre de cinq : Gonzalvo Fernández, García Fernández, Sancho Fernández, Muño Fernández et doña Fronilde[2].

Mais en 929, déjà, le comte Fernán González, dotant l'abbaye de San Quirce, mentionne deux fois sa femme Sancha, « uxor mea Sancia[3] »; et en 919, l'acte de donation par lequel s'ouvre le *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos* publié par Dom Férotin, est libellé au nom de Fredenando Gundisalviz et uxor mea Sancia[4] ».

1. Muñoz y Romero, *Colección de fueros municipales*, t. I, p. 25, d'après Berganza, *Antigüedades de Esp.*, t, II, p. 381.

2. Doña Urraca ne figure pas, sans doute parce qu'elle était mariée depuis 940 avec Ordoño III (Salazar, *Hist. de la casa de Lara*, t. I, p. 50). Ni Nuño ni Doña Fronilde ne sont comptés au nombre des enfants du comte par Salazar, qui ajoute Doña Nuña (p. 50).

3. Doc. publié par Dom Férotin, p. 14, note, de son *Histoire de l'abbaye de Silos*.

4. Tome I (Paris, 1897), p. 1. Que d'ailleurs Fernán González, en 919, fût déjà comte de Castille, nous en aurions une confirmation dans un document de 917, publié par le P. Serrano dans le *Becerro Gótico de Cardeña*, p. 309-310. — Salazar (*Hist. de la casa de Lara*, t. I, p. 10) n'allègue pas de document antérieur à 937 où figure la comtesse Sancha, femme de Fernán González. Cf. Barrau-Dihigo (*Rev. hisp.*, 1900, p. 318), qui cite l'opinion de José Barbosa Canaes de Figueiredo Castello Blanco dans sa *Noticia chronologica dos Condes de Castilla*, admettant que Fernán González fut comte de Castille avant mai 932. De cette année-là le P. Serrano, dans son recueil, produit plusieurs actes, dont aucun, en effet, n'est antérieur au 1er mai (p. 213). On peut donc se demander si le « Fredenando comite in Castella » du document de 917 désigne bien Fernán González. Généralement le patronymique n'est pas omis; toutefois il l'est dans un acte du 28 mai 932 (p. 49 du même recueil); et là, « comite Fre-

Si le premier de ces documents est authentique et exactement daté, il est difficile d'admettre que la veuve d'Ordoño II ait épousé Fernán González alors que son second mari, Alvar Harramelliz, était encore vivant (nous venons de voir qu'il l'était encore en 931).

Mais si le second ne comporte pas une fausse date, il faut tout de suite exclure l'identification de la femme du comte avec celle d'Ordoño II : la date proposée par Flórez pour le mariage de ce dernier avec Doña Sancha, 923, serait difficilement reportée avant 919.

Or il y a bien une fausse date, et Don Férotin l'a constaté lui-même. Dans ce document, qui porte à la fin les mots : « Ego Fredenando Gundissalvet et uxor mea Sancia... », la date est ainsi libellée : « ... notum die sabbato, III nonas iunias, era DCCCCLVII, regnante Domino nostro Ihesu Christo in celis et princeps terre huius rex Ordonio in Legione, comite vero Fredenando Gundisalvet in Castella. » L'éditeur fait observer qu' « il doit y avoir ici une erreur de copiste, car en l'année 919 le troisième jour de juin tombait un jeudi et non un samedi »; et il propose de lire « in non. iun. » au lieu de « III non. iun. ». Sans doute, mais qui prouve que ce n'est pas l'*era* qui est fautive? Le document, nous dit encore Dom Férotin, n'est pas l'original, mais un vidimus de 1255 !

Assurément, à quelques années près, une correction de l'*era* ne nous avancerait nullement, puisque Fernán González apparaît ici comme marié avec Sancha du vivant d'Ordoño. Mais qui prouve qu'il ne s'agit pas d'Ordoño III? A l'*era* DCCCCLVII il faudrait substituer une *era* allant de DCCCCLXXXVIII à DCCCCLXXXXIII. Nous ne savons si à pareille époque Doña Sancha était vivante, ainsi que j'aurai à le dire plus loin; mais nous ne savons pas non plus si elle était morte.

Toutefois, cette correction admise ou supposée admise,

denando in Castella » paraît bien désigner le même personnage que le « comite Fredinando Gundissalbiz in Castella » du document du 23 mai 932, inséré à la page 333. Je note que Gonzalvo Fernández, dans ce même recueil, ne paraît plus après 915 (p. 116), si ce n'est par référence (en 931, p. 209). Il faudrait d'autres pièces encore pour décider de la question, qui a une grosse importance pour le problème qui nous occupe.

nous nous heurtons en sens inverse à une autre impossibilité, qui nous vient de la contexture même de la Chronique léonaise.

Il est clair que la date de 960 assignée par notre Chronique à la capture et à la romanesque aventure du fameux comte ne peut être admise si la Doña Sancha qui le délivre sous promesse de mariage est la veuve d'Ordoño II. Et comme il y est dit que le comte fut pris avec ses fils, il s'ensuivrait que cette Doña Sancha est distincte de la comtesse signalée par des documents antérieurs.

Il y a, de toute évidence, une impossibilité irréductible à concilier ces données contradictoires.

Au surplus, l'interpolateur de notre Chronique, tout en s'inspirant des Généalogies, n'a pas du tout compris que l'héroïne de l'aventure fût la veuve d'Ordoño II. Il en a fait la femme répudiée d'Ordoño III : c'est dans le chapitre de Sampiro-Silos consacré à ce prince, qu'il a inséré l'addition :

Iste habuit uxorem Sanctiam, filiam regis pampilonensis, Sancii Abarca, que ab illo relicta, nupsit comiti Alauensium Aluaro, deinde comiti Castelle Fernando Gondissalui.

Ce qui n'est pas pour simplifier les choses, malgré l'apparence, c'est que les dates de la Chronique générale cadrent avec celles où les documents nous mentionnent la Doña Sancha historique, femme du comte. Il convient de faire abstraction de cette trompeuse concordance, que condamne formellement la date de 940, marquée par cette même Chronique (§ 728), pour la mort du comte.

Ce qui complique encore, c'est la Doña Sancha, fille de D. Sancho de Navarre et femme de Ramiro II, dont parlent le *Liber Regum* et la Chronique de S. Juan de la Peña [1]. Elle paraît procéder de la méprise signalée tout à l'heure dans Luc [2], et en tout cas se confondre avec 1° la Doña Teresa dont la Générale (§ 701), comme Sampiro (suivi par la Chronique

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1921, p. 82.

2. Luc n'a peut-être fait que transcrire un texte erroné ou tronqué. J'ai trouvé en tout cas la même phrase dans les mss. Hh 98 de la Bibl. Nac. et 2-5 de la Bibl. Real. ; ce dernier porte *consèdente (Osedente)* au lieu de *sedente*.

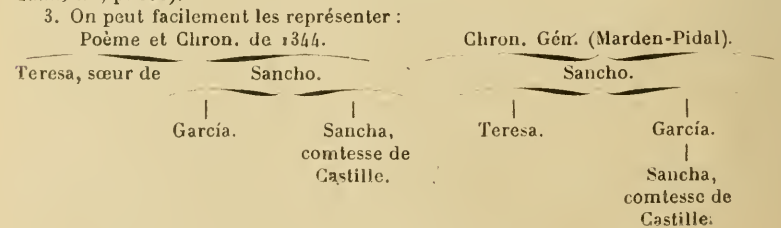
léonaise) fait la femme de Ramiro II, la mère de Sancho I et de Gelvira, mais de plus (là-dessus la Chronique léonaise est muette aussi bien que Sampiro) la fille de Sancho de Navarre et la sœur de García el Tembloso; 2° la navarraise Doña Urraca, mère également d'un Sancho Ramírez et d'une Elvira (affirmation toute spéciale aux Généalogies et à la Chronique léonaise) [1]. Il y a donc trois traditions touchant le nom de cette reine de Léon, femme de Ramiro II : il s'agit probablement d'une seule et même princesse sur la tête de laquelle déjà Flórez se résignait à accumuler deux noms, *Urraca-Teresa*, et nous voyons qu'il conviendrait, pour tout concilier, de lui en adjoindre un troisième, *Sancha* [2]. Nous avons vu, d'autre part, qu'il y a deux traditions touchant le lien qui l'unit à l'héroïne de Castroviejo [3]. C'est un personnage, en somme, très instable, à qui son intervention dans la légende a coûté quelques avatars.

Je ne puis ici (et d'ailleurs je n'y réussirais sans doute pas) reprendre les discussions de Flórez sur les femmes des rois léonais contemporains de Fernán González; mais pour rendre plus claire la question telle qu'elle se pose du fait des interpolations successives du texte pélagien de Sampiro et de la Chronique léonaise au texte primitif de Silos-Sampiro, je réunirai ici, en mettant entre [ ] ce qui est à la fois dans le Sampiro de Pélage et la Chronique léonaise, et entre < > ce qui n'est que dans celle-ci, les passages qui concernent ces femmes. On se rendra compte des additions faites au texte primitif représenté par la Chronique dite de Silos, très pauvre, ou très

1. « Ramiro II épousa Urraca, les diplômes l'affirment » (Barrau-Dihigo, *Revue hisp.*, 1900, p. 179).

2. Et un quatrième, *Gimena*, si nous en croyons Sandoval (cf. Flórez, *Reynas Cath.*, t. I, p. 100).

3. On peut facilement les représenter :



sobre, en indications de ce genre (on sait que le texte original de Sampiro s'est conservé plus pur dans cette dernière que dans la compilation attribuée à Pélage) :

Ordonius II. — invenit reginam [domnam *Munniam*] domnam *Gelviram*, defunctam, [ex qua genuit Aldefonsum et Ramirum] (§ 62). Tunc accepit filiam eius (Garceani) in uxorem, nomine *Sanctiam*, convenientem et placentem sibi (§ 63).

Froilanus II. — [duxit uxorem nominé *Munnia Domna* ex qua genuit Aldefonsum, Ordonium et Ramirum, et genuit Acenare, sed non ex legitimo matrimonio] (§ 64).

Aldefonsus IV. — filius domini Ordonii, [duxit uxorem ex qua genuit Ordonium, nomine] <*Onecam*, (Sampiro : *Xemenam*) filiam regis Pampilonensis Santii Abarca> (§ 66).

Ranimirus II. — [ex *Tarasia*, cognomento *Florentina*, genuit Sanctium et Geloiram] (§ 69).

<duas habuit uxores. Prima galleca fuit, ex qua genuit regem Ordonium.

Secunda vero navarra fuit, que uocabatur *Urraca*, et ex ista genuit Sanctium Ranimiri et domnam Elviram, Deo devotam> (§ 69).

Ordonius III. — <habuit uxorem *Sanctiam*, filiam regis Pampilonensis Sancii Auarca, que, ab illo relicta, nupsit comiti Alavensium Albaro, deinde comiti Castelle Fernando Gondissalui>.

[Uxorem propriam nomine *Urracam* filiam iam dicti comitis Fredenandi reliquit].

[Aliam duxit uxorem nomine *Gelviram*, ex qua genuit Vermundum regem, qui podagricus fuit] (§ 70).

Santius. — [uxorem nomine *Tarasiam* duxit, ex qua filium genuit quem Raimirum uocauit].

<qua defuncta, accepit aliam, nomine *Godo*> (§ 72).

Ordonius IV. — Fredenandus... comes dedit ei filiam suam uxorem, relictam ab Ordonio Ranimiri (§ 71). Ipsa quidem remanens *Urraca* nomine alio se sociauit viro, <scilicet Veremundo> (§ 72).

Nulle trace, on le voit, dans ces textes surajoutés, de la Doña Constanza, fille de Sancho Ordoñez, qui, dans le *Rodrigo*, remplace dans son rôle de libératrice notre Doña Sancha.

Ignorant, bien entendu, que le comte Fernán González avait pour épouse une Doña Sancha depuis de longues années au moment de sa capture, en 960, l'interpolateur de la Chronique

léonaise a cru se tirer d'affaire en attribuant à Ordoño III une des femmes d'Ordoño II.

Il a donc imaginé que Doña Sancha, fille de Sancho Abarca, et veuve d'Ordoño III en 955, puis épouse d'Alvar Harrameliz, s'est trouvée en 960 chez son frère García, libre de nouveau et en état de se faire épouser par le comte.

S'il a opéré cette transposition[1], c'est qu'il n'avait pas d'autre moyen de concilier les données historiques que lui fournissaient les textes mêmes sur lesquels il travaillait, avec la légende de Fernán González, légende alors en voie de formation, sinon définitive, embryon de celle que nous trouvons dans le Poème et dans la Chronique générale. A propos des passages de la Chronique léonaise qui concernent le Cid, j'ai déjà montré la légende ajoutant ses broderies à l'histoire[2]; et il s'agissait d'événements plus récents d'un siècle! La déformation devait être plus avancée touchant Fernán González; et l'historien qui voulait faire cadrer histoire et légende avait beaucoup à faire. La critique de notre interpolateur s'est trouvée inférieure à la tâche. Qui s'en étonnerait? Il fallait accepter le nom donné à la libératrice : *Sancha*.

Avec son système, Fernán González en arrive à épouser la femme de son gendre (cf. Chron. léon. § 72, note 1, et Généalogies, § 12, note 6). Il a cru que dans les Généalogies (§ 12), à l'endroit où il est dit : « Iste Ranimirus ex alia uxore galleciensi domine (un blanc) habuit filium Ordonium regem », l'*Ordonius rex* se confondait avec l'*Ordonius imperator* désigné un peu plus haut comme mari de Doña Sancha *(Sánchez)* : « Domina Sanctia uxor fuit Ordonii imperatoris legionensis ». Là fut son erreur. C'est au § 63, à l'endroit où le texte de Silos dit de celui-ci (Ordoño II *Alfonso*) : « Tum accepit filiam eius (Garceani) in uxorem, nomine Sanctiam, convenientem et

1. C'est à lui que l'erreur semble imputable, — et non à l'auteur des Généalogies elles-mêmes, comme je l'ai dit à la note 6 du § 12 desdites Généalogies (p. 79 du tiré à part), où il faut donc remplacer Ordoño III par Ordoño II. « Il est certain qu'Ordoño II a eu une femme du nom de Sancha, qui était fille d'un roi de Navarre », déclare M. Barrau-Dihigo (*Revue hisp.*, 1900, p. 79), qui d'ailleurs ne cite à l'appui que le Codex de Meyá (c'est-à-dire les Généalogies) et le texte de Sampiro (et Silos) que nous retrouvons dans la Chronique léonaise et que je discuterai plus loin, touchant le mariage d'Ordoño II avec Sancha, fille de García.

2. Cf. *Bull. hisp.*, 1914, p. 30, tiré à part, p. 98.

placentem sibi », et non au § 70, relatif au roi Ordoño III *(Ramírez)*, qu'il eût fallu mettre l'interpolation « Iste habuit uxorem Sanctiam... » etc.[1].

En fait, pour l'auteur des Généalogies, cette Doña Sancha fut la femme d'Ordoño II[2], et non d'Ordoño III. Au premier il donne le titre d'*imperator*; au second, celui de *rex*. Il suivait sans doute un usage ou une tradition.

Étant données les dates admises par lui pour les règnes de Sancho Garcés Abarca et García Sánchez le Trembleur, il ne pouvait du reste admettre que cette Sancha[3] fût fille du second. Mais précisément le nom *Garceanus* que l'interpolateur de la Chronique léonaise trouvait au § 63 empêchait celui-ci de confondre la Sancha de ce paragraphe avec celle dont parlent les Généalogies[4].

Ce qui paraît certain, c'est que Doña Sancha, femme de Fernán González, comte de Castille, était bien fille d'un Sancho : Salazar (*Hist. de la casa de Lara*, t. I, p. 50) cite un document de 947 où elle est appelée *Sanclia Sanctionis*.

M. Fernández de Béthencourt, dans son *Historia genealógica*

1. L'addition du § 71, « Vnde cum Sanctia... » etc., ne spécifie rien, puisqu'elle porte seulement « Ordonii regis legionensis ».

2. La Sanctia de Luc ne serait autre que celle-là : c'est ce que supposait Flórez (*Reynas Cath.*, t. I, p. 99).

3. Une note marginale du ms. du *Chronicon Silense* dont M. Santos Coco (*Crónica Silense*, Madrid, 1919, p. 48) a tiré son texte porte : « Iste Garsias regis Sancii Pampilonensis filius regnavit annos XXXV et obiit era MVIII », ce que nous retrouvons d'ailleurs, sauf le chiffre *XXXVI*, au lieu de *XXXV*, dans les Généalogies (§12, cf. note 7); cela donnait les dates de 934 ou 935 pour l'avènement de ce García Sánchez, et de 970 pour sa mort. Or la date assignée par le texte du *Chronicon*, reproduit par notre Chronique, pour la mort d'Ordoño II est l'*era* DCCCCLXII, soit 924. García Sánchez aurait donc donné sa fille à celui-ci avant son propre avènement. (Le texte silésien le qualifie de *rex:* il a pu porter ce titre, en effet, avant 924, année de la mort de son père Sancho.) Il y avait quand même quelque invraisemblance à ce qu'en 924 il fût déjà beau-père d'Ordoño II, d'autant qu'il n'était mort lui-même qu'en 970. La difficulté subsiste avec le système chronologique de M. de Béthencourt, qui place de 926 à 970 le règne du père de cette Sancha, lequel serait García Sánchez III (cf. plus loin, p. 278, n. 1). Je rappellerai que les Généalogies fixent ainsi les dates des rois de Pampelune qui nous intéressent ici (noter l'interrègne de 924 à 934) :

Sanctius Garsiez Maior cognomento Abarca 905-924 ;
Garsias rex cognomento Tremulosus 934-970 ;
Sanctius Quatrimanus 969 (soit 970) — 1034 (1035 ?).

4. Le texte de Silos est ainsi conçu dans l'édition Santos Coco : « Interea nuntii venerunt ex parte regis Garsiani... » Précédemment, le texte porte (p. 47): « Rex vero Sancius Garsiani filius... », et la Chronique léonaise (§ 62) « Rex vero Sanctius Garsia filius... », soit *Garsia* au lieu de *Garsiani*. Dans le passage qui nous occupe il pourrait y avoir eu primitivement de part et d'autre *Sancii Garsiani* ou *S. Garsiani*.

*y heráldica de la Monarquía española* (t. I, p. 352 et 357), distingue nettement les deux Sancha. La femme du comte, pour lui, est fille de Sancho Garcés I, *el Reparador*, qui aurait régné de 905 à 926; celle du roi Ordoño II serait fille du successeur de ce Sancho Garcés I, à savoir García Sánchez III, roi de Pampelune, Alava et Aragon de 926 à 970. La seconde serait donc à la fois la nièce de la première par son père, et sa tante par son mariage avec Ordoño II, cousin germain (Béthencourt, t. I, p. 357) de son père. C'est « por los años de 923 » que M. de Béthencourt la marie à Ordoño II : pas de difficulté. Mais est-ce par inadvertance, ou par une faute d'impression qu'il date, p. 352, « por los años de 911 » (d'après Moret, sans doute), et p. 448, « por los años de 931 » le mariage de la première?

Il faudrait, au préalable, examiner le système généalogique et chronologique adopté par M. de Béthencourt[1]. La discussion n'est pas facile, cet auteur ne produisant pas ses textes. Et je m'excuse au surplus de ne pas entamer pareille question. Je dois me contenter de faire ressortir des contradictions qui montrent assez d'elles-mêmes les difficultés auxquelles les chroniques donnent lieu. Seuls, comme l'a fait remarquer judicieusement M. Barrau-Bihigo, les diplômes pourraient nous tirer d'embarras... quand la date en est indiscutable.

Mais je ne me propose pas de tirer au clair une question aussi embrouillée que celle des premiers rois de Navarre, pas

1. Le voici, en ce qui concerne les princes et princesses qui nous intéressent dans la dynastie des rois de Pampelune :

Sancho Garcés I, *el Reparador* (905-926).

García Sánchez III (926-970). — Dª Sancha, condesa de Castilla. — Dª Teresa, reina de León.

(de García Sánchez III :) Sancho Garcés II, Abarca (970-995). — Dª Sancha, reina de León.

(de Sancho Garcés II :) García Sánchez IV, *el Temblador* (995-999)

(de García Sánchez IV :) Sancho Garcés III, *el Mayor* (1000-1035)

même celle des rois du xe siècle ; je ne chercherai pas non plus à fixer historiquement celle des alliances de famille qu'ils contractèrent avec les rois de Léon et les rois de Castille. Je me préoccupe seulement de savoir comment le rédacteur ou l'interpolateur de la Chronique léonaise a utilisé les Généalogies, qu'il considérait évidemment comme un texte incontestable. Simple petit problème d'historiographie.

Si donc les Généalogies nous offraient un terrain solide, nous serions amenés à résoudre ainsi la question historique : la femme de Fernán González, celle qui signe avec son mari et ses enfants le document de 941, pourrait être la Doña Sancha, fille de D. Sancho (Abarca?)[1], roi de Navarre, et successivement femme d'Ordoño II Alfonso, puis d'Harrameliz, avant d'être unie au comte de Castille Fernán González. — Deux difficultés cependant tout au moins : 1° Comment est-elle déjà, en 919, la femme de Fernán González? 2° comment a-t-elle été enterrée plus tard avec Ordoño II Alfonso et la première femme de celui-ci, Munna Donna, ainsi que le consigne la Chronique de Pelayo dans l'édition de Flórez, c'est-à-dire selon le ms. F 134, mais non selon le ms. F 86, où tout le passage manque[2]? La première de ces difficultés disparaît d'elle-même si nous refusons de nous arrêter à la date marquée dans le vidimus de 1255 (voir p. 272). Mais la seconde?

En tout cas, cette Doña Sancha ne saurait être la Doña Sancha qui délivra le comte à Castroviejo, à moins : 1° que l'événement romanesque où celle-ci joue le rôle que l'on sait ne soit avancé d'un quart de siècle, et 2° que l'on ne supprime les fils qui figurent dans notre Chronique et dans le document cité. C'est beaucoup demander !

1. On remarquera que pour ce roi et son successeur il n'y a pas grand'chose de changé, en ce qui touche à notre discussion, si nous admettons le système généalogique de M. Béthencourt, les dates étant à peu près les mêmes, abstraction faite de l'interrègne. L'identification des deux rois seule change, mais les noms Sancho et García restant de part et d'autre, on peut s'entendre. Et c'est bien pourquoi je n'entre pas dans la discussion relative aux rois de Navarre : nul besoin. Voir l'inquiétant tableau des variations des historiens à ce sujet, dressé par M. A. Campión dans *Euskariana, 4a Serie*, p. 496.

2. Cf. *Bull. hisp.*, 1916, p. 150; tiré à part, p. 137. Il s'agit donc, encore ici, d'une interpolation. Mais d'autre part, on nous dit que Doña Sancha, femme de Fernán González, fut enterrée avec son mari à San Pedro de Arlanza. (Béthencourt, t. I, p. 448).

Ainsi, dans la Chronique léonaise, les données fournies par les Généalogies, de la valeur desquelles je ne discute point, ont été tissées tant bien que mal avec le roman qui se localisait dans le Valpirre, non loin de la chaussée des pèlerins...

Une chose me paraît évidente, c'est que les Généalogies sont indépendantes du texte de Sampiro-Silos.

Il n'est pas douteux que les quelques dates[1] qu'elles comportent aient été jointes après coup. En principe, l'auteur ou les auteurs ne paraissent pas s'être souciés de préciser la chronologie, mais uniquement de bien spécifier par des détails historiques apparemment notoires ou par des surnoms probablement bien connus les personnages mentionnés. Or, une généalogie est un système, et pour être juste, il faut qu'il le soit complètement. La moindre erreur de filiation le fausse à fond. C'est probablement à cette difficulté que s'est heurté notre interpolateur quand il a voulu enrichir de leurs données le texte de Sampiro-Silos, sans se douter que peut-être la conciliation n'était pas possible.

Quant aux traditions auxquelles il a cherché à faire une place dans le même texte, elles étaient sans chronologie, en l'air si l'on peut dire, et sans identification bien certaine.

Faire de l'histoire avec de pareils éléments était une entreprise candide. A nous de ne pas nous y laisser prendre.

Ces éléments, il convient de les considérer en eux-mêmes; c'est seulement la combinaison qui en a été faite qui est à rejeter. Nous savons ce que fournissait le texte de Sampiro-Silos, ce qu'il y avait dans les Généalogies. Ce qui ne se trouve ni dans l'un ni dans l'autre vient-il d'une source écrite ou d'une tradition orale? Nous ne pouvons le dire, mais il y a là pour nous, une matière des plus intéressantes. La façon dont l'interpolateur a arrangé lesdits éléments est facilement perçue à l'analyse: nous en ferons abstraction, pour réserver notre attention aux faits allégués.

Non seulement la phrase « Iste habuit uxorem Sanctiam... » a été insérée à la place qui ne convenait pas, mais au § 71 l'identification de la *Sanctia* qui délivra le comte avec la fille

1. Elles manquent dans le *Medianense*.

de Sancho Abarca, veuve d'Ordoño II, veuve ou ex-femme d'Alvar Harrameliz, puis femme de Fernán González, est arbitraire : elle n'est pas indiquée par les Généalogies.

C'est d'ailleurs dans ces interpolations maladroites que réside surtout l'intérêt de la Chronique léonaise. Nous y retrouvons en effet l'écho de l'épopée, alors en pleine effervescence, écho d'autant plus facile à distinguer qu'il se marie moins bien à la voix de l'histoire.

Mais nous y prenons aussi sur le fait la façon dont toutes ces chroniques ont été rédigées, sans cesse agrémentées ou tout simplement augmentées de détails mis d'abord en marge puis passant dans le corps du texte, si bien qu'il faut, en thèse générale, se garder de les considérer comme représentant respectivement l'œuvre de l'auteur sous le nom duquel elles sont connues. Toutes sont, plus ou moins, des *miscellanea* [1], et aucune ne mérite spécialement d'être désignée par ce mot, pas plus la Chronique léonaise qu'une autre [2], contrairement à ce qu'a imaginé de faire M. Santos Coco dans son édition du *Chronicon Silense* [3].

1. Dans l'état où nous les donnent la plupart des manuscrits et où elles ont été éditées jusqu'à ces derniers temps. C'est seulement pour la Chronique dite de Sebastien ou d'Alphonse III que nous pouvons maintenant remonter, semble-t-il, au texte primitif, dégagé des additions postérieures. Pour les autres chroniques, ou bien le travail est à faire, ou bien nous nous trouvons en présence d'une *miscellanea*, et c'est le cas, j'en conviens, de la Chronique léonaise, mais c'est aussi celui de la Chronique dite de Silos.

2. Au surplus, si non seulement chaque éditeur des Chroniques, mais chacun des critiques qui s'en occupent plus ou moins à fond s'ingénie à leur trouver de nouveaux titres plus ou moins adéquats, il faudra bientôt renoncer à s'entendre. Ne vaut-il pas mieux conserver, autant que possible, et quoi qu'on puisse penser de leur appropriation, les noms sous lesquels les textes sont connus déjà, soit par le fait de l'éditeur, soit pour une autre cause. Cela, bien entendu, à moins d'une découverte qui donne le titre original ou le véritable auteur. Je ne crois pas que la Chronique de Silos ait été rédigée à Silos : je continue pourtant à l'appeler Chronique de Silos.

3. M. Santos Coco ne s'est pas laissé convaincre par mes arguments au sujet du sens à donner à *Domus Seminis*. Il persiste donc à prendre ces deux mots pour une sorte de périphrase équivalant à *Silos*. Ainsi il faut admettre que dans le parler d'alors, *Silos* désignait le monastère, comme on dirait aujourd'hui, par exemple : « Il est moine à Silos. » Il me semble que l'habitude, en latin tout au moins, était d'énoncer le mot *monasterium*, ou *coenobium*, ou *domus*, ce dernier surtout, comme dans les exemples que j'ai rappelés (*Bull. hisp.*, 1914, p. 17; p. 85 du tiré à part), ou encore dans ces quatrains latins monorimes sur le monastère, la « maison » de Roncevaux :

Domus ista dicitur Roscidee vallis....

publiés plusieurs fois, et en particulier par le P. Fita (*Bol. de la Real Acad. de la Hist.*, 1885, p. 172). Avec non moins d'assurance, M. Santos Coco écarte toutes les objec-

Revenons à l'héroïne de Castroviejo. Si la Chronique générale (texte Marden-Pidal), en fait non pas la sœur, mais la fille de D. García, c'est sans doute que la vraisemblance et l'intérêt dramatique imposaient ce changement, vu la chronologie adoptée.

Sancho de Navarre, suivant cette chronologie (§ 694), était mort en 908 (*Era* DCCCCXLVI); l'aventure du comte et de Doña Sancha (§ 710) est placée en 928 (*Era* DCCCCLXVI). L'héroïne, si elle eût été la fille d'un roi mort depuis vingt ans, n'aurait plus eu le charme de la prime jeunesse. Assurément, il lui fallait une certaine expérience pour mater le vilain archiprêtre; mais l'aventure était plus charmante pour le comte et le lecteur dans la mesure où la libératrice était plus jeune.

On comprend que pareille considération n'ait pas arrêté le

tions que j'ai énoncées, par exemple la constatation du fait que le *Chronicon* ne figure point dans le catalogue, dressé au XIIIe siècle, des livres appartenant au monastère, où figure, par contre, la *Vita sancti Dominici*, aussi bien que la *Vita sancti Emiliani*; ou encore le silence étrange gardé par le chroniqueur au sujet du saint fondateur de la Maison. M. Santos Coco croit répondre suffisamment en citant le passage de Nicolas Antonio sur la Vie latine de saint Dominique, que l'auteur de la *Bibliotheca vetus* n'est pas éloigné d'attribuer au moine qui a écrit la fameuse Chronique. Mais M. Santos Coco aurait pu se rappeler que l'auteur de la Vie est Grimald, assez connu, surtout depuis les publications de Dom Ferotin et de M. Fitz-Gerald; c'est encore à lui, en fait, que M. Santos Coco nous suggère de reconnaître la paternité du *Chronicon*, simplement sur l'autorité d'une conjecture d'Antonio, qui, comme l'a démontré Dom Férotin (*Hist. de l'abbaye de Silos*, p. 24), a commis une confusion. Cette paternité reconnue, tout s'expliquerait: le moine qui avait consacré trois livres à saint Dominique aurait cru inutile de rappeler, fût-ce son nom, dans une histoire politique. Bel esprit de méthode! Trop beau pour être vraisemblable. Je m'étonne que Grimald n'ait pas, dans sa Vie, mis quelques vers comme dans sa Chronique, qu'il y ait eu un style vraiment bien différent, qu'enfin nulle part il en songe à employer, pour désigner son monastère, cette périphrase pourtant « trouvée », de *Domus Seminis*, et qu'il ait préféré la plate désignation de *monasterium Exiliense*. Pour moi, je ne puis que maintenir mes objections, dont aucune certes ne m'est apparue par elle-même comme péremptoire quand il s'agit d'ébranler une opinion plusieurs fois séculaire, mais qui, réunies, me paraissent peser au moins aussi lourd que les contre-objections du dernier éditeur. Quant à l'établissement du texte silésien, je ne puis que rendre hommage à la conscience et à la bonne préparation dont il témoigne, ne voulant pas m'engager ici dans une discussion sur la méthode employée et sur la valeur des manuscrits. Je les avais à peu près tous énumérés, sinon tous décrits; j'avais même reproduit des photographies réduites et bien défectueuses, mais suffisantes pour donner une idée des écritures et des différences de mains (notamment entre F-181 et X-190, quoi qu'en pense M Santos Coco). J'aurai l'occasion d'y revenir; je m'en tiens pour le moment à ce qui touche de plus près à la Chronique léonaise, soit la *Miscellanea* pour M. Santos Coco. — *P.-S.* Tout ceci était prêt pour le tirage quand je reçois l'*Introducción a la Historia Silense* de M. Gómez Moreno, où je vois (p. XXI et suiv.) que mes objections ont eu plus d'effet. On reconnaît que la Chronique de Silos ne sort pas et ne peut pas sortir de Silos. C'est l'essentiel. Car pour ce qui est de faire de *seminis* un nom propre, je n'y ai pensé que faute de mieux. M. Gómez Moreno n'a rien trouvé non plus.

P. Mariana (VIII, 5), qui place les faits auxquels nous faisons allusion en 958, et marque la mort de Sancho de Navarre en 926, « salutis anno nongentesimo vigesimo sexto », ce qui donne à l'intéressée au moins trente-deux ans, et combien avec !

C'est cet écueil que le chroniqueur a voulu éviter. Je dis le chroniqueur : il s'agit de celui de la Générale ; car celui auquel nous devons la Chronique léonaise dans l'état actuel ne s'est pas embarrassé pour si peu, encore moins que le P. Mariana. Les Généalogies lui donnaient la date de 924 pour la mort de Sancho. En 960, date adoptée par lui pour la capture du comte, Doña Sancha aurait eu trente-six ans, sans compter le reste... Le rédacteur de la Générale a eu plus d'égards pour elle.

Il est curieux que ce soit à celui-ci que soient venus les scrupules, et non au poète. Mais le poète ne s'encombrait pas de chronologie. Partant, sœur ou fille, peu lui importait : elle ne pouvait, celle qui délivra de ses fers le comte de Castille, celle qui excita les derniers désirs (combien funestes) ! de l'archiprêtre chasseur, manquer d'être jeune : elle l'était naturellement.

L'identification de cette vaillante navarraise, qui rappelle à l'esprit le souvenir des rudes *serranas* de l'archiprêtre de Hita, étant ou paraissant impossible avec une Doña Sancha, fille ou sœur d'un roi de Pampelune, faut-il rejeter simplement l'historicité de la légende, même dans sa forme la plus réduite, celle de notre Chronique ?

En 960, Fernán González, comte de Castille depuis plus de quarante ans, était probablement veuf de Doña Sancha[1], dont le nom ne paraît point parmi les personnages qui confirment un document du 5 juillet 963, et parmi lesquels on trouve *Fredenandus comes*, *Urraka regina* (sa fille)[3], *Garsea Fredenandiz* (son fils).

Il a pu alors, certes, promettre le mariage à une fille de roi

1. Les deux derniers documents cités par Salazar (*Hist. de la casa de Lara*, t. I, p. 50) et où elle figure sont de 947.

2. *Becerro Gótico de Cardeña*, p. 13.

3. Veuve d'Ordoño III et d'Ordoño IV, peut-être à cette époque remariée avec Sancho Abarca, si l'on en croit le P. Serrano, qui combat l'opinion contraire de Moret (*Cartulario del Infantado de Covarrubias*, 1907, p. XXI et 38). D'après la Chronique léonaise, son troisième mari aurait été un certain Bermudo « scilicet Veremundo » (§ 72).

ou à toute autre. Ce qui est sûr, c'est que les actes ne nous font pas connaître d'autre comtesse de Castille, épouse de Fernán González, que Doña Sancha, et que le nom de celle-ci disparaît des documents à l'époque où notre Chronique la marie avec le comte.

S'appelait-elle Constance, comme veut le *Rodrigo?* La tradition que représente ce poème peut avoir des traits historiques, à côté de déformations évidentes, comme le nom donné au roi de Navarre, Sancho *Ordonnez*. Mais *Constança* n'est pour nous qu'un nom de plus, et qu'un embarras de plus.

Tout en admettant que Doña Sancha mourut avant son mari, Salazar (*Hist. de la casa de Lara*, t. I, p. 50) écarte deux documents d'où il résulterait que le comte Fernán González aurait eu une seconde femme, du nom d'Urraca; l'un d'eux est de 965 : pour le savant généalogiste, il s'agirait là d'un autre Fernán González, comte de Lara (cf. t. I, p. 44).

Pour les raisons exposées par M. Sanpere y Miquel (*Rev. de Arch.*, 1904, X, p. 380), on peut admettre que les Généalogies furent rédigées en Navarre. D'autre part, d'après M. Serrano y Sanz (*Noticias y documentos hist. del condado de Ribagorza hasta la muerte de Sancho Garcés III*[1], p. 48), les Généalogies dans le ms. de Meyá — il en juge par les fac-similés de Palomares — seraient du début du XI<sup>e</sup> siècle; aussi, réagissant sur une opinion invétérée, mais mal appuyée, en fait-il grand cas (p. 159). Dans ces conditions, il est difficile de ne pas tenir compte de ce que nous en retrouvons dans les Généalogies du ms. A 189, et c'est le cas pour ce qui est dit des unions contractées par Doña Sancha, fille de *Sanctius Garsiez Maior cognomento Abarca*, car cela nous le trouvons dans le *Medianense* comme le A 189 et dans le *Legionense* de Traggia[2]. L'addition de « Legionensis » après « imperatoris » et de « comitem » avant « de Alaba » n'a rien de troublant.

G. CIROT.

*(A suivre.)*

1. Madrid, Centro de Estudios hist., 1912.

2. *Memorias de la R. Acad. de la Hist.*, t. IV. M. Campion dans le vol. cité, p. 471, compare le *Legionense* de Traggia et le *Medianense*; et M. Serrano (ouvr. cité, p. 170), le *Medianense* avec le « códice de León », qui n'est autre que le A 189, dont je venais de publier (1911) le contenu (je veux dire la Chron. léonaise et les Généalogies).

# LE
# ROMAN DE SAINTE THÉRÈSE

PAR

## M. EDMOND CAZAL[1]

---

En 1908, M. Morel-Fatio [2] constatait en ces termes l'une des plus grandes lacunes de l'histoire littéraire d'Espagne :

*Nous ne possédons aucun ouvrage important sur la mystique espagnole au* XVI*e siècle et tout fait prévoir que ce chapitre si considérable de l'histoire religieuse de la Péninsule ne sera pas traité de longtemps comme on souhaiterait qu'il pût l'être, j'entends par un esprit libre, non inféodé à telle ou telle école, mais néanmoins sympathique aux doctrines contemplatives en même temps que très informé.*

M. Edmond Cazal s'est cru désigné pour cette haute interprétation. Il a eu l'initiative d'étudier la doctrine de sainte Thérèse, non dans la lourde atmosphère d'une bibliothèque, mais au cœur même de l'Espagne thérésienne. Il a suivi les traces de la carmélite d'Avila à Medina, de Tolède à Séville, de Burgos à Alba de Tormes. Sur son passage, les couvents du Carmel se sont ouverts avec une hospitalité toute castillane et M. Edmond Cazal en a profité pour interviewer sur l'amour divin les carmélites de bonne volonté. Le père Silverio de Santa Teresa a bien voulu aider cet enthousiaste biographe de son érudition et de son crédit. Toutes ces ressources pou-

1. L'étude écrite par M. Edmond Cazal (*Sainte Thérèse*, Paris, Ollendorff, 313 pages in-12), comprend outre l'avertissement : 1° une biographie (245 pages); 2° une série d'études complémentaires : *Mysticisme, hystérie, auto-érotisme. Le problème de la catalepsie et de l'extraction du cœur. Un plagiat malheureux : Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus* (35 pages) ; un appendice : *La profession de sainte Thérèse. Le cœur de sainte Thérèse.* Bibliographie (8 pages).

2. *Les lectures de sainte Thérèse. Bulletin hispanique* de janvier-mars 1908.

vaient, en effet, nous offrir une étude magistrale à la fois vivante et documentée, impartiale et pénétrante.

L'échec de M. Edmond Cazal n'en est que plus décevant, et ses erreurs n'en sont que moins excusables. Comment le lecteur de bonne foi, qui ne peut recourir aux sources originales, n'accepterait-il pas avec confiance la déclaration du prologue :

J'ai cherché la vérité avec tout le calme qu'il est possible de garder devant une femme aussi passionnante que Thérèse d'Avila et je me suis efforcé d'être un biographe exact, complet et, peut-être, impartial[1].

Hélas! on est toujours moins impartial qu'on ne le croit. M. Edmond Cazal le sait mieux que personne, lui qui a si bien défini les positions respectives de ses devanciers :

Cette vie exceptionnelle, ils l'ont fait servir à la démonstration étroite et forcée de leurs conceptions sur certains états psychologiques, de leurs doctrines sur les caractères de l'amour divin, de leurs hypothèses scientifiques sur l'hypnose et l'extase. La Carmélite est une sainte, une malade ou une folle, selon qu'ils étaient aliénistes, médecins ou moines. Ils n'ont méconnu que ceci qui est capital : c'est que Thérèse fut d'abord une femme, une ardente femme d'amour... [2].

*
* *

Or, c'est bien un roman d'amour que nous a offert M. Edmond Cazal, un roman de volupté, de sang et de mort. Et nous lui en savons plus gré qu'il ne croit. Il fallait pour obtenir ce résultat des qualités vraiment originales et qui n'abondent pas chez les thérésiens, je veux dire : un enthousiasme optimiste pour les choses d'Espagne, l'imagination d'un artiste et le talent d'un auteur dramatique. Grâce à ces ressources, la biographie de sainte Thérèse devient une brillante narration, illustrée d'images vives, animée d'émouvants dialogues, rehaussée enfin par un dénouement d'outre-tombe.

1. *Sainte Thérèse*, p. 1.
2. P. 5.

A la vérité, on aimerait connaître davantage le caractère des parents de Thérèse et l'influence de leur éducation. Mais M. Edmond Cazal est pressé de nous présenter son héroïne :

Le Père François de Ribera, jésuite, qui l'a connue et qui fut son premier biographe, dit qu'elle avait un teint d'un blanc mat émouvant, des cheveux noirs et bouclés, un front large, uni et très beau, des yeux noirs presque toujours vifs et gracieux, avec de la profondeur et de la gravité à certains moments... [1].

En réalité, si l'on a recours au texte de Ribera, on constate que le teint de Thérèse, loin d'être mat, était « blanc et rose ». « Quant aux yeux, ils étaient noirs, ronds, à fleur de tête, *pas grands*, mais si bien placés, si vifs et si gracieux qu'ils obligeaient chacun à rire dès qu'ils riaient tout en devenant très graves dès qu'elle voulait que son visage exprimât de la gravité [2]. »

Edmond Cazal, oubliant la réserve de l'honnête Ribera, agrandit les yeux de sainte Thérèse par de suaves gradations :

Que n'obtient pas de ses amis la Carmélite? Tout cela, rien qu'en posant sur eux le velours profond de ses yeux [3].

Calme, souriante même, à peine *plus pâle que d'habitude*, veloutant à force de volonté le feu de ses *grands* yeux noirs... [4].

Mais cette idéalisation n'est qu'une faiblesse. M. Maurice Maindron n'en est pas toujours exempt, comment la reprocherait-on à M. Edmond Cazal ?

Ce biographe nous évoque ensuite, un peu rapidement, Thérèse dans son enfance inquiète, sa brillante adolescence et son pénible noviciat. Le tableau qu'il nous fait du monastère de l'Incarnation rappelle les rêveries romantiques de Catulle Mendès :

A l'Incarnation, cette perdition devait être assez facile. Autour des murs du vaste jardin, tout était désert. Qu'un Don Juan osât l'escalade, il ne risquait point d'être vu. A la nonne amoureuse, au galant

1. P. 23.
2. Ribera, *Vida di santa Teresa*, lib. IV, cap. I, « Los ojos negros y redondos y un poco papujados... no grandes, pero muy bien puestos y vivos y graciosos, que en riyendose, se reyan todos... y por otra parte muy graues quando ella queria mostrar en el rostro grauedad. »
3. P. 178.
4. P, 186.

empressé, les bosquets offraient de discrets refuges. Quant aux conséquences, pour si redoutables qu'elles soient, quelle amoureuse y pense dans l'entraînement de la passion [1] ?

Aussi sommes-nous rassurés d'entendre M. Edmond Cazal, dont l'intuition est infaillible, affirmer la virginité de sainte Thérèse.

A ces jeux, Thérèse perdit très certainement sa candeur, mais plus certainement encore, elle n'y risqua pas sa virginité, qu'elle garda.

Après ce témoignage d' « impartialité », le biographe, dans son savoureux chapitre : l'*Amante de Jésus*, identifie, sans discussion oiseuse, l'amour divin avec l'amour charnel. Il oublie que *Jésus fait homme* n'apparaît à Thérèse qu'à la fin de son évolution mystique.

Par son amour, Thérèse possédait Jésus fait homme. Pour tous les sens de son corps, instinctivement avides, Jésus était une réalité tangible, visible, odorante, parlante et bruissante, qui avait au baiser un goût délectable et précis ; une réalité aux formes vivantes qu'elle serrait sur son sein, qu'elle étreignait et sur la poitrine de qui, souriante et les yeux fermés, elle s'abandonnait [2].

Une question se pose cependant qui aurait dû arrêter au passage M. Edmond Cazal, expert en physiologie sexuelle.

Dès lors, ce que Thérèse appelle l'oraison ne sera pour elle autre chose que l'acte d'amour sous sa double forme : le don et la possession. Dans l'acte d'amour, chacun des amants se donne et possède, prend et est possédé. Cet acte, en plus des extases spirituelles, produit une jouissance corporelle dont la profondeur, l'acuité, l'intensité varient suivant les qualités physiques des amants [3].

Après cette définition péremptoire, on s'attendrait à ce que l'oraison, si directement influencée par le tempérament de la Carmélite, soit particulièrement fervente pendant la période de jeunesse. Il n'en est rien cependant. Après nous avoir déclaré que, à l'âge de dix-neuf ans, Thérèse était déjà un « brasier » d'amour, le biographe constate lui-même que de 1538 à 1555, c'est-à-dire de la vingt-troisième année à la quaran-

1. P. 43.
2. P. 55.
3. P. 54.

tième, la Carmélite abandonna l'oraison. A cette date seulement (l'âge critique, précise M. Edmond Cazal) et jusqu'à soixante-sept ans, elle s'adonnait à l'auto-érotisme. Pourquoi se serait-elle privée de le faire pendant dix-sept ans, alors que, d'après ce biographe, son tempérament, ses lectures, son idéal religieux la ramenaient vers des émotions dont elle avait déjà goûté la volupté ? Il semble au contraire qu'elle n'obtint la plénitude des grâces mystiques qu'après avoir discipliné son tempérament.

La réforme du Carmel apparaît bien dans la vie de sainte Thérèse comme le nœud de l'action dramatique et il faut rendre cette justice au narrateur qu'il a décrit, comme elle ne l'avait jamais été, cette lutte ardente des amis de sainte Thérèse et de ses adversaires.

Contre le Dieu éternel; contre un saint mort; contre le Pape et le général de la Compagnie de Jésus bien vivants ; contre un évêque, des dominicains, des jésuites, des prêtres séculiers, des gentilshommes puissants qui ne se montraient pas toujours, mais dont on sentait l'infatigable action; contre toutes ces forces du Ciel et de la Terre conjuguées, que pouvait le provincial des Carmes, la prieure de l'Incarnation, quelques centaines de carmes et de carmélites effrayés par la Réforme dont ils prévoyaient la généralisation, enfin une douzaine d'hidalgos et leur clientèle[1] ?...

Encore, pour bien comprendre le caractère de cette réforme, faudrait-il écrire l'histoire de la réforme générale de l'Espagne religieuse dont l'un des dirigeants les plus actifs paraît être Philippe II.

Après avoir célébré le triomphe de sainte Thérèse et la fondation du couvent de Saint-Joseph, M. Edmond Cazal nous décrit la « formidable névrose collective » des nouvelles carmélites en recourant aux images les plus impressionnantes de son laboratoire :

Ce sont les violons et les violoncelles d'un orchestre dont les vibrations, unies en crescendo, se poussent, se soutiennent, s'exaspèrent, éclatent en une tempête harmonieuse et puissante; ou bien, c'est le bouillon de culture où toutes les germinations s'entr'aident, où elles

1. P. 116.

croissent d'autant plus vite et fort qu'elles sont plus nombreuses et virulentes; ou encore, c'est l'alambic de vingt liquides amalgamés, formant un gaz unique d'une énergie sans limites... [1].

Cependant, la fondatrice sort de sa retraite pour créer en Castille et en Andalousie de nouveaux monastères. Le biographe reconstitue cette campagne spirituelle avec un enthousiasme communicatif. Grâce à lui, nous savons les épreuves nombreuses dont l'intrépide Carmélite triomphait dans ces lointains voyages.

Malheureusement, le roman passionnel renaît au chapitre suivant [2]. Rien n'y manque, ni les homélies improvisées, ni les portraits moins vrais que vraisemblables, ni les entretiens romantiques de Thérèse de Jésus et de Jean de la Croix :

Et le dialogue à la fois sombre et passionné dut se terminer ainsi : « Quand, ô ma mère ? — Aussitôt que j'aurai la maison et les quatre murs d'un monastère d'hommes. — M'appellerai-je alors comme aujourd'hui ? — Non ! Tout en vous sera renouvelé. Vous serez Jean de la Croix [3]. »

Et après avoir expliqué l'amour divin d'après sainte Thérèse, M. Edmond Cazal veut bien nous éclairer en quatre lignes sur la façon dont le comprend saint Jean de la Croix.

Ne pas dormir, ne pas manger, s'exténuer dans les agenouillements de quarante-huit heures, qu'était cela, en vérité, puisqu'en plaisant à ce Jésus qu'elle aimait, il lui plairait à elle !... Il crierait, il balbutierait dans ses extases : « Jésus ! Jésus ! » Mais c'est : « Thérèse ! Thérèse ! » que gémirait passionnément son cœur [4].

Il faut voir avec quelle complaisance, le biographe, — si j'ose le nommer ainsi, — décrit les « ébats » de la Carmélite et de son fils spirituel :

Cramponnés aux barreaux de la grille, face à face, la bouche entr'ouverte, les paupières mi-closes, les yeux révulsés, ils se tendent l'un vers l'autre, et leur ardeur est si violente, leur attirance mutuelle est tellement irrésistible que leurs genoux ne touchent plus le sol !

1. P. 122.
2. P. 61, chap. VIII, *Attachements passionnés.*
3. P. 171.
4. P. 178.

Mais enfin un cri gémissant s'exhala de leurs êtres et ils retombèrent, soupirants, épuisés, revenant de si loin [1] !

Après un tel tableau, la fin du livre serait bien fade si ne sortait de l'ombre le moine fatal qui va bientôt jouer le rôle de bourreau et transformer le roman en mélodrame.

Tous les biographes antérieurs à M. Edmond Cazal ont terminé leur récit à l'enterrement de sainte Thérèse. Mais l'impartialité de notre historien lui fait douter de la mort elle-même. Il nous offre donc un épilogue sensationnel en trois tableaux : *Thérèse est enterrée vivante*, *L'arrachement du cœur et la mort*, *Le martyre posthume.*

Nous citons le passage le plus pathétique :

En violant la sépulture (le P. Gratien) avait un but. Il y alla droit. Sans pudeur, il enleva le drap broché d'or, écarta le large scapulaire, passa les mains sous le corps étendu, dénoua la robe, la fit glisser d'un coup, avec les manches qui se retournèrent, avec la chemise qu'il avait en même temps saisie. Les converses étaient tombées à genoux. Lui, il se penchait, de nouveau admiratif, devant le miracle plus complet que jamais il ne l'eût rêvé : le buste, nu jusqu'à la taille, était blanc, de chairs pleines et fermes, de formes normales, avec les seins dressés comme s'ils eussent été vivants ! Et pas la moindre puanteur de cadavre, non ! mais une odeur saine et néanmoins troublante de femme extrêmement propre, un peu grasse. En ce temps de routes peu sûres, les moines eux-mêmes ne dédaignaient pas d'être armés. Pourquoi le P. Gratien, grand voyageur, n'aurait-il pas eu sa *navaja ?* Il sortit d'une de ses poches le long couteau, l'ouvrit et la lame large, effilée, pointue, réfléchit en éclair les flammes des chandelles. Les converses, maintenant apeurées, se cachaient le visage dans leurs mains. Pour qui n'est pas anatomiste, le cœur humain se trouve tout à fait à gauche. Donc, le moine n'hésita pas. Et sous le sein, il planta le couteau .. Thérèse ! Thérèse ! te réveillas-tu brusquement, une fois de plus — la dernière — à la piqûre et au froid de l'acier ? — Ouvris-tu les yeux ? Vis-tu le moine à la fois retors et téméraire qui inconsciemment te tuait [2] ?

Je crains fort que la vision de M. Edmond Cazal n'inspire à Pathé un film mémorable, que l'Espagne ne nous pardonnerait jamais. En attendant cette consécration populaire,

1. P. 191.
2. P. 232.

nous examinerons la documentation du biographe. Mais il est d'abord nécessaire de définir sa méthode et son critérium au point de vue de la psychologie expérimentale, de la théologie et de l'histoire.

* * *

En écrivant la dernière biographie de sainte Thérèse, M. Edmond Cazal a-t-il tenu ses engagements de n'être ni médecin, ni théologien, ni philosophe ?

Des apologistes et des compilateurs religieux, des psychologues et des savants, en redingote de laïcs, en soutanes de jésuites, en tuniques raisin sec de carmes ou en robes blanches de dominicains, sont allés, — ou ne sont pas allés, — à Avila. Ils ont raconté ou commenté la vie de sainte Thérèse selon une idée, un plan, un but préconçus. Ils l'ont racontée plutôt mal. Ils ne l'ont ni bien connue ni bien comprise, parce qu'ils ne voyaient à travers elle, que leur superstition, ou leur foi, leurs théories, leurs systèmes...[1].

Après ce réquisitoire, d'ailleurs justifié, M. Edmond Cazal est tenu plus que personne de n'avoir ni système, ni théorie, ni superstition. On pourra en juger par cet avertissement dénué de tout artifice :

Il n'y avait tout simplement qu'à écrire ceci : « Thérèse n'avait pas la vocation religieuse. » Parfaitement ! Cette jeune fille n'était pas faite pour la vie conventuelle. Si, à seize ans, elle avait épousé un homme digne d'elle, qui l'eût, ou rendue grosse tout de suite, ou emmenée à la cour de Philippe II, Thérèse serait devenue une très bonne mère de famille, ou une très puissante femme d'Etat. Elle n'aurait pas été malade. Dans l'un et l'autre cas, elle eut obéi à la logique et à la nature qui veulent qu'une jeune fille d'imagination et de sang chaud cesse d'être vierge le plus tôt possible et qui exige qu'une femme intelligente, d'esprit indépendant et curieux de savoir, avide d'autorité, ne soit pas astreinte aux puériles pratiques superstitieuses d'un couvent[2].

Las ! Fallait-il abolir toutes les interprétations, pour se rallier ensuite à la moins originale d'entre elles, je veux dire : celle du Dr Charcot, qui a cru expliquer le mysticisme en le

1. P. 5.
2. P. 29.

ramenant à la neurologie? Tel est bien le point de vue de M. Edmond Cazal :

Tous les grands mystiques, femmes et hommes, sont de grands hystériques. La puissance de leur mysticisme est en fonction directe de la gravité de leur névrose [1].

Cette explication, d'ailleurs un peu désuète, réunit encore parmi les neurologues contemporains d'illustres suffrages, mais pour la bien défendre, il faut une maîtrise de tout premier ordre. Les études spéciales des Drs Richer et Eugène Leroy se limitent à des observations de clinique ou à de simples hypothèses, sans cesse révisées, jamais définitives. Alors que le Dr Janet, dont la consciencieuse observation fait autorité, hésite à recourir au mot d'hystérie, qui est décidément d'un emploi dangereux, M. Edmond Cazal ignore ces timidités. A trois siècles de distance, mais en quelques lignes péremptoires, il diagnostique avec une étonnante hardiesse « l'asthénie de sainte Thérèse, ses fièvres paludéennes, ses crises d'hystérie, et surtout ses attaques de catalepsie ».

Que serait-ce si M. Edmond Cazal était médecin ? Peut-être alors prendrait-il ces grands mots moins au sérieux. Cette foi, un peu naïve, en la science médicale, nous conduit au précieux chapitre : *Mysticisme, hystérie, auto-érotisme*, où les problèmes les plus complexes de psycho-physiologie sont résolus en seize pages inclusivement.

* * *

Sainte Thérèse insiste plusieurs fois sur le fait qu'elle s'unissait à Jésus dans sa très Sainte Humanité. « En ses *Conceptos del Amor de Díos,* l'invocation : Baise-moi avec le baiser de ta bouche ! » est comme un leit-motiv. Mais on connaît assez maintenant l'amour de Thérèse [2].

Hélas, non ! Après cette lecture, nous le connaissons moins que jamais ! Si ignorant que soit M. Edmond Cazal de la méthode d'interprétation allégorique, familière aux théologiens

1. P. 252.
2. *Op. cit.*, p. 254.

médiévaux, il n'a pas le droit de faire exprimer à sainte Thérèse ce qu'elle n'a jamais voulu dire. Le lecteur qui voudra bien ouvrir les *Pensées sur l'Amour divin* [1] connaîtra l'interprétation que nous donne la mystique sur le Cantique des Cantiques :

> La réalité n'est-elle pas plus admirable encore? Ne nous approchons-nous pas du très Saint-Sacrement? Je me suis même demandé si l'Épouse ne sollicitait pas ici de Jésus-Christ cette faveur qu'il nous fait plus tard...

Après cela, notre biographe peut inclure le sacrement de l'Eucharistie dans son chapitre : *Mysticisme, hystérie et auto-érotisme*. Mais que devient son impartialité?

Ce contre-sens prouverait — s'il en était besoin — que tout historien d'une mystique «catholique orthodoxe» devrait connaître la doctrine de ses théologiens. Sainte Thérèse (il faut bien en prendre son parti) demeurera toujours espagnole et catholique Pour comprendre sa doctrine, il est donc nécessaire d'étudier le Moyen-Age espagnol, c'est-à-dire de faire tant soit peu de théologie.

> Les lecteurs, qui ne sont pas au courant de la terminologie mystique, sont priés de vouloir bien patienter un peu jusqu'au chapitre intitulé : l'*Amante de Jésus* et de lire ensuite le chapitre intitulé : *Mysticisme, hystérie, auto-érotisme* [2].

N'en déplaise à M. Edmond Cazal, pour expliquer la terminologie d'une mystique du XVI^e^ siècle, ce n'est pas aux interprétations médicales qu'il faut recourir, mais bien aux sources littéraires et historiques de cette terminologie, c'est-à-dire aux théologiens castillans qu'a lus sainte Thérèse : Alonso de Madrid, Francisco de Ossuna, Bernardino de Laredo et San Pedro de Alcántara [3]. M. Edmond Cazal n'ignore pas que son héroïne a lu et relu, pendant dix-huit ans de féconde assimilation, le *Troisième abécédaire spirituel*, mais il néglige cette source essentielle :

> Ce sont des livres à la fois décevants et formidables, les ouvrages de mystiques comme un François d'Ossuna et un Jean de la Croix.

1. Traduction des Carmélites, t. V, p. 400.
2. P. 34, note 1.
3. M. Morel-Fatio a établi cette nécessité dans son étude sur les *Lectures de sainte Thérèse. Op. cit.*

Si l'on est d'imagination pauvre, de nerfs calmes, de sens lourdement endormis, l'on n'y trouve que pathos et l'on s'endort sur de longues phrases [1].

M. Edmond Cazal, pour ne pas nous endormir, ferme ces livres redoutables et préfère expliquer la terminologie mystique d'après les docteurs « Legué » et « Gilles de La Tourette » ou encore d'après le psychologue « Havelock Ellis ».

***

L'étude de M. Edmond Cazal ne rentre pas plus dans le domaine de l'histoire que dans celui de la théologie. Certes, ce biographe a mis à contribution les archives du Carmel et sa biographie en témoigne, mais quelle critique a-t-il fait subir à sa documentation? Quelles références donne-t-il? Quelles sont les sources de ses citations? Sous prétexte qu'une édition enrichie de tout cela serait onéreuse et réservée aux seuls « nababs », M. Edmond Cazal s'est limité à publier ses affirmations. Libre au lecteur d'aller en Castille et de recommencer la campagne intrépide du biographe thérésien. Ribera est cité d'après la défectueuse traduction du Père Bouix et sainte Thérèse, d'après celle des carmélites de Paris sans l'indication de la page, du chapitre, du volume dont est extraite la citation. Le narrateur en arrive — ce qui est plus grave — à utiliser les textes pour improviser des dialogues passionnés et des homélies fantaisistes où sa pensée se substitue plus ou moins à celle de la Carmélite. Moins le style et l'équilibre, c'est bien l'histoire à la manière de Tite-Live.

On comprend aisément que Ollendorf, soucieux avant tout d'éviter les notes et les références, est responsable de la plupart de ces lacunes. Encore fallait-il qu'il trouvât un auteur complaisant.

Que si l'on s'en tient strictement aux procédés de raisonnement, sans discuter la qualité de la pensée, on est frappé par de nombreuses contradictions. Il est vrai — et M. Edmond

1. P. 33.

Cazal ne s'est pas trompé en le disant — que sainte Thérèse n'avait, à son entrée au couvent, qu'un minimum de vocation religieuse. Mais combien l'exagération de l'expression nuit à la vérité en la rendant paradoxale, c'est-à-dire suspecte :

Il est une chose que tous les biographes et commentateurs ont paru ignorer et qui pourtant vaut qu'on en parle. Moniale ardente et mystique, et cependant malicieuse et gaie; carmélite et réformatrice impitoyable du Carmel; séduisante créatrice d'une règle suave, féroce et logique; hystérique tourmentée par d'insatiables désirs et pâmée dans des hallucinations, des suggestions et des extases érotiques d'une violence inouïe, *Sainte Thérèse n'a jamais eu la vocation religieuse*[1].

Il semble bien que cette dernière expression est prise au sens le plus restreint : « Une nonne qui a vraiment la vocation suit la règle avec calme et y trouve tout son plaisir. » Quelques pages plus loin, M. Edmond Cazal nous apprend qu'en 1534, c'est-à-dire à l'âge de dix-neuf ans, « Thérèse et Jeanne, *brasiers ardents déjà*, ne pouvaient que brûler davantage aux flammes cachées dans le *Troisième Abécédaire* et que *tout de suite* elles découvrirent avec la plus vive émotion ».

D'aucuns répondront sans doute que la vocation religieuse des grands mystiques est bien cet ardent désir d'aimer Dieu et que pour s'enflammer si vite à la lecture du *Troisième Abécédaire* (« ce sombre pathos », vous en souvient-il ?), il faille vraiment être prédestiné...

En réalité, si l'on s'en tient au témoignage de sainte Thérèse, aucune de ces deux positions n'est soutenable. Loin de nous dire qu'elle était à Becedas « un ardent brasier », la carmélite nous apprend qu'elle est restée de longues années sans comprendre ses lectures.

*
* *

Mais que sont ces vices de définitions ou ces lacunes de documentation à côté de la sensationnelle découverte d'une « Thérèse enterrée vivante » ? C'est elle qui a valu à Ollendorf

1. P. 7.

le succès lucratif de plusieurs éditions. Il est donc nécessaire de lui consacrer une étude approfondie.

L'on trouvera dans le chapitre II, partie II, le résumé du sévère travail de recherche et de classification documentaire, d'examen critique, de déduction logique et parfois syllogistique auquel je me suis livré pour arriver à la certitude de la vérité.

Le caractère de cette documentation est surtout négatif. M. Edmond Cazal — cette constatation n'est pas une critique — n'a établi sa thèse sur aucun document nouveau, mais sur une interprétation personnelle du premier biographe de sainte Thérèse, François de Ribera, des dépositions faites à l'occasion de la béatification, des certificats d'exhumation et de la tradition orale.

M. Edmond Cazal, frappé des nombreuses inexactitudes et des contradictions du récit de Ribera, ému, non sans raison, par l'enterrement hâtif de Thérèse et les mystérieux appels que deux carmélites entendirent résonner dans le cercueil de la sainte, en déduit :

1° que Ribera dissimule un effrayant secret;

2° que sainte Thérèse fut enterrée vivante à l'état de catalepsie.

Une découverte en amène une autre. Notre observateur, poursuivant son enquête, fait trois nouvelles constatations :

1° le cœur de sainte Thérèse, vénéré à Alba de Tormes, fut enlevé à une époque indéterminée ;

2° il porte à son sommet une cicatrice horizontale, « valve d'un trou en estafilade », que l'imagination espagnole a attribuée à la transverbération ;

3° un « inconcevable silence » pèse sur le P. Gérôme Gratien pendant et après l'enterrement de sainte Thérèse.

Dès lors, tout apparaît avec une lumineuse évidence. Ce ne sont pas les deux carmélites dont parle la tradition qui ont arraché le cœur de sainte Thérèse, mais le P. Gratien lui-même. Il a dû le faire sans adresse, ce qui explique le *coup de navaja* en plein cœur. Or, ce geste fut un meurtre par imprudence, puisque Thérèse vivait encore dans son cercueil !...

Examinons successivement les arguments précités.

Les inexactitudes de Ribera sont beaucoup moins tendancieuses qu'elles ne le paraissent. Ce biographe n'écrivait pas la vie de sainte Thérèse, d'après la nouvelle méthode historique. Ayant recours non seulement aux textes, mais à la tradition orale, il essayait de concilier les témoignages les plus nombreux et les plus frappants sans les soumettre à une critique minutieuse. Ses erreurs n'attendent pas l'enterrement et les exhumations de sainte Thérèse pour s'accumuler. Elles abondent dans tout le récit de la vie et en particulier dans celui des *Fondations* dont il était bien difficile, à cette époque, de contrôler les innombrables gestes. Sur ce sujet, je renvoie M. Edmond Cazal à la biographie castillane du P. Miguel Mir (qu'il ne cite pas dans sa bibliographie). Il y trouvera les nombreuses corrections que l'académicien espagnol est obligé de faire subir au récit de Ribera. Cette sévérité, d'ailleurs nécessaire, devrait tenir compte des contingences. Si l'on compare l'œuvre de Ribera à la plupart des biographies castillanes, on se rend compte que le premier historien de sainte Thérèse s'efforça, au contraire, de réagir contre les tendances générales à l'inexactitude chronologique. Sainte Thérèse ne nous offre-t-elle pas le meilleur témoignage de cette insouciance, elle qui se trompait sur la date de sa naissance, de la mort de sa mère et dénonçait avec sa franchise coutumière les défaillances de sa mémoire? Les contradictions que M. Edmond Cazal relève dans le texte de Ribera sont moins concluantes qu'il ne croit. Si l'historien avait prétendu dissimuler un monstrueux secret, il se serait efforcé de les éviter davantage. Cet argument est donc, en soi, de faible portée.

Tout autre est celui de l'enterrement prématuré. Treize heures de veillée mortuaire[1] sont insuffisantes pour un sujet qui a eu des attaques de catalepsie. Encore faudrait-il établir celles-ci. Le biographe nous rappelle que, dans sa jeunesse, sainte Thérèse demeura quatre jours en léthargie. Mais, à cette époque, des symptômes caractéristiques précédèrent et préparèrent la léthargie. Au contraire, tous les biographes de sainte

1. Morte un jeudi, le 4 octobre 1582, à neuf heures du soir, sainte Thérèse fut enterrée le lendemain matin à dix heures.

Thérèse constatent que sa vieillesse, inévitablement déprimée par une vie de combat et de nombreuses infirmités, paraît, dans les dernières années, s'être libérée de la névrose.

Ribera la décrit ainsi sur le lit mortuaire :

Dès que la Sainte fut morte, son visage parut plus beau qu'à l'ordinaire ; elle était sans aucune ride, quoique, à cause de son âge, elle en eût auparavant quelques-unes. Son corps était blanc comme de l'albâtre, sa chair douce et maniable, ses membres aussi tendres et aussi flexibles que ceux d'un enfant [1].

Le Dr Georges Dumas nous a jadis présenté à l'hôpital de Sainte-Anne une cataleptique dont les membres avait une souplesse exceptionnelle. Mais combien de cadavres la présentent sans l'intervention de la catalepsie ! Qui d'entre nous n'a vu sur un visage aimé cette expression plus vivante que la vie elle-même et qui semble nier la mort ?

Le troisième argument est celui des coups mystérieux entendus par deux carmélites dans le chœur du couvent d'Alba.

Elles veillaient et priaient une nuit dans le chœur du couvent d'Alba... et brusquement les deux femmes tressaillirent ensemble, ébauchant à la hâte le triple signe de croix. L'une et l'autre avaient entendu. Des coups, des coups assourdis et pourtant retentissants jusqu'au plus lointain de leur conscience superstitieuse, des coups rompaient le silence... Les coups venaient du caveau. C'était tout simplement l'âme de sainte Thérèse qui se manifestait [2].

Pour que ce témoignage ait quelque valeur, il faudrait :

1° Fixer la date de l'événement. Notre biographe l'ignore. « Des jours passent. Combien de jours ?... on ne sait pas. »

2° Établir que ces bruits ne sont pas des hallucinations. Et c'est ici qu'apparaît l'étonnante partialité de M. Edmond Cazal. A l'exemple d'Havelock Hellis, Leuba et la plupart des psychologues contemporains, il interprète les visions et les voix des mystiques comme des hallucinations. Quels que soient le nombre des témoignages, le crédit des témoins, les antécédents du visionnaire, la cause est jugée comme une expérience

1. P. 269.
2. P. 226.

de clinique. Tout l'appareil critique fonctionne alors pour réduire les faits aux explications les plus rationnelles.

Faut-il, au contraire, pour les besoins de la thèse, que tels bruits mystérieux soient vraiment les appels d'une cataleptique enterrée vivante ?— M. Edmond Cazal se garde de les attribuer à de simples hallucinations. Ces deux carmélites seraient-elles les seules qui échappent à la « formidable névrose collective » ? Il n'en est rien, heureusement.

Catherine Baptiste, quelques jours avant la mort de la Mère, avait vu une étoile d'une extraordinaire grandeur qui descendit du ciel toute éclatante et alla se placer au-dessus de l'église du monastère. De plus, depuis longtemps privée du sens de l'odorat, Catherine Baptiste, en baisant les pieds de la Mère après sa mort, avait recouvré la faculté de sentir et subodoré avec délices les suavités exhalées par la sainte dépouille [1].

Il va sans dire que la descente de l'étoile est pour M. Edmond Cazal une hallucination visuelle et les suavités mystiques une hallucination olfactive. Pourquoi les appels funèbres ne sont-ils pas des hallucinations auditives ? Parce que M. Edmond Cazal a besoin de les entendre pour ressusciter sainte Thérèse.

Cependant — et l'historien le reconnaît lui-même — ces indices, si émouvants soient-ils, ne peuvent faire naître que des hypothèses. C'est l'examen « impartial » du cœur de sainte Thérèse qui établira la certitude.

Comme le fond terrible du drame est le cœur, le cœur palpitant de Thérèse, on n'en parle que sous le manteau. Dans les documents officiels, rien ! Le P. Gratien n'en souffle mot. On ne le voit pas sortir, ce cœur. Tout à coup, sans que personne eût dit où il se trouvait auparavant, on ne le voit sortir, à la lumière du jour public, dans un récipient en cristal, *qu'en 1671, plus de cent ans après le drame,* quand tous les acteurs et confidents plus ou moins renseignés sont morts depuis longtemps [2].

D'après la citation précédente, on pourrait croire que la Carmélite est morte avant 1571. Or, à cette époque, elle était encore bien vivante sans être en catalepsie, puisqu'elle n'est

1 P. 227.
2. P. 291.

morte qu'en 1582. Le cœur a donc été découvert quatre-vingt-neuf ans et non *plus de cent ans après le drame*. Le seul objet de cette rectification est de montrer à M. Edmond Cazal — qui prétend corriger Ribera — combien il est facile de se tromper.

La description du cœur, tel qu'il est vénéré à Alba de Tormes, est d'une précision toute réaliste :

> Le viscère est allongé, racorni, complètement déformé, sec et tombant en poudre peu à peu. Une cicatrice horizontale, valve d'un trou en estafilade, se voit très nettement à son sommet [1].

Sans autres « faits » que les deux précédents, M. Edmond Cazal prétend démontrer que l'enlèvement mystérieux du cœur et sa large « estafilade » n'ont qu'une explication possible : le coup de *navaja* du P. Gratien. Il a beau jeu de railler les dévots qui croient au miracle de la transverbération. Ce n'est pas sur ce terrain que nous le suivrons. Mais, sans recourir à l'intervention du miracle, qui est une question de foi, on peut examiner d'autres hypothèses plus vraisemblables que le geste du « moine à la fois retors et téméraire ». Dans le domaine des suppositions, les plus prudentes sont les meilleures.

M. Edmond Cazal attribue judicieusement les épines de ce cœur sacré à une supercherie toute espagnole. Pourquoi la main qui a osé planter les épines n'aurait-elle pas créé l'estafilade, afin de concrétiser, à sa manière, l'apparition du séraphin ?

Le biographe aurait pu s'avancer davantage encore et douter de l'authenticité de la relique. Existe-t-il un document du XVIe siècle qui attribue celle-ci à sainte Thérèse? Sur ce sujet, ni la sœur Ana de San Bartolomé n'a rien dit, ni l'historien Ribera n'a rien écrit. Quelque thérésien du XVIIe siècle a peut-être découvert, dans un reliquaire anonyme, un cœur dont la blessure l'a fait rêver. Par une association bien naturelle, il a pu évoquer la flèche d'or qui blessa Thérèse « jusqu'aux entrailles »... Rien en tout cas, ni le moindre document d'archive, ni la plus vague tradition orale ne permet d'attribuer

1. P. 273.

la blessure à la *navaja* du P. Gratien. M. Edmond Cazal n'en est-il pas réduit à interpréter l'absence du carme comme l'une des circonstances les plus suspectes de cette ténébreuse affaire?

Quelle extraordinaire chose que l'absence totale du P. Gratien! Logiquement, il eut dû présider à toutes ces exhumations, défendre avec vigueur la juste thèse du maintien du corps au Carmel d'Avila. Et on ne le voit point, personne ne parle de lui. Où est-il? En ces années 1583-1588, sa vie est effacée, elle rentre de plus en plus dans l'ombre, et cela au milieu de l'hostilité générale. Lui-même, il lutte mal, sans conviction et sans force, sans intelligence et sans énergie... Et un jour, en 1592, il sera expulsé de la Réforme thérésienne... On dirait qu'une malédiction pèse sur lui! Pourquoi? Il est comme accablé par un remords. Lequel? Mais surtout, pourquoi ne paraît il, de 1583 à 1588, pendant ces exhumations répétées?... En 1585, il fait une furtive apparition au chapitre de Pastrana et ensuite pour reprendre, aux Carmélites d'Avila, la main de Thérèse, qu'il emporta jusqu'à Lisbonne... Et c'est tout... je ne comprends pas [1].

Nous comprenons moins encore que sur de telles hypothèses, M. Edmond Cazal ait osé porter un jugement définitif. Résumons cette pénible instruction : Parce que sainte Thérèse a connu, dans sa jeunesse, le sommeil léthargique, l'historien découvre qu'à l'âge de soixante-sept ans elle fut enterrée vivante à l'état de catalepsie. Parce que personne ne parle du P. Gratien depuis l'enterrement jusqu'à l'exhumation officielle, il en déduit que ce moine a ouvert la sépulture, poignardé Thérèse encore vivante et arraché son cœur.

On ne regrettera jamais assez que la carmélite n'ait été exposée quelques jours dans la froide église d'Alba de Tormes. Cette précaution élémentaire ne lui aurait pas rendu la vie, mais nous aurait épargné les macabres visions de M. Edmond Cazal. Certaines indiscrétions, quand elles demeurent stériles, ressemblent fort à des indélicatesses. Il est des tombeaux dont on ne devrait pas essayer de se faire un piédestal.



Ainsi, M. Edmond Cazal, sans être spécialiste de théologie, d'histoire ou de psychologie expérimentale, s'est servi de ces trois ennemies à la manière de Wells. Il existe cependant une

1. P. 282

différence appréciable : on chercherait vainement chez l'illustre romancier cette apologie toute personnelle où M. Edmond Cazal s'accorde délibérément la consécration de la Science et de l'Histoire :

Les graphies (antérieures) n'existent qu'en fonction de la continuelle intervention divine et de la croyance au miracle, tandis que mon travail est éclairé aux lumières de la raison, d'une patiente et sereine critique, d'une science enfin qui a particulièrement distingué, étudié, classé, rendu matière banale de manuels neurologiques les phénomènes qu'au XVIe siècle on attribuait, avec une admiration pieuse ou une horreur épouvantée, à l'amour de Dieu ou à l'incubat et succubat de Satan, selon que la patiente et le patient étaient puissants ou misérables [1].

Les résultats obtenus par M. Edmond Cazal sont, à la vérité, bien différents, mais n'en présentent pas moins une réelle utilité.

1° Son livre a le mérite de réagir contre les fades apologies qui ont diminué sainte Thérèse au lieu de l'agrandir. Les chapitres consacrés à la réforme et aux fondations décrivent l'activité de la Carmélite, comme elle ne l'avait pas été jusqu'à présent.

2° La thèse de Leuba sur l'érotomanie de sainte Thérèse et les assertions d'Havelock Hellis sur son auto-érotisme avaient besoin d'être synthétisées dans un livre qui en montrât toutes les faiblesses. Sans trop le vouloir, M. Edmond Cazal nous a rendu ce service.

3° Enfin, son insuccès lui-même offre aux thérésiens religieux ou laïques un avertissement précieux; la personnalité de sainte Thérèse est si vaste que sa biographie nécessite au préalable la collaboration de plusieurs spécialistes. Il est indispensable de préluder à tout travail de synthèse par l'ingrate exposition de la doctrine, l'indication précise des sources et la définition de la terminologie thérésienne.

Après ces travaux de bibliographie et d'histoire, les philosophes et les médecins, les théologiens et les psychologues pourront avancer leurs interprétations.

« C'est une grande chose, nous dit sainte Thérèse, que de comprendre une âme... »

GASTON ETCHEGOYEN,
Membre de l'École française de Rome.

1. P. 208.

# A PROPOS DE LA MONNAIE DE SÉGOVIE

Les premières machines à frapper la monnaie furent aussi mal accueillies par les ouvriers monétaires experts à manier le marteau et les coins d'acier, que l'avaient été jadis les premières presses à imprimer par la foule des copistes de manuscrits et des enlumineurs de livres d'heures. « Ceci tuera cela » ; les vieux artisans qui, de père en fils, se transmettaient les secrets d'un métier difficile, ne voyaient pas sans déplaisir les rouages d'un mécanisme se substituer à la force habile de leurs bras. Leur amour-propre était en jeu, leurs intérêts matériels aussi. Dans tous les pays de l'Europe civilisée, l'usage des moulins à monnaie fut aussi long à se généraliser. On vit se dresser contre eux la même opposition obstinée. L'histoire de toutes les inventions se double obligatoirement du récit de la bataille qu'elles eurent à livrer, et des perturbations économiques ou sociales dont elles apportaient le germe, à l'insu de leurs auteurs. Par cela même, et à cause de son contenu psychologique, elle mérite de retenir l'intérêt.

Je voudrais d'abord rappeler en quelques mots ce qui s'était passé en France lors du changement radical de la technique de l'art monétaire [1]. Au milieu du XVIe siècle, l'autorité royale s'était émue de voir circuler dans le royaume quantités de pièces rognées. Les contours inégaux des flans monétaires où l'on imprimait au marteau les types qui constituaient la marque de garantie apposée par l'État sur le métal précieux, permettaient à une foule de délinquants d'emplir leur escarcelle de copeaux d'or et d'argent, à l'insu des pouvoirs publics. Henri II, par une ordonnance datée du 23 janvier 1550, interdit le cours des monnaies rognées et prescrivit de les convertir en

1. Voyez F. Mazerolle, *La Monnaie* (Collection des *Grandes Institutions de France*, Paris, 1907). Pour les détails techniques, v. Ch. Frémont : *Origine et évolution des outils* (p. 98 et sq.), dans le 44e *Mémoire publié par la Société d'encouragement à l'industrie nationale*. Cf. A. Dieudonné (*Revue numismatique*, 1913, p. 424), *L'origine du balancier*, et F. Mazerolle, *Les médailleurs français du XVe au XVIIe siècle (passim)*.

nouvelles espèces. La Monnaie de Paris se trouvant insuffisante à ce surcroît de travail, la Monnaie de Nesle fut fondée. Avec les coins de Marc Béchot on y frappa les *gros* et *demi-gros* dits de Nesle. L'existence de cet établissement fut éphémère ; des dissensions, le manque de discipline furent cause que dès l'année suivante il était réduit à l'inaction.

C'est alors que, voulant en finir coûte que coûte avec les fraudeurs, le roi s'enquit d'instruments permettant de donner aux pièces une forme régulière, en assurant une frappe perfectionnée. Charles de Marillac, ambassadeur à Augsbourg, fit savoir qu'un orfèvre de cette ville avait inventé un procédé ingénieux qui répondait aux désirs de Sa Majesté. Henri II lui dépêcha sur-le-champ le maître de la Monnaie de Lyon flanqué de Guillaume de Marillac, valet de chambre du roi, frère de l'ambassadeur. On traita avec l'inventeur, un certain Marx Schwab, dit *le chevalier du Saint-Sépulcre*. On fit construire les machines qui, après avoir été transportées à Paris, puis essayées, furent installées en 1551 au bout du jardin du Palais, dans la Maison des Étuves. L'établissement tira d'abord son nom du moulin de la Gourdaine, dont on se servit pour mettre en mouvement les appareils, d'où *Monnaie de la Gourdaine ;* plus tard, on le connut sous le titre de *Monnaie des Étuves* ou *Monnaie du Moulin*. Les instruments importés d'Allemagne comprenaient des laminoirs, des barres à tirer, engins tireurs ou filières, des découpoirs, des presses ou balanciers, des tenailles. Peu après, Aubin Olivier, un habile mécanicien français, devait les compléter par l'invention de la *virole brisée*, qui permettait de graver une inscription sur la tranche de chaque pièce, supprimant par là même toute chance de fraude.

La perfection même des produits du nouvel atelier, la faveur du roi qui s'attacha à leur personnel — Henri II avait trouvé, mis en présence des pièces d'essai « la figure et graveure d'icelles tant singulière, subtille et excellente que, sans grande apparence de faulceté, il est impossible de la pouvoir contrefaire, rongner ni alterer » — leur valurent immédiatement la jalousie de la Cour des Monnaies. Dès l'abord, la guerre était déclarée. Et le dernier mot resta à la routine. Dès 1556,

la fabrication monétaire se ralentit considérablement, on employa la Monnaie du Moulin à frapper médailles, jetons et pièces de plaisir. « L'hostilité de la Cour des Monnaies, dit M. Mazerolle, avait réussi à arrêter complètement la fabrication de l'or et de l'argent, qu'elle fit maintenir à l'Hôtel des Monnaies, malgré son outillage imparfait. » En 1585, trente-cinq ans après l'invention de la frappe mécanique, on ne fabriquait plus pratiquement de monnaies qu'au marteau, comme dans l'antiquité, au huitième siècle avant notre ère.

Nicolas Briot, sous Henri IV, essaya de réagir, les ateliers furent transportés au Palais du Louvre, dans la galerie du rez-de-chaussée; puis, découragé par une opposition persistante, Briot dut aller offrir ses services en Angleterre, en 1626. Sous Louis XIII, les agissements de la Cour des Monnaies, toujours hostile aux innovations, furent cause que l'on établit deux ateliers, la Monnaie des Médailles — c'était l'ancien balancier du Louvre — et la Monnaie des Espèces, qui plus tard fut transportée dans l'Hôtel du quai Conti, devenu, en 1878, notre seul Hôtel des Monnaies.

En Angleterre, de semblables difficultés se présentèrent sous le règne d'Élizabeth. C'est en 1560 qu'un Français cette fois, nommé Éloi Mestrel, apporta à Londres une invention qui permettait de transformer l'outillage monétaire [1]. Éloi Mestrel, selon toute vraisemblance, n'avait fait que s'inspirer des principes venus d'Allemagne et mis en pratique à Paris peu d'années auparavant. Dès 1562, on commença à la Tour de Londres d'utiliser ses appareils; les résultats furent excellents et la frappe parfaite. Il en coûta cher au malheureux inventeur, et son histoire fut plus tragique que celle de ses confrères parisiens. Quelques années après, il fut accusé de fabriquer clandestinement de la fausse monnaie, à l'aide de ses presses mécaniques. C'est du moins la version officielle; j'aime à croire que des jaloux — ils étaient nombreux — ne trouvèrent point ce détour pour se venger. Bref, Éloi fut pendu à Tyburn, en 1569, ses machines ne furent plus guère employées après

1. V. Herbert A. Grueber, *Handbook of the coins of Great Britain and Ireland*, London, 1889, p. XXXVII.

1572, et l'usage de la frappe mécanique ne devint régulier qu'en 1662, un siècle après les premiers essais.

A Augsbourg, en 1550, l'ambassadeur du roi de France s'était hâté de poursuivre les négociations avec les orfèvres allemands, parce qu'on courait le risque, en en différant l'aboutissement, de voir l'inventeur vendre sa découverte à Charles-Quint, qui, déjà, l'employait à d'autres travaux : « L'empereur, écrit Marillac en juin-décembre 1550, pretend se valloir de cest artiffice, ayant à cest effect faict venir d'Espagne leur premier maistre en faict de monnoye, pour apprendre ce que ledict chevalier sçait faire[1]. »

Il est donc assez surprenant qu'on ait attendu en Espagne quelque quarante ans pour faire subir à l'art monétaire la révolution inaugurée en France. Il y a d'autant plus lieu de s'en étonner qu'on sait la passion de Philippe II pour l'architecture et pour la mécanique. Autour du roi prudent, les Herrera, les Gianello della Torre, les Jacopo da Trezzo s'ingéniaient à inventer les machines les plus merveilleuses que l'on eût vues jusque-là, depuis les horloges savantes jusqu'aux appareils compliqués destinés à amener à l'Escorial les matériaux du monastère de San Lorenzo en construction, et à les mettre en œuvre, jusqu'aux tours hydrauliques qui servaient au polissage et à la gravure des pierres fines[2]. Il semblerait naturel qu'on ait installé à la même époque des machines reposant sur les mêmes principes et destinées à la frappe du numéraire. Pourtant ce n'est qu'en 1582 qu'on en fit le projet ; et c'est à cette date que Philippe II fit venir d'Allemagne les ouvriers spécialistes dont il avait besoin. M. Casto Mª del Rivero a fait récemment l'historique de la Monnaie de Ségovie, à l'aide des documents conservés à Madrid aux Archives du

1. V. P. de Vaissière, *La découverte à Augsbourg des instruments du monnayage moderne et leur importation en France en 1550, d'après les dépêches de Marillac, ambassadeur*. Montpellier 1892 ; Maurice Roy, *La Monnaie du Moulin*, in *Revue Numismatique* 1919, p. 187 et sq. — L'achèvement du premier matériel perfectionné n'eut lieu qu'en 1553.

2. On me permettra de renvoyer à mon article de la *Revue de l'art ancien et moderne* (1914), *Gianello della Torre, horloger de Charles-Quint et de Philippe II*, p. 272-273. V. aussi Bratli. *Philippe II*. Paris, 1912, p. 67 ; Felipe Picatoste. *Apuntes para una biblioteca científica española del siglo XVI*. Madrid, 1891, etc.

Palais Royal[1]. J'ai eu la bonne fortune de trouver naguère à la Bibliothèque Nationale de Madrid et à Simancas quelques textes qui me permettent d'ajouter plusieurs détails à cette excellente étude.

Il s'agissait d'établir des machines hydrauliques, en d'autres termes, des moulins, et l'on délibéra longtemps sur le choix du cours d'eau propre à les actionner. Le Manzanarés fut écarté pour les raisons que l'on suppose, et l'Eresma fut élu. L'Ingenio de la Moneda fut donc construit à Ségovie. Dès 1583 Philippe II visitait les chantiers. L'édifice subsiste encore de nos jours, transformé en moulin à farine, mais quelques modifications furent apportées à l'ordonnance des bâtiments sous Ferdinand VII[2]. Le P. Sigüenza nous a laissé une précieuse description de la mécanique, je demande la permission de la traduire. C'est à propos d'une visite du roi à Ségovie, en septembre 1583 :

« De là, [le roi] vint à Ségovie pour voir cette excellente invention pour faire la monnaie, invention de l'archiduc d'Autriche[3] : l'eau fait mouvoir une roue, et celle-ci, des deux côtés opposés, à l'aide de l'eau, en met en mouvement deux autres (c'est là le principe des mécaniques d'Aristote) en passant entre les deux axes ou roues de celles-ci (qui sont en acier et sur lesquelles sont figurées et gravées les armes royales, comme nous les voyons sur la monnaie, l'une portant la face, et l'autre le revers); une bande ou ceinture d'argent, de l'épaisseur que doit avoir la monnaie, la laisse empreinte ou sculptée sur ses deux faces, tout du long, formant des réaux, qui par la suite sont découpés en rond par un autre tour, avec une grande facilité. C'est une excellente invention, qui permet

1. Casto Mª del Rivero, *El ingenio de la moneda de Segovia* (extr. de la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*. Madrid, 1919).

2. On en trouvera la description, le plan et les photographies dans l'ouvrage cité de M. del Rivero. Les architectes furent Juan de Herrera et Francisco de Mora. Avant la construction de l'*Ingenio de la Moneda*, il existait à Ségovie un atelier monétaire connu désormais sous le nom de *Moneda vieja*.

3. Il s'agit ici de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, second fils de l'empereur Ferdinand Ier, et par conséquent cousin germain de Philippe II. C'est gratuitement que le P. Sigüenza lui fait ici les honneurs de l'« invention ». Rien ne vient corroborer ses dires. L'archiduc, en sa qualité de comte du Tyrol, avait sans doute patronné les ingénieurs allemands, sans plus.

d'épargner beaucoup d'argent, de réflexion et de temps, mais la nation espagnole se soucie peu de ces inventions, et les supporte impatiemment ; ce qu'on pourrait faire aisément et sans travail, il plaît davantage de le faire à force de bras. On y a travaillé quelque peu d'argent, maintenant on en fait peu, ou plus du tout, parce qu'on dit que cela présente des inconvénients, ou parce qu'on n'en laisse pas arriver à Ségovie[1]. »

On ne jugera sans doute pas sans intérêt de mettre en regard de la description du P. Sigüenza celle qu'écrivit Jehan Lhermite, ce Flamand qui fut un temps chambellan de Philippe II, et qui rédigea ses mémoires sur l'Espagne en 1602, une fois de retour en son pays[2]. Il visita la Monnaie de Ségovie en 1596. Sa description est moins précise que celle qu'on vient de lire, il insiste toutefois sur l'opération préliminaire du laminage, la préparation des feuilles de métal — ce qu'on appelait jadis en France « battre la chaulde » — par là les deux récits se complètent :

« Et encores que pour lors l'on n'y forgeoit nulle monnoye, si y avoit il aulcunes pièces apprestées, pour par icelles monstrer audict comte [Charles de Brandebourg, vicomte d'Esclay, neveu du comte de Berlaymont] et ceulx de sa compaingnie, la manière et la façon de la forger et battre, lequel se faict tout par la violence d'eaue, en forme de moulins et roues qui se gouvernent par ladite eaue, tellement que pour forger les planches ou lames d'or, d'argent et de cuyvre, s'y forgent avecq la plus grande facilité du monde; car ne fault que les mettre sur l'enclume, et les y tenir fermes dessoubz le martillaige

1. Fr. J. de Sigüenza, *Historia de la orden de San Gerónimo*, 1605 (*Nueva biblioteca de autores españoles*, t. XII, p. 463). Colmenares (*Historia de la insigne ciudad de Segovia*, 1637, cité par M. del Rivero, p. 14) donne une description analogue, mais moins détaillée, sauf en ceci que pour le découpage des pièces. il mentionne un tour : « *un torno redondo, de macho y embra.* » Cf. Baltasar Porreño. *Dichos y hechos de el señor rey Don Felipe Segundo.* Réimprimé à Madrid, 1748, XII, 163 : « Edificó allí la casa de la moneda, con su ingenio para batirla con el movimiento del agua, obra tan artificiosa que en un dia se labran treinto mil ducados de moneda de plata de preciosa estampa, con bien poca gente. »

2. *Le Passe-temps de Jehan Lhermite*, éd. p. Ch. Ruelens, Anvers, 1890, t. I, p. 283. On notera que les machines de Ségovie différaient notablement des machines françaises, puisque celles-ci se composaient essentiellement de presses ou balanciers, analogues en principe au *volant* dont l'usage se généralisa plus tard. A Ségovie il n'est question que de roues, mues par la force hydraulique, comme des laminoirs. Grâce au P. Sigüenza nous avons sur ce point un peu plus que de vagues indications. L'origine du balancier doit être cherchée dans la presse à vis dont se servit Bramante pour comprimer le plomb des bulles, et Benvenuto Cellini pour frapper ses médailles. Comparez l'expression anglaise : *the mill and the screw.*

d'un gros vilain marteau qui se gouverne par lesdictes roues, et en donne dessus avec une si grande roydeur et force, qu'impossible me seroit de le dire; de ces planches ainsi forgées se faict la mesme monnoie en moins d'un rien, les passans par certain instrument duquel elles sortent toutes monnoyées du coing, de l'inscription et armes royales, ne restant autre que de coupper jus chasque pièce de par soy, qui aussi se faict avecq certaine industrie fort facile, comme par les mesmes pièces de monnoye se peult veoir, lesquelles ont, du costé de l'escu des armes royales, ung petit pont contrefaict a celluy de Segovie qui est l'aqueduct, lequel d'icy allions aussi veoir comme une des choses plus rares et anciennes de la ville. »

L'inventeur du moulin était en effet un Allemand, peut être ce George Gerling, qui arriva en Espagne en 1585 avec toute une équipe d'ouvriers tyroliens, et que la mort surprit presque aussitôt, à Barcelone. Il fut remplacé par Magno Mayz, et voici les noms de quelques-uns de ses collaborateurs. C'étaient Martin Fagel, maître de la machine, Maestre Wolfo, Mathias Smincer, Jacobo Sauroban, Balthasar Illepult, tous envoyés par l'archiduc Ferdinand d'Autriche; Jorge Grayft, fondeur, Pedro Ardebeco, envoyé pour tailler les nouveaux coins, Joachim Linguel, essayeur, Hans Liserburgher, Rrabian Holchar, qui déclarent « qu'ils sont ceux qui s'entendent le mieux à la construction et à la conservation de la machine, et qui sont mariés à des femmes du pays[1] ».

Philippe II, lorsqu'il avait formé le dessein d'employer des procédés modernes à la frappe de ses monnaies, avait eu recours à Kevenhuller, ambassadeur d'Autriche, qui fut son ami et son conseiller en mainte circonstance, et en particulier lorsqu'il s'agit d'acquisitions d'objets d'art, d'antiquités, de médailles, de construction de bâtiments.

Le 4 juillet 1585, Kevenhuller, par ordre de Sa Majesté, se rendit à Ségovie en compagnie de Jacopo de Trezzo, du capitaine Tiburcio Spanochio et d'une nombreuse suite, pour visiter la Maison de la Monnaie ; il en passa l'inspection. C'est

1. Simancas, *Obras y Bosques, Segovia, legajo* 2. Je respecte ici l'orthographe donnés par le scribe espagnol aux noms allemands. Pedro Ardebeco est appelé quelques lignes plus bas Pedro Hartepegue. V. le texte publié plus loin, n° 2. Cf. Casto Mª del Rivero, *op. cit.* p. 26, 27 et c. On trouvera là, cités avec d'autres encore, les mêmes noms, diversement défigurés.

lui qui avait fait venir les ouvriers du Tyrol, par l'intermédiaire de George Gerling, qui est qualifié de « son serviteur ». Il fut reçu à Ségovie par l'évêque qui l'invita à des chasses et autres parties de plaisir. Au mois de juillet de l'année suivante, l'ambassadeur retournait à Ségovie chargé d'une semblable mission [1].

Les machines étaient arrivées à Ségovie le 15 juin 1585 ; les premières monnaies qui y furent frappées : *reales de á ocho*, portent la date de 1586, et, comme différent monétaire, l'aqueduc de Ségovie. C'est Clemente Birago qui avait gravé les coins. On connaît ce Clemente Birago ; il avait épousé une fille du célèbre Milanais Jacopo da Trezzo, dont j'ai déjà cité le nom plus haut, médailleur et lapidaire fameux qui eut une grande part à la construction de l'Escorial. Birago exerçait la même profession que son beau-père, il y gagna une renommée universelle : on lui attribua l'invention de la gravure du diamant. Il fournit à la Cour d'Espagne quantité de joyaux, de gemmes gravées, de sceaux et de bagues. Il mourut en 1592. Quant aux relations de Jacopo da Trezzo avec Kevenhuller, elles sont attestées par l'existence d'une médaille à l'effigie de l'ambassadeur qui porte la signature de Trezzo [2].

Nous avons des renseignements précis sur les conditions mêmes du monnayage. On fabriquait alors une monnaie dite de *vellón*, qui se composait de cuivre additionné d'un alliage d'argent [3]. Le marchand se présentait à la Maison de la Monnaie avec un marc de cuivre, qu'il avait payé 30 maravédis auxquels il faut ajouter 4 maravédis de frais pour la fonte. De son marc de cuivre, il tirait 114 maravédis, mais il lui fallait payer au roi 34 maravédis pour l'alliage d'argent, plus 24 maravédis de frais de brassage, et 12 maravédis de droits. Le marchand s'en tirait donc avec un bénéfice net de 10 maravédis. Un assez nombreux personnel était employé à la mise en action

1. V. les documents que nous publions ci-après nos 4 et 5.

2. Cette médaille est restée inconnue d'Armand qui n'en dit mot dans son ouvrage sur *Les Médailleurs italiens*. J'en connais au moins deux exemplaires, l'un au Musée archéologique de Madrid, l'autre au Cabinet des médailles de Paris.

3. Cet alliage d'argent fut supprimé en 1596. Doc. n° 14 p. p. M. del Rivero. A cette date, toute la monnaie de *vellón* du royaume fut frappée à Ségovie. Le document que j'utilise ici date de 1594. (N° 3).

de la machine. On comptait parmi les « officiales mayores » un teneur de comptes, et un « balançario »[1].

Comme le service des nouveaux appareils différait fort de ceux qu'on employait dans les autres ateliers monétaires (à Grenade ou à Tolède, par exemple), on dut s'en remettre au directeur de l'entreprise pour la répartition des salaires suivant les mérites de chacun. Ce maître recevait un tant pour cent par marc de métal et se chargeait de payer les gages des employés. Chaque marc de métal monnayé coûtait à Sa Majesté 14 maravédis, et lui en rapportait 56.

On a vu plus haut qu'avec les machines était arrivée d'Allemagne une équipe d'ouvriers spécialistes allemands. Pourtant, il est constamment question dans les textes contemporains en 1590 d'un Espagnol, Miguel de la Cerda, qui aurait été l'inventeur de l'engin[2]. Il y a donc ici une apparente contradiction. Il est probable qu'il s'agit d'un perfectionnement apporté au matériel venu d'Augsbourg, ou d'un nouveau mécanisme destiné à le compléter. J'ai parlé plus haut de la *virole brisée* due à Aubin Olivier. Peut-être faut-il en rapprocher l'invention de Miguel de la Cerda, dont malheureusement nous ne connaissons que le nom : *tijera*, les ciseaux. C'est à son sujet que s'élevèrent les protestations de l'ancien personnel; un document fort intéressant nous renseigne au sujet du conflit. Il en ressort que les ouvriers de la vieille monnaie, dirigés par un certain Juan Castellanos et ses frères, s'opposèrent de toutes leurs forces à l'établissement des nouvelles machines, de l' « ingenio de Miguel de la Cerda », et montrèrent un mauvais vouloir irréductible, parce que, disaient-ils, s'il en était fait usage, il n'y aurait pour ainsi dire pas de « cisaille », et qu'ainsi ils perdraient les 400 ducats qu'ils gagnaient par là chaque année, en conséquence d'un accord passé avec le trésorier de Ségovie. Qu'était-ce donc que la *cizalla*? On désignait ainsi les déchets ou rognures de métal qui subsistaient, selon les anciens procédés, après le découpage des

1. Ce dernier terme est curieux à relever; il n'y avait pas à proprement parler de *balancier*, comme nous l'avons vu tout à l'heure.

2. Voyez le document que nous publions plus loin, n° 1.

monnaies, ces déchets étaient le partage des ouvriers monétaires, qui les fondaient et recevaient pour ce travail une redevance du trésorier. La machine de Miguel de la Cerda, plutôt qu'à la frappe des monnaies, servait donc, semble-t-il, au découpage automatique des flans, supprimant radicalement la source des bénéfices escomptés par Castellanos et ses collègues. *Inde iræ.*

En novembre 1586 Hans Belta[1] était entré au service de la machine de Ségovie. Il en fut le surintendant jusqu'aux premières années du règne de Philippe III. La frappe de l'argent continua en 1587 et, au cours d'une nouvelle visite officielle, Philippe II, l'impératrice, sa sœur, veuve de Maximilien II, le prince don Philippe, l'infante Isabelle et leur suite, assistèrent au travail des engins. Nouvelle visite royale en 1592, dont Jehan Lhermite nous a laissé le récit, en notant que l'on continuait en « une altre vielle mayson de monnoye dedans la ville » à forger et battre la monnaie à coups de marteau ; les deux ateliers subsistaient donc l'un à côté de l'autre, avec leurs personnels spéciaux et indépendants. Cette fois encore les innovateurs n'avaient pas eu le dessus, et malgré la protection royale, n'avaient pu supplanter sur-le-champ leurs anciens collègues.

En 1596 la nouvelle Monnaie de Ségovie reçut sa charte constitutionnelle sous la forme d'une « Instrucción para el Gobierno del Ingenio ». M. del Rivero a donné minutieusement l'historique de son activité. On y frappa des monnaies d'or, jusque sous le règne éphémère de Louis Ier. Mais les progrès de la frappe mécanique furent tels que la machine de Ségovie parut dès le début du XVIIIe siècle une antiquité. Une ordonnance de 1730 prescrivait de ne plus frapper de monnaies d'or et d'argent que dans les ateliers de Madrid et de Séville. C'était le coup de grâce porté à Ségovie. Pourtant, on recommença en 1742 à y frapper des monnaies de billon, comme aux premiers jours. Les belles monnaies de cuivre de Charles III en sont à peu près les derniers fruits.

JEAN BABELON.

1. Ce Hans Belta, ou Belthac, fut aussi orfèvre de Philippe II, *platero de oro*, V. *Documentos inéditos para la historia de España*, LV, 464.

## 1[1].

Señor, esta mañana vino a mi posada Phelippe de Benavides, y me traxo una dozena de piezas de reales hechos con el ingenio de Miguel de la Cerda y acuñadas con el cuño nuevo que ha hecho Clemente Virago: 4 de a dos, 4 senzillos, y 4 medios, que todos van aqui porque me dixo que V. Md. le havia mandado quando estuvo ai que yo embiasse las muestras de los cuños. En estando hechos, dan a entender los officiales que aun con el uso se haran mejores. A mi solo se me offreze que las rayas de las armas y de las letras serian mas a proposito algo gruesezillas; dixele a Benavides viendo que nadie pudiera haver hecho como el esta moneda, y que hiziesse cortar luego otros pocos que se havian acuñado quando estos [*para que no quedasen mas que lexir* ][2]. Dixome que se havia topado con un acuñador de la casa de la moneda de Toledo, y que se los hizo acuñar antes que se fuesse para que se pudiessen embiar a V. Md. Tambien me dixo como esta apunto todo lo que es menester para hazer la experiencia y prueva de los mill marcos de plata conforme a lo que V. Md. tiene mandado, y assi, en teniendo respuesta deste papel podremos [*yr a la casa que era de Jacobo*[3]. *Juan de Ybarra*[4]], por haverme dicho Benavides que V. Md. lo manda assi. Pero hame parezido que tengo obligacion de acordar primero a V. Md. que quando hable en esta materia, dixe a V. Md. que Francisco Baptista Veyntin me havia advertido que Juan Castellanos y sus hermanos harian todo quanto pudiessen porque no se use del ingenio de Miguel de la Cerda, porque usandose del, no haria casi sizalla, y perderian asi los 4 c ducados que dize en lo [*rayado de la*] memoria que va aqui, que entonçes me dijo les vale cada un año un concierto que tienen hecho con el thesorero de Segovia para lo del fundir la sizalla que se haze de la plata que se labra en la casa de la moneda de alli, y que se temia que el Sr Juan de Ybarra estava inclinado en el pleyto a las cosas de los dichos Castellanos, y que como les yva tanto en esto procurarian mucho ser ayudados de Juan de Ybarra en el estorbo de lo del ingenio de Miguel de la Cerda, y yo dixe de passo a V. Md. que no creya que esto seria estorbo, pero que si a V. Md. le paresiesse, adelante podrian yr los despachos por

1. Biblioteca Nacional de Madrid. Ms. S. 86, fol. 426. Recueil de lettres et de copies de lettres concernant principalement la *moneda de vellón* et la *Casa de la moneda* de Ségovie. On ignore le nom de l'auteur aussi bien que celui du destinataire de la lettre reproduite ici.

2. Les mots en italique sont des notes marginales surajoutées d'une autre main.

3. *La casa que era de Jacobo* est l'atelier de Jacopo da Trezzo, sis à Madrid, dans la rue qui porte aujourd'hui son nom. Jacopo da Trezzo mourut en 1589, mais après sa mort on continua d'utiliser son atelier pour le service du roi.

4. Juan de Ybarra était le secrétaire qui avait la charge des affaires de la monnaie de Ségovie.

Matteo Vasquez, que es secretario de los arbitrios, y porque tambien se offrezio en la platica recuerdo que Matteo Vasquez es thesorero de la casa de la moneda de Granada, quedo en que la prueva se hiziesse entonces en Toledo, y que despues se miraria en lo demas, y lo dicho no es mas de para hazer recuerdo dello a V. Md.. y en teniendo respuesta desto, luego yremos Juan de Ybarra y yo a la casa que era de Jacobo de Trezo, de que resultara tratar de los depachos que se han de hazer si V. Md. no mandare otra cosa. Dios guarde a V. Md. En Madrid. 28 de Octubre 1590.

*Luego que llego de Sevilla el Sr Juan de Ybarra, me dixeron Benavides y Veyntin que nos acudia brev*[1] *el examen del ingenio, aqui despues hablo conmigo, y de alli creo que resulto que los mismos me han vuelto a dezir que les ha hablado bien en todo lo que a ello toca despues aca.*

2[2].

Los « oficiales de la nueva casa de la moneda » :

Martin Fagel, maestro del nuevo ingenio.

Maestre Volfo.

Mathias Smincer.

Jacobo Sauroban.

Balthasar Illepult.

embiados por el serenissimo archiduque Don Fernando de Austria.

Jorge Grayft, fundidor aleman.

Pedro Ardebeco, aleman, embiado por el S. A. D. Fernando de Austria, para entallar los sellos necessarios al nuebo ingenio de moneda.

Joachin Linguel, ensayador aleman.

Hans Liserburgher y Rrabian Holchar, somos los que mejor entendemos en la fabrica y conserbacion deste yngenio... y estamos casados con mugeres desta tierra.

Pedro Harterpeque es el que obre los sellos.

3[3].

Conforme á las ordenanzas del Reyno en las casas de moneda, el mercader, de cada marco de cobre, que le questa treynta mrs[4] poco

1. Un mot illisible.
2. Simancas. — Obras y Bosques. — Segovia, legajo 2.
3. Biblioteca Nacional. Ms. S 86, p. 228 : « Relación de la horden que parece converna al servicio de Su Magestad en labrar la moneda de vellón en el Real yngenio de la ciudad de Segovia, y lo que ynteresa Su Magestad en ello, y lo que gana el mercader, y lo que tiene de costa a Su Magestad el labrar cada marco. »
4. Maravédis.

mas o menos, con mas quatro mrs que le tiene de costa el fundir y la merma[1] del cobre, haze ciento y catorze mrs. Su Magestad a de haver de cada marco treynta y quatro mrs de la plata que el mercader dexa de poner, y veynte y quatro mrs de los derechos de la labor de cada marco, y doze mrs por la licencia, que monta todo setenta mrs, por manera que le quedaran al mercader diez mrs de ganancia.

Por quitar algunos ynconvinientos y que el yngenio quede del todo asentado, parece conviene al servicio de Su Magestad se labre la dicha moneda a un tanto por marco, para que Su Magestad entienda pontualmente la costa que tiene en esta manera.

De fundir la sisalla de presentacion, con la merma della, costara tres mrs.

Para hazer las herramientas que se gastan en la dicha labor, seran menester tres blancas[2].

A los officiales mayores, que son : scrivano, balançario y dos guardas y alcaldes y alguaciles, an de tener sus derechos ; parece que se les podra dar tres blancas, la una al scrivano, y las dos rrepartidas entre los demás, cada uno conforme a la calidad de su officio.

Por ser la orden de labrar moneda en el yngenio muy diferente de otras casas de moneda, y que no se pueden rrepartir los derechos a satisfacion de tantos officiales tan desyguales en abilidad, es mexor pagar a cada uno lo que mereciese, y haver de estar la dicha labor de la moneda a cargo de la persona que estuviere el syrviente[3] della; parece conviene al servicio de Su Magestad que a la dicha persona se pague un tanto por marco y quel pague los officiales por su quenta, y que, mientras se labrare moneda, la dicha persona no tenga salario, y quel pague a los officiales assalariados el salario que al presente tienen, sin que Su Magestad tenga gasto en ello, parece que se le podra dar ocho mrs por cada marco de moneda labrada. Por manera que a toda costa montara lo que Su Magestad paga por cada marco catorze mrs, y quedara limpio para Su Magestad cinquenta y seys mrs en cada marco, que es la mitad de ganancia de todo lo que Su Magestad mandare labrar.

Queda a la quenta de Su Magestad el conserbar las rruedas, y el canal, y pressa, y lo demas que toca a la fabrica del yngenio. C. N. S. [signature illisible]. A XII de Agosto MDXCIIII°.

1. Déchet.

2. 2 blancas = 1 maravédi. (Pragmatique de 1566, citée par A. Heiss. *Descripción de las monedas hispano-cristianas*. Madrid, 1865. T. I, p. 164.)

3. *Sic;* il s'agit évidemment du personnage qu'on eût appelé en France le surintendant.

4[1].

1585. A quatro de Julio, por mandado de Su Magestad, fue a Segovia con Jaime Trezo y el capitan Tiburcio Spanochio y bastante numero de criados y familia, a visitar la cassa de moneda de Segovia. Aviendo dado cobro a las cosas de la cassa de la moneda, hizo venir oficiales del condado de Tyrol, por medio de George Gerling su criado, que avia acudido y atendido tres añōs a esta profesion, y con esperanza de el premio avia passado a España; pero, como las mas vezes las mercedes de España caminan con pies de plomo, la muerte que le cogio le privo de todo. Ultimamente, mientras estubo en Segovia, le regalo y ospedo el obispo de Segovia, convidandole a diversas meriendas y cazas en el bosque de Segovia, hasta que, acabados sus negocios, bolvio a Madrid a doce del mes dicho.

5[2].

Año del Nacimiento de Christo de 1586. Por el mes de Julio bolvio el conde de Franquenburg a Segovia, por mandado de Su Magestad del Rey Catolico, donde le ospedo y regalo el obispo de aquella ciudad, y aviendo concluido con su comission de la visita de aquellas casas de moneda, bolvio a Madrid y dio cuenta a Su Magestad de lo que avia hecho.

1. Biblioteca Nacional. Ms. J. 150. « Historia de Joan Kevenhuller de Aichelberg. septimo deste nombre, conde de Franquenburg, baron de Landtscroon y Sumereck, señor hereditario en Halto Osterwitz y Carlsperg, cavaleriço mayor perpetuo del Archiducado de Carinthia, cavallero de la orden del Tuson de Oro, de los consejos de los Emperadores Maximiliano II y Rudolpho II, gentilhombre de sus camaras, embaxador de Sus Magestades Cesareas en muchas occasiones, y en particular en Roma y en la Corte de España, mayordomo mayor y sumiller de corps del Serenissimo Archiduque Alberto, y governador del condado de Goritia. En la qual también se contienen los mas señalados successos y negocios que se trataron y sucedieron en su tiempo casi en todo el mundo. Sacada de sus originales y manuscriptos con tod brevedad. » P. 522.

2. Historia de Joan Kevenhuller, p. 544.

# CATALOGUE

## DES MANUSCRITS DE M. MOREL-FATIO

*(Suite [1].)*

---

**178. D. Gonzalo Fernández de Córdoba, troisième duc de Sesa.** Extraits tirés de la *Casa de Lara*, d'Antonio Pérez, du *Comines* de Vitrian, de sainte Thérèse, etc.

**179. Dante.** *Bibliothèque Nationale. Catalogue des œuvres de Dante Alighieri conservées au département des Imprimés.* Un exemplaire et une épreuve. — *La materia della Divina Comedia...*, de Michelangelo Caetani, Firenze, 1897. — G. Parodi, *La rima e i vocaboli in rima nella Divina Comedia*, 1896. (*Bullettino della Società Dantesca italiana*, Firenze, mars-juin 1896).

**180. Autographes espagnols et lettres espagnoles d'Alphonse de Latour.** Lettre de D. Pascual Madoz à « mi apreciable amigo Rosano », Zarauz, 14 juillet 1850. — « Epigrama Vicentii Espineli Rondensis. » — « Cuento », commençant par : « Acostóse un buen marido... » — « Carta inédita del Venerable caballero D. Miguel Mañara..., 1679. » Copie de D. Francisco B. Palomo, Sevilla, 23 avril 1857 (double exemplaire). — Biographie du Père D. Cayetano Fernández y Caballo. — « Antecedentes relativos á la V. M. Francisca Dorotea, fundadora del monasterio domínico de N. Sra de los Reyes. » (Archivo Municipal). — « Las cuatro SSSS. Fabula... 4 sete 1860. » — « El Zarandito. Villanco de Navidad... Copla. » — « Tonadilla... Seguidillas. » — Deux lettres de D. Felix José Reinoso. — « La vela de sebo. A mi querido amigo, el distinguido literato Don Ramon de Navarrete. » — Biographie de D. Tomas Rodríguez Rubi. — Ordre de la reine Isabelle II conférant à Gaston d'Orléans, comte d'Eu, la croix de l'ordre de San Fernando, 6 février 1860, et lettre du général Leopoldo O-Donnel au ministre de la guerre, 25 janvier 1860. — Lettre de D. J. Juaquín de Mora à Fernán Caballero. — « Felipe 2°... Madrid, 1849. José Ma Diaz ». — Deux autographes de Juan Meléndez Valdés. Antoine de Latour a mis : « de la main de Fern. Caballero. Ant. de L. ». — Autographe de D. Agustín Durán. Madrid, 28 no-

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XXIII, p. 15 et 211.

vembre 1856. — Lettre de D. Xavier Abadia à Dª Francisca Bolh de Larrea, Cadix-Isla, 18 mars 1811. — Lettre de D. Juan Agⁿ Ceán Bermúdez à D. Francisco de Paula Pereyra, Madrid, 28 janvier 1818. — Lettre de Jⁿ G. de Escalante à Fernán Caballero, Ronda, 30 septembre 1866. — Lettre de Amos de Escalante, Madrid, 7 décembre 1863, avec une poésie, *El soldado herido*, datée du 9 février 1860. — « Fragmento de *Un matrimonio á la moda* », par M. Lafuente (Fr. Gerundio). — *Coplas* de *El curioso parlante* (Mesonero Romanos). — « Sonnet de sainte Thérèse au Christ crucifié... Traduction de l'espagnol offerte à Madame de Saint Auber par son respectueux serviteur J. M. Maury. » — Lettre de Pizarro à un inconnu. — Poésie de D. José Marchena « A Cristo crucificado ». Copie faite à l'Universidad literaria de Sevilla. — Lettre de D. Federigo de Madrazo, écrite par sa fille Isabelle, Paris, mercredi 12. — Lettre de D. Vicente de la Fuente à D. Santiago Tejada. — Deux lettres du marquis de Molíns, l'une de Londres, 14 novembre 1865. — Lettre de D. Aureliano Fernández-Guerra au marquis de Molíns, Madrid, 27 février 1866. — Lettre du duc de Valencia. « Lundi 19. St-Leu-Taverny. » — Trois lettres de D. Antonio Sánchez Moguel, Sevilla, 24 mars 1868; 11 février 1869 et 18 janvier 1871. — Lettre du comte de Cheste, Madrid, 25 avril 1865. — Lettre du comte de Altamira, duc de Montemar, Madrid, 11 février 1858. — Lettre de D. Cayetano Fernández, Madrid, 12 janvier 1866. — Sept lettres de D. Pedro Ant. de Alarcón et une poésie. — Quarante-quatre lettres de D. José Mª Asensio. — Trente-sept lettres de D. Juan J. Bueno et deux poésies, l'une *El Pecho de Corila*, de D. Juan N. Gallego, et l'autre *El Pastorcito, Leyenda á Fernan Caballero*, de Juan J. Bueño. — Huit lettres de D. Eduardo Bustillo. — Sept lettres du marquis de Cabriñana et une note concernant le poète Góngora. — Onze lettres de D. Manuel Cañete. — Deux lettres de D. Valentín Carderera. — Sept lettres de D. Adolfo de Castro. — Quinze lettres de D. Antonio Cavanilles. Une lettre de Cavanilles à Fernán Caballero, où la romancière a écrit: « Quemela V. despues de leida. Fernan. » Trois lettres de D. José Mª de Cerrageria, beau-fils de Cavanilles. — Trente-deux lettres de D. José Fernández Espino et trois poésies de l'auteur. — Vingt-deux lettres de D. Fernand de Gabriel y Ruiz de Apodaca et de Dª Elisa López de Morla de Gabriel. — Onze lettres de D. Manuel López Cepero et deux poésies. — Six lettres de D. Alejandro Mon. — Cinq lettres de D. Eugenio Muñoz. — Trois lettres de D. Guillermo Morphy. — Une lettre de D. Eugenio de Ochoa, une lettre de D. C. de Ochoa. — Deux lettres de D. Eugenio de Ochoa à Fernán Caballero et à D. Juan José Bueno. — Cinq lettres de D. Narciso-Joaquín Juárez. — Quatorze lettres de D. Santiago de Tejada. — Six lettres de D. Francisco María Tubino.

**181. Sainte Thérèse** (en huit paquets).

1. Notes pour le mémoire intitulé : *Les lectures de sainte Thérèse*, etc., dans le *Bulletin hispanique*, t. X, p. 17-67, comprenant : Introduction, Bréviaire, Bible, Vies de Saints, saint Jérôme, saint Augustin (lettre de M. Paul Monceaux et de D. Ramón Menéndez Pidal), Ludolphe de Saxe, l'Imitation, Fr. Alonso de Madrid, Fr. Francisco de Osuna, (lettre de D. Daniel Granada, du P. Michel Ange, capucin, de M. Jean Saglio), saint Grégoire, Fr. Bernardino de Laredo (Ernest Cordonnier. *Notice sur les Modus faciendi, traité médico-pharmaceutique en langue espagnole de la première moitié du XVIe siècle et sur son auteur : Bernardino Laredo.* Tirage à part de *Janus,* février 1900, avec une carte de M. Lebègue), Fr. Antonio de Guevara, saint Pedro de Alcántara. — Notes pour les *Lectures.*

2. *Necrología de... Don Vicente de la Fuente...* por Excmo sr D. Alejandro Pidal y Mon, Madrid, 1898. — Henri Chérot, S. J., *Une nouvelle traduction française des Lettres de sainte Thérèse;* extrait des *Études* du 20 juin 1901. — Henri Guerlin, *L'art et les saints. Sainte Thérèse*, Paris, s. d. — Fr. Gerardo de San Juan de la Cruz, *Otra carta autógrafa de santa Teresa* (*Boletín de la R. Academia de la Historia*, t. LVII, juillet-septembre 1910). — Fidel Fita, *Una carta inédita de santa Teresa* (*Bolet. de la R. Acad. de la Historia*, t. LVII, novembre 1910). — Du m. *Una carta autógrafa de santa Teresa que posee el Duque de Gor. Nuevo estudio* (*Bolet. de la R. Acad de la Historia*, t. LVII, décembre 1910). — Du m. *Dos cartas autógrafas de santa Teresa. Recobro y fotografía de la segunda* (*Bolet. de la R. Acad. de la Historia,* t. LVII, juillet-septembre 1910). — B. Bernardino de Melgar y Abreu, marqués de San Juan de Piedras Albas, *Autógrafo epistolar inédito de santa Teresa de Jesús en el que narra y detalla su entrevista con Felipe II. — Dos autógrafos inéditos de santa Teresa de Jesús..., sobre personas, parentescos y lugares. — Cuatro autógrafos inéditos de santa Teresa de Jesús en los que narra y detalla vicisitudes importantes de su vida. — Autógrafo epistolar inédito de santa Teresa de Jesús en el que reiteradamente alude a su padre Don Alonso Sánchez de Cepeda* (*Bolet. de la R. Acad. de la Historia.* t. LXVI, mai 1915; t. LXVII, juillet-novembre 1915).

3. Langue de sainte Thérèse dans ses œuvres, en six cahiers. — M K. Pietsch, *Notes on Spanish Folklore*, dans la *Modern Philology*, t. V, n° 1, juillet 1907.

4. Cours sur sainte Thérèse professé au Collège de France en 1907-1909. Œuvres en neuf cahiers; lettres en neuf cahiers.

5. Autographes de sainte Thérèse. — La dernière lettre de sainte Thérèse, publiée par D. Manuel Maria Polit, Quito, 1901. Copie. — Carta de santa Teresa de Jesus al canónigo Gerónimo de Reynosa. Copie prise par H. Léonardon à la Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire à Madrid. — Lettres de sainte Thérèse publiées par D. Fran-

cisco Herrero y Bayona, Madrid, 1881. Copie. — Acte de renonciation de sainte Thérèse à la mitigation, avec une lettre de la Mère carmélite Marie de S[t]-Paul, Anderlecht, 6 avril 1911. Copie. — Lettre à Cristóbal Rodríguez de Moja. Notes. — La lettre de juin 1562, qui accompagne la *Vida*, transcrite sur l'autographe. Copie. — Lettres fausses. Notes. — Copie de quatre lettres de sainte Thérèse conservées au monastère d'Anderlecht. Les trois premières ont été copiées par une carmélite, la quatrième par moi. — *Varios autógrafos de s[ta] Teresa de Jesús, reproducción fotolitográfica de sus autógrafos* par Vicente de la Fuente. Entrega 1 et 2, Madrid 1884. — Deux fac-similés de la *Vida*. — Fac-similé de la sœur Louise de la Miséricorde (La Vallière).

6. *Vida, y virtudes y milagros de la bienaventurada virgen Teresa de Jesús*, par Fray Diego de Yepes, Çaragoça, 1606. Extraits. — *Vida de la Madra Teresa* por el Padre Francisco de Ribera, Salamanca, 1590. Extraits. Copie par René Costes d'une lettre du P. Ribera à la Mère María de Cristo, telle qu'elle se trouve dans la publication de Herrero Bayona. — *Cartas de santa Teresa de Jesús...* con notas de Don Juan de Palafox y Mendoza, Bruxelas, 1674. Extraits. — *Inventario de los bienes que quedaron e fincaron por fin e muerte del señor Lorenço de Cepeda.* Copie de D. Alfredo Alvarez, avec une lettre. — *Reforma de los descalços* por el Fr. Francisco de Santa María. Extraits. — María de S[t] Joseph. Extraits de lettres de sainte Thérèse à elle adressées. — Carmel. Bibliographie. — Habit et étiquette des Carmélites. — Mère Anne de Jésus. Lettres de sainte Thérèse à elle adressées. Déposition d'Anne de Jésus lors du procès de canonisation de sainte Thérèse, d'après le ms. des Archives Nationales de Paris, L 1046, n° 60. — *Historia del Carmen descalzo* por Fr. Gerónimo de S. Josef, tomo I, Madrid, 1637. Extraits pris par D. Alfredo Alvarez, avec une lettre. — Texte de la *Vida*, d'après les œuvres de sainte Thérèse, publié par Fr. Luis de León en 1588 et en 1589. — Lettres de Fr. Luis de León aux carmélites de Madrid. — Comparaison des éditions 1588 et 1589. — Canonisation de sainte Thérèse, d'après le ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, Espagnol 322. — Nic. de Ormaneto, évêque de Padoue (Archives du Vatican, Nunz. Spagna, t. 8 et 10), pendant son séjour à Madrid. Copie de Robert Michel avec une lettre. — Sainte Thérèse et le Fr. Julian de Avila. Extraits. — *Testimonio del padre maestro F. Domingo Bañez... sobre la Vida i libros de la madre Teresa... 1591.* Extraits d'après le ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, Espagnol 322. — Allusions à la *Vida* de sainte Thérèse. — Fray Gerónimo Gracián de la madre de Dios. Extraits. — Lettres de sainte Thérèse, citées par D. Miguel de Lanuza, dans la *Vida de Isabel de Santo Domingo*, Madrid, 1638. Extraits. — Deux lettres de M. Cuninghame Graham au sujet de la

mort de sa femme, originaire du Chili, à Hendaye, 16 février et 4 mars 1907. — Lettre de R. J. Cuervo, de M. Maurice Prou, deux lettres de René Costes, carte de D. Gabriel Molina, une lettre de D. Ricardo de Hinojosa. — George Claretie, *Albe de Tormès*, dans le *Figaro*. — Camille Pitollet, *Une lettre d'amour de la « Vierge d'Avila »*, dans le *Siècle*, 4 janvier 1907. — Émile Faguet, *La Vierge d'Avila*, dans le *Journal des Débats*, 19 novembre 1906. — Notes sur les personnages qui furent en relation avec sainte Thérèse et sur la bibliographie des éditions et des traductions de ses œuvres.

7. Édition de la *Vida* d'après le fac-similé. Trois cahiers. — Notes prises à Bruxelles, au Collège des Jésuites, sur sainte Thérèse. Deux cahiers. — Constitution des Carmélites. Trois cahiers. — Études sur la correspondance de sainte Thérèse. Brouillon incomplet. — *El retrato de santa Teresa* por D. Angel M. de Barcia, dans la *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, janvier-février 1909. — Lettre de D. Eduardo Pedroso à Fernán Caballero sur un portrait de sainte Thérèse. Copie. — P. Lafond, *Quelques portraits de familiers de sainte Thérèse avec cinq photogravures hors texte*, Paris, 1911.

8. Index des noms de personnes qui se trouvent dans les lettres de sainte Thérèse. Deux cartons et un dossier de fiches.

**182. D. Carlos Gutiérrez de los Ríos, comte de Fernán Núñez.** Préparation au volume des *Études sur l'Espagne*, Paris, 1900, t. II, 2e éd. 1906. — Notes sur le prince Emanuel de Salm Salm, sur le duc de Beaufort, sur le duc de l'Infantado, sur le comte de Fernán Núñez. — Copie des lettres du comte de Fernán Núñez utilisées dans ce volume. — Lettre de G. Raynaud. — Deux lettres de A. d'Arneth.

**183.** Préparation au *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française*, publié par A. Morel-Fatio et H. Léonardon. Paris, 1894-99, 3 volumes.

**184. Lope de Vega Carpio** (trois paquets).

**1.** Vie de Lope. — 2 à 4. Personnages énumérés dans ses œuvres. — 5 à 7. Choses. Mœurs. — 8. Localités. Nations. — 9. Idées morales. — 10. Théâtre. — 11. Littérature. — 12. Romances. Filis et Belisa. — 13-14. Vocabulaire.

2. Épîtres de Lope. L'épître commençant par: *Claudio, si quieres divertir un poco.* . Transcription d'un imprimé (Bibliothèque Nationale de Madrid 1-86-11). — L'Épître commençant par: *Gaspar no imagineys q̄ con dos cartas*, copie, avec une lettre de M. A. Restori. — Lettre de M. J. Delaville le Roulx. — Notes sur les Épîtres. — Compte rendu des *Obras de Lope de Vega*, t. I à XII, par A. Restori, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (dédicace). — *Expostulatio Spongiae... auctore Julio Columbario*, 1618. Transcription d'un imprimé de la Bibliothèque Nationale de Madrid 2-15734. — *Dorotea*, en deux

cahiers. — Notes sur Lope de Vega en deux cahiers. — D. José María Asensio, *Don Juan de Arguijo, estudio biográfico*, Madrid, 1883. — Antonio Restori, *Degli « Autos » di Lope de Vega Carpio*, Parma, 1898. — Hugo Rennert, *Lope de Vega's commedia Santiago el Verde*, dans les *Modern language notes*. Juin 1893 (dédicace). — Eugenio Mele, *Rimas inéditas de ingenios españoles* dans le *Bulletin hispanique*, t. III, p. 328-347. — Damas-Hinard, *La Galomachie ou la guerre des chats*, dans la *Revue indépendante*, t. VI (1845). — A.-F. Ozanam, *M. Fauriel et son enseignement*, dans le *Correspondant* du 10 mai 1845. — Damas-Hinard, *Lope de Vega (Revue indépendante*, p. 756-779. 1842). — Hugo Albert Rennert, *Ueber Lope de Vega's El Castigo sin venganza*, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXV, p. 411-423. — Georg Steffens, *Rotrou-Studien I. Jean de Rotrou als nachahmer Lope de Vega's*, Oppelin, 1891 (dédicace). — Albert Ludwig, *Lope de Vegas Dramen aus dem Karolingischen Sagenkreise*, Berlin, 1898. — Ernest Muret, *Une lettre inédite de Lope de Vega*, dans les *Mélanges offertes* à M. Émile Picot, Paris, 1813 (dédicace). — Cliché des fac-similés du mémoire intitulé : *Les Origines de Lope de Vega*, dans le *Bulletin hispanique*, t. VII, p. 38-53. — Bibliographie de Lope de Vega. — Notes sur le duc de Sesa.

3. Études sur Lope de Vega (quatre cahiers). — Lexique des mots importants de Lope de Vega (un cahier). — Arthur Ludwig Stiefel, *Jean Rotrous « Cosroès » seine Quellen und Nachahmungen*, Berlin, 1904 (dédicace). — Edmund Dorer, *Die Lope de Vega-Literatur in Deutschland*, Zürich, 1877 (dédicace). — José de Armas y Cardenas, *La Dorotea de Lope de Vega*, Habana, 1884.

**185. Ricordi di M. Fr. Guicciardini.** Épreuves de l'article intitulé : *A propos de Guichardin* dans le *Bulletin italien*, t. XV, p. 111-121. — Concordance de l'édition Jac. Corbinelli avec les *Ricordi* des *Opere inedite*. — Notes sur Guicciardini. — Prologue de la traduction de la *Storia d'Italia* de Guicciardini par le roi Philippe IV, d'après le ms. de la Bibliothèque Nationale de Madrid 2641. Transcription de M. A. Mousset et une lettre. — Lexique des pensées des *Ricordi*, d'après les *Opere inedite*.

**186. D. Luis de Requesens.** Préparation au mémoire intitulé : *La Vie de D. Luis de Requesens y Zúñiga, grand commandeur de Castille*, dans le *Bulletin hispanique*, t. VI, p. 195-233 — Notes sur Requesens et ses parents. — Copie par D. R. Murillo de l'*Instrucion de nuestra señora Dona Estephania para su hijo Don Luis de Requesens*, du ms. de la Bibliothèque Nationale de Madrid G 139. Carte de D. R. Murillo. — Copie d'une lettre de Doña Estephania à son fils, D. Luis de Requesens, d'après un ms. du British Museum. — D. Constantino Domingo Bazán, *Don Luis de Requesens*, Barcelona, 1885. — D. Francisco Barado, *Don Luis de Requesens*, Madrid, 1902. — J. L. A. Diegerick,

*Lettres inédites de Don Luis de Requesens*, Utrecht, 1859. — Lettre de E. Castelot. — Lettre de D. Francisco Barado. — Lettre de D. Francisco Marti Grajales. — Trois lettres de D. José Enrique Serrano y Morales. — Lettre de D. Manuel Magallón et les preuves de noblesse de D. Juan de Zuñiga y de D. Luis de Requesens. — Lettre de D. Joaquín Miret y Sans. — Copie et épreuve du Testament de Doña Mencía de Mendoza, marquise del Zenete, comtesse de Nassau, puis duchesse de Calabre. Burgos, 3 juillet 1535.

187. **D. Francisco de Quevedo.** — **Estebanille Gonzalez.** Liste des mots importants dans les œuvres de Quevedo. — Don Francisco de Quevedo, *Obras políticas, históricas y críticas*, t. I, Madrid, 1893 (exemplaire annoté). — Supplique du duc d'Osuna, d'après l'imprimé de la Bibliothèque Nationale de Paris, Oa 198 *bis*. — Liste des personnages de la *Vida y hechos de Estebanillo González.*

188. **D. Diego Hurtado de Mendoza, Guerra de Granada.** Préparation au mémoire intitulé : *Quelques remarques sur la Guerre de Grenade de Diego Hurtado de Mendoza*, extrait de l'*Annuaire de l'École pratique des Hautes Études*, 1914-1915. — Lettres de Mendoza de 1547-48. Recueil d'Aymon. — Sienne en 1552. — Quatre lettres de Mendoza à Zurita, copies de M. A. Pagès dans le ms. de la collection Salazar, A. 112 (Bibl. de l'Acad. de l'Histoire, à Madrid). — Liste des personnes mentionnées dans la *Guerra de Granada*. — *Archivo de investigaciones históricas*, año I, tome II, n^os^ 1 à 3, 5 et 6, Madrid, 1911. — J. Fesenmair, *D. Diego Hurtado de Mendoza, ein spanischer Humanist des XVI Jahrhunderts*, München, 1884. — Lucas de Torre, *Carta del Bachiller de Arcadia y respuesta del capitán Salazar, atribuidas á D. Diego Hurtado de Mendoza*, Madrid, 1913 (*Revista de archivos, bibliotecas y museos*, mars-avril 1913). — Du m. *Don Diego Hurtado de Mendoza no fué el autor de la « Guerra de Granada »*, dans le *Boletín de la R. Academia de la Historia*, t. LXIV, mai-juin 1914. — Lettre de D. Ramón Menéndez Pidal. — Sept lettres de D. Lucas de Torre. — Lettre de M. Ernest Mérimée.

189. **D. Francisco Manuel de Mello.** Liste de mots importants dans la *Guerra de Cataluña*. — Note sur la *Guia de casados*. — *Relation du Portugal en 1688* (Bibliothèque Nationale de Paris). — Lettres de l'abbé Legrand sur le Portugal (Clairamb. 1028). — Notes sur D. Francisco Manuel de Mello et bibliographie. — Lettre de Charles Kohler. — Deux lettres de M. Georges Musset. — Sept lettres et neuf cartes de M. Edgar Prestage.

190. **D. Gonzalo Fernández de Córdoba y Aguilar.** Notes sur son historiographie.

191. **Christoval de Mesa** (trois cahiers). Bibliographie et étude de ses œuvres. — Carte de M. Ch. Bémont. — *Asafrae nobilissimi Turdetanorum Baeturiae oppidi ducatusque emporitani brevis descriptio...*

*autore Henrico Coquo...* Copié dans le ms. de la Bibliothèque Nationale de Madrid par D. Antonio Rodríguez Villa.

**192. D. Gaspar de Guzmán, comte-duc d'Olivares.** Préparation au mémoire intitulé : *P. Ippolito Camillo Guidi, Caduta del conte d'Olivares l'anno M. DC. XXXXIII*, dans le *Bulletin italien*, t. XII et XIII. — *Gazette des Beaux-Arts. Le comte-duc d'Olivarès (Eau-forte de Velazquez).* — *Gravure au burin attribuée à Velazquez.* — Carte de D. Rafaël Ballester, avec le portrait du comte duc d'Olivarès (galerie de Dresde). — La supplique intitulée : *Cathotica, sacra y Real Magestad*, attribuée à Quevedo, transcrite d'après des imprimés et des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, Dupuy, 591, fol. 181, Oi 197 et ms. espagnol 449, fol. 152. — D. Juan Pérez de Guzmán, *La labor político-literaría del conde-duque de Olivares (Revista de archivos, bibliotecas y museos*, année VIII, août-septembre 1904). — Du même, *La caida de un valido*, dans la *Ilustración española y americana*, année 1874, n^os^ 32 et 33. Copie. — D. Manuel Colmeiro, *Discurso de los políticos y arbitristas españoles de los siglos* XVI *y* XVII, Madrid, 1857. — D. F. Javier de Salas, *Informe sobre la obra : Les mariages espagnols sous le règne de Henri IV..., por Mr. J. T. Perrens* (*Revista de España,* IV^e^ année, t. XIX, n° 74, 25 mars 1871). — Notes sur le comte-duc d'Olivarès. — *Vita e politica.* — Ferrante Pallavicini. Carte de M. Arturo Farinelli. Lettre de Ch. Kohler. — Virgilio Malvezzi. — Vittorio Siri. — *Caduta del comte d'Olivares.* — *La storia.* — Notes finales. Table de la *Caduta.* — Lettre de M. R. Reuss. — *Satisfacion que da el condè de la Roca a un agravio que se le achaca auer dicho contra el conde-duque.* Copie du ms. de la Bibl. Nac. de Madrid, T. 195, p. 197. — Extrait des Archives de Simancas, secretaria de Estado, legajo 3540, sur le comte de la Roca. — D. Juan Antonio de Vera y Figueroa, comte de la Roca. — Extrait des *Fragmentos históricos,* pris par M^lle^ Blanchard Demouge dans un ms. de la Bibl. Nac. de Madrid. — Lettres de Madrid, en italien, mars et avril 1643. Copie. — Lettre de M. E. Bouvy. — *Nicandro.* — Minute du compte rendu de Martin Hume, trad. française de J. Condamin et P. Bonnet. Carte de M. James Condamin.

**193. D. Gregorio Mayans y Siscar.** Préparation au mémoire intitulé : *Un érudit espagnol au* XVIII^e^ *siècle. D. Gregorio Mayans y Siscar,* dans le *Bulletin hispanique,* t. XVII, p. 157-226. — Lettres de Mayans de la collection Tiran et table de ces lettres. — Index des personnages de ces lettres. — Amis et patrons de Mayans. — Carrière. Travaux faits ou à faire. — État des lettres en Espagne. — Remarques sur le style. — Adversaires. Victimes. Rancunes. — Bibliographie. — Enseignement de la grammaire et du latin. — Diccionario de autoridades. — Philosophie. — Famille. Vie domestique. Oliva. — Droit. — Mayans et les grands d'Espagne. — *Lettres d'antiquaires espagnols de*

*la fin du XVIII[e] siècle adressées au comte de Lumiares,* dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LVII, p. 64-76. — José Cevallos et José Bermúdez, d'après les ms. de la collection Tiran. — Carte de D. Julián Paz. — *Neue spanische Schriften. Rechtsgelahrtheit und Polizey*, dans le *Journal zur Kunstgeschichte*, 1780. — *Correspondencia literaria de D. Gregorio Mayans y Siscar*, 1771-1779 *(Revista de achivos).*

**194. Lettres de Carmélites.** Lettres de la Mère Marie du S[t]-Sacrement, de la Mère Marie de S[t]-Paul, de la Mère Geneviève de S[t]-Bernard, de la Mère Marie de l'Immaculée-Conception, de la Mère Agnès de Jésus-Marie, du premier monastère de Paris, à Anderlecht, près Bruxelles, et du P. Séverin de Sainte Thérèse. — Lettre de D. Antonio Paz y Mélia, de D. Miguel Mir, lettre et deux cartes de D. Manuel Magallón, lettre de M. L. Lambeau, lettre et une carte du comte P. de S[t]-Phalle. — Emile Gebhart, *L'originalité de sainte Thérèse*, dans le *Journal des Débats* du 13 novembre 1907. — Notes pour servir à l'article intitulé : *Œuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus, traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris*, dans le *Journal des Savants* de mars 1911.

**195. Mystiques.** Mystiques (ordre alphabétique). — Livres mystiques. — D[a] Luisa de Carvajal, d'après l'imprimé de la Bibliothèque Nationale de Paris, Rés. Ol 785. Extraits. — Mystiques (Mazarine). — Mystiques à la Bibliothèque de Versailles. Note de Henri Léonardon. — Copie par M[lle] Lilia Cassis de la biographie de Fr. Francisco de Osuna dans la *Bibliotheca universal franciscana*. — Copie, de la même, de la biographie de Fr. Bernardino de Laredo, dans Fray Andrés de Guadalupe, *Historia de la santa provincia de los Angeles*. — *The science of To-morrow and Mediaeval Mysticism* by Mrs Cunninghame Graham. — Maurice Mignon, *Sienne et Catherine de Sienne*. Nevers, 1907. — *La vida de la seraphica santa Catherina de Sienna.* Venundantur in monasterio sancte Catherine de Senis civitatis Valentine. — *Traité du purgatoire de sainte Catherine de Gênes*, Rome, 1899. — D. Fulgencio Afán de Rivera, *La virtud al uso y mística á la moda,* Mallorca, 1813, et Madrid, 1887 *(Biblioteca universal).*

**196. Fr. Francisco de Osuna.** Extraits de son *Abecedario spiritual* et du *Norte de los Estados*.

**197. Miguel de Cervantes** (trois cahiers).

1. Liste des mots importants du *Casamiento engañoso* et du *Coloquio de los perros*.

2. Liste des noms de personne et des noms appartenant à la mythologie de la *Galatea*. — Cervantes : militaires, soldats, jeu, *coches*, *destreza de la espada*, médecin, gouvernement, justice, *arbitristas*, *jitanos*, mots, expressions, versification, provinces, rivalités entre villes et familles, *bandoleros*, littérature, poésie, langue, comédies,

espagnols, étrangers, morisques, religion, église, clergé, *agueros*, astrologie judiciaire, noblesse, *caballeros*, *hidalgos*, duègnes, dons, traitement de *merced*, mariage. — Cervantes en Angleterre. — *Un faux autographe de Cervantes,* dans le *Bulletin du bibliophile,* 1905, n° 4, 15 avril, p. 155-163 (exemplaire annoté). — Un second exemplaire, tiré à part. — Lettre de M. C.-M. Briquet. — Lettre de D. R. J. Cuervo. — Deux fac-similés du faux exemplaire. — Notes sur cette falsification.

3. Cervantes : généralités. — Carte de M. A. Chuquet. — Émile Gebhart, *Hors de France. A propos d'études récentes sur le « Don Quichote »* dans le *Journal des Débats* du 16 et du 21 juillet 1897. — Bibliographie. — Une lettre et une carte de D. Alvaro Verdaguer, avec une notice biographique sur D. Leopoldo Rius. — Lettre de D. Fidel Giró à Murillo. — *Novelas ejemplares*. — *Persiles*. — Idées, biographie, etc. — Notes sur Cervantes. — Minute du mémoire intitulé : *A propos du troisième centenaire de Cervantes* par Alfred Morel-Fatio, dans la *Revue des deux Mondes* du 1er juin 1916. — Épreuves (exemplaire annoté). — Exemplaire de la *Revue des Deux Mondes* (exemplaire annoté). — Andrenio, *Morel Fatio y el centenario de Cervantes*, dans la *Vanguardia*, du 18 juin 1916 (deux exemplaires). — C. R. Salamero, *Un estudio de M. Morel-Fatio*. — Laurent Tailhade, *Don Quichotte à Paris et dans les tranchées par M. Ventura Garcia Calderon (L'Œuvre littéraire)*. — Sainte Beuve, *Don Quichotte* (*Nouveaux lundis*, 9 mai 1864). — Lettre de Mme Hélène Doumic. — Lettre et carte de M. René Doumic. — *Don Quichotte* traduit par César Oudin. Notes bibliographiques. — Lettre de M. de Marchéville à M. Émile Mayniel. — *Cervantes* dans le *Catogue général des imprimés de la Bibliothèque nationale*. — Lettre de M. Léonce Celier. — Lettre de M. Joaquin Hazañas. — Deux cartes de M. H. Morf. — Lettre de R. J. Cuervo. — Pero Mudo, *Los de acá y los de allá* (*Sobre el centenario del « Quijote »*, dans *El Universo* du 23 mai 1905. — Préparation au mémoire intitulé : *Cervantes et le troisième centenaire du « Don Quichotte »* par Alfred Morel Fatio, dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, t. CXVI, p. 340-361. — Lettre du marquis de Laurencin. — Lettre de D. José Ramón Mélida — El marqués de Laurencin, *Hommaje póstumo á la duquesa de Villahermosa*, dans le *Boletin de la R. Academia de la Historia*, mars 1906. — José Ramón Mélida, *El legado de Villahermosa*, dans le *Correo* du 3 janvier 1906. — *La duquesa de Villahermosa*, dans *El Universo* du 7 novembre 1905.

**198. Catalan** (deux cahiers).

1. Copies prises à Palma de Mallorca en 1881 : Collation du *Desconort* de Ramon Lull, d'après des mss. de Mayorque; *Regiment de la cosa publica ordenat per lo reverent mestre Francesch Eximenes*

(Valencia, 1499). Extraits. — *Spill de la vida religiosa* (Barcelone, 1515). Extraits. — *La fi del comte d'Urgell, cronica de autor anonim del segle XV, fins al present inedita*, Barcelona, 1889. — *Historia y succès llamentable de Don Jayme de Aragó, comte de Urgell, segon de aquest nom, cognomenat lo desditxat.* Copie du ms. de l'Arsenal 8306 et collation par M. Amédée Pagès du ms. de l'Académie de l'Histoire à Madrid, copié par Diego de Monfar y Sors, 1631. Préparation d'une édition de ce texte. — Copie de diverses poésies catalanes, d'après le ms. de Carpentras, n° 377. — Eduard Wechssler, *Die Romanischen Marienklagen*, Halle, 1893 (dédicace). — Quatorze lettres de M. Amédée Pagès. — Deux lettres de D. Batolomé Muntuner. — Description par M. Amédée Pagès, du ms. Bb 122 de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Note sur la littérature catalane.

2. Copie prise à Palma de Majorque en 1881 à l'Archivo del Patrimonio et à l'Archive historique de divers documents historiques. — Mort de D. Manuel Milá y Fontanals (16 juillet 1884) : articles de D. Gayetano Vidal y Valenciano y de D. F. Miquel y Badia. — Facsimilés d'une pièce de mossen Jordi de sant Jordi et du prologue du ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, Espagnol 225, faits par Joseph Tastu. — *Isop* en catalan. Extraits. — Description des mss. Baluze 234, 238 et 239, de la Bibliothèque Nationale à Paris, contenant des documents historiques relatifs à l'histoire de Catalogne recueillis par Hieronym Puyades. — Notes relatives à l'histoire de la langue catalane et des mœurs catalanes. — Leçon d'ouverte faite à l'École des Hautes Études : langue et littérature catalane. — Préparation d'une chrestomathie catalane : Lettre de change du 22 septembre 1404, dans *La Ilustracion española y americana* du 8 avril 1881. — *Regiment preservatiu de la pestilencia compost per mestre Luys Alcanys.* — *Testament d'En B. Serradell de Vich.* — *Révolution de 1640.* — *Desconort* de Ramon Lull. Deux lettres de M. Amédée Pagès. — *Proverbis e dit de philosofs per Jafuda.* Copie du ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, Espagnol, 55 et variantes du ms. de la Bibliotheque Nacional de Madrid, L. 2. Carte de M. Neubauer. — *Fragments del coloquis de m° Cristophol Despuig, cavaller de la ciutat de Tortosa.* Copie de certains passages de ce texte dans la collection Baluze. — *Psaume VI*, d'après le ms. Espagnol 5 de la Bibliothèque Nationale de Paris. — *Doctrina moral d'En Pachs*, d'après les mss. de la Bibliothèque Nationale de Paris, Espagnol, 54 et 55. — *Sompni d'En Bernat Metge.* Extraits et notes pour l'édition de Guardia. — Textes littéraires. Extraits de l'*Arbre de sciencia* de Ramon Lull, d'après le ms. appartenant à D. Gerónimo Rosselló. — *Proceso instruido en 1345 contra el Gobernador Arnaldo de Erill*, d'après la copie de D. José Quadrado. — *Costumes de Catalunya*, d'après le ms. latin 10, 152, f° 3 à 8$^{vo}$ de la Bibliothèque Nationale de Paris. —

Poésie du D^r^ Vicens Garcia. — Extraits du *Dotze de Cristiá* d'Eximeniz. — *Entremes de los labradores*. — Ordonnances de Pierre IV. — Poésies de Serafí.

**199. Italie.** Notes d'hôtel. — Cartes de savants. — Bibliographie. — Carte de M. Ernesto Ragusa, propriétaire de l'hôtel de Trinacria, — Lettres de M^lle^ Maria Pitrè. — Lettre de M. E. Pércopo. — Lettre du prince Pietro Lanza di Scalea. — Lettre de M. A. Salinas.

**200. Correspondance littéraire. 1871-1880** (deux volumes).

1. Années 1871-1878 : Academia de la Historia, Adec (Aug.), Aguiló y Fuster (D. Mariano), Asenjo Barbieri (D. Francisco), Baumgarten (H.), Boehmer (Ed.), Bofarull Sartorio (D. Manuel), Campillo (D. Toribio del), Chabaneau (C.), Circourt (c^te^ Albert de), Coelho (Franc. Adolfo), Delisle (Léopold), Dilthey, Elias y de Molins (Antonio), Escudero de la Peña (D. J. M), Fabié (D. Antonio Maria), Fernández Guerra y Orbe (D. Aureliano), Fierville (Ch.), Förster (Wendelin), Fuensanta del Valle (m^is^ de la), Gabara (J.-B.), Gachard, Gallardo y Victor (Manuel J.), Gatti, Gayangos (D. Pascual de), Georgi (Karl), Gournerie (J. de la), Graux (Charles), Gröber (Gustav), Guardia (J.-M.), Gutierrez de la Vega (D. José), Heinemann (O. von), Heredia (J.-M. de), Hoefler (von), Hofmann (Konrad), Jimenez de la Espada (Marcos), Knapp (W. I.), Lasso de la Vega (D. Angel), Latour (Antoine de), Lehr (Esnest), Lemeck (Ludwig), Litchtenberger (Fr.), Luanco (D. José Ramon), Menéndez y Pelayo (Marcelino), Menéndez y Pintado (Marcelino), Meyer (Paul), Michaëlis (A.), Michaëlis de Vasconcellos (Carolina), Milá y Fontanals (D. Manuel) Ministerio de Estado, Molinier (Auguste), Molins (marquis de), Montoro (D. Rafael), Morel-Fatio (Arnold), Morel-Fatio (Caroline), Morf (H.), Murillo (D. Mariano), Muro (D. Gaspar), Mussafia (Adolf), Octavio de Toledo (J. M.), Paoli (Cesare), Pasqualucci (Loreto), Pécoul (Auguste), Pella y Forgas (José), Perojo (José del), Piot (Eugène), Puymaigre (comte de), Reuss (Rodolphe), Revilla (D. Manuel de la), Rochat (Alfred), Rodriguez Villa (D. Antonio), Romero de Castilla y Perosso (D. Francisco), Rouget, Sancho Rayon (D. José), Santos (de), Tailhan (Jules), Tamizey de Larroque (Ph.) Toreno (comte de), Tubino (Franciso Maria), Van den Bergh, Vasconcellos (Joaquim), Vidal y Valencieno (D. Cayetano), Viollet (Paul), Vollmöller (Karl), Vuilleumier, Zarco del Valle (Manuel Remon).

2. Années 1878-1880 : Academia de la Historia, Arbois de Jubainville (d'), Asenjo Barbieri (D. Francisco), Asensio (J. M^a^), Asociacion de escritores y artistas, Baist (G.), Baumgarten (H.), Bémont (Ch.), Boehmer (Ed.), Boucherie (A.), Cámara (Fr. Thomas), Campillo Toribio del), Castan (A.), Chabaneau (C.), Claude (C.), Claudin, Coehlo (Franc. Ad.), Cornu (Jules), Costa (Joaquin), Delisle (Léop.), Denis (Ferdinand), Deprez (Michel), Ebhardt (Franz), Fabié (D. Anto-

nio Mª), Fernandez Guerra y Orbe (D. Aureliano), Foerster (Wendelin), Fuensanta del Valle (mis de la), Gachard, Gayangos (D. Pascual de), Gener (D. Pompeyo), Graux (Charles), Gröber (G,), Harrisse (Henry), Heredia (J.-M. de). Hinojosa (D. Eduardo de), Jimenez de la Espada (Marcos), Knapp (W. I.), Lande (Louis), Letourneur (J.), Majorque (lettre au sujet de R. Lull), Mallefille (L.), Mariategui (D. Eduardo), Mayniel (Emile), Menéndez Pelayo (D. Marcelino), Meyer (Paul), Michelant (H.), Milá y Fontanals (D. Manuel), Morel-Fatio (Arnold), Müntz, Murillo (D. Mariano), Mussafia (Adolf), Navarro (D. Felipe B.), Nicolas (A.), Niemeyer (Max). Octavio de Toledo (J. Mª), Oechsli (Wilhel ), Oliver (Bienvenido), Paillard (Ch.), Palomo (Fr. de B.), Paris (Gaston), Pastor, Paz y Melia (Antonio), Pécoul (Auguste), Pella y Forgas (D. José), Pierson (Paul), Piñar (Blas Leoncio de), Poullet, Rachel (Paul), Raynaud (Gaston), Riant (comte), Rodriguez Villa (D Antonio), Sanchez Moguel (Antonio), Sanpere y Miguel, Schuchardt (Hugo), Sorel, Stengel (E.), Suchier (H.), Tailhan (Jules), Tamizey de Larroque (Ph.), Thomas (A.), Vaesen, Viollet (Paul), Vollmöller (Karl), Withney (James L.), Yriarte (Charles), Zarco del Valle (Manuel Remon).

**201. Carlistes.** Notes sur les Carlistes. — Lettre du marquis de Laborde. — Lettre de M. Albert Mousset. — Extraits de Lichnowsky, de Göben, de Rahden, etc. — Coupure de journaux. — Lettre de D. Francisco Melgar. — Deux lettres et une carte de M. Albert Mousset. — Carte de D. Gabriel Molina. — *Bibliografía espagnola*, 1er mars 1915 (factum de Sanchez Marquès). — Deux lettres de M. Maurice Brillant, secrétaire du *Correspondant*, avec une lettre de D. Bernardino Matin Minguez. — Deux lettres de M. Trogan, directeur du *Correspondant*. — Deux cartes de Fr. José M. de Elizondo. — Lettre de D. Ramon Menéndez Pidal avec une consultation sur la parole *Requeté*. — *Indiscreciones*, par D. Miguel de Unamuno. — Trois lettres, une dépêche et deux cartes du marquis de Cerralbo. — Lettre de Mme J. Déchelette adressée à M. Camille Jullian. — Deux lettres de D. Alvaro Alcalá Galiano. — Carte de D. Julian Paz. — *Así nos tratan. Pregunta y advertencia de Morel-Fatio* por el conde de Doña Marina. — *En desagravio*, por Francisco Melgar, avec l'avant-propos en minute. — Découpure de journaux sur l'attitude aliadophile de D. Francisco Melgar. — Portrait et autographe de D. Francisco Melgar (*America latina*, 15 mars 1917). — Deux lettres de D. Francisco Melgar. — Carte de Fr. José M. de Elizondo. — *Biblioteca de la bandera regional. Biografía de Don Jaime de Borbón*. B. de Artagan, Barcelona, s. d , avec une collection de timbres portant l'effigie de Don Jaime *(Dios patria Rey)*. — Découpure de journaux. — D. Juan Vásquez de Mella, *El ideal de España. Los tres dogmas nacionales*, Madrid, 31 mai 1915. — C. Irom, *España, gran potencia*. Prológo del

Excmo Sr. D. Juan Vásquez de Mella, Madrid, 1915. — *El cardenal Mercier y su cilebre pastoral. Opinión de Juan Vásquez de Mella.* Madrid, s. d. — *Lettre pastorale de Son Eminence le cardinal Mercier, archevêque de Malines, sur le patriotisme et l'endurance,* Noël 1914. — *El correo catalán* et d'autres journaux sur la conférence du 31 mai 1915 de Juan Vásquez de Mella.

**202. Fauconnerie en Espagne.** Brouillon d'une étude sur la fauconnerie en Espagne, de M. Georges de Frézals et de D. Ramon Zarco del Valle : « l'un tient la plume française, l'autre les notes espagnoles ». — « Autrefois, Bibliographie. » Lettre de D. Ramon Zarco del Valle à M. G. de Frézals, Madrid, 25 août 1886. — « Autrefois. Histoire, chasseurs et faucons. » Cinq lettres de D. Ramon Zarco del Valle à M. G. de Frézals, Madrid, 7 juin 1886 — 21 septembre 1888. — « Autrefois. Langue et croyances. » — « De nos jours ». Lettre en anglais à M. C. Lilford, 22 février 1886. Quatre lettres de D. Ramon Zarco del Valle à M. G. de Frézals, 15 mars 1886 — 26 décembre 1887. — « Lois et coutumes. » — « Portugal. » — « Prouesses de faucons. » — Coupure d'un journal : « La hazaña de un azor », par M. Gutierrez Jimenez. — « Iconographie. » — « Document de fauconnerie des archives d'Aragon. » — Lettre de D. Manuel de Bofarull à M. G. de Frézals, Barcelone, 18 février 1886. Lettre de P. Remon Zarco del Valle à M. G. de Frézals, 22 septembre 1888. — « Autrefois, Arts et lettres. » — « Poésie. » — « Libro de Cetreria de Caça de açor », Salamance, 1565. Extraits. — Documents sur la fauconnerie extraits des Archives du Palais Royal de Madrid, de 1594 à 1742. — Documents extraits des Archives de Simancas. Casa real, legº 44, 45, 60 et Contaduria mayor, 1ª época, legº 1017 et 1213. XVIᵉ siècle. — Lettre de M. G. de Frézals à D. Ramon Zarco del Valle (?), 31 janvier 1886. — Sur plusieurs dossiers il y a : « Vu et traduit. S. O. » (Mˡˡᵉ Sara Oquendo).

**203. La guerre de 1914-1918** (deux cahiers).

1. Académiciens français en Espagne en 1916 : « Déclaration de M. Henri Bergson » *(Le Temps).* — Mémoire de M. Aguero, ministre de la République cubaine en Allemagne, sur les visées de l'Allemagne. (*Journal des Débats*, 8 juin 1917.) — Alvaro Alcalá Galiano. *La verdad sobre la guerra. Origen y aspecto del conflicto europeo*, Madrid, MCMXV (dédicace). — Allemands en Espagne. August H. Hofer (Barcelona), *Das Deutschtum in Spanien*, dans *Der Turmhahn*, juillet 1914. — *La hora de la comida en la llamada « Casa de los alemanes », en Barcelona*, dans le *Nuevo mundo*, janvier 1915. — Découpure de journaux. — Lettre de Dr Rafaël Altamira. — D. Rafaël Altamira, *Comment s'est formée en Espagne l'opinion favorable aux alliés*, dans le *Petit Parisien* du 2 juin 1915. — *Conférence de M. Rafaël Altamira*, Paris, 1913. — F. Martin Caballero, *Impresiones americanistas*, dans le *Boletin del centro de estudios americanistas de Sevilla*, t. III, num 8.

— Découpures de journaux. — Lettres de M. Quiñones de Leon, me demandant d'accorder un rendez-vous au lieutenant-colonel Benitez. — Armée espagnole. Extraits. — Azorin. Lettre et carte d'Azorin (José Martinez Ruiz). Découpures de journaux où a écrit Azorin. — Rafael Ballester. Deux lettres et une carte. — Pio Baroja, *De un germanófilo á un suizo aleman*, dans l'*Imparcial*, 29 octobre 1914. — H. Peseux-Richard, *Un romancier espagnol Pio Baroja*, dans la *Revue hispanique*, t. XXIII (1910). — Basques. *Euzkadi* du 27 et du 30 septembre 1914. Découpure du *Temps*. — Corpus Barga, *Los personajes de Francia hablan de España. Visita á Monseñor Baudrillart, rector del Instituto catolico*, dans *La España*, 20 janvier 1916. — *A la Belgique. Manifeste des catholiques espagnols*, Paris, Plon, 1916. — Arturo Campion, *Bélgica, el 2 de mayo y los católicos españoles*, Londres, 1916. — Jacinto Benavente, *El año germanófilo. Juicios y opiniones de Vásquez de Mella, Rodriguez Marín, Cotarelo, Carracido, Commelerán, Satillas, Bonilla y San Martin, Peñaflor, Gay, Saldaña*. Año I, 1916. Deux articles de D. Jacinto Benavente, *De Sobremesa*, dans *Los lunes del Imparcial*, 8 et 22 février 1915. — V. Blasco Ibañez, *Las atrocidades alemanes*.. Valencia, s. d. — *Le romancier Blasco Ibañez* dans le *Temps* du 2 février 1915. — Breuil (l'abbé). Deux lettres de l'abbé Breuil des 21 et 27 septembre 1915. *La idolatria de la fuerza en Alemania y sus consecuencias* par Enrique Breuil. — Catalans. Deux lettres et une carte de C. Montoliu — Lettre de M. Marius André. — Lettre de M. Alfons Maseras, avec *Los Parlamentarios Regionalistas al País por Cataluña y la Gran España*. — Quatre lettres de M. Brutails. — Lettre de M. Calmette. — Catalans fidèles à la maison d'Autriche, par Lichnowski. — *Montanyes Regalades*, janvier 1918, contre M. Bernard Schaedel et D. Antoni Mª Alcover. — *La Barbarie allemande flétrie aux Jeux floraux de Barcelone en 1915... texte catalan et traduction française*, Toulouse, 1915. — *Revue catalane*, 9ᵉ année, nº 97, janvier 1915, avec une lettre d'envoi de M. Alfons Maseras. — « A Morel-Fatio de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Paris. » Manifeste. — Pere Corominas, *Per l'amor de la França. Amb les versions castellana y françesa*, Barcelona, 1914 (dédicace). — Lettre de M. Alfons Maseras avec l'article : *Dans la Castille et dans la Catalogne*, par Eugenio Garzon. — Lettre de M. Alfons Maseras avec le *Manifest dels Catalans* dans *El Poble Catalá* du 27 mars 1915 (trois exemplaires). — *La propagande germanophile en Espagne*, dans l'*Information*, 6 mars 1915. — *Manifest dels amics de l'Unitat Moral d'Europa*. — Lettre de D. Jaime Massó Torrents à D. Eugeni d'Ors. — Marius André, *Carta á Romain Roland*. — *Resposta de Romain Rolland*, dans *El Poble Catalá*, 25 mars 1915. — *Les annales des nationalités*, 4ᵉ année, nº 4, 1915. — Marius André, *La Catalogne et les germanophiles*, Barcelone, s. d. (dédicace). — *L'Esquella de la*

*Torratxa*, 15 janvier 1915. — Traduction en espagnol de l'article du *Correspondant* et polémiques. — *Cotarelo* (D. Emilio). *Le bénéficiaire de la prime* par Pierre et Paul. — *Cotarelo es germanófilo*, dans *El Debate* du 31 août 1915. — Rafaël Altamira, *Giner de los Rios educador*, Valencia, s. d. — Lettre de M. G. Koechert. — *Institucion libre de enseñanza. Programa*, Madrid, 1910. — Lettre de D. Ramón Menéndez Pidal. — *Francisco Giner de los Rios. Datos biograficos*, dans la *España*. — *Gobineau et les races germaniques*. Réponse de la baronne de Guldencrone, née de Gobineau, dans le *Temps* du 8 janvier 1915. — *Germania*, Año I, núm. 3. Coupure de la *Germania*, año I, núm. 1. avec « elocuentes manifestaciones para « Germania » del Excmo Sr. Marqués de Cerralbo », contresignée : « El conde de Doña Marina ». — E. Gomez Carrillo, *Il n'y a pas de germanophiles espagnols*, dans le *Matin*, 3 avril 1915. — Enrique Granados. Nécrologie par Pierre Lalo (*Temps*). — Groupements latins. *La Renaissance* du 20 mars 1915 : *Les intellectuels espagnols et la guerre*. — Lettre de M. G. Lacour-Gayet. — *Journaux espagnols interdits en France (Postes et télégraphes). Liste de publications... dont la circulation et la distribution sont interdites*, 1915. — Deux lettres de M. Jusserand, 21 et 23 avril 1915.

2. D. Juan de la Cierva, *Iniciativas nacionales. Discurso... en el congreso el 20 de enero 1915*. — D. Juan Madinaveitia, *Despues de la paz*, dans *España*, 26 février 1915. — D. Ramiro de Maeztu, *El caso del Dr Meyer*. — *La guerra y el alcoholismo*. — *La guerra y los gremios*, dans la *Nuevo Mundo*. — *Manifestes en faveur des Alliés : La Revue hebdomadaire*, 18 novembre 1916 : *Les académiciens espagnols en France*, par Raoul Narsy. — *Manifiesto de adhesión á las naciones aliadas*, dans la *España*, 1915, nº 24. — *La lectura dominical* du 17 juillet 1915. — *La guerra Europea. Palabras de algunos españoles*. — Lettre de la chambre de commerce espagnole à Paris. — Carte de l'Union française. — Cinq cartes de D. Ramón Menéndez Pidal. — Lettre de D. Ramón Martinez Sol. — Deux lettres de M. Albert Mousset. — Découpures de journaux. — Visite des Académiciens espagnols. — *Cultura alemana. Opiniones del Doctor alemán Adolfo Schulten huésped de España*, dans les *Documentos é informes del comité internacional de Propaganda*. — Don Santiago Gómez Santacruz, *El Solar numantino...* Madrid, 1914. — Édouard Harlé, *La priorité de la découverte de Numance*, dans *L'Anthropologie*, t. XXVI, 1915. — Miguel de Unamuno, *L'Espagne, l'Allemagne et la France*, dans le *Temps*, du 16 janvier 1915. — Article d'Unamuno, dans la *Iberia* du 10 avril 1915. — Trois articles d'Unamuno : *Deber cívico*, *La fuerza de la opinión*, *Papeletas á la alemana*, dans le *Nuevo mundo*. — *Pages actuelles*, 1914-1915. *L'opinion catholique et la guerre par P. Imbart de La Tour... suivie d'une lettre de Don Miguel de Unamuno*, Paris, s. d. — *Unamuno y Zuloaga en Madrid* dans *España*. — Maurice Barrès, *Les*

*affinités franco-espagnoles*, dans l'*Écho de Paris*, du 8 janvier 1915 — du m. *Les voix françaises de l'Espagne*, dans l'*Écho de Paris*, du 9 février 1915. — D. Julio de Urquijo, Lettre de protestation adressée à ses collaborateurs de France des *Études basques*, St-Jean-de-Luz, 16 janvier 1915. — *Un traître arrêté à Arcachon*, dans la *France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, du 29 septembre 1915. — Deux lettres de D. Julio Urquijo, de Palacio de Setiaes, Cintra, 10 et 23 septembre 1915. — Minute d'une lettre de M. Morel-Fatio à Urquijo du 18 septembre 1915. — Trois lettres de M. Henri Courteault. — Deux lettres de M. G. Cirot. — Corpus Barga, *Visita al hispanista Morel-Fatio, profesor del colegio de Francia*, dans *España* du 2 mars 1916. — Raymond Lantier, *La propagande française en Espagne*, dans la *Revue de Paris*, 1er juin 1916 (dédicace). — Lettre de M. A. Olorget, *Propagande espagnole*. — Carte de M. Imbart de La Tour. — Lettre de la marquise Arconati Visconti. — Deux lettres de M. Boris de Krjefrki. — Lettre de D. Ramón Menéndez Pidal. — Lettre de l'Administrateur de la librairie Berger-Levrault. — Deux lettres de M. G. Cirot. — Lettre de M. Guerlin avec une lettre de D. Felipe Alaiz. — Découpures de journaux. — Bibliographie.

A. MOREL-FATIO.

*(A suivre.)*

# BIBLIOGRAPHIE

Fernando de Los Rios Urruti, *Vida e instituciones del pueblo de Andorra. Una supervivencia señorial.* Madrid, 1920, in-8°, 164 pages et une carte.

M. de Los Rios Urruti, professeur à l'Université de Grenade, a beaucoup lu et il nous en fait généreusement bénéficier. Nous voyons défiler sur les pages de son livre, comme sur un écran, en outre de Léon, de la Navarre, de la Galice, des Castilles, les Grecs, les Romains, les Suisses, les Germains et les néo-Germains, les Hongrois, les Slaves, les Orientaux et le reste. Le droit comparé est une belle chose, mais qui n'est pas sans danger ; que, pour comprendre les institutions de l'Andorre, on fasse appel aux institutions d'un autre pays, rien de mieux ; encore faudrait-il choisir. Toutes choses étant égales d'ailleurs, plus l'exemple vient de loin et moins profonde doit être l'analogie. M. de Los Rios invoque, en un passage, Aristote, Cicéron, Machiavel et Montesquieu ; je préfèrerais qu'il se référât à la jurisprudence des tribunaux catalans ou même du parlement de Toulouse.

Cette réserve formulée sur la méthode, voyons comment sont présentés les faits et les usages dont il s'agit.

Le premier chapitre est un sobre et intéressant aperçu du *Milieu social de l'Andorre.*

Le second chapitre traite de *la Formation historique.* En 819, à l'occasion de la consécration de la cathédrale, le comte d'Urgel aurait donné à l'Evêque les paroisses de l'Andorre. Peut-être le comte reprit-il partie de ses droits, car, en 1007, il cédait au monastère de San-Cerni certaines redevances à percevoir dans les Vallées et, en 1133, il abandonnait à l'Eglise tout ce qu'il possédait en Andorre. En 1176, un accord reconnaît à l'Evêque le domaine direct sur les Vallées. Cependant, dès le XI[e] siècle, les prélats baillèrent l'Andorre en fief aux vicomtes de Caboet, qui les transmirent aux Castelbon et à la maison de Foix. Des conflits furent réglés, en 1278, par la Paréage : cet acte attribua nommément au comte de Foix certains pouvoirs, que le comte déclara tenir en fief de l'Evêque.

*A priori,* cette thèse est claire, simple. Elle l'est même trop : ainsi que j'en ai fait l'observation ici même[1], la réalité est beaucoup plus

1. *Bulletin hispanique,* 1918, pp. 186 et ss. ; 1920, p. 311.

obscure et embrouillée. En dehors des textes utilisés par l'érudit professeur, il en est d'autres, plus nombreux, qui comportent des conclusions contradictoires à son opinion. N'en point parler, c'est tourner la difficulté, ce n'est pas la résoudre.

Mais le récit n'est pas seulement incomplet, il est erroné; la documentation offre des lacunes et le commentaire, des inexactitudes graves.

L'acte de 819, — dont la vraie date est 839 [1], — a pour objet la juridiction ecclésiastique et nullement le pouvoir seigneurial. Le texte est formel, et, d'autre part, si on recherche de quels territoires il s'agit dans cette charte, on se rendra compte que l'Évêque n'en a jamais été le seigneur [2]. Voilà donc ruinée la base de tout le système historique édifié par M. de Los Rios. J'en viens au document de 1133.

Par cet acte, Armengaud VI, comte d'Urgel, fait donation à l'Évêque de tous ses droits dans les vallées andorranes; il concède aux habitants « en l'honneur dudit comte et de ceux qui viendront, de posséder ce territoire *ad empramentun* » [3], c'est-à-dire qu'ils en détiendraient le domaine utile, le domaine direct étant réservé à l'Evêque [4]. Voilà, du moins, ce que l'auteur a vu. On me permettra de comprendre les choses autrement.

Propter hoc ego prelibatus Ermengaudus laudo et concedo vobis jamdictis hominibus ut abeatis *ad* [5] *empramentum* in meo honore et amparamentum de me et de meis hominibus meisque successoribus [6].

*Honor* signifie bien-fonds, seigneurie. Je traduis donc :

C'est pourquoi, je susdit Armengaud, je vous accorde, à vous, ci-dessus nommés, le droit d'usage sur mes terres, ainsi que ma protection, celle de mes vassaux et de mes successeurs.

En d'autres termes, Armengaud cède aux Andorrans, non pas le domaine utile sur leur territoire, — à qui aurait-il appartenu, sinon à eux? — mais un droit d'usage [7] sur le sien, « in meo honore ». Toutes les déductions de M. de Los Rios relativement au régime des alleux tombent du coup.

1. M. Ferran Valls Taberner a fait cette rectification dans les *Estudis universitaris catalans*, 1918.

2. Baudon de Mony est, avec raison, très affirmatif (*Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne*, t. I, pp. 58-59). En 839, les comtes étaient-ils assez indépendants pour constituer des seigneuries?

3. F. de Los Rios, *Vida e instituciones*, p. 37.

4. Même ouvrage, p. 41.

5. Baudon de Mony (t. II, p. 11, note), dit que le texte présente à cet endroit un blanc, « environ la place de trois lettres ». Je lis *adempramentum*, en un mot.

6 Baudon de Mony, t. II, p. 11, et F. de Los Rios, p. 132.

7. M. de Los Rios renvoie à une *Etude sur la loi Strate*, où j'aurais défini autrement le mot *emparamentum*. Mais: 1° j'ai indiqué plusieurs acceptions possibles; 2° la loi *Strate* porte *emparamentum*, dont on peut ne pas faire un synonyme de *adempramentum ;* 3° un même mot a souvent, dans divers textes, des sens différents.

Dans l'accord de 1176, M. de Los Rios voit la preuve que le « domaine direct [de l'Andorre] appartenait à l'Eglise »[1]. Soit, mais alors comment peut-on prétendre que les familles de Caboet et de Castelbon avaient l'Andorre en fief? L'auteur, nous le savons, a oublié des textes : il en reste encore trop pour que sa démonstration puisse être admise.

Au sujet du Pariage, je signalerai, une fois de plus, deux ou trois inadvertances, que j'ai déjà relevées à plusieurs reprises chez d'autres écrivains. D'abord, le Comte tient ses droits de l'Evêque, non pas « en fief » mais « en fief honoré » ; ce n'est pas la même chose. Ensuite, le Pariage n'est pas une concession faite au Comte par le Prélat, qui aurait retenu tous les pouvoirs non compris dans cette concession ; c'est un arbitrage qui énumère certains droits attribués à l'une ou à l'autre partie et qui, pour le surplus, maintient lesdites parties en la jouissance de ce qui leur appartenait déjà. Cette disposition est formellement énoncée dans l'acte[2].

*L'Organisation politique* fait l'objet du chapitre III.

Le temps a effacé l'inégalité proclamée par le Pariage, « la souveraineté seigneuriale exclusive de l'Eglise d'Urgel... Une adaptation politique aisément explicable a donné lieu au *modus vivendi* actuel, qui est une co-souveraineté[3]. » *Souveraineté seigneuriale* est un terme peu juridique : la souveraineté est une chose, la seigneurie en est une autre. Quand même l'Evêque serait nettement le suzerain du Comte, il n'en résulterait pas qu'il est le souverain. Toute une face du problème échappe à M. de Los Rios.

Nous apprenons en passant[4] qu'il existe chez les Andorrans « un désir profond » de supprimer les tribunaux civils *de tercera sala* et de reporter leur compétence sur les deux viguiers et le juge des appellations. Comme le juge connaît déjà des affaires civiles en seconde instance, comme il serait appelé, en troisième instance, à départager les viguiers, on conviendra que voilà une combinaison impossible.

1. *Op. cit.*, p. 43.

2. M. de Los Rios écrit, p. 58 : « Exclusivamente tiene el conde de Foix derechos de caracter patrimonial, quedando el resto de los derechos integro a favor del Obispo e Iglesia de Urgel. » Et p. 92 : « Quedando limitado el poder de los representantes de Foix por este documento ». Or, p. 140 de son livre, il a imprimé la clause suivante du Pariage : « Nec per hanc presentem seu novam compositionem prejudicium aliquod generetur episcopo Urgellensi... nec comiti Fuxensi..., circa hec vel in hiis que quilibet jam recipiebat in predicta valle seu vallibus et hominibus de Andorra ; set quilibet ea recipiat pacifice et quiete, sine contradicto alterius, sicut retroactis temporibus recipere consueverunt, exceptis superius declaratis. » Ce n'est pas tout : le comte de Foix pourra continuer à nommer un viguier, lequel exercera les mêmes fonctions qu'auparavant (p. 139). Tout cela met en pleine lumière l'erreur de M. de Los Rios.

3. P. 63.

4. P. 86.

En somme, quel est, se demande l'auteur, le statut de l'Andorre? L'Andorre n'est pas une République, notamment parce que la puissance souveraine est en partie exercée par des étrangers. Cela est incontestable; ce qui est moins heureux, c'est de mettre en parallèle « le droit qu'a l'Etat espagnol de nommer, en qualité de patron, l'évêque d'Urgel et le droit qu'a le peuple français de désigner le chef du pouvoir exécutif »[1]. L'Espagne n'a rien à voir en Andorre; l'Evêque n'est pas le moins du monde, dans les Vallées, le représentant du gouvernement de Madrid.

L'Andorre est-elle une principauté? M. de Los Rios ne le pense pas : la principauté n'est pas une catégorie du droit médiéval. « Le titre de prince d'Andorre peut flatter la vanité de certains, mais il ne saurait se légitimer scientifiquement[2]. »

L'Andorre, juridiquement, est aujourd'hui ceci : « une seigneurie avec deux coseigneurs. C'est l'ultime survivance d'un régime universellement aboli; c'est le dernier écho du Moyen-Age et de là lui vient un vif intérêt archéologique et humain[3]. »

Le quatrième et dernier chapitre porte sur l'*Organisation administrative : cuarts* ou sections, paroisses, Conseil général. L'auteur exagère sur plus d'un point l'importance de ce Conseil. Ainsi le Conesil donne « des réponses pour définir la coutume; or, définir la coutume, c'est légiférer, lorsque la réponse a une valeur de décision, comme il est de tradition »[4]. N'y a-t-il pas là une confusion, et bien fâcheuse? Légiférer, c'est créer la loi ou la modifier; constater la coutume, ce n'est pas la faire.

Les dernières pages étudient l'autonomie administrative des Vallées. La question étant présentement à l'ordre du jour, on peut se demander si le livre n'est pas une œuvre de circonstance. Cette considération expliquerait bien des choses...

Donc, on raconte que l'Andorre jouit de l'autonomie administrative et de la propriété des biens domaniaux. J'avais fait observer jadis que les Andorrans ne produisent pas de titre et que le problème doit être, en conséquence, résolu d'après les règles générales du droit; or, tant en France qu'en Catalogne, les droits ancien et moderne assurent la propriété des biens domaniaux au souverain ou au seigneur, non aux populations. La réfutation est intéressante : à la France, on objecte que ses attributions sont limitativement énumérées par le Pariage; — nous savons que le Pariage dit exactement le contraire. — Quant à l'Evêque, on lui oppose « des pratiques séculaires[5] », sans préciser autrement, et on avouera que c'est vague.

1. P. 89.
2. P. 91.
3. P. 93.
4. P. 108.
5. P. 125.

On parle de défendre contre les convoitises « les richesses forestières et hydrauliques[1] » du pays. Il ne faudrait pas confondre : forêts et rivières ne sont pas soumises aux mêmes règles. Que les autorités locales prétendent à la propriété des bois, c'est admissible. Le cas est différent pour les ruisseaux et les mines : ici le problème juridique, plus complexe, se double de difficultés d'ordre technique inaccessibles aux Conseils de *cuart* ou de paroisse et même au Conseil général. M. de Los Rios peut en croire le vieil Andorran que je suis : les « pratiques séculaires » ou plutôt les prétentions dont il se constitue l'avocat entraîneraient des conséquences piteuses. Il importe à l'intérêt même des Vallées de rejeter ce régime que des imprudents prétendent instaurer.

Je me résume. Si M. de Los Rios avait voulu donner des preuves de son érudition générale, il aurait parfaitement réussi ; mais cela n'était pas en question. Sur le point particulier qu'il avait à traiter, à savoir l'histoire et les usages de l'Andorre, le savant professeur a été trop vite et il a pris la plume avant que son information fût au point. Il cherche le titre fondamental de la seigneurie andorrane dans un document du IXe siècle qui ne se rapporte pas aux droits seigneuriaux ; il prête à une charte de 1133 un sens et une portée que cette charte n'a pas ; il se méprend relativement à des clauses essentielles du Pariage de 1278.

Sur l'un des points principaux, M. de Los Rios a pleinement raison : l'Andorre est une seigneurie en pariage, une survivance des temps passés. C'est la vérité historique ; mais alors il est de bonne logique de laisser aux deux seigneurs, surtout en matière législative et en matière domaniale, le bénéfice de cette définition. « Le Conseil général, dit l'auteur, pénètre la vie civile de l'Andorre et on aurait du mal à trouver une fonction à laquelle sa compétence ne s'étende pas[2]. » Un Parlement qui légifère et qui administre, qui dispose du domaine, qui juge, par surcroît, et qui casse les sentences des magistrats dont la nomination lui échappe, serait intolérable dans une République. Dans une « seigneurie », cela ne se conçoit même pas.

Ratifier les empiétements, les confusions de pouvoir, les abus de tous genres qui se commettent contre l'autorité des coseigneurs, ce n'est pas du pragmatisme ou de la démocratie, c'est purement de l'anarchie.

Constatons, une fois de plus, que l'Andorre exerce sur les travailleurs un attrait périlleux et qu'il ne suffit pas de parcourir en touriste les gorges des deux Vallées pour parler congrument des usages locaux. Sans doute, M. de Los Rios Urruti défendrait d'autres thèses s'il avait pris le temps de se faire une opinion personnelle, au lieu d'emprunter à des Andorrans passionnés et dépourvus de toute compétence historique des thèses qui ne se peuvent pas soutenir.

J.-A. BRUTAILS.

1. P. 126.
2. P. 108.

Auguste Cour, *Un poète arabe d'Andalousie : Ibn Zaïdoûn. Étude d'après le diwan de ce poète et les principales sources arabes.* Constantine, 1920, 1 vol. grand in-8°, 231 pages.

L'auteur de ce travail, professeur à la chaire publique d'arabe de Constantine, a récemment soutenu avec succès ses thèses de doctorat devant ses anciens maîtres de la Faculté des Lettres d'Alger. Comme tant d'autres arabisants, M. Cour doit, en effet, sa formation littéraire et scientifique à cette jeune Faculté qui peut revendiquer à juste titre, en France et à l'étranger, la première place pour tout ce qui concerne l'étude du monde musulman, et qui, par ses nombreuses publications, les savants travaux et la sage direction de son éminent doyen, M. R. Basset, a puissamment contribué à la restauration et au développement des études arabes.

M. Cour s'est spécialement occupé de l'histoire du Maroc: il a publié, en 1904, une étude d'ensemble sur les origines de la dynastie qui règne actuellement ; il vient de donner, comme thèse complémentaire, un travail sur la dynastie marocaine des Beni Wattâs (1420-1554). Ces deux travaux d'une grande valeur historique révèlent chez leur auteur une sérieuse formation scientifique et sont de bon augure pour des études ultérieures du même genre.

Dans son étude sur Ibn Zaïdoûn, M. Cour poursuit encore ses enquêtes sur l'histoire et la civilisation des Arabes. Il abandonne pour un moment l'Afrique et va puiser aux sources mêmes de cette civilisation. Il fait bien et je l'en félicite. C'est en effet en Espagne, dans cette merveilleuse Andalousie, tant chantée et glorifiée par les écrivains indigènes et orientaux, que les arabisants d'aujourd'hui doivent principalement faire des recherches méthodiques s'ils veulent connaître le véritable esprit des Arabes, avoir une idée exacte de la société d'alors. Il y a là, à n'en pas douter, un champ vaste, un terrain toujours neuf, de riches et précieux matériaux permettant de se bien rendre compte du mouvement intellectuel et social des Arabes d'Espagne, et d'éclairer les rapports intimes de ces derniers avec leurs coréligionnaires de Damas et de Baghdad. Aussi l'ouvrage de M. Cour est-il on ne peut plus opportun; il sera partout accueilli avec reconnaissance, lu avec intérêt. Son choix d'Ibn Zaïdoûn est également heureux. Ce poète du début du XI<sup>e</sup> siècle est intéressant et sympathique; son œuvre est belle et peut, sur plus d'un point, supporter avantageusement la comparaison avec celle des plus illustres parmi les poètes orientaux. Ibn Zaïdoûn n'a-t-il pas toujours joui, en Orient, de la même faveur que les poètes classiques, et quelques-unes de ses *qasîda*, comme *an-Nounîya*, ne sont-elles pas actuellement apprises et expliquées dans tous les collèges d'Égypte et de Syrie au même titre que le diwan de Motanabbi, par exemple? Je me souviens qu'au Liban

et à Beyrouth, dans nos premiers essais de versification, nous étions généralement portés à imiter de préférence les poésies d'Ibn Zaïdoûn que, personnellement, je relis aujourd'hui avec un réel plaisir.

D'autre part, malgré les sérieuses difficultés que présente un travail de cette nature, M. Cour s'est montré à la hauteur de sa tâche. Grâce à un effort vraiment louable, il réunit et étudie avec soin les poésies authentiques d'Ibn Zaïdoûn dont il donne l'intéressante biographie. Naissance et jeunesse du poète, son éducation à Cordoue au milieu d'une société à la fois éprise de jouissance et de littérature, ses relations tour à tour heureures et malheureuses avec son amie Wallâda, ses démêlés tragiques avec son rival Ibn 'Abdous et sa fuite de la prison, son retour de l'exil et le rôle important qu'il joua à Séville sous Almo'tadhid, enfin sa maladie et sa mort regrettée de tous ses concitoyens, tout cela est raconté par M. Cour avec concision, clarté et justesse. Une bibliographie soignée, de nombreuses et utiles références augmentent encore la valeur de l'ouvrage.

Naturellement une étude sur un sujet aussi neuf présentait de nombreuses difficultés et l'on ne saurait s'étonner que la troisième partie, surtout, de l'œuvre de M. Cour prête le flanc à des critiques. Nous relèverons un certain nombre de fautes qui n'ont pas été signalées dans les « additions et corrections ».

Numéro 1[1] : vers 5 : *burah'ā'* se rapporte à *razīyat-* et non à *'ardh*. Le poète veut dire : « Chaque jour nous sommes touchés par un malheur (si fort) qu'il ferait trembler la terre », idée extrêmement répandue surtout dans la poésie arabe. — V. 8 : confusion de *chikālu*$^{n}$ « entrave » avec *'achkālu*$^{n}$, pluriel de *chăklu*$^{n}$ « pareil »; *chikālu*$^{n}$ est également confondu (v. 25) avec *'ichkâlu*$^{n}$, nom d'action de *'achkala* « être ambiguë, douteuse (affaire) ». — V. 23 : je soupçonne une faute d'impression dans *lā gharra* « il ne s'est pas trompé », qui doit être remplacé par *lā gharwa* « rien d'étonnant... ». Le sens serait plus clair et la phrase plus correcte, puisque la particule *lā*, non répétée, ne peut pas s'employer avec le verbe au prétérit. — V. 29 : traduction peu claire, parce que le premier hémistiche doit avoir *ghāfilu*$^{n}$ « distrait » au lieu de *'āqilu*$^{n}$ « intelligent ». Le sens est celui-ci : « nous t'avons visité; tu n'as pas fait attention à nous, comme si tu étais distrait ; (pendant ta vie pourtant) tu ne négligeais aucune obligation ». Le vers suivant, du reste, le prouve suffisamment. — V. 35 : le poète veut dire que : les bonnes œuvres que le défunt (Ibn D'aqwân) a faites pendant sa vie intercéderont pour lui lorsque les œuvres seront examinées par Dieu.

N° 4 : v. 2, voici le sens : « O toi qui aliènes facilement ton bonheur de me posséder, (moi) je n'aliénerai pas mon bonheur de te posséder

1. Il s'agit ici du texte arabe (troisième partie).

même au prix de la vie». Le poète dit: tandis que je tiens beaucoup à ton amitié, toi, au contraire, tu fais peu de cas de la mienne (cf. idée semblable, n° 19, v. 7).

N° 8 : v. 1 : *aç-çubh'u*, lire *liç-çubh'i*.

N° 11 : v. 1 : *mad'habu*ⁿ veut dire ici « manière d'agir » et non « croyance ».

N° 13 : v. 1 : confusion de *'açāra* (*ç-y-r*) « rendre tel ou tel » avec *'açāra* (*ç-w-r*) « briser ».

N° 14 : ajouter *majzū'*- entre « mètre » et « *basīṭ* ».

N° 15 : v. 6 : le poète dit ceci : mon seul désir est de te satisfaire; si je cherche en toi autre chose que cela, Dieu veuille me le refuser.

N° 16 : v. 3, *warāfaka*, lire *warāqaka*. — v. 7 : *qilā* « haine » et non « grandeur »; il faudra donc « les causes de la haine » à la place de « les causes les plus élevées »; *qilā* est également mal traduit n° 15, v. 1, mais il est bien rendu n° 17, v. 37. — v. 16, *all-'ilal*, lire *al-'ilal*. — V. 21 : confusion de *mukrahu*ⁿ (participe passé de *'akraha* « forcer, obliger ») avec *makrūhu*ⁿ (participe passé de *kariha* « détester, abhorrer »). Le sens du vers est celui-ci : « Ce n'est pas de bon gré que je me console loin de toi, mais je suis forcé de le faire... ».

N° 17 : v. 13, traduire plutôt : « O Abou 'Âmir, où est donc cette fidélité (amitié), alors que le mauvais destin dormait profondément et que la vie était heureuse...? ». Le poète reproche à son rival d'avoir changé de sentiment à son égard, ainsi qu'on le voit clairement par les deux vers suivants. — V. 20 : confusion de *wafā' u*ⁿ « fidélité » avec *wafātu*ⁿ « mort », ce qui, naturellement, fausse le sens du vers. Le poète dit à son rival : « Je n'ai pas éprouvé de joie de ta fidélité (dans l'amitié), ni de peine de ton inimitié». Cf. v. 13 et 27 où *wafā' u*ⁿ est également mal traduit. — V. 22 : *'aradh* ne veut pas dire « malchance »; il y a opposition ici entre *jauhar* « substance » et *'aradh* « accident ». — V. 23 : traduire *'afā* par « être effacé » et non par « être touffu ». — V. 24 : confusion de *nidhālu*ⁿ « action de lancer » avec *nudhdhālu*ⁿ « vainqueurs », ce qui rend fausse la scansion du vers. — V. 39, traduire plutôt : « C'est assez, pour moi, d'avoir cueilli les fruits au moment voulu, et de t'avoir autorisé à ramasser les fruits tombés sous l'arbre ».

N° 19 : v. 6 et 7. On n'a pas fait ici attention à l'opposition que le poète exprime dans ces deux vers, « Dis à celui qui a pris mon abandon pour religion, et dont l'amour est pour moi une religion : O toi qui es trop généreux (qui fais peu de cas) de ma personne, moi, au contraire, je suis très avare de toi... ». (Cf. n° 4, v. 2).

N° 20 : v. 2, traduction assez éloignée du sens que voici : « .., Et je plante mes désirs dans le jardin de ton amour, et, comme fruits de ma plantation, je cueille la mort! ».

N° 22 : v. 7 et 8, voici le sens exact : « Il m'a visité en se cachant, mais il est bien difficile que la splendeur de la pleine lune puisse être cachée par les ténèbres ! En effet, dès qu'il s'avança vers la prison..., sa présence fut signalée par la parure (qui tremblotait) et par le parfum qui se répandait... ». (cf. idée identique, n° 37, v. 16 où la traduction est excellente). — V. 22, *jannahi*, lire *jannati*. — V. 10 et 11, l'idée du poète est celle-ci : « De même que, parmi les astres du ciel, seuls le soleil et la lune s'éclipsent, de même le mauvais destin n'accable de ses grands malheurs que les grands hommes (cf. même pensée, n° 23, v. 21).

N° 23 : v. 12 et 13, traduire plutôt : « L'ancienne joie de ses jours ne reviendra plus, ni la félicité de ses nuits n'est plus à attendre, moments où l'échange de salutations ne se faisait pas (comme maintenant) par un signe furtif, et où la visite de l'amie n'était pas un danger... ». — V. 21, traduire le 1er hémistiche : « Les vents ont-ils prise sur les plantes de la terre... ? », *najmu*ⁿ = plante sans tige, cf. n° 22, v. 10. — V. 37, *takūn*, lire *takun*. — V. 42 : « Tu es la beauté de ton siècle pendant ta vie, et, après ta mort, tu seras l'ornement de l'histoire... ». — V. 45, *'āsinu*ⁿ, lire *'asanu*ⁿ, autrement le vers serait faux.

N° 24 : 1, *qanlī*, lire *qatlī*. — V. 10 : *hawā qablī* « tomba avant moi » et non « s'est élevé devant moi ». — V. 11 : *t'awat* du 1er hémistiche doit être placé au commencement du deuxième. — V. 36, le vers est faux ; il faudra sans doute ajouter *bihi* après *tahfū* ; il en est de même du vers 38, où il faudra probablement ajouter *min* avant *ba'd*...

N° 26 : v. 7, remplacer *mā* par *wamā* après *nakūnu* — V. 29, traduire *t'ālamā* par « que de fois, il y a longtemps que... » et non par « il y a longtemps que... ne pas ».

N° 29 : v. 11, *nuhzahu*, lire *nuhzatu* ; lire aussi *fata*ⁿ « jeune homme, brave » et non *fatā'u*ⁿ « jeunesse ». Le poète dit : « Les jeunes gens ignorent-ils que je suis (moi qui suis *fatāhum* = leur brave) la proie de la tyrannie... ? ». Sur *fata*ⁿ, cf. en particulier Tarafah, *Mo'allaqa*, v. 41. — V. 15, *'innī*, lire *'abī*.

N° 30 : v. 10 : « O toi qui veux, par ignorance, me conduire vers un autre que lui (sache bien que) la lumière de l'aurore rend inutile le flambeau ».

N° 31 : v. 17 : ne pas confondre *jiddu*ⁿ « effort, travail soutenu » avec *jaddu*ⁿ « bonheur, succès ». — V. 19, voici le sens : toutes les fois que le destin fait le mal, il le fait volontairement, mais si une fois il fait quelque chose de bien, il le fait par erreur et comme malgré lui. — V. 26 : « On ne doit pas pleurer la mort de l'un d'eux, car, il est immortel par les belles actions, les souvenirs qu'il laisse... ». — V. 70, *fad'hāhiru*, lire *fad'hāhirhu*.

N° 32 : v. 3, *'asā'a*, lire *'isā'atu*. — V. 12, *'it'āfahā*, lire *'a't'āfahā*.

— V. 18 : « Après toi, les malheurs les plus considérables paraîtront insignifiants (tellement ton malheur est grand)... ».

N° 33 : v. 8 et 9 : « Nous sommes instruits par ce qui arrive aux autres, mais nos ambitieux désirs nous séduisent, et nous nous laissons tromper ; si la mort doit être le terme de tout vivant, peu importe que la vie soit longue ou courte ». — V. 15, *'anfas-*, lire *'a'anfas-* (cf. n° 52, v. 13).

N° 34 : v. 8, traduire le 2e hémistiche : « Comme les nuits éclairées par la pleine lune sont au-dessus des (surpassent les) nuits faiblement éclairées... » ; *bīdh ul-liyālī*, ce sont les quatre ou cinq nuits où le clair de lune est le plus vif, tandis que *dura'un*, ce sont les trois ou quatre nuits sombres au commencement et éclairées vers la fin par l'apparition de la lune. C'est donc par inadvertance que *dura'un* a été traduit par « montagnes ». — V. 16, il faudra supprimer *'au* du 1er hémistiche pour que la scansion du vers soit juste.

N° 36 : v. 7 : « Si un jour quelqu'un, fût-il doué d'une puissante éloquence, essaie de décrire ses hautes qualités, il sera comme un muet (tellement elles sont nombreuses). »

N° 37 : v. 48 : confusion de *cha'wun* « le point le plus éloigné, extrémité », avec *chā'un* « moutons, brebis », ce qui, naturellement, a faussé horriblement le sens du vers. Le poète dit ceci : « Demande aux autres rois qui le jalousent : quand donc le cheval né de vil étalon (non arabe) a-t-il prétendu dépasser aux courses le coursier de noble race qui arrive toujours le premier au but ? » — V. 49, *'alaisū*, lire *'alaisa*. — V. 51 : confusion de *bāhat* « elle a rivalisé de beauté » (3e forme de *bahā* « être beau ») avec *bāhat* « elle s'est rappelée » (1re forme, racine *b-w-h*) ; *'aujuhun* signifie « visages » et non « apogée ». Le poète veut dire : « En possédant Benou 'Abbād, la terre a pu rivaliser en beauté avec le ciel, car leurs visages sont des soleils et leurs mains sont beaucoup plus riches et plus généreuses que les nuages du ciel (qui donnent la pluie). — V. 68 : il s'agit ici — si du moins il n'y a pas de faute d'impression — de *qunyatun* « acquisition », et non de *qainatun* « fille belle, esclave chanteuse » : « Pour lui, la louange est la chose la plus précieuse qu'on possède ».

N° 39, v. 10, ne pas confondre *wa-raqqa* « ... et il devint mince, diaphane » avec *waraqun* « feuilles ».

N° 41 : v. 2, *'açafab*, lire *'açafat*. — N° 42bis : v. 9, *firā*, lire *firāri*.

N° 44 : v. 1 : « Tu m'as revêtu des plus larges vêtements de la maladie... », c'est-à-dire « tu m'as rendu très malade ».

N° 45 : v. 6, *çadā* veut dire « écho » et non « mort ». Le sens est ceci : « Tu as appelé la victoire, et elle t'a répondu : me voici ; tu n'as pas ressemblé à celui qui appelle et à qui répond l'écho (de sa voix) ».

N° 52 : v. 14, *al-'ud'ru*, lire *al-ghadru*. — V: 18, *but'unun*$^n$, ire *bat'nu*$^n$, etc.

Relevons encore quelques erreurs qui se sont glissées dans la première partie :

Page 27, note 1, vers 1 : « Après cette séparation, n'y aura-t-il donc plus, pour nous, de moyen de nous réunir, afin que chaque amoureux puisse raconter à l'autre ce qu'il a rencontré (en fait de souffrance...) »

P. 28, note 2. Le jeu de mots est impossible dans le mot Mochtari = planète Jupiter. Il ne faut pas oublier que le participe *muchlarī* veut dire uniquement « acheteur » ; c'est *muchtarā* qui signifie « acheté » ; or, la forme *muchtarī* est exigée ici par la rime, autrement il faudrait supposer une licence poétique (*'iqwā'u*$^n$) plus que rare.

P. 42, note 3 : confusion de *'ahābu* (1re forme) « j'éprouve de la crainte, du respect » avec *'ahāba* (4e forme au prétérit) « il a invité ». On n'a pas réfléchi que le verbe *hāba* fait à l'aoriste *'ahābu* avec maintien de - *ā* -.

P. 43, note 5, au lieu de *lan*, lire *'an*. Il faut donc traduire le 1er hémistiche : « O vous dont il nous sera bien pénible de nous séparer... », et non pas « O vous qui vous êtes montré bienfaisant à notre égard, après nous être séparés de vous... » ; car, *'azza 'alā* ne veut pas dire « se montrer bienfaisant envers... », mais seulement « être dur, pénible à... ».

P. 97, note 2. La pensée exacte du poète est celle-ci : « Si le feu ne brûlait pas ce qui l'avoisine, on ne reconnaîtrait pas la bonne odeur du bois d'aloès (que l'on brûle en guise d'encens) ».

P. 101, note 1. Le sens du vers de Motanabbi ne paraît pas complètement rendu ; car, au lieu de : « Et je n'avale, à me suffoquer, point d'eau si je ne sais que vers cette eau a campé une famille d'amis », il faudra plutôt traduire : « Et si je me suffoque en avalant de l'eau, c'est parce que cette eau me rappelle l'eau près de laquelle campent les parents de mon amie », etc.

En terminant, nous prions l'auteur de voir dans ces quelques observations, non une critique, mais bien plutôt la preuve que son travail nous a vivement intéressé et que nous l'avons lu très attentivement. Nous savons bien qu'il est toujours délicat d'étudier un texte arabe, surtout quand il s'agit de poésies, et qu'il est difficile d'éviter dans le détail toute imperfection et faute d'impression. Nous reconnaissons donc volontiers la valeur de cette étude et le mérite de son auteur ; nous souhaitons qu'il poursuive ses recherches scientifiques sur l'histoire des Arabes et qu'il nous donne bientôt de nouveaux travaux qui seront certainement bien accueillis par les cercles arabisants.

Michel FEGHALI.

*Sta Teresa de Jesús y San Juan de la Cruz (Bocetos psicológicos)* por Juan **Domínguez Berrueta**, Madrid, Beltrán, 1915, 69 p. petit in-8°. — *S. Jean de la Croix (1542-1591)* par **Mgr Demimuid**, Paris, Lecoffre, 1915 (2e éd. 1916), 210 p. in-24.

La belle collection « Les Saints », à laquelle appartient le second de ces volumes, est jusqu'à présent assez peu orientée vers l'Espagne. Je note le *Saint François de Borgia*, par Pierre Suau, et la *Sainte Thérèse* d'Henri Joly. C'est tout, avec le *Saint Jean de la Croix*. Raison de plus pour dire au moins quelques mots de celui-ci, à l'occasion de sa 2e édition. Espérons que sur ce mystique nous aurons bientôt beaucoup mieux, et sur sainte Thérèse aussi. En attendant ne déprécions pas les œuvres de bonne foi, même médiocres.

Dans sa préface, qu'il nous prie instamment de lire, et que j'ai lue (aucun mérite: elle tient une page), Mgr Demimuid tient à nous faire savoir que sa principale documentation lui a été donnée libéralement par le P. Grégoire de Saint-Joseph, le traducteur des Lettres de sainte Thérèse. Dont acte : l'auteur ne pouvait d'ailleurs mieux recommander son œuvre qu'en s'acquittant de cette dette de reconnaissance.

Il se concilie l'attention dès le début d'une autre manière : par la critique qu'il fait des dépositions des témoins qui comparurent lors des procès de béatification, touchant le miracle, par trois fois répété avec des variantes, auquel le saint, encore enfant, aurait dû son salut. On aimerait peut-être pareille indépendance par rapport à la tradition qui fait remonter l'origine du Carmel au prophète Élie. Autant valait n'y faire qu'une allusion, puisque rien n'obligeait, en somme, à davantage. L'auteur peut, il est vrai, faire valoir que cette tradition a dû avoir quelque influence sur son personnage dans le choix d'un ordre, aussi bien que ce qui est raconté de la règle donnée en 1214 par Albert, patriarche de Jérusalem et de l'apparition de la Vierge au pape Honorius. Je dirai même que le scepticisme, même le plus dissimulé, eût été déplacé ici, aussi bien que la discussion sur l'authenticité de pareils faits. Et ce n'est pas sur ces préliminaires que nous pourrons juger le travail de Mgr Demimuid, pas plus que ce ne sont ceux qui nous intéressent réellement.

Par contre, on aurait aimé encore plus de réserves (il y en a) touchant les dires des témoins qui déposèrent aux procès de béatification, ou à propos des récits plus ou moins extraordinaires qui tendent à prouver des dons ou des pouvoirs surnaturels : telle l'histoire de cette jeune religieuse de l'Incarnation qui avait signé un pacte avec le diable (p. 181). Tout cela est loin de produire la clarté où nous voulons voir même les saints : ce n'est que l'ombre d'une fantaisie pieuse. Les saints peuvent être étudiés historiquement et d'une façon critique

comme les autres personnages de l'histoire; et cela ne les rapetisse point, au contraire. C'est ce qu'a su mettre en lumière M. Domínguez Berrueta dans le *Boceto psicológico* dont j'ai donné ci-dessus le titre. S'il y a un élément qui nous échappe, qu'il soit divin ou, en définitive, simplement inexpliqué, mettons-le en marge sans discussion oiseuse. Faisons, de même, la part de la légende en mettant celle-ci à part; et attachons-nous à ce qui est vraisemblable et sûr. Pour un saint du XVI^e^ siècle, il me semble que ce n'est pas impossible. Combien je préfère un de ces épisodes qui marquent la confiance de Jean de la Croix en Dieu pour ce qui touche aux nécessités temporelles; par exemple celui qui se place à Grenade : les provisions arrivant juste à point, sans qu'il veuille qu'on se mette en quête. Il faut aussi le voir confectionner lui-même la décoration des crèches pour la Noël, à Baeza, et diriger la représentation de rudimentaires *autos al Nascimiento;* ou supporter une opération douloureuse, sans broncher. Et cette lettre de la Mère Thérèse, qui aurait pu être citée, et où elle dit qu'elle s'est fâchée parfois contre lui : elle ajoute, il est vrai, qu'elle n'a jamais vu en lui une imperfection (lettre citée par Mir, II, p. 96). Thérèse se fâchant contre Jean de la Croix, contre son *Senequita* : voilà des saints vivants, et non de saintes images en pierre ou en bois !

Mais ce qui nous attire surtout, c'est la partie vraiment historique, l'exposé de la vie active du saint; et nous y arrivons dès le chapitre II, avec la réforme des Carmes, dont il fut selon le P. Mir (II, p. 57) la « première pierre fondamentale ». Nous suivons donc Jean de Yepes, devenu successivement Jean de Saint-Mathias et Jean de la Croix, à Duruelo (1568, il n'a alors que vingt-six ans)[1], à Mancera (1570), à Pastrana, à Alcalá de Henares (1570), partout où il innove, par son exemple et de sa personne, la réforme des Carmes; à l'Incarnation d'Avila (1572), où il dirige pendant cinq ans la conscience des Carmélites, où, en même temps que sainte Thérèse, il aurait eu, suivant une relation, les faveurs du ravissement (Mir, II, p. 223 et s.), et d'où vint l'arracher la fureur des Mitigés. Enfermé, à Tolède, dans un ignoble cachot, et soumis aux plus odieux traitements, qui justifient assez les craintes de sainte Thérèse à l'égard du P. Gratien, il réussit à s'enfuir dans des circonstances voisines du miracle (Mir, II, p. 432), racontées ici avec une sainte candeur qui en relève le piquant et le fantastique. La revanche des adversaires, qui emprisonnèrent le P. Gratien et le P. Mariano, l'abandon général où sainte Thérèse paraît alors tombée, semblaient néanmoins avoir eu raison de la réforme. C'est à ce moment que la volonté de Philippe II, signifiée au nonce Sega, fit tourner le vent. Bientôt les Déchaussés eurent un

1. Cf. Mir, II, p. 95.

supérieur pour eux (sinon à eux, puisqu'il était choisi parmi les Mitigés), le P. Ange de Salazar. Puis, malgré l'opposition des Mitigés d'Italie, et grâce à l'appui de l'ambassadeur d'Espagne, du cardinal Sforza et du futur Sixte-Quint (cardinal Montalte), ils obtiennent de former une province autonome, dépendant, il est vrai, du général de l'ordre des Carmes, mais gouvernée par un provincial de leur observance (1580) : situation provisoire qui ne dura que jusqu'en 1587, où Sixte-Quint, les constituant en congrégation, leur donna un vicaire général encore dépendant du Supérieur de l'Ordre ; et cette dépendance se termina en 1553, par la Bulle de Clément VIII, qui promulguait l'entière séparation des deux Ordres.

Pourtant, pas plus que pour le P. Gratien, premier provincial des Carmes déchaussés, chassé de l'Ordre en 1592, cette période d'ascension vers le triomphe n'est, pour Jean de la Croix, celle de la tranquillité. Après son séjour au Calvaire, où il est supérieur, à Baeza, où il est recteur, à Grenade, son élection comme membre de la Consulte fut l'occasion de dissentiments graves avec le P. Nicolas. Victime des rancunes d'un confrère, le P. Diego Evangéliste, il est relégué, avec son assentiment du reste, au couvent de la Peñuela, à Ubeda enfin, où il est traité comme un pestiféré par le prieur. Après sa mort, qui ne tarde pas (1591), Ségovie et Ubeda se disputent son corps et se le partagent (à aucune époque peut-être on n'eut, en Espagne, à ce point la passion des reliques). Il ne devait être béatifié qu'en 1675, et canonisé qu'en 1726.

Outre le P. Nicolas Doria, deuxième provincial et premier vicaire général du Carmel réformé, et l'odieux P. Diego Evangéliste, nous voyons défiler d'autres figures : le P. Antoine de Jésus (de Heredia), compagnon de Jean de la Croix (les deux faisant, comme disait plaisamment sainte Thérèse, un moine et demi, car Fr. Jean était tout petit et Fr. Antoine assez bel homme) et prieur de Duruelo, le P. Ambroise de Mariano, le P. Balthazar de Jésus, Jean de la Misère, le P. Jérôme Gratien. Quel Sainte-Beuve nous fera revivre ce milieu ?

Mais la figure qui dominerait, c'est bien entendu celle de la Mère Thérèse. C'est d'ailleurs peut-être à cause d'elle que Jean de la Croix nous intéresse le plus (à tort ?), vu ce que nous savons de son autorité sur elle.

On comprend incomparablement mieux la grande réformatrice et son œuvre quand, au lieu de la considérer dans l'isolement relatif du premier plan, on s'attache à l'un ou à l'autre des grands seconds rôles qui lui donnent la réplique, si je puis me servir d'une image bien profane. Suivre tous ses mouvements comme s'il n'y avait qu'elle en scène, c'est bien : mais il faudrait aussi regarder les autres acteurs, si l'on veut saisir tout entière l'action qui se déroule. On voit alors, sans

rien rabattre de l'initiative de la sainte, que le mouvement de réforme a été assez général alors chez les âmes d'élite, qu'il était « dans l'air ». D'autres faits montrent aussi que ce mouvement n'est pas exclusivement parti d'en bas, du cœur de quelques religieux ou religieuses, mais aussi d'en haut. Parmi ces faits, la venue en Espagne du P. Rubeo, général de l'ordre du Carmel, est un des prodromes les plus immédiats (cf. Mir, II, p. 9 et suiv.).

A l'œuvre écrite de Jean de la Croix, Mgr Demimuid, utilisant les *Lettres* du P. Berthier, consacre à peine le quart de son volume C'est peu, pour expliquer la production d'un mystique de cette envergure. C'est pourtant un peu de clarté sur « les hauteurs où ceux qui ne sont pas illuminés ont peine à le suivre », comme dit bien justement M. Fitzmaurice-Kelly (*Littérature espagnole*, p. 259). Et ce serait assez, s'il était vrai que toute la doctrine de la *Subida del Monte Carmelo* tient en trois quatrains que commente notre guide, mais où perce surtout l'importance des antithèses dans cette éthique éprise d'absolu. C'est assez, en tout cas, pour éclairer déjà un peu la vie intime de sainte Thérèse. Cette crainte des faveurs divines, qui transparaît si souvent dans ses écrits à elle, n'est-ce pas ce que prêche l'auteur de *Noche escura del alma?* Aussi bien la doctrine mystique résumée par Mgr Demimuid avec une netteté non trompeuse, j'espère, paraît-elle avoir son illustration dans mainte page de la *Vida* écrite par la sainte : on nous en donne du reste un exemple frappant (*Vida*, ch. XX). Est ce l'influence de l'un sur l'autre de ces deux saints? Est-ce l'effet de la logique même des choses?

Logique et poésie sont deux éléments essentiels de ce mysticisme. Mais Jean de la Croix ne verse pas la poésie uniquement dans ses vers, où la sensualité n'est que symbole, et dont la fraîcheur a malheureusement quelque peu souffert de l'abus qu'on a fait, depuis, des mêmes images et des mêmes gémissements :

¡ Oh noche, que guiaste,
Oh noche amable más que el alborada,
Oh noche, que juntaste
Amado con Amada,
Amada con el Amado transformada !
En mi pecho florido,
Que entero para él solo se guardaba,
Allí quedó dormido,
Y yo le regalaba,
Y el ventalle de cedros aire daba.

El aire del almena
Cuando ya sus cabellos esparcía
Con su mano serena
En mi cuello hería
Y todos mis sentidos suspendía.

La poésie se trouve aussi dans sa prose. Mgr Demimuid cite une image, qui, par la justesse, au moins apparente, est assez saisissante : l'âme comparée au morceau de bois soumis à l'action du feu.

Si la pensée de saint Jean de la Croix éclaire la vie et l'œuvre de sainte Thérèse, elle y trouve aussi son correctif, au moins en ce qui touche la contemplation. La sainte ne confond pas avec celle-ci la perfection et ne la croit pas indispensable; à preuve ce *vejamen*, dû à sa plume si volontiers humoristique et cité par M. Berrueta dans son opuscule : « Dios nos libre de gente tan espiritual, que todo lo quiere hacer contemplacion, dé donde diere... ». Sans doute Jean de la Croix, en matière de mysticisme est un psychologue et un expérimental; mais Thérèse l'est encore davantage.

Jean de la Croix est une des figures intéressantes, mais il a été aussi une des figures inquiétantes du XVIe siècle espagnol. Est-ce parce qu'on l'avait mal compris, ou parce qu'on avait défiguré ses écrits? Toujours est-il qu'il n'a pas inquiété seulement de son vivant, mais aussi après sa mort, des gens qui ne considéraient pas les questions de doctrine avec l'insouciance des philosophes et ne prenaient pas *a priori* la défense des mystiques, comme on le fait volontiers aujourd'hui par dilettantisme. Dans la *Correspondance de M. Louis Tronson, troisième supérieur de Saint-Sulpice,* éditée par l'abbé Bertrand (Paris, 1904), nous lisons ceci à la date de 1696 :

Le livre du B. Jean de la Croix est bon, et on a bien éclairci toutes les propositions qui se trouvent dans ses œuvres, et que quelques personnes peu mystiques n'approuvoient pas (t. I, p. 267).

La question est de savoir quel texte l'abbé Tronson pouvait lire...

Quand il s'agit d'apprécier la « valeur littéraire de l'œuvre », Mgr Demimuid se dérobe rapidement. Il se contente de citer des autorités qui ne sont pas précisément modernes : Villemain, Demogeot. Il faudrait connaître toute la lyrique espagnole du XVIe siècle pour mettre à sa place un tel poète. Ce côté-là devait forcément échapper à quelqu'un qui y est un peu profane, à ce qu'il semble.

La plaquette de M. Berrueta à laquelle j'ai déjà fait allusion, contient deux conférences lues à l'Université de Salamanque et consacrées l'une à sainte Thérèse, l'autre à saint Jean de la Croix. Il est d'ailleurs question des deux saints dans l'une comme dans l'autre. La première est peut-être la plus agréable, parce qu'elle fait ressortir d'une façon piquante le vrai caractère de la sainte. La seconde est plutôt une

apologie du mysticisme; mais elle nous apporte un renseignement biographique non méprisable : c'est que « *Juan de Santo Mathia*, del monasterio de Nuestro Señor San Andrés, natural de Hontiveros » figure sur les registres de l'Université de Salamanque, de 1563 à 1566, comme *artista*, (étudiant es arts), et en 1567 comme *teólogo* [1].

G. CIROT.

*O manifesto das ostilidades de Luis Felis Crus, nova edição conforme á de 1651*, publicada por Edgar Prestage, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1919, 41 p.

L'ouvrage réimprimé par M. Prestage était devenu presque introuvable. On n'en connaissait que deux exemplaires. Il nous renseigne sur une période importante de l'histoire d'Angola, celle qui va de 1641, date de l'apparition sur la côte africaine de Corneille Jol, dit Jambe-de-Bois, jusqu'à la délivrance de Loanda par Correia de Sá e Benavides en 1648. C'est le récit d'un témoin oculaire. Mais il tend à aggraver les torts des Hollandais. En outre, le catholicisme exalté de l'auteur fait sans cesse intervenir la Providence. Il n'est pas douteux, comme l'affirme Luis Felis Crus, que la colonie fut attaquée au mépris du droit des gens, quand un intérêt commun rapprochait les Provinces-Unies et le Portugal contre les Espagnols, au moment précis où des négociations étaient déjà engagées, après l'avènement de Jean IV, pour le rétablissement de la paix et la conclusion d'une alliance durable. Pendant les années qui suivirent, la garnison d'Angola, privée de toute communication avec la côte, menacée d'un soulèvement général des Sobas qui prenaient le parti du vainqueur, harcelée par les incursions subites de la reine Ginga, depuis longtemps en révolte ouverte, eut de la peine à se maintenir à Maçangano. Tantôt elle acceptait les conditions humiliantes que lui imposait un ennemi supérieur en nombre, tantôt, poussée à bout par les vexations, elle reprenait les armes. Les renforts de la métropole ne lui parvenaient qu'à de rares intervalles. Il était plus qu'évident que la Hollande se refusait à exécuter les clauses du traité. L'arrivée des agents de la Compagnie des Indes occidentales, porteurs de messages pacifiques, annonçait presque toujours de nouveaux empiétements. D'autre part,

1. Je m'abstiens de parler de l'édition des *Obras del místico doctor San Juan de la Cruz* (1912-1914), dont M. Jean Baruzi aura l'occasion d'entretenir nos lecteurs dans un article sur « le problème des citations scripturaires en langue latine dans l'œuvre de saint Jean de la Croix », et Dom Ph. Chevalier dans un autre, intitulé « Le Cantique spirituel de saint Jean de la Croix a-t-il été interpolé? » Mais je dois au moins signaler ici l'ouvrage du P. Wenceslao del S. Sacramento, *Fisonomía de un Doctor* (2 vol. Salamanca, 1913) et aussi celui de M. le chanoine Bassibey, *M. Tronson et le Livre des Maximes des saints* (Bordeaux, 1913), où l'on trouvera plusieurs pages intéressantes sur Fénelon et saint Jean de la Croix.

le roi de Portugal, craignant de rallumer la guerre en Europe, s'était prononcé officiellement pour le *statu quo*. Cette situation équivoque, que les deux gouvernements, pour des raisons diverses, évitaient d'éclaircir, dura sept ans. Correia de Sá, en 1648, avait-il reçu l'ordre, comme le prétend Cadornega[1], d'expulser les Hollandais parce qu'on manquait d'esclaves au Brésil, ou l'avait-on chargé seulement — c'est la version du *Manifesto das ostilidades* — de se fortifier dans une position d'attente à Quicombo? Le texte réédité par M. Prestage ne fournit, pour trancher la question, aucun argument décisif. On peut supposer, néanmoins, que le gouverneur était encouragé par des instructions secrètes à prendre une initiative dont la monarchie devait le rendre responsable en cas d'échec. Il est à remarquer, en effet, qu'il amenait de Rio de Janeiro 700 ou 800 hommes, qu'il résolut de brusquer l'attaque, avec le plein consentement de ses capitaines, après un naufrage qui avait entraîné la perte de 200 fantassins, enfin que le combat, mené avec une vigueur exceptionnelle, lui coûta plus d'un tiers de son effectif. Dans la lettre où Jean IV fait part de l'événement au marquis de Niza, son ambassadeur, il s'efforce d'établir qu'il y avait eu provocation et rejette la faute sur ses adversaires. Ce qui se dégage nettement de cette narration sans apprêt, émaillée pourtant de quelques citations de l'Arioste et de Guarini, c'est l'habileté de Correia de Sá qui profita, pour surprendre la ville, de l'absence d'un corps expéditionnaire envoyé contre les Portugais de l'intérieur, qui facilita la retraite des vaincus par une capitulation avantageuse et réussit, en employant tour à tour les promesses et les menaces, à rallier les Sobas. Tout nous porte à croire que le roi avait préparé savamment ce hardi coup de main.

G. LE GENTIL.

Carlos de Passos, *Lembranças da terra, chronicas historicas do Porto, primeira serie*, Porto, 1919, 202 p.

Ce livre pittoresque, formé d'articles publiés au jour le jour et relevés d'une pointe d'archaïsme et de régionalisme, rappelle, toutes proportions gardées, la manière du roman historique. L'auteur s'insurge, comme Garret et Arnaldo Gama, contre le zèle iconoclaste des municipalités entichées de progrès à l'américaine. Il a pris à tâche de réveiller chez les *Tripeiros*, ses concitoyens, le patriotisme local. En attendant il leur enseigne, par une série de digressions humoristiques, le chemin des archives. Sa documentation est de première

1. Outre la relation de Cadornega, compagnon de Correia de Sá et historiographe de la province, consulter *Governo geral de Angola, Repartição do gabinete, subsidios para a historia de Angola, collecção de documentos, restauração de Angola*, Loanda, 1918, 51 p.

main. Avec lui nous parcourons les quartiers délabrés, les ruelles tortueuses. Il évoque le passé des corporations, si promptes jadis à braver l'évêque et la monarchie. Nous les voyons transporter leurs pénates de la ville haute à la ville basse, du fleuve au largo de S. Domingos, invoquer l'appui de Jean III contre les propriétaires exigeants ou récalcitrants, batailler, pour le maintien de leurs privilèges, avec les forains et les colporteurs. Parfois ce sont les femmes qui poussent le cri de guerre et lapident les agents du roi. On peut suivre ainsi, à travers les siècles, la vie turbulente et pourtant laborieuse d'une petite bourgeoisie qui ne délègue ses pouvoirs qu'à bon escient et qui défend son droit de contrôle avec une singulière âpreté. C'est dans les revendications du Conseil des vingt-quatre, adjoint pour le surveiller au sénat municipal, dans les démêlés de la populace avec les *almotacés*, fonctionnaires préposés à l'hygiène, chargés de fixer le prix des denrées, qu'on découvrirait les fondements de la démocratie, du libéralisme tel que l'ont compris Fernandes Tomas et les frères Passos. L'auteur, d'anecdote en anecdote, retraçant l'histoire des murailles, des couvents, des hôpitaux, de la navigation du Douro, des transformations opérées vers la fin du XVIII[e] siècle par le corregedor de Almada, passe en revue tous les aspects du vieux bourg ecclésiastique, depuis le Moyen-Age jusqu'à l'invasion napoléonienne. Nous souhaitons qu'il rassemble ces fragments épars, qui tous ont la saveur de l'inédit, pour en faire, dans un cadre plus vaste, une véritable reconstitution archéologique, sociale et politique, dont il possède, d'ores et déjà, les éléments essentiels.

G. LE GENTIL

*Le Maroc*, publié sous la direction de Marcel Monmarché, 2[e] édition, 30 cartes et 21 plans, XVI-396 p. Paris, Hachette, 1921, 20 francs.

Dans la collection des « Guides bleus » aucun dont l'apparition fût plus désirable. Nous n'avons pas attendu, cette fois, le Baedeker. Ce guide, c'est un Français qui l'a rédigé, sur une documentation réunie par lui. On lui a laissé l'honneur exceptionnel de voir son nom figurer sinon sur le titre, au moins au dos du faux-titre ; c'était reconnaître sa méritoire paternité. Il s'agit de M. Prosper Ricard, jadis inspecteur des Arts indigènes à Fez, aujourd'hui chef du même service à Rabat. Il a apporté à la confection de ce manuel le même soin minutieux qu'il met depuis des années à la reconstitution, à la rénovation de la technique des villes et du *bled*, pour le plus grand avantage des ouvriers marocains et par conséquent aussi de notre pays. La 1[re] édition, qui est de 1919, a été sans doute bien vite épuisée : une seconde a déjà

paru, avec la date de 1921. Elle a, de plus que la première, 20 cartes, 2 plans et une cinquantaine de pages. Beaucoup d'additions ont été faites. L'auteur, et pour cause assurément, avait été très succinct sur quelques monuments : les tombeaux des chérifs saadiens à Marrakech, par exemple; il a pu cette fois fournir plus de détails. Des remaniements, même simplement typographiques, donnent plus de clarté à la description. Un tableau synchronique permet au lecteur de se repérer plus facilement dans la chronologie de l'empire marocain[1]. Un Aperçu religieux précède cette fois l'Aperçu artistique et littéraire, et à l'Aperçu administratif est joint un Aperçu ethnographique et linguistique, avec un petit vocabulaire franco-marocain qui fait le pendant du petit vocabulaire marocain-français. Ces améliorations seraient utilement complétées par une autre, dans la 3e édition : un lexique explicatif des termes techniques employés dans la description des monuments, lexique dont M. Brutails a démontré récemment l'extrême utilité, la plupart des auteurs employant les mots dans des sens différents, surtout quand il s'agit d'architecture, — une habitude fâcheuse qui doit remonter à la Tour de Babel.

Les plans sont aussi clairs que le permettent l'étroitesse et l'enchevêtrement des rues et ruelles, aussi bien que l'échelle forcément réduite qu'il a fallu adopter pour des villes si étendues, formées de doubles ou triples agglomérations, comme Fez, Marrakech, Rabat. La description des centres touristiques a été divisée en itinéraires qu'on fera bien de suivre, de préférence aux indications des interprètes (avec ou sans médaille), qui n'ont qu'une idée, mener leur client aux souks et gagner une petite commission sur les achats qu'il pourra faire.

Le Maroc et l'Andalousie, pour ne pas dire aussi la Castille et l'Aragon, sont à de multiples égards et jusqu'à un certain point le même pays.

La partie dont nous avons assumé le protectorat est pour nous une raison de plus de nous intéresser à la péninsule ibérique où tant d'affinités de tout ordre, géographiques, géologiques, historiques, ethniques, linguistiques et littéraires, quel que soit l'énorme écart de civilisation actuelle, attirent l'observation et donneront peut-être la clef de plus d'un problème. Les études marocaines et les études hispaniques sont liées. Je crois d'ailleurs qu'on l'a bien compris au Maroc.

G. CIROT.

1. M. Ricard a publié en 1919 (Casablanca, Service topographique du Maroc) une plaquette qui peut rendre des services, quels que soient les amendements à y apporter : *Les dynasties marocaines en dix tableaux et un graphique*. Le graphique, fort ingénieux, donne une représentation de l'extension et de la durée des différentes dynasties.

**Georges Hardy** et **Paul Aurès**, *Les grandes étapes de l'histoire du Maroc;* Paris, E. Larose, 1921. 135 p., grand in-8°.

Ouvrage destiné aux maîtres de l'enseignement primaire du Maroc, et contenant l'essentiel au point de vue historique et artistique. A signaler ici, car il peut intéresser en Espagne, et il ne paraît pas avoir son équivalent en espagnol. Un exposé sobre, des croquis simplifiés, tout y tend à mettre en lumière ce qui est caractéristique et ce qu'il faut retenir.

G. C.

**Angel Marvaud**, *L'Espagne au XX^e^ siècle. Étude politique et économique.* Deuxième édition, revue. Paris, A. Colin, 1915, in-16, XV-517 p. Carte en couleur à 1 : 5.000.000, hors texte.

Le livre de M. Angel Marvaud se divise en quatre parties : l'Espagne politique, l'Espagne économique, la Question sociale, l'Expansion espagnole au dehors.

La première partie est la plus longue. L'auteur y expose toutes les questions qui intéressent la vie publique du pays : l'établissement du régime constitutionnel et parlementaire ; — la justice et l'administration provinciale; la royauté et les partis politiques; — le mouvement régionaliste en Catalogne et en Biscaye; — le clergé et la question religieuse ; — l'armée. Il montre la persistance des forces du passé, l'influence des guerres carlistes, les déformations subies par le régime représentatif sous l'influence du *caciquisme*, la puissance énorme du clergé et de l'armée, seules forces organisées dans le pays.

La seconde partie traite des finances publiques, de la politique douanière, de l'agriculture, du sous sol, de l'industrie, du commerce et de la navigation, du crédit, des voies de communication et de l'enseignement. On regrettera que l'auteur, dans ce tableau de l'Espagne au travail, n'ait pas tenu assez de compte de la diversité des aptitudes régionales, dont il a su, par ailleurs, montrer les contrastes (p. 2 à 5; p. 491). Le problème agricole ne se pose pas dans toutes les parties de l'Espagne dans les mêmes termes. Il y a des différences profondes qui proviennent du sol, du climat, de l'abondance ou de la rareté de l'eau, du régime de la propriété, du genre de vie des habitants. Mêmes contrastes dans le domaine industriel. Et la productivité, suivant les régions, s'en ressent. Mais, à tout prendre, l'intention de l'auteur n'a pas été de nous donner une description géographique de l'Espagne. Tel qu'il est, son livre nous fournit un état économique très complet et très judicieux. Et les conclusions sont parfaitement exactes (voir

notamment ce qui a trait au régime minier, p. 308; à l'industrie, p. 316; aux aptitudes commerciales, p. 337).

La troisième partie est volontairement résumée, l'auteur ayant antérieurement consacré à la Question sociale une étude complète[1]. Il se contente d'en reproduire les données essentielles.

La quatrième résume la politique étrangère de l'Espagne et expose la question marocaine. Un chapitre est consacré au mouvement « américaniste », question peu connue de la plupart des lecteurs français. Enfin une conclusion générale résume l'ensemble du livre et indique les questions qui se posent devant l'opinion. L'Espagne se relèvera à la condition de s'attaquer à l'ignorance, de renoncer au particularisme et de s'européaniser. La France lui servira d'intermédiaire.

Le livre de M. Angel Marvaud est donc une enquête sur l'Espagne. Ce n'est pas la première. Peu de pays ont provoqué comme notre voisine la curiosité des Français. Il serait utile d'en chercher les raisons : question de voisinage, sans doute, et communauté des souvenirs guerriers ou pacifiques ; sentiment aussi, que ce peuple idéaliste est à la fois très différent du nôtre et très rapproché. De là tant de livres publiés depuis trois siècles : le *Journal* du conseiller Bertaut (1669), les *Mémoires* de Saint-Simon, l'*État présent de l'Espagne* de l'abbé de Vayrac (1718), le *Tableau de l'Espagne moderne* de J. Fr. Bourgoing (1789), l'*Itinéraire descriptif de l'Espagne* du comte de Laborde (1809), — pour ne citer que les ouvrages qui traitent du gouvernement des hommes et de l'économie politique[2]. Le livre de M. Angel Marvaud est une nouvelle maille ajoutée à cette chaîne. Il est un nouveau témoignage de l'intérêt que nous prenons à nos voisins et une contribution à la connaissance de l'Espagne.

Mais il est différent de ses prédécesseurs. D'abord il en est séparé par tout un siècle d'histoire, riche en événements de toute sorte. Entre l'Espagne du comte de Laborde et l'Espagne d'aujourd'hui, il y a toute la période moderne : la Révolution, les guerres carlistes, l'apparition du parlementarisme, la perte des colonies. Une nouvelle enquête était devenue nécessaire. Celle ci, loin de faire double emploi, marque le chemin parcouru. Elle vient donc à son heure. Mais, d'autre part, elle est conçue dans un esprit assez nouveau. M. Angel Marvaud ne nous donne pas des impressions de voyage, ni même une vue personnelle sur les choses et sur les hommes de l'Espagne. L'originalité de son livre, c'est qu'il exprime, bien plus que le jugement d'un étranger, l'opinion des Espagnols sur leur propre pays.

1. Angel Marvaud, *La Question sociale en Espagne*. Paris, F. Alcan, 1910. In-8°, 475 p. Cf. *Bull. hisp.*, 1910, p 352.

2. On trouvera un exposé de cette littérature dans la première série des belles *Études sur l'Espagne* de M. Morel-Fatio, chap. I : l'Espagne en France.

M. Marvaud, en effet, a pu disposer, pour écrire son livre, d'une très riche collection de témoignages Au lendemain de la guerre américaine, il y a eu, en Espagne, une véritable floraison d'écrits, de livres et d'articles. L'opinion publique, tout au moins l'opinion de l'élite qui pense, s'est trouvée, après la défaite, en proie à l'inquiétude et au pessimisme Préoccupée de l'avenir, elle a cherché les causes de la décadence et les moyens de l'arrêter. Elle a fait son examen de conscience. Toute une école d'écrivains, historiens, juristes, économistes surtout, dont les Joaquin Costa, les Altamira, les Unamuno sont les plus clairvoyants et les plus originaux, s'est appliquée à l'étude de ce problème. Ils se sont qualifiés eux-mêmes de « *regeneradores* ». Comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, au temps de Jovellanos, cédant à ce goût des idées générales, à ce besoin d'élaborer des projets grandioses et de bâtir la cité future, qui est un des traits de la race, les Espagnols ont multiplié enquêtes, consultations, études.

C'est dans cette littérature que M. Angel Marvaud a trouvé les éléments de son enquête. Non pas qu'il ait négligé de se renseigner sur place et directement, ni qu'il ne donne en plus d'un endroit une vue personnelle des choses. Mais cette intervention subjective est volontairement limitée. Le plus souvent, l'auteur s'efface. Et c'est l'opinion des intéressés eux-mêmes qu'il nous donne. Sa méthode est éminemment objective.

Le livre y perd probablement en couleur et en pittoresque. Nous n'y trouvons pas ce que nous avons été habitués à trouver chez les visiteurs et les historiens de l'Espagne, la vive lumière, l'odeur du terroir, l'anecdote. Mais ce n'est pas ce que l'auteur a voulu nous donner. Ce que l'ouvrage perd en pittoresque, il le gagne en exactitude. Ce qui frappe d'un bout à l'autre de ces pages, c'est la sincérité, l'effort pour être vrai, pour rester impartial entre les partis, entre les Espagnols et nous. On appréciera avec quel souci de ménager les susceptibilités nationales M. Marvaud parle du clergé et de la question religieuse (p. 161-204), expose les affaires du Maroc (p. 442 et 498), ou les sentiments des Espagnols pour notre pays (p. 497-502). Le livre, il est vrai, a été publié avant la guerre. Écrites quelques années plus tard, ses conclusions eussent sans doute été un peu différentes. Elles auraient certainement conservé leur caractère de haute impartialité.

Les événements de ces dernières années qui nous ont tenus si souvent les yeux tournés vers l'Espagne, imposent à l'auteur l'obligation, non de refaire, mais de compléter son exposé. Comme il le dit très bien (p. 499), nous méritons de moins en moins le reproche d'ignorer l'Espagne. Mais il reste beaucoup à faire pour renseigner l'opinion, le monde des affaires et la presse, d'ordinaire si mal informée. Cherchons donc à nous mieux connaître encore. M. Angel

Marvaud doit nous y aider en nous donnant une nouvelle édition de son livre. Il ne peut rendre un meilleur service à la cause qu'il sert avec tant de clairvoyance et de bonne foi.

H. CAVAILLÈS.

P. M. Turull, *La nueva revolución*. 1 vol. in-8°, 233 pages. Barcelone, Henrich et C°, 1919.

L'auteur de ce livre est un partisan de la fédération ibérique. Son espoir est de voir, dans une Ibérie librement unifiée, la Catalogne obtenir pour sa langue et sa culture propres, des garanties analogues à celles que l'indépendance a values au Portugal. Aussi se montre-t-il partisan enthousiaste de la Société des nations et consacre-t-il la première partie de son livre, et la plus longue, à en justifier l'idée. S'il n'en fait pas une étude juridique, il en rattache la création à toute une révolution morale, à une « nueva revolución » qui imposera aux peuples comme aux individus un profond travail de réforme et de culture intérieures.

On trouve donc dans ce livre une synthèse ingénieuse de deux idées très différentes : l'une (p. 93-163) est le droit de la Catalogne à se régénérer, à libérer d'une centralisation oppressive, complice d'un mercantilisme dégradant, sa langue et sa culture traditionnelles, sans faire d'ailleurs aucun tort à l'unité de la péninsule ibérique ; l'autre est l'aptitude de la Société des nations à garantir aux populations ibériques la possibilité de jouer leur rôle dans le monde nouveau. La Société des nations se présente d'ailleurs à l'auteur comme fondée sur une pénétration toujours plus intime des deux cultures, latine et anglo-saxonne, qui ont tant d'emprunts à se faire (p. 34).

Turull est visiblement un de ces esprits ouverts et enthousiastes avec qui l'on voudrait communier dans l'espérance. Son livre fait comprendre la profonde unité de deux problèmes que l'opinion française n'ignore pas, bien qu'ils se posent chez nous à deux classes d'esprits très différents, celui du régionalisme et celui du droit international.

GASTON RICHARD.

# CHRONIQUE

~~~ Les délégués des Comités français de rapprochement franco-espagnol avaient été convoqués le 3 octobre à Bordeaux en vue : 1° d'examiner la situation, surtout au point de vue économique ; 2° de fixer le programme et la date du congrès qui doit avoir lieu à Biarritz selon la décision prise au congrès de Saint-Sébastien.

Les comités de Paris, Lyon, Grenoble, Montpellier, Toulouse, Bayonne et Biarritz s'étaient fait représenter. Deux séances ont été tenues, l'une à la Chambre de commerce, l'autre à l'Hôtel de ville. M. Huyard, président de la Chambre de commerce, fort de l'opinion bien établie des Chambres de toute la région, a montré l'intérêt évident et immédiat d'une entente commerciale entre les deux pays. M. Philippart, maire de Bordeaux, a fait ressortir les services rendus en France par les travailleurs espagnols ; M. Teissier, directeur de la Compagnie des chemins de fer du Midi, et M. Maxwell, procureur général, au nom du Comité d'encouragement au tourisme, ont, par des données précises, fixé les idées sur le mouvement touristique et les moyens de l'encourager, tout au moins de ne pas l'entraver. Il est clair que le coût du passeport, élevé à 45 francs pour aller en Espagne, et autant pour revenir, et le dépôt de 50.000 francs pour franchir en automobile la frontière espagnole, ne sont guère de nature à exciter ce mouvement ni dans un sens ni dans l'autre.

D'autres questions, d'ordre social, économique ou universitaire, ont été soulevées et inscrites au programme du congrès. Mais la résolution la plus importante a été celle « d'ouvrir une consultation entre les représentants qualifiés des intérêts français dans le but de préciser leurs principaux desiderata et d'examiner quelles concessions leur paraissent possibles en vue d'arriver à mettre fin à un état de tension ruineux pour les deux nations voisines et amies ». En conséquence, les délégués ont donné « mission au président de la région économique de Bordeaux et du Sud-Ouest et au Comité de rapprochement franco-espagnol d'ouvrir, d'accord commun, l'enquête nécessaire auprès des Chambres de commerce et des Comités de rapprochement des régions intéressées ». Ils ont émis « le vœu qu'un travail analogue soit conduit en Espagne par les soins des Chambres de commerce et des Comités
~~~

de rapprochement, afin qu'une confrontation des desiderata des deux pays permette d'élaborer rapidement, dans un esprit de large conciliation réciproque, le programme d'entente dont l'adoption pourrait être utilement recommandée aux Parlements et aux gouvernements espagnols et français ».

Les séances ont été présidées par M. Imbart de La Tour et M. le docteur Moure. Ont pris également la parole: MM. Thamin, recteur; Carrère, directeur-fondateur de l'*Amitié franco-espagnole;* Oyarzun; Chevalier, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble; A. Marvaud, Falgairolle, Bossès, Dours, Tronel et plusieurs membres du comité de Bordeaux.

Le congrès de Biarritz aura lieu le lundi de la Quasimodo, 24 avril 1922. Pour les renseignements, on peut s'adresser à M. Alioth, secrétaire général du comité de Bordeaux, rue Ducau, 79. G. C.

---

*Erratum :* 1920, p. 298, l. 15, lire *CXXX* pages (et non *XXX;* 1921, p. 238, l. 4, lire *moltaqâ* (au lieu de molqayâ); l. 15, *Pons Boigues*.

---

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## PAR NOMS D'AUTEURS

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES

---

*ejemplares, Edición y notas de* FR. RODRÍGUEZ MARÍN **(G. Cirot)**, p. 153. — A.-C. PIRES DE LIMA, *Tradições populares de Santo Tirso* **(G. Cirot)**, p. 159. — *Spanien, Zeitschrift für Auslandskunde* **(J.-J.-A. Bertrand)**, p. 161. — V. RIBEIRO, *Sousa Viterbo e a sua obra* **(G. Le Gentil)**, 163. — *Revista da Faculdade da Universidade do Porto* **(G. Le Gentil)**, p. 167. — *Analecta Montserratensia* **(G. Cirot)**, p. 169.

G[l] BURGUETE, *Rectificaciones históricas, de Guadalete a Covadonga* **(René Basset)**, p. 235. — J. PUIG Y CADAFALCH, *L'Arquitectura románica a Catalunya*, vol. III **(J.-A. Brutails)**, p. 239. — A. CASTRO Y FED. DE ONÍS, *Fueros leoneses de Zamora, Salamanca, Ledesma y Alba de Tormes;* GALO SÁNCHEZ, *Fueros castellanos de Soria y Alcalá de Henares* **(G. Cirot)**, p. 244. — LOPE DE VEGA, *Teatro, tomo I, Prólogo de* ALFONSO REYES **(G. Cirot)**, p. 245. — *Antologia portuguesa :* FREI LUIS DE SOUSA, *Vida de D. Frei Bartolomeu dos Mártires;* BERNARDES, *Nova Floresta* **(G. Le Gentil)**, p. 246. — EUGENIUSZ FRANKOWSKI, *Hórreos y palafitos de la península ibérica* **(G. Cirot)**, p. 251. — MIGUEL DE TORO GISBERT, *Ortología castellana de nombres propios; Americanismos: Los nuevos derroteros del idioma; La deuxième année d'espagnol* **(G. Cirot)**, p. 255.

FERNANDO DE LOS RÍOS URRUTI, *Vida e instituciones del pueblo de Andorra* **(J.-A. Brutails)**, p. 335. — AUG. COUR, *Un poète arabe d'Andalousie : Ibn Zaïdoun* **M. Feghali)**, p. 340. — J. DOMÍNGUEZ BERRUETA, *Santa Teresa de Jesus y san Juan de la Cruz :* **Mgr Demimuid**, *Saint Jean de la Croix* **(G. Cirot)**, p. 346. — EDG. PRESTAGE. *O manifesto das ostilidades de Luis Felis Crus* **(G Le Gentil)** p. 351. — CARLOS DE PASSOS, *Lembranças da terra* **(G. Cirot)**, p. 352. — M. MONMARCHÉ (et PR. RICARD), *Le Maroc* **(G. Cirot)**, p. 353. — G. HARDY et PAUL AURÈS, *Les grandes étapes de l'histoire du Maroc* **(G. Cirot)**, p. 355. — A. MARVAUD, *L'Espagne au XX[e] siècle* **(H. Cavaillès)**, p. 355. — P. M. TURULL, *La nueva revolución* **(Gaston Richard)**, p. 358.

## IV. GRAVURES.

Itinéraire de Fernán González, p. 11. — Manuscrit portugais de Paris (Chronique générale, p. 85. — *Hórreo* asturien, p. 252.

## V. PLANCHE.

Bas-relief ibérique du Musée provincial de Cordoue.

*30 novembre 1921.*

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 9-11.



